

DS835 .L35 1907

vol.1

La Mazeliere, Antoine Rous,
marquis de, 1864-

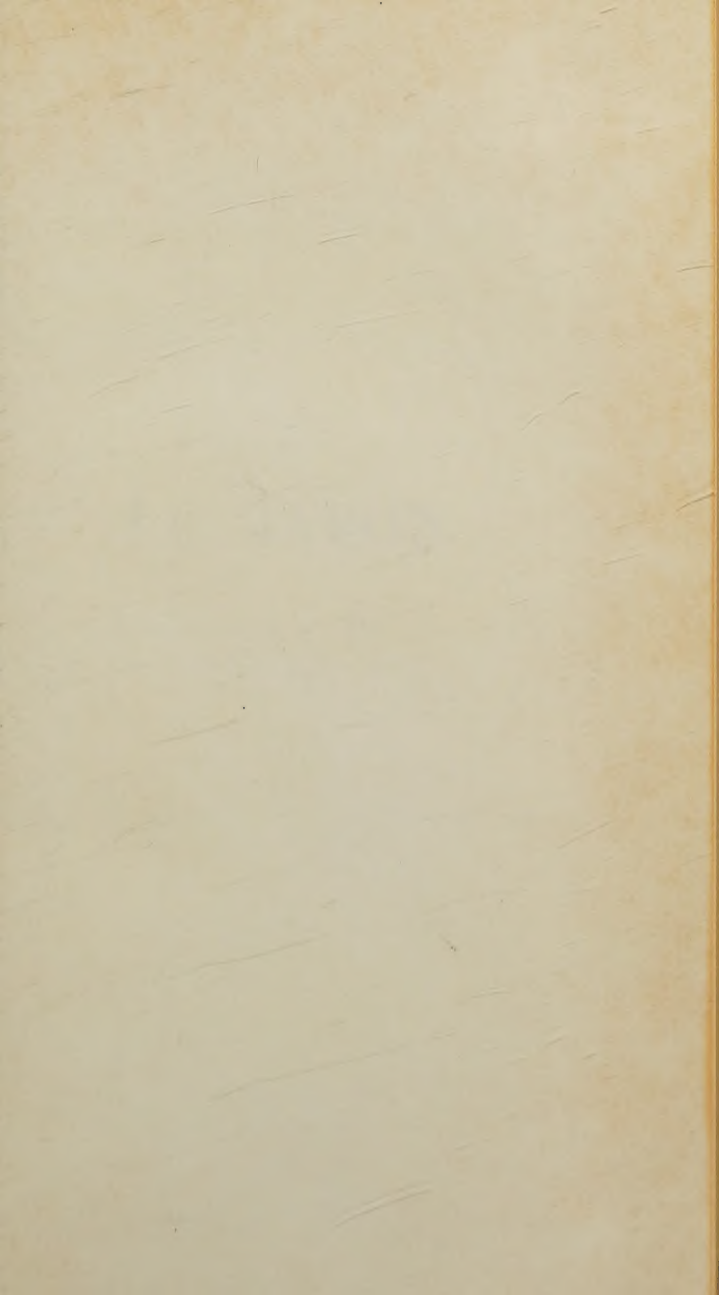
Le Japon : histoire et
civilisation ...

Archbishop Alemany Library
Dominican College
of San Rafael



The Gift of
MR. & MRS. RICHARD DAVIS

THE PAYSON J. TREAT
COLLECTION



LE JAPON

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Moines et Ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes. Ouvrage accompagné de gravures d'après des photographies. Un volume in-18. 4 francs.

Essai sur l'histoire du Japon. Ouvrage orné de dix-neuf gravures et d'une carte. Un volume in-16 (*Épuisé.*)

Quelques notes sur l'histoire de Chine. Un volume petit in-8°. (*Épuisé.*)

Essai sur l'évolution de la civilisation indienne. Tome I^{er}. *L'Inde ancienne — L'Inde au moyen âge.* — Tome II. *L'Inde moderne.* Deux forts volumes in-16 avec carte et gravures hors texte..... 8 francs.

La Peinture allemande au dix-neuvième siècle. Ouvrage accompagné de 103 gravures hors texte. Un volume grand in-8°. Prix..... 20 francs.

EN PRÉPARATION :

Le Japon. Histoire et civilisation. Tomes IV et V. *Le Japon moderne.*

M^{is} DE LA MAZELIÈRE

LE JAPON

HISTOIRE ET CIVILISATION

TOME PREMIER

LE JAPON ANCIEN

Avec seize gravures hors texte



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1907

Tous droits réservés

ARCHBISHOP ALEMANY LIBRARY
DOMINICAN COLLEGE
SAN RAFAEL, CALIFORNIA

952

2164 j

v. 1

Author: La Mazelière, Antoine Rous, marquis de

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Published 9 January 1907.

Privilege of copyright in the United States
reserved under the Act approved March 3^d 1905
by Plon-Nourrit et C^{ie}.

85996

INTRODUCTION

LES ORIGINES DE LA CIVILISATION JAPONAISE.
LA CIVILISATION DE L'ASIE ET SES RELATIONS AVEC LA CIVILISATION DE L'EUROPE.

Avant d'aborder l'étude de la civilisation japonaise, il importe de marquer la place qu'elle occupe dans la civilisation asiatique et même dans la civilisation générale. Souvent on l'a présentée comme une civilisation en quelque sorte indépendante, ou, soutenant la thèse opposée, l'on n'y a vu que le reflet de la civilisation chinoise. Comme tous les peuples, le Japon s'est policé sous l'influence de l'étranger, sa civilisation n'est donc pas originale, et sa civilisation n'est pas purement chinoise, car d'une part il a reçu par le bouddhisme les arts et les institutions de l'Inde et de l'Asie antérieure, d'autre part la Chine ne s'est pas formée isolément, comme on s'est longtemps plu à le dire : elle aussi doit sa culture à des nations plus anciennes et n'a cessé de se modifier sous l'influence des nations qui se développaient en même temps qu'elle.

Notre première tâche sera d'établir les grandes lignes de l'histoire de la civilisation en Asie. Mais la civilisation de l'Asie se rattache intimement à la civilisation de l'Europe : confondues pendant des milliers d'années, elles n'ont cessé depuis leur séparation de réagir l'une sur l'autre ; la civilisation de l'Asie se rattache aussi à celle de l'Afrique, car l'histoire de l'Afrique septentrionale ne peut se détacher de celle de l'Europe et de l'Asie, et le peu qu'ils ont de civilisation, les peuples de l'Afrique centrale et de l'Afrique méridionale le doivent sans doute à l'influence de l'Égypte et de la Libye ; la civilisation de l'Asie se rattache enfin à la civilisation américaine, qui dut tirer son origine de l'Asie, encore que l'isolement lui ait donné plus tard une véritable originalité mais en ait aussi causé la ruine prématurée. Nous résumerons donc à grands traits l'histoire de la civilisation humaine jusqu'au huitième siècle de l'ère actuelle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le Japon connut véritablement l'ensemble de cette civilisation. C'est en traitant au cours de cet ouvrage les phases successives de l'évolution de la civilisation japonaise que nous étudierons les phases analogues de la civilisation chez les autres peuples.

Au début du tome IV, qui racontera la Révolution du Japon et ses relations nouvelles avec l'Europe, il nous incombera un autre devoir, de comparer l'évolution de la civilisation asiatique et l'évolution de la civilisation européenne ; par suite de rechercher non plus seulement les convergences de ces deux civilisations mais encore leurs diver-

gences. Cette question dominera le tome IV et le tome V, où nous étudierons la transformation récente du Japon et de l'Asie entière. Le conflit qui existe aujourd'hui entre les anciennes et les nouvelles idées des Asiatiques en général, et des Japonais en particulier, nous permettra de déterminer en quoi ces nouvelles idées dérivent du développement de leur caractère et de leurs institutions et en quoi elles proviennent de l'influence européenne, comme aussi dans quelle mesure ce que nous appelons la civilisation européenne est la civilisation générale de l'humanité et dans quelle mesure elle a une originalité proprement européenne.

A. — LA GÉOGRAPHIE DU VIEUX CONTINENT, LES RACES QUI LE PEUPLENT, LES TEMPS PRÉHISTORIQUES.

Pour exposer complètement l'évolution de la civilisation il nous faudrait d'abord parler de l'origine de l'homme et de ses premiers efforts, mais ces sujets ne sauraient rentrer dans le cadre de cette introduction. Cependant, trois questions veulent être traitées au moins sommairement : nous devons donner la description géographique du vieux continent, énumérer les principales races qui le peuplent, marquer le caractère général des civilisations primitives d'où sont sorties les civilisations plus développées des peuples historiques.

I

L'Asie et l'Europe forment un seul continent, l'Europe est seulement l'extrémité occidentale de l'Asie. Tandis que de puissantes chaînes de montagnes séparent la Chine, l'Indo-Chine et l'Inde du Plateau Central, la Transcaucasie de la Russie, la Grèce, l'Italie et l'Espagne de l'Europe continentale, dans le Nord une ligne presque ininterrompue de plaines s'étend de l'Atlantique au Pacifique, c'est seulement à l'Extrême-Nord que l'Oural coupe ces plaines par une chaîne d'une médiocre hauteur.

Tous les autres continents sont d'ailleurs rattachés au vieux continent, ils l'étaient même plus étroitement aux époques préhistoriques où des affaissements n'avaient pas encore livré à la mer certains espaces qu'elle occupe aujourd'hui. Comme elle est unie à la presqu'île du Sinaï, l'Afrique l'était alors à l'Espagne, à la Sicile et à la côte d'Aden; beaucoup d'îles de la Méditerranée sont les restes de continents aujourd'hui disparus. De même, à la fin de l'époque tertiaire, l'archipel de la Sonde faisait partie de l'Indo-Chine et le détroit de Behring ne séparait pas l'Amérique de la Sibérie.



Recherchons maintenant ce que l'examen géographique du vieux continent nous apprend de son histoire.

Reliée à toutes les parties du monde, l'Asie a dû être un centre de dispersion tout au moins pour certaines races humaines, comme c'est incontestablement le cas pour beaucoup d'espèces animales et végétales; aussi ne serons-nous pas étonnés de rencontrer des races asiatiques en Europe, en Afrique, en Océanie et en Amérique. Si les archipels et les isthmes facilitent les émigrations partielles, c'est dans les plaines du nord, de l'Allemagne à la Sibérie, que se seront produites les principales migrations des peuples, puisque là seulement elles ne rencontraient aucun obstacle. Mais le besoin de trouver des terres fertiles ne pouvait manquer de les attirer aussi vers le Sud, et c'est pourquoi la région située au centre même du vieux continent entre le Caucase, la Méditerranée et le Plateau Central n'aura pu échapper à aucun grand courant d'invasions.

Les lois géographiques qui président à la diffusion de la civilisation ne sont pas identiques à celles qui président à la diffusion des races.

Les civilisations primitives ne peuvent se développer que dans des vallées fertiles et protégées contre les incursions du dehors.

Aussi deux vallées nous apparaîtront-elles tout

d'abord comme spécialement propres à devenir des foyers de civilisation. Ce sont celles du Nil et de l'Euphrate. Fertile et saine, l'Égypte est protégée de tous côtés par les montagnes et la mer; bien qu'elle forme comme un monde à part, elle a des voies d'accès vers la Méditerranée et la mer Rouge. Si la Babylonie, au sol également fertile, est moins bien gardée contre les attaques, encore que le golfe Persique, les déserts de l'Arabie et les montagnes de l'Assyrie lui soient de bonnes défenses, elle se trouve au carrefour des routes qui unissent les différentes parties de l'Asie, l'Afrique et l'Europe; par suite, des peuples venus de régions très éloignées étaient forcés de s'y rencontrer, d'y mêler leurs connaissances rudimentaires, et dans chaque région, la nature du sol, le climat, la présence de certains métaux, l'existence d'une faune et d'une flore spéciales ont mis l'homme le plus barbare en possession de quelques-uns des éléments dont la réunion a formé la civilisation; et c'est pourquoi la Babylonie semblerait comme prédestinée à devenir le berceau de la première civilisation développée.

L'étude de la géographie nous permet de déterminer dans quelles directions et de quelle manière cette civilisation a pu s'étendre; comme aux époques primitives les communications par terre sont difficiles, elle devait suivre la ligne des côtes et le cours des fleuves, tandis que les barbares étaient rejetés dans les immenses plaines du Nord et en Afrique.

Les régions les plus voisines du foyer premier, c'est-à-dire la Babylonie et l'Égypte, furent sûrement les premières à se policer; des siècles devaient

s'écouler avant que la civilisation pénétrât dans le nord-ouest de l'Europe, le nord-est de l'Asie et l'Océanie; les communications avec l'Amérique, devenues trop difficiles depuis la séparation des deux continents, l'isolaient du reste du monde; pour que la civilisation atteignît les barbares dans leurs derniers refuges, le nord du vieux continent et l'Afrique, il fallait que l'univers tout entier eût été conquis par des peuples civilisés.

L'étude de la carte nous fait également connaître les régions favorables à la création de grands empires : dans le début, la suprématie politique, inséparable de la culture matérielle, revenait à l'Égypte et la Chaldée; puis l'Assyrie, la région montagneuse située comme une citadelle au milieu des plaines fertiles, a dû l'exercer, enfin l'Asie antérieure tout entière avec une partie de l'Inde, de l'Asie centrale, des bassins de la mer Noire et de la Méditerranée. L'extension d'un pareil empire était pour amener sa dissolution, l'extension de la civilisation était pour nuire à son homogénéité. Et c'est pourquoi de part et d'autre de la région intermédiaire de plus en plus resserrée il ne pouvait manquer de se fonder des empires asiatiques et des empires européens.

La géographie nous révèle encore les centres de ces empires, d'une part la Grèce, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre; d'autre part, l'Inde, la Chine, le Japon. Mais les différentes régions de l'Asie sont séparées par le Plateau central dont l'accès est difficile; les communications par mer y sont dangereuses, car les

distances sont grandes et les côtes mauvaises ; par suite les peuples de l'Asie ont dû rester isolés et la civilisation asiatique doit manquer d'homogénéité. De plus, les unités géographiques de l'Asie, l'Inde, la Chine, l'Arabie sont considérables : les peuples qui s'y sont formés n'auront donc que difficilement réalisé l'œuvre de leur unification politique, religieuse et sociale.

Par contre, aucun plateau montagneux ne divise l'Europe en régions indépendantes, et les presque-îles que des montagnes séparent du continent ont des côtes d'un accès facile. En fréquents rapports les uns avec les autres, les peuples de l'Europe auront donc réussi à se donner une civilisation homogène. Le berceau de cette civilisation se trouvera dans le bassin de la Méditerranée, où toutes les races de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe seront naturellement réunies. De plus, les îles et les presque-îles de ce bassin permettront, dès l'époque la plus reculée, la constitution de petits peuples originaux ; des péninsules comme la Grèce, l'Italie, l'Espagne, des pays très nettement délimités comme la Gaule, toutes régions considérables mais pas trop étendues, produiront plus tard de puissantes nations, elles aussi véritablement personnelles. Et l'examen de leur situation, des richesses de leur sol et de leur sous-sol permettrait aussi de prévoir dans quel ordre ces nations devaient arriver à la suprématie.

Ainsi l'étude géographique du vieux continent nous révèle déjà trois lois importantes.

Des migrations ont constamment fondu la population de l'Asie et celle de l'Europe.

Leurs civilisations ont eu un commun berceau et ont suivi des développements parallèles.

Leurs civilisations n'en doivent pas moins présenter des différences marquées.

II (1)

Après avoir cherché ce que la géographie du vieux continent nous apprenait de son histoire, nous allons passer rapidement en revue les races qui l'habitent ou qui l'ont habité.

Il convient auparavant de s'entendre sur ce terme de races. Proprement, ce mot ne devrait s'employer que dans une classification somatologique, c'est-à-dire basée sur les caractères physiques, mais dès les temps les plus reculés, toutes les races humaines apparaissent comme tellement mêlées que nous devons nous borner à rechercher les types disparus d'où sont sortis les formes métissées d'aujourd'hui, sans pouvoir d'ailleurs déter-

(1) On trouvera un bon tableau général des races humaines dans : J. DENIKER, *Les races et les peuples de la terre*; A. H. KEANE, *Man, Past and Present*; TOPINARD, *Eléments d'anthropologie*; RANKE, *Der Mensch*; W. WALDEYER, *Atlas der Menschen und Thierhaare*; L. MANOUVRIER dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie*, Art. CERVEAU dans le *Dict. de physiol.* de Ch. Richet; HUXLEY, *Geographical distribution of Mankind* (*Journal Ethnol. Soc.*, II) et les savants travaux du Dr HAMY, etc.

miner s'il s'agit de types primitifs ou de types constitués par sélection. Encore pareille classification est-elle difficile. Tandis que certains anthropologues ne reconnaissent que quatre ou cinq races, d'autres en reconnaissent quinze ou vingt.

Communément, mais à tort, on applique le terme de races aux membres d'une division linguistique. Mais le fait que des peuples parlent des idiomes apparentés n'implique pas qu'ils appartiennent à la même race somatologique et présentent les mêmes caractères physiques.

Nous tenterons d'abord de déterminer les principales races dont le mélange a composé la population actuelle de l'Asie et de l'Europe; nous signalerons ensuite les groupements les plus intéressants qu'ont produits la situation géographique, les langues, les institutions, l'histoire comme aussi les croisements des races (1).

(1) L'*indice céphalique* est le rapport de la longueur du crâne (mesurée le plus souvent de la glabellle au point le plus saillant de l'occiput) à sa plus grande largeur; la première de ces mesures étant supposée égale à 100, le chiffre donné indique que la largeur du crâne est égale aux 75 ou aux 80 centièmes de la longueur. D'après la nomenclature *quinnaire* on appelle *dolichocéphales* les crânes dont l'indice est entre 70 et 74,9; *mésocéphales* (75 à 79,9); *brachycéphales* (80 à 84,9); *hyperbrachycéphales* (85 à 89,9). On peut réserver le terme d'*hyperbrachycéphales* pour les indices supérieurs à 90 et employer celui d'*hyperdolichocéphales* pour les indices inférieurs à 70, celui de *sous-dolichocéphales* pour les crânes qui ont de 75 à 77,7.

L'*indice nasal* est le rapport entre la hauteur du nez mesurée de la racine à l'épine nasale antérieure et sa largeur; la hauteur est toujours supposée égale à 100. Le crâne est dit *leptorhinien* (à nez long) si l'indice est inférieur à 48; *mésorhinien* si l'indice

En Europe, les fouilles ont révélé l'existence de plusieurs races préhistoriques qui ont contribué à la formation des types européens actuels et que certains individus représentent encore assez bien. Les deux plus importantes sont celles du Néanderthal et de Cro-Magnon.

La première, dont la stature ne semble pas avoir dépassé 1 m. 59, était fortement dolichocéphale (ind. de 70 à 75,3) avec le front bas et fuyant et les arcades sourcilières proéminentes (1).

La seconde avait une taille élevée (de 1,71 à 1,80), le type très dolichocéphale (ind. céph. de 63 à 74,8), les arcades sourcilières à peine indiquées, les pommettes saillantes, la face haute et large tout ensemble.

La population actuelle de l'Europe occidentale se répartit entre trois grandes races (2).

La première serait venue d'Afrique par Gibraltar;

est inférieur à 53 et supérieur à 48; *platyrhinien* si l'indice est supérieur à 53 (on trouve jusqu'à 61,7 chez les Cafres).

Il y a plusieurs angles faciaux; celui de Cloquet passe par le front, le point alvéolaire supérieur (entre les deux incisives) et le trou auditif. L'angle passant par le trou auditif, le point alvéolaire et l'épine nasale sert à mesurer le prognathisme, c'est-à-dire la saillie des maxillaires.

(1) Virchow ne voulait voir dans les particularités des crânes du Neanderthal que des déformations pathologiques, mais depuis les travaux récents, principalement ceux du professeur Schwalbe de Strasbourg, la plupart des anthropologues reconnaissent aujourd'hui que les crânes du Neanderthal appartiennent à une race primitive.

(2) Dans son savant ouvrage M. Deniker reconnaît six races en Europe : *nordique*, *blonde orientale*, *ibero-insulaire*, *cévenole*, *atlanto-méditerranéenne*, *adriatique*. Beaucoup d'auteurs dont le Dr Hamy, pensent qu'on peut admettre trois races principales.

certain anthropologues la rattachent, il est vrai, à la race de Cro-Magnon et prétendent qu'elle aurait suivi la route inverse et serait passée de France en Afrique. En tout cas, cette race, dite généralement *ibérique* ou *ibero-insulaire*, quelquefois *méditerranéenne* ou *méridionale*, présente de grandes analogies avec celle des Chamites d'Afrique; on appelle Chamites tous les Africains qui sont blancs ou qui du moins l'étaient avant leur mélange avec les nègres, soit les Berbères, les Fellahs d'Égypte, les Touareg, les Somalis, les Ethiopiens; les langues parlées par ces peuples sont dites *chamitiques*, comme nous le verrons plus loin. La race ibérique a peuplé l'Espagne et le Portugal, les îles de la Méditerranée occidentale, une partie du centre de la France et du sud de l'Italie; elle est petite (taille moyenne de 1,61), brune et dolichocéphale (indice céph. viv. de 73 à 76). C'est sans doute par des croisements que dans le nord-ouest de la France, l'Irlande, l'ouest de l'Angleterre, une grande partie de l'Italie, elle a produit la sous-race, ou même la race atlanto-méditerranéenne, qui est de taille assez élevée et dolichocéphale ou mésocéphale (ind. viv. de 79 à 80).

L'origine de la seconde race est inconnue; comme elle a laissé des traces très anciennes sur les rives du golfe de Gênes, certains auteurs l'appellent race *ligure*, d'autres la nomment race *cévenole*, race *celtique* ou race *alpine*; c'est une race petite, brune et brachycéphale (ind. céph. viv. de 85 à 87); elle a peuplé le centre et une grande partie de l'ouest de

la France, le Dauphiné, la vallée du Pô, l'ouest de l'Italie. Cette race, qui s'étend sans cesse, s'est fondue avec d'autres races, qui ont modifié son type sans en affecter la brachycéphalie, dans le Piémont, en Suisse, dans l'Allemagne du Sud, la plus grande partie de l'Autriche et dans le sud de l'Italie, où elle s'est alliée à la race ibérique propre et à la race atlanto-méditerranéenne. D'un autre croisement est sortie une sous-race ou même une race dite adriatique ou dinarique, qui est de grande taille (1 m. 68 à 1 m. 72), mais également brune et brachycéphale (ind. céph. viv. 85-86); les Adriatiques ont peuplé les deux rives de l'Adriatique, une partie de la Suisse, de l'est de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et même de la Russie.

La troisième race est appelée race *germanique*, race *kymrique* ou même race *européenne*, mais surtout race *nordique* parce qu'elle semble avoir eu son premier habitat dans le nord de l'Europe. Elle se rencontre surtout dans les pays Scandinaves, l'archipel Britannique, la Hollande, le Nord de l'Allemagne et les provinces Baltiques de la Russie. Ses caractères sont : la taille élevée (1 m. 73), la dolichocéphalie (ind. viv. 76 à 79), la rougeur du teint, les yeux clairs, bleus le plus souvent, les cheveux blonds et ondulés.

Comme la race nordique est souvent identifiée avec la prétendue race aryenne, c'est ici que nous examinerons les questions relative aux Aryens, bien que logiquement nous eussions dû le faire en trai-

tant des groupements linguistiques. Tous les Européens occidentaux à l'exception des Basques, une partie des Européens orientaux et des habitants de l'Asie antérieure parlent des langues à *flexion* appartenant à la famille *indo-européenne* ou *indo-germanique*. Longtemps on appela ces langues *aryennes*, parce qu'on voulait en voir le prototype dans la langue des Aryas, les conquérants de l'Inde au quinzième siècle avant Jésus-Christ. Confondant les races somatiques et les groupements linguistiques, beaucoup de philologues avaient imaginé une race aryenne primitive habitant la Transoxiane ou quelque autre région de l'Asie centrale; ils avaient restitué sa langue, dont l'idiome védique serait une forme assez voisine, et même restitué sa civilisation. De cette race, qui, dans l'idée de plusieurs, aurait été blanche, grande, dolichocéphale, avec des cheveux blonds ondulés et des yeux bleus, seraient descendus d'une part les Aryens orientaux (Aryas de l'Inde, Iraniens ou Persans, Afghans, Arméniens, etc.); de l'autre, les Européens. Aujourd'hui, peu d'anthropologues reconnaissent une parenté somatique entre les Indo-Afghans et les différentes races européennes, surtout la race blonde nordique; presque tous admettent que cette dernière race n'a pu venir de l'Asie et qu'elle eut son berceau dans le nord de l'Europe, peut-être en Scandinavie; on place quelquefois le centre de dispersion des peuples issus de cette race au nord des Carpathes. D'autre part, les philologues estiment, généralement que les langues disparues dont proviennent les langues européennes modernes devaient

représenter des formes aussi anciennes du rameau indo-européen que le zend et le védique; ils croient les langues indo-européennes originaires d'Europe tout en s'abstenant de se prononcer sur la question de savoir si ces langues ont été créées par la race nordique ou adoptées par elle. Enfin les ethnologues pensent pour la plupart qu'à l'époque de la dispersion des peuples parlant ces langues leur civilisation était rudimentaire, et que, par suite, on ne peut pas plus admettre une communauté de civilisation entre ces peuples qu'une commune origine ethnique. *A fortiori* ne saurait-il être question de qualités morales communes aux Indiens, aux Afghans, aux Persans, aux Arméniens et aux peuples de l'Europe. Par contre, les différents groupements européens parlant des langues indo-européennes semblent avoir été assez prochainement apparentés : d'après leur langue et dans une certaine mesure d'après leur civilisation, on les divise en gréco-latins, celtes, germains et slaves (1).

*
* *

Dans le bassin de la Méditerranée, nous trouvons encore deux grands groupements historiques : les Sémites et les Chamites.

Nous avons déjà parlé des Chamites, nous avons vu qu'ils forment non seulement un groupement linguistique, mais une race que la plupart des

(1) Cf. S. REINACH, *l'Origine des Aryens*; I. TAYLOR, *Origine des Aryens*; ZBOROWSKI, HIRT, POESCHE, PENKA, SCHRADER, etc.

auteurs rattachent à la race ibérique et quelques-uns aussi à la race de Cro-Magnon. Certains Berbers de l'ouest semblent avoir gardé le type pur de la race chamite; ils sont sous-dolichocéphales, avec la face presque quadrangulaire, le nez droit ou concave; leur front présente une sorte d'enfoncement transversal au-dessus de la glabelle. Mais la plupart des Berbers orientaux se sont mélangés avec les Arabes. Les Éthiopiens paraissent le produit d'un croisement très ancien entre les Chamites et les nègres que modifia plus tard l'influence des Sémites méridionaux; les caractéristiques du type éthiopien, que l'on retrouve sous bien des formes depuis l'Afrique équatoriale jusqu'au delta du Nil, sont la taille moyenne, la dolichocéphalie (ind. viv. de 75,7 à 78,1), le teint d'un brun rougeâtre, les cheveux frisés, le visage allongé, le nez très marqué, fin et droit ou légèrement convexe.

Le groupement historique et linguistique des Sémites comprend aujourd'hui des peuples de types divers, mais beaucoup pourraient avoir une commune origine, leur diversité ne serait due qu'à des croisements. Ce groupement a exercé pendant des siècles la suprématie dans l'Asie antérieure et le nord de l'Afrique; lui appartenaient par la langue, la civilisation et, dans une grande mesure aussi par un type physique commun, les Chaldéens, les Araméens, les Elamites, les Assyriens, les Cananéens, les Hittites, les Himyarites, les Hyksos, les Hébreux et les autres habitants de la Syrie, tous les peuples compris par les Grecs sous le nom de Phéniciens. Aujourd'hui les Sémites, peu nombreux, peuvent se ra-

mener à trois ou quatre grands types. La race arabe se distingue par sa haute taille, son corps élancé, la dolichocéphalie (ind. céph. viv. 70), la proéminence de l'occiput et le nez aquilin; les Syriens sont des métis d'aspects variés; les Juifs, également des métis, se rapprochent surtout soit du type arabe, soit du type assyroïde. Ce dernier type, que nous voyons sur les sculptures de Ninive, a pour traits caractéristiques la dolichocéphalie, le nez recourbé et gros du bout, les yeux saillants; on le retrouve aujourd'hui chez les Persans Hadjemis, les Ayssores, un grand nombre de Kurdes et d'Arméniens.

*
* *

L'élément le plus important de la population de l'Asie est fourni par la race mongolique; c'est ailleurs que nous l'étudierons en déterminant les origines du peuple japonais. On divise généralement cette race en trois branches : Mongols du midi (Chinois, Thibétains, Birmans), Mongols océaniens ou Malais et Mongols du nord (Mongols propres, Kal-mouks, Bouriats, Tounougouz, etc.). Quelques auteurs rangent parmi les Mongols du nord les peuples ouralo-altaïques, ceux qui habitent ou ont habité la région dont l'Oural et l'Altaï forment le centre et qui parlent des langues agglutinantes présentant des caractères communs; d'autres ne voient dans le terme d'ouralo-altaïque que la désignation d'un groupement géographique et linguistique et répartissent ces peuples entre trois races : les Mongols

du nord, les Turcs et les Ougriens ou Finno-Hongrois.

Les Turcs se sont alliés à des peuples d'origines si diverses que bien peu présentent le type de la race dans sa pureté première, soit la taille au-dessus de la moyenne (1 m. 68 environ), l'hyperbrachycéphalie (ind. viv. 85 à 87), la face allongée, les yeux droits avec les paupières bridées, le nez droit, les pommettes larges, les lèvres épaisses, la tendance à l'obésité.

Les Ougriens, de petite taille, le nez droit ou concave, les pommettes saillantes, le type mésocéphale ou dolichocéphale, se sont aussi tellement croisés avec les Mongols, les Turcs, les Germains et les Slaves, que le terme d'ougrien est surtout employé pour désigner un groupement linguistique qui comprend, entre autres langues, le finlandais et le hongrois.

Turcs et Ougriens sont quelquefois appelés eura-siens parce qu'on les trouve en Asie et en Europe. En Europe ils se partagent presque tout le territoire de la Russie, la Hongrie, la péninsule des Balkans; ils ont contribué à la formation de la population de l'Allemagne et de l'Autriche orientales. En Asie les Turcs s'étendent de l'Océan glacial à la Perse et des rives du fleuve Jaune à l'Europe, les Ougriens n'y sont plus représentés que par les Ienisséiens, les Samoyèdes et les Iakoutes.

Dans toute l'Asie antérieure, les éléments sont très complexes; des indo-afghans, de taille plutôt élevée, de teint brun, dolichocéphales, avec le nez mince et saillant, les cheveux généralement ondu-

lés s'y rencontrent avec des Turcs et des Assyrioides. On trouve les mêmes éléments dans l'Inde et de plus des Dravidiens qui sont petits, à teint presque noir, avec les cheveux frisés. Le trait caractéristique de la population indienne est la dolichocéphalie ; malgré les nombreuses invasions turques et mongoles, il n'existe de brachycéphales que dans la région de l'Himâlaya.

Comme la population de l'Indo-Chine se compose en partie de sous-races locales comme les Moïs, les Kouïs, les Mons, les Tsiam, etc., en partie de populations mixtes produites par le métissage de ces races locales avec des immigrés indiens, mongols et malais (Khmers, Annamites, Birmans et Thai), il n'y a pas lieu de la décrire, mais il convient de nommer les races de l'Océanie qui ont joué un rôle important dans la constitution de la population de l'Asie maritime. Ces races sont au nombre de quatre : la malaise ou mongole océanique, petite, de teint brun, brachycéphale, dont nous avons déjà parlé et que nous étudierons en traitant de la formation ethnique du peuple japonais ; l'indonésienne, assez voisine de la malaise, mais qui s'en distingue par la dolichocéphalie ; la polynésienne, grande (1 m. 74), d'un teint jaune chaud, sous-brachycéphale (ind. s. crâne 79) avec les cheveux droits ou ondulés, le nez droit, les pommettes saillantes, et la mélanésienne, de taille moyenne (1 m. 62), dolichocéphale, de peau foncée, aux cheveux crépus ou frisés, au nez concave ou convexe, aux arcades sourcilières proéminentes. Les Australiens se rattachent peut-être aux Méla-

nésiens; les uns et les autres trahissent un atavisme négrito; les Négritos, peu nombreux aujourd'hui, sont mésocéphales ou sous-brachycéphales, très petits avec les cheveux très crépus; ils ont contribué à former la population de l'Inde, de l'Indo-Chine et de Formose.

*
* *

Pour compléter ce tableau ethnographique, quelques indications sont nécessaires sur les races de l'Afrique et de l'Amérique. En Afrique, les Chamites mis à part, on reconnaît trois grands types : les nègres propres, les Hottentots d'un noir rougeâtre et les Négrilles, auxquels se rattachent les Négritos; certains peuples de l'Asie antérieure trahissent un atavisme nègre.

Pour l'Amérique, nous dirons seulement qu'il y faut distinguer les races proprement américaines et celles qui paraissent d'origine mongolique, comme les Aléoutes, les Esquimaux et même certains *Indiens* à type brachycéphale. On retrouve en Sibérie et même en Chine des types assez voisins de ceux que nous appelons improprement *Peaux-Rouges*; cependant on admet généralement que, malgré leur grande analogie avec les races de l'Extrême Asie, les races américaines sont originaires de l'Amérique ou que du moins elles y ont acquis leur type caractéristique; on n'a pu recueillir la preuve d'invasions venues d'Amérique en Asie.



Cette étude suggère quelques remarques importantes.

L'idée populaire est que l'Europe et l'Asie sont peuplées par des races totalement distinctes qui ne peuvent avoir la même civilisation; c'est à l'influence de cette idée qu'il faut attribuer la surprise causée par le développement économique et politique du Japon.

Il faut reconnaître d'abord qu'aucun fait ne nous permet d'attribuer à certaines races des qualités intellectuelles ou morales particulières : aussi haut que nous remontions dans l'histoire, nous ne découvrons pas de races pures; tous les peuples se présentent à nous comme le produit de croisements, sans qu'il nous soit possible d'attribuer à telle ou telle race originaire telle ou telle institution des peuples ainsi formés. D'autre part, nous trouvons aujourd'hui, à tous les degrés de la civilisation, des peuples se rattachant ethnographiquement aux peuples les plus civilisés.

La question de qualités morales propres aux races somatiques doit donc être abordée avec la plus grande prudence : si certaines races, comme les Négrilles, les Australiens, les Mélanésiens peuvent être rangées parmi les races inférieures, encore ne saurions-nous dire si elles furent telles originairement ou si elles ont dégénéré dans des milieux défavorables.

Admettrions-nous d'ailleurs l'existence de quali-

tés morales particulières chez les grandes races humaines, que cette admission présenterait pour l'histoire comparative de l'Asie et de l'Europe une importance secondaire.

Nous avons vu qu'une grande partie de l'Europe était peuplée par les Ougriens et les Turcs, qui sont d'origine asiatique et que plusieurs auteurs comprennent même parmi les Mongols du nord.

Les Chamites, apparentés aux Ibères, les Sémites, alliés aux Chamites et répandus depuis des milliers d'années dans toute la Méditerranée, ont contribué, pour une grande part, à former la population de l'Asie antérieure.

L'existence de langues indo-européennes dans l'Inde et l'Asie antérieure atteste des invasions européennes importantes.

Les fouilles faites dans l'Asie septentrionale, principalement dans le bassin de l'Iénisséi, y prouvent l'existence à l'époque préhistorique d'une race dolichocéphale qui semblerait d'origine européenne et que représenteraient encore nombre de types coréens et japonais.

Enfin, il faut rappeler que certains anthropologues rattachent à l'une ou à l'autre des trois races européennes : les habitants de la Perse et de l'Inde, même les Dravidiens et les Todas, les Indonésiens, es Polynésiens et les Aïnos.

Cependant, s'il est impossible de chercher dans l'antagonisme des races le principe d'une opposition entre les civilisations de l'Europe et de l'Asie, est permis d'observer que, au contraire de la population européenne, la population de l'Asie

renferme un grand nombre d'éléments inférieurs ou devenus tels comme les Mélanésiens, les Négritos, etc., et que la présence de ces éléments a pu y nuire au développement de la civilisation.

*
* *

L'examen rapide des langues parlées dans le monde, principalement en Asie et en Europe, complètera cette étude des races (1).

On distingue trois classes de langues.

Les langues de la première classe, dites *isolantes*, ne possèdent que des radicaux monosyllabiques, elles n'ont par conséquent ni parties du discours, ni genres, ni nombres; c'est la place des mots dans la phrase qui en détermine le sens.

Les langues de la seconde classe sont *agglutnantes*. Voici en quoi consiste l'agglutination. Les radicaux sont invariables. A ces radicaux se fondent, s'agglutinent des affixes, c'est-à-dire des radicaux qui ne sont plus employés isolément; les affixes donnent l'idée de nombre, de genre, de temps, de personne, de mode : affirmation, négation, exclamation, condition, désir, etc... On peut ajouter ainsi au radical, surtout si c'est un radical verbal, autant d'affixes agglutinées que l'on veut exprimer d'idées ou de nuances d'idées; aussi les modes de conjugaisons des verbes sont-ils très nombreux et

(1) Cf. principalement les admirables travaux de M. BRÉAL, les ouvrages de F. MULLER, HOVELACQUE, H. PAUL, etc.

trouve-t-on des mots verbaux composés d'un radical et de neuf ou dix affixes.

Les langues de la troisième classe sont appelées langues à flexion. Dans ces langues les variations du sens n'ont pas seulement lieu par l'addition d'affixes au radical, mais par la modification du radical et des affixes. Il faut remarquer que la plupart des langues agglutinantes ont des flexions, que toutes les langues inflectives présentent des phénomènes d'agglutination et qu'il est impossible de tracer une démarcation nette entre ces deux classes de langues.

On soutenait autrefois que toutes les langues avaient d'abord été monosyllabiques, puis qu'elles étaient devenues agglutinantes et s'étaient développées enfin en langues à flexion. Cette théorie est généralement abandonnée. Il semblerait que les langues monosyllabiques aient été agglutinantes, puis qu'elles aient progressivement perdu leurs affixes.

Les langues *isolantes* sont le chinois, le thibétain, le birman, l'annamite, le siamois et d'autres idiomes du même groupe.

Les langues *agglutinantes* sont les langues ouralo-altaïques, dravidiennes, océaniques, américaines, les langues non chamitiques d'Afrique, le basque, les idiomes du Caucase.

Les langues à flexion forment trois familles : l'Indo-européenne, la Sémitique, et la Chamitique ; on a pu prouver la commune origine des radicaux sémitiques et chamitiques ; on n'a pu encore le faire pour les radicaux indo-européens et sémitico-chami-

tiques, mais c'est l'opinion générale qu'on y réussira.

Voyons maintenant de quelle manière les langues de ces trois types sont réparties entre l'Asie et l'Europe. Les langues indo-européennes ont deux divisions : l'une européenne comprenant les langues gréco-latines, germaniques, celtiques et slaves ; l'autre asiatique, comprenant les langues indiennes dérivées du sanscrit, l'afghan, le beluchi, le persan et l'arménien. Les langues sémitiques sont encore en usage dans l'Asie antérieure (Arabie et Syrie), l'Égypte, et sur le littoral africain de la Méditerranée, les langues chamitiques, qui tendent à disparaître, sont parlées dans le nord et l'est de l'Afrique.

Parmi les langues agglutinantes, une seule, le basque, appartient à l'Europe occidentale. Les langues ouralo-altaïques comprennent (avec le coréen et le japonais classés à part) cinq rameaux : samoïède, toungouz, mongolique, turc et finohongrois ; or, si quatre de ces rameaux sont asiatiques, le cinquième est surtout européen.

Les autres langues de l'Asie, les unes monosyllabiques comme le chinois et le thibétain, les autres agglutinantes (dravidiennes, malaises-polynésiennes, etc.) ne se rattachent à aucune langue européenne.

Cet examen des langues parlées dans les deux continents nous suggère les mêmes réflexions que l'examen de leurs races. D'une part, l'on ne peut établir de contraste entre l'Asie et l'Europe, puisqu'il y a entre elles échange de langues ; d'autre part, si nous admettons surtout que les langues

indo-européennes sont originaires de l'Europe et les langues fino-hongroises originaires de l'Asie, nous voyons qu'il y a mélange au centre, pénétration sur les deux tiers du parcours, mais pas aux extrémités; la constitution de langues à flexion par les Européens et les habitants de l'Asie antérieure, de langues agglutinantes par la plupart des Asiatiques, de langues monosyllabiques par une partie des Extrême-Asiatiques semblerait indiquer chez ces divers peuples des mentalités particulières, toutes réserves faites cependant sur la tendance au monosyllabisme que manifestent certaines langues européennes comme l'anglais.

III

Après avoir étudié rapidement les principales races du Vieux Continent, il nous faut rechercher quelles traces ont laissées leurs premiers efforts pour se créer une civilisation rudimentaire. Les problèmes de la préhistoire étant nombreux et complexes, nous ne pouvons ici qu'indiquer les plus importants.

Aucune découverte n'a confirmé jusqu'ici l'existence de l'homme à l'époque tertiaire, mais à l'époque quaternaire de nombreux restes indiquent sa présence en Asie et en Europe. Cette époque fut marquée dans le monde entier par d'extrêmes variations climatiques : il y eut d'abord une période chaude et humide où la flore de l'Europe

occidentale était la flore actuelle des tropiques, où sa faune comprenait entre autres espèces aujourd'hui disparues l'éléphant *méridional* et le rhinocéros *étrusque*. Puis le climat changea, des glaciers s'étendirent sur la Suède, la Norvège, la Russie jusqu'à Kiev et Orel, l'Allemagne jusqu'à Cologne et Dresde, la région des Alpes, toute l'Irlande et presque toute l'Angleterre; dans l'Amérique septentrionale, la glace couvrait le Canada, le New Jersey, le nord-est de la Pensylvanie, et pénétrait dans l'Indiana jusqu'au trente-huitième parallèle. En Asie, les recherches n'ont pas été conduites jusqu'ici d'une manière systématique et l'on a déjà retrouvé des moraines au Japon, dans le Caucase, la région montagneuse de l'Asie mineure, le Liban, l'Himalaya. Les périodes glaciaires alternèrent avec des périodes plus tempérées, les unes humides, les autres sèches. De pareils bouleversements ne pouvaient manquer d'amener de grandes migrations des peuples primitifs, d'autant plus que ces peuples étaient invinciblement attachés à leurs habitudes de vivre; ainsi nous voyons les habitants de l'Europe à l'époque glaciaire fuir les contrées qu'un changement de climat rendait plus douces et remonter avec leurs rennes dans les montagnes. Et c'est pourquoi nous ne serons pas étonnés de retrouver dans le monde entier les mêmes vestiges des mêmes industries primitives.

*
* *

Les grandes périodes de la préhistoire se clas-

sent d'après les instruments dont l'homme fit alors usage.

Dès une époque très reculée, l'homme semble s'être servi du bois, de la corne, des fibres végétales et de la dépouille des animaux. Mais il lui fallait des instruments d'une matière plus résistante et il eut recours à la pierre; il se contenta d'abord d'*utiliser* les silex dont la forme naturelle lui paraissait le plus avantageuse; ces silex *utilisés* sont appelés *éolithes*, mais les recherches et les discussions n'ont pu établir s'il fallait considérer comme *éolithes* ou comme formations naturelles les grands dépôts de silex découverts dans certaines régions. Après avoir *utilisé* les silex naturels, l'homme commença de les tailler. Plus tard, le silex ne fut plus taillé mais poli. L'on a retrouvé des outils et des armes de silex dans presque toutes les régions du globe : l'âge de la pierre taillée eut une durée considérable, celui de la pierre polie fut beaucoup plus court. Les dates des instruments recueillis sont d'ailleurs très variables; tandis que dans certaines régions l'âge de la pierre polie avait déjà disparu il y a six ou sept mille ans, dans d'autres l'on se sert encore d'instruments de pierre taillée. Comme il nous est impossible d'exposer ici, même brièvement, l'ensemble des fouilles se rapportant à l'âge de pierre, nous nous contenterons d'indiquer les régions de l'Asie où l'on a fait les découvertes les plus intéressantes; ce sont, dans le nord, les bords du lac Baïkal et la province de Tomsk; dans l'Asie antérieure, les environs de Beyrouth et de Tyr, la Galilée, la Phénicie; dans l'Inde les bassins

d'alluvions du Nerbada, du Krishna et de la Godavari, Madras, les Provinces centrales, le Sind et le sud-est du Bengale. Les découvertes faites au Japon seront relatées ailleurs.

A l'âge de la pierre succéda l'âge du métal. Dans bien des pays, par exemple en Egypte, on continua de fabriquer des armes de silex longtemps après que l'on eut commencé de travailler l'or et l'argent.

Tandis que les instruments de pierre sont presque semblables dans les différentes parties du globe, les instruments de métal présentent plus de variété : en effet tous les pays ne produisent pas les mêmes métaux, puis à l'époque où apparaissent les premiers instruments de métal, les races humaines se trouvaient à des degrés de culture très inégaux.

Dans les contrées qui possèdent du cuivre, ce fut le premier métal employé, car il est facile à extraire et facile à travailler; plus tard, pour lui donner plus de résistance, on le fondit avec d'autres métaux, surtout avec l'étain, et l'on obtint le bronze. La diffusion du bronze présente un intérêt de premier ordre pour l'histoire de la civilisation, car les dépôts d'alluvion où se pourvoyaient les peuples primitifs n'ont pu longtemps suffire aux peuples plus développés; or, les mines d'étain sont rares et plus rares encore celles qui produisent tout ensemble de l'étain et du cuivre; et il est de toute évidence que l'homme n'eût pas imaginé de les allier s'il ne les avait trouvés tout alliés dans la nature. Le bronze apparaît en Babylonie avant le quatrième siècle : mais l'Asie ne possède plus de grandes mines d'étain qu'à Banca et à Biliton, et ces mines

ne portent pas trace de travail ancien (1). Il semblerait qu'on ait fabriqué le bronze en Europe dès le trentième siècle; le Cornouailles et la Bretagne avaient alors d'importantes mines d'étain, cependant il paraît improbable qu'elles aient été exploitées aussi anciennement.

Avec le temps, le bronze fut remplacé par le fer, qu'on extrait difficilement et qu'on travaille avec peine, mais que la nature fournit en abondance. Uni au charbon, il donne l'acier, le plus utile des métaux.

Il est douteux que l'Europe ait eu un âge du cuivre; en Afrique, peut-être l'âge du fer a-t-il directement succédé à l'âge de la pierre.

*
* *

L'habitation des hommes primitifs présente les types les plus variés. Certains vivaient dans des cavernes. L'on trouve dans le monde entier des cavernes naturelles utilisées par l'homme et des cavernes creusées par lui; en Amérique les troglodytes étaient encore nombreux lors de la conquête espagnole; les auteurs grecs et latins parlent de peuples sauvages qui habitaient des cavernes dans le nord de l'Afrique, l'Éthiopie et le Caucase; dans certaines parties du bassin du fleuve Jaune, les habitants creusent encore leurs demeures dans les collines de limon. Après que les hommes eurent renoncé à vivre dans les cavernes, ils continuèrent à

(1) M. DE MORGAN a visité ces mines et fait cette constatation.

y enterrer leurs morts, comme ce fut le cas chez les Égyptiens et chez les Perses, ou à en faire des édifices religieux dont les plus célèbres sont les caves de l'Inde. Il ne semblerait pas qu'on puisse parler d'un âge des cavernes commun à toute l'humanité; en Europe, ces rudes hommes des cavernes qui en disputaient la possession aux grands ours appartenaient peut-être à une race particulière.

Dès l'âge le plus reculé, l'homme se construisit lui-même des habitations. L'on doit distinguer les demeures fixes des demeures mobiles. Les premières demeures fixes semblent avoir été des écrans de branchages; plus tard ces écrans disposés en cercle ou en carré et recouverts d'un toit de feuilles et de paille formèrent des huttes; souvent, on creusait dans la hutte une fosse où l'on fût mieux à l'abri; les écrans de feuillage furent cimentés avec de la terre, puis dans les pays secs on les remplaça par des murs de terre que le soleil durcissait; enfin l'on prépara des briques. Pour les habitations portatives, les tentes, elles furent toutes de peau à l'origine; avec le temps la peau fut remplacée par le feutre ou par des étoffes tissées; il y a deux grands types de tentes : la tente ronde et surmontée d'un dôme, qui est la tente mongole, et la tente carrée, qui est la tente arabe.

Dans beaucoup de régions, l'homme, pour se mieux protéger, construisit sa hutte ou sa cabane sur des pilotis piqués dans la vase ou le sable des lacs et des étangs; on a retrouvé des stations lacustres de l'époque préhistorique dans beaucoup

de régions du vieux continent ; nombreuses sont encore les tribus sauvages qui en ont conservé la tradition, et dans tout le bassin du Pacifique, les huttes des villages, les maisons des villes construites en terre ferme s'élèvent sur pilotis.

*
* *

Nous ne pouvons ici décrire tous les progrès des civilisations primitives : nous indiquerons seulement les principaux. L'usage du feu, que l'on obtient de diverses manières, en marque le point de départ ; il permet la cuisson des aliments, la fonte des métaux, le chauffage, l'éclairage et facilite la fabrication de la poterie. Nous signalerons encore les différents modes de préparation des aliments, entre autres la meunerie, les vêtements, le mobilier, les armes, le tissage de la laine, du chanvre et de la soie, l'élevage du chien, puis des autres animaux domestiques, les procédés multiples de l'agriculture.

Aussi bien n'avons-nous ici qu'un but, montrer que dans le monde entier les restes de l'âge préhistorique attestent une même évolution de la civilisation.

IV (1)

Autant que nous pouvons en juger par les vieux

(1) La littérature ethnographique et sociologique est aujourd'hui si considérable que nous devons nous borner à citer quelques noms :

Avec les ouvrages donnés à *Anthropologie*, principalement

hymnes religieux, les légendes, les coutumes, les souvenirs du passé qui subsistent dans les lois plus récentes, aux temps primitifs la civilisation morale s'est développée de la même manière en Asie et en Europe.

Partout nous trouvons d'abord des tribus nomades vivant de la chasse et du produit de leurs troupeaux : quand elles rencontrent une contrée favorable, ces tribus, devenues sédentaires, s'y adonnent à l'agriculture ; la population augmente ; la division du travail apparaît ; les groupes, familles ou clans, qui vivaient en quelque sorte indépendamment les uns des autres, chacun produisant tout ce qui était nécessaire à ses besoins, ces groupes se partagent les métiers, on les voit se spécialiser dans des occupations héréditaires ; certains se chargent des fonctions religieuses, d'autres de la défense armée ; ainsi se constituent les deux grandes castes des prêtres et des soldats ; le chef de la caste militaire est roi ; la royauté, d'abord elective, devient bientôt héréditaire. Les petits royaumes se fondent avec le temps dans des États plus puissants où apparaissent des tentatives de législation et d'administration. Dans le bassin de la Méditerranée l'Etat affecte cette forme politique particulière que nous appelons la Cité. En même temps la propriété

ceux des docteurs HAMY et DENIKER, nous citerons ceux de MM. A. et G. DE MORTILLET, A. DE LAPPARENT, S. REINACH, D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, BASTIAN, TYLOR, E. VECKERSTEDT, O. MASON, LETOURNEAU, PAPILLAUT, HAHN, P. SÉBILLOT.

Pour le IV, cf. mêmes auteurs et QUATREFAGES, LANG et le baron D'ANDRIAN-WERBURG, *Höhencultus*, etc.

s'établit sous ses formes multiples : régime communautaire, régime patriarcal, régime familial indivis, pour aboutir, chez les peuples les plus développés, à des propriétés individuelles.



L'évolution de la propriété est intimement liée à l'évolution de la famille. Cette notion qui nous paraît si simple : la famille réduite au père, à la mère et à l'enfant, s'est tardivement précisée dans l'esprit des hommes. Certains auteurs ont soutenu qu'hommes et femmes vivaient d'abord par bandes dans un état complet de promiscuité. Il n'y a pas lieu d'admettre pareille donnée, puisque même chez les animaux nous trouvons beaucoup d'exemples de monogamie ; tel est le cas pour le gorille. Mais les premières unions déterminées par le hasard n'étaient que passagères ; elles étaient menacées par les caprices de ceux qui les formaient, par la cupidité d'hommes plus forts. Si les légendes de tous les peuples connaissent l'établissement du mariage, ce mot désigne une union solennelle protégée par la religion et par la loi.

Il semblerait d'ailleurs que la famille ne se soit pas établie chez tous les peuples de la même manière. Beaucoup ont connu la polyandrie. Plusieurs hommes, le plus souvent des frères, avaient en commun une femme et des enfants. Cette conception sociale semble avoir existé surtout chez les peuples pauvres ou dans les classes pauvres des

peuples plus développés ; on la retrouve aujourd'hui chez des races inférieures, et même chez un peuple d'une civilisation assez avancée, les Nairs de l'Inde. La forme la plus complète de la polyandrie est le *matriarcat*. Il n'y a de parenté et de succession que dans la ligne maternelle. La femme est souveraine dans la maison ; les hommes n'y vivent que comme des étrangers.

A la polyandrie des pauvres s'oppose la polygamie, ou plutôt la polygynie des riches. Ceux-ci tirent orgueil et profit du nombre de leurs femmes et de leurs enfants ; chez les peuples primitifs, la polygamie impliquait souvent l'inceste ; les sœurs étaient les premières épouses du frère ou des frères, la femme achetée prenait le nom de sœur aînée ou de sœur cadette. Il est remarquable que chez des peuples arrivés à un haut degré de civilisation et ayant institué le mariage, l'inceste fut toléré, quelquefois imposé ; la loi égyptienne permettait le mariage du frère et de la sœur ; la loi perse, qui rendait pareille union obligatoire, autorisait même celle du fils et de la mère. La forme extrême de la polygamie est le patriarcat. L'aïeul a droit de vie et de mort sur ses femmes, ses sœurs, ses enfants, ses petits-enfants, ses serviteurs et les esclaves qu'il a faits prisonniers ou achetés.

L'on a souvent considéré le patriarcat comme un moment d'évolution commun à tous les peuples. La famille primitive ainsi étendue aurait donné naissance au clan ; la cité, l'État primitif ne seraient que des fédérations de clans dont le chef le plus important serait devenu le roi. Tel a pu

être le cas dans certains pays. Mais les lois des sociétés sont complexes. Au Japon, il est certain que la tribu a précédé la famille; les Japonais ne semblent pas s'être fait une idée nette de la famille avant d'avoir connu la civilisation chinoise. Encore aujourd'hui, quand ils parlent de la famille réduite au père, à la mère et aux enfants, les Indiens disent : la famille, telle que les Européens la comprennent. Pour eux, la famille se compose de deux ou trois cents parents vivant dans le même enclos; si chaque homme a pour lui sa femme ou ses femmes et ses enfants, les biens sont en commun, et la conduite des femmes et des enfants n'est pas jugée par le père seul, mais par le conseil de famille.

C'est ailleurs que nous nous occuperons des institutions familiales chez les peuples déjà civilisés. Qu'il nous suffise pour le moment de remarquer que, dans les premières phases de son évolution, l'organisation de la famille se présente sous des formes multiples, mais qu'il n'y a pas de différence générale à signaler entre l'Europe et l'Asie. La polyandrie et la polygamie ont prévalu chez les Germains, les Slaves, les Ibères, les Grecs et les Latins comme chez tous les peuples d'Orient; plus tard, la constitution de la famille aryenne montre de grandes analogies avec celles de la famille romaine et de la famille grecque, mais la famille chinoise ne se développa pas d'une autre manière que la famille aryenne : l'on y trouve la même puissance absolue du père; les mêmes cérémonies pour le mariage et la naissance des enfants; les

mêmes sacrifices en l'honneur des ancêtres ; les mêmes lois sur l'agnation et l'adoption, lois rendues nécessaires pour assurer les sacrifices.



Enfin, nous retrouvons dans les sociétés primitives de l'Asie et de l'Europe beaucoup de croyances semblables, l'animisme par exemple ; c'est l'idée que tous les êtres ont une âme ou plusieurs âmes qui se manifestent par le souffle, l'ombre, les battements du cœur, etc. ; qu'il existe aussi une âme ou des âmes dans les objets matériels. L'âme peut se séparer du corps pour errer à l'état d'esprit ou pour s'enfermer dans un autre être ou un autre objet ; tel est le cas dans l'évanouissement, le sommeil : les aventures de l'âme échappée sont les songes. Les esprits des morts errent autour du cadavre, puis autour de la tombe, de là le culte des morts ; les esprits des ancêtres veillent sur leurs descendants, de là le culte des ancêtres ; le soleil, la lune, le vent, les montagnes ont leurs esprits : c'est l'origine du culte des phénomènes naturels ; et le sauvage s'imagine aussi que par des incantations, il peut attacher un esprit à un objet déterminé, qui devient son fétiche. Avec le temps, de l'animisme s'est dégagé l'anthropomorphisme ; les esprits du soleil, de la lune, des montagnes, des arbres ne sont plus de vagues âmes, mais des dieux pareils à l'homme, quoique supérieurs à lui.

Aussi ne retrouvons-nous pas seulement chez tous les peuples primitifs les mêmes souvenirs de

la vie matérielle, mais encore ces souvenirs qui se rattachent à la vie morale, notamment au culte des morts. Certaines races semblent avoir préféré l'inhumation, d'autres la crémation, mais dès l'époque la plus reculée, les fouilles nous montrent qu'on pratiquait simultanément ces deux modes de sépulture. On trouve des dolmens dans le centre et l'ouest de la France, où ils sont fort nombreux; dans l'est et dans le nord, où ils sont assez rares; dans les Iles-Britanniques, en Hollande, au Danemark, dans la Suède méridionale et l'Allemagne du Nord, en Corse, en Espagne, en Portugal, au Maroc, en Algérie, en Tunisie, dans la Transcaucasie et le nord de la Perse. De même il y a des tumulus en Asie et en Europe. Au Japon la plaine de Sakurai nous montre les gigantesques tumulus des premiers mikados; les pyramides égyptiennes et les dagobas indiens ne sont eux-mêmes que des tumulus élevés par des hommes savants déjà dans l'art de bâtir.

C'est ailleurs, en parlant de la civilisation proprement dite, que nous étudierons la religion véritable : ici nous remarquerons seulement qu'il n'y a point de différence foncière à signaler entre les premiers cultes de l'Asie et ceux de l'Europe.

Pour terminer cette étude forcément abrégée des civilisations primitives, nous ajouterons que leurs lents progrès avaient pour fondement la tradition, que par suite le principal effort de chaque génération était de conserver les connaissances laborieusement acquises par les générations

précédentes; si rudimentaires que fussent alors les arts, ils y aidèrent puissamment comme aussi les premiers essais de la poésie, le rythme des vers se marque si bien dans la mémoire que de longs poèmes ont pu être conservés pendant des siècles par le seul enseignement oral, mais les sciences nécessaires à la vie des peuples ne commencèrent qu'avec l'usage de l'écriture : sortie des arts plastiques, elle procéda d'abord par images, puis par idéogrammes, plus tard par des signes phonétiques, enfin par des alphabets syllabiques et littéraires.

B. — LE BERCEAU DE LA CIVILISATION

LA BABYLONIE ET L'ÉGYPTE

Les fouilles, qu'on a faites dans beaucoup de régions de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, nous montrent que dès l'âge de la pierre les hommes établis dans des contrées favorables atteignirent à un degré de civilisation assez élevé, leur génie naissant les portant de préférence vers telle ou telle branche particulière de la civilisation; ainsi dans plusieurs cavernes de la Dordogne et des Pyrénées l'on a trouvé, avec des instruments de silex et d'os très finement travaillés, des fresques remarquables, qui remontent au temps du mammoth, du bison et du renne; tout au contraire, à l'âge du métal, on ne rencontre plus aucune représentation d'être vivant et les objets sont d'un travail plus grossier. Ces premiers efforts de tribus dispersées ne produisirent pas de résultat durable; il fallut

un concours unique de circonstances pour que se formât la civilisation véritable.

I (1)

Comme nous l'avait montré l'étude de la géographie, c'est dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate qu'apparaissent les plus anciens vestiges d'une civilisation avancée. Cette contrée se divise en plusieurs régions : l'Elam, appelé plus tard la Susiane, au nord-est du golfe Persique; le cours inférieur de l'Euphrate; son cours moyen, la Babylonie, cours inférieur et cours moyen pareillement inondés après les pluies de la mousson, également d'une fertilité prodigieuse dès que l'homme en draine les marais, en canalise les eaux; au nord, l'Assyrie, la région montagneuse qu'arrose le Tigre; au nord-est, la Mésopotamie, la contrée qui s'étend entre les deux fleuves; enfin la Syrie, que borde la Méditerranée. La population de ces régions se forma de races diverses. On n'a pu déterminer l'origine des Sumériens, les premiers habitants dont on y retrouve des vestiges; certains auteurs les ont crus d'origine touranienne et ont rattaché la langue des premières inscriptions à la famille

(1) Cf. les traductions et les livres de HEUZÉY, MASPERO, SAYCE, PERROT et CHAPIÉZ, PÈRE SCHEIL, H. WINCKLER, A. JEREMIAS, les missions de MM. DE SARZEC et DE MORGAN, surtout la belle *Histoire des peuples de l'Orient* de MASPERO.

ougrienne ; d'autres, se basant sur les plus anciennes représentations et sur quelques crânes retrouvés, ont rapproché le type des Sumériens de celui des Dravidiens ou même de celui des Négritos. Venus du nord-est, les Sumériens occupèrent d'abord l'Elam, puis le sud-est du bassin de l'Euphrate, l'Akkad ; on les appelle Sumériens akkadiens. A plusieurs reprises il se produisit des invasions sémitiques : la plus ancienne peut remonter au dernier tiers du cinquième millénaire, c'est alors que les Araméens semblent s'être établis dans le delta du Tigre et de l'Euphrate ; ils se répandirent avec le temps dans le nord, principalement en Mésopotamie. Vers 2300 les Cananéens envahirent le bassin de l'Euphrate, la Syrie et le nord de l'Afrique ; les Kaldas s'établirent au midi, près d'Ur ; leur pays s'appela Chaldée ; plus tard (six ou sept cents ans avant Jésus-Christ) ce nom fut étendu à toute la Babylonie. Enfin vers l'an 2000 des chamites, les Kassites, s'implantèrent dans le bassin de l'Euphrate.

Malgré cette diversité des races, les guerres continuelles des royaumes fondés dans les différentes régions, nous chercherons à présenter l'histoire de toute cette contrée dans un tableau général.

Nous trouvons d'abord une période de formation qui a pu durer 1,500 ou 2,000 ans, peut-être davantage ; la fin seule nous en est jusqu'ici connue, c'est-à-dire le dernier tiers du cinquième millénaire : l'Élam et l'Akkad sont alors morcelés en petits royaumes, qui se font continuellement la guerre, mais ces royaumes sont prospères ; bien canalisé, bien cultivé, le pays est d'une admirable

fertilité; le commerce se fait par terre et par mer, la civilisation est développée.

Un double mouvement se manifeste alors dans le bassin de l'Euphrate : un mouvement de centralisation, un mouvement d'expansion; de grands conquérants, les rois sémites d'Agadé, Sargon I^{er} (Shargina) (vers 3800) et son fils Naramsin (vers 3750) soumettent ou rendent tributaires presque tous les royaumes de l'Akkad, de la Chaldée et de l'Élam, la région montagneuse que baigne le Tigre, la Mésopotamie, la Syrie, la presqu'île du Sinaï, ils lancent des flottes sur la Méditerranée et s'emparent de Chypre. Pour la première fois sans doute le monde a connu un grand empire et c'est là un moment décisif dans l'histoire de la civilisation humaine.

Cette première tentative de centralisation est prématurée; l'empire d'Agadé ne tarde pas à se dissoudre; les régions conquises se détachent de la Chaldée et dans la Chaldée même, démembrée en nombreux États, l'hégémonie appartient successivement à plusieurs royaumes du Sud, principalement Lagash et Ur. Mais les souvenirs du premier empire ne sont pas effacés, les peuples séparés cherchent à se réunir. Babylone, très anciennement fondée, et l'Élam se disputent la suprématie : l'Élam l'emporte, sa domination s'établit vers 2285; soixante ans plus tard (vers 2200), Babylone prend sa revanche, Hammurabi devient le maître ou le suzerain de tous les États de l'Euphrate et de l'Élam; sa dynastie est la première des grandes dynasties babyloniennes; deux autres lui succèdent, l'une

également indigène et sémitique (vers 2099), l'autre kassite (1714); cette période est celle des princes législateurs qui codifient les coutumes, organisent l'administration.

Avec le second millénaire commence la décadence politique de Babylone; ce n'est plus la capitale du monde civilisé, mais, plus que jamais, c'est le centre de la civilisation, l'emporium du monde, ses ressources sont immenses, telles même que, malgré les calamités qui fondront sur elle, trois mille ans plus tard, à l'époque du Califat de Bagdad, le bassin de l'Euphrate sera encore d'une incomparable richesse.

Cependant, énervée par la prospérité, Babylone ne recouvre plus la suprématie politique. C'est dans les montagnes que baigne le haut cours du Tigre, dans l'Assyrie pauvre, au climat rigoureux, que se constitue un nouvel empire. Civilisée assez tard, l'Assyrie, érigée en vice-royauté vers l'an 2000, se détache de la métropole au cours du dix-septième siècle : en 1270, Tugultininip I^{er} entre en vainqueur à Babylone; au onzième siècle, Tugultipalesharra I^{er} (Tiglat-Phalasar) fonde le puissant empire d'Assur, qui s'étend du golfe Persique à la Méditerranée. Cet empire dure peu, mais au neuvième siècle, l'Assyrie recouvre son ancienne puissance sous les princes de Ninive ou des villes voisines de Ninive, comme Kalakh, Nimrud et Dur Sharukin; elle atteint son apogée sous Tiglat-Phalasar III, le fondateur de l'administration assyrienne (745-27) et les Sargonides : Sargon (Sharukin) (722-05), Sennacherib (Sinakheirba) (705-681),

Asar Haddon (Ashshurakheiddin) (681-667), qui conquiert l'Égypte, Ashshurbanabal (667-25), le vainqueur de l'Elam.

A demi barbares, religieux jusqu'au fanatisme, sauvages chasseurs d'hommes et de bêtes avec le génie de la guerre et de l'administration, dignes hôtes de ces palais étranges et formidables dont nous retrouvons les hauts portiques étroits flanqués de taureaux ailés à tête humaine, les empereurs de Ninive nous apparaissent comme les plus terribles conquérants dont l'histoire ait conservé le souvenir. Cette unité du monde civilisé, que Babylone a préparée par la législation, les arts, les sciences, le commerce, ils l'établissent, eux, en fondant un système de gouvernement et ce système, ils l'imposent par la terreur. Malheur à qui leur résiste, malheur surtout à qui se révolte après une première soumission : la population des campagnes est réduite en servitude et déportée au loin, la population des villes est passée au fil de l'épée; dans les gigantesques forteresses élevées en souvenir de la répression, des centaines de gens sont enterrés vivants, la peau des prisonniers écorchés vifs recouvre les murailles que couronnent des têtes coupées; rois et princes sont empalés devant la porte de leur palais. Mais l'Assyrie n'est pas un État, ce n'est qu'une citadelle; tout autour frémit la rébellion, aux frontières proches se pressent les hordes des barbares envahisseurs : Scythes, Mèdes et Perses. L'empire ne subsiste que grâce à l'énergie de ces chefs, ils succombent à la tâche, et ce même Assurbanapal, qui a conquis l'Elam, le plus vieux

royaume du monde, ne peut échapper aux Scythes qu'avec l'aide des Mèdes; après sa mort, les Mèdes détruisent Ninive en 606; Babylone recouvre son indépendance et redevient puissante sous le plus grand de ses princes, le Chaldéen Nabukudurussur II (604-562) tandis que les Mèdes conquièrent le nord de l'Assyrie. Les Perses se révoltent contre les Mèdes en 550 et prennent Ecbatane; ils s'emparent de Babylone (538), soumettent l'Asie antérieure et l'Égypte et restaurent l'empire.



L'Égypte forme un second centre de civilisation aussi ancien peut-être que le premier, mais qui, trop isolé, ne joua pas le même rôle dans l'histoire du monde. Avec son delta d'alluvions, sa fertile vallée périodiquement inondée par le Nil et comme resserrée entre deux lignes de montagnes jaunâtres que domine le désert, l'Égypte ne semble-t-elle pas une contrée à part? Cependant la culture primitive de l'Égypte, culture antique et développée comme le prouvent les nombreux restes de l'âge de pierre, fut comme renouvelée sous l'influence de l'Asie. En 3800, Sargon n'étendit-il pas ses conquêtes jusqu'à la presqu'île du Sinaï? Mais les habitants de la vallée du Nil tirèrent des éléments empruntés des institutions et des croyances profondément originales. Ces habitants appartenaient à des races diverses. Les premiers maîtres de l'Égypte étaient

de teint cuivré ; ils avaient les jambes fines, de grands pieds, les maxillaires saillants et les lèvres épaisses ; tels du moins les représentent les premières peintures de l'époque historique. Puis des Chamites vinrent de l'Afrique par l'Ethiopie, des Sémites, des Touraniens, d'autres Chamites vinrent de l'Asie par Suez : leur fusion a produit le type caractéristique qui est encore celui des fellahs d'aujourd'hui.

Le pays était divisé en deux grands royaumes, le Nord et le Sud ; chacun se subdivisait en *nomes* ; ces nomes furent d'abord des clans, puis de petites principautés, enfin des provinces. Au cours du cinquième millénaire, Ménès réunit les deux royaumes dans un seul empire, soumit tous les nomes et fonda ce qu'il est convenu d'appeler la première dynastie : l'historien égyptien Manethon, du troisième siècle avant Jésus-Christ, a divisé l'histoire de sa patrie en trente dynasties ; son ouvrage est perdu, mais on a conservé la liste des trente dynasties et un tiers des noms royaux. Les plus anciens monuments de l'époque historique ont été retrouvés à différents endroits de la haute Égypte et dans la nécropole d'Abydos : ce sont les tombeaux des rois des deux premières dynasties, dont Thinis était la capitale. Le règne des deux dynasties *thinites*, qui dura près de 500 ans, forme la première période de l'histoire d'Égypte dans laquelle les chefs indépendants des nomes sont réduits à n'être plus que des vassaux, puis des gouverneurs. Sous la troisième dynastie, Memphis, fondé peut-être par Ménès, devint la capitale ; les rois d'Égypte nous

apparaissent alors comme de grands princes; ce sont les monarques de la quatrième dynastie (?3733-?3566) qui ont construit les Grandes Pyramides et le temple du Sphinx. La cinquième et la sixième dynastie furent également puissantes; Pepi I^{er} est resté célèbre comme le conquérant de l'Éthiopie, la reine Nitocris est une héroïne de la légende, puis l'Empire fut démembré en petits États; il reste peu de monuments des quatre dynasties suivantes, dont les règnes remplissent cinq siècles. La haute et la basse Égypte se firent alors une guerre acharnée. Cette époque de troubles marque la fin de l'*Ancien Empire*.

Quand la confusion prit fin, la haute Égypte avait vaincu; c'est à Thèbes que régna la onzième dynastie, la première du *Moyen Empire*; elle a laissé peu de monuments; mais le Fayum, Héliopolis, Beni-Hassan ont conservé des temples et des tombeaux remontant à l'époque de la douzième dynastie (depuis ?2466 avant J.-C.) qui fut puissante et sage; sous la treizième dynastie l'influence de Thèbes s'affaiblit; la quatorzième transporta le siège du gouvernement à Xoïs dans le Delta. Déchirée par les guerres civiles, l'Égypte ne pouvait résister aux hordes des barbares qu'attirait sa richesse. Sous la pression des peuples de l'Asie centrale et de l'Arabie, de nombreuses tribus sémitiques et touraniennes envahirent le Delta; leurs chefs fondèrent les dynasties des Hyksos ou Rois-Pasteurs, dont la capitale fut Avaris (plus tard Tanis) (quinzième, seizième, dix-septième dynasties).

Pendant ce temps, les Égyptiens restauraient l'ancienne monarchie à Thèbes dans la haute Égypte; par son administration, ses richesses, surtout ses grandes conquêtes, le *Nouvel Empire* devait effacer la gloire des deux autres. Les princes de la dix-huitième dynastie (? 1700), les Ahmôsis (Ahmosu), les Amenôthes (Amanhatpu) et les Thothmes (Thutmosu) reconquirent la basse Égypte, soumirent la Nubie, la Syrie, la Palestine, une partie de la Mésopotamie. La dix-neuvième dynastie, celle de Seti I^{er} (Situi) et de Rhamsès II (Ramsisu) (*Sesostris*) (? 1300-1230), le vainqueur des Khetahs ou Hittites de Mésopotamie, fut d'abord heureuse, puis éclatèrent des révoltes de Sémites dans la basse Égypte. Sous la vingtième dynastie, dite des Ramséides, le gouvernement passa entre les mains des grands prêtres d'Amon-Râ. A la mort de Ramsès XII, la vingt et unième dynastie, de Tanis dans le Delta, s'empara du pouvoir tandis que les prêtres de Thèbes se rendaient indépendants; vaincus plus tard ils se retirèrent en Éthiopie. Les dynasties suivantes régnèrent à Tanis. Déchirée par les guerres civiles, plusieurs fois envahie par les Ethiopiens, l'Égypte fut conquise en 670 par les Assyriens, qui ne purent s'y maintenir. La vingt-sixième dynastie transporta la capitale à Sais, célèbre pour ses œuvres d'art. Dès lors, les colonies des Phéniciens et des Grecs jouèrent un rôle prépondérant dans l'Égypte déchue. En 527, l'Égypte fut conquise par les Perses sous Cambyse (27^e dynastie). Les trois dernières dynasties sont nationales; elles marquent la suprême révolte contre l'étranger jusqu'à la sou-

mission définitive à la Perse (340) et à la Grèce d'Alexandre (332).

II

Dès le cinquième millénaire nous trouvons dans la Babylonie et l'Égypte une véritable civilisation.

Les premiers habitants de la Chaldée, les Sumériens, adoraient des esprits (*zi*) ; après leur union avec les Sémites, principalement les Araméens, ils établirent entre les esprits une sorte de hiérarchie ; l'esprit du ciel et celui de la terre étaient considérés comme les créateurs de tous les autres (*an, dingir.*) Quelques esprits se personnalisèrent et devinrent des dieux. A l'époque de Hammurabi les principaux dieux du panthéon sumérien-sémite étaient : le maître de la mer, *Ea* ; son épouse, la maîtresse de la terre, *Dav Kina* ; leur fils *Merodach* (*Marduk*), adoré seulement à Babylone ; *Sarpanitum*, l'épouse de Marduk ; sa sœur *Istar*, la reine des étoiles et du croissant lunaire ; le dieu de la lune *Mul-Lil* (ou *Sin*) ; le dieu du soleil *Samas* ; *Nebo*, le dieu de la sagesse, et son épouse *Tashmitum*. Dans les textes magiques Éa, le civilisateur, nous apparaît comme le dieu suprême mais impassible ; Marduk est l'entremetteur entre Ea et l'homme, et par suite le dieu tout-puissant.

En Assyrie, le dieu national était Assur ; les autres divinités étaient empruntées au panthéon chaldéen. L'Élam avait sa mythologie spéciale ; le

dieu et la déesse suprêmes étaient Shushinak et Nakhunte.

La religion babylonienne en imposait surtout au peuple par la splendeur du culte et les rites ténébreux de la magie. Ses temples ou *ziggurat* se composaient de terrasses superposées reliées par des escaliers extérieurs.

Les morts (*ekimmu*) étaient enterrés ; ils habitaient le monde souterrain (*aralu*) qu'entouraient sept murailles ; c'était le séjour de la souffrance, des ténèbres et de la faim, où régnait la terrible *Erichkigal*, épouse de *Nergal*, le dieu-lion de la guerre et de la peste ; une armée de démons les entourait. Les textes n'ont pas permis d'établir si le sort des bons différait de celui des méchants, mais il existait des *Iles des Bienheureux* où parvenaient, après mille aventures, ceux qui connaissaient les formules magiques ; ils y trouvaient l'arbre dont les feuilles sont des pierres précieuses et la source dont l'eau rend immortel. La célèbre épopée chaldéenne, qui date au moins du vingt-troisième siècle avant J.-C., nous raconte comment Gilgamès découvrit ce paradis. D'autre part le culte de Tammuz (Adonis), le dieu, mort à l'automne, qui renaît au printemps, fut confondu avec celui des élus devenus immortels.

Chez les Égyptiens chaque nome eut d'abord son dieu : Phtah à Memphis, Amon à Thèbes, Râ à Héliopolis, et chaque dieu était adoré avec sa sœur, devenue sa femme, et leurs fils. Mais tous les dieux tendirent à se confondre : quand Thèbes eut

obtenu la suprématie, Amon-Râ devint le grand dieu. Dans les sectes mystiques, on adorait surtout la trinité : Osiris, Isis, Horus. Osiris était le maître des enfers, et le culte des morts est la partie la plus originale de la religion égyptienne. Restés sous l'influence de l'animisme primitif, les Égyptiens admettaient l'existence de plusieurs âmes : le *ka*, le double, qui était la forme du corps en une matière plus subtile que la matière corporelle; le *khaibt*, l'ombre; le *sahu*; le *sekhem*; l'*ab*, le cœur; le *bi* ou *bai*, l'esprit, un oiseau à tête humaine; enfin le *khu*, l'âme de lumière; d'autre part le mort était considéré comme se dissolvant dans le dieu Osiris et portait le nom d'Osiris. Le *ka* restait attaché au tombeau où il se nourrissait des offrandes funéraires; il subsistait tant qu'une image quelconque conservait la forme du défunt et c'est pourquoi l'on multipliait ses statues. Le *bi* pouvait à son gré s'envoler hors de la tombe et y rentrer. Le *khu*, s'il était muni de talismans, s'échappait du monde et se joignait au cortège des dieux de lumière : comme les Égyptiens croyaient que les dieux s'incarnaient dans des animaux sacrés, dont le plus célèbre était le bœuf Apis, ils admettaient que le *khu*, en possession des sorilèges nécessaires, pouvait prendre la forme de l'Épervier d'or, de la Grue, du Lotus, du Phénix, de l'Hirondelle; c'est pourquoi l'on a souvent soutenu à tort que les Égyptiens professaient le dogme de la métempsycose. Le culte de l'Osiris semble avoir appartenu à une religion spéciale qui ne s'unit jamais bien aux croyances primitives. Les Égyptiens se représen-

taient la terre entre deux fleuves, celui du ciel et celui des enfers, ils s'imaginaient le dieu du soleil (plus tard Osiris), parcourant sur sa barque *manazit* le fleuve céleste de l'Est à l'Ouest, puis sur une autre barque, le *samaktît*, le fleuve des enfers de l'Ouest à l'Est; les rives du sombre Nil étaient envahis par la foule des monstres et des démons, dont le plus terrible était le serpent *Apophis*; c'est au milieu de cette foule que le dieu devait se frayer son chemin : les enfers étaient divisés en cercles, correspondant aux heures de la nuit. Sous la conduite du dieu Anubis à tête de chacal, les âmes des trépassés s'associaient au cortège d'Osiris, qui les abandonnait dans l'un ou l'autre des cercles. A cette conception purement mythique se joignit plus tard une conception morale. Les âmes furent jugées par Osiris et les quarante-deux juges; celles qui étaient reconnues coupables étaient punies dans les enfers, puis réduites à néant; les âmes purifiées étaient admises au paradis.

III

Le gouvernement de la Babylonie était despotique, celui de l'Assyrie despotique et militaire; dans l'un et l'autre pays, l'administration était développée; il y avait un bon système d'impôts; les juges, dont on appelait aux juges suprêmes et au roi, se déterminaient d'après une jurisprudence;

des lois réglaient la vente et le louage ; il y eut d'abord une monnaie d'argent non frappée, plus tard une monnaie frappée. Le mariage était un contrat civil et une cérémonie religieuse ; l'enfant était circoncis. La femme avait une position favorable, surtout si elle apportait une dot ; l'homme marié avait le droit d'entretenir des concubines, mais bientôt les mœurs, sinon la loi, semblent lui avoir défendu d'avoir plusieurs femmes légitimes. (*Ham-murabi*, 144 à 146.) L'inceste était condamné sous toutes ses formes (*Ham.*, 154 à 158). En Babylonie et en Assyrie, les femmes pouvaient exercer les plus hautes charges de l'administration. Le nombre des esclaves était énorme ; dans le principe l'esclave était la chose de son maître, qui avait sur lui droit de vie et de mort. Plus tard il fut protégé par la loi. L'esclave affranchi avait tous les droits de l'homme libre ; aucune honte ne s'attachait au fait d'avoir une origine servile. La connaissance de l'écriture était si ancienne que l'inscription de Sargon, en 3800 avant Jésus-Christ, est en caractères qui marquent la transition des hiéroglyphes aux signes syllabiques. Les Chaldéens traçaient leurs caractères avec un stylet sur des tablettes d'argile qu'ils cuisaient ensuite ; ces caractères sont appelés cunéiformes, parce que le trou fait par le stylet semble la tête d'un clou dont le trait serait la tige. Tous les hommes libres étaient tenus de savoir lire et écrire. Dans les bibliothèques très anciennes de Babylone et de Ninive, bibliothèques qui étaient publiques, l'on a retrouvé des poèmes épiques, des traités religieux, des livres de lois, de géographie,

d'astronomie, de sorcellerie, des dictionnaires, des alphabets. Pour juger de l'art, il suffit de se rappeler les descriptions enthousiastes des Grecs et des Hébreux, les sculptures du Louvre et du *British Museum*.

La Babylonie possédait des richesses énormes; le sol, naturellement fertile, était bien cultivé; des caravanes, les bateaux de l'Euphrate et du Tigre faisaient le commerce par terre; le commerce par mer était aussi florissant : le port d'Eridu sur le golfe Persique était plus ancien que Babylone.



En Égypte sous un monarque absolu, le gouvernement était le plus souvent exercé par les chefs des nomes, qui furent tour à tour des princes indépendants et de simples gouverneurs. Mais dans les temples, qui étaient des couvents, les novices et les moines obéissaient à leurs grands prêtres souverains. L'armée suivait ses chefs. Le peuple était régi par les *scribes* : ministres, juges, administrateurs, employés des finances et des travaux publics. La femme était libre et respectée. Les Égyptiens connaissaient trois écritures : l'hiéroglyphique, l'hiératique et la cursive ou démotique. Dès l'époque de l'Ancien Empire, nous trouvons une civilisation matérielle remarquable qui suppose des milliers d'années d'élaboration : l'usage du verre mat, plus tard du verre poli, de nombreux métaux, la pratique de presque tous les métiers, la navigation fluviale. Quelques siècles après, ils commencèrent

de s'essayer à la navigation maritime. Cependant les Égyptiens n'eurent pas de voitures avant le dix-huitième siècle de l'ère ancienne, quand le commerce avec l'Asie amena l'importation des chevaux; auparavant, tous les transports se faisaient à dos d'âne; les chameaux furent introduits par les Perses (1).



Égyptiens et Babyloniens ont créé toutes les sciences. Les Chaldéens s'intéressèrent surtout à l'astronomie et à la médecine, ils employaient le système sexagésimal et le système décimal. Leurs unités mathématiques étaient le *shushu* (*sošsōs*) = 60, le *ner* (*neros*) = 60×10 , le *shar* (*saros*) = $60 \times 10 \times 6$. Dès la quatrième dynastie, les Égyptiens connaissaient aussi le système décimal; ils possédaient quelques notions de géométrie, de chimie, d'astronomie, de médecine et d'anatomie.

Le calendrier des Chaldéens était un calendrier lunaire remanié; leur année était de douze mois de trente jours. Vers 2000 on y ajouta cinq jours complémentaires. Ce sont les Chaldéens qui ont déterminé les douze signes du zodiaque; ils avaient calculé leur cycle lunaire (ou période chaldéenne) à 6.585 1/3 jours (18 années juliennes et 11 jours); plus tard ils calculèrent un autre cycle lunaire de 1,805 ans (22,325 mois synodiques). Ils compaient dans le jour douze heures doubles (*kaspu*).

(1) Cf. p. 440 et suiv. du tome I^{er}, où l'administration chinoise est comparée à celles de la Chaldée, de l'Assyrie et de l'Égypte.

Les Égyptiens avaient une année solaire de 365 jours (douze mois de trente jours et cinq jours *épagomènes*); le début de l'année était théoriquement fixé au lever héliaque de Sirius (*Sopdit*, grec *Sothis*), mais, l'année solaire réelle étant de 365 1/4 jours, le début de l'année conventionnelle se trouvait tomber à toutes les époques de l'année réelle pour ne coïncider avec le lever héliaque de Sirius qu'après une période *sothiaque* de 1,460 années astronomiques et de 1,461 années civiles.

C. — EXTENSION DE LA CIVILISATION EN ORIENT ET EN OCCIDENT. — L'ARABIE, LA PHÉNICIE, LA CRÈTE. — L'INDE. — LA CHINE (I).

I

C'est de la Chaldée et de l'Égypte que sont sorties toutes les civilisations de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Les peuples les plus rapprochés de ces deux contrées, surtout de la Chaldée, furent les premiers à en subir l'influence. Or, si à l'origine la civilisation du golfe Persique fut sumérienne, dès l'époque de Sargon en 3800, nous pouvons l'appeler sémitique. L'Arabie, dont tous les peuples sémitiques semblent originaires, ne pouvait donc manquer d'entretenir des relations avec Babylone. Fertile, protégée des invasions par le désert et placée sur la route maritime qui liait l'Égypte au

(1) Pour l'Arabie, cf. O. WEBER; pour les Phéniciens, v. LANDAU.

bassin de l'Euphrate et à l'Inde, l'Arabie méridionale nous apparaît avec une civilisation avancée dès le deuxième millénaire de l'ère ancienne. Le plus important royaume de cette région était celui des Minéens originaires du Nord, dont la capitale était Karnavu; à plusieurs reprises, ils étendirent leur suzeraineté sur toute la péninsule; nous connaissons les noms de vingt-cinq de leurs rois qu'on place entre le quatorzième et le septième siècle. Saba conquiert alors la suprématie; les Sabéens s'étaient d'abord établis dans l'Aribi, les inscriptions assyriennes mentionnent plusieurs reines d'Aribi, mais on n'a pas encore trouvé trace de la reine aimée de Salomon.

Cependant le rôle des Sémites émigrés d'Arabie fut d'une tout autre importance. Leur première grande invasion semble remonter au cinquième millénaire; c'est alors que les Araméens conquièrent le bassin méridional de l'Euphrate et de la Mésopotamie. Vers l'an 2000 ce fut l'émigration cananéenne: la Syrie, le Delta Égyptien et tout le nord de l'Afrique furent occupés par des sémites; les Grecs ont compris tous les peuples sémitiques de la Méditerranée sous le nom de Phéniciens, mais ce nom ne convient qu'aux hardis marins établis sur la côte de Syrie et aux colonies établies par eux dans des pays déjà sémitisés, dont la plus célèbre est Carthage. Les Phéniciens répandirent la civilisation dans le monde entier; quinze siècles avant l'ère actuelle, Tyr et Sidon avaient des comptoirs dans tout le bassin de la Méditerranée et de la mer Noire; plus tard leurs vaisseaux visitèrent la mer Rouge et l'océan Indien jusqu'à Ceylan (Trabopane), les

Açores, les Canaries, la côte ouest de l'Afrique, la Gaule, l'Angleterre, surtout le Cornouailles, fertile en étain, la Baltique où l'on trouvait l'ambre; il y avait aussi une route terrestre de l'ambre dans l'est de l'Europe.

Au nom des Phéniciens se rattache une découverte qui a laissé une trace ineffaçable dans l'histoire de l'humanité, celle du premier alphabet littéral que le monde ait connu. Cet alphabet, dérivé d'une écriture hiéroglyphique, égyptienne, cunéiforme ou minéenne, est littéral et non syllabique, parce que dans les langues sémitiques les radicaux se composent de trois consonnes sans voyelles et que les voyelles des inflexions ne sont pas indiquées ou sont indiquées par des points. Au quinzième siècle, les princes de la Palestine se servaient encore dans leur correspondance de la langue et des caractères assyriens; le cananéen était la langue parlée et n'avait pas d'écriture; 600 ans plus tard, sur le tombeau du roi Mesa de Moab, se trouve l'alphabet phénicien; inventé sans doute dans quelque centre de la Syrie septentrionale comme Kharrân, Hamath sur l'Oronte ou Karkemish sur l'Euphrate. cet alphabet fut répandu par les marchands phéniciens; les plus anciennes formes de cet alphabet apparaissent sur des vases de bronze attribués au onzième siècle. De l'alphabet phénicien se dégagèrent d'abord l'alphabet araméen, d'où sont sortis les alphabets hébreu, syriaque, mongolique, arabe, pehlvi, arménien et géorgien. Puis ce fut l'alphabet sabéen, qui produisit d'une part l'alphabet éthiopien (amharique), d'autre part l'alphabet indien, subdivisé lui-même

en pâli, devanâgari, dravidien et malais. Sur l'alphabet pâli se sont formés les alphabets birman, siamois, javanais, singhalais et coréen ; sur l'alphabet devanagari, le thibétain, le kashmirî, le gujarâtî, le marâthî, le bengalî ; sur l'alphabet dravidien le tamul, le telugu, le canarais. Enfin, l'alphabet hellénique a donné naissance au grec, au latin, au runique dérivé du latin, à l'albanais, au russe et au copte. Dans le vieux monde (on peut dire dans le monde entier, car les idéogrammes mexicains ont disparu), il n'existe donc qu'un seul système d'écriture qui soit indépendant du système phénicien, le chinois, d'où est sorti l'alphabet syllabique des Japonais, mais ceux-ci se sont inspirés des Coréens, dont l'alphabet est d'origine pâli ; par suite cet alphabet n'est pas tout à fait indépendant de l'alphabet phénicien ; d'ailleurs, l'écriture chinoise, qu'on a souvent essayé de dériver des cunéiformes, fut complètement remaniée sous l'influence des Indiens dans les premiers siècles de l'ère actuelle.

*
* *

Les Phéniciens ne furent pas les seuls agents de la civilisation égyptienne et babylonienne en Europe.

L'expédition de Sargon en 3800 marque une date capitale dans l'histoire du bassin de la Méditerranée. Sous cette impulsion, entre le trentième et le vingtième siècle de l'ère actuelle, il s'y développa une civilisation dite égéenne, à qui l'on attribue une assez grande extension : elle se serait répandue

dans les îles de la mer Egée, principalement à Chypre, dans une partie de l'Anatolie, la péninsule Balkanique, le bassin du Danube, la Suisse et le nord de l'Italie. Cette civilisation correspond à la civilisation néolithique européenne : les fouilles ont donné, avec des instruments de pierre, des instruments de cuivre et des poteries à décor oriental. Depuis 2000, cette civilisation est appelée minoenne parce qu'on lui doit le palais et la ville de Minos, récemment excavés en Crète; le style des monuments et des objets qu'on y a trouvés rappelle la Babylonie et l'Égypte; par exemple les figures sont vêtues de ces pelisses dites *kaunakès* qui sont propres à Babylone (1). A la civilisation minoenne semble se rattacher la diffusion du bronze en Europe. Entre 1700 et 1100, cette civilisation se répandit dans la Grèce, alors habitée par les Pélasges, où elle a laissé Mycènes du dixième ou du onzième siècle, et dans l'Asie mineure où les ruines de la première Troie en ont conservé le souvenir; l'influence de la Chaldée, dont toute cette civilisation était sortie, avait alors diminué, les objets retrouvés dans ces deux villes ne présentent pas le type des objets assyriens et babyloniens de la même époque. De la civilisation pélasgique est sortie la civilisation grecque, mais non directement, l'invasion des Doriens détruisit dans la péninsule la civilisation de Mycènes, que conservèrent et développèrent les immigrants d'Asie mineure, pour la rendre ensuite à la Grèce.

(1) Cf. sur ce point les travaux de M. Heuzey.

Pour compléter cet exposé de l'extension de la civilisation chaldéenne en Europe, il nous faudrait d'une part montrer son glorieux épanouissement dans le bassin de la Méditerranée, d'autre part rechercher, à l'aide des fouilles, les lents progrès qu'elle fit chez les barbares de la Russie, de l'Autriche, de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. Mais il serait inutile de rappeler tout ce que l'humanité doit à l'hellénisme, de montrer le développement de l'Italie et de l'Espagne sous l'action des Phéniciens, des Carthaginois, des Grecs, des Étrusques et ce serait sortir du sujet de cette introduction que de retracer les migrations des Ligures, des Ibères, des Celtes, des Germains, des Finnois et des Slaves.

II

A l'est, la civilisation babylonienne se repandit chez les Aryens de l'Iran, les Mèdes et les Perses. Jusqu'au septième ou au huitième siècle de l'ère ancienne, leur histoire est très obscure; leur premier habitat semble avoir été dans le nord ou dans l'est; quinze cents ou peut-être deux mille ans avant l'ère actuelle, ils envahirent la fertile Transoxiane, où de nomades ils se firent sédentaires; chassés plus tard par des invasions touraniennes, les Mèdes s'établirent dans la partie nord de l'Iran, les Perses dans la partie sud. Même avant cette dernière

migration ils avaient subi l'influence de la civilisation chaldéenne et formé par la fusion de leurs croyances primitives et des dogmes babyloniens une religion d'un caractère élevé; ils admettaient deux séries d'esprits analogues aux *zi*, dont les uns étaient bons et devaient être invoqués par la prière, dont les autres étaient mauvais et devaient être éloignés ou conciliés par des sortilèges. Le culte national perdit son influence quand l'Iran fut soumis à l'Assyrie, mais la recouvra chez les Mèdes affranchis. D'après certains auteurs, ce serait sous le règne d'un roi nommé Hystaspe qu'aurait vécu Spitama Zarathushtra (660-583 av. J.-C.); d'autres reportent jusqu'au dixième siècle avant Jésus-Christ l'époque de la réforme zoroastrienne. Cette réforme fut comme une classification systématique des anciens mythes. Il y eut deux hiérarchies parallèles, l'une d'esprits bons et l'autre d'esprits mauvais. A la tête des esprits bons est *Ahura Mazda* (persan *Ormuzd*), qui a donné son nom à la religion, elle-même appelée mazdéisme : au-dessous de lui se trouvent les sept archanges (*amesha spenta*) et les nombreux anges (*yazata*). Le chef des esprits mauvais est Anra Mainyu (postérieurement Ahriman), qui commande aux sept archidémones et aux démons (*daéva*); la mythologie chaldéenne connaissait déjà sept clans de démons. Ce dualisme primitif s'est constamment modifié : tantôt Ormuzd apparaît comme l'égal d'Ahriman et tantôt il est regardé comme son inférieur, égal seulement en puissance au premier des archanges; de plus on voit s'introduire

le concept du Temps (*Zrvan Akarana*) et le Temps est parfois le principe suprême dont émane Ormuzd lui-même; parfois au contraire c'est une émanation d'Ormuzd, qui créa le temps fini pour mettre un terme à la puissance d'Ahriman, mais le recréera infini après la destruction de celui-ci. D'autre part l'ange du soleil, Mithra, devint le dieu suprême de certaines sectes. Enfin les archanges et les démons du mazdéisme, qui étaient des divinités naturelles, se transformèrent en symboles : les archanges sont la bonne pensée, la droiture, le bon règne, la dévotion, l'intégrité, l'immortalité, auxquels s'opposent la mauvaise pensée, la révolte, la décrépitude, etc. Pour ceux qui admettent l'authenticité du texte actuel de l'*Avesta*, le livre de Zoroastre, cette réforme aurait été achevée au sixième siècle de l'ère ancienne; pour ceux qui en contestent, probablement avec raison, l'authenticité, la réforme se serait accomplie après la conquête d'Alexandre sous des influences platoniciennes (1). Quoi qu'il en soit, le mazdéisme nous apparaît comme une adaptation des vieux mythes iraniens à la religion babylonienne qui, la première, avait imaginé une hiérarchie des dieux sous un être suprême, Marduk ou Assur. Dans les dogmes relatifs à la vie future, l'influence de l'Égypte est sensible : l'âme est d'abord pesée avec ses actions, puis elle s'engage sur le pont Cinvat, jeté au-dessus du gouffre des enfers et balayé par le vent de l'abîme; pour les

(1) Cf. à ce sujet surtout Darmesteter et voir ce qui en est dit à propos du bouddhisme, page 323 de ce volume.

âmes condamnées le pont se fait aussi étroit que la lame d'un sabre et malgré leurs efforts elles sont entraînées dans le gouffre où hurlent les démons ; au contraire le pont toujours élargi conduit l'âme innocente dans les sphères des étoiles, de la lune, du soleil, puis à la *demeure des Cantiques*, au paradis ineffable des jouissances célestes, qui rappelle les *Iles Fortunées* des Babyloniens et les *Champs des Bienheureux* de la religion égyptienne.

Ce qui caractérise le mazdéisme, c'est la pureté de sa morale : elle marquait un progrès décisif sur celle des religions antérieures et lui valut une grande influence.

Quand la dynastie iranienne des Achéménides (560-330) eut renversé le second empire de Babylone et conquis toute l'Asie antérieure, l'Égypte et le nord de l'Inde, les Perses contribuèrent encore pour une large part au développement de la civilisation universelle en développant et en systématisant les principes d'administration que Babyloniens, Égyptiens et Assyriens avaient élaborés.



L'Inde formait un autre foyer de civilisation asiatique qui, d'origine récente comme celui de l'Iran, subit dès le début comme l'Iran l'influence de la Babylonie, peut-être même celle de l'Égypte.

La population de l'Inde se composait de plusieurs éléments : des negritos, des mongoloïdes, des dravidiens et des kolariciens, qui semblent des métis des trois races précédentes ; plus tard, entre

le quinzième et le sixième siècle, il s'y joignit des aryens prochainement apparentés à ceux de l'Iran.

Tous ces peuples semblent avoir connu la civilisation babylonienne.

Un commerce régulier unissait les ports de l'Inde à ceux de l'Arabie, de l'Égypte et de la Babylonie ; la fondation d'Éridu est si ancienne, le périple des côtes de la Perse et du Béluchistan si facile, les moussons donnent à la navigation à voiles dans l'Océan Indien une telle régularité que les Babyloniens durent visiter le Sind et le Gujarât, dès une époque antérieure à l'invasion aryenne.

L'influence de Babylone s'était sans doute fait sentir chez les Aryens même avant leur établissement dans le Panjâb. Il fut un temps où l'on regardait les *Veda* comme l'œuvre d'un peuple primitif ; on sait aujourd'hui que les hymnes les plus anciens du *Rig-Veda* ne sont pas antérieurs au dixième ou au onzième siècle de l'ère ancienne ; les derniers hymnes du *Rik* et ceux des trois autres *Veda* appartiennent à une époque beaucoup plus récente ; une étude approfondie de ces hymnes a révélé chez ceux qui les avaient composés une civilisation avancée ; l'influence babylonienne y est évidente : pour n'en citer qu'un exemple, la durée du jour le plus long de l'année y est fixé à 18 muhūrta ou trentièmes de jour, soit 14 heures 24 minutes ; or le calendrier babylonien donne le même chiffre, qui est exact pour Babylone, inexact pour le Panjâb (1).

(1) M. CANTOR, *Geschichte der Mathematik*, 82; F. XI., KUGLER, *Die Babylonische Mondrechnung*, 82.

Comme les Iraniens, leurs frères, les Aryens reconnaissaient de bons esprits, les dieux, les *deva*, et de mauvais esprits, les démons, les *asura*. Mais dans la mythologie iranienne les *deva* sont devenus les démons. La religion védique, déjà modifiée par le culte dravidien des organes génitaux et de certaines divinités indigènes, semble s'être transformée sous l'influence de la Chaldée, mais d'une autre manière que la religion iranienne; tandis que celle-ci empruntait à la religion officielle des Babyloniens l'idée d'une hiérarchie divine, le védisme empruntait à leur religion ésotérique l'idée d'un dieu propitiateur servant d'intermédiaire entre les autres dieux et l'homme; à Babylone, ce dieu était Marduk; dans l'Inde ce fut le dieu de la caste sacerdotale ou brâhmanique, le maître des sacrifices, Brahmanaspati, plus tard considéré comme le Grand Tout, le Brahman ou Brahma.

L'influence de l'Iran, sans cesse renouvelée par de nouvelles invasions aryennes, atteignit à son apogée quand Darius conquiert le Panjâb et en fit une satrapie; c'est alors seulement que l'usage de l'écriture commença de se répandre : le premier alphabet indien, dit indo-bactrien, semble d'origine araméenne, le présent alphabet *devanâgarî* d'origine sabéenne. C'est alors aussi, ou peut-être deux siècles plus tard, après l'invasion d'Alexandre que furent élevés les premiers monuments de pierre, dont le style est assyrien et persan, tandis que le plan général des temples paraît imité de l'Égypte.

Et cependant, comme sous un climat si différent du climat de l'Asie Antérieure, la civilisation em-

pruntée se fait originale dans l'Inde ! Les institutions sociales de la Chaldée, de l'Égypte et de la Perse font naître le régime tout particulier de la caste ; la sorcellerie égyptienne et babylonienne, la magie zoroastrienne se changent en idéalisme panthéistique et produisent le mysticisme des ascètes ; les idées diverses que toutes les anciennes religions se sont faites de la vie future se mêlent étrangement et, fondues avec l'animisme dravidien, aboutissent à la métempsycose ; c'est par des millions d'existences au ciel, sur la terre ou dans les enfers, des millions de réincarnations sous la forme de dieux, de démons, d'hommes, d'animaux, de plantes et de monstres que l'âme se purifie de l'illusion de l'être et se prépare à l'absorption dans le Grand Tout. De même l'art et la poésie, bientôt devenus indiens, ne rappellent plus que faiblement les peuples dont ils se sont inspirés, toute exubérance comme la nature tropicale, les orages de la mousson et les hauteurs glacées de l'Himâlaya.

*
* * *

La civilisation chinoise ne remonte, pas plus que la civilisation indienne, à une très haute antiquité.

Tandis que l'Égypte et la Babylonie ont conservé des monuments vieux de six ou sept mille ans et des inscriptions presque aussi anciennes, la Chine ne possède aucun monument construit dans l'ère ancienne (1), sa plus vieille inscription his-

(1) Quelques sculptures mentionnées dans le tome II pourraient remonter à la fin de l'ère ancienne, mais c'est peu probable.

torique ne peut être antérieure au deuxième siècle avant Jésus-Christ et les inscriptions non historiques retrouvées sur des objets de bronze datent tout au plus du quatorzième ou du quinzième siècle.

Quelle que soit l'origine des Chinois, il semble certain qu'ils se civilisèrent sous l'influence des peuples de l'Asie occidentale. Babyloniens et Chinois comptent par cycles de 60 ans; ils ont cinq planètes, un zodiaque de douze constellations, dont les noms ont le même sens, une année de douze mois de trente jours avec cinq jours supplémentaires. Pour la durée du jour le plus long de l'année, les Chinois ont également admis le chiffre des Babyloniens, soit 60 K'e (de 14' 24'') mais il faudrait savoir à quelle époque ils l'ont adopté, et s'ils ne le tiennent pas des Indiens. Les observations astronomiques qui faisaient attribuer une si haute antiquité à la civilisation chinoise, semblent aujourd'hui fort douteuses, en tous cas elles ne reposent sur aucun calcul, on les tiendrait pour vraies qu'on devrait y voir le souvenir de traditions chaldéennes. Les Babyloniens plaçaient au début de leur chronologie une période de 691,200 années dont 432,000 étaient remplies par les règnes de dix rois, puis c'était le déluge universel; ils attribuaient à l'époque intermédiaire entre le déluge et les temps historiques une durée de 653 périodes sexagénaires ou 39,180 années. Les Chinois divisent également les temps fabuleux en dix époques, mais sous l'influence des bouddhistes ils ont porté la durée de ces époques à des millions d'années. Au début de l'âge historique ils

placent également un déluge. D'autre part, l'on a tenté de rapprocher, non sans quelque succès, un certain nombre de mots des deux langues et de noms des deux histoires. Depuis leur établissement dans le bassin du fleuve Jaune et plus tard dans celui du Yang tse, les Chinois ne furent pas séparés du monde civilisé. Des peuples habitaient l'Asie centrale, dont le climat était alors plus humide et la configuration géographique plus favorable qu'ils ne le sont aujourd'hui; nous commençons à retrouver les ruines de leurs villes; l'on y a recueilli des objets datés du troisième siècle au huitième siècle de l'ère actuelle et les fouilles n'ont pu être bien profondes; il est donc certain qu'à la fin de l'ère ancienne, ces peuples jouissaient d'une civilisation avancée; mais dès le septième ou le sixième siècle avant Jésus-Christ, peut-être, ces peuples ou ceux qui les ont précédés dans les mêmes régions ont-ils pu servir d'intermédiaires entre la Chine et l'Asie occidentale. En tous cas certains passages des auteurs chinois tendraient à prouver que les Chinois de l'Est eurent très anciennement des relations avec la Transoxiane et la Perse (1).

Mais comme dans l'Inde, dans la Chine lointaine et d'un accès difficile, la civilisation générale se

(1) Pour la Perse cf. les ouvrages de BRÉAL, DARMESTETER, MENANT, OLDENBERG, ROTH, DE HARLEZ, V. HENRY. Pour l'Inde et la Chine, voir le chapitre sur le *Bouddhisme*, et les différents chapitres consacrés à la Chine. A noter cependant ici les efforts faits par Terrien de Lacouperie pour rattacher la civilisation de la Chine à celle de la Chaldée.

transforma au point de sembler une civilisation distincte. Sous la menace constante des barbares refoulés dans le Nord, la Chine dut se préoccuper avant tout de sauvegarder la culture reçue et c'est pourquoi elle devint le pays par excellence de la tradition; ses immenses plaines fertiles firent de ses habitants des agriculteurs; respectueux du régime patriarcal, d'esprit dogmatique et précieux, ses lettrés, ses artistes devaient donner des formes toutes particulières aux modèles empruntés à l'Inde, à la Perse et à la Chaldée.

D. — DE L'UNIFICATION DU MONDE ANCIEN. LES
GRANDS EMPIRES. LES GRANDES RELIGIONS.

Partout la civilisation chaldéo-égyptienne se répandait ainsi : certains peuples soumis par les armes ne l'acceptaient qu'avec haine; d'autres, au contraire, l'accueillaient de bonne grâce, mais ceux-ci, qui n'entretenaient avec l'étranger que des rapports commerciaux, subissaient seulement l'influence de la culture matérielle, tandis que ceux-là se transformaient sous l'influence d'idées morales et religieuses. D'ailleurs les guerres continues, les incursions des barbares, l'état rudimentaire de la science et de l'administration faisaient qu'entre les peuples nouvellement civilisés les relations étaient intermittentes; plusieurs semblent être demeurés pendant des siècles sans communications suivies les uns avec les autres. C'est pourquoi l'on a cru longtemps qu'il s'était formé des

civilisations indépendantes dans l'Inde, en Chine, dans l'Asie Centrale et chez les peuples à demi-barbares de l'Europe. Mais au contraire, toutes ces civilisations procédaient d'un principe unique et toutes tendaient à se confondre malgré la diversité que leur avaient faite les conditions particulières où elles s'étaient développées.

Dans les trois ou quatre siècles qui précédèrent l'ère actuelle, dans les deux premiers siècles de cette ère, quatre grands mouvements se produisirent qui changèrent complètement l'état moral et matériel du vieux continent : la fondation de royaumes de plus en plus étendus, puis celle de grands empires; l'apparition de religions universelles; la diffusion de communs principes sociaux; l'établissement de relations entre tous les peuples.

I

Ce fut dans la région où la culture était le plus ancienne que le mouvement de centralisation s'accomplit le plus vite et le plus complètement : toutes les nations de la Méditerranée, de l'Asie antérieure et de l'Inde ne se sentaient-elles pas invinciblement attirées vers la contrée intermédiaire dont elles avaient reçu leur civilisation?

Au second empire assyrien (889-608) succédèrent le second empire babylonien (608-538), l'empire mède (608-549), l'empire perse (549-331), l'empire

grec (331-323). Jusqu'alors, quel que fût le peuple qui exerçât l'hégémonie, c'était toujours le même empire mais toujours agrandi ; Babylone restait la ville riche entre toutes, et la ville sacrée : les rois d'Assyrie, les rois de Perse, Alexandre s'y firent couronner, s'appelèrent les fils de Marduch et fondèrent sur ce titre leur droit à gouverner le monde. Le démembrement de l'empire d'Alexandre marque le début d'une époque nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Babylone fut abandonnée : Séleucus construisit plus au nord Séleucie, sur la rive droite du Tigre ; les Parthes et les Sassanides s'établirent à Ctesiphon en face de Séleucie, enfin les Arabes choisirent Bagdad pour capitale ; Babylone tomba en ruines. Les hommes ne devaient plus tourner leurs yeux avides vers la cité de l'Euphrate, vers cette double rangée d'énormes murailles revêtues de briques émaillées figurant des dragons, vers la grande ziggurat à sept étages que dominait la statue d'or du dieu Bel, tandis qu'à Barsip, la ville sœur, s'élevaient les ruines monstrueuses de la *Tour des langues*. Mais le souvenir de la capitale détruite continua pendant des siècles à hanter leur imagination, c'est Babylone, qui se dressait dans les songes des mystiques comme le symbole de perdition ; Rome même n'était pour eux qu'une image de Babylone : quand des voleurs en avaient élevé les premières huttes, Babylone ne régnait-elle pas depuis plus de deux mille ans ?

Même après la chute de Babylone, la région où était née la civilisation conserva longtemps une grande importance politique et commerciale. La

Syrie des Séleucides (312-64) fut un État puissant, mais dès 256 avant Jésus-Christ les provinces orientales passèrent sous la domination des Parthes Arsacides (256 av. J.-C.-226 ap. J. C.). Ceux-ci fondèrent des royaumes alliés dans l'Iran, l'Arménie et le Pont. Les deux Mithridates portèrent à l'apogée la puissance des Arsacides. En 226, l'Iran fut de nouveau unifié sous la dynastie nationale des Sassanides (226-632 A.D.), à laquelle succéda le califat musulman établi d'abord à Damas, puis à Bagdad

Cependant, cette région avait perdu sa situation prépondérante. La civilisation, répandue au loin, avait porté ses fruits; les peuples qui s'étaient formés d'abord autour du foyer premier, puis dans des pays plus éloignés, voulaient eux-mêmes constituer de grands empires. L'Égypte avait recouvré son indépendance sous les Ptolémées (323-30), la Macédoine et la Grèce (323-276-146) prétendaient conserver la suprématie que leur avaient donnée les victoires d'Alexandre

Dans le bassin de la Méditerranée, Carthage tenta d'abord d'obtenir la prépondérance : quand Rome l'eut vaincue, elle prétendit elle-même établir un empire universel. Dans la même année (146) où Carthage était détruite, la Macédoine fut réduite en province et depuis lors, Rome ne cessa, pendant quatre siècles, d'étendre ses conquêtes en Orient et en Occident. Si grand que fût son territoire, elle souffrait dans son orgueil de n'avoir pas Suse et Babylone. César et Antoine préparèrent une campagne contre les Parthes, Trajan leur enleva

le bassin de l'Euphrate et Julien mourut en combattant les Perses.

Stimulée par l'expédition d'Alexandre, l'Inde voulut, elle aussi, réaliser l'œuvre de son unité; elle y réussit sous Candragupta (315-291) et Açoka (263-23), l'empire des Maurya embrassa presque toute la péninsule, Ceylan, et la région de l'Hindu Kush : eux aussi furent séduits par le prestige des anciens empires et s'établirent dans la Bactriane. Leur empire ne tarda pas à se démembrer. Mais plusieurs dynasties étrangères ou nationales cherchèrent à le reconstituer, entre autres les Indo-Scythes, dont le plus grand souverain fut Kanishka (entre 40 av. J.-C. et 40 A. D.), puis les Gupta (? 300-? 468), et Çilāditya II de Kanauj (? 607-? 652).

En Chine, l'État féodal de Ts'in réussit à soumettre tous les autres royaumes et à les fondre dans un empire sous Shi Hwang Ti (221-10); à la mort de ce prince, le trône passa aux Han, dont la dynastie régna plus de quatre cents ans (206 av. J.-C.-220 ap. J.-C.).

Si chacun des nouveaux empires possédait des institutions originales, tous n'en avaient pas moins des principes communs. Les Romains ont créé une administration qui est restée un modèle. Les Chinois ont organisé leur empire d'une manière si solide qu'il subsiste depuis deux mille ans et que tous les États de l'Extrême Asie l'ont imité, et certes le génie propre de ces deux peuples fut la principale raison de leur succès, comme leur œuvre porte au plus haut degré la marque de leurs génies, mais ni l'un ni l'autre n'eussent pu d'eux-mêmes

imaginer de pareils systèmes; il a fallu sept mille ans de travail et les efforts de nations aussi diverses que la Babylonie, l'Assyrie, l'Égypte, la Perse et la Grèce pour créer tant de services compliqués et en assurer le fonctionnement.

II

Une révolution aussi considérable s'accomplissait dans les religions.

Les rapports devenus plus fréquents entre les peuples avaient amené la fusion de leurs mythologies. Dans le principe chaque ville avait eu son dieu, l'on confondit les dieux de même origine, il n'y eut plus qu'un Zeus, un Jupiter, un Râ, un Amon; puis plusieurs dieux d'origines différentes furent identifiés, soit qu'ils appartenissent au même pays comme Amon et Râ, Artémis, Hekate et Phœbe; soit qu'ils appartenissent à des peuples de même souche comme Zeus et Jupiter, Artemis et Diane, Kronos et Saturne; soit enfin que ces dieux fussent la création de mythologies entièrement différentes comme Anubis et Mercure, Amon-Râ et Jupiter, Astarte et Vénus-Aphrodite. D'autre part une conception plus philosophique du monde conduisit les prêtres soit à distribuer les dieux d'après une hiérarchie et à élever un dieu au-dessus des autres, soit à tenir tous les dieux pour les hypostases d'un seul dieu : la première con-

ception prévalut chez les Babyloniens, les Perses, les Phéniciens, les Grecs et les Romains; la seconde chez les Égyptiens et les Indiens. Pareille fusion n'était-elle pas naturelle? Tous les mythes avaient la même origine : indiens ou gréco-latins, phrygiens ou slaves, persans ou scandinaves, ce n'étaient que des reproductions des mythes chaldéens colorées par l'imagination de chaque peuple. Mais, du point de vue intellectuel et moral, cette fusion présentait cependant une importance capitale, puisqu'elle révélait l'effort de l'humanité pour arriver à la compréhension de l'unité divine.

Seuls pourtant les Hébreux formulèrent nettement le dogme du monothéisme; ce fut la cause de leur grande influence; les meilleurs esprits de la Grèce, de l'Égypte et de Rome comprirent qu'il ne suffisait pas de donner à un dieu le rang suprême, que l'idée même de la Divinité impliquait celle de l'unité.

D'autre part, les religions, qui, préoccupées uniquement de préserver les rites, n'avaient su jusqu'alors ni s'adresser au sentiment, ni poser des règles générales de conduite, tendirent à faire l'un et l'autre. Les anciens auteurs cités par Confucius, les codes de loi hindous, les pensées des auteurs grecs et romains montrent comment l'homme changea progressivement la notion qu'il se faisait du devoir et repensa peu à peu tous les problèmes de la vie, non seulement en leur cherchant des solutions nouvelles, mais en les reposant sur des données différentes. Les cérémonies et les spéculations du brâhmanisme, les mystères d'Isis, d'Adonis, de

Mithra, de Demeter et de Dionysos nous révèlent la manière dont l'ancienne magie se transforma en mysticisme.

Cependant aucune religion ancienne, même purifiée, ne pouvait répondre aux besoins nouveaux. Toutes en effet étaient purement nationales, et la communauté d'intérêts qui se créait entre les peuples faisait comprendre combien cette idée était mesquine et odieuse, que le dieu d'une petite ville poursuivît de sa haine quiconque était étranger à cette ville. D'esprit plus réfléchi et plus inquiet, de caractère plus indépendant, l'homme se révoltait aussi contre cette fatalité qui dominait tous ses actes, ici sous la forme d'un dieu cruel et capricieux, là sous celle du Destin, là encore sous celle de la métempsychose ou de l'inévitable causalité qui règle les phénomènes de l'Illusion.



C'est vers le sixième siècle avant l'ère actuelle que se formèrent les deux grandes religions qui devaient pendant deux mille ans marquer de traits ineffaçables le caractère des Asiatiques : le bouddhisme et le confucianisme. L'une et l'autre sont avant tout des religions morales de douceur et de pureté ; l'une et l'autre (remarque curieuse) sont, par le fait, des religions athées, au moins dans leur forme première : car, si elles ne nient pas l'existence des dieux, elles les tiennent pour des êtres finis et qui n'ont point de part au gouvernement du monde. Sur tous les autres points, elles diffèrent : nous ne

marquerons pas ici des différences, que nous étudierons au cours de cet ouvrage. Un contraste veut cependant être noté. Le bouddhisme est par excellence une religion universelle : professé par des centaines de millions d'hommes, il n'a plus un adhérent dans l'Inde, où il prit naissance. Tel n'est pas le cas pour le confucianisme. Sans doute, on peut l'appeler international si on le compare à la religion primitive des Chinois ou même à toutes les religions primitives ; sans doute il a profondément influencé la Corée, le Japon et l'Indo-Chine ; sans doute surtout ses principes essentiels sont de l'humanité la plus large, mais encore est-il que, de tendances toutes chinoises, il s'est répandu seulement dans les pays qui avaient adopté la civilisation chinoise.

Le brâhmanisme philosophique, le confucianisme et le bouddhisme sous sa forme primitive, que l'on appelle Hinayâna ou Petit Véhicule du Salut, répondaient au besoin que l'homme s'était fait d'une religion morale ; ils ne répondaient pas au besoin qu'il commençait à se faire d'une religion mystique. C'est pourquoi, sous des influences étrangères mais aussi par le fait de son développement intime et nécessaire, le bouddhisme subit cette transformation profonde qui aboutit, dès le début de l'ère moderne, à la formation du Grand Véhicule ou Mahâyâna, basé sur l'idée de Buddhas éternels s'incarnant pour enseigner aux hommes la voie du salut et les conduire au ciel par la grâce. La doctrine nouvelle se répandit dans toute l'Asie, particulièrement en Chine et au Japon, où elle corrigea

le positivisme de la philosophie confucianiste. Dans l'Inde, bouddhisme et brâhmanisme furent remplacés par l'hindouisme, que l'on peut appeler un mysticisme populaire : à l'être impersonnel Brahma était substitué un dieu personnel, soit Giva, soit Vishnu, à qui ses fidèles pouvaient s'unir par la pénitence, la méditation ou l'amour.



Dans les derniers temps de l'ère ancienne l'Europe connut la confusion et le doute mêlés d'une vague espérance. Quatre principes religieux s'y trouvaient en conflit; c'étaient ceux de la Grèce, de la Judée, de Rome et de l'Orient.

En Égypte, en Syrie, en Perse et dans l'Inde, la religion était mystique; l'homme se faisait d'abord théiste pour se séparer de Dieu, pouvoir ainsi l'aimer, le craindre, le chercher, le fuir, le poursuivre de ses désirs et de ses supplications, puis il se faisait panthéiste pour se réunir au Dieu aimé, bien plus pour se fondre en lui par les sortilèges du mage, la volupté de l'orgiasme ou l'extase de l'ascète.

La Grèce était idolâtre dans l'âme; on pourrait l'appeler le grand pays idolâtre du monde, car aucun symbolisme ne se mêle à son idolâtrie, non plus qu'aucun fétichisme; la Grèce était artiste dans l'âme, voluptueuse dans l'âme; peuplant la nature de dieux semblables à l'homme, elle voulait en expliquer tous les phénomènes par l'amour; et la Grèce était en même temps républicaine, raisonneuse; c'est elle qui a fondé la méthode scien-

tifique. Cependant, sous l'influence de l'Orient, la Grèce imagina le platonisme, divinisation idolatrique et mystique adoration des idées pures, qui devait dominer la pensée européenne pendant vingt siècles, renouveler les religions de la Perse et de l'Inde et par le bouddhisme étendre son influence jusqu'aux limites extrêmes de l'Asie.

A ces païens, épris de la beauté des choses, s'opposaient les Hébreux, monothéistes au point de condamner toute représentation d'un être vivant, théocrates et démocrates tout ensemble, oppresseurs, opprimés, ennemis des autres peuples; les Hébreux égalitaires qui, aimant l'argent, haïssaient le luxe et maudissaient les riches par la voix de leurs prophètes; les Hébreux d'esprit positiviste mais devenus mystiques après que la captivité de Babylone leur eut fait comprendre que leur royaume n'était pas de ce monde.

Sans imagination, sans goût des arts, les Romains étaient des soldats et des laboureurs avarés et durs; ils avaient le génie de l'administration; pour eux la religion se confondait avec l'État; qu'ils adorassent Jupiter Capitolin, Rome, la Victoire ou les Césars, c'était toujours l'État qu'ils adoraient.

A ce conflit d'idées s'ajoutait le désordre apporté par la conquête; les autels des cités antiques étaient renversés, souvent aussi les autels familiaux, et les captifs, les émigrés qui peuplaient les grandes villes, Rome surtout, n'avaient plus d'autels; toutes les croyances étaient bouleversées, toutes les coutumes religieuses, politiques et sociales.

Ce fut un moment unique dans la vie de l'humanité que celui où se produisit une pareille crise morale, et, suivant l'expression de Nietzsche, une pareille réévaluation de toutes les valeurs religieuses, philosophiques, politiques, économiques et sociales. Les hommes d'alors en eurent une étrange et vague conscience. Tandis que, au milieu de la tempête, le batelier de l'Adriatique entendait ce cri : « le Grand Pan est mort », dans le temple de Jérusalem une voix retentissait qui disait : « Sortons d'ici ».

Soudain apparut le christianisme. Les portes du temple de Janus venaient à peine de se fermer, annonçant la fin des grandes guerres, partout frémissait la révolte : le christianisme prêcha l'union de tous les peuples. Dans le désordre général, le père s'emportait contre le fils qui ne voulait plus obéir, et le maître redoutait l'esclave prêt à se révolter : à tous le christianisme enseignait que le fondement de la société future serait l'égalité, serait la charité. Religions et morales étaient souillées par la luxure et souillées par le sang : le christianisme disait : « Tu ne tueras pas ; tu ne pécheras pas » ; sur les autels détruits des anciens dieux cruels, il élevait la croix du Dieu mort pour les hommes.

Et c'est pourquoi, dénigré, flétri, persécuté, le christianisme triompha de toutes les religions anciennes et nouvelles, comme de toutes les philosophies, soit qu'il détruisit les dogmes de ces religions et de ces philosophies, soit qu'il les absorbât en les purifiant. Son pouvoir d'expansion dépassa celui du bouddhisme, puisque le bouddhisme ne pénétra jamais en Europe et que rapidement les

missionnaires chrétiens se répandirent dans toute l'Asie.

III

De pareils changements politiques et religieux renouvelèrent les mœurs. Elles perdirent de leur caractère national. Jusqu'alors chaque peuple avait possédé ses coutumes traditionnelles; le plus souvent ces coutumes tiraient leur origine d'anciens besoins depuis longtemps disparus, mais tel était le respect du passé qu'y manquer semblait un crime; dans la période des empires, les relations qui s'établirent entre les peuples tendirent à leur substituer des habitudes nouvelles et plus générales.

Les mœurs perdirent aussi de leur caractère religieux; le culte des ancêtres, le culte de la cité donnaient aux actes de la vie quotidienne une véritable solennité. Mais l'un et l'autre culte furent moins fidèlement pratiqués par des hommes devenus indépendants et sceptiques, tandis que les nouvelles religions ne veillaient pas aussi jalousement sur la vie familiale, comme aussi, préoccupées de toucher le cœur, elles attachaient une moindre importance aux rites extérieurs.

Les mœurs perdirent enfin de leur caractère patriarcal. La conquête, la fondation d'empires bien administrés affaiblit la famille au profit de l'État, tandis que la complexité des rapports sociaux

l'affaiblissait au profit de l'individu; ce fut aussi l'effet des nouvelles doctrines religieuses qui commandaient à l'homme de se séparer des siens pour songer à son propre salut.

Par contre, les mœurs se firent plus douces et plus humaines, encore que les actes correspondissent trop rarement aux maximes de la philosophie; le vainqueur n'était plus aussi cruel pour le vaincu, ni le maître aussi dur à son esclave; le mari n'enfermait plus dans le gynécée sa femme traitée comme une servante, et le père, qui jadis tuait de sa main un fils coupable, le père se montrait indulgent, souvent même jusqu'à la faiblesse. Mais l'influence des nouvelles religions, influencées elles-mêmes par une conception nouvelle de la vie, se fit surtout sentir dans les rapports sexuels. La morale ancienne condamnait comme un crime capital l'adultère de la femme; en faisant entrer dans la famille un enfant étranger il souillait l'autel des dieux familiaux auxquels cet enfant devait sacrifier; cette morale ne connaissait aucun blâme pour les vices de l'homme et de la femme non mariée. Aussi le bouddhisme et le confucianisme s'efforcèrent-ils de la purifier; ils n'y réussirent qu'imparfaitement, le confucianisme permettait l'adultère de l'homme et le bouddhisme, religion monastique, ne s'occupait qu'incidemment de la vie familiale. Tout autre fut l'influence du christianisme; sa conception du mariage a transformé les mœurs quotidiennes, son éthique changé du tout au tout la situation de la femme.

On s'est demandé souvent comment des personnes

gâtées par les complaisances de la morale antique avaient pu embrasser d'elles-mêmes les préceptes austères du christianisme ou du bouddhisme. Mais toute morale dissolue a pour base l'injustice; les vices croissants de quelques-uns contribuent à augmenter la misère de la masse jusqu'au jour où, la masse étant devenue rebelle et corrompue, la société tout entière retombe dans l'anarchie; dès lors les vicieux ne peuvent plus jouir du privilège de violer seuls les lois dans une société dont ces lois mêmes assurent l'ordre et la prospérité. Tandis que l'homme peut mener une vie dissolue avec impunité, la femme souffre vite du relâchement des mœurs, qui se voit forcée de nourrir seule les enfants nés de sa faute ou de pratiquer systématiquement l'avortement et l'infanticide.

IV

La constitution des grands empires, leurs conquêtes amenèrent des relations régulières entre tous les peuples du vieux monde. Des services unissaient les ports de la Méditerranée, les caravanes de l'isthme de Suez les mettaient en correspondance avec ceux de la Mer Rouge et de l'Océan Indien; nous voyons par les récits des pèlerins chinois, que les communications par bateaux étaient fréquentes entre la Chine, l'Indo-Chine, l'Inde et l'Archipel malais. L'empire Romain avait des routes bien

entretenuës; ce fut aussi le cas en Perse quand les Sassanides y eurent remplacé les Parthes. Les mémoires de Sung Yun et de Hiuen Tsiang nous prouvent qu'il existait des voies commerciales entre l'Inde, la Perse, le Turkestan et la Chine; les ruines retrouvées montrent que les villes traversées étaient grandes et prospères.

Cette facilité des communications provoqua l'établissement de colonies étrangères dans tous les pays de l'Europe et de l'Asie. Les Yavanas, les Grecs, ont laissé des traces dans plusieurs régions de l'Inde, principalement dans le nord-ouest. Les Indiens civilisèrent la Birmanie, l'Archipel malais, le Siam et le Cambodge, où se fonda l'empire des Khmers; ils visitèrent l'Asie centrale, la Chine, la Perse, l'Asie mineure, l'Égypte. Les colonies arabes des ports de la Chine méridionale paraissent très anciennes. Les Chinois, qui conquièrent une partie de la Sibérie, de l'Asie centrale et de l'Indo-Chine, civilisèrent la Corée et le Japon. Presque toutes les races du monde se trouvaient représentées dans l'empire romain. Les grandes villes de l'Italie, de la Grèce et de la Gaule méridionale avaient une population cosmopolite où se mêlaient des habitants de l'Europe occidentale, du bassin de la Méditerranée et de l'Asie antérieure. Rome choisit ses maîtres dans toutes les régions de son empire; Trajan était né à Italica près de Séville, Septime-Sévère à Leptis en Afrique, son fils Caracalla à Lyon, Constantin en Misie; Héliogabale et Alexandre Sévère venaient de Syrie, Aurélien et Decius de Pannonie, Dioclétien de Dalmatie, Licinius et Galère de Dacie; Phi-

lippe était Arabe, Antonin le Pieux d'origine gauloise et Gordien descendait du rhéteur grec Hérode Atticus.

Ces causes multiples tendirent à confondre toutes les civilisations : les historiens et les satiristes latins nous montrent les mœurs de la Grèce et de l'Orient répandues en Italie ; il faut lire la description qu'Ausone fait d'Arles et de Bordeaux au quatrième siècle. L'on a découvert dans toute l'Europe occidentale des statues et des objets rituels appartenant aux cultes de Mithra et d'Isis. L'art gréco-romain adopta des formes orientales, comme la coupole originaire de Babylone, et des procédés orientaux comme la mosaïque ; nombre de fresques de Pompéi et d'Ostie s'inspirent de l'Égypte et de l'Asie. Plus grande fut encore l'influence de Rome sur les pays qu'elle avait conquis ; on en peut juger par les ruines de Balbek et de Palmyre, par les peintures des sarcophages égyptiens. Cette action réciproque de l'Asie sur l'Europe et de l'Europe sur l'Asie aboutit à la civilisation byzantine, où l'une et l'autre semblent confondues ; le gouvernement de l'*autocrate* rappelle autant Babylone, Suse et Ctésiphon que la Rome des Césars, et l'idée du prince, telle que les Césars l'avaient comprise, n'était pas une idée romaine, les empires grecs de Syrie et d'Égypte l'avaient inspirée, qui s'étaient eux-mêmes inspirés des traditions asiatiques.

Comme les ruines de l'Occident nous rappellent partout l'Orient, les ruines de l'Orient nous rappellent partout l'Occident. L'expédition d'Alexandre eut des résultats immenses. L'Inde, dont l'architec-

ture était persane depuis Darius, apprit de la Grèce à peindre et à sculpter; on y trouve des œuvres purement grecques dans le Panjâb et l'Afghanistan, d'autres imitées de l'art grec, comme Amaravâti, et celles qui n'en procèdent pas directement s'en sont indirectement souvenues. C'est sous cette inspiration hellénique que l'Inde unit ses rhapsodies et en fit des épopées, qu'elle tira de ses mystères religieux, des drames et des tragédies; sa philosophie sut se plier à la dialectique aristotélicienne, comme nous en pouvons juger par le *Milindapanha*; l'Inde connut aussi par les Grecs les principes de l'arithmétique, de l'algèbre, de la géométrie et de la médecine. Grâce aux communications maritimes et terrestres, au développement des royaumes de l'Asie centrale, la culture nouvelle parvint à la Chine, qui la transmit aux royaumes de l'Indo-Chine, à la Corée, au Japon.

Le christianisme et le bouddhisme furent de grands agents de civilisation; ils n'imposèrent pas seulement les mêmes croyances à des hommes nés dans des pays éloignés, appartenant à des races différentes et disciplinés auparavant à des mœurs particulières; partout, ils apportèrent avec eux cette civilisation asiatico-européenne qui tendait à se former. Le christianisme répandit dans toute l'Europe la culture de l'Orient où il était né et où il s'était développé comme dans la plus grande partie de l'Asie, celle de la Grèce et de Rome. Les nestoriens n'eurent-ils pas des missions chinoises qui subsistaient encore au quatorzième siècle, des mis-

sions indiennes que les Portugais trouvèrent pleines de foi au seizième? l'alphabet mongolique n'est-il pas un alphabet syriaque répandu par les nestoriens, comme aussi le Karshuni des chrétiens de saint Thomas dans le Deccan? Le bouddhisme enseigna aux peuples de l'Asie centrale, de la Chine et du Japon ce qu'il savait de la science, de la philosophie et de l'administration gréco-romaines; il leur enseigna l'art hellénique, dont tout leur art est sorti; à Khotan et dans les autres villes du plateau central que le sable a englouties depuis onze ou douze siècles, l'on a retrouvé des statues bouddhistes gréco-indiennes et des sceaux grecs avec les images d'Eros et de Pallas (1); les traits, les poses, les draperies des statues chinoises et japonaises attestent l'influence de l'art gréco-indien comme leurs monuments celle de l'architecture de l'Inde, de la Perse, de la Babylonie, de l'Égypte et de la Grèce, le bouddhisme leur révéla même l'anthropomorphisme grec avec ses deux formes extrêmes, l'humanisme et l'idolâtrie.

La fondation de grands empires marque l'apogée des civilisations anciennes. La paix romaine s'étendait sur l'Occident, la paix chinoise sur l'Orient; à aucune époque, le vieux continent n'a été divisé en moins d'États indépendants. Et les hommes étonnés eurent pour l'ordre nouveau cette admiration que nous révèle l'histoire de Ssema Ts'ien comme les vers d'Horace et de Virgile.

(1) Cf. M. A. STEIN, *Sandburied ruins of Khotan*.

E. — LE DÉVELOPPEMENT ET LA DÉCADENCE DES CIVILISATIONS ANTIQUES

I

D'une manière générale, le début de l'ère moderne doit être considérée comme l'époque glorieuse du monde antique, cependant les unités politiques et sociales qui s'étaient fondées alors ne cessèrent de se développer pendant plusieurs siècles bien que d'une manière inégale.

Nous ne pouvons dans un résumé aussi court exposer ce développement. Quelques points seulement veulent être indiqués. Tous les grands empires poursuivirent leur œuvre de conquêtes; l'empire romain atteignit sa plus grande extension sous Trajan (98-117), qui constitua les provinces de Dacie, d'Arménie et de Mésopotamie; ces dernières furent perdues dès le règne de Hadrien. Les Han s'avancèrent si loin à l'Ouest qu'ils se mirent en relations avec les Romains. Plusieurs des Sassanides furent de grands conquérants; Shapur (310-81) vainquit Julien; Khosrev Anushrevan (531-79) soumit tout le pays de l'Euphrate à l'Indus; Khosrev Parviz (591-628) prit Jérusalem, Alexandrie, traversa l'Afrique jusqu'à Carthage et fit le siège de Constantinople. La législation et l'administration se développèrent; ces mêmes progrès que nous rappellent en Europe les noms de Papinien, d'Ulpien, de Dioclétien, de Justinien, nous les retrouvons en

Perse, en Chine, même dans l'Inde. Il nous faut encore signaler d'une part les progrès de la civilisation matérielle, d'autre part l'essor des lettres et des arts. A l'époque même où le génie romain donnait ses plus belles œuvres, où le génie grec et le génie égyptien renouvelés montraient autant de subtilité que de profondeur, l'Inde bâtissait ses grands sanctuaires, les couvrait de peintures et de sculptures, composait les chefs-d'œuvre de sa littérature, fondait ses grandes écoles de philosophie et de théologie, et faisait progresser plusieurs sciences, notamment la géométrie et l'astronomie. Dans la Perse transformée par la culture grecque, la philosophie se développa, les livres religieux furent refondus; l'époque des Sassanides est une des glorieuses périodes de la sculpture et de l'architecture persanes. En Chine, l'âge des Han produisit d'excellents prosateurs, la période d'anarchie qui suivit leur chute, quelques poètes célèbres; c'est entre le second et le quatrième siècle de l'ère actuelle que se créèrent tous les arts, principalement l'architecture.

II

Mais toutes les civilisations antiques portaient en elles un germe de mort.

Les empires étaient fondés sur la conquête et les relations des vainqueurs et des vaincus étaient restées celles de maîtres et de sujets. Sans doute en

Chine il y avait similitude de mœurs, de croyances et de langue entre la plupart des royaumes unifiés, mais leurs traditions locales étaient encore si fortes que les Han durent rétablir la féodalité; la Chine du Sud se sépara de la Chine du Nord; les pays conquis à l'Ouest et au Nord ne tardèrent pas à s'affranchir sous des souverains turcs ou mongols. Dans l'Inde, bientôt morcelée en royaumes indépendants, les États du nord-ouest avaient des rois scythes; les États dravidiens du midi se créèrent des mœurs et des institutions particulières; seul le bassin du Gange était vraiment indien. En Perse les révoltes étaient continuelles. Que si la forte administration romaine réussit à sauvegarder pendant quatre siècles l'unité de l'empire, la conception que les Romains se faisaient de la Cité empêchait que les provinces ne se fondissent : Rome restait la ville maîtresse qu'entourait une fédération de villes soumises ou alliées. Ce fut seulement sous Caracalla que le titre de citoyen romain fut octroyé à tous les habitants de l'empire : encore la mesure avait-elle surtout un caractère fiscal. Et cependant quelle n'était pas la confusion de la population de Rome ! Déjà Scipion, le second Africain, criait à la foule hurlante du forum : « Silence, vous que l'Italie ne reconnaît pas pour ses enfants. Croyez-vous me faire peur parce que vous ne portez plus les fers aux poignets, vous que j'ai conduits à Rome enchaînés ? » A cette époque, Rome n'avait encore rien produit de ce qui a fait la véritable gloire du nom romain et cependant Scipion avait raison, il prévoyait ce qui devait tuer Rome. Aussi

dès 757 et 761 de la fondation de la Ville, les lois Aelia Sentia et Fusia Caninia restreignirent-elles le droit d'affranchir des esclaves par testament.

Et comme les États antiques ne surent pas réaliser leur unité politique, ils ne surent pas réaliser leur unité sociale. C'est Rome qui, sur ce point, échoua le plus complètement. Des milliers de vaincus avaient été réduits en servitude par la Grèce; dans la ville d'Athènes, il y avait deux fois plus d'esclaves que d'hommes libres; mais ce furent des millions de vaincus que Rome réduisit en servitude; la ville était petite encore et déjà Paul-Émile vendait 150,000 Épirotes, Scipion 50,000 Carthaginois, Sempronius Gracchus tant de Sardes que d'un objet de vil prix le bas peuple disait : « Ça ne vaut pas un Sarde ». Plus tard Marius mit à l'encan 150,000 Cimbres et Ambrons. Que fut-ce donc après les victoires de Pompée et de César? Mais de ces esclaves, beaucoup appartenaient à des peuples policés, un grand nombre avaient été riches et nobles ou avaient cultivé les professions libérales, d'où leur haine de l'État et de l'ordre social tout entier, leur mépris de la religion officielle, un retour intérieur qui produisait l'amertume; d'autres étaient des barbares encore féroces, entraînés aux luttes du cirque et toujours prêts à la révolte. Et la servitude, qui chez les meilleurs esclaves, chez les plus soumis détruisait toutes les traditions, tous les liens de famille, démoralisait le maître, faussait le régime économique et ruinait l'ancienne constitution de la société.

En Perse, l'hostilité des classes inférieures était

moins grande, l'empire contenait moins d'étrangers et les habitants de l'Asie antérieure n'avaient ni le caractère féroce des Daces ou des Germains, ni la haute culture des Grecs. Par contre l'esclavage y revêtait l'une de ses formes les plus basses, puisque c'est Ctésiphon qui conserva la coutume chaldéenne de faire des eunuques.

Dans l'Inde, la prédication sociale du bouddhisme avait échoué; aussi bien le bouddhisme disparaissait-il rapidement de la péninsule; le nombre des castes augmentait sans cesse et, comme l'hindouisme attribuait à l'organisation sociale un caractère religieux, chaque caste formait comme un peuple séparé dont les membres ne pouvaient ni changer de métier, ni contracter mariage avec les membres d'un autre caste, ni habiter avec eux ou même, dans bien des cas, leur parler. Il ne semblerait pas que les basses castes aient jamais tenté de se révolter, mais, indifférent à la constitution politique ou même à toute idée de patrie, le peuple ne soutint pas les rois et les nobles dans leurs luttes contre les envahisseurs de l'Asie centrale; seule son apathie leur permit de conquérir la péninsule.

En Chine, les idées morales de Confucius, les idées humanitaires de Mencius tendaient à constituer une société démocratique; les esclaves n'étaient pas nombreux, ils étaient bien traités et l'esclavage était rarement héréditaire. Cependant, lassés par les exactions des fonctionnaires, artisans et laboureurs se soumirent facilement aussi bien aux aventuriers révoltés qu'aux chefs des hordes de l'Asie centrale.

III

L'antinomie des sentiments et des instincts qui divisaient les sociétés antiques apparaissait aussi dans les religions.

Les anciens cultes étant purement patriotiques, l'État les protégeait, il persécuta donc les religions nouvelles qui cherchaient à détruire ces cultes et les rendit hostiles à l'ordre établi alors que par leur nature même elles lui étaient déjà indifférentes.

De toutes les religions qui se fondèrent ou se transformèrent à l'époque de la constitution des grands empires, deux seulement avaient un caractère national : l'hindouisme et le taoïsme ; ce n'étaient pourtant pas, comme les cultes anciens, des religions politiques, et le taoïsme eut à subir les persécutions du confucianisme orthodoxe. Chassé de l'Inde comme hostile aux dieux du pays, le bouddhisme fut, à plusieurs reprises, violemment combattu par les empereurs de Chine, tous les grands écrivains confucianistes n'ont cessé de relever ses tendances antinationales et antisociales. Quant au christianisme, n'était-ce pas la négation même du monde romain ? Depuis les honneurs rendus à César jusqu'aux plaisirs obscènes ou sanglants de la populace, était-il rien à Rome qu'il ne poursuivît de ses anathèmes ?

D'autre part, l'admission de pratiques étrangères mal comprises, la fusion de doctrines d'origines et de tendances diverses, le scepticisme, des ardeurs mystiques où se mêlait le goût de la débauche corrompirent et les anciennes religions et les religions nouvelles. Tous les mystères des cultes orientaux, les mystères mêmes d'Éléusis avaient leurs pratiques orgiaques et peut-être leurs rites sanglants. Le mazdéisme admettait la magie noire et tout au moins dans l'Asie centrale les sacrifices humains. Dans l'Inde, les Çaktistes, les fanatiques du Çivaïsme, honoraient Pârvatî, la déesse de la nature, par des cérémonies obscènes; Kâlî, la déesse de la mort, par le sang de victimes volontaires ou immolées de force. Le taoïsme cherchait dans la magie le secret de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie; les ordres mystiques du néobouddhisme recommandaient les uns l'ascétisme et la mutilation, les autres les arts ténébreux, et leurs prêtres, qui devaient exorciser les démons, s'unissaient souvent avec eux. Dans les sectes qui s'inspiraient du christianisme, dans le christianisme lui-même, que de pratiques étranges que l'Église dut impitoyablement condamner!

IV

C'est que l'accroissement brusque de la richesse et du bien-être, la confusion des races, après avoir

contribué à éveiller les intelligences, avaient commencé de les troubler et que les mêmes causes qui avaient produit le développement de la civilisation en avaient précipité la décadence. Est-il besoin de rappeler les vices et les crimes qui déshonorèrent l'empire romain? Ce que les chroniques nous apprennent de la Perse, ce que les romans, les pièces de théâtre et les récits des voyageurs nous apprennent de l'Inde nous révèle dans ces pays une corruption pire encore. Et tel était aussi l'état de la Chine sous les Han, comme à cette étrange époque restée célèbre sous le nom de *guerre des trois royaumes*. A Rome, à Ctésiphon, à Kanauj, à Lo Yang, à Si-ngan-fu il semblerait que les souverains eussent été frappés de démence : c'est Néron brûlant Rome, c'est Commode massacrant dans le cirque des prisonniers revêtus de peaux de bête, ce sont les Fils du Ciel chassant dans des forêts tendues de soie blanche, au milieu de femmes nues montées sur des chevaux fougueux, c'est Khosrev Parviz, l'assassin de son père, le conquérant de l'Afrique, qui perd son royaume pour l'amour de la belle Shirin : vaincu par l'empereur byzantin Héraclius (626) il est chargé de chaînes par son fils Siroès, subit les derniers outrages et meurt percé de flèches.

Aussi vit-on à la prospérité succéder une décadence rapide.

La population d'Athènes, célèbre pour sa beauté à l'époque classique et même dans les premiers temps de la domination romaine, était, au sixième siècle, devenue débile et laide. A Rome, on ima-

gina les lois les plus étranges pour forcer les citoyens à fonder des familles : l'adoption fut rendue difficile, car ceux qui souhaitaient d'avoir une descendance se contentaient le plus souvent d'adopter les enfants des autres; dans les successions une part privilégiée était réservée aux parents qui avaient une nombreuse postérité; les célibataires étaient privés de leur part d'héritage; on en vint à permettre la légitimation des enfants naturels par *oblation à la curie* (dep. 443) : le père qui voulait donner à son fils naturel les droits d'un fils légitime devait accepter pour lui et pour ce fils la charge de sénateur d'une ville provinciale; les sénateurs étaient responsables devant le fisc (*l'ærarium*) des taxes municipales et, les taxes ne rentrant plus, personne ne voulait être sénateur.

L'art nous révèle l'état de la société; tandis qu'à Rome sur les fresques mal dessinées et mal peintes les personnages deviennent pâles, émaciés et raides, à Ellora, dans l'Inde, les sculptures se font obscènes et monstrueuses; aux calmes images du Buddha rêvant assis sur le lotus, de Vishnu couché sur le serpent de l'infini, ont succédé les hideuses représentations des *Mères*, de Çiva dansant sur les ruines des mondes et de Kâli buvant du sang.

Aussi peut-on dire que toutes les sociétés antiques périrent d'elles-mêmes : dans l'Empire romain, en Perse, dans le bassin du Gange, en Chine il n'y avait plus ni administration ni armée; le désordre avait amené la misère et la misère unie au vice causait la fin des anciennes races.

F. — LES INVASIONS DES BARBARES. LA FORMATION DES NATIONS DU MONDE MODERNE PAR LA FUSION DES BARBARES ET DES ANCIENS PEUPLES. LA CIVILISATION DE CES NATIONS. LEURS PREMIÈRES MONARCHIES.

I

De tous cotés les barbares envahirent alors les empires. Pour comprendre leur rôle dans la destruction des anciennes civilisations, il faut tracer rapidement la carte du monde antique. L'expansion des peuples civilisés, qui s'étaient répandus le long des côtes, avait rejeté les barbares en Afrique, où ils étaient contenus par l'Égypte et les provinces romaines de la Méditerranée et dans tout le nord du vieux continent, où les enfermaient les Romains et les Chinois; il est remarquable que les uns et les autres construisirent, en arrière de leurs avant-postes, une ligne de défense sur laquelle ils se replièrent quand la décadence de leurs gouvernements les rendit trop faibles pour maintenir leurs positions avancées, le *limes romanus* et la *grande muraille* chinoise marquaient à l'ouest et à l'est les frontières du monde civilisé. De plus l'Arabie protégée par les déserts et la mer, séparée, elle aussi, de l'empire romain par un *limes*, s'était comme mise à l'écart du monde antique : une nombreuse immigration juive s'y était pourtant établie après la prise de Jérusalem; il se fonda même un État sabéo-juif,

dont le dernier souverain fut Joseph Dhu Nuwas, détrôné en 525 par les Éthiopiens; avec l'aide des Byzantins ceux-ci établirent une monarchie chrétienne renversée par les Perses en 575. La fondation d'Alexandrie avait ruiné le commerce de Saba, l'Arabie Heureuse ne possédait plus que les restes de son antique civilisation et les Bédouins du désert étaient presque des barbares (1).

Les peuples du nord furent les premiers à déborder les frontières. Ces peuples peuvent se diviser en deux grandes familles : d'une part, ceux qui parlaient des langues indo-européennes comme les Germains et les Slaves; d'autre part, ceux qu'on comprend sous le terme assez vague d'ouralo-altaïques : les Turcs et les Uigurs, originaires de la Sibérie Orientale; contre la muraille chinoise les différentes races des Mongols, des Huns et des Tartares. Les peuples ouralo-altaïques cherchèrent tantôt à s'établir dans le Transoxiane et dans la Perse, tantôt à conquérir la Chine du nord, que gouvernèrent plusieurs de leurs dynasties. Entre le premier et le dixième siècle de l'ère moderne, l'Inde fut constamment envahie par les hordes de l'Asie centrale; au huitième et au neuvième siècle la confusion causée par les barbares fut si grande qu'il n'est resté aucun document de cette époque.

Dans l'ouest, les peuples ouralo-altaïques chassèrent de l'Europe septentrionale les Germains et les Slaves, qui se répandirent sur l'empire romain;

(1, OTTO WEBER, *Arabien vor dem Islam*, p. 35 et suiv.; H. DERENBOURG, etc.

plusieurs des peuples ouralo-altaïques comme les Huns, les Avars, les Bulgares et plus tard les Hongrois, ravagèrent l'Europe, et quelques-uns s'y établirent.

Dans le même temps, les Arabes convertis à l'islam franchissaient aussi leurs frontières. A l'est, ils s'emparèrent de l'Asie mineure et de la Perse et vinrent se mêler aux peuples ouralo-altaïques, aux Afghans et aux Beluchis; pendant dix siècles tous les nomades musulmans ne cessèrent de se disputer l'Inde. A l'ouest, les Arabes s'emparèrent de l'Égypte et de l'Afrique septentrionale; la barrière qui retenait les Africains se trouva ainsi brisée : à la suite des Arabes, Berbères, Maures et nègres réunis, envahirent l'Espagne, la France, l'Italie, la Sicile; l'Égypte sous les Mameluks fut gouvernée par des tyrans originaires de toutes les contrées de l'Asie et de l'Afrique. Et les incursions continuèrent pendant des siècles. Si les conquêtes de Gengis-khan et de Tamerlan, l'établissement des Turcs Ottomans sur les rives du Bosphore, marquent le dernier effort des barbares contre l'Europe, la Chine devait encore au dix-septième siècle tomber sous la domination des Tartares mandchoux.

II

Les invasions des barbares terminent l'histoire des peuples anciens. L'histoire moderne est celle des nations qu'a produites la fusion des anciens

peuples et des premières hordes barbares qui conquièrent le monde civilisé; ces hordes devenues sédentaires se retournèrent contre les barbares encore nomades. En Europe, de nombreuses nations se formèrent ainsi et se déformèrent dans la première moitié du moyen âge, les Goths, les Burgundes, les Francs, les Allemands, les Bava-rois, les Saxons, plus tard les Normands, plus tard encore les Finlandais, les Russes, les Hongrois, les Polonais. De même dans l'Inde on vit à la même époque les Râjputs, les Gujarâtis, les Tamuls, les Telugus, les Canarais, etc. Et, bien que les vieux noms aient été conservés, ce sont par le fait des peuples nouveaux que les Arabes convertis à l'islam et mêlés aux Syriens hellénisés, les Persans musulmans et les Chinois des T'ang.

*
* *

C'est pourquoi toutes les langues modernes se sont constituées en même temps.

Des langues latines le provençal est la plus ancienne, mais sa littérature fut quelque peu tardive. Le plus vieux monument de la langue française est le Serment de Strasbourg de 842; le poème de sainte Eulalie date de 878. L'italien, qui est une forme du bas-latin, apparaît comme langue littéraire à la cour des Hohenstaufen de Sicile; le premier livre toscan est le recueil des *Cento novelle antiche* de 1280. On mentionne des ouvrages espagnols du dixième siècle, ils sont aujourd'hui perdus, mais on a conservé des œuvres du douzième. Les *cancioneiros*

portugais sont aussi du douzième, comme les poèmes du *Romancerillo catalan*; le romanche et le roumain datent de la même époque, mais leur littérature n'a pas d'ouvrages antérieurs aux premières traductions de la Bible imprimées au seizième siècle.

Le gothique, qui avait produit la Bible d'Ulfilas au quatrième siècle, fit place aux nouvelles langues germaniques. L'allemand (haut et bas allemand) apparaît avant Charlemagne avec le *Hildebrandlied* pour se préciser au neuvième siècle dans des écrits religieux, comme le *Wessobrunner Gebet*. L'anglo-saxon, qui apparaît dès le cinquième siècle, donna au huitième deux poèmes remarquables : *Beowulf* et *Elene*; il se fondit après l'invasion normande avec le français et produisit l'anglais; le premier monument important de l'anglais est le *Brut* de Layamon en 56,000 lignes, une traduction des légendes de Brut, fils d'Enée, du roi Lear et du roi Arthur, d'abord écrites en latin, puis en français; les premières ballades conservées sont celles de Robin Hood; vinrent ensuite les poèmes de cour des Trouvères et les chants populaires des *Minstrels*. Le néerlandais se dégagea lentement du bas allemand sous ses deux formes : flamand et hollandais; le *roman du Renard* hollandais est du treizième siècle. Le danois et le suédois ne devinrent guère des langues littéraires qu'au seizième siècle; le norvégien est resté une langue populaire.

Les langues slaves comprennent plusieurs rameaux : à l'est, c'est le russe que Nestor fixa dans sa *Chronique* du onzième siècle; il se présente sous trois formes : grand russe, petit russe, blanc

russe; au sud, nous trouvons : le bulgare, le serbocroate, le slovène qui a formé le slave ecclésiastique; à l'ouest : le tchèque, le vende et le polonais, dont le plus ancien monument est un recueil de prières de 1375.

C'est également dans les premiers siècles du moyen âge que se formèrent les langues celtiques modernes : gaélique (écossais, irlandais, manx de l'île de Man) et breton ou kymrique (gallois, cornique et bas breton). Le bas breton n'est parlé en Bretagne que depuis les émigrations venues de Cornouailles entre le cinquième et le septième siècle; auparavant, on y parlait des dialectes latins.

Des langues ouralo-altaïques européennes, le finnois possède le *Kalewala*, un assemblage de poèmes épiques conservés par des chanteurs populaires et recueillis au dix-neuvième siècle, et le hongrois, des fragments datant du temps des Arpads. L'œuvre la plus ancienne des langues ouralo-altaïques d'Asie est le *Kudatku bilik* uigur du onzième siècle.

L'arménien ancien, dont on n'a retrouvé jusqu'ici que de courtes inscriptions en caractères cunéiformes, fit place au *vieil arménien* où se trahit l'influence du persan, du syriaque et du grec. Convertie au christianisme dans le cours du troisième siècle, l'Arménie fut alors transformée par la civilisation occidentale; saint Mesrop lui donna au cinquième siècle un alphabet imité de l'alphabet grec; la plus belle période de la littérature s'étend du cinquième au onzième siècle. Le *nouvel arménien* se dégagea lentement du *vieil armé-*

nien, devenu langue littéraire; les plus anciens ouvrages en nouvel arménien sont du douzième et du treizième siècle.

Dans la Perse conquise par les Arabes, le persan moderne succéda au pehlevi qui avait lui-même succédé au zend; c'est entre le onzième et le quinzième siècle que vécurent les grands poètes persans.

L'évolution de l'arabe, la plus pure des langues sémitiques et la seule qui soit encore parlée, peut se comparer à celle du perse. La langue des inscriptions minéennes diffère de la langue moderne et par la grammaire, et par le vocabulaire; celle des inscriptions sabéennes tend au contraire à s'en rapprocher; l'arabe classique apparaît dans les poèmes préislamiques dont plusieurs ont été recueillis dans les *Muallaqât*; il a trouvé sa forme définitive dans le *Coran*. L'alphabet arabe, qui se rapproche beaucoup de l'alphabet phénicien, bien qu'il date seulement du septième siècle, s'est imposé à tous les peuples musulmans, même aux persans.

Tous les idiomes actuels de l'Inde se sont constitués entre le dixième et le treizième siècle; parmi ceux qui sont dérivés du sanscrit, le hindî est le plus ancien; dès le douzième, il produisait les poèmes héroïques du rājput Chand Bardai; vinrent ensuite le sindî, le panjâbî, le bengalî, l'uriya, le gujarâtî, le marâthî, etc. Des idiomes dravidiens le tamul se développa le plus rapidement; après des essais du huitième et du neuvième siècle apparut au dixième le *Kural*, de Tiruvalluvar. Les premiers

poèmes telugu et canarais sont de la même époque. Le birman, qui progressa rapidement après l'adoption d'un alphabet d'origine indienne, était à peu près fixé au début du douzième siècle. Le cambodgien est plus ancien, le siamois plus moderne.

Les langues de l'archipel malais appartiennent aussi aux premiers siècles du moyen âge : la langue littéraire de Java, le *Kawi*, a une construction javanaise et un vocabulaire presque entièrement sanscrit ; bien qu'à un moindre degré, le javanais propre doit beaucoup au sanscrit, il s'est formé dans les siècles qui suivirent l'établissement des hindous dans l'archipel de la Sonde (cinquième-sixième siècles). Le malais trahit surtout les influences musulmanes et s'écrit avec des caractères arabes, excepté dans l'Est, où l'alphabet est d'origine indienne.

Enfin la Chine des T'ang eut aussi une langue nouvelle ; l'écriture se modifia sous l'influence de l'alphabet sanscrit, le principe phonétique s'y substitua au principe idéographique ; le style antique (*ku wen*) fit place au style littéraire dit *wen chang* et au style usuel dit *kwan hwa*.

Le coréen et le japonais, renouvelés par l'admission des caractères chinois et d'un grand nombre de mots chinois, se fixèrent vers la même époque comme nous le verrons ailleurs.

III

La formation des nations modernes est l'œuvre féconde qui résulta de l'invasion des barbares et de leur fusion avec les anciens peuples. Il fallut des siècles à ces nations pour se constituer définitivement; mais dès le début, elles durent se donner un gouvernement, et c'est pourquoi, comme elles tentèrent de s'assimiler l'ancienne civilisation, elles s'efforcèrent de restaurer le régime centralisé des empires disparus. Telle fut l'œuvre des Mérovingiens et des Carolingiens en France et en Allemagne, des Anglo-Saxons et des Danois en Angleterre, des Goths en Espagne, des Lombards et de leurs rivaux en Italie, des Râjputs dans l'Inde.

La plus puissante des monarchies nouvelles fut celle des T'ang en Chine. C'est que, fort de ses traditions séculaires, l'empire chinois avait, en s'assimilant des éléments étrangers, su conserver ses croyances et ses institutions. Sans doute, entre le troisième et le septième siècle, la Chine avait été, elle aussi, envahie par les barbares; ils s'y étaient établis, y avaient fondé des royaumes, ils s'étaient mêlés avec la population dont ils avaient changé le type et le caractère et lui avaient donné de nouvelles mœurs. Cependant, malgré le bouddhisme, les rites étranges du taoïsme empruntés à l'Asie centrale, malgré les Huns, les Tartares et les Mon-

gols, la Chine était encore la Chine, tandis que la France, l'Espagne, l'Italie n'étaient plus l'empire romain d'autrefois.

Après la Chine, le califat arabe était l'État le plus prospère : il s'était adapté la constitution de la Perse, et, beaucoup mieux que Byzance, il avait su prendre ce qui restait de vivace et de fécond dans les traditions de la Grèce et de Rome.

IV

Dans aucun pays, les sociétés et les gouvernements fondés au début du moyen âge ne purent subsister : la rudesse des barbares, jointe aux vices de nations corrompues, amena la décadence des sociétés, tandis que les gouvernements ne surent ni restaurer l'ancienne administration, ni même préserver l'ordre et assurer la récolte régulière des aliments nécessaires à la vie d'une communauté. En Asie et en Europe, tous les pays conquis retombèrent dans l'anarchie dont ils étaient à peine sortis. Paysans et bourgeois menacés se mirent sous la protection des plus riches propriétaires ou des plus hardis chefs de bande, tandis que les fonctionnaires proclamaient l'hérédité de leurs charges et se rendaient indépendants dans les domaines qu'ils tenaient de l'État. Ainsi naquit la féodalité.

Dans la décadence de ces États, un point mérite d'attirer particulièrement l'attention ; la chute du

califat de Bagdad, détruit par l'invasion mongole, marque la fin de la civilisation dans la région où la civilisation était née et où, pendant des milliers d'années, elle était restée florissante. L'on peut en donner deux raisons. D'une part, les Etats qui s'y fondèrent appartenirent à des peuples ou à des dynasties de l'Asie centrale, où même aujourd'hui la civilisation ne pénètre que lentement; les Turcs ottomans, qui, sous l'influence des Grecs du Phanar, atteignirent un assez haut degré de culture en Europe, sont restés incultes en Asie. D'autre part l'islam, après avoir produit la brillante civilisation arabe, semblerait aujourd'hui arrêter, temporairement peut-être, le développement de la civilisation générale. Quoi qu'il en soit, c'est la décadence de la région centrale du Vieux Continent qui a séparé l'Orient de l'Occident, et c'est depuis cette séparation qu'on peut vraiment parler d'une civilisation asiatique et d'une civilisation européenne.

Quand les invasions des Mongols eurent épuisé les peuples restés barbares, quand cinq siècles de luttes entre les traditions anciennes et la féodalité eurent amené la chute de cette dernière, dans tous les pays la monarchie absolue se constitua au seizième et au dix-septième siècle; dans le cours du dix-huitième et du dix-neuvième siècle tous les États modernes, européens et asiatiques, ont pris un caractère démocratique.

Mais, comme depuis le septième siècle, des documents authentiques nous permettent d'établir tout au moins les grandes lignes de l'histoire du Japon, c'est en étudiant cette histoire que nous décrirons

les états de civilisation identiques qui se rencontrent dans l'histoire des autres peuples; le tome premier, qui traite du Japon ancien, parlera des sociétés fondées par l'union des barbares et des anciens peuples civilisés; le tome second sera consacré à la féodalité; le tome troisième, à la monarchie absolue.

V

Cependant, avant d'aborder l'étude du Japon, deux points doivent encore être traités.

Avec le système politique des peuples anciens, les barbares adoptèrent leurs religions, non pas sans doute les religions païennes tombées en décadence, mais les religions nouvelles qui s'étaient formées au début de l'ère moderne; cependant leur génie propre et la rudesse de leurs mœurs imprimèrent à ces religions des tendances nouvelles.

S'inspirant du christianisme, du judaïsme, du mazdéisme et même, dans une certaine mesure, de la philosophie grecque, les Arabes fondèrent la dernière venue des grandes religions; ce qui distingue l'islam en propre, c'est une conception si étroite du monothéisme qu'il repousse l'idée de toute hypostase divine, condamne le culte extérieur et admet le dogme de la prédestination. Berbères, Syriens, Perses et Turcs furent bientôt convertis à l'islam, qui compte aujourd'hui plus de soixante

millions de fidèles dans l'Inde, et de trente à quarante millions dans l'Extrême Asie (Chine et Archipel malais).

Dans l'Inde, les rājputs et les autres envahisseurs acceptèrent l'hindouisme, mais en le rendant plus sombre et plus cruel : volontaires ou forcés, les sacrifices humains devinrent une forme ordinaire du culte.

En Chine, le peuple nouveau qu'avait formé le mélange des anciens habitants et des barbares envahisseurs préférait le bouddhisme et le taoïsme à la doctrine plus sèche de Confucius, mais une réaction ne devait pas tarder à se produire chez les lettrés.

En Europe, le christianisme préserva son dogme de la corruption; il dut pourtant se plier au tempérament particulier des divers peuples qui l'avaient embrassé. La scission de l'Église d'Orient et de l'Église d'Occident commencée en 858, fut consommée en 1054; l'Église d'Orient convertit la Russie en 988. Sous la papauté, l'Église d'Occident sut garder son unité jusqu'au seizième siècle, mais les révoltes qui se manifestaient depuis deux ou trois cents ans chez les peuples germaniques aboutirent alors à la Réforme.

De la crise que produisit l'invasion des barbares, toutes les Églises sortirent plus puissantes; dans l'anarchie générale leurs dogmes étaient la seule loi, leur organisation le seul pouvoir constitué. Point n'est besoin de rappeler ici l'œuvre admirable des papes et des évêques du moyen âge, leur autorité grandissante, le courage avec lequel

ils défendirent les vaincus contre les vainqueurs, le peuple contre les grands et contre les rois. Dans l'islam, la puissance religieuse ne se distingue pas de la puissance civile, mais aujourd'hui les chefs de l'islam sont de véritables souverains qui prétendent exercer toutes les fonctions, même les fonctions religieuses; il n'en était pas de même aux jours de foi : alors le calife n'était souverain que par l'effet de la conquête, sa véritable charge était celle d'iman, de représentant du Prophète. Dans l'Inde, les brâhmanes prirent à l'époque des invasions l'influence prépondérante qu'ils ont toujours conservée depuis. En Chine, les bonzes et les prêtres de Tao établirent leur autorité au cours de la période troublée qui sépara la chute des Han de l'avènement des T'ang, et ils surent en grande partie la maintenir sous les monarques de cette dernière dynastie.



En même temps, il se produisait dans le monde entier ce grand mouvement de foi et de piété qui amena la fondation des ordres monastiques. Sans doute, on pourrait dire que les ordres monastiques sont aussi anciens que les religions elles-mêmes. Les lévites hébreux ne formaient-ils pas un ordre comme aussi les prêtres chaldéens, les mages et les différents collèges de brâhmanes qui célébraient les cérémonies du culte ou s'adonnaient aux études philosophiques? Ce fut même un ordre au sens étroit du terme que fonda le buddha Gau-

tama et, dès les premiers siècles, les chrétiens d'Orient eurent leurs communautés de cénobites. Cependant, quand nous parlons d'ordres monastiques, nous nous plaçons à une période plus avancée de l'évolution religieuse et nous prétendons distinguer nettement le clergé régulier du clergé séculier.

Il y eut, au cours du moyen âge, deux époques capitales pour le développement de la vie cénobitique. Dans la première, qui est la période même dont nous venons de nous occuper, parurent les congrégations ascétiques, contemplatives et studieuses. En Orient, saint Basile (330-79) fut le grand réformateur des couvents, et la plupart des ordres grecs orthodoxes suivent encore sa règle. En Occident, saint Benoît fonda les bénédictins en 528. Dans le même temps nombre de sectes bouddhistes surgirent dans l'Inde, à Ceylan, dans l'Indo-Chine, dans l'Asie centrale et en Chine; au sixième siècle, le patriarche Bodidharma visita ce dernier pays et y donna une impulsion nouvelle aux congrégations religieuses. Çankara fonda le premier des grands monastères hindous dans le neuvième siècle.

La seconde époque importante va du onzième siècle au seizième. Ce qui distingue les communautés établies alors, c'est l'union du mysticisme avec une discipline sévère et un ardent esprit de prosélytisme; beaucoup de ces communautés furent militaires. Nous ne pouvons qu'indiquer un mouvement qui se rapporte à un état de société très différent de celui que nous venons de décrire. C'est dans l'islam, religion toute guerrière, que

nous devons rechercher l'origine des ordres religieux militaires. Les Ismaéliens shiites, qui datent du neuvième siècle, s'emparèrent de la Mecque en 928, puis de l'Égypte, où ils fondèrent la dynastie des Fatimites du Caire (973). Les Almoravides sunnites s'établirent au Maroc en 1046, en Espagne en 1086, les Almohades chassèrent les Almoravides du Maroc en 1146, et de l'Espagne entre 1195 et 1273. Il faut encore citer les *Assassins du vieux de la Montagne* (1124), les *Bektâshi* (1357), etc. L'islam a d'ailleurs des ordres proprement mystiques, comme les *Kalenderi*, qui doivent toujours marcher (1001); les *Kâdiri* ou derviches hurleurs (1165); les *Rifâ'i* (1182); les *Mevlevi* ou derviches tourneurs (1273).

Les Croisades inspirèrent aux chrétiens l'idée d'établir des ordres chevaleresques : Saint-Jean de Jérusalem (1070), Templiers (1119), Alcantara (1156), Calatrava (1158), Avis (1162), Ordre Teutonique (1190), *Schwertbrüder* (1202). D'autre part, tandis que l'impulsion donnée par saint Benoit se continuait par la fondation des camaldules (1018), des chartreux (1086), des cisterciens (1098), des prémontrés (1121), des carmélites d'Orient (1156), des augustins (1244), d'autres congrégations, se proposant pour modèles les ordres chevaleresques, adoptaient la même discipline avec le même esprit de prosélytisme : ce furent les dominicains (1216) et les franciscains (1268), plus tard les jésuites (1534), etc.

En partie sous l'influence des musulmans, en partie grâce au développement naturel de leurs pro-

pres doctrines, les Hindous établirent au moyen âge de puissants ordres religieux : les uns mystiques comme ceux de Râmânuja (vers 1150), de Mâdhva (vers 1200), de Kabîr (1380-1420), de Caitanya (1485-1527, de Vallabha (né vers 1479); les autres militaires comme les Sikhs, fondés par Nânak Shah (1469-1538) et transformés par leur quatrième Guru, Râm-dâs (1574-81).

Le mouvement monastique de la Chine appartient surtout à la première période indiquée, le mouvement monastique du Japon appartient à la première et à la seconde; ils seront étudiés dans le chapitre consacré au bouddhisme.

IV

Ce qui semblerait caractériser le moyen âge, c'est l'isolement des peuples; lentement s'élaborent, au milieu d'une confusion qui en rend les progrès difficiles à saisir, les nations, les langues, les mœurs et les institutions des États modernes. Et cependant, tous les peuples ne cessèrent jamais de se connaître et de s'influencer.

Les Arabes renouèrent les relations entre l'Europe et l'Asie : dans la Syrie et en Égypte, ils s'initèrent à la civilisation gréco-romaine, ils la répandirent en Asie; les noms de Joseph, fils de Jacob, de Platon, d'Alexandre se retrouvent dès lors fréquemment dans les œuvres des poètes persans et in-

diens. Ce furent aussi les Arabes qui enseignèrent à l'Europe la philosophie grecque, dont le souvenir s'était perdu; avec cette philosophie, ils lui révélaient la civilisation qu'ils avaient eux-mêmes fondée en s'inspirant des États de l'Orient ancien. Se servant des œuvres grecques et indiennes, probablement aussi de découvertes chinoises, ils firent faire de grands progrès à toutes les sciences, créèrent la chimie et l'alchimie. Ils devinrent les maîtres des Européens comme des Asiatiques. Pour en donner un exemple, il suffira de rappeler que nos chiffres sont les chiffres arabes écrits de gauche à droite et que leurs chiffres sont des transpositions de droite à gauche des chiffres indiens écrits de gauche à droite, lesquels sont des formes simplifiées des premières lettres de l'alphabet indo-bactrien d'origine araméenne.

L'impulsion donnée par les Arabes se communiqua dans toute l'Asie par les peuples du Plateau Central dont beaucoup étaient convertis à l'islam et dont les autres en connaissaient tout au moins la civilisation. Nous ne pouvons dire ici l'histoire de ces peuples. Il nous suffira de citer le premier empire des Turcs détruit en 774, l'empire des Uigurs, celui des Kara-Khitai, qui fut transporté en 1124 de la Sibérie dans le Turkestan : un de leurs souverains semble s'être converti au christianisme; c'est le prêtre Jean de nos légendes médiévales. Dans l'Asie Antérieure nous trouvons les empires des Ghaznévides (960-1184), des Seldjukides (1000-92), des Khowarezmians, des Turcs ottomans. Dès le septième siècle les Arabes firent des incursions

sur la côte nord-occidentale de l'Inde, dès le huitième leurs marchands répandaient l'islam dans le Deccan. Maîtres de Samarcande en 643, les musulmans commencèrent aussitôt de convertir l'Asie centrale et même la Chine, tandis que leurs marins visitaient les îles de l'océan Indien et s'établissaient dans les ports de la Chine méridionale sous le règne des T'ang.

En Chine, les invasions des Tartares recommencèrent dès le huitième et le neuvième siècle, elles contribuèrent à la chute des T'ang. Dans l'inter-règne, plusieurs dynasties de l'Asie centrale s'établirent dans la Chine du Nord. Sous les Sung, le nord de la Chine appartint d'abord aux K'itan, puis aux Mandchoux, enfin aux Mongols. Tous ces peuples connaissaient au moins vaguement l'islam, le califat et Byzance.

Dans l'Inde, les invasions des peuples de l'Asie centrale furent continuelles depuis le huitième siècle jusqu'au dix-huitième. Dans le début, les barbares embrassèrent l'hindouisme et la civilisation indienne, tout en conservant beaucoup de leurs coutumes; on les comprend souvent sous le nom générique de Râjputs. A partir du onzième siècle, les envahisseurs, turcs ou mongols, convertis à l'islam, fondèrent des dynasties et introduisirent dans l'Inde la civilisation arabe comme aussi tous les éléments européens qui s'y trouvaient mêlés.

Dans le bassin de la Méditerranée, les musulmans conquièrent la Syrie, l'Asie mineure, le nord de l'Afrique, l'Espagne, le sud de la France et de l'Italie, la plupart des îles, la Grèce et pro-

gressivement le territoire continental de Byzance.

Les croisades marquent un choc en retour de l'Europe sur l'Asie; si l'influence des peuples chrétiens se fit sentir dans l'Orient, ils en subirent l'influence, et s'assimilèrent la science, l'art et la littérature des Arabes. Les guerres incessantes que chrétiens et musulmans se livrèrent dans tous les pays de la Méditerranée contribuèrent à fondre leurs civilisations. Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de visiter l'Espagne et la Sicile? Quelle qu'en soit l'origine, l'architecture gothique ne trahit-elle pas des influences orientales? Et les relations étaient constantes entre les divers pays musulmans, même entre les Universités de ces pays : des deux grands philosophes arabes, Avicenne et Averrhoès, l'un était de Boukhara, l'autre de Cordoue.

Il faut noter enfin le mouvement commercial qui se poursuivait même dans les périodes les plus troublées du moyen âge. D'une part, la Chine, l'archipel Malais et l'Inde étaient en rapports par des services maritimes réguliers; la Chine et la Perse échangeaient par la *route de la soie* leurs produits à travers l'Asie centrale. D'autre part, Venise et Gênes envoyaient leurs vaisseaux en Égypte, où des caravanes portaient leurs marchandises aux vaisseaux arabes qui faisaient le service de la mer Rouge et de l'océan Indien.

G. — CONCLUSION

Il nous faut maintenant résumer les matières traitées dans cette introduction.

A l'époque préhistorique, en Europe, en Asie, en Afrique il semble s'être produit des migrations continuelles de peuples qui amenèrent un mélange des races.

Ce mélange de races et de peuples formés différemment par des climats différents suscita des essais de civilisation.

Ce fut dans la Babylonie, région propice entre toutes, que ces essais aboutirent; rapidement il se fonda en Égypte un second centre de civilisation partiellement tributaire du premier.

De la Babylonie et de l'Égypte la civilisation se répandit en suivant les rives de la mer ou le cours des fleuves. Elle atteignit d'abord les pays limitrophes : Mésopotamie, Syrie, Arabie, Asie mineure; plus tard de la mer Égée elle s'étendit dans la mer Noire, en Grèce, en Italie et dans le sud de l'Europe; de l'Égypte elle conquit le nord de l'Afrique; de la Babylonie et de la Susiane elle pénétra dans la Perse et dans l'Inde, enfin, à une époque que nous ne pouvons pas déterminer, jusque dans la Chine.

Toutes de même origine et mises en contact par la guerre, la religion ou le commerce, les civilisations de ces régions présentent dans leurs grandes lignes les mêmes caractères, mais, séparées par des contrées souvent incultes, les invasions de peuples restés barbares, elles ont eu en même temps des caractères propres qui ont longtemps fait douter de leur commune origine.

Dans les derniers siècles de l'ère ancienne, il se produisit un mouvement d'unification qui abou-

tit à la fondation de grands empires et de grandes religions; ce fut alors l'apogée du monde ancien.

Mais les empires trop grands et prématurément formés ne purent réaliser ni leur unité politique, ni leur unité sociale; les nouvelles religions achevèrent de les ébranler; malgré les efforts de ces religions, les mœurs se corrompirent, puis le type physique s'abâtardit, la décadence des sociétés antiques devint irrémédiable.

Les barbares, refoulés dans le nord de l'Europe, l'Afrique et l'Arabie, débordèrent alors les frontières; ils s'établirent dans les anciens États civilisés, s'y mêlèrent avec les anciens habitants dont ils adoptèrent la religion et en partie les mœurs et les institutions politiques, y fondèrent des États et des nations aux langues particulières.

Nations et langues ont subsisté, mais il leur a fallu des siècles pour se constituer; les États, au contraire, s'effondrèrent, parce que les institutions des anciens peuples civilisés ne pouvaient convenir aux nouveaux peuples encore barbares, et de l'anarchie générale naquit la féodalité. Au seizième siècle la féodalité fit place à la monarchie absolue, qui se constitua au dix-septième, puis, au cours du dix-huitième et du dix-neuvième siècle se transforma en État moderne. Assurément, pour avoir une origine commune et pour avoir suivi des évolutions parallèles, toutes les civilisations ne sont pas identiques. Nous avons signalé quelques-unes de leurs divergences en parlant de la géographie et des races. Mais nous avons réservé l'étude générale des divergences pour les tomes IV et V, ces diver-

gences ne pouvant être appréciées qu'après un exposé complet de l'histoire des diverses civilisations.

*
* *

Pour rapide qu'il ait été, cet examen de l'histoire humaine nous permettra cependant de tirer quelques conclusions générales qui nous en feront garder un souvenir plus précis et nous aideront, par suite, dans l'effort que nous ferons pour rattacher l'histoire du Japon à l'histoire universelle.

I

On pourrait dire de la civilisation que c'est la somme des résultats obtenus par les efforts de l'humanité.

Aussi, pour qu'il y ait civilisation, faut-il que l'œuvre de l'homme lui survive, mais alors il n'y a pas seulement maintien des résultats acquis, il y a encore accumulation, c'est-à-dire progrès.

La persistance de l'œuvre humaine s'obtient par un double sacrifice : sacrifice de l'individu à la communauté, sacrifice de la génération présente aux générations à venir ; l'homme est porté à ce double sacrifice par les instincts sociaux mais les instincts sociaux ne suffiraient pas si les hommes ne tendaient à s'organiser ; nous entendons ici non seulement cette organisation en quelque sorte ins-

tinctive qui a fait appeler les sociétés des surorganismes, mais encore cette organisation scientifique qui assure le fonctionnement des services compliqués d'une société avec le moindre effort, la moindre conscience, la moindre bonne volonté de ses membres.

Instincts et organisation ne peuvent naître et se développer que par un procès de sélection : d'une part toutes les formes de la civilisation n'influencent pas également tous les hommes; d'autre part les premiers essais d'organisation veulent être faits dans des champs restreints.

Dans ces courtes observations, nous ferons seulement allusion à la sélection physique qui a créé le type particulier des peuples et des classes sociales, les a rendus les uns et les autres le plus aptes qu'il se pouvait, les peuples à leur mission économique et politique, les classes sociales à leurs professions. Mais nous nous efforcerons d'étudier, au moins brièvement, la sélection économique, la sélection sociale et la sélection politique.

II

Voici d'abord la sélection économique.

L'animal vit au jour le jour; il est à la merci d'un orage de grêle ou d'une nuit plus froide. Tel est presque le sort du sauvage. Mais dès qu'il a pu faire quelques provisions de nourriture et de vête-

ments, l'homme n'a plus vécu au jour le jour comme l'animal, il a vécu de saison en saison ou d'année en année. L'histoire nous montre des peuples déjà développés à la merci d'une mauvaise récolte, tout au moins de deux ou trois mauvaises récoltes, et l'exemple n'en est pas rare chez les peuples modernes. Le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres résume les deux tiers de l'histoire économique de l'humanité. Cependant aucune civilisation n'est possible s'il n'y a transmission de la richesse d'une année à l'année suivante, puis d'une génération à la génération suivante, c'est-à-dire s'il n'y a formation de capital.

Or la formation du capital s'accomplit par une suite de sélections.

Nous trouvons d'abord la *sélection individuelle*. Il est difficile qu'une société tout entière éconómise et s'enrichisse, il est plus facile qu'un individu y réussisse grâce à ses bonnes qualités : travail, intelligence, frugalité, comme aussi grâce à ses mauvaises qualités : violence, avarice, usure, etc.

Et s'il est presque impossible qu'une génération, prise dans son ensemble, se sacrifie à la génération suivante, l'individu le fera par instinct familial : amour de ses enfants, orgueil de son nom, souci d'assurer le culte des ancêtres.

La sélection individuelle se continue et se développe par la *sélection de classe*. Absorbés par les travaux quotidiens, la plupart des hommes vivent au jour le jour et ne peuvent rien épargner. Il faut donc qu'une classe se crée, dont le rôle social soit de conserver la richesse acquise. Car dans les so-

ciétés encore mal assurées, il faut éviter avant tout la disparition complète du capital social, qui exigerait que l'œuvre de la civilisation fût recommencée tout entière.

Dans de pareilles sociétés il est fréquent que la famille souveraine soit seule à s'enrichir tout d'abord, ses biens propres se confondent avec ceux de l'État.

Puis, c'est le fait d'une classe. Au début, cette classe est l'une des classes privilégiées, noblesse ou clergé. A Babylone, les temples possédaient des biens énormes, c'étaient les principales banques du pays, dont ils réglaient le développement commercial.

Mais il est rare que les classes privilégiées, suspectées par le gouvernement et peu habiles aux affaires, restent longtemps les plus riches dans des sociétés développées; des classes à qui la loi ne reconnaît pas de situation ou n'en reconnaît qu'une secondaire, accaparent tous les biens mobiliers et souvent même la terre. A Babylone, à côté des temples il se fonda des banques privées, dont plusieurs semblent avoir disposé de ressources énormes. La maison d'Egibi, qui existait déjà au temps de Sennacherib, était devenue toute-puissante sous Nabuchodonosor et sous les rois de Perse; elle prêtait couramment de l'argent à l'État (1). De même l'Inde ancienne eut les *setthi*; en Chine, les marchands et les banquiers possédaient de grosses fortunes dès l'époque des Han; à

(1) Cf. SAYCE, *Babylonians and Assyrians*, p. 127 et 151.

Rome, les chevaliers réussirent à dépouiller les patriciens. Et toujours les mauvaises qualités se manifestaient avec les bonnes; à la violence avait succédé l'usure; les plaintes des débiteurs remplissaient les villes antiques, Rome principalement; mais, par des moyens même odieux, le capital était sauvé qui assurait la survie de la société.

Enfin, il y a la *sélection de peuple*. Tant que l'humanité est encore dans les premiers stades de son évolution économique, le capital ne peut se former que dans certaines régions et que chez certains peuples. Ces régions varient; tantôt ce sont des vallées d'une grande fertilité, des districts miniers, des pays maritimes et commerçants, tantôt ce sont des montagnes d'un accès difficile où des hordes guerrières mettent à l'abri les produits du pillage.

S'il est difficile à former, le capital, dès qu'il est formé, s'accroît rapidement et l'accumulation de la richesse, la manière dont elle est distribuée et l'on peut dire organisée, lui permettent de résister à bien des crises.

Ces lois ne peuvent être complètement étudiées que dans les sociétés modernes. Cependant l'histoire ancienne nous permet sur certains points de les vérifier.

Fertile et propre au commerce, civilisée déjà près de 5,000 ans avant l'ère actuelle, la Babylonie était la contrée riche par excellence du monde antique. Malgré les exactions des Assyriens, puis des Perses, elle versait à ces derniers 1,000 ta-

lents par an, soit environ 5,894,000 francs; le total des revenus fournis par les taxes provinciales montait à 82,799,866 francs, équivalant à 663 millions de francs de notre monnaie. Pendant les mille ans qui séparent la chute de l'empire perse de la fondation du califat, la vallée de l'Euphrate fut ravagée ou pressurée par Alexandre, les Séleucides, les Parthes, les Sassanides, les Arabes; cependant, c'était de beaucoup la province la plus fortement imposée du califat, dont les revenus s'élevaient à 411 millions de dirham (ou francs) entre 775 et 786, à 371 $\frac{2}{3}$ entre 819 et 820, et à 293 entre 845 et 874.

L'Égypte versait aux Perses une contribution annuelle de 700 talents, le produit des impôts y était de 15,300 talents sous Ptolémée Philadelphie, et beaucoup plus considérable au temps de l'administration romaine.

Nous ne possédons pas de documents qui nous permettent d'établir les revenus de l'empire romain; mais nous savons qu'il tirait ses principales ressources de l'Égypte et de l'Asie, c'est-à-dire des régions le plus anciennement civilisées; la Gaule était la seule province occidentale dont la prospérité économique pût se comparer à celle de l'Orient (1).

(1) Les chiffres se rapportant à l'empire perse se trouvent dans HERODOTE (III, 91 et 92. — Cf. MASPERO, *Histoire des peuples de l'Orient*, t. III, p. 691.) — Le *talent* était en Grèce une mesure de poids égale à 60 *mines* ou 6,000 *drachmes*; en parlant de somme d'argent, *talent* signifie une quantité d'argent pesant un talent. Il y avait plusieurs *talents*, le plus répandu était le *talent attique* du poids de 26,2 kg. équivalant à 5,894 francs (en chiffres ronds). — Sur les évaluations des revenus de l'empire

III

Comme la richesse matérielle s'est créée par sélection, c'est par sélection que s'est créée la richesse intellectuelle et morale. Nous ne reviendrons pas dans ces courtes observations sur ce qui a été dit souvent de l'adaptation de l'homme à sa profession par l'hérédité, l'éducation, l'habitude. Nous traiterons ici la question d'une manière plus générale. Dans une société condamnée à la vie animale, l'intelligence humaine ne pouvait se développer que si certains hommes, par leur naissance ou la profession embrassée, étaient mis à même de cultiver leur esprit. De même pour les qualités morales. Comment se seraient-elles jamais formées chez des hommes rudes, incultes, qui n'étaient retenus de commettre continuellement les crimes les plus atroces que par la crainte de supplices effroyables? Dans le plus ancien code que nous connaissions, celui de Hammurabi, le droit civil et le droit criminel sont confondus : le médecin qui crève

romain, cf. SAVIGNY et MARQUARDT (V, 2), p. 296. — Les chiffres des revenus du Califat se trouvent : pour la première période dans IBN CHALDUN, pour la seconde dans IBN CHORDÂDBEH, pour la troisième dans KODÂMA. Le *dirham* fut successivement la dixième, la douzième et la quinzième partie du *dynar* d'or qui valait un peu plus de 13 francs ; à l'époque qui nous occupe le dirham valait à peu près un franc. Cf. A. v. KREMER, *Kulturgeschichte des Orients*, I, p. 263 et suiv.

par maladresse l'œil de son patient a les mains coupées (218), la femme qui sans raison néglige son mari ou sa maison est noyée (143), la femme adultère et son complice sont noyés (129), la mère incestueuse est brûlée vive (157), le fils qui frappe son père a les mains coupées (195), l'épouse adultère qui fait assassiner son mari est empalée (153). Pour que ces vertus pussent naître, qui sont pour nous le fond même de la civilisation, pour qu'on pût se figurer la chasteté, la pitié, la justice, la douceur, il fallait que certains hommes, ou mieux encore, certaines familles fussent séparés d'un milieu sauvage et mis dans une position privilégiée où l'absence de luttes, de dangers, de besoins fit naître ces vertus comme d'elles-mêmes.

Et ce qui est vrai des classes sociales l'est aussi des peuples. C'est la paix, ce sont la richesse, des conditions climatiques et politiques favorables qui ont permis aux Babyloniens de fonder la première civilisation sociale, aux Grecs, de fonder la première civilisation artistique.

IV

Étudions maintenant la sélection politique

Tous les progrès accomplis par des familles ou des classes sociales eussent été précaires sans la fondation de l'État. C'est l'État seul qui a pu rendre les sociétés homogènes et en assurer la continuité,

qui, non plus seulement par la persuasion, mais encore par la contrainte, a déterminé l'individu à se sacrifier à la communauté et la génération présente à se sacrifier aux générations futures; c'est l'État qui a créé la première organisation durable, établi les services publics, qui remplacent les efforts discordants et incertains des individus et des petites communautés, qui a doté ces services de ressources fixes indépendantes, dans une grande mesure, de la bonne volonté des hommes et des hasards de la nature. Or, le principe même de l'État est la force : il a fallu des milliers d'années pour que les hommes comprissent les bénéfices qu'ils tiraient de l'État et cessassent de le considérer comme la puissance mystérieuse devant laquelle ils étaient obligés de trembler. C'est pourquoi des actes de despotisme, qui nous paraissent effroyables et stupides, des dilapidations insensées de travail humain, comme la construction des pyramides, n'ont pas fait succomber les pays dans lesquels ils furent accomplis : tout au contraire ils sembleraient les avoir rendus plus forts tandis que souvent le gouvernement de rois justes, d'hommes d'État philosophes a causé des ruines. Pour que la civilisation et même que l'humanité subsistât, il fallait que le présent héritât du passé, que l'État assurât cette transmission, et pour cela que l'idée de la toute-puissance de l'État s'imprimât dans l'imagination de peuples barbares. Des milliers d'années après la mort de Chéops, la légende populaire le représentait comme un tyran monstrueux, mais la légende même ajoutait à l'impres-

sion produite par les pyramides; et le fellah, qui souvent n'avait pas de hutte, le bédouin nomade, qui souvent n'avait pas même de tente, se demandaient, saisis, quelle puissance avait pu réunir tant d'hommes pour faire cette besogne surhumaine. Peu importait Chéops, ce qui importait c'était l'État, ce qui se marquait dans l'esprit humain, c'était l'idée de la faiblesse de l'individu, de la toute-puissance de l'effort collectif, et cette idée, un monument à la fois inutile et apparent l'imprimait beaucoup plus que ne l'eût fait un travail utile et moins apparent, et l'importance de l'effet moral l'emportait de beaucoup sur celle de l'effet matériel, car l'un n'aurait duré qu'un temps relativement court, l'autre devait durer pendant des milliers d'années.

Or, l'État n'a pu se constituer que par sélection. Aujourd'hui l'État nous apparaît dans chaque pays comme le principe d'union par excellence et tous les pays tendent à constituer l'État de la même manière. Mais il n'en était pas de même dans des sociétés à demi barbares; l'État dans le début n'y fut pas l'œuvre de toutes les classes, mais seulement de la maison souveraine, aidée bientôt par une classe spéciale où pouvaient seulement se former des hommes hardis et prudents, tyranniques et avisés, rompus à la guerre et à l'administration. D'autre part, les premiers essais d'organisation ne pouvaient se tenter que sur un champ restreint; c'est progressivement qu'on devait appliquer les résultats obtenus dans des domaines particuliers aux domaines d'importantes communautés, comme

les temples de Babylone, puis à de petits royaumes, enfin à de grands empires. Et cela est si vrai que dans tous les pays les titres des grandes charges politiques désignent de modestes emplois dans la maison privée du souverain.

V

Ces quelques remarques ont suffi à nous montrer que si toutes les unités politiques et sociales se sont formées par sélection, une fois formées, elles tendent à devenir de plus en plus considérables, soit par leur développement naturel, soit par l'absorption d'autres unités.

Nous voici dans en possession d'une nouvelle loi aussi importante dans l'histoire de l'humanité que celle de la sélection.

Pour employer le vocabulaire spécial des sciences physiques, vocabulaire qui sert imparfaitement d'ailleurs les sciences morales, nous la formulerons en disant que dans l'évolution de l'humanité se manifestent à la fois un procès de différenciation ou d'individualisation et un procès de dissolution.

Le procès de différenciation tend à créer des classes sociales, des nations ou des races nouvelles, à rendre toujours plus distincts les caractères de ces classes, de ces races et de ces nations.

Le procès de dissolution tend à mêler les classes, les groupes ethniques qui forment un peuple, à

unir plusieurs peuples en de grandes nations, à mettre toutes les nations en contact, à faire réagir les unes sur les autres leurs idées et leurs mœurs, à leur faire adopter des institutions communes, à fondre les civilisations particulières dans une civilisation générale.

*
* *

Ce procès de dissolution, qui permet seul aux sociétés d'atteindre aux plus hautes formes de la civilisation, ne peut cependant se produire sans amener des phénomènes de régression. Quand la culture des classes privilégiées s'étend aux autres classes, il se produit confusion entre elles, par suite les classes privilégiées perdent de leurs qualités acquises par sélection; mais la régression n'est que passagère et que partielle; après une période de trouble il apparaît que ces qualités sont plus répandues et, par suite, aussi plus durables. Il en est de même de la diffusion de la civilisation chez des peuples encore barbares; sont-ils vaincus, leurs maîtres prennent de leur rudesse en les combattant; sont-ils vainqueurs, comme ce fut le cas au début du moyen âge, il semblerait que les pays anciennement civilisés soient replongés dans la barbarie même. Quelquefois la barbarie survit seulement dans certaines coutumes qui contrastent avec la civilisation environnante. Ainsi les Perses, dont les idées morales étaient généralement supérieures à celles des Babyloniens, permettaient le mariage du fils et de la mère, tandis que dans la Chaldée la

mère incestueuse subissait le supplice du feu ; les romans chinois des quinzième et seizième siècles de l'ère moderne nous peignent une société toute bourgeoise, mais les Annales de la Cour nous apprennent que souvent les femmes des empereurs et des princes étaient enterrées vivantes dans la tombe de leur mari. Cependant de pareils phénomènes de régression doivent être tenus le plus souvent pour de simples accidents ; avec le temps, la civilisation se reforme et l'on découvre qu'elle a progressé, puisqu'elle s'étend à un plus grand nombre de peuples.



La loi d'individualisation et de dissolution prend une forme particulière au point de vue moral.

Mises en possession de leurs premiers avantages économiques et moraux par d'heureuses circonstances, par les efforts de quelques hommes mieux doués ou plus heureux, les sociétés primitives, sans cesse menacées par la guerre, la misère, la barbarie, ne se préoccupent guère d'acquérir des biens nouveaux ; elles songent surtout à conserver ceux qu'elles possèdent. C'est pourquoi la principale mission de l'État est de repousser l'invasion ou d'écraser la révolte, le principal effort économique est de thésauriser, la principale loi morale et intellectuelle est le respect de la tradition.

Mais dans les sociétés plus développées, l'organisation tend à remplacer au moins en partie les instincts sociaux, la richesse acquise est plus considérable et moins menacée, le sacrifice de l'individu à

la communauté devient donc moins nécessaire, comme aussi celui de la génération présente aux générations à venir. L'État ne fait plus la guerre qu'au dehors avec des armées de métier, les lois s'adoucissent, la liberté augmente, on ne thésaurise plus, on emploie ses biens à augmenter son bien-être, ou l'on cherche à les faire fructifier dans des entreprises nouvelles; la tradition perd de son influence, on songe moins au passé, davantage à l'avenir; l'autorité des maîtres et des parents se relâche, la hiérarchie sociale est moins rigoureuse, toutes les classes tendent à se confondre, des associations libres, passagères, restreintes à une œuvre déterminée, se substituent pour bien des tâches à l'État et aux anciennes formations sociales, le gouvernement et les mœurs se font démocratiques et l'individualisme apparaît.

Dans les sociétés que nous venons d'étudier, un pareil état d'esprit se manifesta d'abord à Babylone, puis en Égypte, puis dans presque tous les États arrivés à leur apogée : Perse, Grèce, Rome, Inde et Chine. Mais les nations de l'antiquité ne pouvaient accomplir une pareille transformation; les barbares étaient menaçants aux frontières, et les mœurs des peuples civilisés étaient encore proches de la barbarie; les richesses accumulées étaient peu nombreuses; l'organisation politique était précaire; c'est pourquoi la décadence de ces États fut rapide. Le seul qui ait pu imposer complètement sa civilisation aux envahisseurs, la Chine, sans cesse menacée par les barbares, a dû chercher sa défense dans le culte exclusif de la tradition.

Dans les États modernes, les conditions politiques et sociales ne sont pas identiques, et nous voyons s'accomplir progressivement cette même transformation qui ne put alors aboutir; mais l'étude de cette transformation, des conditions dans lesquelles elle est possible, de ses avantages et de ses risques appartient aux deux tomes consacrés au Japon moderne.

Pour terminer cette introduction, il ne nous reste plus qu'à marquer la place du Japon dans l'histoire universelle

Situé à l'extrémité du vieux continent, moins favorisé encore que l'Angleterre, le Japon ne devait recevoir que tardivement les sciences, les arts et les institutions des grands empires. Peuplé par des émigrants du continent, qui lui avaient apporté une culture rudimentaire, le Japon resta presque sans rapports avec le monde jusqu'au troisième ou au quatrième siècle de l'ère moderne, et c'est seulement au sixième qu'il se civilisa complètement sous l'influence de colons chinois et coréens. Le peuple japonais ne doit donc pas être compté parmi les peuples anciens, mais parmi les peuples modernes, et c'est à l'histoire de ces peuples qu'il faut comparer son histoire : comme eux, il se forma par la réunion d'éléments barbares et d'éléments civilisés; comme eux, il se créa entre le sixième et le neuvième siècle sa langue et son système d'écriture, ses institutions politiques et sociales, ses mœurs, ses costumes, son architecture, mais la transformation s'accomplit chez lui d'autant plus rapidement que la Chine, alors à son

apogée, pouvait lui transmettre la civilisation élaborée pendant des milliers d'années dans l'Asie Antérieure, puis dans l'Inde et dans la Chine elle-même. Enfin, comme tous les peuples demi-barbares et demi-civilisés qui apparurent à cette époque, le Japon tenta de reproduire le régime des anciens empires dont la Chine lui fit connaître les principes; comme eux il ne put longtemps maintenir un gouvernement centralisé et tomba dans l'anarchie féodale.

LE JAPON

HISTOIRE ET CIVILISATION

La civilisation d'un peuple est le produit de deux éléments : ce sont, d'une part, la civilisation générale de l'humanité; d'autre part, les conditions particulières qui dans chaque pays impriment à la civilisation un caractère original.

Nous venons de donner dans l'introduction un aperçu de l'histoire universelle; avant d'aborder l'histoire du Japon (1), il nous faut donc décrire la

(1) Pour la transcription des mots japonais, je me suis conformé à l'orthographe du *Romajikai*, la société japonaise qui s'efforce de faire substituer aux caractères chinois et aux kana japonais les lettres romaines ou *romaji*. *U* a toujours le son d'*ou*; *ch* approximativement celui de *tch*, *g* celui de *ngu*, *j* celui de *dj*, et *sh* approximativement celui de *ch*. Le gouvernement japonais a supprimé dernièrement le *w* dans les mots en *kwa*, *gwa* : ainsi *Kantô* pour *Kwantô*, *Kannon* pour *Kwannon*. L'*y*, qui a le son d'une consonne, doit toujours être uni à l'*a*, l'*u* et l'*o* qui le suit comme dans « yacht »; l'*y* précédant un *e* est supprimé : *Ieyasu* pour *Ieyyasu*. L'*u* bref, qui se prononce à peine ou même ne se prononce pas comme notre *e* muet, est toujours maintenu : ainsi *musume* au lieu de la forme française usuelle *mousmé*. *Chiu* et *shiu* sont écrits *chiû* et *shiû*. L'*h* est toujours fortement aspiré. Dans les mots sino-japonais on peut séparer les différentes syl-

configuration géographique et le climat de l'Archipel, chercher quelles races y sont représentées, montrer le type physique et moral du peuple qui s'y est formé.

labes, chacune représentant un mot différent; cependant, on omet de le faire dans les mots d'un usage courant, comme *Shintô* et *Kannon*. Dans les mots japonais on ne devrait pas séparer les syllabes; cependant, je le ferai dans les mots composés très longs, pour permettre au lecteur de comprendre comment le mot a été formé.

Les noms chinois étant tous suivis de leur traduction sino-japonaise, j'ai dû dans la transcription de ces noms conserver l'orthographe du *Romajikai* : ainsi *sh* pour *ch*, *u* pour *ou*, etc. Le son particulier que l'on traduit généralement en français par *cou* ou *éou* et que les Anglais traduisent par *ow* a été rendu par *eu*.

(T. A. S. J.) est mis pour *Transactions of the Asiatic Society of Japan*. (T. J. S. L.) pour *Transactions of the Japan Society of London*. (MITT. D. G.) pour *Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft Ost-Asiens*.

Voici quelques ouvrages traitant de généralités.

Japon : B. H. CHAMBERLAIN, *Things Japanese, Handbook* (collection *Murray*). — REIN, *Japan* — CAP. BRINKLEY (œuvres). — F. v. WENCKSTERN, bibliographie (en anglais). — CHARLEVOIX, *Histoire et description générale du Japon* (1785). — SIEBOLD, *Nippon*. — KEMPFER, *Histoire*, etc. — METCHNIKOFF, *L'empire japonais*. — L. PAGÈS, *Bibliographie* et autres œuvres. — *Dictionnaires* de HEPBURN (anglais-japonais et japonais-anglais), J. W. LE MARÉCHAL (japonais-français), E. RAGUET et ONA TÔTA (français-japonais). Cours de MM. FLACH au collège de France et REVON à la Sorbonne.

Chinois : H. CORDIER, article *Chine* de la *Grande encyclopédie*; *Bibliotheca Sinica*. — WILLIAMS, *Middle Kingdom*. — MAYERS, *Chinese Reader's Manual*.

LE PAYS

I

L'empire du Soleil levant, Nippon ou Nihon, (notre mot Japon est une corruption de la prononciation chinoise de Nippon), s'étend de $156^{\circ}32'$ à $119^{\circ}20'$ de longitude (méridien de Greenwich, adopté au Japon) et de $21^{\circ}48'$ à $50^{\circ}56'$ de latitude; il est baigné à l'est par l'océan Pacifique; à l'ouest par la mer d'Okhotsk, la mer du Japon et la mer de Chine; sa superficie totale est de 417.412 kilomètres carrés (27.061,93 ri carrés), Sakhalin non compris. Cet empire est un archipel formé de milliers d'îles, dont quelques centaines sont habitées; les plus grandes sont Yezo (Hokkaidô), Hondô, Kiushû (1), Shikoku, Formose (Taiwan) cédé par

(1) *Kiushû* s'écrit aussi *Kiûshû*. Le mot ayant le sens de « neuf États », parce que l'île était autrefois divisée en neuf gouvernements, l'orthographe *Kiûshû* semblerait meilleure, mais la première est le plus souvent adoptée dans les publications officielles. D'ailleurs, M. Aston et d'autres excellents japonisants écrivent : *Kiushu*, *Kiusô*, etc.

la Chine en 1895 et Sakhalin (Karafuto) dont le traité de Portsmouth a donné aux Japonais le sud jusqu'au 50° parallèle (1). Les principaux archipels dépendants de l'archipel central sont au nord les Kuriles (Chishima) cédées par la Russie en 1875, qui atteignent le Kamtchatka (Kamusakka); à l'est les Bonin (Ogasawarajima); au sud les Riûkiû, qui depuis 1876 ont reconnu la souveraineté du Japon et forment la préfecture (ken) d'Okinawa; dans le détroit de Formose les Pescadores (Hôkotô) (depuis 1895). A cet empire insulaire se sont ajoutés depuis 1905 deux pays de protectorat situés sur le Continent: les péninsules du Liaotung (*Riô tô*) et du Kwantung (*Kan tô*) et la Corée (*Chô sen*) (218.650 k. c.).



Nous donnerons ici une description sommaire des îles qui forment le Japon propre, Yezo, Hondô, Kiushû et Shikoku.

Ces îles sont disposées en arc de cercle; l'arc s'ouvre vers l'ouest. Yezo, qui se trouve à la pointe

(1) Nous trouvons, dans les publications à l'usage des Européens, les chiffres suivants pour la superficie des différentes îles : Hondô (y compris les îles Bonin), 224.579; Kiushû (avec les Riûkiû), 43.615; Shikoku, 18.210; Hokkaidô (avec les Kuriles), 94.012; Formose, 34.974. Dans les publications japonaises nous trouvons : Hondô (île principale, 14.492,21 ri; îles adjacentes, 78,91); Shikoku (1.151,24 et 29,43); Kiushû (2.311,86 et 305,68); Hokkaidô (5.056,78 et 27,09); Formose, 2.253,24, etc. Ri = 3 k. 9272727. Ri carré = 15 k. 4234711.

Une description plus complète du Japon sera donnée dans le tome V où sera étudiée la civilisation du Japon moderne.

septentrionale, affecte la forme d'un losange : au nord le détroit de la Pérouse (Sôya Kaikiô) le sépare de Sakhalin; à l'est il se continue par les Kuriles; au sud se trouve le cap Erimo (*Irimo zaki*); à l'est une péninsule convexe forme, en se rabattant vers le sud, le détroit de Tsugaru, qui sépare Yezo de Hondô. C'est la grande île qui décrit l'arc de cercle propre dont la courbe extérieure est marquée par les caps Inuboe et Nojima sur le Pacifique; cette île, très étroite au nord, se renfle vers son milieu, puis au sud-ouest se réduit à une bande de terre assez étroite, un affaissement du sol de récente origine ayant séparé Hondô, Kiushû et Shikoku.

Le détroit de Shimonoseki (*Hayato no seto*), entre Hondô et Kiushû, n'est pas plus large qu'un fleuve; la passe la plus resserrée du Bungo-Nada, qui sépare Kiushû de Shikoku, n'a pas trois milles géographiques; entre Shikoku et Hondô se trouve l'île d'Awaji; le Naruto entre Awaji et Shikoku, l'Izumi-Nada et l'Akashi no Kaikiô entre Awaji et Hondô sont plus étroits encore que le Bungo-Nada. La mer qui s'étend entre les trois îles et qui communique avec l'Océan par ces quatre détroits a reçu le nom de mer Intérieure (en japonais *Seto no uchiumi*); sa faible profondeur et ses nombreuses îles témoignent assez de sa récente origine. Entre Kiushû et la Corée se trouvent Tsushima et Iki, qui ont toujours appartenu au Japon; Tsushima est séparé du continent par le détroit de Broughton ou de Corée (Chôsen Kaikiô) et de l'archipel par celui de Krusenstern, ou de Tsushima (Tsushima Kaikiô).

Yezo, Hondô, Kiushû et Shikoku reposent sur

un fondement de granit (*mikake ishi*) et d'autres roches plutoniques que bordent à l'est de grandes profondeurs maritimes. Ces îles, qui semblent le sommet d'une chaîne montagneuse sous-marine reliée au continent asiatique, se trouvent sur le bord d'une ligne de dislocation de l'écorce terrestre; aussi les tremblements de terre (*jishin*) y sont-ils fréquents; on y compte un millier de secousses par an, réparties sur 20.000 kilomètres carrés; il s'y produit trois ou quatre catastrophes par siècle.

L'arête de Hondô et de Kiushû est marquée par une chaîne de montagnes (*yama, san*) dont la direction est du nord-est au sud-ouest. Les sommets les plus élevés sont des volcans (*kazan*); la plupart s'élèvent au milieu de cirques, et les lignes harmonieuses de leurs cônes de cendres et de laves contrastent avec les formes tourmentées des pics rocheux qui se dressent au-dessus des forêts de pins. Dans tout l'archipel, il existe dix-huit volcans en activité; deux seulement appartiennent à Hondô: l'Asama, dans la province de Shinano, et le Shirane, dans le massif de Nikkô. Le nombre des volcans éteints est considérable: le plus célèbre est le Fuji (3.745 mètres) dont la dernière éruption date de 1707-8.

Les sources chaudes (*onsen*) et les mines (*kôzan*) sont abondantes: le Japon est surtout riche en cuivre (*do* ou *akagane*), en fer (*tetsu* ou *kurogane*) et en charbon (*sekitan*).

Les ramifications de la chaîne centrale s'étendent dans plusieurs régions jusqu'à la mer, où la côte

s'échancre en fjords profonds; partout ailleurs les rivages sont bas et marécageux. Il n'y a dans Hondô que deux grandes plaines : d'une part le Kantô, entre le Pacifique, le Fuji et les monts du Shinano et de Nikkô; d'autre part le Yamato et l'Ise, que bordent à l'ouest le golfe d'Ôsaka, au sud l'océan Pacifique, à l'est la baie d'Owari, au nord le lac Biwa et les montagnes. C'est dans ces plaines que s'élèvent les villes les plus importantes : dans le Kantô, Tôkiô avec le port en eau profonde de Yokohama; dans le Yamato ou les provinces voisines, Kiôto au seuil de la région montagneuse, Nara, la grande ville industrielle d'Ôsaka et le port de Kôbe. Du reste, le sol est si accidenté, les forêts (*hayashi*) sont si étendues qu'à peine les quinze centièmes du pays peuvent être cultivés.

Les fleuves (*kawa* ou *ka*) sont nombreux : à Hondô les trois plus grands, les *San dai ka*, sont le Tone, le Shinano et le Kiso. Le Tone ou Tonegawa, qui baigne le Kantô, a deux embouchures, l'une dans le Pacifique, l'autre dans la baie de Yedo; son bras méridional porte le nom de Yedogawa; il a pour satellite le Sumida, la rivière de Tôkiô (Yedo). Le Shinano, qui traverse la province du même nom, puis l'Echigo, reçoit le Sai, se sépare en deux bras dont l'un prend le nom d'Ôno, puis, les deux bras réunis, se jette dans la mer du Japon près de Niigata. Le Kiso arrose le Shinano, marque la frontière de Mino et d'Owari, d'Owari et d'Ise, et se jette dans l'Ise-no umi ou baie d'Owari. Aucun de ces fleuves ne possède un bassin considérable; leur lit, souvent à sec, ne peut contenir les eaux

grossies par l'orage : les inondations sont fréquentes. Les plaines, le Kantô surtout, sont sillonnées de rivières et de canaux ; il y a beaucoup de lacs (*kosui* ou *mizuumi*) : le plus grand est le pittoresque Biwako, le lac en forme de guitare.



Le climat du Japon est dans l'ensemble celui du continent asiatique, froid et sec l'hiver, chaud et pluvieux quand souffle la mousson d'été (la saison humide a reçu le nom de *niûbai*) ; mais la côte sud, la côte est jusqu'à Yezo et la côte ouest jusqu'à Tsushima sont arrosées par un courant chaud analogue au *Gulf stream*, dont il atteint presque la température ; pour la couleur bleue de ses eaux, qui contraste avec la teinte verte de l'Océan, les Japonais l'appellent le *Kuroshiwo* ou fleuve noir. Toutes les régions que touche le Kuroshiwo ont un climat humide et tempéré, moins doux cependant et surtout moins égal que celui des îles d'Europe et d'Afrique qui sont situées dans les mêmes latitudes. Sur la côte occidentale la température est froide à Yezo, mais atteint à Niigata une moyenne de 13,1 degrés environ (de — 9 à + 36). Sur la côte orientale que baigne le Kuroshiwo, Hakodate fournit une moyenne de 8,9, des maxima et minima moyens de + 21 1/2 à — 3 (maximum absolu 31,7 ; minimum absolu — 18,7) (de 1880 à 1887) ; Tôkiô une moyenne de 13,8 des maxima et minima moyens de + 25 1/2 à — 2 1/2, (maximum absolu 36,6, minimum absolu — 9,7). Pendant ses quatre années

d'observation dans cette dernière ville (1871-75), le docteur Rein a constaté que rares y étaient les jours où le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de zéro ; par contre il a relevé en moyenne 67 nuits de gelée par hiver, dont 14 en décembre, 24 en janvier et 19 en février. Le climat de la Mer Intérieure est beaucoup plus doux, celui de Kiushû l'est encore davantage. A Nagasaki la moyenne est de 16, les températures extrêmes sont en moyenne de + 6 à + 27 (minimum absolu — 4,9; maximum absolu + 35,7) (1880-87). Le coefficient d'humidité relative de l'Archipel est en moyenne de 60 pour 100, il atteint son maximum sur la côte du Hokkaidô (87 en juillet, 95 au cap Erimo) La chute moyenne de pluie par an est abondante dans les provinces qui bordent la mer du Japon, surtout au sud-ouest (Ôshima de Kagoshima 3.300 millimètres, Kanazawa en Kaga 2.500, moyenne 2.000). Sôya dans le Hokkaidô ne fournit au contraire que de 7 à 800 millimètres.

La nature volcanique du sol, la diversité des climats, l'influence du Kuroshiwo ont donné au Japon l'une des flores les plus riches du monde, puisque, avec les essences des pays tempérés, même des pays froids, on y trouve les bambous (*take*), les bambous nains (*sasa*), la canne à sucre (*satôkibi*) et les palmiers (*shuro*); canne et palmiers sont, il est vrai, des plantes importées, et la canne à sucre, piquée au printemps, doit être récoltée avant l'hiver. Les principales productions agricoles sont l'orge (*ômugi*), différentes espèces de fèves et de haricots (*mame*,

daizu), etc., les lentilles rouges (*azuki*), le millet (*awa*), le sarrasin (*soba*), le colza (*aburana*), les pommes de terre (*jagatara-imo*), les patates douces (*satsuma-imo*), le chanvre (*asa*), le tabac (*tabako*), le thé (*cha*), l'indigo (*ai*), le coton (*wata*), surtout le riz (*ine*) : le riz décortiqué s'appelle *kome*, le riz non décortiqué *momî*; rizière est *ta* ou *den*. Dans toutes les provinces dont le climat est tempéré, l'on cultive le laquier (*urushi*) et le mûrier (*kuwa*), qui donne les vers à soie (*kaiko*).

La faune du Japon est aussi variée. Le singe particulier à l'archipel, le *saru* (*inuus speciosus*) s'y rencontre jusqu'au 41° degré de latitude. L'on y trouve plusieurs espèces particulières d'ours (*kuma*), le loup (*okami*), le cerf, l'antilope (*shika*), le renard (*kitsune*), la belette (*itachi*), le blaireau ou plutôt le petit renard noir du Japon (*tanuki*), etc., beaucoup d'oiseaux (*tori*), surtout les grues (*tsuru*), les cigognes (*kô* ou *kônozuru*), les oies sauvages (*gan* ou *kari*), les corbeaux (*karasu*), les poules d'eau (*mizudori*), les mouettes (*kamome*). Les animaux domestiques sont relativement peu nombreux; en 1902, il n'y avait que 1.515.108 chevaux, 1.275.381 bœufs et vaches (*ushi*), (la viande de bœuf se dit *giu*), 62.203 chèvres (*yagi*), 213.417 porcs (*buta*), et seulement 2.289 moutons (*hitsuji*); encore seul le cheval (*uma*) existe-t-il au Japon depuis le début de l'époque historique. Mais l'Archipel possède plusieurs espèces particulières de chiens (*inu*) et de chats (*neko*), entre autres des chats sans queue.

II

Même avant que nous connaissions les origines des Japonais, la situation géographique et le climat de leur pays nous donnent d'utiles indications sur leur caractère et même sur leur histoire. La fertilité du sol, la douceur de la température étaient pour attirer dans l'archipel des peuples divers fuyant les rigueurs des hivers continentaux ou les fièvres des régions tropicales; aux époques primitives, la mer mieux que la terre favorise les émigrations : de nombreuses îles offrent des stations de repos aux navigateurs partis du continent ou de l'archipel malais; les côtes de Hondô et de Kiushû sont d'un accès facile. Le Japon servit donc de refuge aux races les plus diverses. Sous un climat propice, toutes devaient se développer, les mieux douées devaient acquérir rapidement une civilisation avancée. Enfermées dans l'archipel, ces races étaient forcées de se fondre avec le temps en un peuple homogène. Mais le grand nombre des îles, des presqu'îles et des vallées ne pouvait manquer de retarder cette fusion, de prolonger les guerres civiles pendant des siècles. Par contre, la situation même de l'Archipel mettait ses habitants, civilisés et unis, à l'abri de toute invasion.

D'autre part, situé à l'extrémité du vieux continent, le Japon devait être le dernier pays à en con-

naître la civilisation, le dernier à en suivre les progrès; aucune terre continentale n'étant proche de l'archipel, excepté la Corée, une presqu'île comme séparée du monde par la Chine, le Japon ne pouvait donc connaître cette civilisation et ces progrès que par l'intermédiaire de la Chine. Pour qu'il entretint des relations avec les peuples de l'Occident, il fallait que l'esprit d'entreprise et l'art de la navigation se fussent développés. Pour qu'il subît l'influence de l'Amérique, le continent le plus proche de ses côtes après l'Asie, il fallait, comme la civilisation de l'Amérique avait subi un arrêt de développement, qu'elle fût renouvelée par des colonies européennes.

*
* *

Dans une région favorisée de la nature, la facilité de la vie doit rendre les habitants de mœurs aimables; aussi trouve-t-on chez les Japonais la politesse, l'entrain, la joie de vivre. Le charme de leur pays n'a-t-il pas fait leur aimable insouciance au rire perpétuel? Parfois même ne sembleraient-ils pas de grands enfants amoureux de jouer, quelque peu indolents, superstitieux et naïvement dédaigneux des conventions de la pudeur?

Le Japon est sans doute le seul pays où la gaiété soit considérée comme une vertu. Tenté par le clair de lune, un villageois s'aventure dans une lande : il est pris par des diables qui le forcent à danser. Puisque danse il y a, qu'on danse de bon cœur! Notre homme est poli, aimable, charmant avec les

diabes, comme il l'eût été avec de jolies femmes. Charmés, ceux-ci d'exiger un gage qui leur assure le retour d'un pareil compagnon. » L'autre riant : « Prenez donc la loupe que j'ai là sur le cou. » Et les diables d'applaudir; ils partent avec la loupe. Quelques jours plus tard, un ami de l'heureux opéré vient tenter la même aventure, mais c'est un grognon qui n'aime pas la danse et juge les diables de vilains camarades. Tant pis pour lui, le matin venu il rentrera au village avec deux loupes sur le cou, la sienne et celle de son souriant ami (1).

Nerveux, courageux et fiers, les Japonais ont des violences qui rappellent les brusqueries de leur climat, ses tremblements de terre, ses typhons, ses inondations. Artistes nés, ils aiment leur patrie pour sa beauté : grâce à la nature volcanique du sol, à la richesse de la végétation, l'on y trouve une grande variété de formes et de couleurs, et les brumes produites par le Kuroshiwo, qui, voilant une partie des objets, rendent les autres plus distincts, comme plus rapprochés, revêtent ces formes, ces couleurs d'une exquise poésie.

Ici, c'est la mer Intérieure, qui, par ses teintes bleues et les contours de ses rives, rappelle les mers de Grèce; ce sont les montagnes et les îles « vêtues de sapins », les voiles jaunes des jonques « qui semblent les feuilles de l'automne », dans le brouil-

(1) A vrai dire, cette légende se retrouve sous des formes quelque peu variées chez beaucoup de peuples de l'Asie et de l'Europe; ce qui est propre au Japon, c'est de la présenter comme une *leçon de choses*, prouvant que la gaité est une vertu digne de récompense.

lard inégal le matin qui « blanchit le ciel, rougit légèrement la ligne des montagnes d'où pendent de fins nuages de carmin », les cascades enveloppées d'une buée rayée de prismes, ces fonds vaporeux qui, depuis des siècles, font la joie des peintres.

Là, c'est le Fuji, symbole de la patrie, qu'un vieux poète appelle « le trésor de l'art et le dieu protecteur du Japon ». Au milieu d'un large cirque de montagnes dont les contreforts abritent des lacs pittoresques, Nemba et Kawaguchi au nord, Shôji et Motosu au nord-ouest, Yamanaka au nord-est, Hakone au sud-est, s'élève le cône parfait, gâté pourtant à l'est par le Hôeisan (2.865 m.), la montagne sacrilège qui surgit brusquement dans l'éruption de 1707 et que depuis les poètes n'ont cessé de maudire. Le cirque s'ouvre au sud, où la baie de Suruga baigne la plaine si basse qu'à distance le Fuji semble sortir de la mer; c'est alors vraiment qu'il apparaît dans toute sa majesté. Mais peut-être semble-t-il plus beau, vu de Kamakura, sur la baie de Sagami : dominant le Hôeisan, les roches, les montagnes boisées de Hakone dont les rameaux forment plus au sud la sauvage presque île d'Izu, son faite se dresse harmonieux, qui surprend le premier les rayons du matin et s'éclaire encore le soir quand déjà les ombres enveloppent les monts. A Tôkiô, la cime blanche apparaît seule au-dessus des brumes qui lentement montent la couvrir, lentement descendent, la découvrant, et des nuages qui en fuyant se déchirent contre ses flancs. Aussi les poètes, les romanciers ne cessent-ils de décrire le Fuji, les peintres, les graveurs de le figurer sous



田舎

VUE DU FUGI
D'après Hokusai (*Manga*)

tous ses aspects : couvert de neige et délicatement effleuré par les roses du matin, au clair de lune, dans le brouillard, dans « une mer de nuées », strié par la pluie, rayé par l'éclair, éblouissant des rayons de midi, baigné par le soir dont les reflets glissent dans les crevasses du cône comme des laves brûlantes ; il nous apparaît au-dessus des roseaux qui bordent un fleuve, dans les interstices d'un fourré de bambous, entre des voiles, derrière un filet de pêcheur, contre le disque rouge du couchant, dans le creux d'une vague écumante d'où s'échappe un vol de mouettes. Ou c'est comme « penché pour regarder son image », tantôt dans les lacs aux rives abruptes, tantôt dans l'océan : mer de feu le jour, mer d'azur avant le soir, mer de pourpre au couchant, mer d'argent au clair de lune, et nous dirions aussi : mer bleue de la nuit où scintillent les étoiles, mais les Japonais, ces connaisseurs raffinés, ces amants passionnés de la nature, ne peignent que par hasard et ne chantent jamais les étoiles.

Le Fuji-san mis à part, trois paysages sont appelés les merveilles du Japon (*sankei*). C'est d'abord l'archipel de Matsushima sur la côte orientale du Rikuzen, à quelques milles au nord de Sendai. L'on trouve quatre-vingt-huit îles entre Shiogama et Matsushima, huit cent trente-huit entre Shio-gama et Kinkazan, toutes îles de tuff volcanique aux formes étranges et couronnées de pins aux formes plus étranges ; leurs noms symboliques rappellent leurs contours ; ainsi : *Demande*, *Réponse*, *Favorites impériales*, le *Nehan*, le *Nirvâna du Buddha*. Entre les îles et les promontoires de la

côte serpentent des détroits, des canaux, des baies, des anses à l'eau bleue, qui sur le sable semble d'or et sur les cailloux d'argent; dans l'embrasure des grandes arcades naturelles, sous les branches étendues des pins qui font la célébrité de Matsu-shima, l'on aperçoit au loin la mer multicolore avec les barques aux larges voiles et la fuite des côtes violettes qui toujours se couronnent de nuages ou s'enveloppent dans la brume.

Le second des *sankei* est Miyajima (appelé quelquefois Itsukushima) sur la rive nord de la mer Intérieure; c'est la plus occidentale des îles pittoresquement découpées qui ferment le golfe au fond duquel s'élève Hiroshima et que défend à l'est le port militaire de Kure. Son faite, haut de cinq cents mètres, est couronné d'un petit temple; d'étroites vallées en descendent vers le rivage; les auberges et les maisons de thé s'y cachent dans des bosquets d'érables; des cerfs apprivoisés sortent des fourrés pour prendre leur nourriture dans la main des pèlerins. Au nord-ouest la côte se creuse; l'anse est dominée par plusieurs étages de collines aux formes douces et pittoresques. Là s'élève le sanctuaire; ses nombreux bâtiments de bois et de chaume, situés dans une cour qu'une palissade entoure, reposent sur des pilotis souvent recouverts par le flux; le porche, le *torii*, plonge dans la mer. Les digues qui bordent le rivage sont ombragées de grands arbres, ornées de lanternes de pierre monumentales. Pour que la jouissance des Japonais soit complète, il leur faut l'automne, parant les érables de teintes magnifiques, la marée haute et la pleine lune; alors les

rayons glissent sous le torii et le temple paraît flotter sur l'eau.

Ama-no-Hashidate (pont du ciel), le troisième des *san-kei*, se trouve sur la mer du Japon, dans la province de Tango au nord-ouest de Kiôto. L'endroit fut ainsi nommé en l'honneur du pont qui unissait les cieux à la terre dans ces temps où les dieux descendaient ici-bas pour aimer les filles des hommes. Une bande de sable couverte de sapins s'avance à deux milles par le travers d'un golfe montagneux qu'elle coupe presque complètement, formant ainsi au nord-ouest une petite baie toujours calme, même quand les vagues furieuses battent l'autre versant. Au loin on découvre la mer, la côte découpée, l'un de ces paysages que nos peintres baigneraient dans la lumière entre l'eau bleue et le ciel bleu, mais que les maîtres japonais aiment à noyer dans la brume pour n'en tirer ici et là qu'un arbre noueux, un roc abrupt et fantastique ou un joli estuaire aux rives plates et fertiles, calme toujours dans un site aux formes tourmentées.

*
* *

Tous les arbres sont chers aux Japonais, mais il en est de préférés. Le pin d'abord, le *matsu*, dont les poètes disent « que son feuillage toujours vert se fait d'un vert plus tendre au printemps ». Du *matsu* les Japonais aiment surtout le tronc tordu, les branches noueuses où semble vivre une âme d'angoisse et d'effort. C'est l'arbre des légendes, des sites fantastiques. Mais on admire aussi les pins qui cou-

ronnent quelque jolie colline au bord d'un lac ou d'une baie; il y a des matsu nains que la science des jardiniers fait croître dans des rocailles ou de grands pots. Les artistes associent le pin avec le *tsuru*, la grue, qui présage une heureuse vieillesse.

Les gigantesques cryptomérias (*sugi*) bordent ces allées qui sont une des gloires du Japon : celle qui conduit aux mausolées de Nikkô a quarante kilomètres; le paulownia, le *kiri* au splendide feuillage, figure dans les armes de la maison impériale; les bambous (*take*) sont aimés pour leurs hautes tiges et la grâce délicate des jeunes pousses.

Chaque saison a ses pèlerinages de fleurs. Au printemps on visite les parcs, les vallées où des milliers d'arbres fruitiers sont cultivés, moins pour les fruits (*mi*) que pour les fleurs (*hana* ou *ka*).

Celle du prunier (*ume*) paraît dès la fin de l'hiver; on la compare aux discrètes et délicates vertus de la femme.

Mon cœur languit tant de revoir les fleurs du printemps que toujours il veut prendre la neige pour des fleurs (1).

(1) Les vers cités dans les pages suivantes appartiennent à des recueils de diverses époques; les plus anciens datent de la période classique (huitième—onzième siècles), les derniers, les épigrammes, sont du dix-huitième siècle. Comme les divers recueils de poèmes seront étudiés au cours de ce volume, je n'ai pas cru devoir distinguer les époques dans cette introduction où je veux seulement donner une idée de l'affection artistique que les Japonais ressentent pour leur pays. Cf. les traductions anglaises de B. H. Chamberlain (*Classical poetry of the Japanese*) et de Clay Mac Cauley (*Hiakunin-Isshu*); les traductions allemandes du Dr Florenz (*Dichtergrüsse aus dem Oste*), de M. Gramatzky (*Frühlings-*

Je ne planterai plus de prunier près de ma maison ;
son parfum me fait croire au retour de l'ami absent.

Ou encore :

Ce qu'est aujourd'hui le cœur de l'homme, qui
pourrait le dire ? Mais, fleurs des pruniers de la patrie,
vous aurez toujours les mêmes parfums.

Aux fleurs du prunier succèdent celles des cerisiers (*sakura*).

Déjà les fleurs du cerisier ? Non, les petits nuages
blancs aux flancs de la montagne.

Sur la pente des monts boisés qui entourent le pic les
cerisiers sont en fleurs : que les brouillards qui rampent
le long de la colline ne montent pas nous les cacher !

Un autre pèlerinage de la foule japonaise est aux
jardins de wistaria (*fuji*) ; c'est une plante grimpante
qui rappelle nos glycines, mais avec des rameaux de
vingt ou trente mètres et d'énormes grappes de
fleurs d'un bleu violet ou d'un blanc grisâtre.

Fuji, dit un vieux poète misogyne, enlace donc ces
femmes qui te brisent sans te regarder.

Puis c'est le *yamabuki*, le kerria ou rose jaune du
Japon.

Qu'il pleuve ! le *yamabuki* aura plus douce couleur,
plus doux parfum.

Hélas ! le vent, et sur les rives du Yoshino les fleurs
(*lieder*) et de M. Lange (*Winterlieder, Sommerlieder*), etc. Le
professeur Shibuya a bien voulu revoir avec moi tous les poèmes
dont nous possédions le texte.

effeuillées, dans les flots du Yoshino effeuillées les images.

Au printemps on admire encore les fils dorés du saule (*yanagi*), moins populaire pourtant au Japon qu'en Chine où les poètes disent et redisent sa passion pour la lune.

Avec juin lourd et pluvieux viennent les iris (*kakitsu bata*, *ayame*, *shôbu*), les azalées rouges (*tsutsuji*, *satsuki*), les fleurs de l'oranger (*hana tachi-bana*). En juillet les étangs disparaissent sous les grandes fleurs blanches des lotus (*renga*, *hasu*, *hachisu*), plus tard les fleurs se font rares, mais les larges feuilles s'étalent au ras de l'eau et semblent se mêler à leurs propres reflets.

L'automne est la seconde saison délicieuse du Japon. Sur des plantes naines, sur de grosses touffes, sur des arbustes qui sont presque des arbres, les *kiku*, les chrysanthèmes s'épanouissent, que des jardiniers passés maîtres dans l'art ésotérique de l'horticulture font croître et disposent de mille manières : simples, doubles, triples, toutes les couleurs, toutes les formes, et les compositions les plus étranges, des berceaux, des éventails, des ombrelles, des groupes de statues. Avec le chrysanthème fleurit le rouge *hagi* (lespedeza), qui a inspiré ces jolis vers :

D'où viennent les perles de la rosée que le hagi laisse choir ? Sans doute des yeux du cerf qui brame plaintivement.

Les Japonais associent toujours le hagi et le cerf ; tantôt c'est le *shika*, le cerf japonais, plus petit mais plus gracieux que notre cerf et comme lui porteur

de grands bois ; tantôt c'est le *kamoshika*, l'antilope des montagnes de l'Asie qui ressemble au chamois.

Au Japon, plus encore qu'au Canada, l'automne couvre les arbres de teintes merveilleuses. Les Japonais comparent les feuilles, ils disent « les fleurs des érables (*momiji*) » au sang, aux teintes de l'encre de Chine, à des brocards d'or, de pourpre, d'écarlate, plus beaux encore quand dans un lac ou un fleuve l'étoffe bleue de l'eau les fait ressortir et que le givre les brode de perles et d'argent ; ils se plaisent à décrire comment le vent secoue les dernières feuilles sur les branches mortes, comment la bourrasque les chasse en tourbillons ; ils les montrent entassées dans le creux des chemins, pressées par le courant contre les berges des torrents, où elles semblent ces barrages de bambous que les paysans construisent pour protéger les rives, barrages plus éclatants que les robes des princesses. Voici maintenant dans la futaie le cerf qui foule les feuilles sèches en bramant ; et la lune se lève, éclairant au seuil du bois les prairies que sous la rosée blanche on prendrait pour une grève à marée basse.

Les fleurs de l'hiver sont les cristaux du givre et les flocons de neige (*yuki*) ; dans toutes les régions baignées par le Kuroshiwo le climat est si doux que l'on s'occupe seulement de la neige comme d'un plaisir des yeux.

Une nuit pure, la pleine lune, l'eau lumineuse qui se prend. C'est la première gelée.

Il neige et l'hiver donne aux arbres des fleurs inconnues au printemps.

Le crépuscule du matin, de la neige : on dirait le clair de lune (*tsuki no hikari*).

*
* *

Les Japonais se plaisent à la société des oiseaux comme à celle des fleurs ; ils peignent et célèbrent de cent manières les oies sauvages qui fuient dans un ciel d'automne, les corbeaux croassant, les poules d'eau, la grue faisant son nid dans un *matsu* tordu, une *mozu*, une pie rousse perchée sur un pieu au milieu d'une lande déserte, le héron blanc, le *sagi*, dont les plumes se confondent avec la neige, un vol de mouettes chassé par la tourmente, des pies sur une branche dénudée où tremblent encore quelques feuilles mortes. Mais l'affection va surtout aux chanteurs ; car ceux-là se trompent qui appelle le Japon le pays où les oiseaux sont sans ramage et les fleurs sans parfum. Aucun parfum n'est plus délicat que celui du prunier ; aucun chant ne vaut le roucoulement du *yamabato*, la colombe japonaise, les notes mélancoliques de l'*uguisu*. On traduit souvent *uguisu* par rossignol, mais l'*uguisu* (*cettria cantans*) est plus petit que le rossignol et ressemblerait à la fauvette ; il a le ventre gris, le dos d'un vert olive mêlé de gris. Sa voix a beaucoup de notes et son art est varié ; plusieurs *uguisu* chantent-ils ensemble, leurs voix s'harmonisent comme pour un concert.

Les poètes persans disent bulbul amoureux des

roses, les poètes japonais unissent l'uguisu et l'ume no hana.

Sur les branches du prunier est venu l'uguisu, il chante et cependant jusque dans le printemps la neige tombe encore. (*Kok. Haru 1,5*).

Plaindre l'uguisu, mais ces fleurs qu'il réclame, lui-même, sautant de branche, les détruit avec ses ailes.

Le chantre de l'été est le coucou. Pour imiter son cri on le nomme *hototogisu*; les poètes disent volontiers : le coucou de la montagne, *yamahototogisu*.

Déjà les fleurs des glycines se reflètent dans l'étang : qu'attends-tu pour chanter, *hototogisu*?

La première fois que j'entends le *hototogisu*, mon cœur se prend à aimer en vain... mais qui? (*Kok. Natsu IX*).

Le *hototogisu* chantait ce matin sans savoir où se poser; qu'il choisisse le bois d'oranger!

Aux coucous répondent les cigales (*semi*) et les grenouilles, (*kaeru* ou *kawazu*). Certaines cigales ont une plainte aussi douce que celle des oiseaux; des grenouilles deux surtout sont aimées des Japonais : l'*amagaeru* des arbres pour sa voix et le *tonosangaeru* des marais pour sa couleur qui est tantôt verte et tantôt d'un rouge sombre.

Les insectes ont aussi leur chant.

Qu'on aimerait à pleurer toute la nuit comme toute la nuit pleure le triste chant du *suzumushi*! (*Genji monogatari*.)

Le *suzumushi*, un insecte dont le cri ressemble au son d'une clochette, a surtout inspiré les femmes : elles se plaisent à l'écouter dans les herbes, qui, argentées par la lune, se couchent, se relèvent, se recouchent sous la brise.

Parmi les hôtes silencieux de l'été il faut citer les *chô*, les papillons dont quelques-uns ont des teintes éclatantes et les *tombo*, les libellules :

Une libellule qui vainement cherche à se poser sur un brin d'herbe !

La nuit on a les *hotaru*, les lucioles.

Le poète Bashô n'a-t-il pas dit :

Un cimetière et des lucioles...?



Ainsi le sens artistique des Japonais les fait tout aimer du Japon jusqu'aux insectes, jusqu'aux brins de mousse et même jusqu'aux pierres.

Portés comme tous les peuples insulaires à se défier de l'étranger, leur admiration patriotique leur persuade aussi qu'on ne peut être malheureux dans un si beau pays, que cette race est privilégiée à qui les dieux ont fait un pareil présent, que cette race elle-même est divine, saine de corps et de cœur, droite d'esprit, connaissant d'instinct le bien et la vérité : pour eux le *yamato damashii*, l'esprit japonais est devenu synonyme de vertu.

Iles bienheureuses, s'écrie le poète, si jamais les étrangers cherchent à sonder votre esprit japonais, vous

répondrez : « L'air radieux du matin se remplit de parfums : c'est la fleur incomparable du cerisier sauvage » (1).

La fleur du cerisier est le symbole de l'âme japonaise.

(1) Voir dans le tome III, au chapitre consacré à Motoori, une traduction plus littérale de cet *uta*.

LES RACES (1)

A. — LES RACES PRÉHISTORIQUES

Après avoir montré les qualités que les Japonais doivent à leur pays nous allons rechercher celles qu'ils doivent aux différentes races dont la fusion a formé la population de l'Archipel ; nous étudierons donc, autant qu'il est possible dans l'état actuel de la science, l'anthropologie, l'ethnographie et l'histoire de ces races, en commençant par celles que l'on y trouve le plus anciennement établies.

Bien qu'on ait recueilli des outils de l'époque quaternaire dans les provinces d'Ôsaka, d'Iwate et d'Echigo, etc., le Japon semble avoir été peuplé

(1) Cf. sur le Japon préhistorique, principalement l'œuvre de Hon. J. Milne, qui visita le Japon en 1876 ; entre autres communications (T. A. S. J.) : *Notes on Stone Implements from Otaru and Hakodate* (VIII, 1). *Evidences of the Glacial Period in Japan* (IX, 1). *Notes on the Koropok-guru or Pit-Dwellers of Yezo and the Kurile Islands* (X, 11.) Cf. en outre, MM. SO-FUSE et INUZUKA dans le *Journal de la Société anthropolog. de Tôkiô* (japonais).

longtemps après l'Europe, l'Asie continentale et l'archipel malais.

Les restes de l'époque préhistorique sont nombreux; on les divise en plusieurs groupes : fosses servant à l'habitation, piles de coquillages et de débris (*Kjækkenmædding*), dolmens ou tumulus, cavernes creusées de main d'homme.

Les grands tumulus, tous de l'âge du bronze ou même de l'âge du fer, sont l'œuvre des Wa ou Yamato, les ancêtres des Japonais actuels. Il n'en est pas de même des petits tumulus, des piles de coquillages et des fosses. Bien que ces divers monuments ne contiennent que des instruments de pierre, on ne saurait en fixer exactement l'époque, car les Aïnos se servaient encore récemment de haches et d'ustensiles de silex; mais l'examen des couches géologiques permet d'attribuer à quelques-uns des entassements une assez haute antiquité, comme aussi ce fait que primitivement ils s'élevaient au bord de la mer et que dans certaines parties de la côte ils s'en trouvent maintenant éloignés de plusieurs lieues.

Les fosses découvertes à Yezo et dans le nord de Hondô semblent appartenir aux ancêtres des présents Kamtchadals et Aléoutes. L'on ne compte guère plus de 4,000 Kamtchadals et 2,000 Aléoutes, les uns et les autres sont petits et très brachycéphales. Tous sont presque russifiés aujourd'hui, fors ceux qui, vers le milieu du dix-neuvième siècle, ont été importés dans les Kuriles par une compagnie russo-américaine. Les Aléoutes ont coutume de se réfugier pendant l'hiver dans des fosses creusées

perpendiculairement à un mètre ou même deux mètres de profondeur et recouvertes d'un toit d'herbes ou d'écorces supporté par des pieux; on pourrait donc les identifier avec les *Kohito*, les nains des Japonais et les *Koro-pog-guru* (jap. *Korobokhuru*) que les Aïnos prétendent avoir exterminés à Yezo.

Pour quelques archéologues, toutes les piles de coquillages retrouvées dans l'archipel appartiendraient aux Aïnos; si l'on objecte que ces piles renferment des fragments de vases et que les Aïnos ne savent pas fabriquer de poterie, ils prouvent que certaines tribus ont connu cet art : les autres l'auraient oublié depuis des siècles par l'habitude de se fournir chez les Japonais; si l'on objecte encore que des ossements d'hommes et d'animaux trouvés pêle-mêle dans les piles font présumer l'anthropophagie des habitants, et qu'au contraire les Aïnos d'aujourd'hui sont connus pour leur douceur, ils répondent que les mœurs de tous les peuples, même des peuples restés barbares, se sont adoucies sous l'influence de la civilisation générale. D'autres archéologues ne partagent pas cette opinion; ils s'appuient sur les anciennes *Histoires* chinoises et japonaises, qui distinguent nettement les Aïnos, les Ebisu des autres habitants de l'Archipel.

Quant aux caves, presque toutes creusées de main d'homme, les unes dans le rocher (*iwaya*), les autres dans la terre (*muro*), on les attribue généralement à une race de troglodytes mentionnés dans les *Histoires* sous le nom de *uchi-gumo*, « araignées de terre; » ce nom pourrait aussi s'appliquer aux

creuseurs de fosses ; de nombreux textes prouvent que les *tsuchigumo* étaient répandus du nord au sud de Hondô. Les caves les plus importantes sont les *hiaku-ana* ou cent caves de Kita Yoshimi-mura, près de Kônosu, dans la préfecture de Saitama. En réalité il y a plus de deux cents caves ; la plupart se composent d'une antichambre, d'un corridor et d'une seconde antichambre qui donne accès dans les cellules ; ces dernières sont voûtées : chacune d'elles contient deux couchettes taillées dans le rocher.

Ce qu'il faut surtout retenir des découvertes faites, c'est que les ancêtres des futurs Japonais envahirent Hondô par le sud-ouest et qu'ils s'avancèrent lentement vers le nord-est, en chassant devant eux les Aïnos, qui chassaient eux-mêmes les derniers représentants des races primitives, entre autres les creuseurs de fosses refoulés dans les Kuriles et le Kamtchatka.

B. — LES AINOS (1)

I

L'on a dit souvent que le mot japonais *aïno* avait

(1) Pour toutes les données d'ethnographie et de somatologie se rapportant soit aux Aïnos, soit aux autres peuples de l'Asie, cf. J. DENIKER : *Les Races et les Peuples de la Terre* ; P. TOPINARD : *L'Anthropologie* ; L. MANOUVRIER : *Craniologie humaine* ; les œuvres de QUATREFAGES et du D^r HAMY ; A. H. KEANE : *Man, Past and Present* ; RANKE : *Der Mensch*, etc.

L'œuvre la plus importante sur les Aïnos est : REV. J. BATCHE-

le sens de *metis* (la forme usuelle étant *ainoko*), ce serait un sobriquet : les Japonais ne prétendent-ils pas que les indigènes de Yezo sont issus d'un homme et d'un chien? mais il est plus probable qu'*aino* vient d'*ainu*, le nom que se donnent les Aïnos et qui a le sens d'*homme* dans leur langue. Les vieux Japonais les appelaient *Ebisu*.

L'on n'a pu rattacher les Aïnos à aucune race connue; les opinions émises à leur sujet diffèrent tellement que certains anthropologistes les considèrent comme les descendants des Européens établis dans l'Asie centrale avant les Mongols et que d'autres les rattachent aux Paléasiatiques : Chukchi, Koriaks, Kamtchadals, Yukaghirs, etc. Il n'existe plus d'Aïnos qu'à Yezo, à Sakhalin, et dans quelques-unes des Kuriles. En 1878 le recensement donnait 16.000 Aïnos dans les îles appartenant au Japon; leur nombre a diminué; on en compte environ 1.300 à Sakhalin. Ils forment trois branches, qui parlent d'ailleurs des dialectes assez peu différents; ce sont les Sara, les Ishikari et les Usu. Les Sara s'estiment de race supérieure. D'une taille au-dessus de la moyenne, environ 1^m,70, les Aïnos sont forts, trapus et bien proportionnés. Leur indice céphalique vivant est de 77,8. Ils ont le teint plus pâle que les Japonais, le visage court, le nez large et concave, les maxillaires saillants,

LOR, *The Ainu of Japan*. Il faut citer en outre dans T. A. S. J. les articles du même auteur, *Notes on the Ainu*, *The Ainu Vocabulary*, etc. (X, II) (XVI, I) (XVI, II) (XX, II) (XXI, II), REV. SUMMERS (XIV, II) et les livres ou articles d'Anoutchin, Scheube, S. Landor, etc.

les yeux bruns, brillants et de dimensions moyennes. Ce sont avec les Todas les plus poilus des hommes ; quelquefois leurs barbes noires tombent jusqu'à terre et certains vieillards sont velus comme des bêtes. La chevelure est abondante, mais dans les deux sexes on la coupe au ras des épaules.

Les Aïnos se vêtent l'hiver de fourrures, l'été de kimono plus courts et de manches plus étroites que ceux des Japonais ; leur vêtement national est une sorte de longue tunique, l'*attush*, dont ils fabriquent le tissu d'un brun rouge avec l'écorce d'un ormeau particulier à leurs îles ; les ornements brodés sont particuliers à chaque village ; ils diffèrent pour les deux sexes. Hommes et femmes portent des boucles d'oreilles et une longue ceinture, d'où pendent des verroteries ; les femmes y ajoutent des ornements d'or ou d'argent ; elles ont des bracelets et des colliers. Pour les deux sexes la coiffure est la même ou presque ; une toque en été, en hiver un bonnet dont les bords rabattus protègent le visage. Les vieillards aiment à se couronner de copeaux. Dans les deux sexes on se tatoue les bras. Les femmes se tatouent aussi des moustaches et souvent une raie sur le front, mais cet usage tend à disparaître.

Construites avec des pieux piqués en terre, les huttes sont recouvertes d'un toit de chaume : un vestibule donne accès dans l'unique pièce, mal éclairée par un trou percé dans la toiture. L'on s'assoit sur des nattes de jonc et l'on dort sur des peaux.



Très sales, les Aïnos sont peu intelligents et, malgré quelques écoles établies par les Japonais, d'une ignorance complète; ils ne savent pas écrire et pour compter font des nœuds dans des brins de paille. Ils ne cultivent pas le sol et ne connaissent qu'un animal domestique, le chien, qui l'été tire les barques et l'hiver les traîneaux. Les Japonais les emploient dans les pêcheries. Les femmes sont laborieuses; ivrognes et paresseux, les hommes vivent de la chasse et de la pêche, leur habileté à tirer de l'arc est connue; ils se servent de harpons pour prendre les phoques, et tuent les ours avec des pieux; les petits ours sont enfermés dans des cages et les femmes les allaitent.

Les Aïnos sont polygames et vivent sous le régime patriarcal. Certaines familles se reconnaissent comme supérieures à la masse du peuple; dans ces familles les femmes se tatouent une étoile bleue sur la joue droite.

Les Aïnos fuient le contact des Japonais, se gouvernent eux-mêmes et se libèrent des impôts moyennant un don en nature. Les villages forment de petites républiques où chaque citoyen ne peut jamais agir, même dans ses affaires privées, qu'avec le consentement de tous.

La dignité de chef devient héréditaire dans les familles qui sont élues à cette dignité; elle s'hérite de mâle en mâle et par primogéniture.



Les divinités des Aïnos, les *Kamui*, du japonais *Kami*, sont le dieu suprême et créateur (*kotan kara kamui*, etc.), les dieux du soleil (*tokap chup*), de la lune (*kunne chup*), du feu (*abe*), de la mer et des montagnes, il n'existe pas d'idoles de ces dieux. Les Aïnos rendent un culte aux ancêtres, comme à plusieurs des divinités et des personnages historiques du Japon, entre autres dans le district de Saru à Yoshitsune, un célèbre chevalier du douzième siècle. Les chefs de village remplissent les fonctions sacerdotales. Tous les ans, chaque tribu offre un sacrifice au dieu de la montagne; les prêtres choisissent l'ours qu'ils tiennent pour le fils du dieu : couronné de fleurs, cet ours est conduit sur la place du village, attaché à deux poteaux et percé de flèches. Les offrandes le plus habituellement présentées aux dieux sont les *inao* ou *nusa*, des morceaux de saule écorcé, dont les copeaux restés attachés au sommet semblent des houppes.

II

La langue aïno est agglutinante, mais n'a point de rapports avec le japonais. Ainsi terre est *chi* en japonais, *toi* ou *toitai* en aïno; soleil est *hi* en japonais, *tokap chup* en aïno. Les Japonais appellent

la femme *onna*, les Aïnos l'appellent *menoko*; les premiers disent *haha* ou *kaka* pour mère, les seconds *hopo*.

Voici un chant religieux des Aïnos.

Attention! Attention! En pleine fête, au milieu des buveurs un jeune homme s'est levé (*karaku-ne-guru* doit probablement se traduire par jeune homme, *kuru* ayant le sens de personne et *karaku* celui de neveu). Que dit-il? Pieusement il invoque les dieux de la mer, ces dieux toujours présents quand ils peuvent saisir les feuillets de papier offerts aux ancêtres : sa main droite tient les feuillets, sa main gauche une tasse remplie de sake pour les libations. Partout où tombe le regard des dieux marins on parle aïno et des chants retentissent en leur honneur. Touchés par le sacrifice, ces dieux murmurent et se frappent la poitrine de leur divin éventail; en quelque endroit que frappe l'éventail, sa force soulève la tempête, les dieux accumulent les nuages. Mais le jeune homme reste sans crainte. Il sait que sa prière fut écoutée (1).

Et voilà maintenant une légende populaire.

Un guerrier, dit Poiyaumbe ou le brave Aïno, est amoureux de la dame de Kunnepet, que le dieu du tonnerre, un affreux nain, a choisie pour femme. Un duel décidera du sort de la dame : le guerrier est assisté de la belle déesse, sœur du dieu des loups, et le dieu du tonnerre de sa propre sœur, une hideuse sorcière; ils combattent d'abord sur la terre, puis dans le ciel, enfin dans les enfers; la protection du dieu des loups assure le triomphe de

(1) Cf. la traduction allemande de Pfizmaier dans les *Comptes rendus de l'Université de Vienne*.

Poiaumbe, qui épouse la dame de Kunnepet (1).

Chant religieux et légende sont assurément inspirés du Japon, mais on y retrouve l'esprit belliqueux des anciens Ebisu, si différents des timides Aïnos d'à présent.

C. — LES PEUPLES OURALO-ALTAÏQUES (2)

I

Pendant les dix derniers siècles de l'ère ancienne il se produisit dans l'archipel de nombreuses invasions.

Nous distinguerons d'abord les colonies établies dans le sud-ouest de Hondô; ces colonies étaient originaires de l'Asie septentrionale et appartenaient à la famille ouralo-altaïque. Comme nous l'avons dit dans l'Introduction, ce terme d'*ouralo-altaïques* s'applique, d'une part, à une division géographique et désigne tous les peuples qui habitent ou qui ont habité la région que l'Oural limite à l'ouest et dont les monts Altaï forment le centre; il s'applique, d'autre part, à une division linguistique et désigne tous les peuples parlant des langues agglutinantes que l'on croit pouvoir classer dans un même groupe dont les langues de quelques peuples de cette région formeraient le type.

(1) Cf. la traduction anglaise du R. Batchelor (T. A. S. J. XVIII, 1).

(2) Cf. ce qui est dit dans l'introduction des peuples ouralo-altaïques et des langues agglutinantes.

Les caractères somatiques des peuples ouralo-altaïques varient beaucoup; petite chez les Mongols propres, la taille est élevée chez les Mandchoux et les Turcs Ottomans; les membres sont d'ordinaire de proportions normales, le cheveu est à coupe droite, le plus souvent noir et raide, parfois châtain, rarement blond ou ondulé; la peau est plus ou moins colorée, mais toujours jaune; l'indice céphalique de 80 à 85 chez les vrais Mongols, de 78 à 80, chez les peuples de races mélangées, de 77 chez les Ostiaks et les Vogouls; les yeux sont presque toujours noirs, quelquefois bruns ou même bleus; le nez est petit avec les narines larges, camard dans les basses classes, droit ou même légèrement aquilin dans les hautes classes.



Nous rappellerons aussi que les langues ouralo-altaïques se répartissent en plusieurs groupes : finno-hongrois, samoyède, turc, mongolique et tOUNGOUZ, plus le japonais et le coréen, classés souvent à part. Bien que ces langues diffèrent profondément les unes des autres et que l'on ne puisse trouver de racines communes entre le japonais et le hongrois par exemple, elles présentent quelques-uns des mêmes caractères. Non seulement elles sont agglutinantes, mais encore il prévaut chez toutes une loi dite d'harmonie vocalique; si les voyelles du radical sont brèves, celles des affixes deviennent brèves; si les voyelles du radical sont longues, celles des affixes deviennent longues.

II

Au début de l'époque historique on trouve les peuples ouralo-altaïques établis dans la Sibérie et l'Asie centrale, mais ils n'en sont pas originaires; quelques auteurs les font venir du Thibet, d'autres de l'Indo-Chine; on veut placer leur berceau primitif comme celui de toute la race mongole dans les îles de la Sonde. Les fouilles archéologiques ont prouvé qu'avant l'arrivée des Mongols septentrionaux dans le Plateau central et la Sibérie, ces régions étaient habitées par un peuple dolichocéphale que l'on prétend d'origine européenne. A l'époque préhistorique, la poussée des invasions aurait été de l'ouest à l'est; ce serait la fondation de l'empire chinois qui leur aurait imprimé la direction contraire. Nombre de visages ovales et de teint clair rencontrés dans l'Asie orientale, notamment en Corée, semblent justifier cette hypothèse.

Souvent on attribue aux peuples ouralo-altaïques des qualités morales particulières : ils seraient positivistes et n'auraient que de très vagues idées religieuses, leur amour de la nature serait prononcé, l'absence de termes génériques dans leurs langues et de symboles dans leurs poésies prouverait que leur esprit est incapable de généralisations. Leur caractère serait tantôt hardi, entreprenant, courageux et cruel, tantôt froid, réservé, doux et apa-

thique. Il faut observer que les peuples ouralo-altaïques, si même ils ont une commune origine, se sont alliés avec des races très différentes. D'ailleurs, il est difficile de parler des qualités morales d'une race sans tenir compte de son histoire, qui pour la plus grande part a formé ces qualités, et les peuples ouralo-altaïques ont eu les destinées les plus diverses : quelques-uns sont parmi les plus avancés, d'autres parmi les plus barbares du monde. Mais ce que l'on ne saurait trop mettre en relief, c'est le rôle important que ces races prises dans leur ensemble ont joué dans l'histoire de l'humanité. Les Soumériens, qu'on a quelquefois rapprochés de ces peuples, ont contribué à former la première civilisation véritable, celle de la Chaldée. Plus tard, les Touraniens mêlés aux Iraniens eurent une grande influence sur la Perse et sur l'Inde, et la civilisation de ce dernier pays est en grande partie due aux Dravidiens, qu'on rattache aux peuples ouralo-altaïques. Au moyen âge, il faut rappeler les différents empires des Uigurs et des Turcs, notamment les Tahérides, les Ghaznévides, les Seldjukides et les Khowarezmiens; les Mongols fondèrent en Chine la dynastie de Yuen, plus tard dans l'Inde l'empire du Grand Mongol, tandis que les Turcs ottomans conquéraient l'Asie antérieure, le nord de l'Afrique et le sud-est de l'Europe. Au dix-neuvième siècle trois nations ouralo-altaïques ont atteint un haut degré de civilisation : ce sont les Finlandais, les Hongrois et les Bulgares, d'origine turco-finnoise mais parlant une langue slave ; de plus il existe un important élément ouralo-altaïque dans la popu-

lation de la Roumanie, de la Serbie, de la Russie d'Europe et d'Asie, de la Suède et de la Norvège septentrionales, de la Pologne, de l'Allemagne et de l'Autriche orientales.

D. — LES MALAIS

I

Il s'est produit au Japon un second courant d'invasions : venus sans doute des Philippines, par Formose et les îles Riûkiû, des Malais (*Mareijin*) s'établirent à Kiushû et Shikoku, plus tard dans Hondô.

La race malaise ou mongole-océanique est la plus dispersée du monde, puisqu'elle s'étend du Japon à la Nouvelle-Zélande et de l'île de Pâques à Madagascar. Partout elle s'est mélangée avec d'autres races, principalement avec les Indonésiens, les Polynésiens, les Chinois, les Arabes (Moros), les Dravidiens, les Indiens du Nord, les Birmans et avec des races inférieures comme les Papous, les Mélanésiens, les Australiens et les Négritos.

Comme caractères de la race malaise, on peut indiquer la petitesse de la taille (1^m,61), les membres étant plutôt délicats, les pieds petits, les cheveux noirs et raides; peu ou point de barbe; le teint jaunâtre, presque pâle chez les Hovas, d'un brun olive dans l'Asie orientale; l'indice céphalique d'environ 85; les mâchoires et les maxillaires légèrement saillants; le nez petit, souvent presque droit, avec les narines larges; les yeux noirs, de

grandeur moyenne, horizontaux ou légèrement obliques, la paupière bridée, les lèvres épaisses et le plus souvent proéminentes.

Les langues parlées par les Malais et les Polynésiens forment la famille malaise-polynésienne; elles sont agglutinantes, mais avec tendance à la flexion par l'usage d'inflixes. Les Malais propres se servent de l'alphabet arabe, les autres membres du groupe malais d'alphabets qui semblent dérivés de l'alphabet sanscrit.

La race malaise se subdivise en race protomalaise et race malaise propre. Les Protomalais comprennent les Lampongs, les Atchinais, etc., de Sumatra; les Sondanais, les Javanais, les Madurais; les Dyaks de Bornéo, les habitants de Bali et de Lombok; certains peuples des Célèbes et des Philippines; les aborigènes de Formose; enfin les Hovas, les Betsimisarakas et les Sakalaves de Madagascar. Plusieurs de ces peuples sont quelquefois rangés parmi les Indonésiens. Les Malais propres, qui semblent de race très mélangée, sont établis dans la péninsule malaise à Sumatra, à Bornéo, et dans d'autres îles où ils ont formé des peuples de caractères légèrement différents; les nobles de Java sont des Malais propres.

Si l'on excepte quelques tribus sauvages de Bornéo et de Sumatra, les Malais s'adonnent généralement à l'agriculture; ils se nourrissent de riz; ils se vêtent du *kain* et du *sarong*.

Dans les îles de la Sonde et le sud de l'Indo-Chine les Malais ont atteint, sous l'influence de l'Inde, puis de l'islam, une civilisation avancée; ils ont fondé

dans tout l'archipel des États puissants et bien gouvernés, aux quatorzième et quinzième siècles même un puissant empire; ils ont produit une littérature variée, où l'on trouve de grands poèmes, construit les temples hindous de Brambanan et de Dieng, le célèbre monument bouddhiste de Boro Budur, couvert tous ces édifices de sculptures, dont quelques-unes sont remarquables.

II

Les Malais sont d'ordinaire dissimulés, défiants, calmes et silencieux; mais leur caractère est inégal; d'une sensibilité, d'une nervosité que certains auteurs veulent appeler féminine, ils sont sujets à des crises de la maladie nommée *latah*, qui les rend faibles, timides, faciles à hypnotiser. Les femmes atteintes de *latah* se déshabillent devant les hommes ou jouent à la balle avec leurs enfants. Les Malais sont aussi sujets à l'*amok*, qui porte chez les Tagals le nom de *malimali*. Pris de fureur et comme assoiffé de sang, un homme tire son kris, court par les rues, tuant tous ceux qu'il rencontre. La foule hurle « Amok! Amok! » et se jette sur le frénétique, qui meurt en combattant, heureux de voir couler le sang des autres, heureux de voir couler son sang.

Les Malais sont aussi très superstitieux; ils tiennent les tigres pour de mauvais génies qui peuvent prendre l'apparence humaine.

Une jeune femme, dont le mari revient tard la nuit, se cache un soir pour le guetter. La lune se lève. Horreur! elle aperçoit un tigre sur l'échelle qui conduit à leur maison. Une puissance mystérieuse gèle son sang, arrête sa voix, paralyse ses membres. Seuls ses yeux vivent encore. Et voilà que le tigre, dont les griffes la touchent presque, commence de se transformer lentement. Sous le masque de plus en plus vague de la bête, elle croit distinguer, elle distingue les traits de son mari. Un moment encore, et d'un pas naturel son mari lui-même gravit l'échelle de la maison. Aussitôt, elle recouvre la chaleur, la voix, l'usage de ses membres, le charme horrible a disparu (1).

Mais ce qui distingue surtout les Malais, c'est la fierté de leur humeur, leur politesse, leur courage, leur violence, leur esprit vindicatif et leur tempérament militaire. Il n'est pas de plus hardis marins, comme il n'était pas autrefois de plus dangereux pirates; sur leurs *praus* les Malais menangkabau et les Bugi des Célèbes ne cessent de parcourir l'archipel de Sumatra aux îles Aru.

Il convient aussi de remarquer que les Malais barbares rapportent des têtes coupées comme trophées; nous retrouverons cette coutume chez les Japonais du moyen âge.

Sans doute beaucoup de Malais ont perdu aujourd'hui de leur vigueur, surtout par les croisements ou l'influence du milieu; les Malgaches ont corrompu

(1) H. CLIFFORD, *In court and kampong*. — H. O. O'BRIEN, *The Latah*, dans le Journal de la R. As. Soc. de Singapore.

les Hovas, jadis fiers et belliqueux; les Polynésien et les autres Océaniens ont amolli les Javanais. Mais le vrai Malais, surtout le Malais musulman, est encore le soldat d'autrefois. Les nobles de Java se font remarquer par leurs grandes manières et leur humeur hautaine; ils portent toujours le kris à la ceinture, et le gouvernement hollandais ne peut empêcher leurs vendettas. Le sultan d'Akye (Atchin) dans l'île de Sumatra a défié pendant trente ans les flottes et les armées des Pays-Bas. Après s'être révoltés contre les Espagnols, les Tagal des Philippines ont longtemps résisté aux Américains, sous l'influence de ces derniers ils semblent aujourd'hui se former rapidement à la liberté politique, à la vie industrielle et commerciale.

E. — LES CHINOIS (1)

Enfin, et c'est là le troisième courant d'immigration, des colonies coréennes et chinoises s'établirent à plusieurs reprises dans l'archipel; les plus anciennes peuvent dater du début de l'ère moderne; les plus importantes datent sûrement du sixième et du septième siècle : nous savons par les chroniques

(1) Cf., outre les ouvrages cités plus haut, les traductions des *Classiques*, entre autres celle de LEGGE et la belle traduction de SZE-MA-TS'ÏEN par M. CHAVANNES, les histoires de DOUGLAS (en anglais) et de GÜTZLAFF (en allemand) — D^r. A. SUPAN : *Bevölkerung der Erde, Asien*, 1901. — Pour l'anthropologie et l'ethnographie les ouvrages et les articles de MM. DENIKER, RICHTHOFFEN, KEANE, REIN, D^r HAMY, MANOUVRIER, TOPINARD, A. DE MORTILLET, etc., et la *Géographie* d'E. RECLUS.

japonaises qu'à cette époque un grand nombre de nobles de cour, de fonctionnaires et presque tous les artisans et les marchands étaient d'origine chinoise ou coréenne.

Les Japonais appellent la Chine : *Shina* ; autrefois ils lui donnaient les noms de *Morokoshi*, pays lointain et de *Kara* (Corée).

>

*
* *

La population actuelle de l'empire chinois est évaluée à 330 millions d'habitants ; il faut y ajouter plusieurs millions de Chinois émigrés dans l'Indo-Chine, dans l'archipel Malais, en Amérique et dans l'Afrique australe.

La race chinoise n'est pas homogène, on y distingue au moins cinq ou six grands éléments ethniques. Ce sont d'abord les tribus aborigènes qui occupaient la Chine avant l'arrivée des *hommes aux cheveux noirs* et que l'on retrouve encore dans l'ouest et le sud sous les noms de Man-tse, Miao-tse, I-gen, Man, Tho, etc. ; puis des peuples de la famille thibétaine comme les Lolo, les Lissu, les Mosso, les Lutse, et sans doute aussi des Thibétains propres, beaucoup de ces peuples aujourd'hui confondus avec les aborigènes du premier groupe ; troisièmement les *hommes aux cheveux noirs* les ancêtres des vrais Chinois ; quatrièmement les envahisseurs : Turcs, Huns, Toungous, Mongols, Mandchoux, etc. ; enfin des colonies d'origine malaise, où se retrouvent des croisements indonésiens et polynésiens.

Si nous laissons de côté les aborigènes et les

colonies purement étrangères, nous distinguerons dans l'Empire du Milieu trois grands types : les Chinois du nord, du centre et du sud.

Les Chinois du centre, dont les caractères somatiques sont le plus proprement chinois, ont le cheveu noir et raide à section circulaire, peu de barbe, le teint jaune, l'indice céphalique de 77 à 80, les pommettes et les maxillaires saillants, l'indice nasal variable, le front fuyant, les tempes étroites, les yeux petits, noirs, obliques au nez, les paupières bridées, la stature moyenne et les membres normaux.

Les Chinois du nord, fortement mélangés par des croisements avec les diverses races ouralo-altaïques, présentent une taille élevée; 54 mensurations d'habitants du Chefu et du Kulja donnaient une moyenne de 1674. Le type est sous-brachycéphale avec tendance à la mésocéphalie dans le nord, à la brachycéphalie dans le sud; la peau est peu colorée et le visage présente un type assez allongé.

Les Chinois du sud sont petits, sous-brachycéphales (excepté dans le Kwang-Si), leur face est losangique ou carrée avec des pommettes élargies latéralement; le nez, toujours sans cartilage dans le haut, est souvent aquilin. Beaucoup de sujets présentent un type malais.

*
* *

Il est difficile de déterminer les traces que l'immigration chinoise a laissées dans l'aspect physique de la population japonaise. Sans doute quel-

ques types de nobles pourraient se rapprocher des types chinois les plus aristocratiques, et dans le visage de l'homme d'État, du marchand vieillissant nous retrouvons la finesse, la gravité, l'expérience sceptique qu'ont ceux des lettrés ou des commerçants chinois du même âge, mais dans l'ensemble le type des Japonais diffère du pur type chinois. D'ailleurs ni les Chroniques japonaises, ni les Histoires chinoises ne parlent de colonies qui aient quitté les ports du Kwantung pour se rendre directement dans l'archipel et les expéditions aux Iles Bienheureuses que rapportent les légendes peuvent avoir cherché Formose ou les Philippines. Les Chinois qui s'établirent au Japon venaient donc de Corée; il est probable que leurs familles avaient séjourné soit dans la péninsule, soit en Mandchourie et que leur type était déjà celui des Mongols du nord. Cependant, il est remarquable que les Chinois qui se rapprochent le plus de certains types japonais sont ceux de la province de Canton, où l'on trouve des visages allongés et des nez aquilins; les Cantonais ont dû s'allier avec des Malais, qui leur auront donné du sang indonésien ou polynésien.

I (1)

Par contre la civilisation chinoise exerça sur la

(1) Les noms en italiques entre parenthèses qui suivent les noms chinois sont leur traduction sino-japonaise.

civilisation japonaise une influence prépondérante. C'est en examinant la constitution du gouvernement, de la famille et de la société au Japon, c'est en montrant comment se sont développés son art et sa littérature, qu'il faudra étudier en détail les formes de la civilisation chinoise dont le Japon s'est inspiré; mais dès maintenant il importe de donner les grandes lignes de cette civilisation, et d'en raconter brièvement l'histoire avant le septième et le huitième siècle, époque où le Japon se transforma sous l'influence de la Chine; les événements postérieurs de cette histoire seront exposés aux périodes correspondantes de l'histoire du Japon.

L'histoire de Chine débute par des mythes dont les éléments semblent s'être fixés à des époques très différentes, nous avons vu que plusieurs trahissent une origine babylonienne. Le créateur du monde est un homme monstrueux, Pan ku (*Ban ko*), qui a pour successeurs les douze souverains de la lignée céleste, les onze souverains de la lignée terrestre, les neuf souverains de la lignée humaine, puis d'autres princes non moins fabuleux. Suit une série de légendes se rapportant soit aux peuples qui occupaient la Chine avant les Chinois, soit aux Chinois avant leur arrivée en Chine; ce sont celles des trois grands empereurs Fu Hi (*Fuk-ki*) (2852 ou 3332 avant notre ère), Shen Nung (*Shin nō*) (2737), Hwang Ti (*Kō Tei*) (2697-2597), auxquels succèdent des princes de moindre importance. Puis c'est une nouvelle série de légendes où se reflète la vie des trois grands chefs qui auraient conduit

les Chinois à la conquête de la Chine : Yao (*Giò*) (2356-2258), Shun (*Shun*) (2255), Yu (*U* ou moins bien *Gu*) (2205-2196); ce dernier fonda la première dynastie dite de Hia (*Ka*) (2205-1767), à laquelle succéda la seconde dynastie dite de Shang (*Shò*) (jusqu'en 1122) (1).

A ces légendes qu'elle ne peut admettre, l'histoire ne saurait rien opposer de certain, puisque la Chine ne possède aucun monument ancien. Quelques inscriptions sur des objets de bronze, notamment des cloches, paraissent remonter au quinzième ou au quatorzième siècle de l'ère ancienne; elles ne présentent aucun intérêt historique. La plus ancienne inscription historique semble être celle qui se trouve sur douze tambours de pierre dans le temple de Confucius à Pe king et déjà le lettré chinois Cheng Ts'iao (*Tei Shò*) (1108-62) ne pensait pas qu'elle fût antérieure à 250 av. J.-C.

Sur le berceau de la race chinoise on a émis les hypothèses les plus diverses : quelques anthropologues prétendent que, originaire de l'archipel malais, cette race se serait formée avec son type actuel dans le Thibet à l'époque pleistocène, c'est-à-dire alors que le plateau moins élevé n'avait pas le climat rude d'aujourd'hui. D'autres font venir les Chinois de l'Asie sud-occidentale. Peut-être l'invasion des *hommes aux cheveux noirs* en Chine se rattache-t-elle au grand mouvement que produisit chez tous les peuples de l'Asie l'émigration cana-

(1) Les Chinois et les Japonais ne font dater l'avènement d'un souverain que du jour où le deuil de son prédécesseur est achevé. Je n'ai donné ici que la date des avènements.

néenne de 2000 av. J. C. En tout cas il ne paraît guère douteux, comme nous l'avons montré dans l'Introduction, que les Chinois ne doivent leur civilisation à l'Elam et à la Babylonie, et que par l'Asie centrale ils n'aient conservé des relations avec l'Inde et l'Assyrie; leur civilisation n'est donc pas originale comme on l'a longtemps soutenu. La langue chinoise, qui doit être étudiée plus loin quand il sera parlé de son influence sur la langue japonaise, est une langue purement monosyllabique; sa transformation de langue agglutinante en langue monosyllabique ne semblerait même pas très ancienne.

II

Voici maintenant le tableau que nous pouvons nous faire de la société chinoise à l'époque de l'invasion.

Descendus du plateau central, des clans de pasteurs, indépendants mais alliés, pénètrent dans le bassin de la rivière Jaune vers le vingtième siècle avant Jésus-Christ. De moyenne stature, ces nomades ont le type mongolique : le teint cuivré, la tête plate, les yeux obliques avec des paupières bridées, les maxillaires forts, le nez petit au cartilage peu saillant; leur barbe est longue, mais clairsemée; ils s'enorgueillissent de leurs cheveux noirs épars sur leurs épaules. Vêtus de peaux de bique,

ils poussent des troupeaux de vaches et de moutons. D'immenses forêts couvrent la vallée de la rivière Jaune; un gibier abondant les habite : dans le haut du bassin, le tigre, l'ours, le loup, le renard; plus en aval, le sanglier et le rhinocéros; partout des cerfs, des antilopes, des singes, des faisans, des tortues. Sur les bords du fleuve vivent des indigènes au corps tatoué, que les hommes aux longs cheveux, les Chinois, massacrent ou repoussent dans l'intérieur des forêts. Et le *livre des histoires* s'ouvre par un tableau dramatique : le Hwang-Ho (*Kô ga*) débordé, les femmes et les enfants réfugiés sur les collines, tandis que les hommes cherchent à sauver leurs huttes et leurs bestiaux.

Avec le temps, la rivière fut endiguée, l'on défricha les forêts. Les pasteurs se creusèrent des maisons dans les falaises de sable amoncelées par le vent du désert et les dépôts des fleuves; des escaliers conduisaient dans les champs; les routes se trouvaient au fond de tranchées, qu'on suivait pendant des lieues avant de trouver une issue. Au confluent des cours d'eau s'élevèrent des villes aux maisons de briques et de bois. La population augmenta rapidement; un recensement du neuvième siècle avant Jésus-Christ l'aurait fait estimer à vingt et un millions (1). Les Chinois se nourrissaient de riz, de froment, de viande de porc, de poisson et de fruits. Ils buvaient des liqueurs fermentées. Hommes et femmes portaient des pantalons et de longues blouses, des robes à

(1) En réalité 13.704.923 personnes imposables. Tous ces recensements donnés par Ma Twan Lin ne peuvent être pris que comme indications.

traîne pour les cérémonies. Les vêtements des riches étaient de laine, de gaze ou de soie; les pauvres tissaient les fibres du dolicho, une plante grimpante qui servait aussi à fabriquer des chaussures. Les Chinois connaissaient la poterie et travaillaient l'or et le bronze. Leurs observations ou plutôt leurs traditions leur avaient permis d'établir un calendrier. Ils possédaient des hiéroglyphes, qui se transformèrent avec le temps en écriture idéographique. Seuls, les débiteurs et les criminels servaient comme esclaves; le père avait droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants.

La religion était patriarcale : les Chinois adoraient le ciel, le père de toutes choses, les génies des collines et des eaux, qui le servent comme des fils. La principale divinité était Shang Ti (*Jô Teï*), que certains auteurs identifient avec le ciel et que d'autres croient avoir été un dieu personnel. Le culte rendu aujourd'hui à Shang-Ti est purement nominal. Deux caractères distinguent la cosmogonie chinoise : elle est chaste et ne connaît pas l'anthropomorphisme.

Voici l'un des hymnes les plus anciens :

Le soc aiguisé de la charrue brille [au soleil], les hommes retournent le sol, puis jettent la semaille... Coiffés de chapeaux de paille, les femmes, les enfants arrachent avec la houe les mauvaises herbes. — Les herbes meurent, nourrissent le sol; le millet grandit tous les jours — Déjà la moisson d'or tombe sous la main du faucheur; les gerbes entassées forment une muraille. — Les granges les recueilleront. Que les femmes et les enfants se reposent ! le travail de l'année

est fini. — Nous tuerons le taureau aux lèvres noires, aux longues cornes recourbées. C'est le sacrifice du moissonneur. — Nos enfants recevront de nous l'héritage de ces rites consacrés par nos aïeux vénérés. (*Shi King*, IV, 1, § 3, 6.)

Des cérémonies funèbres avaient lieu sur la tombe des ancêtres. L'on trouve dans les Odes :

Entendez les tambours. Les hommes sont rangés. Gloire à la descendance du Grand Aïeul, le héros sans pareil qu'invoque notre chef. Qu'il se manifeste à nous ! C'est notre consolation de le sentir encore au milieu de ses enfants. Ecoutez ce bruit sourd . le tambour. Les notes claires de la flûte lui répondent... Voici les cloches maintenant. Les danseurs se meuvent avec grâce... Tel est le service dont les ancêtres nous ont légué la tradition... Daigne le père accepter les hommages de son fils ! Ainsi les saisons doivent se suivre, et l'automne succède à l'été. (*Shi King*, IV, 3, 1.)

Comme la religion, le gouvernement était patriarcal. L'autorité appartenait au chef du clan ; maître du sol, il le partageait entre les pères de famille suivant le nombre de leurs enfants. Vers le dixième siècle avant Jésus-Christ la coutume du partage avait disparu, et, de fait sinon de droit, les Chinois connaissaient la propriété privée.

Le chef du clan le plus puissant avait le rang de Ti (*Tei*) (empereur ou fils du Ciel). Ce rang appartenait d'abord au clan de Hia (2205-1766), puis à celui de Shang (jusqu'en 1122). D'après les récits légendaires des Chinois, le dernier des Hia, Kieh Kwei (*Ketsu*) (1818-1766) aurait été un monstre ; T'ang (*T'o*) (1766-53), le fondateur des Shang (*Sho*),

aurait donné l'exemple de toutes les vertus. Mais ses descendants n'auraient pas suivi ses maximes, et les crimes du dernier, Cheu Sin (*Chü*) (1154-23), auraient dépassé ceux de Kieh. T'a Ki (*Dakki*), la maîtresse de Cheu Sin, est la plus cruelle et la plus folle des favorites impériales.

* (1)
* *

Les Chinois n'avaient pas seulement à lutter contre les aborigènes; ils devaient repousser les invasions continuelles des peuples de l'Asie centrale; les uns, d'origine altaïque comme les Tukiue (les Turcs), les Hiung Nu, les Sien-pi, les autres d'origine encore mal établie comme les San san et les Yue chi. Vers le douzième siècle une invasion de tribus ouralo-altaïques donna la suprématie au clan de Cheu (*Shü*) (jusqu'en 255); ce clan s'établit dans le bassin moyen de la Rivière Jaune. Par suite de leur origine étrangère, les Cheu prirent le titre de Wang (*ô*), roi, au lieu du titre de Ti (*Tei*), empereur. Les historiens nous présentent les premiers Cheu comme des sages sans reproche; ce sont Si Pe (*Sei Haku*) (1231-1135) et ses fils, Wu Wang (*Bu ô*) (1169-16, roi en 1122) et le duc Cheu (*Shü kô*) † 1105, régent du royaume après la mort de son frère aîné. Cependant avec ces princes apparaissent des mœurs barbares : ils s'entouraient d'eunuques et de sorciers; les femmes et les principaux serviteurs étaient ensevelis dans les tombeaux des grands, une cou-

(1) Toutes les dates antérieures à Confucius sont suspectes.

tume qui subsista pendant six siècles. Soldats de caractère, menacés toujours par les incursions des nomades, les Cheu distribuèrent des fiefs à leurs parents et à leurs serviteurs; ils leur donnèrent les titres de duc, de marquis, de comte et de baron. L'histoire a conservé les noms de 198 fiefs; il en aurait, dit-on, existé 1800. Bientôt anciens et nouveaux clans se rendirent indépendants. Plusieurs formèrent de puissants royaumes dans la vallée du Yang Tse Kiang (*Yösu kö*); entre le sixième et le troisième siècle, ils en conquièrent le bassin tout entier sur les indigènes qui pendant mille ans restèrent mal soumis. Les Chinois y trouvaient une contrée toute différente du bassin de la rivière Jaune : plus de falaises, de grandes plaines couvertes de forêts bientôt défrichées, un fleuve immense, des marais, des lacs, dont une véritable mer intérieure, le Tung Ting. Le sol était moins riche, mais le climat plus doux, et le Yang, le fleuve mâle, ne connaît pas les caprices meurtriers de la rivière Jaune, que les Chinois appellent la rivière femme. Les cours d'eau, la mer rendaient les communications faciles.

Au nord, au sud du Yang, la Chine se couvre alors de châteaux. Des murailles en terre. Dans l'enceinte, des maisons basses de briques et de bois presque cachées sous les grands toits aux angles recourbés vers le ciel; une tour ronde ou carrée, le *tai*, avec plusieurs étages de galeries et des escaliers extérieurs. Le noble conduit son char de guerre : quatre chevaux couverts de cottes de mailles et de caparaçons, la tête ornée de plumes; un char carré de bois rouge, avec de lourdes roues; sur

le devant, des boucliers où sont peints des dragons; derrière, deux lances ornées de banderolles; contre chaque paroi un arc dans un cadre de bambou. Vêtu de buffle, le noble porte une cotte de mailles sur la poitrine; une peau de tigre sur les épaules, l'épée au flanc, le trident à la main, un casque orné de coquilles et surmonté d'une aigrette. Et c'est une vie de combats, de conquêtes, de chasses, de sacrifices royaux suivis de banquets où Tartares et Chinois, armés, vêtus de fourrures, vêtus de soie, s'enivrent, dévorent les porcs rôtis tout entiers; mais c'est aussi le courage, l'amour des aventures, la chevalerie, à la cour de certains princes le respect des Rites, la politesse, la culture des lettres et de la philosophie. Sous le climat plus doux, dans les sites pittoresques du Cheh Kiang (*Sek kô*) beaucoup se changent même en esthètes savamment débauchés.

III

Ce mélange de rudesse et de civilisation donna au caractère chinois une vigueur jusqu'alors inconnue et cette vigueur du caractère réagit heureusement sur l'intelligence. La fin de l'époque féodale (du sixième au troisième siècle) est une époque capitale pour la pensée chinoise. C'est alors qu'écrivirent les philosophes Confucius (K'ung Kiu ou K'ung Tse, *Kôshi*), Lao-tse (*Rôshi*), Chwang-tse (*Sôshi*)

(vers 330), Mencius (Mêng ko ou Mêng Tse (*Mòshì*) (372-289); Meh-tse (*Boku shi*), qui enseigne l'altruisme (quatrième ou cinquième siècle); K'u Ping (*Kutsugen*) (vers 314), un ministre exilé qui composa de célèbres élégies; enfin l'auteur anonyme de l'*Histoire de la lutte des États*, etc.

A ces maîtres, dégoûtés de l'anarchie féodale, l'époque légendaire des rois pasteurs apparut comme l'âge d'or. Ne cessant d'opposer le présent au passé, ils prêtaient aux héros morts des invectives contre les abus qu'eux-mêmes condamnaient. Ainsi ce discours du *livre des Odes* :

S'avançant au-devant de l'empereur Cheu Sin, le roi Wen Wang (Si Pe) dit : « Sire, ta cour est luxueuse, ta volonté sauvage : tu ne recueilles que la haine. Sans vertu toi-même, tu méprises la vertu : voilà pourquoi tes actes sont mauvais et tes courtisans méchants. »

S'avançant au-devant de l'empereur, le roi dit : « Sire, hélas ! hélas ! ce n'est pas l'esprit du ciel qui rougit ta face, mais l'ivresse. Tu ne sais pas distinguer entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres. Tes orgies durent nuit et jour, tu as rendu le jour aussi noir que la nuit. » (*Shi-king*, III, III, I.)

En cherchant à codifier les coutumes du passé, les mécontents devinrent des philosophes; le plus illustre de ces philosophes est Confucius (551-479). Les écrits de ses disciples et la tradition nous le montrent : grand, maigre, « le dos en forme d'écaille de tortue », le teint foncé, les cheveux longs, toute sa barbe; il portait de longues robes; suivant les cérémonies, la soie en était bleue, jaune, carnation, blanche ou noire; certaines étaient doublées et

bordées de fourrure. Pour écrire ses livres, Confucius se servait de tablettes de bambou, traçant les caractères avec un bâtonnet enduit de laque ou les gravant de la pointe de son couteau. Sa vie était frugale, mais sans prétention d'ascétisme. Jamais il ne se départait de manières solennelles, même dans la société de son fils et de ses disciples.

D'abord fonctionnaire subalterne, puis professeur, il devint à cinquante ans le premier ministre de son suzerain, le duc de Lu : son administration fut heureuse, mais le prince, ami du plaisir, ne supporta pas longtemps un conseiller trop sévère. Dès lors le sage mena la vie d'un philosophe errant. Le nombre de ses disciples se chiffrait par milliers ; leur admiration ne pouvait le consoler de sa disgrâce : « Nul ne veut de moi, disait-il. Je sens que mon heure est venue. »

D'esprit conservateur, de caractère froid, de manières solennelles, Confucius ne prétendit rien inventer ; il prit la tradition tout entière, religion, culte des ancêtres, coutumes, gouvernement, art, littérature, histoire, et la coordonna en système, lui donnant la rigueur et le tour conventionnel qui sont la marque de son esprit. Sa conception fondamentale est celle de la Triade : le Ciel impersonnel, la Terre et l'homme. La Triade est représentée dans la famille par le père, la mère et l'enfant ; dans l'État par le souverain, qui est à la fois le père et la mère et par les sujets qui sont les enfants.

Ce système sera exposé dans le chapitre consacré au confucianisme japonais.



L'application des préceptes du confucianisme emportait l'abolition du régime féodal. Dans une famille il ne peut y avoir qu'un père, de même dans l'empire il ne peut y avoir qu'un souverain. Amoureux du passé, les disciples du Sage reculaient devant les conséquences de leurs propres doctrines. Mais sans doute sous l'influence des grands empires fondés alors dans l'Asie Antérieure, les rois de Ts'in (*Shin*), l'État resté barbare qui séparait la Chine de l'Asie centrale, renversèrent la dynastie de Cheu et détrônèrent tous les princes ; pour effacer jusqu'au souvenir de la féodalité, ils divisèrent la Chine en provinces. Le plus illustre d'entre eux se proclama en 221 empereur sous le nom de Shi Hwang Ti (*Shi Kò tei*) (259-210) ; il construisit la *grande muraille* pour mettre fin aux invasions des barbares, principalement des Hiong-Nu, établit le système administratif qui a depuis prévalu ; c'est le véritable fondateur de la puissance chinoise. Mais les récriminations des philosophes attachés à la féodalité leur attirèrent des persécutions, les livres de Confucius et de ses disciples furent brûlés ; aussi les lettrés ont-ils voué à l'exécration la mémoire de Shi Hwang Ti et de son ministre Li Sze (*Ri shi*). A sa mort les mécontents se révoltèrent et l'exemple fut suivi par ses propres généraux. Incapable de les réduire, son fils, Ur Shi Hwang Ti (*Ni sei kò tei*) abdiqua en faveur de Liu Pang

(*Riu Hò*), qui fonda la dynastie de Han (206 avant J.-C. — 211 ap. J.-C.).

Cette dynastie, restée chère entre toutes aux Chinois du Nord, se divise en deux branches : *Han propres* (*Zen Kan*) dont la capitale était Ch'ang ngan (*Chò an*) dans l'Ouest (206 av. J.-C. jusqu'à 25 A. D.) et *Han postérieurs* (*Go Kan*) dont la capitale était Loh-Yang (*Raku yô*) à l'Est (25-221).

Des successeurs immédiats de Liu Pang dont le titre posthume est Kao Ti (*Kò Tei*) (206-195) le plus illustre fut Wu Ti (*Bu Tei*), prince conquérant et magnifique dont le long règne (140-87) est l'un des plus glorieux de l'histoire chinoise. Ambitieux de grandes choses, il sollicita d'abord toutes les ambitions comme la prouve cette proclamation.

« Pour des œuvres exceptionnelles, il faut des hommes exceptionnels. Je ne crains pas les chevaux qui se cabrent ou qui ruent; je ne crains pas les hommes de mauvais renom. Ce sont les meilleurs chevaux, les meilleurs hommes, si l'on sait seulement les dresser. »

Plus tard, enivré par la toute-puissance, Wu Ti devint un despote; sa cour était d'un luxe inouï; sensuel et superstitieux, il s'entoura de favorites et de sorciers. Mais ces vices eux-mêmes ont contribué à faire vivre son souvenir dans l'esprit du peuple.

Parmi les empereurs appartenant aux Han propres il faut citer Chao Ti (*Shò Tei*) (86-74), Suan Ti (*Sen-Tei*) (73-49), Ch'eng-Ti (*Sei Tei*) (33-7), et parmi les empereurs appartenant aux Han postérieurs Ming-Ti (*Mei Tei*) (58-75), Chang Ti (*Shò*

Tei) (76-90), Ngan Ti (*An Tei*) (107-125), Shun Ti (*Jun Tei*) (126-144), etc.

Les Han donnèrent à la Chine le régime patriarcal rêvé par Confucius. Commentés par les maîtres de la première grande époque littéraire, les livres du Sage devinrent les *classiques*; dans le Code Li Kwei, du premier siècle avant Jésus-Christ, on les transforma en lois, on les érigea en principes de gouvernement. De grands écrivains en répandirent les doctrines : ainsi Sze-Ma Ts'ien (*Shi ba sen*) (? 163-? 85), l'auteur de la célèbre histoire de Chine; Ch'ao Ts'o (*Chò so* ou *Chò saku*), homme d'État et économiste (†155 av. J.-C.); Sze Ma Siang Ju (*Shi ba shò jò*), poète et savant (†126 av. J.-C.); Li Ling (*Ri riò*), général hardi et malheureux (I^{er} et II^e siècles av. J.-C.); Lu Wen Shu, écrivain politique (I^{er} siècle av. J.-C.). Le calendrier fut réformé en 104 av. J.-C.

Dans le même temps des moines bouddhistes prêchaient en Chine la doctrine de Cakya-Muni (chin. *Shi*) et le culte des Fo, des buddhas; l'empereur Ming Ti se convertit en 64 de l'ère moderne. Sous l'influence du confucianisme et du bouddhisme, il se développa aussi une religion purement chinoise, le Tao (*Dò*). C'est en traitant de la religion et de la philosophie des Japonais que nous étudierons ces diverses doctrines.

Nous noterons seulement ici les résultats glorieux du règne des Han : la Chine conquise tout entière, le Tonkin soumis, les armées chinoises franchissant la Grande Muraille construite par Shi Hwang Ti contre les incursions des nomades, et s'avancant

jusqu'au Turkestan ; des communications ouvertes avec l'empire romain ; la paix chinoise s'étendant sur l'Orient comme la paix romaine sur l'Occident.

En même temps le pays s'organisait. Alors s'ébaucha le système d'administration qui atteignit son complet développement entre le septième et le dixième siècle de l'ère actuelle ; les premiers grades littéraires furent établis en 136 av. J.-C. Le droit de propriété fut assuré par le principe que toutes les terres appartenaient à l'État, mais que les clans les recevaient à bail perpétuel et que la rente se confondait avec l'impôt. L'ancienne division en classes fut légalement établie : lettrés, agriculteurs, artisans et commerçants. Au-dessous, se trouvaient les esclaves, peu nombreux et traités humainement : la Chine n'eut jamais à résoudre la question de l'esclavage.

Victoires et bonne administration développèrent la civilisation matérielle. La population atteignait, dit-on, quatre-vingts millions au début de l'ère actuelle. Il y avait de grandes villes. Le costume se transformait, on portait les cheveux relevés en torsade sous le bonnet ou le grand chapeau, les femmes se paraient de bijoux, les banquiers, les marchands se vêtaient de soie et de satin. Le trésor et les greniers publics regorgeaient ; rues et chemins étaient encombrés de chevaux appartenant au peuple, les anciens des villages mangeaient de la viande et buvaient du vin. L'on commençait de fabriquer du papier et de cultiver le thé. Des caravanes de chameaux faisaient le commerce par terre, des jonques suivaient les côtes. En échange de la

soie, l'Indo-Chine envoyait du bois de fer, des épices, des pierres précieuses, des éléphants ; l'Occident, les tissus teints, le verre et les parfums.

IV

Mais la civilisation amena la corruption des mœurs ; l'empire était trop grand et mal unifié ; les Han rétablirent le régime féodal ; dès le deuxième siècle, des révoltes éclatèrent de toutes parts. Cette période est connue sous le nom de *Lutte des trois royaumes* (*San goku*), parce que trois dynasties se disputaient l'empire : Han mineurs (*Shoku Kan*), Wei (*Gi*), Wu (*Go*). Partout surgirent de prodigieux aventuriers, conspirateurs, nécromants, généraux, hommes d'État ; le plus célèbre est ce Ts'ao-Ts'ao, († A. D. 220) qui s'empara du pouvoir souverain, le conserva pendant vingt ans et laissa à son fils la dignité impériale des Han renversés (220). Les plus redoutables adversaires de Ts'ao-Ts'ao (*Sò Sò*) furent Liu-Pei (*Riu bi*) (empereur de 220 à 222), le fondateur des Han mineurs (220-263), et ses amis Kwan-Yu (*Kan u*) († 219), canonisé depuis sous le nom de Kwan Ti et devenu le dieu de la guerre ; Chao Yun (*Chò un*) († 228), le caractère le plus chevaleresque de la légende chinoise ; Chang Fei (*Chò hi*) († 220) et Chu Ko Liang (*Sho Katsu riò*) (181-234), homme d'État et nécromant. L'histoire de cette époque semblerait un roman, avec les cons-

pirations et les serments des sociétés secrètes, les étranges aventures des reines et des courtisanes, des empereurs fous qui faisaient tendre de soie les forêts dépouillées par l'hiver pour y chasser au milieu de femmes nues montées sur des chevaux fougueux. Puis en Chine, comme dans tous les grands États du monde ancien, la décadence du gouvernement et de la société attira les barbares menaçants aux frontières. Les Huns et les Turcs s'établirent dans le nord et dans l'ouest, où ils fondèrent plusieurs États puissants (308-589). Il y eut alors en Chine douze royaumes, de nombreux États féodaux, des confédérations de voleurs et de pirates plus puissantes que principautés et royaumes; la population serait tombée à vingt-trois millions. A la guerre des *Trois Royaumes* succéda le règne des Tsin (*Shin*) (265-419). L'époque suivante est dite de *la division entre le Nord et le Sud*; voici les noms des dynasties qui régnèrent alors : Sung (maison de Liu) (*Riu-Sô*) (420-78), Ts'i (*Sei*) (479-501), Liang (*Riô*) (502-556), Ch'en (*Chin*) (557-83); Wei septentrionaux (*Hoku Gi*) (386-534), Wei occidentaux (*Sei Gi*) (535-557), Wei orientaux (*Tô Gi*) (534-50), Ts'i septentrionaux (*Hoku Sei*) (550-77), Cheu septentrionaux (*Hoku Shû*) (557-81). Beaucoup de ces dynasties étaient étrangères, entre autres celle de Wei. Enfin, après quatre siècles de luttes, après le règne éphémère, mais brillant de la dynastie de Sui (*Zui*) (581 ou 589-618), la Chine fut de nouveau unifiée sous le sceptre des T'ang (*Tô*) (618-907).

V

La Chine que nous trouvons alors est une Chine nouvelle, aussi différente de celle des Han que les royaumes des Francs et des Goths le sont de l'empire Romain. Les invasions des barbares ont transformé la population dans le nord, et comme le type physique, le caractère est aussi changé : pleins d'une vie exubérante, bons soldats, mystiques, superstitieux, poètes rêveurs et cependant amoureux des plaisirs bruyants, les Chinois des T'ang ne ressemblent plus aux Chinois des Han sobres, calmes, d'un esprit tout pratique.

Cependant les traditions du confucianisme n'étaient pas perdues. Formés par tant d'épreuves, les Chinois réussirent enfin à constituer un grand empire sur le principe du gouvernement patriarcal. Et, dans sa première forme, sous les T'ang, ce gouvernement nous apparaît comme une monarchie absolue : les guerres civiles, les invasions étrangères avaient fait comprendre le besoin d'une autorité ; eux-mêmes les philosophes ne répugnaient pas au régime du bon plaisir. Quatre siècles de luttes avaient aussi trempé les caractères. Deux souverains montrèrent du génie. T'ai Tsung (*Tai Sò*, 627) fonda l'empire dans la guerre : à l'ouest, au nord, il dépassa les frontières des Han, et la Corée, dont il ne put achever la conquête, tomba au pouvoir de

ses héritiers. L'impératrice Wu (*Bu Kô*) (685-705) fonda l'empire dans la paix : femme de Kao Tsung (*Kô Sô*) (650), elle déposa Chung Tsung (*Chu Sô*) en 684 et fut d'abord régente pour Jui Tsung (*Ei Sô*), puis elle gouverna en son nom personnel ; les généraux, les gouverneurs des provinces, habitués depuis sept siècles à commander au trône, durent enfin lui obéir.

Voici la liste des empereurs T'ang avec la date de leur avènement : Chung Tsung (*Chu Sô*) pour la seconde fois (705), Jui Tsung (*Ei Sô*) pour la seconde fois (710), Huan Tsung (*Gen Sô*) plus connu sous le surnom de Ming Hwang (*Mei Kô*) (713-56) † 762, Su Tsung (*Shiku sô*) (756), Tai Tsung (*Tai Sô*) (763), Te Tsung (*Toku Sô*) (780), Shun Tsung (*Jun Sô*) (805), Hien Tsung (*Ken Sô*) (806), Mu Tsung (*Boku Sô*) (821), King Tsung (*Kei Sô*) (825), Wen Tsung (*Bun Sô*) (827), Wu Tsung (*Bu Sô*) (841), Suan Tsung (*Sen Sô*) (847), I Tsung (*I Sô*) (860), Hi Tsung (*Ki Sô*) (874), Chao Tsung (*Shô Sô*) (889), Chao-Suan Ti (*Shô Sen Tei*) (905-6).

De grands génies renouvelèrent alors la pensée chinoise : Han Wen Kung (*Kan bun kô* ou *Kan tai shi*) (768-824) ; Liu Tsung Yuan (773-819) (*Riu sô gen*) ont laissé dans tous les genres philosophiques et littéraires des modèles inimitables.

Le passage suivant de Liu Tsung Yuan nous fera bien comprendre l'esprit et les sentiments de cette époque.

La route gravit les collines de l'ouest et se dirige vers le nord ; au delà du col elle se divise. Le chemin de

l'ouest ne présente aucun intérêt, mais si vous suivez l'autre chemin, qui va au nord-ouest, au bout d'un quart de lieue vous verrez que la voie finit brusquement, tandis que le fleuve, faisant un coude, enveloppe un amoncellement de blocs abrupts. Le rocher qui couronne cet amoncellement semblerait une tour bâtie dans un style élégant pour observer le paysage; dans le bas les blocs forment comme une enceinte fortifiée avec une poterne qui semblerait l'entrée d'une ville. Mais, en y plongeant, l'œil ne découvre que ténèbres. Si vous jetez une pierre par l'ouverture, vous entendez un bruit d'eau qui clapote et les échos de ce bruit retentissent pendant quelques instants. En faisant le tour de ces rochers on trouve un sentier qui conduit au sommet. Dans toutes les directions ce ne sont que des groupes de beaux arbres droits qu'on dirait disposés symétriquement par la main d'un artiste. — Or, moi qui ai toujours douté de l'existence d'un Dieu, un pareil spectacle me fait croire qu'Il doit réellement exister. Mais en même temps je m'étonne qu'Il ait placé pareil spectacle dans cette région déserte où pendant des siècles nul n'a pu en goûter la beauté; tant de labeur vain ne fait de nouveau douter qu'il y ait vraiment un Dieu.

Cette méditation veut être complétée par l'oraison funèbre que Han Wen Kung prononça sur la tombe de son ami Liu Tsung Yuan :

Mort! Mort! O fou qui m'en étonne! Mais les hommes naissent-ils pour autre chose que pour mourir? La vie de l'homme n'est qu'un rêve; à quoi bon y tenir le compte des profits et des pertes? Tant que dure le rêve, qu'on se lamente, qu'on se réjouisse! soit, mais à l'heure du réveil, pourquoi se cramponner à son rêve (1)?

(1) La traduction anglaise de ces deux passages se trouve dans GILES, *Gems of Chinese Literature*.

Sous un régime fort la civilisation se développa : l'Indo-Chine et le Japon adoptèrent les lois et les mœurs de l'empire du Milieu ; Byzance et la Perse envoyaient des ambassadeurs ; les navigateurs arabes, les marchands de l'Asie centrale répandaient l'islam ; les nestoriens prêchaient la foi chrétienne : le monument capital laissé par les chrétiens de cette époque est la tablette de Si-Ngan-Fu (*Seian fu*) (781). Le bouddhisme acheva de transformer la langue et l'écriture par l'adoption du principe phonétique ; depuis trois siècles il avait renouvelé l'architecture en lui donnant des formes indiennes : chaque ville possédait des pagodes et beaucoup avaient des dagobas ; les premières sont des tours peintes avec plusieurs étages de toits recourbés, les seconds des dômes pleins qui recouvrent des reliques. Mais, pour devoir beaucoup à l'étranger, la Chine n'en était pas moins le premier empire du monde par sa puissance et sa culture. De 46 millions en 606, la population aurait atteint le chiffre de 70 millions en 754. Partout on trouvait l'ordre et la richesse, l'agriculture florissante, le commerce développé. L'État et les banques particulières émettaient du papier-monnaie. Les jonques chinoises visitaient toute l'Asie, des services réguliers unissaient les ports de l'empire avec des îles de la Sonde, Ceylan et l'Arabie ; les marins lançaient des pigeons voyageurs et se servaient de boussoles.

La paix et la fortune produisaient le luxe, l'ivresse des beaux spectacles : fêtes, cavalcades, cortèges de jonques parées de fleurs ou de lanternes multicolores, ces feux d'artifice dont le fracas réussit à cou-

vrir le bruit assourdissant de la foule chinoise. Les coutumes montraient la mollesse d'une civilisation déjà trop développée : fiers de leurs mains paresseuses, les riches laissaient pousser leurs ongles ; pour se faire de tout petits pieds, les femmes repliaient sous la plante les orteils pliés et ligotés dans des bandages. Sous Ming Hwang elles commencèrent de sortir le visage découvert ; auparavant elles s'enveloppaient de grands voiles. C'était chez tous la passion des belles étoffes : tentures, bannières pour les processions officielles ou les cortèges de noce, baldaquins, parasols, éventails, les robes surtout des mandarins et de leurs femmes.

La capitale était Si-ngan-fu, dans le Shen-Si (*Sen sei*). Trois fleuves brillants comme des pièces de soie, huit rivières à la surface nacrée baignaient ses îles, qui semblaient des écharpes brodées, les allées plantées de saules, les murs crénelés aux portes imposantes. Au centre du yamen impérial s'élevait un *tai* couvert de nacre ; dans les jardins il y avait soixante-douze pavillons entourés de lacs et de roches aux formes étranges : le plus mystérieux était celui des parfums enivrants, le plus brillant celui des clochettes d'or.

La gloire de Si-ngan-fu atteignit son apogée sous le règne de Ming-Hwang (713-756) et de sa favorite la princesse Yang Kwei Fei (*Yó ki hi*). Le printemps avait répandu sur elle une neige odorante. Purs comme les eaux d'automne, ses yeux rappelaient la mer au coucher du soleil. Ses lèvres semblaient les fleurs rouges du poirier : chaque pétale portait le sang de l'amour.

Si-ngan-fu accueillit ceux que les Chinois appellent « les dieux déchus ». Les plus fameux sont Tu fu (*To ho*) (711-770) et Li-Pe (*Ri haku*) (669-762). Quand celui-ci laissait courir son pinceau, pareil aux rivières du printemps, les dragons des vents hurlaient de rage, les génies des fleurs et des brises pleuraient d'attendrissement. Aussi l'a-t-on surnommé le Solitaire du Lotus bleu et l'Immortel Exilé. Ming-Hwang combla Li-Pe de faveurs : souvent il préparait de ses mains la tisane qui rendait la raison au « dieu déchus ». Moins patiente, la princesse Yang s'irrita de vers satiriques et fit exiler Li-Pe. Il se retira dans la région des lacs pour y versifier en compagnie de gais poètes. Chaque faute de prosodie emportait le châtiment de la Vallée d'Or, une coupe de vin à vider d'un trait.

L'univers, disait Li-Pe, qu'est-ce donc ? Une grande hôtellerie : toutes choses sont de passage chez cet aubergiste, qui a nom le Temps. Et la vie, qu'est-ce donc ? Un rêve où l'on ne rit pas souvent. Nos trop courtes journées, allongeons-les de quelques heures de la nuit. Au printemps, quand les pêcheurs embaument, réunissons-nous, mes amis. Couchons-nous au milieu des fleurs et buvons à la lune. Faisons des vers ; pour chaque erreur le châtiment de la Vallée d'Or. Vous me condamnez ! Cent fois je me suis condamné moi-même aujourd'hui. Rien dans la nature dont je n'aie bu la santé. Je voulais chanter, j'étais ivre. Que je sois ivre encore !

La cour de Si-ngan-fu accueillait aussi les artistes : les *compagnons des pêcheurs en fleurs* jouaient les



premières pièces de théâtre; les musiciens, les sculpteurs, les orfèvres, les potiers apportaient des statues de bronze et d'ivoire, des figurines taillées dans le cristal ou les pierres dures, des coupes en verre colorié, les premières porcelaines : des plats d'un bleu foncé comme la nue, ces tasses dont Tu Fu dit : « Elles ont la blancheur de la neige et la voix plaintive du jade. »

Des révoltes, des invasions assombrèrent les dernières années de Ming Hwang; la princesse Yang et ses sœurs furent exécutées par des rebelles et l'empereur ne put surmonter sa douleur. Sous les derniers T'ang, la Chine tomba dans l'anarchie, puis, tandis que les Liao ou K'i tan (*Riò ki*) fondaient un royaume dans le nord (907-1168), cinq petites dynasties eurent des règnes éphémères : Liang postérieurs (*Go Riò*), T'ang postérieurs (*Go Tò*), Ts'in postérieurs (*Go Shin*), Han postérieurs (*Go Kan*), Cheu postérieurs (*Go Shù*); enfin, après un demi-siècle, les Sung (*Sò*) (960-1280) réussirent à rétablir un grand empire.

F. — LES CORÉENS

I

Parmi les nombreux immigrants qui entre le deuxième ou le troisième siècle de l'ère actuelle vinrent s'établir d'abord à Kiushû, puis dans la partie centrale de Hondô, les Chinois étaient en minorité, la plupart étaient Coréens; au septième

siècle un grand nombre de familles nobles étaient originaires de la péninsule.

Les Coréens forment une population de race mixte. Des éléments mongoliques, tOUNGOUZ principalement, s'y combinent avec des éléments qui sembleraient d'origine européenne; il y eut aussi dans le nord et dans tous les ports des colonies chinoises, dans le sud probablement des colonies malaises, en partie mêlées d'éléments indonésiens ou polynésiens, sûrement des colonies japonaises. D'une manière générale les Coréens sont grands (taille moyenne de plus de 1^m,70), forts et bien faits, sous-brachycéphales (ind. céph. viv. 82,3) avec un visage d'un caractère mongolique. Cependant le type est très variable. Il faut d'abord distinguer entre les habitants des provinces (tao) du nord : Ping yan (*Heian*) et Han-giun (*Kankiô*) qui se rapprochent des TOUNGOUZ; ceux des provinces méridionales Chul-la (*Zen ra*) et Kiungsan (*Kei shô*) qui rappellent les Japonais, et ceux de l'intérieur Hwang ha (*Kô Kai*), Kiung Gwi (*Keiki*), Ch'ung Ch'ung (*Chûsei*), Kang Wun (*Kôgen*) où les traits des Japonais et des TOUNGOUZ se combinent d'une manière originale (1); il faut distinguer ensuite entre les nobles et le peuple : celui-ci se rapproche davantage des Mongols, tandis que les nobles, plus grands et de teint pâle, rappellent et les Européens, et les Indonésiens, et les Polynésiens. Dans toutes les classes le type physique de la femme

(1) D^r HAMY dans *l'Anthropologie*, VI, n. 3 et *Bul. du Museum d'Hist. nat.* 1896, n. 4.

est inférieur à celui de l'homme : petites, chétives, avec la peau jaunâtre et des yeux trop petits, les Coréennes n'ont que deux beautés : la longueur de leurs cheveux et la finesse de leurs pieds.

Au moral les Coréens sont aujourd'hui mous, indifférents, peu cultivés, très superstitieux et très peu religieux, mais ils n'étaient pas tels autrefois, et beaucoup des défauts qu'on leur reproche sont sans doute le résultat d'un gouvernement faible et tyrannique tout ensemble; pour les juger, il faut attendre que leur pays se soit développé sous l'hégémonie du Japon.

La langue coréenne est agglutinante; elle appartient à la famille ouralo-altaïque, se rapproche des dialectes toungouz méridionaux et présente quelques analogies avec le japonais; elle possède un alphabet de 28 lettres : *l'oeun mun*, imité de l'alphabet sanscrit, qui aurait été inventé en 1443 de l'ère actuelle, mais les lettrés se servent plus volontiers des caractères chinois ou du *nido* tiré de ces caractères.

II

L'histoire de la Corée a des origines très obscures. Pendant les cinq ou six siècles qui séparent le commencement de l'époque historique en Chine de la fondation du premier empire chinois en 221

avant Jésus-Christ, tout le nord-est de l'Asie servit de champ de bataille à des peuples barbares d'origines diverses : les Han (San-San), qu'on a rapprochés des Japonais; les Sien pi, des Mongols, dont descendent les Tounougouz; les Hiung-Nu, d'autres Mongols qu'on identifie avec les Huns d'Attila; les Tukiue, les ancêtres des Turcs; les Usuns, une race aux yeux bleus que l'on veut rattacher aux races européennes; les Yue-chi, les Indo-Scythes, dont l'origine est encore indéterminée. La fondation de l'empire chinois et la construction de la Grande Muraille rejetèrent les Yue-chi et les Tukiue vers l'Occident, tandis que les autres nomades commencèrent de s'établir dans les régions que l'empire du Milieu n'avait pas soumises. Ceux qui s'établirent dans la presqu'île que les Chinois connaissent sous le nom de « Brillante aurore » (en chinois *Chao-sien*, en sino-coréen *Tsio-sien*) étaient, semble-t-il, des San-San et des Sien pi (Yuan-Yuan), mais les Sien pi étaient plus nombreux. Ils formèrent d'abord de nombreux royaumes ou clans qui se réduisirent avec le temps à trois : au sud et à l'est Sinra, Silla ou Sinlo (japonais *Shinra* ou *Shiragi*); à l'est Paiktjyei, Baiji ou Pekché (japonais *Kudara*); au nord-ouest Kokurye, Koryo ou Kokuli; ce dernier royaume, appelé aussi Korai (chinois *Kaoli*), devint au cinquième siècle l'Etat le plus important et donna son nom à toute la péninsule. Chacun de ces royaumes conquit à son tour la prépondérance et dut lutter contre les Chinois et les Japonais; ces derniers ne cessèrent d'envahir la Corée pendant les cinq premiers siècles de l'ère moderne.

Dès le début du quatrième siècle, des missionnaires bouddhistes avaient visité la péninsule; le royaume de Korai se convertit en 372, les autres royaumes suivirent son exemple, Sinra au sixième siècle. Mais dans le bouddhisme coréen à peine reconnaît-on les dogmes indiens, tant abondent les pratiques superstitieuses, tant est puissant le culte indigène des génies de la nature. La civilisation chinoise se répandit d'abord dans le royaume de Korai qui à plusieurs reprises occupa une partie de la Mandchourie; on semble y avoir fait un usage restreint des caractères chinois vers la fin de l'ère ancienne; Pekché adopta ces caractères entre 346 et 375, puis ce fut Shinra au cinquième siècle. L'empereur T'ai tsung (629-50) soumit une partie de la Corée; ses successeurs la forcèrent à reconnaître la suzeraineté de la Chine. Des trois États, Korai se rallia le plus loyalement; aussi l'aide des empereurs Sung lui permit-elle de conquérir Pekche, puis Shinra et de constituer le premier royaume coréen dont Sjon To devint la capitale (934-1392).

(1) Pour la Corée, cf. *Bibliographie coréenne* de M. Courant, Oppert, Rev. Ross, Griffis, v. Hesse-Wartegg, Baudens, Labbé, M. A. Poggio, Dr A. CONRADY dans HELLWALD'S *Kulturgeschichte*. T. A. S. J. (XXIII) : W. G. ASTON, *The Oenmun*; M. COURANT, *Les systèmes d'écriture employés en Corée*. Cf. DE LACOUPERIE (*Beginnings of writing in Central and Eastern Asia*).

LE PEUPLE

A. — LE TYPE PHYSIQUE (1)

I

Avec le temps les multiples éléments qui formaient la population du Japon se fondirent intimement : de fait, il n'est point de grand peuple qui présente un ensemble plus homogène. Voici dans ses traits généraux le type physique des Japonais. A part les lutteurs dont le métier est héréditaire et quelques célèbres exceptions comme le maréchal Saïgo, ils sont petits et frêles. Le docteur Baelz a trouvé comme poids moyen des jeunes gens dans les hautes classes de 52 à 54 kilogr. et dans le peuple 56; comme poids moyen des hommes mûrs, 60; pour la taille, deux séries d'étudiants lui ont donné 156 et 161 cm.; une série d'hommes non occupés à des travaux manuels, 160; les soldats

(1) Cf. outre les ouvrages d'anthropologie déjà cités, PROF. BÆLZ, *Die Ostasiaten — Die Körperlichen Eigenschaften der Japaner* (*Mitt. D. G. A.* 28 et 32). — DR. STRATZ, *Die Körperformen in Kunst und Leben des Japaner.*

de l'artillerie, 164 et 165 cm. ; 2,500 mensurations diverses, une moyenne de 158-159; d'après ses observations le tour de poitrine serait de 768 mm. dans les hautes classes, de 852 dans le peuple. D'une manière générale, les Japonais grandissent moins et prennent moins de volume après dix-huit ans que les Européens. Cependant la race japonaise est remarquablement saine et vigoureuse, les tours de ses acrobates témoignent de sa souplesse, les campagnes de ses soldats contre la Chine et la Russie témoignent de sa résistance.

Les Japonais ont la tête forte, le buste trop long par rapport aux bras et jambes, qui sont courtes et un peu arquées. Leur peau est jaune ou brune dans les parties exposées à l'air, à peine colorée dans les parties couvertes : les nouveau-nés présentent des taches pigmentaires bleues ou grises au-dessous des reins et dans la région sacro-lombaire; ces taches ne disparaissent qu'après la deuxième année; chez certains sujets elles persistent jusqu'à l'âge de cinq ans. La transpiration ne dégagerait, paraît-il, qu'une odeur peu sensible; sans doute c'est là surtout le résultat de la propreté. Les cheveux sont raides et le plus souvent noirs, quelquefois bruns, assez clairs cependant chez la plupart des enfants, très rarement ondulés; la coupe du cheveu est ronde. Dans l'ensemble le type japonais est mésaticéphale (indice céphalique vivant 78,2); il tend à la dolichocéphalie chez les nobles, à la brachycéphalie dans le peuple. Le crâne est assez volumineux, le maxillaire supérieur très bas, large, sans la fosse canine. On a donné le nom d'*os japonicum* à la portion inférieure

de l'os malaire, quand une suture divise cet os en deux parties plus ou moins nettement séparées; une pareille suture ne se rencontre en moyenne que de 11 à 12 fois sur 100 chez les Mongols et que 9 fois sur 100 chez les Européens; elle se rencontrerait de 25 à 40 fois sur 100 chez les Japonais; comme l'*os japonicum* est également fréquent chez les Aïnos, on pourrait y voir la preuve de la commune origine des deux races. Cependant certains anthropologues contestent ces chiffres et soutiennent que sur quelques centaines de crânes japonais mesurés, ils n'ont trouvé que quelques cas d'*os japonicum*. Les Japonais ont l'angle d'écartement du gros orteil très obtus, ce qui doit en grande partie être attribué à la coupe particulière de leurs chaussures; l'angle de torsion de cet orteil est par contre faible; sous ce rapport les Japonais diffèrent peu des Européens.

II

Pour homogène qu'il soit dans son ensemble, le peuple japonais n'en présente pas moins de nombreuses variétés qui rappellent ses multiples origines.

L'on peut ramener toutes ces variétés à quelques grands types. Le premier présente les principaux caractères mongoliques : le corps court, la peau jaune, la brachycéphalie accusée (ind. céph. sur

crâne de 85, 88, 91), la face large avec les pommettes proéminentes, la bouche grande et fendue en ligne droite, les narines ouvertes, les yeux légèrement obliques. Un second type est surtout malais : il se marque par des membres plus trapus, la brachycéphalie, une tendance au prognathisme, les lèvres fortes, le teint presque noir avec des joues qui ne rougissent jamais; plusieurs variétés de ce type trahissent une origine mélanésienne ou même négrito et l'on trouve des sujets à cheveux crépus dans la proportion d'un sur 20,000. Il existe un troisième type où l'atavisme aïno est évident : le teint est plus clair, la tête mésocéphale (77 à 79), la barbe abondante et ce type rappelle curieusement celui de certains paysans russes. Il est malheureusement difficile de localiser ces types et dans la mesure où l'on y a réussi, les résultats tendent souvent à compliquer le problème déjà si complexe de la colonisation du Japon à l'époque préhistorique.

Enfin voici ce fameux type de la race noble que les peintres ont encore exagéré; avec une stature plus élevée, une taille plus élancée, les jambes moins courtes, l'on y remarque la dolichocéphalie relative ou même la dolichocéphalie réelle (des indices céphaliques de 73, 71, 70); le visage ovale; le nez fin, régulier ou légèrement aquilin; la bouche petite et bien dessinée; la peau blanche et les joues colorées; les yeux presque droits chez les hommes, vaguement inclinés, avec la paupière bridée, chez les femmes. D'où provient ce type aristocratique, qui tend d'ailleurs à disparaître? Certains anthropologistes l'ont rapproché de celui des Américains appe-

lés improprement Peaux-Rouges; ils ont supposé que des tribus canadiennes avaient traversé le détroit de Behring pour s'établir en Sibérie et plus tard au Japon. Mais, comme nous l'avons dit en parlant des races préhistoriques, les fouilles ont prouvé que les ancêtres des Japonais avaient conquis l'archipel du sud-ouest au nord-est et non dans la direction inverse, comme c'eût été le cas s'ils eussent passé de l'Alaska dans le Kamtchatka par les Aléoutiennes et du Kamtchatka dans l'île de Yezo par les Kouriles; d'ailleurs les poteries et les objets de bronze trouvés dans les tumulus témoignent d'une civilisation asiatique, non d'une civilisation américaine. D'autres anthropologistes ont retrouvé dans le type sous-dolichocéphale des nobles l'influence des Indonésiens, des Polynésiens ou même celle des Européens qui auraient habité l'Asie centrale à l'époque préhistorique et qui seraient aussi les ancêtres des nobles coréens. L'atavisme océanien est certain, l'atavisme européen semble probable, mais le type curieux des nobles japonais doit surtout s'être formé au Japon même par la fusion d'éléments divers; la gloire de quelques hommes, la beauté de quelques femmes, la prédominance de quelques familles auront fait considérer ce type comme un signe de noblesse; la coiffure, l'habitude de se raser les cheveux du front et les sourcils, de se peindre des sourcils au-dessus de la place normale en auront exagéré l'apparence et les peintres ont dans leurs tableaux outré cette apparence déjà exagérée. Grâce à la faveur qu'il rencontrait, à la prohibition des mésalliances, ce type a pu s'établir

chez les nobles et se maintenir, même s'affirmer davantage pendant plusieurs siècles : quelques auteurs ne voient-ils pas dans la dolichocéphalie comme dans la petitesse des mains et des pieds le signe de certaines classes sociales autant que l'indice de certaines races? Depuis un demi-siècle ce type ovale tend d'ailleurs à disparaître.

III

Parmi les maladies les plus communes dans l'Archipel, il faut citer la tuberculose (*kekaku*) et la petite vérole (*hòsò*), qui, malgré le vaccin (*uebòso*), fait encore chaque année des milliers de victimes.

Le beriberi (*kakke*) a fait son apparition au Japon vers le dix-septième siècle, il s'est beaucoup répandu dans ces derniers temps; mais une bonne hygiène l'a réduit dans l'armée, plus encore dans la marine. Le beriberi semble dû au riz; le gouvernement a fait l'expérience suivante : sur un navire de guerre l'équipage ne fut nourri que de riz, une épidémie de beriberi éclata rapidement; sur l'autre le riz fut interdit et l'équipage demeura indemne. Cependant les mangeurs de riz ne contractent le beriberi que dans les endroits où ils ne vivent pas d'ordinaire; les contrées humides sont plus contaminées que les contrées sèches et dans les montagnes la maladie a été apportée récemment.

La lèpre (*raibio*) est encore fréquente, elle attaque d'abord les pieds dont elle fait tomber les orteils; souvent elle ne s'étend pas davantage; la lèpre japonaise est d'ailleurs moins horrible et moins redoutable que celle de l'Asie équatoriale.

On n'a pu déterminer si la syphilis (*sòdoku, kasa*) existait au Japon avant l'arrivée des Portugais au seizième siècle; en tous cas elle était fort répandue à la fin de ce même siècle car les pères jésuites fondèrent alors dans le Bungo (Kiushû) un hôpital de syphilitiques.

B. — LES QUALITÉS MORALES

Comme son type physique le peuple japonais a ses qualités morales particulières. De ces qualités les plus marquées aujourd'hui sont dues à son évolution politique et sociale, et c'est en étudiant son histoire que nous nous efforcerons de les dégager. Mais, si son caractère actuel est comme la synthèse de son développement historique, nous avons dû en chercher les origines premières dans son tempérament physique, dans l'action du climat et du pays; il nous reste à déterminer quelles qualités morales pouvait produire l'influence des races dont la fusion l'a formé.

Nous remarquerons d'abord que les Malais ont atteint dans plusieurs régions, entre autres à Java, un haut degré de civilisation, que les peuples ouralo-altaïques ont joué un rôle important dans l'histoire de l'humanité. Sans doute certains peuples

appartenant à ces races sont demeurés dans un état voisin de la barbarie, mais il faut sans doute attribuer ces faits d'évolution régressive au milieu défavorable où ces peuples se sont trouvés. Pour que Malais et Mongols du nord se développent, il suffit qu'ils rencontrent un terrain propice. Le Japon leur offrait ce terrain; pourquoi donc s'étonner d'y découvrir une civilisation à la fois brillante et solide, un peuple tout aussi capable de marquer sa place dans l'histoire que les Turcs, les Mongols de l'Inde, les Bulgares, les Hongrois et les Finlandais?

Si nous nous attachons plus particulièrement aux qualités que montrent les peuples ouralo-altaïques les plus avancés nous signalerons le courage, les sentiments chevaleresques, le dévouement au chef et aux compagnons d'armes, le goût d'une organisation féodale, toutes qualités que nous trouvons chez les Japonais comme chez les Turcs, les Hongrois, les rājputs de l'Inde, les anciens Touraniens rivaux des Iraniens et, sous le nom de Parthes, longtemps leurs dominateurs; le même esprit anime l'épopée de Firdusi qui s'inspire des Parthes touraniens, les poèmes du rājput Chand Bardai et les romans historiques du Japon.

Un autre trait commun à beaucoup de peuples ouralo-altaïques est l'amour de la nature, le goût de la description précise, le pouvoir d'évoquer des paysages.

Le passage suivant est tiré des mémoires de Babar, le conquérant de l'Inde et le fondateur de la dynastie des Grands Mongols. Après une marche pénible dans les montagnes de l'Afghanistan, il

découvre le lac Ab-i-Istada dans la région de Ghazni.

L'eau, dit-il, semblait toucher le ciel; on y voyait les collines et les montagnes lointaines renversées comme dans un mirage, tandis que pour les collines et les montagnes les plus proches, on les aurait crues suspendues entre ciel et terre... De temps en temps nous apercevions entre l'eau et le ciel quelque chose de rouge qui rappelait la ligne rosée du matin; cela paraissait, disparaissait, reparaissait. Enfin, nous approchant, nous découvrîmes d'immenses troupeaux d'oies sauvages; non pas dix mille, non pas vingt mille, mais des multitudes vraiment innombrables; avec les oies, d'autres oiseaux de toutes sortes, qui s'étaient établis sur les bords du lac et avaient déposé leurs œufs dans tous les trous (1).

Chez les écrivains russes, qui ont du sang mongol, chez Pouchkin, chez Lermontoff, chez Tourguenieff surtout nous retrouvons cette même sûreté de la vue et de la main, cette même observation du détail précis et coloré, mais souvent il s'y mêle la rêverie du Slave, plus poète que peintre, et trop sensible pour ne pas prêter ses sentiments aux êtres et aux choses qui l'entourent. Dans la page suivante de Tourguenieff l'observation directe de la nature est toute ouralo-altaïque.

J'étais assis dans un bois de bouleaux; c'était à l'automne, vers la mi-septembre. Depuis l'aube des averses

(1) *Mémoires de Babar (Tuzak i Babari)*, traduction anglaise de Erskine et Leyden, traduction française de Pavet de Courteille.

de pluie fine alternaient avec de chauds rayons de soleil... Tantôt le ciel se voilait de légers nuages blancs, tantôt, mais pour un instant seulement, il se découvrait par places; dans les intervalles des nuages le bleu du ciel apparaissait, clair et souriant comme celui de beaux yeux. Je regardais autour de moi et j'écoutais. Les feuilles murmuraient à peine sur ma tête, mais leur murmure suffisait à faire sentir que c'était l'automne. Ce n'était pas l'agitation gaie, rieuse du printemps, ou le lent parler de l'été, ou le tremblement froid, hésitant des fins d'automne, c'était un chuchotement à peine distinct et comme endormi.

Les Chinois aussi aiment passionnément la nature; leurs écrivains et leurs peintres sont d'admirables paysagistes; comme les Russes ils se préoccupent autant de noter les sons que les couleurs : ils connaissent le premier appel sourd de l'automne « qui semble le bruit d'une armée en marche », les tremblements discordants de la nature à l'approche de l'orage. Mais leur dessin est plus ferme que celui des Russes; leurs paysages sont décrits avec tant de précision que l'on pourrait s'y retrouver, et cependant composés avec une largeur toute classique.

Écrivains ou artistes, les Japonais surpassent tous les Mongols du Nord par cette netteté de la vision, qui donne le trait juste, la couleur locale, non seulement le souvenir, mais l'impression même de la réalité.

Des descriptions de Babar et de Tourguenieff, du morceau de Liu Tsung Yuan cité plus haut, l'on peut rapprocher quelques passages de romanciers ou de poètes Japonais.

Du *Makura no Sôshi*, les *varia* d'une grande dame du onzième siècle.

Des moments où le soleil, la lune et les nuages sont vraiment beaux.

J'aime le soleil à son coucher, surtout quand, au-dessus des montagnes qui le cachent déjà, l'on voit mourir des lueurs rouges et se déployer des nuages d'un jaune pâle. J'aime la lune le matin, lorsqu'on aperçoit à peine le croissant léger contre la cime de la montagne. J'aime les nuages blancs, les nuages pourpres, les nuages noirs; j'aime aussi les nuages que chasse le vent, les nuages sombres qui blanchissent au crépuscule matinal et mieux encore un léger voile de nuages sur la lune éclatante (1).

Du *Sarashina Nikki*, le journal d'une grande dame du onzième siècle.

En franchissant les monts Ashigara, nous restâmes près de cinq jours dans la plus complète obscurité. Même au cœur de la montagne la forêt était encore si épaisse qu'à peine distinguait-on le ciel... A l'aurore nous passâmes l'Ashigara. Quelle horreur indicible que cette gorge! Nous avions les nuages sous nos pieds...

[En trois endroits des torrents se précipitaient...]

Au milieu des montagnes nous trouvâmes sous un arbre trois petites roses et nos yeux furent touchés qu'elles consentissent à pousser loin du monde au milieu des montagnes (2).

Du *Tosa Nikki*, le journal de voyage d'un gouver-

(1) Cf. la traduction allemande de Pfizmaier et celle du Dr Florenz dans *Geschichte der Japanischen Litteratur*.

(2) FLORENZ, *op. laud.*

neur au dixième siècle; son bateau longeait le bois de pins d'Uda.

L'on ne saurait ni compter le nombre de pins, ni dire leur âge : quelques milliers d'années. Les vagues battaient leurs pieds et des grues volaient de branche en branche. Charmé par cette vue, un passager composa ces vers :

« Sur chaque rameau de pin un nid de grues. Pins et grues, depuis mille et mille ans des camarades! »

Et, comme nous avançons tout au spectacle, la nuit tomba, confondant l'Est et l'Ouest, les montagnes et la mer; nous dûmes alors nous confier à l'habileté du pilote, seul chargé pour tous de prévoir le temps. Peu habitués à la mer, les hommes eux-mêmes se sentaient tristes et craintifs; leur visage pressé contre le fond du bateau, les femmes pleuraient. Mais le pilote et les mousses chantaient; ils n'avaient, eux, ni crainte ni souci (1).

Du *Sumiyoshi-Monogatari* (2), un roman du onzième siècle dont la scène est à Sumiyoshi, sur la côte de Hondô que baigne la mer intérieure et en face de l'île d'Awaji.

A Sumiyoshi c'était déjà l'hiver. L'affreuse solitude se faisait plus affreuse. Les vents hurlaient furieusement et les habitants de la petite maison située sur la plage se figuraient que chaque vague soulevée allait les engloutir. Dans les bateaux qui de la pleine mer cherchaient à regagner le rivage, les marins, en poussant des cris rauques, empilaient sur le pont des défenses de roseaux qui les protégeassent de l'écume. C'était en vérité une scène sauvage et pittoresque. Dans les touffes des roseaux flétris par la gelée et serrés les uns contre

(1) FLORENZ, *op. laud.* et W. G. ASTON (T. A. S. J., III, 11).

(2) Traduction anglaise de H. Parlett (T. A. S. J., XXIX, 1).

les autres, les oiseaux d'eau étaient blottis deux à deux, ils se faisaient les plumes et enlevaient le givre de leurs ailes.

Le même paysage par une nuit de printemps.

Une longue ligne de pins très rapprochés; çà et là sous les pins des buttes au toit de jones, entre les troncs des plaques de mer brillante... Plus loin, une maison au bord d'une petite baie. Et la lune commença de se lever; les rayons filtraient entre les arbres. Aucun bruit dans la maison, aux alentours un paysage désert et désolé... Le long de la mer sombre des pluviers volaient avec un cri plaintif; dans les pins, au bord de l'eau, le vent faisait un bruit lugubre. Plus tard la lune brilla d'un vif éclat; elle semblait glisser sur les eaux de la baie, tandis que le bruit de la mer et du vent dans les pins s'entendait jusque dans l'île d'Awaji.



L'influence ouralo-altaïque n'a pas détruit d'ailleurs l'influence malaise. Les Mongols du nord sont des soldats, les Malais sont surtout des marins. C'est d'eux que les Japonais tiennent leur habileté à manier un navire, leur courage à défier la tempête. Et c'est d'eux aussi qu'ils tiennent leur caractère dissimulé, leur tempérament vindicatif, leur nervosité, leurs accès de violence, d'ardeur impétueuse suivis de périodes d'apathie morale et physique. Les Malais ont toujours vécu dans des îles battues par les orages et secouées par les tremblements de terre; au Japon où soufflent les typhons, où le sol est constamment agité, ces dispositions ne pouvaient disparaître, encore que les croisements

avec les Mongols du Nord et le développement de la civilisation en aient limité les effets.

Des éléments indonésiens et polynésiens, il y a peu à dire ; presque partout les indonésiens se sont fondus avec les Malais ; jusqu'à la conquête européenne les polynésiens n'avaient pas dépassé les stades inférieurs de la civilisation, depuis la conquête européenne ils diminuent rapidement et dans beaucoup d'îles tendent à disparaître.

Tout au contraire, il serait intéressant d'étudier les éléments européens que le Japon aurait reçus de la Corée ; mais ces éléments sont encore trop mal connus pour qu'une pareille étude soit possible ; peut-être cependant pourrions-nous voir dans quelque atavisme européen, l'une des causes qui nous a permis de comprendre l'art des Japonais et qui leur a permis de s'assimiler une partie de notre civilisation.

Ces multiples influences se retrouvent et dans l'histoire du Japon où les périodes successives nous présentent des états d'âme très différents, et dans ce qu'on pourrait appeler sa géographie psychologique : les habitants de chaque île, de chaque province ont leur tempérament particulier ; sans ces influences on ne pourrait non plus expliquer la complexité des caractères individuels.

Cependant, comme toutes les divergences physiques, de même et bien plus encore toutes les divergences intellectuelles et morales des races établies dans l'archipel se sont fondues avec le temps ; il existe véritablement un peuple japonais. Tous les Japonais ont la même civilisation, les

mêmes mœurs, le même culte des *Kami*, des ancêtres, tous ont subi de la même manière l'influence du confucianisme et du bouddhisme ; pour la situation de la femme, l'autorité paternelle, les modes de célébration du mariage, l'éducation des enfants, l'on ne trouve pas de différences entre le nord et le sud du Japon ; les mœurs de Kiushû diffèrent beaucoup moins de celle de Sendai que les mœurs provençales des mœurs des Flandres ou de la Bretagne, et les mœurs bavaoises de celles de la Prusse. Enfin, même pendant les neuf siècles où le Japon fut divisé en principautés féodales, le culte de la patrie et le culte du mikado ne perdirent rien de leur force, comme le prouva le soulèvement général de la nation à l'époque de l'invasion mongole ; comme le prouva bien plus encore au dix-neuvième siècle la volonté chez tous de mettre fin au dualisme, au démembrement féodal et de former vraiment un seul peuple sous un seul souverain.

C. — LA LANGUE (1)

I

De la fusion complète des nombreux éléments ethniques la langue nous fournit une preuve nouvelle. Tous les Japonais parlent la même langue et les variations des dialectes ne sont même pas très

(1) Cf. principalement pour le japonais les travaux de CHAMBERLAIN, ASTON, HERBURN, pour le chinois ceux de M. DE VISSIÈRE et l'article *Chine* d'Henri CORDIER, dans la *Grande Encyclopédie*.

importantes. Les plus distincts, ceux de Kiushû et de l'Ôshû, diffèrent surtout pour la prononciation.

Par sa syntaxe, son système d'agglutination, qui tend parfois à la flexion, sa loi d'harmonie vocale, le japonais se rattache aux langues ouralo-altaïques, mais son vocabulaire lui est propre, il ne présente quelques analogies qu'avec le vocabulaire coréen. Ce qui le caractérise surtout, c'est son extrême douceur; tous les mots se terminent par des voyelles, ce qui fait supposer une origine malaise (les nasales ont été empruntées au chinois), une syllabe ne renferme jamais qu'une voyelle ou une consonne et une voyelle; dans les mots composés, voyelles et consonnes s'harmonisent de manière à produire le son le plus agréable à l'oreille. Aucune langue n'a de mots aussi doux et aussi poétiques : *ame*, le ciel; *kumo*, les nuages; *umi*, *nada*, *wata* (ancien), la mer; *nami*, les vagues, *nami no ho*, l'écume des vagues; *tori*, l'oiseau; *kodomo*, l'enfant; *otome* ou *musume*, la jeune fille (le second *u* de *musume* ne se prononçant presque pas nous en avons fait *mousmé*).

*
* *

Au contraire des grammairiens modernes, qui ont adopté les divisions plus rationnelles de nos grammaires, les anciens grammairiens japonais, que suivent les grammairiens européens, divisent les mots (*kotoba*) en trois classes : mots sans inflexion (*na* ou mieux *taigen*, *ikotoba*), mots avec inflexion (*kotoba* ou mieux *yôgen*, *hataraki kotoba*) et particules (*teniwoha*).

Les *na* ou mots sans inflexion sont les noms, les pronoms et les adjectifs numéraux (1).

Les *nā* se déclinent au moyen de particules (*teniwoha*) qui sont pour le nominatif sujet *wa*; pour le génitif *no*, *ga*, *tsu*; pour le datif et le locatif *ni*, *nite*, *he*, *gari*, *made*; pour l'accusatif *wo*; le vocatif *yo*, *ya*, *yayo*; l'ablatif *yorī*, *kara*. Le pluriel est également indiqué au moyen de *teniwoha* comme *ra*, *tachi*, *domo*. Ainsi l'homme : *hito*; l'homme parle : *hito-wa hanasu*; les hommes : *hito-tachi*; les paroles des hommes : *hito-tachi-no hanashi-domo*.

Le gendre n'est généralement pas indiqué; il l'est quelquefois au moyen de noms employés comme affixes : *wo* mâle, *me* femelle; ainsi *wo-uma* (prononcé *ouma*) étalon; *me-uma*, jument. *Ko*, enfant des deux sexes (qui entre même dans la composition de certains mots désignant des femmes comme *maiko*, danseuse), sert quelquefois à indiquer le masculin : *hiko*, prince; *hime*, princesse; *musuko*, jeune homme; *musume*, jeune fille.

Les *hataraki kotoba* sont le verbe et l'adjectif. Les inflexions des *kotoba* ne servent pas à les conjuguer dans le sens où nous entendons ce terme, mais à en modifier le sens.

Ainsi : *kasu*, prêter; racine, *ka*.

Inflexion *unitive* (permettant la composition de mots) : *kashi*, d'où les substantifs : *kashihon*, livre

(1) On peut y ajouter tous les mots sino-japonais à quelque partie du discours qu'ils se rapportent, puisque ce sont des monosyllabes invariables, mais il vaut mieux ne conserver dans cette classification que les mots japonais.

prêté; *kashikin*, argent prêté, etc.; d'où les verbes : *kashitsukeru*, prêter: *kashiwatasu*, prêter, etc.

Inflexion *conclusive* : *kasu* (infinitif du verbe).

Inflexion du *participe* : *kasu*.

Inflexion du *substantif verbal* : *kashi*.

Inflexion servant de base aux *teniwoha* donnant l'idée du futur : *kasa*.

Inflexion servant de base aux *teniwoha* donnant l'idée de la négation : *kasa*.

Inflexion servant de base aux *teniwoha* donnant l'idée du passé : *kasè*.

Inflexion servant de base aux *teniwoha* donnant l'idée de l'impératif : *kase*.

Ces diverses inflexions forment ce qu'on appelle improprement la conjugaison des verbes japonais; il y a trois conjugaisons, plus des verbes irréguliers.

Les verbes japonais ne connaissent pas de personnes ni de nombre; les pronoms sont employés comme des substantifs ordinaires : ainsi *watakushi kasu*, je prête (litt. *moi prêter*); *nanji kasu*, tu prêtes (litt. *toi prêter*); *nanjira kasu*, vous prêtez (litt. *vous prêter*).

Les verbes japonais ont un passif.

Le temps, les modes, etc., sont marqués au moyen de *teniwoha*, les uns invariables, les autres variables comme *te* (*tsu*, *tsuru*, *tsure*), etc.

Pour donner une idée des principales formes qu'un verbe japonais prend par inflexions ou par addition de *teniwoha*, nous choisirons : *miru*, voir.

Miru, voir (actif); *miyu*, *mieru*, être visible, paraître (intransitif); *miraru*, être vu (passif); *mizu*, ne pas voir (négatif); *miseshimu*, faire voir (cau-

satif); *miraru*, pouvoir voir (potentiel). — *Miki* (avoir vu); *mieki* (avoir paru); *mirareki* (avoir été vu); *mizariki* (n'avoir pas vu); *misaseki* (avoir fait voir). *mirareki* (ayant pu voir).

Autre forme du passé : *minu*, *mienu*, *mirarenu*, *misasenu*, *mirarenu*, *mizarinu* (inusité).

De même pour d'autres modes du passé : *minure*, *mitari*, *mitare*, *mitsu*, *mitsuru*, *mitsure*; les futurs conditionnels *mitara*, *mina*, *mikera*, *mite*; les participes présents *minuru*, *mitaru*, *mikeru*, *mitsuru*, etc.

II

Les Japonais étaient encore à demi barbares quand ils reçurent la civilisation chinoise; aussi leur langue présente-t-elle l'image de leur brusque conversion. Au lieu de former progressivement les mots nécessaires pour exprimer les idées abstraites et les notions concrètes subitement apprises, elle emprunta le vocabulaire chinois; chaque siècle augmenta les emprunts; dernièrement on s'est encore servi du chinois pour fabriquer le dictionnaire scientifique rendu nécessaire par l'adoption de la civilisation européenne. Or, le chinois est une langue monosyllabique qui ne possède que des radicaux : il ne connaît ni noms, ni verbes, ni adjectifs, ni nombre, ni genre, ni temps, ni mode; le sens d'une phrase ressort d'abord de la place qu'y occupent les mots (ainsi l'adjectif précède toujours

le substantif; le génitif, le nominatif, etc.), ensuite de l'emploi de quelques mots accessoires, qui servent à déterminer les parties du discours; ces mots accessoires, les Chinois les appellent mots vides (*hiu-tse*) par opposition aux mots ayant un sens ou mots pleins (*she-tse*).

Toute langue monosyllabique ne possède qu'un très petit nombre de mots; dans le chinois ce nombre est d'autant plus petit que plusieurs lettres lui manquent, entre autres le *b* et le *c* (la prononciation que certains auteurs transcrivent par *r* est toute particulière). C'est pourquoi en parlant, les Chinois distinguent les homonymes par cinq tons différents. Ne pouvant réussir à prononcer les mots chinois, les Japonais en ont donné des équivalents : ils disent : Rôshi pour Laotze (les Japonais n'ont pas d'*l*). Il y a trois manières de prononcer les mots chinois en japonais : le *go-on*, la plus ancienne, qu'on emploie encore dans la conversation; le *kan-on*, usité des lettrés, et le *tô-on*, basé sur le dialecte mandarin, qui est peu en usage.

*
* *

Le chinois n'a pas d'alphabet; il s'écrit au moyen de caractères (en jap. *ji*) se répartissant en six catégories.

Premièrement les *siung-hin* (*shô hei*), des idéogrammes au propre sens du terme, d'anciennes images simplifiées: ainsi un rond avec un point pour le soleil, un croissant pour la lune, pour l'homme un angle représentant les bras, pour l'ar-

bre un angle plus compliqué figurant les racines.

Deuxièmement, les *che-se* (*shi ji*), des signes conventionnels de notions concrètes comme les caractères opposés de haut et de bas.

Troisièmement les *hui-i* (*kai-i*) ou réunion de deux idéogrammes avec un sens différent de celui de ces idéogrammes pris individuellement, ainsi deux idéogrammes d'arbres pour forêt et deux femmes pour dispute, trois femmes pour luxure.

Quatrièmement les *kia-tse* (*ka shaku*), caractères empruntés.

Cinquièmement les *chuan-chu* (*ten chu*) ou caractères transportés, retournés.

Sixièmement les *hin-chen* (*kai sei*), ou caractères employés phonétiquement, ceux-ci de beaucoup les plus fréquents (40.000 environ sur 43.000).

Le chinois, langue monosyllabique, ayant un grand nombre d'homonymes, pour les distinguer on a composé la plupart des caractères d'une phonétique et d'un radical ou clef (*pu*, jap. *ken*) qui donne son sens à la phonétique; on admet d'ordinaire 214 clefs choisies parmi les *siang-hin*, les idéogrammes propres, dans chaque clef les caractères sont rangés d'après le nombre des traits, de un à dix-sept. Le dictionnaire de Kang-hi donne 44.449 caractères.

*
* *

N'ayant pas d'écriture propre, les Japonais ont adopté les idéogrammes chinois. Ils les emploient d'abord pour représenter, et des mots chinois ou plutôt sino-japonais, et des radicaux japonais. Ils

les emploient ensuite pour rendre le son des mots sino-japonais et japonais; dans ce cas les idéogrammes deviennent des signes phonétiques. Au début les Japonais se servirent aussi des idéogrammes pour exprimer leurs modes, leurs postpositions, pour figurer tout le matériel compliqué d'une langue agglutinante; les idéogrammes chinois faisaient alors l'office de lettres ou plutôt de signes syllabiques; c'est par exemple le cas dans le *Kojiki*. Trouvant les idéogrammes trop compliqués pour ce dernier usage, les Japonais les simplifièrent et formèrent ainsi leur *kana* (de *kari-na*, noms empruntés). C'est une écriture syllabique qui comprend 73 signes : la nasale (*bi-on*), 47 sons purs (*sei-on*), 20 sons impurs (*daku-on*) indiqués par deux petits traits (*nigori*) ajoutés aux caractères et cinq sons demi-impurs (*handaku-on*) indiqués en ajoutant un petit cercle (*maru*) aux mêmes caractères (1); l'on appelle sons impurs ceux qui sont formés par élision ou par harmonisation des voyelles et ceux que nécessite la transcription des sons chinois. Il y a deux *kana* : le *kata-kana*, le plus ancien et le plus simple; le *hira-kana*, plus récent et plus compliqué, aujourd'hui plus usuel. Caractères chinois et japonais s'écrivent de haut en bas dans des colonnes parallèles; la première est celle de droite.

L'on écrit tantôt en se servant du *kana-majiri*, c'est-à-dire des caractères chinois pour les radicaux, et du *kana* pour les parties accessoires; tantôt en se

(1) Les Japonais comptent d'ordinaire 50 sons purs, 20 impurs, 5 demi-impurs (75), plusieurs sons semblables pouvant se rendre par des signes différents; ils omettent la nasale.

servant uniquement ou presque uniquement du hira-kana. Le mode d'emploi des deux méthodes a beaucoup varié. Du sixième au onzième siècle les livres d'histoire étaient en chinois pur; le *Manyôshû*, la plus ancienne anthologie, qui contient peu de mots sino-japonais, est écrit en idéogrammes employés phonétiquement mais d'une manière particulière et dits *Manyô-kana*. Les autres anthologies, les romans, les mémoires, les récits de voyages, sont en katakana mêlé de quelques caractères chinois. Entre le douzième et le dix-septième siècle se forma la langue japonaise littéraire moderne, où le nombre des mots chinois ou plutôt sino-japonais devint toujours plus considérable, où les radicaux japonais eux-mêmes furent le plus souvent représentés par des idéogrammes, le kana étant presque exclusivement réservé pour les terminaisons, postpositions, etc. Par contre la langue populaire des romans et des théâtres n'employait que le moins possible de mots sino-japonais; ces mots étaient soit en kana, soit en caractères chinois accompagnés de leur traduction en kana. Au dix-huitième siècle les restaurateurs des études japonaises cherchèrent à éliminer de leur langue tous les mots sino-japonais; leurs œuvres sont écrites les unes entièrement, les autres presque entièrement en kana; mais leur système n'a pas prévalu. La langue littéraire actuelle est écrite, partie en idéogrammes, partie en kana, le kana étant surtout employé pour les formes grammaticales. Dans les journaux et les livres populaires, le nombre des idéogrammes augmente sans cesse, mais ils sont le

plus souvent accompagnés de leur traduction en kana.

Sous l'ancien régime la langue des lettrés et la langue du peuple étaient par le fait deux langues différentes, puisque, exception faite des œuvres des japonisants d'ailleurs très difficiles, la première se composait pour les deux tiers de mots chinois et s'écrivait en kana-majiri, que la seconde se composait presque exclusivement de mots japonais et s'écrivait ou du moins pouvait s'écrire presque entièrement en kana. En outre il s'était formé comme plusieurs langues en partie distinctes, surtout quant au style : hommes et femmes, nobles et bourgeois n'écrivaient pas autrefois la même langue, et dans une grande mesure ils ne l'écrivent pas encore.

Ces différences tendent à s'effacer. L'on enseigne aujourd'hui deux mille caractères chinois dans les écoles primaires, où étudient ensemble garçons et filles.

Cette diversité des styles n'a jamais d'ailleurs affecté l'unité du pays, puisque les différences proviennent du rang ou de l'éducation, et non de l'ascendance ou du lieu d'origine.

LE JAPON ANCIEN

Maintenant que nous connaissons le tempérament des Japonais tel que l'ont fait la nature de leur pays et leurs origines ethniques, nous allons écrire leur histoire, montrer comment au cours des temps leur tempérament est devenu un caractère par l'élimination de certaines qualités héréditaires, le développement des autres, enfin, l'acquisition de qualités nouvelles; comment aussi se sont élaborées leurs institutions politiques, familiales, religieuses et sociales.

Cette histoire aura quatre parties : le *Japon ancien*, le *Japon féodal*, le *Japon des Tokugawa et la monarchie absolue*, le *Japon moderne*.

Dans le premier volume, consacré au Japon ancien, nous verrons le peuple japonais se constituer d'abord par la fusion des peuples de races diverses qui s'étaient établis dans l'archipel à l'époque préhistorique, ensuite par l'union des Japonais, issus de ces peuples, des Japonais encore barbares ou presque avec des immigrants chinois et coréens, déjà profondément civilisés.

Cette première période de l'histoire du Japon est analogue à la période contemporaine de l'histoire de l'Europe. Les peuples germaniques n'ont, avant

l'époque des invasions, qu'une civilisation rudimentaire; dans tous les pays où ils s'établissent, ils adoptent les institutions et les mœurs des nations romanisées; l'union des barbares et de ces nations, des coutumes germaniques et des coutumes romaines produit cette civilisation complexe que nous trouvons chez les Francs, les Burgundes, les Goths de France et d'Espagne, les Saxons et les Danois d'Angleterre, etc. L'exemple des Bavares et des Saxons restés en Allemagne est peut-être plus typique encore, puisqu'ils se civilisent dans leurs propres pays sous l'influence de peuples germaniques déjà romanisés.

Nous diviserons ce volume en trois livres : le *Japon avant l'introduction de la civilisation continentale*, *l'Introduction de la civilisation continentale*, le *Japon après l'introduction de la civilisation continentale*.

Il est cependant une confusion contre laquelle nous devons de suite nous garder. La civilisation des Japonais avant l'immigration chinoise et coréenne était d'origine asiatique. Mais, comme cette civilisation était rudimentaire, et que pendant les quelques siècles où les Japonais, établis dans l'archipel, avaient été comme isolés du monde, elle avait pris un caractère original, nous avons cru, en nous exprimant dans un sens plus historique qu'ethnographique, pouvoir réserver le terme de *civilisation continentale* pour la civilisation déjà développée qu'apportèrent au sixième et au septième siècle les missionnaires indiens, les immigrés chinois et coréens. Le terme de *sino-indien* eût rendu toute

erreur impossible, mais celui de *continental* fait mieux comprendre que par l'Inde et la Chine le Japon reçut la civilisation du Continent tout entier, la civilisation de Babylone, de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce antique, même celle de Rome et de Byzance, même celle du christianisme et de l'islam.

LIVRE PREMIER

LE JAPON AVANT L'INTRODUCTION DE LA CIVILISATION CONTINENTALE

Le premier livre sera donc consacré à l'étude du Japon primitif, ce Japon qu'on peut comparer à la Germanie avant les invasions des barbares et l'adoption de la civilisation romaine; à l'Arabie avant les guerres saintes suscitées par l'Islam et l'adoption de la civilisation gréco-persane; aux peuples envahisseurs de l'Inde avant l'adoption de la civilisation indienne.

Ce livre comprendra : une *introduction* où nous exposerons les sources qui nous donnent quelques renseignements sur cette époque, où nous noterons les rares événements qui présentent quelque certitude; un premier chapitre où, à l'aide de ces renseignements et des objets trouvés dans les fouilles, nous essaierons de restituer la civilisation de cette époque; un second chapitre où nous montrerons comment la religion *shintô*, même dans son état actuel, a conservé les traces de la civilisation primitive en même temps que l'image idéalisée qui au cours des siècles s'en est formée dans l'esprit des Japonais.

INTRODUCTION

LES ORIGINES (1)

Pour nous renseigner sur la civilisation du Japon antérieure à l'influence de la Chine, nous n'avons comme documents japonais que le *Kojiki* et le *Nihongi*, deux chroniques composées au huitième siècle sur le modèle des chroniques chinoises mais peut-être d'après d'anciens documents.

D'autre part nous possédons les témoignages des Chinois, qui, suivant leur expression, écrivaient sur les Japonais bien avant que les Japonais ne sussent écrire : les plus importants se trouvent dans les Annales de la dynastie chinoise des Han postérieurs (A. D. 26-220) et dans celles des Wei (220-265); d'autres ont été recueillis dans l'*Encyclopédie* de Ma Twan Lin (*Ba tan rin*) (treizième siècle) à la section qui traite des peuples occidentaux (2).

(1) *Kojiki* (trad. angl. de M. Chamberlain) (T. A. S. J.). *Nihongi* (trad. angl. de M. Aston) (T. J. S. L.) (Le début a été traduit par M. Léon de Rosny) (T. A. S. J.) : W. G. ASTON : *Early Japanese History* (XVI, 1); cet article est d'un intérêt capital. Dr FLORENZ : *Altjapanische Kultur-Zustände*. W. GOWLAND : *The Dolmens of Japan and their builders* (T. J. S. L. IV). Plus un grand nombre d'articles dans les *Transactions* des deux sociétés anglaises et dans les *Mitteilungen der deutschen Gesellschaft*, Yokohama.

(2) Traduction française du marquis d'Hervey de Saint-Denis.

Ces témoignages, contemporains de l'époque qui nous occupe, contiennent sans doute des erreurs; mais dans l'ensemble ce qu'ils rapportent des Wa, les futurs Japonais, semblerait exact.

I

Voici quel était, d'après ces sources japonaises et chinoises, l'état de l'archipel dans le premier siècle de l'ère moderne.

Au nord et à l'est de la contrée montagneuse que domine le Fuji, le pays appartenait encore aux Ebisu (Emishi) ou Aïnos.

Tout l'ouest et le centre de Hondô, Kiushû, Iki et Tsushima étaient occupés par les Wa et même assez peuplés; les trois régions les plus développées étaient Kiushû, l'Izumo et le Yamato (1).

Ceux que les Chinois connaissaient sous le nom de Wa ou Wo appartenaient, comme nous l'avons vu, à des races diverses. A Kiushû les envahisseurs étaient d'origine malaise et polynésienne; une partie d'entre eux avaient traversé le détroit de Shimonoseki pour s'établir dans le sud-ouest de Hondô, d'où ils avaient gagné l'Aki, puis l'Izumo;

Traduction anglaise avec commentaire explicatif par E. H. Parker dans *Ma-Twan-Lin's Account of Japan* (T. A. S. J. XXII, 1).

(1) Yamato est pris dans son sens le plus large et désigne non pas seulement la province même de Yamato, mais toute la région des huit provinces.

d'autres avaient conquis Shikoku; au douzième siècle avant Jésus-Christ, l'un des chefs de ces envahisseurs, Iware biko, qui reçut plus tard le titre sino-japonais de Jimmu Tennô, aurait longé avec sa flotte la côte septentrionale de la mer intérieure et serait venu aborder au fond du golfe de Naniwa (Ôsaka); les Japonais considèrent ce prince peut-être mythique comme leur premier souverain et font dater leur chronologie de 660, l'année supposée de son avènement.

Cependant les tribus d'origine ouralo-altaïque qui avaient débarqué dans le Nagato avaient suivi la côte de la mer du Japon comme les Malais celle de la mer intérieure; elles avaient peut-être rencontré ceux-ci dans l'Izumo, elles les avaient sûrement rejoints dans le Yamato et l'Ise; après des années, peut-être des siècles de guerre, Ouraliens et Malais tendaient à se fondre en un seul peuple; au contraire les Aïnos vaincus étaient réduits en servitude, les tatouages de leur corps et de leur visage indiquaient leurs maîtres.

II

En nous servant des mêmes documents, déterminons les progrès que la civilisation avait faits deux cents ans plus tard.

Au troisième siècle de l'ère actuelle, tous les habitants du Japon méridional et central formaient déjà une population sensiblement homogène; ils

avaient la même religion, les mêmes institutions politiques et sociales, les mêmes mœurs et parlaient la même langue. Aussi les nombreux royaumes de cette région tendaient-ils à s'unir dans un seul empire; mais le centre de gravité de cet empire se déplaça plusieurs fois. Les anciennes légendes rapportées par le *Kojiki* feraient croire que les plus anciennes tentatives de conquête et de centralisation se produisirent dans l'Izumo. Cependant le premier empire véritable fut formé par une reine de Kiushû : le *Kojiki* la connaît sous le nom japonais d'Okinaga-Tarashi et le *Nihongi* sous le nom sino-japonais de Jingô; ils placent son règne de 201 à 269 de l'ère actuelle; les Annales chinoises et coréennes l'appellent Pimiho ou Himeko (ce qui signifie en japonais *princesse*) et parlent d'elle comme morte depuis plusieurs années en 265 ou même en 247. C'était, à les en croire, une formidable sorcière qui aurait mis fin à une longue période de troubles et de guerres civiles; enfermée dans son palais, où une garde de mille femmes la protégeait, elle faisait sentir au loin sa puissance au moyen de sortilèges; grâce à ses philtres, elle vécut jusqu'à un âge prodigieux; quand elle disparut, l'on enterra des centaines de personnes vivantes dans son tombeau. Son nom répandait la terreur dans le nord-est de l'Asie, où le Japon ne fut connu pendant des siècles que sous le nom d'empire de la *Reine*.

Après sa mort, l'anarchie recommença et Kiushû perdit l'hégémonie, qui échut au Yamato, le grand Wa des Chinois.

A cette époque, les Wa cherchèrent à conquérir la Corée méridionale; d'après les annales coréennes ils y avaient déjà fait plusieurs incursions, entre autres en 14, 73 et 121 A. D. Pendant tout le quatrième siècle, il semblerait que Silla ou Sinra, le plus méridional des royaumes coréens, ait été sous leur suzeraineté; dans la seconde moitié de ce même siècle, les Wa entretenrent des relations suivies avec le royaume de Pekche (le *Nihongi* antedate ces événements de 120 ans). Mais en 475 le souverain de Kokuli, le troisième des grands États coréens, emporta d'assaut la capitale de Pekche, qui perdit de son importance. Les annales coréennes mentionnent de nouvelles incursions japonaises au cinquième siècle, notamment en 444 et 477.

L'année 461 doit être retenue comme la première où nous trouvons une concordance entre les dates données par les chroniques japonaises du huitième siècle et celles que nous trouvons dans les chroniques d'autres pays; en cette année 461 le *Nihongi* et les annales coréennes mentionnent également l'envoi d'une ambassade de Pekche au souverain du Yamato.

Le règne de Jingô Kôgô, les guerres contre la Corée donnèrent aux habitants des diverses régions de l'archipel la conscience qu'ils formaient un seul peuple; l'influence de la Chine connue par la Corée, bientôt aussi par l'immigration de colons chinois, leur fit considérer leur souverain comme égal à l'empereur de Chine; dès lors le mikado, le sumeragi, devint pour eux le *tennô*, le roi du ciel, le *tenshi*, le Fils du Ciel, et le *kôtei* ou simple-

ment le *tei* (du chinois *tî*), c'est-à-dire l'empereur; tous les rois, tous les chefs d'uji reconnurent son autorité. Ce serait vers 670, comme nous le savons par des sources chinoises et coréennes, que le mikado cessa de s'appeler le souverain du Yamato; pour s'égalier à l'empereur de Chine, qu'il désignait comme souverain de l'empire du Soleil couchant (jap. *hi iru kuni*, sin. jap. *nichibotsu koku*), il se nomma le souverain de l'empire du Soleil levant (*hi izuru kuni*, *nisshutsu koku*). Puis on choisit le nom sino-japonais de Nippon ou Nihon (en pur japonais Hinomoto), dont le sens est *source du soleil*. Déjà la chronique de 720 porte le titre de *Nihongi : Histoire de l'Empire de la Source du soleil*. Dès lors, les habitants de l'archipel furent les Nippons, les Japonais, et formèrent un peuple; à travers toutes les vicissitudes de leur histoire, ils ne devaient jamais l'oublier; chez eux aucune autre vertu ne devait égaler le patriotisme (1).

(1) L'un des plus anciens noms donnés à Hondô est celui d'*Aki-tsu-shima* (l'île des moissons, *aki* signifiant moisson et *tsu* étant le signe du génitif). Plus tard les Japonais réunirent les deux mots et, comme *akitsu* a le sens de libellule, demoiselle, ils appelèrent Hondô : « l'île qui a la forme d'une demoiselle », d'où les Européens ont tiré leur *île-sirène*.

CHAPITRE PREMIER

LA CIVILISATION DES YAMATO

Représentons-nous maintenant la civilisation des insulaires pendant les premiers siècles de l'ère actuelle. C'est la région du Yamato qu'il convient de décrire, puisque cette région devint le berceau de l'empire; d'ailleurs les mœurs de Kiushû (Tsukushi) avaient subi dès cette époque l'influence de la Corée et de la Chine.

I

Tous les restes de l'âge de pierre retrouvés dans l'archipel appartiennent aux races préhistoriques et aux Aïnos. Les Wa ou Yamato, les futurs Japonais semblent avoir connu l'usage du fer avant leur immigration dans l'archipel. Ils employaient aussi le cuivre et le bronze; les mines de cuivre abondent au Japon, nous ignorons d'où les peuples de l'Asie ancienne tiraient leur étain.

Comme animaux domestiques, les Yamato possédaient seulement la poule, le cormoran et le che-

val, qu'ils montaient mais qu'ils n'attelaient pas. Aucune mention n'est faite dans le *Kojiki* de villes et de villages et les chroniqueurs chinois parlent seulement de maisons. Le peuple vivait dans de petits hameaux ou des demeures isolées : les uns habitaient des cavernes naturelles ou creusées de leurs mains; les autres avaient bâti sur pilotis au bord de la mer ou des fleuves des huttes de bois en forme d'arche : le toit était de chaume, les fenêtres n'étaient que de simples ouvertures; pour relier les poutres, l'on se servait de cordes faites avec les tiges fibreuses des plantes grimpantes. La maison japonaise actuelle est une copie déformée de ces huttes; les temples shintô ont mieux conservé le type primitif; ils nous permettent de comparer les huttes des premiers Yamato à celles des Ghiliak actuels et d'autres peuples de la Sibérie Orientale; des maisons de genres peu différents se retrouvent d'ailleurs sur toute la côte asiatique du Pacifique. Les dieux avaient leurs temples et les grands leurs palais; des fossés et des palissades faites avec des tiges de riz entouraient ces palais et les forts, appelés châteaux de riz (*inaki*).

Les principales cultures étaient le riz, le bambou, les grains, le chanvre et le mûrier; le ver à soie (*kaiiko*) semble une importation chinoise. Les potiers, les menuisiers et les forgerons étaient habiles, les derniers surtout. Les chefs guerroyaient ou ils chassaient l'ours et le cerf. L'art de la navigation était rudimentaire; les pêcheurs employaient des cormorans; souvent ils plongeaient pour attraper le poisson.

Avec le poisson, les légumes et le riz faisaient le fond de la nourriture : les grands rôtaient des quartiers de cerf ou de sanglier. Pour manger, les Japonais se servaient déjà des *hashi*, les bâtonnets en usage aujourd'hui ; ils connaissaient le *sake* et ne craignaient pas de s'enivrer.

Les dolmens excavés ont fourni des vases et des cruches de terre cuite sans peinture, des perles de colliers en verre, et ces ornements de pierre ou de terre cuite dits *magatama*. Esclaves et paysans vivaient presque toujours nus ; en hiver ils avaient ces courts manteaux et ces larges chapeaux de paille qu'on voit encore dans la campagne et qui sont devenus pour les nationalistes japonais le symbole du vieux Yamato. Artisans et soldats roulaient autour de leur corps une pièce d'étoffe tissée et point cousue, fabriquée de fils de chanvre et de fibres de plantes grimpantes ou de mûrier à papier ; les grands portèrent de bonne heure des habits de soie ; tous les vêtements étaient teints. Quand la couture fut connue, on fit des pantalons et des blouses aux manches étroites. Les gens du peuple avaient les cheveux longs. Chez les grands, la coiffure des hommes, appelée plus tard *mizura*, consistait à séparer les cheveux sur le milieu de la tête et à les ramener sur les côtés. Peuple et grands avaient la barbe. Les femmes revêtaient de longues tuniques tissées tout d'une pièce avec des trous pour y passer les bras et la tête ; les jeunes filles laissaient pendre leurs cheveux, qui leur tombaient souvent jusqu'aux pieds ; les femmes mariées avaient les cheveux des côtés longs, mais se fai-

saient un chignon sur le milieu de la tête. Hommes et femmes se servaient de peignes, marchaient pieds nus, se tatouaient, se peignaient le corps en rouge, portaient des colliers et des bracelets d'agate, de cristal et de jade. Les soldats étaient armés de lances, de boucliers, d'arcs en bois et de flèches de bambou, dont la pointe était en fer ou en os; on a retrouvé beaucoup d'épées de fer.

Les Wa étaient connus pour leur politesse : ils saluaient en s'agenouillant et en touchant le sol de leurs mains.

La langue parlée était le japonais, mais sans l'adjonction des mots sino-japonais qui en forment aujourd'hui les deux tiers; ce pur japonais sans aucune influence chinoise s'appelle encore le yamato. Les Japonais, ou plutôt les Yamato primitifs, ne possédaient pas d'écriture : il est malaisé de dire à quelle époque ils commencèrent de se servir des idéogrammes chinois.

II

L'unité politique et sociale était le clan, l'*uji*. Chaque *uji* se gouvernait lui-même : le chef portait le titre d'*omi* ou *muraji*; tous les membres étaient des *ujibito*.

Avec les *uji*, nous trouvons des castes (*tomo* ou *be*) : elles semblent avoir compris ceux qui n'appartenaient à aucun *uji* comme les marchands et les

artisans d'origine chinoise ou coréenne, les soldats, certains ordres de prêtres, les esclaves du domaine public, les serfs des temples, de la famille impériale, de plusieurs clans. Les *Chroniques* attribuent aux *be* la plus haute antiquité, mais il est probable que ces castes se formèrent seulement quand les anciens uji commencèrent à se désagréger; c'est pourquoi il vaut mieux les étudier en parlant du sixième et du septième siècle. Du reste beaucoup de castes devinrent des clans dirigés par des chefs héréditaires.

Plusieurs uji occupaient un rang particulier; on ne sait s'ils étaient d'origine ouralienne ou malaise, bien que l'on penche plus volontiers pour la seconde hypothèse. C'étaient d'abord ceux des chanteurs d'hymnes. Au Japon, comme dans l'Inde, l'hymne fait le prêtre; bientôt la nouvelle société eut ses clans brâhmaniques; pendant des siècles, celui de Nakatomi resta chargé des fonctions religieuses. Mais le premier rang appartenait à l'uji solaire, dont le chef, *sumeragi*, plus tard *mikado* (1), descendait du conquérant mythique Kami-Yamato-Iware-Biko, déifié postérieurement sous le titre sino-japonais de Jimmu-Tennô, et par lui de la déesse du soleil, Amaterasu.

Comme chef de l'uji solaire, le *sumeragi* réglait les différends des uji, conduisait les expéditions militaires et traitait avec les royaumes voisins. Au troisième siècle il nommait des gouverneurs dans

(1) *Mikado* a le même sens que la *Sublime Porte* des Ottomans. *Sumeragi* signifie : *Majesté Suprême*.

certaines provinces, levait des impôts et faisait visiter les bateaux qui abordaient. Son nom, comme celui d'ailleurs de tous les grands, était suivi du titre de *mikoto* : ainsi *Ninigi no mikoto* pour l'aïeul de Jimmu et le fondateur de la dynastie des sumeragi ou mikado; l'on disait aussi le sumera mikoto; *kamu* ou *kami* avait le sens de « seigneur ».

L'uji se composait de familles. Le chef de famille était le maître absolu de ses femmes et de ses enfants, qui formaient sa propriété au même titre que ses armes et ses terres. Commettait-il une faute, on les confisquait; commettait-il un crime, on les massacrait. Comme il n'existait point de cérémonie matrimoniale, on ne distinguait pas entre la première femme, les concubines et les simples maitresses, ni entre les enfants légitimes et les enfants naturels. Le mariage était permis entre frère et sœur, beau-fils et belle-mère, oncle et nièce; il est fréquemment parlé d'un homme épousant toutes ses sœurs, peut-être s'agit-il seulement de sœurs consanguines; la femme (*tsuma*) portait même le nom de sœur cadette (*imo*). Les devoirs familiaux étaient réglés d'après l'âge et le sexe et d'une manière assez compliquée. Entre les enfants le premier rang appartenait au frère aîné (*ani*), venaient ensuite les frères cadets (*ototo*), puis les sœurs aînées (*ane*), puis les sœurs cadettes, y compris les femmes (*imo*, plus tard *imoto*); mais si le rang du frère aîné était bien marqué, la situation des autres membres de la famille les uns vis-à-vis des autres était assez confuse.

Certaines coutumes sembleraient indiquer que cette constitution polygamique de la famille avait succédé à une constitution polyandrique où le mari ne visitait la femme que la nuit (*yobai*) et où les enfants restaient dans la maison de la mère (1).

*
* *

Les dieux étaient appelés seigneurs, *kami*, et leurs noms comme ceux des chefs étaient suivis du titre de mikoto. C'étaient d'abord les *ujigami*, les ancêtres de l'uji; ensuite les divinités naturelles : Amaterasu, la déesse du soleil levant; Susano, le typhon; les dieux des plaines de roseaux, des montagnes, des vallées, de l'océan, de la vague écumante, de la vague apaisée, de l'écume du torrent, des vents, des forêts, la princesse qui fait son nid dans les rochers, la reine de l'automne qui fuit. Il ne semble pas que l'on ait distingué nettement les *ujigami* des dieux de la nature. Amaterasu, Susano et tous les grands dieux étaient considérés comme les ancêtres de la famille mikadonale et les premiers souverains du Japon, créé spécialement par eux, tandis que le reste du monde était sorti du chaos sous l'action des forces naturelles. La plupart des *kami* étaient des divinités locales; il y avait le dieu ou la déesse de telle baie, de telle rivière, de telle montagne; Susano lui-même était surtout le dieu de l'Izumo; chacun de ces dieux locaux était tenu pour le fondateur d'un grand uji. D'autre part

(1) Cf. prof. NAITO, H. WEIPERT (*M. D. G.* 43).

tous se croyaient issus des dieux et s'imaginaient que les âmes de leurs ancêtres morts habitaient les rochers, les arbres ou l'océan. Il n'y avait pas d'idoles; les rites de la religion étaient simples et comprenaient deux sortes de sacrifices. Les premiers étaient célébrés par tout le peuple en l'honneur de la maison souveraine; ainsi dans le douzième mois, quand les paysans payaient leurs impôts de riz, le sumeragi en offrait les prémices à ses ancêtres. Les autres sacrifices étaient célébrés par les membres d'un uji en l'honneur d'un ou de plusieurs ujigami et s'appelaient *ujigamisai*; lorsqu'on rentrait la moisson, tout le peuple prenait part à la fête et chacun prélevait une part de sa récolte en l'honneur de ses propres aïeux.

Il ne paraîtrait pas que l'on sacrifiât aucun animal; cependant nul ne commençait une entreprise sans consulter l'avenir en brûlant des os de cerf.



Si la religion elle-même était simple, tous les actes de la vie avaient un caractère religieux, surtout la naissance et la mort.

L'accouchement était considéré comme une souillure; une femme arrivée à terme se retirait dans une hutte isolée et sans fenêtre où personne ne pouvait lui porter secours avant ses relevailles. Cette coutume n'a disparu que dernièrement chez les habitants de l'île de Hachijô dans l'océan Pacifique (1).

(1) Cf. *Notes of a visit to Hachijô in 1878* (F. V. Dickins et E. Satow, (T. A. S. J. VI, III.)

Les femmes accouchaient à genoux et se tenaient pendant trois semaines accroupies avec les reins appuyés. Les enfants prenaient le sein jusqu'à deux ou trois ans ou même plus tard. Ces usages n'ont pas disparu.

Comme l'accouchement, la mort était une souillure. Dans les temps primitifs la maison où s'était produit un décès devait être de suite abandonnée; à la mort du *sumeragi* on construisait une nouvelle capitale; mais avant le début de l'ère actuelle les Japonais avaient renoncé à ces coutumes. Le cadavre était porté dans une cabane construite à cet effet (*moya*) et la maison mortuaire purifiée par le *niwabi*, le feu sacré allumé sur le seuil. Au début on y laissait le cadavre de dix à quinze jours; dans la suite les grandes familles se firent une gloire de prolonger les cérémonies des funérailles; le *Kojiki* nous apprend que les corps de plusieurs empereurs demeurèrent dans le *moya* pendant deux et même trois années. Les parents venaient y chanter, y faire de la musique, y réciter des éloges funèbres (*shinobigoto*). Les funérailles se célébraient avec pompe. On nommait un chef du deuil (*imibe*) qui ne pouvait se peigner, se laver, manger de la viande ou connaître une femme : la famille était-elle heureuse, il recevait des présents; était-elle poursuivie par le malheur, on l'accusait d'avoir manqué à ses vœux et on le massacrait. Plus tard les *imibe* formèrent des ordres ascétiques. Les corps étaient enterrés (*hafuru*, d'où le mot actuel *hômuru*). Les funérailles terminées, tous se baignaient pour se

purifier. Ces rites anciens portent le nom de *jisôsai*.

Les plus anciennes tombes étaient de simples trous creusés dans la terre. On y déposait le cadavre étendu dans un cercueil qui fut d'abord de bois, puis de pierre, puis de nouveau de bois; on élevait ensuite un petit tertre qui permit de retrouver la sépulture. Plus tard les tombeaux des grands furent marqués par des dolmens et des tumulus. Dans la plaine de Sakurai, près d'Ôsaka, l'on voit de gigantesques tumulus (*misasagi*); les plus récents reposent sur des fondements de pierres non taillées. Ces tumulus sont ronds ou affectent la forme d'un cercle coupé sur la face nord, où se trouvait l'autel des sacrifices. A l'intérieur se trouve un énorme sarcophage de pierre ou c'est une galerie; dans les moins anciens cette galerie aboutit à une salle hémisphérique où reposait le corps. Le gouvernement actuel a donné le nom de *sumeragi* aux plus grands tumulus; celui qu'on attribue à l'empereur Nintoku est double : l'un des sommets a 84 pieds de hauteur, l'autre 100 (1). Ces dolmens contiennent des armes, des bijoux d'or, des verroteries, des vases funéraires, car le mort devait continuer dans le tombeau la vie qu'il menait sur la terre. Aussi ses femmes et ses serviteurs enterrés vivants jusqu'aux épaules formaient-ils autour de

(1) Le gouvernement a même fait élever un gigantesque tumulus qui doit désigner la tombe de Temmu Tennô à Kashiwabara, son ancienne capitale; on l'a entouré d'un *tamagaki* de granit; le bâtiment de bois qui se trouve en face du torii d'entrée est le *Chokushi-Kan*, destiné au représentant envoyé tous les ans par le mikado pour honorer le tombeau. A quelque distance on a construit un palais de bois qui veut être celui de Jimmu.

son mausolée une haie humaine (*hitogaki*). D'après le *Nihongi*, l'année 1 avant Jésus-Christ, le mikado Suinin Tennô, ému par les cris des personnes enterrées avec le prince Yamato Hiko, aurait interdit les *ikinie* ou sacrifices humains; ces offrandes furent dès lors remplacées par des figures de terre cuite (*haniwa*, plus tard *tsuchi ningiô*). Cependant il est encore parlé de sacrifices humains au troisième siècle. Dans les galeries intérieures des dolmens on a trouvé des rangées de tubes de terre cuite et des statuettes d'un travail assez informe; on suppose que les uns et les autres étaient des *tsuchi ningiô*. Tous les morts n'étaient pas ensevelis; dans certains cas les corps étaient noyés ou abandonnés aux bêtes de proie (1).

(1) Pour tout ce qui concerne la civilisation de cette époque, cf. la bibliographie placée au début du chapitre et celle placée au chapitre I^{er} (*Shintô*), plus l'introduction de M. Chamberlain à sa traduction du *Kojiki* et (T. A. S. J.) L. W. KUCHLER, *Marriage in Japan* (XIII, 1) et A. H. LAY, *Japanese Funeral Rites* (XIX, III), plus les articles des revues.

CHAPITRE II

LA RELIGION SHINTÔ (1)

Tout ce qui a subsisté du Yamato, du vieux Japon antérieur à l'introduction des lois et des coutumes chinoises s'est confondu avec le *Kami-no-michi*, le culte patriotique et familial des kami : ainsi les maisons des Japonais ne sont plus les maisons des Yamato leurs ancêtres, mais les *miya*, les temples des kami, sont de vieilles maisons yamato ; depuis le cinquième siècle le costume japonais a changé plusieurs fois, mais pour officier, les *kannushi*, les prêtres des kami, s'habillent comme s'habillaient les Yamato ; voilà douze cents ans que le souverain porte le titre chinois de Tennô ou Tenshi, mais comme représentant des kami, c'est encore le mikado.

Cependant, quelque piété que les kannushi aient montrée pour les vieux usages, ils n'ont pu les con-

(1) *Kojiki* (trad. CHAMBERLAIN). — *Hymne de Nakatomi*, trad. PFIZMAIER et FLORENZ (T. A. S. J. XXVII, 1). — SIR E. SATOW, *The Shintô Temples of Ise* (T. A. S. J. II, 11, *Ancient Japanese rituals*, VII, 11, IX, 11). — Pour les archéologues du dix-huitième siècle, SATOW, *Revival of pure Shintau* (T. A. S. J. III, app.). Les légendes des revenants, de LAFCADIO HEARN, *Glimpses of unfamiliar Japan*. — *La robe de Plumes de la Fée*, d'après la traduction de CHAMBERLAIN, dans *Classical Poetry*.

server intacts; d'ailleurs pendant les deux ou trois siècles au cours desquels le Japon s'est transformé sous l'influence de la Chine, les lettrés, les nobles, le souverain lui-même se préoccupaient davantage de détruire les institutions du passé que d'en perpétuer le souvenir; or à cette époque tous les chefs d'uji, tous les pères de famille étaient des kannushi, et, si les membres de l'uji de Nakatomi avaient des privilèges religieux, ce n'étaient pas encore des prêtres; ils le devinrent seulement lorsque la conversion du peuple au bouddhisme leur imposa l'obligation de défendre l'ancien culte et leur inspira la pensée de fonder un clergé sur le modèle du clergé bouddhiste. Aussi l'influence de l'étranger est-elle partout sensible dans une religion que l'on voudrait exclusivement nationale; depuis le treizième siècle elle n'est plus connue que par le terme sino-japonais de *shintô*; dans les actes officiels on ne désigne plus la déesse nationale par son nom japonais d'Amaterasu mais par le titre sino-japonais de *Tenshokô Daijin*; le mikado, son représentant sur la terre, jure par le ciel impersonnel du confucianisme. Le culte des ancêtres n'est plus le vieux culte d'autrefois où les kami étaient adorés comme les dieux de la nature; on y retrouve le dogme bouddhiste d'âmes récompensées dans le ciel ou punies dans les enfers, et l'on y retrouve aussi la conception chinoise que Confucius n'a pas voulu ou pas su corriger; pour les Chinois le mort continue à vivre dans le tombeau, son spectre en sort la nuit pour se nourrir des offrandes déposées devant la sépulture ou dans le

pavillon de la maison familiale qui est consacré aux ancêtres (1).

Même la Bible shintô, la plus ancienne chronique que l'on ait conservée, le *Kojiki*, écrit en 712, trahit l'influence du bouddhisme et de la vieille cosmogonie chinoise.

Le *Kojiki* commence ainsi :

Or voici les noms des divinités, des Kami, qui apparurent (littéralement qui devinrent), dans la plaine du Ciel élevé (*takama-no-hara*), quand commencèrent le Ciel et la Terre : d'abord la Divinité qui gouverne l'Auguste Centre du Ciel (*Ame-no-mi-naka-mushi-no-kami*) (tous les noms de dieux sont suivis du titre de kami, ensuite la haute et divine Divinité qui produit (*Taka-mi-musubi*), enfin la divine Divinité qui produit (*Kami-musubi*). Ces trois divinités naquirent d'elles-mêmes et disparurent.

Voici maintenant les noms des divinités qui apparurent ensuite, issues d'une chose, semblable à un roseau, qui poussa quand, jeune et pareille à de l'huile flottante, la terre (*kuni*, au lieu de *tsuchi*), flottait comme une méduse (ce roseau rappelle le lotus primordial des mythes indiens), et ces noms sont : le dieu bon qui était beau et poussait comme un roseau (*Umashi-ashi-kabi-hikoji*), puis l'éternelle divinité céleste qui se tient éternellement debout (*Ame-no-toko-tachi*). Ces deux divinités naquirent d'elles-mêmes et disparurent.

Voici encore les noms des divinités qui apparurent après : la Divinité terrestre qui se tient éternellement debout (*Kuni-no-toko-tachi*) ; la Divinité qui donne l'abondance dans les nuages (*Toyo-kumo-nu*). Ces deux divi-

(1) Pour l'exposé des croyances des Chinois sur le mort, voir : Confucianisme et Bouddhisme ; pour l'exposé de celles du Japonais, voir aux mêmes endroits et au III du présent chapitre.

nités naquirent également d'elles-mêmes et disparurent.

Voici encore les noms des divinités qui apparurent après : le Souverain de la terre boueuse (*U-hijini*) ; puis sa sœur cadette, la Souveraine de la terre boueuse (*Su-hijini*) ; puis le Dieu qui intègre les germes (*Tsunu gui*) ; puis sa sœur cadette, la Déesse qui intègre la vie (*Iku gui*) ; puis le Dieu aîné du Grand Endroit (*Ô-to-no-ji*) ; puis sa sœur cadette, la Déesse aînée du Grand Endroit (*Ô-to-no-be*) ; puis le Dieu du parfait extérieur (*Omo-daru*) ; puis sa sœur cadette, la Déesse vénérable (*Aya-kashiko-ne*) ; puis le Dieu mâle qui invite (*Izanagi*) ; puis la Déesse femelle qui invite (*Izanami*).

Toutes les divinités depuis Kuni-no-toko-tachi jusqu'à Izanami forment ce qu'on appelle les Sept générations divines.

Après cet exode sur la création du monde, qui est visiblement imité de modèles chinois et indiens, le *Kojiki* traite de la création spéciale du Japon par Izanagi et Izanami, qui reçurent des dieux cette mission.

Dans son récit l'auteur s'inspire encore des Chinois et des Indiens. Il suppose que l'univers est divisé en trois parties : le ciel (*ame*), la terre (*tsuchi*, appelée aussi *hiji* et *kuni* pays) et les enfers (*yomi* ou mieux *yomi tsu kuni*, qu'on veut dériver du sanscrit *yama*) ; le ciel est relié à la terre par un pont flottant dit *Ame-no-uki-hashhi*, et la terre (ou peut-être seulement le Japon nouvellement créé) communique avec les enfers par un passage souterrain, *Yomo-tsu-hira-saka*. Pour créer le Japon, Izanagi se place sur le pont céleste et avec une lance, enrichie de pierres précieuses, bat la mer si longtemps qu'elle se prend et forme une masse gélati-

neuse : ainsi les dieux indiens battent la mer de lait et en retirent les quatorze trésors. Cette masse gélatineuse est l'île condensée d'elle-même (*onogoro*); les savants japonais identifient Onogoro avec l'un des îlots qui entourent Awaji.

*
* *

Avec le temps les Japonais ont eu conscience que leur religion nationale renfermait des éléments étrangers. C'est pourquoi au dix-huitième siècle quelques archéologues, épris du vieux Yamato, résolurent de faire disparaître du shintô toute influence bouddhiste ou chinoise. Leurs œuvres témoignent de beaucoup de science et de sagacité, mais ils ne pouvaient ni détruire l'œuvre des siècles, ni faire revivre ce que les siècles avaient détruit. Cependant le mouvement romantique qu'ils suscitèrent contribua pour une grande part à la restauration du mikado dans ses droits souverains : le mikado n'était-il pas le représentant sacré d'Amaterasu et des Kami? Le gouvernement fondé en 1868 après la chute du shôgunat s'efforça de réaliser les vœux des archéologues nationalistes : l'on *purifia* les temples shintô de tout objet qui pût rappeler le bouddhisme; on rétablit les cérémonies en usage autrefois, on s'efforça de faire revivre au moins dans la religion le Yamato disparu : les Japonais se croient des aborigènes; pour les théologiens shintô la civilisation du Yamato est l'œuvre des dieux : imiter l'étranger, c'est pécher contre les dieux et contre la patrie. Mais les hommes du *Meiji* recon-

nurent bientôt la vanité de leurs efforts; ils renoncèrent à restaurer la religion des temps préhistoriques et préférèrent transformer le shintô en culte moderne de la patrie, du souverain et des grands hommes.

Il serait impossible de distinguer dans le shintô ce qui est vraiment ancien des emprunts faits au bouddhisme ou au confucianisme et des réformes accomplies par les archéologues romantiques. Mieux vaut chercher à dégager l'esprit général d'une religion qui depuis tant de siècles représente ce que les Japonais ont de plus cher, parce qu'elle représente ce qu'ils ont de plus japonais.

*
* *

Aucune autre en effet n'est à ce point l'image du peuple, qui l'a conçue : épris d'art et de poésie, le Japonais s' imagine que toutes choses sentent et rêvent comme lui; sans être idolâtre comme l'Indien, il aime trop ses montagnes, ses baies, ses fleuves, pour ne pas s'en croire aimé. Les dieux de son pays ont son âme, ses désirs, ses besoins; bien plus, les dieux sont ses ancêtres, lui-même, un jour, deviendra dieu.

Le culte des kami rappelle l'ancienne religion des Grecs et des Romains. Si le Japonais lettré n'a plus pour les kami que le mépris athée de Lucrèce, le respect officiel d'Horace ou l'attachement poétique de Virgile, le peuple croit en eux comme le paysan du Latium croyait en ses dieux au temps d'Auguste.

Aussi, pour expliquer le shintô, pourrait-on commenter la grande scène du *second Faust*. Évoquées par les mères, Hélène et ses compagnes ont apparu au magicien; mais le temps de l'enchantement finit. Hélène monte dans l'Olympe, personnelle jusque dans l'immortalité, parce qu'elle fut belle et parce qu'elle fut reine : et c'est ainsi que les Japonais s'imaginent la destinée de leurs empereurs et de leurs héros. La coryphée vivra, mais d'une vie inférieure et moins déterminée; seul son attachement pour Hélène lui vaut de conserver la personnalité. Le Chœur ne connaît pas ces hautes ambitions. Dans la mort, il n'a qu'un désir, se confondre avec la nature : des pâles jeunes filles, les unes deviendront l'écho des rochers, d'autres l'écume des cascades, d'autres enfin le vin, qui bouillonne dans le pressoir, ferment d'ivresse et de vie universelle.

Et voilà bien l'idée que le peuple japonais se fait de la mort. Pour lui, les génies de la nature sont les esprits mêmes des ancêtres. Ces génies n'ont ni la forme précise, ni le caractère énergique des dieux d'Homère; ils sembleraient plutôt des ombres. Sous un ciel voilé par la pluie, avec des échappées d'atmosphère d'une grande pureté, îles et vallées revêtent pour les Japonais la poésie mélancolique d'un rêve du passé; mais elles semblent aussi conserver l'intimité de la famille patriarcale : dans les forêts, point de faunes qui guettent la jeune fille, les aïeux qui la protègent; dans la mer, point de sirènes, des princesses devenues nymphes prêtes à conduire le vaisseau égaré; dans les

cieux, ni destinée impitoyable, ni Zeus jaloux, les anciens mikado veillant sur la gloire du Japon.

De pareilles doctrines découlent et la mythologie du shintô, et son culte, et sa morale.

I

Voici d'abord la mythologie. Après l'exode déjà cité qui rappelle les mythes de la Chine et de l'Inde, le *Kojiki* nous donne un récit dont quelques traits au moins semblent attester des légendes nationales.

Descendus sur Onogoro, Izanagi et Izanami connaissent enfin l'amour. Leur union produit les autres terres de l'archipel, plusieurs divinités, enfin Homusubi, le feu : sa mère meurt en lui donnant le jour. Izanagi se jette sur le corps de sa femme en pleurant. De ses larmes naît la déesse de la tristesse, « celle qui se lamente sur le mont Kagu ».

Izanagi pénètre dans le monde souterrain pour en arracher Izanami. Déjà, il la tient par la main, déjà l'enfer la lui cède, mais, dans son impatience de la revoir, il tire son peigne d'écaille, y met le feu. Ses bras ne tiennent plus qu'un corps en pourriture, d'où s'échappent en hurlant les Furies. Izanami repousse les monstres, repousse le fantôme de sa femme, irrité par l'insulte ; avec un rocher, il ferme l'entrée des enfers, puis il se purifie dans un fleuve. Des gouttes qui lavent ses paupières

naissent Amaterasu, la déesse du soleil, et Tsukino-Kami, le dieu de la lune ; l'eau qui touche ses narines enfante Susanoo, le typhon.

Montant sur le pilier de diamant qui supporte la voûte azurée, les deux premières de ces divinités prennent place dans les cieux, pour y régner, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit. Mais Susanoo, le dieu de la tempête, ne cesse de gémir :

— Que souhaites-tu ? lui dit Izanagi.

— Descendre aux enfers, pour y voir ma mère Izanami, que je ne connais pas.

Izanagi exile Susanoo dans l'Océan. Éternellement les vagues, qui frappent le rivage, éternellement les vents du large rediront les plaintes de l'orphelin, désireux de mourir.

Pour se venger, Susanoo persécute sa sœur Amaterasu, jette un cheval écorché dans le palais du ciel : la déesse effrayée se blesse avec son fuseau, et s'enfuit dans une caverne de l'océan ; au milieu des ténèbres, l'on entend les âmes des morts bourdonner comme des mouches pendant la cinquième heure. Désespérés, les dieux tiennent conseil : telle, la dernière assemblée des maîtres de Walhalla. Mais, moins sombre que les mythes du Nord, la légende japonaise révèle cet esprit de courage et de bonne humeur qui semble l'un des meilleurs traits de leur caractère. Devant la grotte, le dieu de la ruse conduit Uzume, la déesse aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, à la face épanouie ; pour écharpe elle porte la mousse du mont Kagu, pour coiffure une branche de fusain ; elle tient un bou-

quet de feuilles de bambou. Saisie d'un trouble sacré, Uzume se met à danser; l'un après l'autre, elle laisse tomber ses vêtements. Et, la voyant nue, les dieux rient de ce rire formidable qui fait trembler l'Olympe. Irritée que le monde l'oublie, Amaterasu repousse l'écran qui ferme l'entrée de sa caverne; elle aperçoit un visage d'une incomparable beauté. La curiosité, le dépit lui font oublier sa rancune. Elle sort de sa grotte, et l'image entrevue lui paraît encore plus belle. C'est sa propre image réfléchie dans un miroir, le premier qu'aient forgé les dieux. Derrière Amaterasu l'on ferme l'entrée de la caverne, et le monde recouvre la lumière.

Si ce récit semble fondé sur des traditions nationales, sa forme actuelle trahit des influences étrangères. La descente d'Izanagi aux enfers fut inspirée aux Japonais par celle d'Avalokiteçvara et la légende bouddhiste, dont l'origine doit être recherchée dans les vieilles religions de l'Asie Antérieure, notamment celles d'Istar et d'Osiris, semble avoir été refondue sur le modèle des légendes d'Hercule et d'Orphée. D'autre part le mythe d'Amaterasu rappelle d'autres mythes solaires de princesses captives : Hélène, Sîtâ, Brünhilde, la *Belle au bois dormant*, comme sa lutte contre Susanoô, celle de Marduk contre Tiamât, d'Osiris et d'Horus contre Sit (Typhon), d'Ormuzd contre Ahriman, d'Indra contre les Asura, mais il est impossible de dire si les prêtres shintô s'inspirèrent des légendes de l'Asie Antérieure connues par le bouddhisme ou

de légendes plus anciennes dont Indiens, Grecs, Germains et Mongols auraient également tiré leurs contes se rapportant au matin et au printemps.



Engendré par Izanagi, éclairé par Amaterasu, le Japon est la patrie des dieux. D'abord, ceux du *Kojiki*, les génies des montagnes, des forêts, de l'Océan; puis d'autres que la légende leur associe comme la belle déesse du mont Fuji, Sengen (*Asama*), la *princesse qui fait fleurir les arbres* (*Ko no hana saku ya hime*).

La plante a la délicatesse de la femme; elle aussi se couronne de fleurs et s'enivre de parfums. Dans certains arbres vivent des dryades. Le *yanagi*, le saule prend la forme humaine. Un noble avait sauvé la vie d'un saule, dont l'un de ses amis voulait se défaire. Pourquoi, pensait-il, détruire ce qui possède une âme pareille à notre âme, ce qui souhaite comme nous le printemps, les tièdes brises et la douce lumière? L'esprit du saule prend par reconnaissance la forme d'une jeune fille, qui devient l'épouse du noble et lui donne un enfant. Quelques années plus tard, les prêtres veulent couper l'arbre pour réparer un temple. La fée se jette aux pieds de son mari : « Je dois mourir, dit-elle, mais notre enfant vivra », puis elle disparaît dans le feuillage. On abat le saule; il est si lourd que trois cents hommes ne peuvent le remuer. L'enfant le touche, et le tronc glisse jusqu'au sanctuaire, où les prêtres le consacrent aux dieux.

Comme la terre, l'océan a ses nymphes. Une fille du dieu de la mer séduit le pêcheur Urashima, le héros de la plus ancienne ballade. Pendant trois ans ils s'aiment dans le palais du dieu qui s'élève au milieu de la contrée immortelle. Puis Urashima, pris du mal du pays, obtient de sa maîtresse le cofret où sont enfermées ses années; car trois ans du pays des dieux font des siècles de notre pauvre terre. Il saute dans un bateau, rame jusqu'au moment où les forces lui manquent. Voici bien sa plage, les grands rochers, l'anse étroite, et le ruisseau, qui chante dans les joncs, mais le village a disparu.

Fou de douleur, Urashima ouvre la boîte. A l'instant, il devient vieux; « sa respiration se fait plus faible, il expire sur la plage », et le poète inconnu, qui, au commencement de sa ballade, soupirait, comme le Heine de la Lorelei : « Au printemps, les nuages rampent sur la plage de Suminoe, je m'arrête au bord des flots, la vue des barques qui vont et viennent me rappelle une légende du passé », — le poète conclut en soupirant encore :

« Je regarde la place où vécut Urashima. »

Le drame de *Takasago* nous dit la légende des Ai-oi, le Philémon et la Baucis du Japon. Ce sont deux pins : l'un s'élève près du temple de Sumiyoshi, l'autre à Takasago (province de Harima). A l'appel du prêtre Tomonari, les esprits des arbres s'éveillent pour raconter leur vie humaine, comme leur jeunesse amoureuse fut douce, douce leur vieillesse, et leur mort, celle que les dieux donnent au sage :

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

Puis, se détachant des arbres, les esprits célèbrent la première des danses sacrées.

La Terre, chante le dieu de Sumiyoshi, est la Mère dont toutes les créatures ont reçu l'être et la vie; toutes aussi mêlent leurs voix à l'hymne universel. Grands arbres et petites herbes, pierres, sable, le sol, que nous foulons, les vents, les flots, toutes les choses, toutes ont une âme divine. Le murmure des brises dans les bois au printemps, le bourdonnement de l'insecte dans les herbes humides de l'automne, autant de strophes du chant de la Terre : soupirs de la brise, fracas du torrent, autant d'hymnes de vie, dont tous doivent se réjouir (1).

II

A cette mythologie nationale correspond un culte national qui est surtout une pieuse évocation du passé.

Les *miya* ou temples shintô, que l'on nomme aussi *yashiro* et *jinja*, comprennent plusieurs bâtiments de bois blanc ou rouge (le blanc et le rouge sont les couleurs saintes du shintô); ces bâtiments sont enfermés dans des enceintes concentriques clôturées par des planches (*itagaki*) ou par une galerie (*kairo*). A l'entrée de chaque enceinte s'élève le *torii*, l'emblème du shintô : c'est un portique très simple formé par des pieux plantés en terre que

(1) La ballade d'Urashima d'après la traduction littérale d'Aston; *Takasago* d'après la traduction de Dickins.

coupent au sommet deux traverses, la plus haute recourbée aux extrémités comme les toits chinois. Autrefois ces traverses servaient, dit-on, de perchoirs pour les oiseaux sacrés. Au *torii* sont attachés les *shime* et les *gohei*. Les *shime* ou *shimenawa*, des cordes de paille nouées plusieurs fois, représentent la corde que le dieu Futodama tendit derrière Amaterasu pour l'empêcher de rentrer dans sa caverne. Les *gohei* sont des baguettes d'où pendent des morceaux de papier blanc. Les shintôïstes considèrent le *gohei* comme le symbole même de la divinité ; le prêtre le tient pendant les cérémonies, les mystiques le touchent pour obtenir l'extase.

Dans la première et la seconde enceinte se trouvent l'écurie du *jimme*, le cheval sacré de robe blanche ; la remise des *mikoshi*, les chars où l'on place les emblèmes du dieu pour les processions ; des oratoires (*sessha* ou *massha*) ; une citerne (*mitarashi*) où les fidèles lavent leurs mains avant de prier ; des bureaux et des logements pour les *kannushi* ; des salles d'assemblée, de petits théâtres pour les danses sacrées (*bugaku dai* ou *kagura dô*) ; le trésor (*hòzô* ou *hokora*) ; l'on donne aussi le nom de *hokora* aux chapelles bâties dans la campagne. En face du *torii* l'on voit d'ordinaire un oratoire (*haiden*) relié par une galerie (*ainoma*) au sanctuaire principal. Ce dernier s'élève au centre de la dernière cour qu'entoure le *tama-gaki*, la haie des bijoux, une palissade où l'on accède par un porche que flanquent les *shinsenjô* réservés aux offrandes. Le temple (*honsha* ou *honden*) a la forme d'une arche. Le toit est en chaume : les poutres (*chigi*) qui

le soutiennent se croisent et forment comme des ciseaux ouverts; entre ces ciseaux d'autres poutres (*katsuogi*) sont couchées qui débordent l'arête. Un perron couvert conduit au sanctuaire situé à la hauteur du premier étage; on entre d'abord dans une antichambre nue où sont suspendus des *gohei*, puis dans le sanctuaire même. Au fond, dans une alcôve surélevée se trouve l'autel, le *saidan* (*shin zen no dai*); sur cet autel est placé le *himorogi*, un plateau dont le bord figure une petite palissade ornée de *shime*; au centre est piquée une branche de chêne (*kashi*) ou de *sakaki* (*cleyera japonica*) d'où pendent des *shime* de papier blanc et des fibres de chanvre; devant le *sakaki* est placé le *mitama-shiro* ou *jintai*, l'objet où l'âme du dieu est censée reposer. C'est d'ordinaire le miroir d'Amaterasu, symbole du principe féminin, appelé ou miroir octogonal (*yatanokagami*), ou miroir solaire (*hikagami*), ou encore *Naishi dokoro* de la pièce du palais impérial où on le renfermait; c'est aussi le glaive (*hōken*) de Susanoō, le symbole du principe masculin, nommé dans le *Kojiki* : *Kusanagi no tachi*, le moissonneur du gazon, et dans le *Nihongi* : *Ame no Murakumo-no tsurugi*, le sabre des nuages accumulés dans le ciel; ou c'est encore quelque pierre précieuse (*tama*) qui est censée symboliser soit le *Maga tama*, la pierre recourbée suspendue au cou de mikado, soit le sceau impérial (*giōju shinji*), mais le *tama* paraît plutôt d'origine bouddhiste. Autrefois les deux sexes étaient figurés par des symboles plus grossiers que le glaive et le miroir; dans certaines provinces éloignées le culte phallique a per-

sisté jusqu'à nos jours; il est maintenant prohibé, mais dans les maisons de courtisanes il est encore d'usage de placer une lanterne allumée devant le symbole de l'amour.



Les temples les plus sacrés sont ceux de l'Izumo et de l'Ise. Le grand temple de l'Izumo (Ôyashiro) s'élève à Kizuki sur la rive de la mer du Japon, dans une contrée pittoresque que bordent au nord-est des lagunes, au sud-ouest un massif montagneux dominé par le Sambeyama; il est consacré à Susanoo, le dieu de l'Izumo, qui céda la souveraineté de l'archipel à la maison impériale; le grand prêtre, qui descend en ligne directe de Susanoo, portait autrefois le titre de « dieu vivant » (*ikigami*). Dix-neuf temples entourent l'Ôyashiro, leurs sanctuaires attendent les dieux de toutes les provinces qui viennent les occuper en esprit pendant le mois d'octobre; aussi ce mois est-il appelé dans le Japon le mois sans dieux (*kami-na-zuki*) et dans l'Izumo le mois des dieux (*kami-ari-zuki*).

Yamada, dans la presqu'île d'Ise, est la capitale religieuse du shintô. Les temples sont reconstruits tous les vingt-cinq ans, mais toujours sur le même plan. Auprès de chaque temple s'étend un espace vide où les kannushi bâtiront le futur sanctuaire avant de détruire le sanctuaire actuel. Au milieu d'un bois sacré, dont l'horreur sainte nous rappelle OEdipe mourant, Iphigénie exilée, nous trouvons



ISE. BATIMENT DANS L'ENCEINTE DU GEGÜ
(STYLE DES TEMPS PRÉHISTORIQUES)

une palissade fortifiée comme celle qui entourait la demeure des anciens mikado : dans une cour pavée de galets s'élèvent des cabanes de bois blanc, au fond le temple par excellence, le *Naigû*, qui renferme le miroir d'Amaterasu ; il date, assure-t-on, du premier siècle avant Jésus-Christ. La garde du *Naigû* est confiée à des prêtres et à des vestales. Le *Kojiki* (xxxiii) fait remonter aux temps préhistoriques la fondation d'un collège de prêtresses qu'on appelait « les duchesses de Saru » (*Saru me no Kimi*).

A l'avènement d'un mikado une princesse de la famille impériale se rend solennellement à Yamada pour y présider le collège des vestales, elle porte les titres d'*itsuki-no-miya* et de *saigû* ; un autre temple reçoit le même honneur, celui du fleuve Kamo près de Kiôto, où la vierge impériale est nommée *saiin*. Un roman du onzième siècle, le *Genji*, nous décrit le départ de la grande prêtresse, la longue procession où prennent place les membres de la famille souveraine, les estrades bâties le long du parcours, les avenues encombrées de voitures et de chaises à porteurs, la foule pressée, des vieillards prosternés la face contre le sol en signe d'adoration, d'autres le visage éclatant de joie, des nonnes bouddhistes, de vieilles femmes sortant de leur retraite pour voir de leurs pauvres yeux flétris le cortège sacré.

Au delà du bois, s'élève au milieu d'un parc le *Gegû*, consacré à la déesse de la nourriture (*Uke Mochi*). Si c'est le printemps, sur le fond sombre de la colline plantée de cryptomérias, de camphriers

et d'érables, on verra se détacher les fleurs des pruniers et des cerisiers, ces belles fleurs doubles, blanches et roses, que les poètes japonais ne se lassent pas de chanter.

Au clair de lune comment reconnaître les fleurs du prunier? Se laisser conduire par leur parfum.

Le vent disperse les fleurs du cerisier. Et la pluie tombe alors, la pluie faite des larmes de ceux qui les regrettent.

Moins sacré que le Naigû, le Gegû est bâti sur le même modèle. Suinin Tennô l'aurait fondé en 4 av. J.-C. Il s'y rattache l'un des mélancoliques souvenirs de l'histoire contemporaine : pour avoir soulevé de sa canne le voile blanc du porche, le ministre de l'instruction publique, vicomte Mori, fut assassiné à Tôkiô par un fanatique, le 11 février 1889.

Une jolie route, longue de deux ri, qui traverse d'abord une contrée montagneuse, puis l'estuaire de l'Isuzugawa, conduit à Futami sur le golfe d'Owari; c'est l'un des paysages célèbres du Japon : des falaises abruptes bordent une plage étroite, dans la mer se dressent deux rocs à pic de couleur rousse tachetée par endroits de plaques vertes, l'un assez grand avec un petit torii près du sommet, l'autre un simple écueil; on les appelle *miôto seki*, les sièges des époux, et c'est pourquoi un *shime* les unit; il faut les voir le matin lorsque leurs ombres fauves se projettent vers le rivage; ici elles tranchent nettement de l'eau claire et là elles se confondent



LES ROCHERS DES ÉPOUX, A FUTAMI EN ISE

avec le banc de pierres rouges et jaunes que les vagues couvrent et découvrent en clapotant. Par delà le gôlfe où la mer prend toutes les teintes du bleu, depuis le bleu d'argent jusqu'au bleu de pourpre, on aperçoit la côte du Mikawa, au nord basse et vaguement dessinée, au sud haute, échan-crée d'une large baie, dont on distingue mal l'entrée, tant cette baie est bien fermée par deux longs caps étroits; au-dessus un panorama de montagnes, le va-et-vient des brumes, découvrant par moment les cimes violettes.



Partout les Japonais choisissent les plus beaux sites pour y construire leurs temples; ils ne peuvent comprendre la religion sans la beauté. Certains motifs de leur architecture se sont intimement associés avec leurs paysages, l'imagination ne saurait les en séparer : ainsi les torii et les lanternes monumentales, les *tôrô*; les deux motifs semblent d'origine étrangère, mais le Japon les a transformés au point de les rendre japonais: le torii est shintô, purement shintô, quoique les bouddhistes ne se fassent pas faute de l'employer, les *tôrô* sont bouddhistes, mais on les trouve dans les parcs de tous les miya : ce sont des colonnes courtes et renflées au milieu dont le chapiteau porte une lanterne surmontée d'un toit chinois avec une boule au sommet. Quelquefois on trouvera une seule lanterne couronnant un rocher ou marquant l'angle de deux chemins, mais le plus souvent les *kanedôrô*, les lan-

ternes de bronze, rehaussent la façade d'un monument (au Japon tous les monuments sont en bois); les *ishidôrô*, les lanternes de pierre, sont dispersées sous les arbres, et le contraste de leur blancheur avec la verdure est si heureux que, sans elles, le bois semblerait en partie dépouillé, comme un arbre qui conserve le sombre fond des feuilles mais sans l'éclat des fleurs.

Pour le torii, symbole du shintô, il est partout au Japon, comme les dieux sont partout dans les îles choisies pour leur royaume. Tantôt le torii sert de portique au miya. Voici un temple au sommet d'une colline; le long du sentier rocailleux, dix, vingt, trente torii, grands et petits, de bois peint en rouge ou noirci par le temps. Dans la forêt, voilà un miya plus sacré : sur le côté s'ouvre une clairière, au seuil deux torii de bois blanc. Ou c'est le gigantesque torii de bronze qui conduit au *Shôkonsha* de Tôkiô, le temple consacré aux véritables kami du Japon moderne, les soldats morts pour la patrie.

S'il n'y a point de temple, le torii se mêle mieux encore au paysage. Au flanc d'un mont abrupt un sentier monte en lacets sous une futaie d'immenses cryptomérias rayés transversalement par le soleil déjà bas; la pente devient si raide, qu'on a fait un escalier tantôt de marches véritables, tantôt de degrés creusés dans la terre ou dans le rocher; sous les noires cimes enchevêtrées, entre les troncs nus des arbres, qui, plantés les uns au-dessus des autres, de leurs racines saillantes s'accrochent au sol oblique, on voit la montagne s'élever à droite, par des pentes de plus en plus claires, vers un



TORII

sommet invisible, descendre à gauche dans un précipice obscur à peine par moments aperçu. Quelques lanternes bordent le chemin. Tout à coup un tournant brusque, le raidillon montant droit sous les grands arbres; et, dans l'éclat d'un rayon, à quelques mètres un petit torii.

Ailleurs le torii fera le centre d'un bouquet de cerisiers visités à l'époque des fleurs. A moitié caché par les roseaux il se réfléchira dans un étang qu'entourent des saules pleureurs et des charmilles de glycines aux longues grappes; ou bien il servira de porte au pont de laque rouge qui d'une seule arche presque ronde franchit un ruisseau lent et peu profond; des érables bordent les rives; c'est l'automne aux feuilles d'or, de pourpre et d'écarlate; le givre en marque les fibres et pend en stalactites; dans l'eau les reflets des feuilles se confondent avec le lit vaseux et les feuilles tombées.

Le torii couronne bien une colline nue, surtout s'il est flanqué de deux ou trois pins parasols. Aucun porche ne convient mieux à l'entrée d'une gorge étroite: sous un ciel nuageux, le chemin taillé dans le rocher grimpe entre des ronces, des arbustes, des matsu tordus; au pied des pentes escarpées un torrent roule sur les pierres, l'écume couvre les branches. Sur la rive opposée, des brumes, ici légères et grises, là lourdes, d'un blanc mat, remontent, d'abord lentes, puis rapides, le long des crevasses de la montagne, tandis que les saillants dégagés apparaissent nettement avec leurs pierres luisantes où s'avive la pâle lumière qui tombe des nuages et leurs plantes humides d'un vert cru. Appuyé contre

le torii frêle, si l'on regarde au loin par-dessus les méandres de la gorge étroite et sombre, on découvre tout un paysage de faîtes aux tons clairs et doux baignés dans la vapeur.

Mais le torii aime surtout se refléter dans de grandes nappes d'eau, soit qu'il plonge dans la mer comme à Miyajima, soit que de Chikubushima il domine le lac d'Ômi, appelé par les Japonais Biwako, le lac en forme de guitare : à l'ouest, les montagnes sont à pic dans l'eau, à l'est s'étend une plaine riante ; le soir tombe : dans les rochers de l'île, qui s'empourprent entre les pins sombres, des milliers d'oiseaux viennent s'abriter en criant. Et le marin aussi aperçoit de loin le torii sur les collines boisées de Kiushû, sur les monts dénudés du Hôki ; c'est pour lui le symbole d'une patrie aimée des dieux.

*
* *

Les prêtres des temples, les *negi* ou *kannushi* (de *kami* dieux, et *nushi*, hôtes, maîtres ; anciennement *hafuri*) sont le plus souvent les descendants des fondateurs, souvent même les descendants du dieu. Si l'on excepte l'Izumo-ô-yashiro dont les *kannushi* ont des *mikado* pour ancêtres, les principaux sanctuaires sont desservis par la maison de Nakatomi, dont une branche est devenue la première famille de cour sous le nom de Fujiwara ; les autres branches ont conservé le nom de Nakatomi et les traditions sacerdotales de leur antique uji (1). Entre

(1) Pour l'origine des Nakatomi, voir p. 116.



LE GRAND TORII DE NIKKÔ

(XVII^e SIÈCLE)

tous les temples appartenant en propre aux Nakatomi ou aux Fujiwara, le plus sacré est le *Kasuga* de Nara, dédié au dieu Ame-no-Koyane, le fondateur de leur maison. Il s'élève au milieu d'un bois où des arbres, des arbustes d'essence et de couleur variées poussent au pied de cryptomérias gigantesques ; partout contre les troncs nus se détachent des ishidôrô dont le pied disparaît sous les plantes. Dans la clairière broutent des cerfs consacrés au dieu Takemikazuchi, l'un de ceux qui décidèrent Susannoo à céder le Japon aux mikado ; ce dieu montait un cerf blanc quand il choisit l'emplacement de Nara pour y résider avec Ame no Koyane. Le grand temple peint en rouge, un second sanctuaire, le *Wakamiya*, les allées qui les relient sont ornés de lanternes ; on les allume les soirs de pèlerinage ; leurs reflets se mêlent à ceux de la lune et des étoiles sur l'herbe humide, sur les troncs des cryptomérias et, si c'est le printemps, sur les touffes des ume ou des sakura.

Tous les temples shintô n'ont pas leurs kannushi héréditaires. Jusqu'à la renaissance religieuse des deux derniers siècles, la plupart appartenaient aux moines bouddhistes, qui rendaient les mêmes honneurs aux dieux des deux religions.

Les kannushi ne sont pas tenus au célibat ; ils peuvent exercer toutes les fonctions et même tous les métiers ; seuls ceux des grands sanctuaires se consacrent exclusivement au sacerdoce et à l'étude du shintô. D'ordinaire, rien dans leurs vêtements ne les distingue de la foule ; pour les cérémonies familiales ils mettent une robe et un manteau flot-

tants, dont la couleur varie ; c'est souvent le vert ; le manteau est marqué de cercles blancs, qui sont des écussons. Pour les cérémonies religieuses, les kannushi revêtent, avec un haut bonnet noir bordé de blanc, une longue tunique serrée à la taille, dont les manches sont très amples ; cette tunique est blanche le plus souvent, mais les kannushi de l'Izumo-ô-yashiro portent des ornements blancs et rouges brodés d'or qui trahissent une influence bouddhiste.

Copiée sur celle du bouddhisme, la hiérarchie du shintô compte maintenant plusieurs rangs ; le plus élevé est celui de grand prêtre ou *dai gûji* ; au-dessous de lui sont les prêtres (*gûji*) et les assistants (*gon gûji*) (de *gôn*, remplaçant) ; pour les offices il y a un maître des rites (*iwai nushi*), un directeur (*kotoshiribito*), un annonceur (*noritoshî*), un sacrificateur (*mike no osa*), etc.

*
* *

Le rituel (*norito*) se compose d'hymnes anciens recueillis et corrigés par les philologues du dix-huitième siècle.

Les cérémonies se répartissent en trois classes : les sacrifices (*matsuri* ou *sairei*), les purifications (*harai*), les prières (*inori*).

Très simples, les services quotidiens sont à la fois des matsuri et des inori. Le matin et le soir le kannushi offre du riz, du poisson, du gibier, des fruits, des légumes, du sake en récitant des prières en langue yamato ; il trempe dans de l'eau bénite mêlée



PRÊTRE SHINTÔ

de sel (*shio mizu*) un rameau de *sakaki*, l'arbre sacré du shintô; il allume le feu sacré en agitant une baguette dans un cadre de bois percé de trous; le vase contenant le feu sacré est placé sur le seuil du sanctuaire. Toutes les cérémonies importantes sont accompagnées de musique.

Aucune offrande n'est aussi sacrée que le *shime* et le *gohei*; dans les temps anciens on y attachait des morceaux de toile de chanvre et d'une étoffe faite avec l'écorce du mûrier. D'ailleurs l'offrande importe peu, ce qui importe, c'est le sacrifice; pour toucher les dieux on se défait d'un objet auquel on attache du prix.

Voici un passage du *Tosa Nikki* (onzième siècle) :

Tout à coup le vent se leva. Malgré les efforts des rameurs, le bateau reculait toujours et menaçait de s'enfoncer. Le pilote nous dit : « Quel dieu puissant est le dieu de Sumiyoshi! ce qu'il réclame, c'est une offrande. » S'il fallait s'en rapporter aux paroles de cet homme, ce dieu serait pareil à nous, les hommes de ce monde. Le pilote ajouta : « Faites-lui un présent sacré. » Nous suivîmes ce conseil. Mais, loin de se calmer, le vent et les vagues faisaient rage. Et le pilote reprit : « Votre présent n'a point contenté le dieu, aussi le bateau menace-t-il de sombrer. Donnez-lui quelque chose qui lui agrée davantage. » Nous écoutâmes cet homme; je réfléchis quelque temps, puis je jetai mon miroir dans la mer en disant : « J'ai deux yeux, mais je n'ai qu'un seul miroir. Que le dieu reçoive donc mon miroir! » C'est ainsi qu'à mon grand regret mon miroir fut jeté dans la mer; mais aussitôt la mer calmée devint elle-même lisse comme un miroir. Quelqu'un fit alors ces vers : « Jette-t-on un miroir dans la

mer écumante, aussitôt on voit le cœur du puissant dieu (1). »

Les trois principaux matsuri ne sont célébrés que dans des circonstances particulières. Le premier trahit une influence confucianiste : à son avènement le mikado offre un sacrifice aux dieux du ciel et de la terre; le second matsuri (*daijõe*, autrefois *ô-nie*) est l'offrande des prémices du riz dans l'année qui suit l'avènement; le troisième consiste dans l'envoi d'un gohei impérial au temple d'Ise. Chaque année l'on fête plusieurs matsuri, principalement dans les grands sanctuaires : ce sont la prière pour la moisson (*kinen-sai*), le 4 février; l'*onzo-sai*, ou présentation des vêtements, le 17 avril; le *kan-name* ou divin goûter, le 15 et le 16 septembre; le *shinshô-sai*, autrefois *nihiname* ou fête de la moisson, le 23 novembre, etc.

La prière pour la moisson est l'un des plus anciens et des plus beaux offices du *Norito*.

Écoutez, dit le prêtre... Je le déclare en présence des dieux souverains de la moisson. S'ils rendent prodigue d'épis la moisson tard mûrie, que produiront la sueur de nos bras et la boue de la rizière pressée entre nos cuisses, je leur offrirai en prémices mille épis de riz et le sake contenu dans les amphores pansues rangées en ligne (2).

Mais les matsuri le cèdent en importance aux purifications, les *harai*, surtout à la grande purifi-

(1) Cf. la traduction de sir E. SATOW et celle du Dr FLORENZ.

(2) Cf. SIR E. SATOW (*T. A. S. J.* VII, p. 113); PFIZMAIER, dont le texte et la traduction contiennent quelques erreurs.

cation, *Ô-harai*. Dans les temps anciens on ne célébrait cet office que dans des occasions solennelles; depuis le huitième siècle il est en outre célébré deux fois par an, le trentième jour du sixième et du douzième mois. L'adoption du calendrier grégorien a fait fixer ces dates au 30 juin et au 31 décembre. Les rites de la cérémonie, plusieurs fois modifiés, ont été définitivement fixés par un décret du 18 juin 1872. L'office lui-même semble copié sur ceux du confucianisme, mais l'idée première en fut sans doute empruntée au Patimokkha, la confession bouddhiste, tandis que la présence d'un cheval rappelle le sacrifice du cheval blanc des Aryens. L'hymne lui-même, connu le nom de prière expiatoire de Nakatomi (*Nakatomi no yogoto*) est le plus ancien du *Norito* (1).

En voici le début :

Princes du sang, princes, hauts dignitaires, et vous, titulaires des cent offices, écoutez.

Vous tous, écoutez. C'est la grande purification. Le mikado (le titre n'est pas mentionné) daigne vous purifier, vous laver des offenses diverses commises délibérément ou par inadvertance et par les personnes attachées à la cour impériale, et par les titulaires de toutes les charges.

Le rituel rappelle l'origine divine du mikado et ses droits sur l'archipel. Il énumère les diverses offenses; les unes sont des tares physiques comme certaines maladies et l'albinisme; d'autres des souil-

(1) Cf. Dr Florenz, qui, dans son article déjà cité, a étudié le rituel d'une façon magistrale.

lures (*kegaré*); d'autres des actes contraires à la loi (*ashiki waza*), comme l'inceste ou l'assassinat; d'autres enfin des calamités (*wazawai*), comme la chute de la foudre ou la présence d'animaux nuisibles. Puis le rituel déclare que la cérémonie « dispersera les offenses comme le vent disperse les nuées; la déesse des courants rapides les chassera vers la mer où la déesse qui réside dans l'écume des vagues les avalera, où le dieu des vents les précipitera pour jamais dans les enfers. »



Avec les grands offices les cérémonies shintô comprennent des danses, qui commémorent celle d'Uzume devant la grotte d'Amaterasu. Dans le principe, les danses produisaient chez la prêtresse l'extase ou le délire prophétique. Les danseuses inspirées, autrefois *sarume* ou *duchesses de Saru*, portent aujourd'hui le nom de *miko*. Mais avec le temps on distingua les incantations des danses, qui devinrent des représentations sacrées (*kagura*). Les prêtresses les exécutent encore dans les principaux lieux de pèlerinage.

Dans le *Kasuga* de Nara des kannushi battent du tambour, jouent de la flûte, chantent des hymnes. Et les gardiennes du temple apparaissent, de toutes jeunes filles avec une tunique blanche sur un large pantalon rouge, un long manteau de gaze brodé de cercles renfermant des glycines; ce sont les armes des Fujiwara, les armes aussi du Kasuga. Leurs cheveux, noués en tresse, pendent jusqu'aux reins;

le front est couronné de camélias et de fuji; le visage est couvert d'une poudre épaisse, les mains jouent avec l'éventail ou agitent des clochettes. Les pieds, chaussés de blanc, se meuvent lentement et la danse consiste moins en pas qu'en poses harmonieuses.

De la chorégraphie sacrée se dégagèa le drame lyrique des Japonais, analogue à la tragédie grecque : on l'appelle Danse de Nô. Le plus ancien et le plus beau porte ce titre : *La robe de plumes de la Fée* (*Tennio no hagoromo*). Sa rédaction actuelle ne remonte pas au delà du quatorzième siècle, mais la pièce même paraît ancienne. J'en citerai quelques passages. Aucun autre poème n'exprime avec tant d'éloquence les sentiments qui paraissent l'âme même de la religion shintô : l'admiration enthousiaste des Japonais pour leur pays, « si beau, dit le poète Ôkura, que les regards ne se lassent jamais de contempler ses merveilles » ; leur adoration de leurs mers, de leurs rivages, de leurs montagnes ; du Fuji surtout, où, suivant l'expression d'un vieux poète, « les nuages s'arrêtent saisis d'admiration ; où les neiges fondent dans les laves et les laves sont ensevelies sous les neiges. »

Voici le sujet de la pièce : la scène est sur le petit promontoire de Mio, d'où l'on voit le Fuji. Un pêcheur a trouvé la robe de plumes d'une fée, elle le supplie de la lui rendre ; sans leur vêtement enchanté, les fées ne peuvent rentrer au paradis. Longtemps le pêcheur se fait prier, il cède enfin, mais la fée représentera la mystique danse d'Uzume.

L'immortelle obéit, cependant que le chœur décrit ainsi le paysage de Mio :

On parle des joies du ciel. Le ciel ne connaît pas la beauté de ces rives. Soufflez, soufflez, ô vents, que les nuages accumulés ferment à l'immortelle la route de l'empyrée ! Elle ne veut pas y remonter encore, retenue par le charme de ces lieux. Maintenant, la lune dans un ciel sans nuages, sa douce lumière sur la plage de Kiyomi. Maintenant, le lever du jour, et ses reflets joyeux sur le blanc Fuji, sur l'ombre du Fuji dans la mer. Mais Mio, où le ciel et la terre se confondent ; Mio, où les dieux ont vécu et donné le jour à nos rois ; Mio, tu me parais plus beau encore, quand le printemps souffle dans tes forêts... [Qu'entendons-nous ? L'orage, la tempête. Pêcheurs, rentrez en toute hâte. Non, non, soyez sans crainte, je me trompais. C'est le printemps, la brise matinale dans les feuilles (1).] Ce sont des chants plus doux encore : sur cette plage, la voix de la fée, qui danse ; dans les cieux, les chœurs des anges, leurs lyres, leurs flûtes, leurs timbales. Le ciel s'empourpre : d'île en île repoussées, les vagues d'azur viennent laver la côte, vêtue de sapins. La montagne a bien son orage, mais un orage de fleurs naissantes. Le Fuji à la forme magique s'élève, éclatant de lumière, ravissement sublime de nos yeux... Danse, danse, ô fille des cieux ; la guirlande de tes cheveux s'agite au vent ; rien sur terre n'égalerait jamais ta danse divine... Mais voici l'heure venue de la séparation. La brise pousse tes ailes. Tu t'élèves, tu t'élèves. Déjà tu as dépassé la côte boisée ; tu as dépassé les bruyères d'Ukishima, les hauteurs d'Ashitaka, dé-

(1) Dans les premiers vers il devrait y avoir « Je ne veux pas y remonter encore » ; le chœur (suivant l'usage des Nô) parle au nom du personnage principal. Le passage entre crochets se trouve dans le premier chœur de la pièce. Les différentes parties du chœur final sont coupées par des dialogues.

passé le Fuji lui-même et ses neiges éternelles. Dans les cieux azurés tu montes plus haut, toujours plus haut... Enfin, des vapeurs l'enveloppent; la fée échappe à nos regards.

III

Comme le culte et la mythologie du shintô, sa morale est exclusivement japonaise, elle ne connaît de devoirs qu'envers la patrie, le mikado et les ancêtres. Pour les Japonais, qui se croient des aborigènes, leur pays n'a rien de commun avec le monde : le monde sortit naturellement du chaos, mais les grands dieux Izanagi et Izanami ont créé ou même enfanté les îles de l'archipel. Le Japon, seule terre divine, surpasse tous les pays par sa beauté; les Japonais, seule race divine, surpassent tous les peuples par les qualités de l'intelligence et du caractère. Pour eux la morale consistera donc à défendre leur pays, à conserver la conscience de leur supériorité, à développer simplement les qualités qui leur sont naturelles. De tous temps, leurs auteurs ont professé cette morale patriotique.

Hitomaro, le meilleur poète de l'époque classique (huitième siècle après J.-C.), dit dans l'une de ses odes : « Au Japon, l'homme n'a pas besoin de prier, car le sol même y est divin. »

Telle est encore l'opinion des grands savants du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

« Autrefois, écrit Mabuchi, l'homme (c'est-à-dire

le Japonais) suivait son instinct et n'éprouvait pas le besoin d'un système de morale. Assurément il pouvait se produire des actes criminels, mais la nature droite de l'homme empêchait que de pareils actes pussent rester cachés ou corrompre par l'exemple.. »

Hirata est plus explicite encore :

« Notre pays, écrit-il, seul engendré par les dieux, seul la patrie d'Amaterasu, seul gouverné par les descendants de la déesse, sera toujours supérieur aux autres pays, leur guide et leur chef : les Japonais sont honnêtes et droits dans leur cœur, dédaigneux des vaines théories et des mensonges où se plaisent les autres peuples. En comparaison des profonds systèmes des Chinois, les nôtres semblent vides, mais les Chinois mentent, et nous disons la vérité. »



Le second devoir prescrit par le shintô est le culte du mikado.

Le *Kojiki* explique ainsi l'origine de la maison souveraine.

Après son attentat contre la reine du ciel, Susanoo s'établit dans l'Izumo. Un serpent à huit têtes (*orochi*) désolait la contrée, les dieux mêmes lui offraient tous les ans une de leurs filles en pâture. Susanoo tua le monstre enivré de sake; du corps sanglant il retira le sabre qui donne l'empire du Japon. Puis Susanoo descendit aux enfers, pour y gouverner les ombres, en laissant à ses descendants

le royaume d'Izumo. Mais les guerres des dieux désolaient l'archipel; Amaterasu mit fin à ces guerres en lui donnant pour souverain Ninigi-no Mikoto, né d'un père engendré lui-même par le collier de la déesse. Susanoô céda ses droits au nouveau monarque, qui reçut, avec le miroir et le sabre, un ornement sacré, le *maga tama*; plus tard cet ornement fut remplacé par une pierre gravée, le sceau de l'empire, qui semblerait avoir été un présent de l'empereur de Chine. Seule, la possession de ces joyaux rend un mikado légitime. L'arrière-petit-fils de Ninigi, Iware biko, en sino-japonais Jimmu Tennô, est l'ancêtre de la famille impériale. Cette famille ne porte pas de nom, la seule qui descende des grands dieux. Aussi l'on ne saurait distinguer le patriotisme du culte de la monarchie; la présence de l'empereur issu des dieux prouve l'origine divine du Japon et de la race japonaise.

La plus ancienne prière que nous connaissions est l'hymne de l'uji de Nakatomi. En voici le début :

L'aïeul et l'aïeule du sumera (Takami-musubi, Amaterasu), qui règnent sur les plaines du ciel, ont rassemblé les dieux qui sont huit cents fois dix mille. Et, après les avoir consultés, tels sont les ordres que leur donnent respectueusement les deux grandes divinités : A notre petit-fils, le glorieux maître impérial, nous cédon, pour qu'il le gouverne en paix, l'empire des heureuses moissons sur les fleurissantes plaines des roseaux.

Au quatorzième siècle, la puissance des mikado semblait ébranlée. Une danse de Nô nous montre comment le dieu de la guerre descendit sur la terre pour raffermir la foi populaire dans la divinité du

mikado. « L'empereur, dit le dieu, est le navire; le peuple, l'Océan. L'union du maître et des sujets, la paix de l'empire, à quoi les comparer sinon au calme de la mer? »

« La déesse du soleil, écrit Motoori, remit à son petit-fils Ninigi-no-Mikoto les trois joyaux sacrés et le proclama le souverain à perpétuité du Japon. Aussi longtemps que les cieux et la terre existent, ses descendants continueront de gouverner l'archipel. »

Enfin, dans ses proclamations, le présent mikado rappelle ainsi ses droits : « Ma maison, qui, par la volonté des dieux, a gouverné le Japon depuis Jimmu Tennô jusqu'à ce jour. » Il rappelle ainsi ses devoirs : « Je me sens troublé, moi qui dois servir d'intermédiaire entre Tenshō-Daijin (Amaterasu) et mon peuple... »



Comme aux dieux dont descend la maison impériale, le shintô rend un culte aux ancêtres et aux héros, ces ancêtres des premières familles, qui sont devenus les ancêtres de la nation. L'ancienne croyance n'a rien perdu de sa vivacité.

Hirata s'exprime ainsi : « La piété pour la mémoire des ancêtres est la source de toutes les vertus. Les esprits des morts continuent d'exister dans le monde invisible qui nous entoure. Tous deviennent des dieux, mais leur caractère varie comme leur puissance. Les uns résident dans les temples construits en leur honneur; les autres

errent autour des tombes; à leur prince, leurs parents, leur femme et leurs enfants ils rendent les mêmes services qu'ils leur rendaient de leur vivant. »

De cette foi sont nées les légendes les plus touchantes. Une Japonaise qui pleure la perte d'un bébé chéri met au monde un second enfant; comme la mère des *Contemplations*, elle entend une voix bien connue lui murmurer : « C'est moi, ne le dis pas. »

Deux jeunes gens viennent d'échanger leurs présents de mariage; une guerre éclate; le fiancé doit rejoindre son prince à l'armée. Les mois suivent les mois, la guerre ne finit pas. Désespérée, la jeune fille pleure, languit, se couche; elle ne doit plus se relever. Ses parents l'ensevelissent, déposent une tablette dans le tombeau, puis ils s'éloignent de l'endroit qui leur rappelle de tristes souvenirs. Mais l'absent revient au village; il apprend sa perte, se rend sur la tombe pour se tuer. Soudain, une voix aimée l'appelle; il voit sa fiancée : « Je n'étais pas morte, disparue seulement. » Le mariage se célèbre; la jeune femme met au monde un enfant. Deux ans déjà sont passés; un matin, l'on annonce au soldat le retour de ses beaux-parents, il court à leur rencontre. La mère s'indigne de le trouver marié. « Ma femme, leur répond-il, est votre fille. Entrez dans ma maison, et vous l'y verrez. » Mais, dans le lit où repose l'enfant, il n'y a plus que la tablette funéraire à la place chaude encore de la mère disparue.



Les morts sont appelés *kami* (dieux) ou *mitama* (esprits.) Dans chaque demeure, un pavillon, une chambre, tout au moins l'alcôve d'une chambre est réservée au culte des ancêtres; c'est le *mitamaya* ou *soreisha*; les *ihai*, les tablettes où sont gravés leurs noms suivis de la mention : *mitama* (esprit) se placent soit sur une console, dite console des augustes ancêtres (*mitama san no tana*), soit dans un petit *miya*, une arche de bois blanc faite sur le modèle des temples shintô. L'on offre aux *ihai* du thé, du sake, du riz, des fruits et des fleurs; parfois on allume devant le *miya* le feu sacré ou l'on fait des aspersions avec un rameau de sakaki trempé dans de l'eau bénite. Les morts reçoivent des honneurs particuliers aux jours anniversaires appelés *kinichi*, *shôtsuki* et *nenki*; cette coutume a été empruntée au bouddhisme. Les trois premiers jours de janvier leur sont consacrés.

Pendant huit cents ans les funérailles furent confiées aux bonzes et célébrées selon le rite bouddhiste; c'était même le cas pour les *kannushi*. Mais depuis deux siècles et demi les fervents shintôistes ont renoncé à cette coutume sacrilège; un célèbre archéologue du dix-neuvième siècle, Gonda Nao-suke, a donné un rituel funèbre, le *Sôgishiki*; cependant quelques shintôistes de la stricte observance soutiennent que le shintô, qui considère la présence d'un cadavre comme une souillure, ne doit pas connaître d'obsèques solennelles et qu'il est cou-

pable pour les kannushi d'assister à de pareilles cérémonies.

Quoi qu'il en soit, voici comment se célèbrent aujourd'hui les funérailles selon le rite shintô.

A peine la mort survenue, on revêt le corps d'une tunique propre; on l'étend sur la couverture piquée qui sert de lit aux Japonais, puis on dispose sur des tables le vase qui contient l'eau bénite et le rameau de sakaki, des bols remplis de sake ou de riz et des fleurs; on suspend à des panoplies des *mamorigatana*, des sabres consacrés qui chassent les mauvais esprits.

Quand les membres de la famille sont réunis pour les funérailles, les parents les plus proches lavent pieusement le corps avec de l'eau chaude et l'habillent de blanc; ils le déposent dans un cercueil long (*negan*), qu'on remplit de vêtements et d'objets précieux, entre autres une épée pour les hommes, pour les femmes un éventail et un miroir.

Alors commence la cérémonie appelée *senreishi*; elle a pour but d'attacher l'esprit du défunt à son ancienne maison, dont il deviendra le bon génie et le gardien. Sur un piédestal (*mitamadoko*) s'élève un petit temple de bois ou *mitamaya* qui renferme un temple plus petit encore, le *mitamashiro* ou *funashiro*; c'est là que reposera l'esprit du mort; mais avant d'y pénétrer il s'arrêtera sur un plateau de bois, le *kamiyori-ita*. En face du *mitamadoko* se trouve le *haraidokoro*, un autre piédestal orné de branches de sakaki : l'exorciste (*harainushi*) s'en approche et prononce les incantations destinées à chasser les mauvais esprits.

Le maître des rites, le *saishu*, tire le *funashiro* du petit temple, il récite les prières, fait les gestes prescrits par le rituel; l'esprit du mort se pose d'abord sur le plateau de bois, le *kamiyori-ita*, puis il pénètre dans le *funashiro*, qui est aussitôt enfermé dans le petit temple, le *mitamaya*. Une musique solennelle retentit. Le *mitama*, le *kami* a pris possession de sa nouvelle demeure.

Suivent deux autres cérémonies d'un moindre intérêt : le *tamashizume no matsuri*, où l'on prie pour l'âme du mort et qui trahit une inspiration bouddhiste; le *shûsaishiki*, qui comprend avec d'autres rites l'oraison funèbre du défunt.

Le cortège se met alors en marche. Tous sont habillés de blanc. Des *sakioi* ou conducteurs, des porteurs de torches et de touffes ouvrent la marche; suivent les *zenei* qui sont des parents et des amis, différents serviteurs ou employés avec des branches de sakaki, des drapeaux rouges et blancs, des offrandes, des musiciens, des parents, des prêtres (*imibe*), le maître des cérémonies en second (*fuku-saishu*), des hommes tenant des arcs et des épées, des femmes tenant des haliebardes. Quatre hommes portent le corps sur une civière que surmonte un baldaquin. Derrière marche le *saishu*, le maître des cérémonies, entouré de prêtres et suivi de serviteurs remplissant des fonctions diverses. Le deuil est conduit par le *moshu* et la *mome*; ils sont accompagnés des parents et des amis; les *atoosae* ferment le cortège.

Au cimetière le corps est déposé dans une maison de bois construite pour la cérémonie, le *karimoya*;

l'on y accomplit les mêmes rites que dans la chambre mortuaire; ensuite le corps est descendu dans la fosse; une tablette en bois (*hakajirushi*) désignera le lieu de la sépulture; plus tard on placera une table de pierre (*sekihi*) (1).

IV (2)

Le shintô garde aussi le dépôt des anciennes traditions, car, jusqu'au huitième siècle, les seules chroniques du Japon sont le *Kojiki* et le *Nihongi*, ces livres sacrés du culte des Kami. Tous deux racontent d'abord l'expédition de Jimmu-Tennô : parti du Hiûga en 667, il suit la mer intérieure, aborde dans le Yamato, remporte à Kawachi une victoire sur Nagasune Hiko, le chef des Ebisu ou Aïnos (663), puis grâce à des prodiges, au dévouement de ses frères, grâce aussi à des ruses, des perfidies, des alliances avec les chefs des Aïnos qu'il reconnaît pour parents, il réussit à s'établir dans le Yamato et y fonde la ville de Kashiwabara, qui devient la capitale du nouveau royaume.

Après la mort de Jimmu (585), nous ne trouvons dans le *Kojiki* que la liste des souverains et la généalogie des grandes familles.

(1) Cf. *Japanese funeral Rites* (T. A. S. J. XIX, III), LAFCA-DIO HEARN : *Glimpses of unfamiliar Japan* (II), etc.

(2) Pour les noms Yamato des souverains, voir la liste à la fin de l'ouvrage.

Voici la liste de ces empereurs légendaires avec les titres sino-japonais qui leur ont été donnés depuis : Suisei (581-49), Annei (548-11), Itoku (510-477), Kôshô (475-393), Kôan (392-291), Kôrei (290-215), Kôgen (214-158), Kaika (157-98)

Avec le premier siècle de l'ère chrétienne, commence une nouvelle série de légendes. Sujin (97-30 av. J.-C.) et Suinin (29 av. J.-C., 70 apr. J.-C.) promulguent les premières lois. Keikô (71-130) repousse les Aïnos vers le nord. Il envoie son jeune fils Yamato Take dans les provinces de l'ouest. Déguisé en femme, le prince pénètre un soir dans le camp ennemi. Les chefs enivrés se tiennent près du feu. Lui, de jouer de la lyre, de chanter, de danser. Les barbares l'entourent, amoureux, se disputent, cherchent à se frapper. Quand la mêlée devient générale, Yamato Take déchire ses vêtements, tire un sabre magique, poursuit les brigands et les massacre jusqu'au dernier. Il conquiert ensuite le Kantô; sa femme Tachibana Hime l'égale en héroïsme. Comme l'armée traverse en bateau le chenal d'Uraga qui conduit dans la baie de Yedo, une tempête éclate : la princesse offre sa vie aux dieux et se précipite dans les flots. Yamato Take poursuit ses exploits, fauche des prairies en flammes, vainc tous ses ennemis; épuisé à la fleur de l'âge, il expire en murmurant : « Doux à mes regards sont les nuages qui viennent de mon pays ! »

Seimu (131-191) complète l'œuvre de Keikô. Puis le *Kojiki* nous transporte à Kiushû. Aux légendes ouraliennes succèdent les légendes malaises. Chûai (192-200) est un prince sans énergie, qui s'habille

comme une femme et fait de la musique comme un esclave. Mais son épouse Jingô-Kôgô († 269) possède l'esprit et le cœur d'un homme; les dieux la choisissent pour leurs grands desseins : un jour que Chûai s'oublie à jouer de son luth, Jingô, possédée par Amaterasu, se lève et dit : « A l'ouest de Nippon, par delà les flots, existe un pays resplendissant d'or et d'argent. Je t'en donne l'empire. » Mais le céleste souverain répond : « Si haut que je monte pour regarder vers l'ouest, je ne découvre que la mer. Les dieux qui t'inspirent sont des dieux menteurs. » Alors le premier ministre Takenouchi (le Matusalem du Japon) : « Je suis saisi d'horreur, ô mon céleste souverain. Continue à jouer de ton luth. » Chûai se saisit lentement de son luth, languissamment il commence d'en jouer. Presque aussitôt le son des cordes devient si faible qu'on ne l'entend pas. Takenouchi allume une lampe, regarde son maître : déjà le mikado n'est plus.

L'impératrice prend la régence au nom de l'enfant dont elle est enceinte : une pierre attachée à sa taille retardera l'accouchement et lui permettra de conduire l'expédition. Une flotte se réunit. Les poissons s'assemblent, petits et grands; poussés par eux, les vaisseaux atteignent bientôt les rivages de la Corée. Vaincus avant même de combattre, les Coréens reconnaissent l'autorité du Japon. De retour dans l'Archipel, Jingô met au monde l'empereur Ôjin (201-310), qui deviendra le dieu de la guerre, Hachiman. Cette conquête de la Corée est légendaire, mais il semble certain que les Japonais firent des incursions dans la péninsule en 209, 233

et 249. L'expédition de Jingô est l'événement le plus populaire de l'histoire japonaise; tous les peintres ont représenté la grande impératrice avec le vieux Takenouchi et le petit empereur Ôjin. Sur les billets de banque d'aujourd'hui, nous la voyons à cheval, au milieu de son armée.

*
* *

Et maintenant pour résumer le premier livre, quelques remarques suffiront. Il convient d'abord d'opposer le tableau que nous avons tracé du vieux Yamato à la peinture idéalisée qu'en présente le Shintô; mais cet amour, cette admiration d'un passé inconnu ou presque, ne sont pas particuliers aux Japonais et l'on ne saurait non plus les condamner à la légère : le patriotisme n'y trouve-t-il pas une base solide? Puis cette peinture fantaisiste a sa part de réalité, puisqu'elle s'inspire des instincts mêmes d'une race et d'un peuple. Nous remarquerons ensuite que pour rudimentaire qu'elle fût, cette première civilisation du Japon n'était pas japonaise : c'était le dernier, le plus lointain écho de la grande civilisation qui, depuis des milliers d'années, s'était formé dans les bassins du Nil et de l'Euphrate. Dans le prochain livre nous verrons comment le Japon connut enfin toute cette civilisation, que jusqu'alors il avait seulement devinée.

LIVRE II

L'INTRODUCTION DE LA CIVILISATION CONTINENTALE

Le second livre de l'histoire du Japon ancien contient l'étude d'un événement capital : l'introduction au Japon de la civilisation continentale, c'est-à-dire de la civilisation asiatico-européenne.

Pour en bien comprendre la portée, il faut nous rappeler quelle était alors la situation du monde. La période qui s'étend entre l'invasion des barbares et les croisades est la seule où la civilisation de l'Asie ait de beaucoup surpassé la civilisation de l'Europe. Au cours du septième, du huitième et du neuvième siècle, l'Europe fut déchirée par les guerres des royaumes fondés sur les débris de l'empire romain, ravagée par les Normands, les Hongrois, les Bulgares; malgré les efforts de Charlemagne, les mœurs retournaient à la barbarie. En Asie au contraire deux grands empires recueillaient alors l'héritage des civilisations antiques et les développaient suivant leur génie propre : c'étaient la Chine des Tang et le Califat des Arabes. Au début de cette

époque l'Asie possédait un troisième foyer de civilisation, l'Inde, où régnait le grand Çilāditya de Kanauj (607-52) au milieu de cette société brillante et corrompue que nous peignent les drames de Bhavabhūti, mais moins de cent ans après la mort de Çilāditya les invasions des peuples du Plateau central ruinèrent la civilisation de l'Inde, comme elles avaient ruiné celle de l'Europe.

Il importe aussi de faire connaître les principaux éléments de culture que reçut alors le Japon. Ce fut d'abord la civilisation de la Chine, aussi bien sa civilisation matérielle que sa civilisation morale, principalement les trois systèmes philosophiques ou religieux connus sous le nom de confucianisme, bouddhisme et taoïsme, une forte organisation de l'État, de la société et de la famille, une littérature, un art et des sciences déjà développés. Ce fut ensuite, par l'entremise des missionnaires bouddhistes venus de la Chine et de l'Inde, la civilisation morale de l'Inde comme aussi une partie de sa civilisation matérielle. Ce furent enfin, mais d'une manière plus vague et seulement sous les formes modifiées que leur avaient données l'Inde et la Chine, la civilisation de l'Asie Antérieure telle que l'avait faite une évolution de plusieurs milliers d'années, particulièrement la civilisation persane encore florissante à l'époque des Sassanides, la civilisation gréco-romaine, la civilisation chrétienne, et plus tard la civilisation arabe.

Pour rendre plus claire cette histoire de la transformation du Japon, nous l'avons divisée.

D'une part nous avons retracé dans l'*Introduction*

les événements historiques, qui amenèrent la constitution d'un empire centralisé et l'adoption de la civilisation continentale.

D'autre part nous avons consacré cinq chapitres à l'étude de cette civilisation elle-même, montrant d'abord ses origines et son développement chez les peuples du continent, puis les effets immédiats qu'elle produisit sur la société japonaise, enfin l'influence durable qu'elle exerça sur le développement postérieur de cette société et qu'elle exerce encore aujourd'hui.

INTRODUCTION

LA FONDATION D'UN EMPIRE CENTRALISÉ (1)

Avant d'aborder l'histoire de la fondation de l'empire, il faut résumer celle des siècles antérieurs telle que nous la trouvons dans le *Kojiki* et le *Nihongi*. Jusqu'au règne de Jingô Kôgô cette histoire n'a pas été distinguée des mythes du shintô, car il est impossible d'y faire la part du mythe et de la réalité.

Le *Kojiki* et le *Nihongi* rattachent la grande reine aux sumera du Yamato; c'est seulement au moyen d'un subterfuge : ne pouvant nier qu'elle ait vécu à Kiushû, ils supposent que son époux, Chûai Tennô, était venu s'établir dans le Nagato, puis à Kiushû, et qu'elle-même reporta sa résidence vers la fin de son règne dans le Yamato; il se pourrait d'ailleurs qu'à cette époque le Yamato ait dû reconnaître la suzeraineté de Kiushû.

De même les *Chroniques* donnent comme conseiller de Jingô-Kôgô le célèbre guerrier Takenouchi, qui aurait servi sous six souverains et vécu trois cent

(1) Pour la partie historique, cf. *Nihongi* (trad. ASTON et FLORENZ), *Histoire de Metchnikoff*, l'article déjà cité de M. ASTON, les articles du Dr FLORENZ dans les *Mittheilungen*, Rev. DOOMAN : *Beginning of Japanese History, Civilisation and Art*, etc. (*T. A. S. J.*, XXV). Pour les travaux des écrivains japonais, voir Bibliographie générale dans le tome V.

dix-sept ou même trois cent trente années; il ne serait mort que sous le règne de Nintoku, dans le courant du quatrième siècle; or Takenouchi est un titre équivalent à celui de général en chef; il ne s'agit donc pas d'un seul personnage ayant porté ce nom, mais de plusieurs personnages ayant exercé ces mêmes fonctions. Resterait à décider s'il faut attribuer ces deux siècles de régence militaire à l'histoire du Yamato ou à celle de Kiushû. Au cinquième et au sixième siècle plusieurs clans puissants du Yamato faisaient remonter leur origine à Takenouchi, entre autres les Soga, qui semblent cependant n'avoir jamais exercé de fonctions militaires.

Les annales chinoises et coréennes nous apprennent que la grande reine mourut vers 240 ou 250 et qu'après sa mort tous les royaumes des Wa furent ravagés par des révoltes et des guerres; comme les chroniques japonaises ne savent rien de cette période, elles tiennent Ôjin Tennô pour le fils de la grande reine et lui supposent un règne de cent dix ans, dont soixante-dix sous la tutelle de sa mère, qu'elles font mourir seulement en 270. Ce qu'elles rapportent du règne d'Ôjin a trait à l'histoire du Yamato, où il aurait tenté d'établir une administration centralisée, tandis que des prisonniers ou des immigrés coréens auraient commencé d'y répandre la civilisation occidentale; mais il semble peu probable qu'à cette époque des colonies coréennes se fussent déjà établies dans le Yamato.



Ôjin (+ 310) aurait eu pour successeur son fils Nintoku, qui aurait régné soixante-seize ans de 313 à 399. Pour expliquer ces longs règnes, certains auteurs ont soutenu que les Japonais comptaient alors par années de six mois. L'admission de cette hypothèse enlèverait aux chroniques une partie de leur caractère légendaire, mais pour augmenter encore les vides de leur chronologie.

Nintoku Tennô aurait cherché à compléter l'œuvre inaugurée par son père. Une légende l'a rendu populaire.

C'est le matin, le *sumeragi* monte sur le toit de son palais, pour regarder la campagne; d'aucune maison ne s'élève de la fumée. « Hélas! pense-t-il, voici mon peuple dans la misère. » Pour trois ans, il supprime toute redevance. Ces trois ans expirés, le palais tombe en ruine, le souverain et la cour se vêtent de haillons, et la *kisaki*, l'impératrice, ne cesse de gémir. Nintoku, lui montrant le ciel noir de fumée, compose ce distique (*uta*) :

Du haut de mon palais, je regarde la campagne;
partout s'élève de la fumée; mon peuple se réjouit;
pas un dont la marmite ne soit devant le feu.

Sous les successeurs de Nintoku, Richû (400-5), Hanshō (406-11), Inkiō (412-53), Ankō (454-56), le Yamato fut déchiré par les guerres civiles.

Yûriaku Tennô (457-79) aurait d'abord mené la vie d'un débauché, gouverné comme un tyran.

Mais la kisaki l'aurait converti par sa tendresse et sa beauté. —

Un jour, il veut tuer un chasseur qui a manqué un sanglier; sa femme le retient et dit :

— Si vous tuez les hommes, quelle différence y aurait-il entre vous et les bêtes sauvages?

— D'autres, répond Yûriaku, rapportent de la chasse le corps d'un animal; moi, j'en rapporte de douces paroles et de sages.

Depuis lors Yûriaku aurait gouverné en prince vertueux le Yamato pacifique et prospère; mais sous les règnes de ses successeurs Seinei (480-84), Kensô (485-87), Ninken (488-98) et Buretsu (499-506), le pays serait retombé dans l'anarchie.

I

C'est au début du sixième siècle qu'on peut placer le commencement de l'époque historique. Sans doute les causes des événements restent obscures et la suite en est encore mal établie; cependant il ne semble pas impossible de présenter au moins dans ses grandes lignes l'histoire du Japon au sixième siècle.

Deux mouvements se manifestèrent alors, que nous retrouverons à toutes les grandes époques de l'histoire japonaise.

Le premier est un mouvement d'expansion. Aux incursions sans but avait succédé la conquête sys-

tématique, les Japonais s'établirent en Corée; ils y auraient même fondé et conservé jusqu'en 502 une vice-royauté dite du Mimana. Ce nom purement japonais désigne le petit royaume de *Kara*, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule; l'histoire de Corée en fait mention pour la première fois en 42 de l'ère actuelle; en 532 Kara fut annexé par Sinra. On peut douter que, au moins dans le principe, les colonies établies en Corée dépendissent du Yamato; le royaume japonais du Mimana devait être indépendant ou relever de Kiushû (Tsukushi), qui entretenait des rapports plus réguliers avec la Corée qu'avec Hondô.

Le second mouvement est un effort vers l'unification et la centralisation. Le futur empire avait déjà trouvé son véritable centre qui était le Yamato, son véritable chef, qui était le sumeragi, le mikado. Mais de grands obstacles s'opposaient encore à l'unité rêvée.

Il semblerait bien qu'alors la dignité de sumeragi fut le plus souvent élective; seulement, quand un prince était assez puissant, il forçait les grands à reconnaître son fils pour son successeur; et la souveraineté tendait ainsi à devenir héréditaire. Quelle que fût la famille qui obtînt le trône, elle se réclamait à la fois et de Jimmu Tennô et de la Grande Reine; des kannushi japonais, des scribes coréens étaient chargés d'établir cette double filiation et de présenter tous les anciens maîtres de l'archipel, y compris Jimmu et Jingô Kôgô, comme appartenant à la même lignée. L'ancien uji solaire des chefs Yamato avait disparu : les historiens

japonais prétendent même que les mikado n'eurent jamais d'uji, mais c'est là une idée empruntée à la Chine, où l'on considère le fils du Ciel comme le père de tous les clans. La lecture du *Kojiki* et du *Nihongi* renseigne mal sur la situation de la famille souveraine : il est parlé de diverses corporations (*tomo* ou *be*) fondées en l'honneur d'empereurs défunts; ces corporations exerçaient les professions les plus diverses et possédaient des terres; sans doute elles formèrent le patrimoine de la maison mikadonale jusqu'à l'époque où leurs chefs, devenus héréditaires, s'affranchirent de la tutelle impériale. Il y avait aussi les *agata* et les *mita* qui étaient les domaines propres des *sumeragi*; mais les régisseurs en étaient les véritables maîtres et le titre de chef d'*agata* (*agata nushi*) devint un surnom de certaines familles. De même sur les grandes castes militaires l'autorité du *sumeragi* n'était plus que nominale. Les deux chroniques mentionnent, il est vrai, des *gardes* appelés *hayato*, proprement fauconniers, mais qui étaient ces *gardes*? comment les recrutait-on? dépendaient-ils vraiment du *sumeragi*? Ce sont là autant de questions auxquelles nous ne saurions répondre.

De plus les *uji* s'étaient transformés; leur nombre s'était restreint, par suite leur importance avait augmenté. Ceux du Yamato formaient des clans puissants dont les chefs choisissaient le *sumera mikoto* et devaient être consultés par lui dans toutes les questions; le plus souvent ils lui imposaient leur volonté. Quand l'influence de la Chine commença de se faire sentir, les chefs des grands

uji devinrent des ministres, des généraux, des fonctionnaires avec les titres d'*omi*, de *muraji*, de *sukune*, mais ceux qui portaient ces titres devaient moins leur influence à leurs fonctions qu'à leurs terres et au nombre de leurs soldats. Tous les titres étaient en quelque sorte héréditaires, on les considérait comme des noms patronymiques; ce furent même les premiers noms de famille (*kabane*); auparavant titres et noms étaient personnels; les uji étaient désignés soit par le nom du lieu où ils résidaient, soit par celui des dieux ou des héros auxquels ils faisaient remonter leur origine.

Les Nakatomi, dont le nom signifie *intercesseurs* ou *fonctionnaires d'un grade intermédiaire*, conservaient toujours la suprématie religieuse; leur chef avait le rang d'*ô-muraji*. Le rituel de la Purification était leur propriété : sans eux le mikado ne pouvait ni se réconcilier, ni réconcilier son peuple avec les dieux offensés; le moindre manquement aux observances mettait un coupable à leur merci, ils lui imposaient une amende en serfs ou en terres qu'ils s'appropriaient.

Deux grands uji commandaient les clans (*be*) militaires des Ôtomo et des Mononobe; leurs chefs héréditaires portaient comme celui de Nakatomi le titre d'*ô-muraji*; avec le temps Ôtomo et Mononobe finirent par être considérés comme les noms propres de deux puissantes maisons où l'on choisissait les ômuraji. Pour désigner un soldat le *Nihongi* emploie souvent le terme de *kume*; quelques auteurs tiennent les *kume* pour un clan ou un

be militaire qui aurait disparu à l'époque qui nous occupe.

Les uji de fonctionnaires étaient d'origine plus récente et leur puissance ne devait se développer qu'à la fin du sixième siècle; la première charge civile était celle d'*ô-omi*; venaient ensuite les charges de *sukune* et d'autres moins importantes. Les principaux uji civils étaient ceux de Soga, de Heguri et de Kose; ils avaient droit au titre de *sukune* et se disputaient celui d'*ô-omi*.

Tous les chefs des grands uji du Yamato portaient le titre d'*omi* ou de *muraji*. Dans les régions soumises au Yamato les chefs d'uji portaient des titres inférieurs, le plus souvent ceux de *kuni no miyakko* et de *tomo no miyakko* qui signifient *chef de province* et *chef de corporation*. Indépendants autrefois, ils étaient devenus les gouverneurs héréditaires des provinces que le *sumeragi* prétendait établir sur le modèle des provinces chinoises.

Le récit suivant tiré du *Nihongi* montre quelle était la puissance des grands uji et quelle terreur ils inspiraient aux princes de la maison mikado-nale.

Après un règne de débauches et de crimes, Buretsu Tennô (499-506) venait de mourir, probablement massacré par les *omi*; il ne laissait pas d'héritier.

Or le 21^e jour du 12^e mois (c'était en 506) l'*ômuraji* Ôtomo no Kanamura donna son avis en ces termes : « Pour l'instant personne ne revendique le trône... mais dans le district de Kuhada, de la province de Tamba, vit le prince Yamato-hiko, qui est un descen-

dant à la cinquième génération de l'(empereur) (*sic*) (1) Tarashi-nakatsu-hiko. Tentons la chance, réunissons une puissante armée, entourons son char et proclamons-le notre souverain. » Tous les autres ômi et ômuraji s'étant rangés à cet avis, on envoya une armée au-devant du prince. Mais dès que celui-ci l'aperçut, pris de terreur, il s'enfuit dans la montagne; personne ne put savoir ce qu'il était devenu.

Alors l'ô-muraji, Ôtomo no Kanamura, donna de nouveau son avis en ces termes : « Le prince Wohodo est d'un caractère affectueux et soucieux de son devoir; il est digne de recueillir le trône. Offrons-le-lui avec courtoisie. » L'ômuraji Mononobe no Arakahi, l'ôomi Kose no Wobito et les autres dirent : « Après avoir examiné tous les descendants de la famille souveraine, aucun ne semble plus digne du trône que le prince Wohodo. »

Des omi et des muraji furent envoyés à Mikuni avec les emblèmes mikadonaux et un palanquin de cérémonie. Les troupes qui devaient former la garde arrivèrent brusquement en semant la terreur et en écartant tout sur leur passage. Calme et maître de lui-même, le prince demeura sur son siège qu'entourait sa suite; il semblait déjà en possession du trône. Les envoyés, portant les insignes, témoignèrent de leur respect et de leur soumission; ils lui confièrent l'autorité souveraine en lui demandant la permission de lui consacrer leurs loyaux services. Mais des doutes subsistaient dans son esprit et longtemps il refusa son consentement. Alors le noble (obito) Arako, de la maison Kahachi, l'informa par un message secret des intentions qu'avaient eues les ô-omi et les ô-muraji en lui envoyant une

(1) Le *Nihongi* cherche à faire croire que les vieux sumeragi étaient des empereurs. La particule *no* (Mononobe no Arakaki) peut être omise; nous la conserverons dans les citations du *Nihongi*; partout ailleurs nous l'omettrons.

armée. Après deux jours et trois nuits de réflexion le prince se décida donc à partir... Il se rendit au palais de Kusuba. Ce fut vingt jours plus tard que l'ômuraji Ôtomo no Kanamura s'agenouilla devant lui et lui présenta les trois joyaux, symboles de la souveraineté : le Miroir, l'Épée et le Sceau. Le prince Wohodo les refusa trois fois; il fallut les supplications réitérées des grands pour le persuader d'accepter le sceau impérial. (*Nihongi*, XVII.)

II

Le prince Wohodo, qui reçut le nom posthume de Keitai, régna de 507 à 531. Il semble avoir renoncé aux prétentions de ses prédécesseurs sur la Corée; par contre il réduisit Kiushû, qui depuis cette époque fit partie de l'empire.

Les trois fils de Keitai lui succédèrent; les règnes des deux premiers Ankan (534-35) et Senka (536-39) ne présentent pas d'intérêt, mais le troisième, Kimmei-tennô (540-71), commença la révolution qui devait transformer le régime politique du Japon.

Pour fonder leur souveraineté malgré la résistance des grands uji, les sumera cherchaient à se rendre populaires : les artisans coréens et chinois établis dans les villes nouvellement fondées protestaient contre les prétentions des omi et des muraji qui voulaient les comprendre parmi les serfs de leurs uji. D'autre part si beaucoup de castes (*tomo*

ou *be*) étaient devenues de véritables clans dont tous les membres s'attribuaient une commune origine et suivaient fidèlement le chef, d'autres moins hiérarchisées étaient disposées à servir le *sumera* contre les nobles.

Celui-ci encourageait les lettrés et les artisans chinois et coréens à répandre les principes du confucianisme; il présentait comme un signe de civilisation l'établissement d'un gouvernement centralisé, dans lequel il porterait, comme l'empereur de Chine, le titre d'empereur maître du ciel (en sino-japonais *Tennô*) ou de Fils du Ciel (en sino-japonais *Tenshi*) et exercerait le pouvoir absolu.

Le *sumera* soutenait aussi les missionnaires coréens, chinois et indiens qui prêchaient le bouddhisme. L'on peut s'étonner tout d'abord de le trouver hostile à la religion des Kami dans laquelle sa naissance le faisait dieu. Mais tous les chefs d'*uji* ne descendaient-ils pas des dieux? Une origine céleste était alors chose trop commune pour assurer au prince le respect des grands et la vénération du peuple. Puis Keitai et ses descendants étaient-ils vraiment considérés comme appartenant à la famille de Jimmu Tennô? Le titre chinois de Fils du Ciel semblait autrement sacré que celui de mikado : pour les confucianistes le Ciel n'est-il pas la source de toutes choses? Pareil dogme faisait d'ailleurs de la reine céleste Amaterasu la divinité par excellence et du mikado le véritable élu de la divinité. Puis son intérêt ne lui commandait-il pas d'affaiblir la religion nationale, qui opposait des obstacles insurmontables à l'établissement du pou-

voir absolu, puisqu'elle attribuait à chaque province des dieux particuliers et reconnaissait les nobles de la province comme les seuls représentants légitimes de ces dieux, leurs ancêtres? Confucianisme et bouddhisme ne servaient-ils pas d'ailleurs à répandre la civilisation continentale? Relations sociales et familiales, mœurs, costumes, tout se modifiait peu à peu et menaçait de se transformer brusquement sous l'influence des immigrés et des missionnaires; et, comme il arrive toujours aux époques de révolution, les uns s'effrayaient des moindres changements, tandis que les autres prétendaient tout renouveler à la fois.

*
* *

Peuple et lettrés pouvaient peu cependant contre les clans, contre ces soldats et ces artisans, ces pasteurs rompus à la guerre comme les soldats qui, à l'appel des *Omi*, coiffés de casques étranges, des peaux de bête jetées sur leurs cottes de mailles, se réunissaient, hurlant, frappant leurs armes, brandissant des torches, ivres de lutte, de pillage, de carnage. Sans l'aide de quelques clans, les tentatives des Sumera seraient restées vaines. Ils savaient hostiles aux réformes ceux qui tiraient leur force de l'ancien régime, les Nakatomi, représentants du shintô, les uji militaires, Ôtomo et Mononobe. Mais ils trouvaient un appui chez certains uji d'origine plus récente; ceux-ci souhaitaient d'affaiblir une religion qui donnait aux vieux uji une situation prépondérante et de faire adopter le système chinois

qui met les fonctionnaires civils au-dessus des fonctionnaires militaires, car les grandes charges militaires étaient depuis longtemps la propriété de quelques uji, tandis que les charges civiles, inconnues dans un pays à demi barbare, venaient seulement d'être créées; ces charges pouvaient donc leur être dévolues. Le plus important des uji civils était celui des Soga, qui reçurent entre autres fonctions celle d'intendant des magasins de riz. L'on tendait à fonder de ces magasins dans tous les districts. Le peuple y déposait une partie de la récolte, comme aussi les nobles, quand on pouvait les y forcer; c'était là une contribution en nature; or toutes se payaient en nature, car il n'y avait pas de monnaie, et les autres contributions étaient moins importantes. Le surintendant des magasins de riz était le surintendant des finances, et, seules, les finances permettent la constitution d'un gouvernement central quand le chef de ce gouvernement ne possède ni armée, ni revenus en dehors de ceux que lui vaut son titre de souverain. Les Soga devaient donc jouer pendant un siècle un rôle prépondérant.

Les chefs de cet uji apparaissent comme les protecteurs du bouddhisme. Depuis un demi-siècle, les missionnaires ne cessaient de faire des progrès; en 522 ils avaient même construit un temple. A plusieurs reprises les rois coréens avaient envoyé au mikado des statues d'or du Butsu; en 552, le roi de Pekche supplia Kimmei de donner audience aux missionnaires; l'empereur consulta les omi. Les Nakatomi et les Mononobe protestèrent en disant qu'une pareille infidélité attirerait la colère des

dieux nationaux. Mais l'ô-omi des Soga, Iname no sukune, demanda la permission de se convertir, et le mikado lui accorda sa demande. La maison d'Iname à Mukuhara fut transformée en temple et l'on y plaça l'image d'or envoyée par le roi de Pekche. Mais aussitôt la peste d'éclater : villes et campagnes se couvrent de cadavres. Mononobe et Nakatomi renouvellent leurs plaintes : « L'empereur n'a pas voulu écouter la parole de ses serviteurs et voilà que le peuple périt. Reviens sur ta décision avant qu'il ne soit trop tard, et la joie succédera aux larmes. »

Kimmei répondit : « Qu'il en soit fait selon vos désirs ! » C'est pourquoi des officiers se saisirent de l'image du Buddha et l'abandonnèrent au courant du canal de Naniwa. Ils mirent aussi le feu au temple et le brûlèrent si bien qu'il n'en demeura rien. Mais soudain, par un ciel sans nuages ni vent, un incendie dévora le grand pavillon du palais (552) (*Nihongi*, XIX.)

Sous Bitatsu (572-85), le successeur de Kimmei, la lutte reprit entre deux partis ; les Soga rebâtirent de nouveaux temples et, profitant de la terreur causée par des épidémies, Mononobe et Nakatomi en demandèrent de nouveau la destruction.

Moriya, le chef des Mononobe, s'adressa en ces termes à l'empereur :

« Pourquoi n'as-tu pas suivi les conseils de tes serviteurs ? La peste a sévi sous le règne de ton père, sévi sous le tien, si bien que la nation se voit en danger de disparaître. La cause de ces maux, cherche-la dans l'impiété de Soga no omi, qui établit la religion du Buddha. » Et l'empereur répondit : « Tu as raison. Que le bouddhisme soit prohibé ! » (585). (*Nihongi*, XX.)

Moriya se montre impitoyable; il incendie le temple d'Ôsaka (Naniwa), jette à l'eau la statue du Buddha; les moines sont emprisonnés, les religieuses mises à nu et fouettées publiquement. Mais la peste continue ses ravages, et Bitatsu permet aux Soga de recueillir les religieuses persécutées. Il meurt de la peste et les Soga portent au pouvoir Yômei (586-587), qui succombe à son tour. Les deux partis se préparent à une lutte sans merci. Les Soga, qui viennent d'assassiner le chef des Nakatomi, donnent l'empire au prince Hatsusebe, inscrit comme empereur sous le titre posthume de Sujun Tennô (588-92). Ils s'emparent du prince Anahobe, le candidat des Mononobe, et le font exécuter.

Princes impériaux et Soga réunirent ensuite leurs armées et marchèrent contre les troupes de Moriya, l'ômuraji des Mononobe, qui s'était retranché dans son château de Shibukawa.

L'ômuraji s'était mis à la tête des jeunes gens de sa famille et d'une armée de serfs; il avait construit une forteresse et engagé la bataille. C'était à Kisuri. Assis entre deux branches d'un ormeau (*enoki*), il faisait tomber ses flèches comme la pluie. Sa puissante armée remplissait le fort et débordait dans la plaine. Timides, effrayées, au contraire, les troupes des princes impériaux et des ministres durent trois fois reculer. Mais le prince impérial Mumayado, qui faisait partie de l'arrière-garde, se dit en lui-même : « Allons-nous être battus ? Sans prière nous ne réussirons pas. » Aussitôt il coupa un arbre à laque, en façonna les images des quatre rois célestes (*shi-tennô*) et les plaça sur le chignon de sa tête : « Si nous gagnons la victoire, s'écria-t-il, j'adorerai les quatre rois du ciel et je leur élèverai un temple avec

une pagode. » L'ô-omi Soga no Mumako répéta la même prière, promettant, s'il était victorieux, de propager les trois trésors (Buddha, la loi, la communion des saints). Le vœu fait, tous deux poussèrent leurs troupes au combat. Et voilà qu'un homme du nom d'Ichihi perça d'une flèche l'ômuraji, qui tomba de son arbre et fut aussitôt massacré avec tous ses enfants. Les troupes des Mononobe lâchèrent pied, jetèrent leurs armes et se dispersèrent à travers la plaine de Magari dans le Hirose. Seuls quelques fils et quelques parents de l'ômuraji purent s'échapper ; ils changèrent de noms et de titres et personne ne put découvrir leur retraite.

Cependant Yorozu, un capitaine de cent hommes d'armes des Tottoribe, au service de Moriya, gardait le palais de ce dernier à Naniwa ; apprenant la défaite, il sauta sur son cheval et s'enfuit à bride abattue dans le village d'Arimaka (district de Chinu), où il se cacha dans les collines. La cour prit conseil et dit : « Yorozu nourrit des projets de trahison, c'est pourquoi il s'est caché dans les collines. Que toute sa famille soit massacrée sans merci ! » A cette nouvelle, Yorozu se présenta seul ; son apparence était misérable, ses vêtements étaient sordides et tombaient en lambeaux, mais il avait son arc à la main et son épée à la ceinture. Les officiers envoyèrent plusieurs centaines de soldats pour l'entourer. Yorozu prit peur et se jeta dans un bois de bambous ; il attacha des cordes aux bambous et se mit à les tirer de sorte qu'on ne pouvait voir de quel côté il s'enfuyait. Les soldats trompés suivirent la direction qu'indiquaient les bambous, mais Yorozu caché lançait ses flèches, dont pas une ne manquait le but, si bien que les soldats n'osaient approcher. Alors Yorozu détendit son arc, le prit sous son bras et s'enfuit dans les collines. Les soldats le poursuivirent en suivant les deux rives d'un cours d'eau ; ils tiraient sur lui sans pouvoir l'atteindre. Mais l'un d'eux courut assez vite pour dépasser Yorozu, s'étendit près de la

rivière, visa et le toucha au genou. Yorozu arracha la flèche et recommença de tirer. Puis se prosternant il se mit à crier : « Yorozu n'avait qu'une ambition, c'était de consacrer ses forces au service de l'empereur (*sic*), mais on l'a poursuivi sans vouloir l'entendre. Que l'un de vous s'avance et me dise si l'on veut me tuer ou me faire prisonnier ! » Les soldats s'avancèrent en lançant des flèches, Yorozu parait leurs flèches et tua plus de trente hommes. Puis il tira son épée, brisa son arc en trois morceaux, et, pliant son épée en arrière, la fit sauter au milieu de l'eau ; ensuite prenant sa dague, il se la plongea dans la gorge ; aussitôt il expira. Le gouverneur de Kahachi relata le fait à la cour ; ordre fut donné de couper le corps en huit morceaux qu'on enverrait dans les huit provinces pour y être exposés. Cet ordre allait être exécuté quand un orage éclata. Or Yorozu avait un chien blanc. Ce chien faisait constamment le tour du corps en regardant de tous côtés et en hurlant ; enfin il prit la tête dans sa bouche et la porta sur un ancien tumulus, puis il se coucha contre et se laissa mourir de faim.

Le gouverneur rapporta cet épisode à la cour qui fit rendre le corps aux parents ; Yorozu et le chien furent enterrés côte à côte dans le village d'Arimaka. (*Nihongi*, XXI.)

III

Le massacre des Mononobe aurait pu n'être qu'un épisode dans la lutte des grands uji ; il marque tout au contraire le commencement d'une époque nouvelle, celle de la fondation du gouver-

nement centralisé et de l'adoption de la civilisation étrangère.

Cette œuvre fut inaugurée par le prince Mumayado, connu sous le titre posthume de Shôtoku Taishi; régent pour l'impératrice Suiko (593-628), qui monta sur le trône après l'assassinat de Sujun Tennô, devenu hostile aux réformes, il gouverna l'empire jusqu'à sa mort en 621; l'ôomi des Soga, Mumako, qui l'avait puissamment aidé, lui succéda au pouvoir et compléta les réformes commencées; il mourut en 626.

L'œuvre du shôtoku et des Soga, qui veut être étudiée spécialement et d'une manière systématique, comprit l'adoption du bouddhisme comme religion d'État en 623; la subjection des clans militaires; l'établissement d'un gouvernement centralisé sur le principe confucianiste; une nouvelle série d'expéditions en Corée, l'envoi d'ambassades en Chine où le Japon prétendit être traité en empire et non plus en royaume inférieur.

Si le prince Mumayado conquiert le pouvoir par la révolte et l'assassinat, il gouverna en prince juste et humain; du moins les bouddhistes le disent, qui ont canonisé leur protecteur et lui ont attribué les miracles de Çakya-Muni.

Quand il mourut, un moine coréen prononça cette oraison funèbre.

Le pays de Nippon possède un sage; il s'appelle le prince impérial Kamitsumiya Toyotomimi. Sûrement le ciel lui avait donné libéralement toutes les vertus d'un sage. Né dans le pays de Nippon, il possédait à fond les trois principes (le Ciel, la Terre et l'Homme),

il poursuivit les grands plans des sages d'autrefois. Il honora les Trois Trésors (Bouddha, la loi, la communion des saints) et assista le peuple dans la détresse...

Et le *Nihongi* ajoute :

Quand le régent mourut, les princes, les omi, le peuple, tous furent saisis d'affliction. Les gens âgés se figuraient qu'ils avaient perdu leur enfant bien-aimé; ils ne distinguaient plus le goût du sel et du vinaigre: les jeunes gens croyaient avoir perdu un père chéri et remplissaient les routes du bruit de leurs lamentations. Le fermier quittait sa charrue et la pileuse son pilon. Tous disaient : Le soleil et la lune ont perdu leur éclat, le ciel et la terre sont tombés en ruines : en qui mettrons-nous notre confiance? (XXII.)

*
* *

L'œuvre qu'avait ébauchée le prince Mumayado fut achevée par le prince Nakanôe. Ce dernier prétendit d'abord secouer le joug des Soga. Sous Jomei Tennô (629-41) et l'impératrice Kôgioku Tennô (642-44), ceux-ci s'étaient emparés du pouvoir, ils jouaient le rôle que les Mononobe avaient joué autrefois. Nakanôe remit en faveur les Nakatomi, dont le chef Kamako, plus connu sous le titre de *Kamatari Kô*, devint grand prêtre de la religion shintô; avec leur aide il réussit à surprendre les Soga dans le palais; Iruka, leur ô-omi, fut assassiné sous les yeux de l'impératrice, qui dut se retirer dans les appartements intérieurs pour n'être pas souillée par le sang versé; dans leur résistance désespérée les partisans des Soga mirent le feu au

palais et détruisirent les archives. Ce massacre fonda définitivement la puissance impériale (645) (*Nih.*, XXIV). Bouleversée par cette scène hideuse, l'impératrice abdiqua, le pouvoir passa aux mains du prince Nakanôe, qui gouverna pendant vingt-six ans; il fut d'abord régent sous l'empereur Kôtoku (645-54) et sous l'impératrice Saimei (655-662), la même qui avait déjà régné avec le nom de Kôgioku, puis il devint lui-même empereur; son titre posthume est Tenji Tennô (663 ou 668-71). Il laissa le pouvoir à son frère Temmu Tennô (672 ou 673-86), le dernier des grands mikado.

Le *Nihongi* n'est qu'une chronique; nous n'y trouvons rien qui nous permette de nous représenter ces hardis réformateurs; mais leur œuvre nous les fait connaître. Cependant, avant d'étudier cette œuvre, il convient de montrer quel était l'aspect de la société japonaise à cette époque troublée.

IV

Tout, aux yeux du plus borné, révélait un Japon nouveau. Ce n'était pas seulement que la constitution d'un gouvernement fort avait changé ce peuple de soldats et de chasseurs en un peuple d'artisans et de cultivateurs, que bouddhisme et confucianisme avaient adouci les mœurs; c'était aussi que, dans ces îles restées comme à l'écart du monde, se répandait tout à coup la civilisation du

monde entier. L'on y trouvait d'abord les institutions, les métiers, les costumes qui faisaient de la Chine des T'ang le premier pays de l'univers; puis ceux de l'Inde encore riche et brillante, telle que la peignent les drames de Bhavabhûti; enfin ce que la Chine et l'Inde avaient appris de la Perse des Sassanides, de Rome, de Byzance, du Califat : des bateaux arabes, indiens, persans, chinois ne sillonnaient-ils pas les mers? des caravanes ne refaisaient-elles pas sans cesse à travers l'Asie centrale la *route de la soie*? Et sans doute des pays lointains il n'arrivait au Japon que de rares produits; et sans doute, comme les idées, les mœurs, les habillements, les traditions artistiques n'arrivaient au Japon que déformés. Mais encore n'est-il pas difficile de retrouver l'influence de la Grèce dans les plis des draperies, la pose de certaines statues japonaises; pagodes et temples bouddhistes rappellent la Chine, l'Inde, la Perse et l'Assyrie d'où l'architecture indienne est sortie; et comme les mythes du shintô reflètent des légendes de l'Asie antérieure ou même de l'Afrique et de l'Europe, comme les romans japonais sont pleins de contes indiens, sémites, hellènes, de même si l'on étudiait certaines modes, certains usages, l'on y découvrirait des influences lointaines de la Perse, de l'Egypte ou de la Grèce. D'ailleurs les lois qui transformaient la société s'inspiraient du confucianisme et du bouddhisme, et dans l'un et l'autre, dans le bouddhisme surtout, on retrouve la trace des efforts que tous les grands peuples de l'antiquité avaient accomplis pendant des milliers d'années.

Le pays lui-même semblait autre. Aride autrefois, le sol recevait maintenant l'eau abondante des canaux : ici c'étaient des champs plantés de céréales, des vergers d'arbres fruitiers, des prairies ombragées de mûriers; là des bosquets de châtaigniers ou de bambous; là encore dans les plaines d'alluvion, sur les terrasses aux flancs des coteaux, les carrés des rizières inondées au printemps presque jusqu'en haut des tiges nues, couvertes en automne de pousses rouges, noires et jaunes aux épis blancs ou dorés. Les immigrants chinois et coréens avaient amené des bœufs, des porcs, des chèvres : seul le mouton ne s'est jamais acclimaté au Japon.

Les agglomérations étaient déjà plus nombreuses et plus considérables; au début de chaque règne on changeait encore la capitale, mais il ne semblerait pas que l'on construisît une ville nouvelle; le mikado élevait son palais dans une cité déjà bâtie; Yoshino, Nara et Ôsaka (Naniwa) formaient les centres les plus importants du Yamato; Yoshino était en quelque sorte la capitale. Nara reçut officiellement ce titre au huitième siècle. Ôsaka (1) possédait le port le plus fréquenté. Dans toutes les villes se tenaient des marchés importants (*ichû*).

(1) Jusqu'au début du moyen âge Naniwa resta le port le plus fréquenté du Yamato (ce nom est pris ici dans son sens le plus large); au moyen âge, Sakai accapara le commerce de Naniwa; on ne voyait plus sur l'emplacement de cette dernière ville que des villages de pêcheurs quand, au seizième siècle, Hideyoshi la releva sous le nom d'Ôsaka. Dans les tomes I et II nous employons souvent, comme les historiens japonais, le terme d'Ôsaka pour désigner soit Naniwa, soit la région où s'était élevé Naniwa.

Les charpentiers coréens avaient introduit leur style d'architecture ; les nouvelles maisons étaient à deux étages, celles des riches entourées de jardins. Les palais, les temples bouddhistes enseignaient aux Japonais un art pompeux jusqu'alors inconnu : les bâtiments ne présentaient plus comme les miya un pignon étroit, mais de larges et belles façades, avec des toits de tuiles : les portiques soutenus par des colonnes, les pagodes ou tours à plusieurs étages, les grands toits chinois aux angles recourbés vers le sommet, la profusion des ornements et des sculptures, l'éclat de la décoration polychrome, tout y flattait le goût d'une race encore barbare mais naturellement éprise de beauté ; tout en même temps y trahissait l'influence de l'étranger, des antiques civilisations du continent, et c'était à la joie des esprits curieux, à la colère des vieux Yamato, qui, en vrais insulaires, haïssaient tout de l'étranger.

Dans les quartiers nouveaux qui s'élevaient autour des temples et des palais, les colons chinois et coréens, les Japonais déjà prompts à tout imiter, exerçaient des métiers jusqu'alors inconnus. Depuis le sixième siècle, ils avaient des balances copiées sur celles de Chine. Cette rue appartenait aux charpentiers, cette autre aux artistes en bronze dont les progrès furent si rapides que dès le huitième siècle ils pouvaient fondre le grand Butsu de Nara. Dans ce district habitaient les laqueurs, encore mal formés à leur métier nouvellement appris ; ailleurs c'étaient des potiers, des armuriers, des marchands de chaussures, des tailleurs, des coiffeurs, des bi-

joutiers, des fabricants de miroirs, des musiciens : les historiens chinois racontent qu'il y avait dans l'archipel cent mille familles de musiciens (*asobibe*) ; l'expression cent mille a sûrement ici le sens de beaucoup ; comme instruments on cite la lyre (*koto*), la flûte de bambou (*shakubiōshi*), une autre flûte (*daikaku*), le flageolet (*shōkaku*), le gong (*kinshō*). Déjà les grands commençaient à se servir de voitures attelées de bœufs.

Le costume transformé prouvait et le développement de la civilisation, et l'influence de l'étranger. Les vêtements des fonctionnaires rappelaient ceux des mandarins chinois ; ils se composaient d'une tunique à manches pendantes, violet foncé pour les hauts grades, verte pour les bas grades, d'un pantalon blanc, de souliers de cuir et de chaussettes blanches. Jeunes, les nobles avaient la coiffure *hisago-hana*, les cheveux attachés sur les tempes ; hommes faits, ils peignaient leurs cheveux en deux touffes sur le sommet de la tête ; ils portaient le *kammuri*, une mitre qu'entourait un bandeau aux bouts pendants imité du bandeau des Chinois. Les paysans sortaient encore nus, et la plupart étaient tatoués ; les artisans se vêtaient d'une casaque aux larges manches qui était jaune pour les hommes libres et noire pour les serviteurs. La jupe rouge était réservée aux femmes de l'aristocratie. On usait de sandales laquées sur le dessus et de chaussettes séparant le pouce des orteils ; chez les riches les pantouffles à la chinoise furent quelque temps de mode. Les armures étaient d'acier et la cuirasse était coulée d'un bloc ; mais on commençait à fabri-

quer des armures de cuir laqué, les soldats avaient des arcs et des flèches, des épées, des haches et des piques.

Dans la campagne, les aliments étaient encore servis sur des feuilles. Mais les nobles et les artisans employaient des bols de laque. L'influence du bouddhisme changeait la manière de se nourrir : on renonça bientôt au gibier, à la viande des animaux domestiques, plus tard même au lait, pour ne manger que du riz, des légumes, des sucreries et du poisson.

*
* *

Dans cette confusion, qui est le propre des époques de transition, il s'accomplissait une double transformation sociale. Les distinctions de races s'effaçaient : Malais, Ouraliens, Chinois, Coréens, même les Aïnos dans les régions le plus anciennement civilisées tendaient à ne faire qu'un peuple. Au contraire, les distinctions de classes allaient s'accusant : dans les nations primitives, ils n'existe que deux classes, les hommes libres et les esclaves, ceux-ci chargés de tous les métiers infâmes. Les hommes libres sont par le fait tous égaux : les chefs sont élus ; quand leur titre devient héréditaire, on les considère seulement comme les premiers entre des égaux. De même pour les métiers ; au début chaque famille exerce tous les métiers ; plus tard, certaines familles se spécialisent dans des professions plus délicates, mais elles continuent longtemps à pourvoir elles-mêmes à tous les besoins

de la vie quotidienne. Le développement de la civilisation produit au contraire la division du travail, qui, dans les sociétés encore jeunes, implique la hiérarchie et l'hérédité de la profession. Ainsi chez le peuple japonais nouvellement formé les distinctions sociales s'accusaient fortement et c'est l'une des raisons pour lesquelles le sixième et le septième siècle doivent être considérés comme une période capitale dans l'évolution de la société japonaise.

*
* *

Dans ce livre, qui est surtout une histoire de la civilisation, destiné à faire comprendre le tempérament et l'esprit des Japonais modernes, ce qu'il importe de mettre en relief c'est donc le caractère des réformes accomplies par le Shôtoku Taishi et Tenji Tennô. Pour comprendre toute la portée de la révolution du septième siècle nous n'étudierons pas seulement les changements accomplis dans l'État, mais les changements accomplis dans la société et dans la famille. Nous commencerons l'étude des réformes en examinant celles qu'inspira le confucianisme.

CHAPITRE PREMIER

LE CONFUCIANISME DANS LA SOCIÉTÉ JAPONAISE.

LA CIVILISATION GÉNÉRALE

A. — LA PHILOSOPHIE CONFUCIANISTE

I

Vieille déjà de plusieurs milliers d'années, la civilisation chinoise se présentait au Japon avec deux caractères propres à l'étonner comme à le séduire. D'une part elle reposait sur un système rationnel, et tout système rationnel en impose aux peuples et aux hommes d'esprit encore jeune. D'autre part ce système avait reçu la sanction de la pratique : l'empire chinois, alors à son apogée sous les T'ang, était le plus grand, le plus riche, le plus développé qu'eût jamais connu l'Asie. Et toute la civilisation de l'Asie s'y reflétait, même celle du monde, car à cette époque l'esprit chinois n'avait rien de la raideur et du nationalisme exclusif qu'on lui a connus depuis.

La doctrine qui a dominé la civilisation chinoise tout entière est la philosophie que Confucius (jap. *Kòshi*) et ses continuateurs, surtout Mencius (*Mòshi*),

ont tirée des mœurs et des institutions traditionnelles de la Chine, comme aussi des préceptes professés par les souverains et les hommes d'État de l'antiquité.

Quoi qu'on ait dit, le confucianisme s'est modifié au cours des temps, et même profondément modifié. Mais l'idée première est restée la même : il faut donc dégager cette idée, puis montrer les formes successives que lui a données son évolution.

Souvent on s'est demandé si le confucianisme était une religion, une philosophie, une morale ou un système politique; de fait, le confucianisme est tout cela, car il ne veut pas faire les distinctions que nous tenons à faire, et voilà même où est pour nous son originalité. Pour s'expliquer la mentalité confucianiste, il faut remarquer que les Chinois songent peu à la vie future et que, si le culte des morts est leur véritable religion, ils ne cherchent pas à savoir quel peut être l'état de l'homme après la mort; ils ne s'occupent que du présent, c'est dans le présent qu'ils attendent la récompense de leurs vertus et la punition de leurs fautes. Doués de peu d'imagination, les Chinois n'ont pas la conception bien nette d'un Dieu ou même de dieux : pour eux l'auteur de toutes choses est le Ciel impersonnel; la volonté du Ciel se manifeste par les phénomènes météorologiques, les bonnes et les mauvaises récoltes. L'idée de la famille est chez eux si forte que toutes les vertus se résument dans la piété filiale, et celle de l'État si naturelle qu'ils se représentent une nation comme une grande famille dont le souverain est l'aïeul. Par suite, qui est bon fils

est bon sujet, qui est bon sujet est bon fils; être bon sujet et bon fils, c'est obéir au Ciel, et le Ciel récompensera cette obéissance en faisant prospérer la famille et l'État

II

Voici comment Confucius a purifié, coordonné ces idées.

On peut appeler le confucianisme une théocratie, mais c'est la théocratie qu'un philosophe positiviste devait imaginer pour un peuple d'esprit pratique.

Toutes les questions que les autres religions se donnent pour premier but de résoudre sont écartées avec soin de ce système.

Confucius enseignait, nous disent les Annales, les lettres, la morale, le dévouement de l'âme et la sincérité. Des prodiges, des tours de force, des désordres et des êtres surnaturels il n'aimait pas à parler. (*Ann.*, VII, 24, 20.)

On trouve dans ses écrits :

Se donner tout entier à ses devoirs d'homme, respecter les êtres surnaturels, mais s'en tenir à l'écart, voilà la sagesse. (*Ann.*, VI, 20.)

A un disciple qui l'interrogeait sur le culte dû aux esprits, le maître répondit :

Incapable de servir les hommes, comment prétendez-vous servir les esprits?

Et, le disciple osant alors l'interroger sur la mort :

Vous ignorez la vie, comment sauriez-vous rien de la mort ? (*Ann.*, XI, 11.)

Quelqu'un lui demandant si les morts avaient conscience des honneurs que nous leur rendons :

Les morts, dit Confucius, savent-ils ou ne savent-ils pas ? Voilà une question dont vous n'avez nullement à vous préoccuper dans le présent. L'avenir vous l'apprendra. (*Dictons familiaux.*)

*
* *

Pour positiviste qu'elle soit, la théocratie chinoise n'en a pas moins son dogme.

La conception fondamentale du confucianisme est le patriarcat. Il existe une grande famille du monde formée par cette Trinité : le Ciel qui est le père, la Terre qui est la mère, l'Homme qui est l'enfant. Il existe une grande famille de l'État où l'empereur représente le Ciel et la Terre, c'est-à-dire le père et la mère ; les sujets sont les enfants ; les ministres sont les fils aînés. Il existe enfin la famille naturelle, qui est tout ensemble l'unité politique et sociale. L'État ne connaît pas d'individus, il ne connaît que des familles ; le père commande à ses femmes, à ses enfants, à ses petits-enfants, si ses enfants mariés sont restés dans la maison, à ses serviteurs, à ses esclaves, et vis-à-vis de l'État il est responsable de leurs actes (1).

(1) Cf. *Annales ou Dialogues (Lun yu)* (*passim*). *Grand enseignement* (texte IV à VII ; commentaires IX, X ; texte IV, V ;



La théocratie chinoise a sa révélation et ses prêtres. Sa révélation est la tradition des aïeux. Ses prêtres sont les lettrés (jap. *kenjin*), qui ont la charge de conserver la tradition et de l'expliquer. Une pareille conception est par le fait démocratique, car, si tout sujet doit obéir à son souverain comme un fils à son père, le souverain, le père doit lui-même obéir à la tradition des aïeux morts, et le lettré peut rappeler cette tradition au prince qui voudrait s'en écarter. Mais cette conception devient facilement aristocratique, car dans certaines familles la tradition se conservera plus fidèlement et les membres de ces familles auront par suite une situation privilégiée.

Au-dessus du lettré il y a l'homme supérieur (jap. *kunshi*), celui qui atteint la vertu par l'étude et l'effort et se cultive de manière à donner le repos au peuple.

Aux époques de crise apparaît le Sage (jap. *seijin*), qui est comme le prophète de cette théocratie positiviste et de ce peuple réaliste :

Le Sage embrasse tout, il est semblable au Ciel ; profond et vif comme la fontaine, il semble un abîme. Le Sage paraît : la foule l'honore ; il parle : la foule le croit ; il agit : la foule le suit (1).

commentaires VIII, IX). *Juste milieu* (I, 5; XX, 7; XXII; XXIX; XXX), etc.

(1) SAGES — *Juste milieu*, XX, 18; XXVII. La citation XXXI, 2, 3 (il s'agit de Confucius) — Homme supérieur. *Annales* (surtout

*
* *

La théocratie chinoise a sa morale; c'est la morale patriarcale. Le père a droit de vie et de mort sur ses enfants; l'enfant n'a qu'un devoir : obéir à ses parents et les aimer.

Du vivant de ses parents, dit Confucius, un fils ne doit jamais s'éloigner de leur demeure. Le fait-il? Que l'on sache du moins l'endroit où il se rend! Souvenez-vous sans cesse de l'âge de vos parents comme d'un sujet de joie et de terreur.

Et encore :

La piété filiale se réduit de nos jours à nourrir ses parents. Mais un chien en ferait autant. Sans le respect, comment distinguerai-je la piété de l'homme de celle de la bête?

En s'étendant, la famille est devenue le clan. Puis les clans se sont développés, ils ont formé des royaumes : le roi est le père du peuple. Les royaumes doivent reconnaître un suzerain, l'empereur, qui est le père par excellence; la soumission qui lui est due est de la piété filiale, lui manquer est aussi criminel que de manquer à son père.

Et c'est pourquoi, unissant le culte de l'Etat au culte de la famille, Confucius établit les *cinq grandes relations* entre souverain et ministre, père et fils, mari et femme, frère aîné et frère cadet, ami et ami. (*Juste milieu*, XX, 8.)

dans les chapitres V, XIV, XVIII, XIX. *Grand Enseignement*, II, 4. *Juste milieu*, I, II; X, 5; XXVII, 6, 7, etc.

La mort ne brise pas le lien qui unit les sujets et le souverain, les enfants et le père.

Tout homme, quel que soit son âge, est tenu à respecter les préceptes professés par les ancêtres.

Tant qu'un homme a son père, dit le maître, étudiez les tendances de son caractère; quand son père meurt, étudiez sa conduite. Si pendant trois ans cet homme ne se détourne en rien de la voie tracée par son père, vous appellerez cet homme un bon fils.

De même un prince vertueux garde les ministres de son père et ne prétend rien changer à leur manière de gouverner.

De la tradition l'on ne conservera pas seulement l'esprit; la lettre même est sacrée. Dans l'État, dans la famille, les moindres coutumes doivent subsister. Confucius codifia ces coutumes : règlement de journée, intonations, manière de s'asseoir, de boire et de manger. D'où les Rites. Pour le lettré chinois il n'y a pas un mouvement, une parole, un regard, qui soient naturels. Toute action est accomplie sur un modèle, accomplie comme une offrande. La politesse fait de la vie tout entière un culte en l'honneur des aïeux.

Comment, dit le Sage, un roi doit-il cultiver sa personne? Qu'il se compose, se purifie, tienne ses vêtements en ordre et ne fasse pas un mouvement contraire aux convenances!

Ce culte de la tradition s'associe intimement avec le culte des morts. Dans chaque maison s'élève une salle des ancêtres; l'on voit les tablettes où

sont gravés leurs idéogrammes. Devant ces tablettes le mari conduit sa jeune femme et présente ses enfants : c'est sous la protection des aïeux que s'accomplissent tous les devoirs joyeux ou tristes de la famille.

Il en est de même dans l'État. Des honneurs divins sont rendus aux empereurs défunts : l'histoire ne les connaît que par leurs *noms de temple*. L'empereur confère des titres posthumes aux sages et aux héros morts, il les canonise, il les déifie; Confucius est le *Sage des sages*, il a ses temples, on lui rend un culte solennel (1).



Comme la conception confucianiste de la tradition s'est élargie en admettant l'existence du Sage, qui, s'écartant de la lettre de la tradition, en devine par intuition l'esprit caché, de même la morale patriarcale s'est élargie en formulant le dogme de la Vertu.

Quiconque n'est pas vertueux ne supporte ni la bonne ni la mauvaise fortune. Quiconque est vertueux garde sa vertu; quiconque est sage souhaite de devenir vertueux. (*Ann.*, VI, II.)

L'homme dont la vertu est parfaite cherche à se rendre plus ferme et à rendre plus fermes les autres, à rendre

(1) Piété filiale : *Ann.*, IV, 19, 20, 21; II. 7. — *Juste milieu*, XIX. — Culte des Parents après leur mort, *Ann.*, I, 11. — Rites : *Ann.*, III, 17. — *Juste milieu*, XX, 54. — Prospérité de l'Empire : *Annales*, XIII, 15; XVI, 2. — Destinée : *Juste milieu*, XVII.

son esprit plus large et plus larges les esprits des autres. (*Ann.*, VI, 28.)

Celui qui gouverne par la force de sa vertu est comme l'étoile polaire qui reste immobile et vers laquelle tournent toutes les étoiles. (*Ann.*, II, I.)



Enfin la théocratie chinoise connaît une sanction. Cette sanction est double. La piété filiale produira le bon gouvernement de l'État et de la famille; au lieu des guerres, des révoltes, de la luxure, du vol enfin disparus, on verra partout la paix et la richesse.

La vertu n'a pas besoin de s'étaler. Tous les princes l'imitent. Si l'homme supérieur est sincère et révérencieux, le monde entier connaîtra la paix et le bonheur. (*Juste milieu*, XXXIII, 5.)

Et la piété filiale vaut aussi une heureuse destinée. Nous trouvons dans les *Annales* :

Quelle ne fut pas la vertu de l'empereur Shun! Comme il sacrifiait aux ancêtres, ses descendants lui sacrifièrent. En retour de ses mérites, le trône devait forcément lui revenir, et la richesse, et la gloire, et de longs jours. Car le ciel qui produit toutes choses favorise êtres et choses selon leurs qualités.

Cette idée que la vertu doit amener le succès est si forte dans l'esprit des philosophes chinois que chez un prince comme chez un homme le malheur arrive à les faire douter de la vertu.

III

Telle est dans ses grandes lignes la philosophie confucianiste. Ce fut seulement sous les Sung, au dixième et au onzième siècle, qu'on en fit un système au propre sens du terme. Ici nous nous contenterons de suivre le développement de cette philosophie jusqu'à l'époque de la grande réforme japonaise.

Nous l'examinerons d'abord comme morale politique.

Il s'y manifesta un progrès continu des idées démocratiques. Sans doute Confucius avait ordonné aux princes de faire le bonheur de leur peuple, mais ce n'était là qu'un moyen, non un but; selon lui un peuple heureux devient docile et travailleur et rend par suite l'État prospère. On ne saurait sans doute ranger Confucius parmi les écrivains qui ne s'intéressent qu'à la gloire du prince. Mais, homme d'État dans l'âme, ce qui le préoccupait avant tout, c'était cet être impersonnel qu'on nomme l'État.

Tout autre est la conception de Mencius. Sans doute, en vrai Chinois, il fait à l'État une part prépondérante et ne comprend l'État que sous la forme patriarcale, mais, au contraire de Confucius, il ne voit dans l'État que le moyen; le but est le bonheur du peuple. Guerres, fêtes de Cour, fiscalité sont

sévèrement condamnées; le souverain qui s'y laisse entraîner n'est plus un père, mais un imposteur et un tyran, et contre un tyran, tous les moyens de défense sont légitimes, même l'assassinat. C'est ailleurs qu'il conviendra d'étudier le système de Mencius, dont l'influence ne se répandit que beaucoup plus tard en Chine et surtout au Japon. Ce qu'il importait de dire ici, c'est que Mencius a formulé avec plus de netteté qu'aucun autre philosophe les idées démocratiques qui depuis lors n'ont cessé de se développer en Chine.

*
* *

Le système de Confucius fut encore transformé par l'admission de l'idée de *loi*, et cela d'une double manière. Pour Confucius le fondement de l'État était la vertu, et la vertu se trouvait dans le cœur humain; Mencius, dépassant le maître, avait même enseigné que la vertu est naturelle à l'homme. Cette conception exclut l'idée de loi au sens où nous l'entendons, car pour nous la loi est une contrainte; l'homme reçoit l'ordre de faire tel ou tel acte, de s'abstenir de tel ou tel autre et, s'il refusé d'obéir, on l'y force. Pour Confucius et Mencius, l'homme se sent de lui-même porté au bien; le gouvernement n'a qu'à le laisser faire: si l'homme agit mal, la faute en est à l'État, qui doit être mauvais. Au contraire, dans le royaume de Ts'in il se forma une école d'hommes d'État philosophes qui semblent avoir connu les grands changements accomplis dans l'Asie Antérieure: Wei Yang (*Ei-ô* † 338 av. J.-C.), mi-

nistre du duc de Ts'in (*Shin*) en 361 av. J.-C.); Han Fei (*Kan pi*) († 230 av. J.-C.) et Li Sze (*Ri-shi*), l'un et l'autre ministres de Shi Hwang Ti († 208 av. J.-C.), formulent nettement l'idée de la loi, de la contrainte; chez eux la conception patriarcale s'est faite conception politique.

Mais les continuateurs de ces hommes d'Etat se rapprochèrent du confucianisme et confondirent la loi avec la tradition. Pour eux le souverain et les ministres n'étaient plus que les représentants de la tradition. Le souverain devait abandonner le gouvernement à ses ministres, et ses ministres étaient groupés en conseils; les membres d'un conseil se surveillaient réciproquement, et chaque conseil était surveillé par tous les autres, d'où le caractère d'impersonnalité que prit le gouvernement chinois, comme aussi ce système d'administration compliqué qui fit sa force en même temps que sa faiblesse; ce système sera exposé en étudiant le système japonais qui l'a copié.

*

Enfin, pour développer jusqu'à ses conséquences extrêmes le régime patriarcal, les philosophes chinois rêvèrent d'un souverain unique de tout l'empire qui fût véritablement l'aïeul et le représentant du Ciel. Han Fei conçut sa figure idéale du grand chef féodal (*Pa*, jap. *Ha*), que l'on a comparée à celle du *Prince* dans Machiavel. Conseillé par Li Sze, qui, au lieu d'un chef, un *Pa*, voulait un *Ti*, un empereur, Shi Hwang Ti fonda l'empire et sup-

prima la féodalité; les Han maintinrent l'empire et rétablirent la féodalité. Après leur chute le pays retomba dans l'anarchie d'où les Sui et les T'ang le tirèrent. Pendant longtemps la conception impériale combattit le caractère traditionaliste et impersonnel de la constitution chinoise : les premiers T'ang furent de vrais souverains, mais peu à peu le rôle de l'aïeul, de l'empereur, fut considéré comme un rôle honorifique et les conseils eurent toute l'autorité.

*
* *

Peu après les réformes du Shôtoku Taishi et de Tenji Tennô, à l'époque même où l'influence de la civilisation chinoise fut le plus considérable au Japon, Han Wen Kung (*Kan bun kô*) (768-424) réunit les préceptes de cette morale politique en une synthèse dogmatique.

Le passage suivant tiré de ses œuvres montre bien la hauteur de pensée des maîtres chinois, la noblesse de leur style et fera comprendre l'action qu'ils exercèrent sur les Japonais récemment civilisés.

L'amour universel a nom *la charité*, une conduite droite a nom *le devoir*. Le produit de ces deux facteurs est appelé *la méthode*, leur pratique sans stimulant extérieur est appelée *vertu instinctive*. Charité et devoir sont des mots dont le sens ne peut varier; méthode et instinct sont des mots dont le sens varie. Il y a la méthode de l'homme parfait et la méthode de l'homme ordinaire; il y a de bons et de mauvais instincts.

Lao Tse se contenta de restreindre la portée de la charité et du devoir, il ne chercha pas à les supprimer. La conception qu'il en avait était la conception étroite d'un homme assis au fond d'un puits qui donnerait pour mesure au ciel le peu qu'il lui est possible d'en voir. Il comprenait la charité et le devoir dans un sens borné et tout individuel : d'où l'étroitesse de sa conception. Ce qu'il appelait méthode était ce qu'il voulait reconnaître comme la méthode; ce n'était pas ce que je nomme, moi, méthode; ce qu'il appelait instinct n'était pas ce que je nomme, moi, instinct. Ce que j'appelle méthode et instinct est fondé sur une combinaison de la charité et du devoir; et mon opinion est celle de tous les hommes. Ce que Lao Tse appelait méthode et instinct est fondé sur la négation de la charité et du devoir; mais ce n'est là l'opinion que d'un seul homme.

Sous les Cheu la vraie méthode tomba en décadence et l'influence de Confucius s'affaiblit. Sous les Ts'in les livres furent brûlés. Sous les Han les doctrines de Lao Tse l'emportèrent, sous les dynasties suivantes ce fut le bouddhisme... Tant est grande l'aspiration de l'homme vers le surnaturel et tant est petit son respect des principes fondamentaux dans cette aspiration pour le surnaturel seul!

[Mais moi je vous le dis :] S'il n'avait existé les Sages d'autrefois, la race humaine aurait depuis longtemps disparu. L'homme n'a pas de fourrure, de plumes ou d'écaillés pour le préserver du chaud et du froid; il n'a pas de griffes ou de dents perçantes pour l'aider dans sa lutte pour la nourriture. C'est pourquoi l'humanité a dû s'organiser de cette manière : Le souverain commande; les ministres exécutent ses ordres et les font connaître au peuple; les sujets produisent le grain, le chanvre et la soie, manufacturent tous les objets d'un usage quotidien, échangent les produits de leur industrie pour remplir leurs obligations envers leur

maître. Le souverain qui manque à commander perd sa raison d'être; le ministre qui manque à exécuter les ordres de son souverain et à les faire connaître au peuple perd sa raison d'être; pour les sujets, s'ils manquent à produire du grain, du chanvre et de la soie, à manufacturer les articles d'un usage quotidien, à échanger les produits de leurs industries, qu'ils perdent leur tête (1)!

IV

Quoique le confucianisme de tendance positiviste fût avant tout une morale sociale et politique, il comprenait aussi une philosophie didactique. Comme elle ne se développa qu'au onzième et au douzième siècle nous l'étudierons ailleurs. Il convient cependant d'en donner ici les grandes lignes.

C'est dans les croyances d'une époque très reculée qu'il faut chercher les origines de la métaphysique chinoise. Les plus vieux auteurs reconnaissent deux principes : le principe actif et mâle, proprement le principe lumineux (*Yang*, jap. *Yô*), dont le Ciel (*T'ien*, jap. *Ten*) est la plus haute expression; le principe passif et féminin, proprement le principe obscur (*Yin*, jap. *In*), dont l'expression la plus complète est la Terre (*Ti*, jap.

(1) GILES, *Gems of Chin. Lit.* Cf. la traduction de la fin de ce passage, tome III, p. 352.

Chi). Ces principes, appelés *formes élémentaires* (*I*, jap. *gi*), sont figurés le premier par une ligne droite, le second par une ligne brisée. La combinaison de ces deux lignes donne quatre figures (*siang*, jap. *shō*), leur combinaison en trigrammes donne huit figures (*kwa*, *ka*) ; chacun des trigrammes représente un élément que l'on distingue par un symbole : ce sont le Ciel (*ten*) symbolisé par le Cheval ; l'Eau (proprement le lac) (*taku*), symbolisée par la Chèvre ; le Feu (*ka*) symbolisé par le Faisan ; la Foudre (*rai*) symbolisée par le Dragon ; le Vent (*fū*) symbolisé par l'Oiseau ; l'Eau (*sui*) symbolisée par le Porc ; la Montagne (*san*) symbolisée par le Chien ; la Terre (*chi*) symbolisée par le Bœuf. En combinant les trigrammes on obtient des hexagrammes qui représentent pour la plupart des idées générales ou des sentiments comme le succès, la stabilité, l'obéissance, l'autorité, etc. La théorie des *Ka* et de leurs transformations a été condensée dans le *Yi king* (*Ekikiō*), l'un des ouvrages dont la compilation est attribuée à Confucius ; ce *Livre des changements* est un traité de philosophie dualiste qui doit prouver que tous les êtres, toutes les choses, tous les principes, tous les sentiments sont produits par les multiples combinaisons des deux grands principes *actif* et *passif*.

A cette philosophie dualiste se superposa bientôt une philosophie moniste par l'admission d'un principe suprême, le *Tai ki* (*Taikioku*), dont émanent le *yang* et le *yin*. Les dualistes distinguèrent alors deux forces dans le *Tai ki* : d'une part le *ki* ou mieux *h'i*, (dont le caractère est différent de celui de *ki* dans *Tai ki*), c'est la personification de la

Vie, de la matière conçue dans son sens le plus large; d'autre part *Li* (*Ri*), l'Ordre, la Loi éternelle. Mais les monistes, imaginant alors une synthèse plus large, identifièrent le *Tai ki* avec l'Absolu et le subordonnèrent même au *Wu ki* (*Mu kioku*), l'absolu rien. *Ki* et *Li* sont les deux émanations du *Tai ki*, le *Yang* et le *Yin* les deux formes du *Ki*, mais les deux formes ne peuvent s'unir qu'en vertu du *Li*. Si leur union est rigoureusement conforme au principe de l'Ordre Éternel, l'être ainsi produit est parfait; si leur union n'est que partiellement conforme à ce principe, l'être ainsi produit est imparfait, et les discordances de sa nature intime deviennent l'origine du mal. D'autres philosophes joignent à *Ki* et à *Li* deux autres principes : le *So*, le nombre ou plutôt le rapport des nombres, et le *Ying*, la forme.

Telle fut à son apogée la métaphysique chinoise, mais elle n'atteignit son apogée que sous les Sung, entre le dixième et le treizième siècle. A l'époque qui nous occupe, le principe du *Tai ki* était déjà formulé, mais la distinction entre le *Ki* et le *Li* ne faisait que s'ébaucher; et la philosophie tout entière était encore plus pratique et plus littéraire que scientifique (1).

(1) *Bibliographie*. Pour le confucianisme chinois, les différentes traductions des *classiques* : D^r LEGGE, *Life and Teachings of Confucius*; PLATH, *Confucius und seiner Schüler Leben und Lehre*; VON DER GABELENTZ; DVORAK; GILES : *Chinese Literature* et *Gems of Chinese Literature*; MAYERS, *Chinese Reader's Manual*; D^r CARNUS, *Chinese philosophy*. — Pour l'histoire générale des réformes politiques et sociales, cf. d'abord et avant tout la traduction du *Nihongi* par M. ASTON, avec les précieuses notes qui expliquent

B. — LE CONFUCIANISME ET LA CIVILISATION
GÉNÉRALE DE LA CHINE AU JAPON ENTRE LE
SEPTIÈME ET LE ONZIÈME SIÈCLE.

I

Avant d'étudier les réformes que le confucianisme inspira aux Japonais, nous citerons cette proclamation où le prince Mumayado résume à sa manière la philosophie de Confucius, en y mêlant sans doute des préceptes empruntés au bouddhisme.

I. Il faut estimer la concorde, honorer ceux qui s'abstiennent de faire de l'opposition sans raison. Tous les hommes sont influencés par les sentiments de leur classe, il y a peu d'hommes intelligents. Aussi beaucoup désobéissent-ils à leur maître et à leur père, et les haines de village à village sont-elles fréquentes. Mais,

le texte; l'histoire de METCHNIKOFF, celle de gouvernement japonais et les œuvres du Dr FLORENZ. — Constitution politique : Marquis ITO, Commentaire sur la Constitution. C. J. TARRING, *Land Provisions of the Taihō Riō* (T. A. S. J. VIII, 2); K. ASAKAWA, *Institutional Life of Japan*. Histoires de KOCH, BERTIN, REIN, MURRAY, GRIFFIS, etc. — Constitution sociale : C. J. TARRING (même ouvrage); A. S. SIMMONS et J. WIGMORE, *Land tenure and local institutions in Japan* (T. A. S. J. XIX, 37.) RATHGEN, *Japans Volkswirtschaft*. — Constitution de la famille : C. J. TARRING (*ibid*). — L. W. KUCHLER : *Marriage in Japan* (T. A. S. J. XIII, 1). — Divers : J. M. DIXON : *Japanese Etiquette* (T. A. S. J. XIII, 1). PROF. GRIFFIS : *Games and Sports of Japanese Children* (T. A. S. J. II). T. HAMAGUCHI : *Some striking female personalities; in Japanese history* (T. A. S. L. VI, 2).

quand les supérieurs ont des vues harmonieuses, les inférieurs, une disposition d'esprit amicale et que la concorde préside à la discussion des affaires, une conception juste des choses prévaut naturellement ; il n'est rien alors qu'on ne puisse accomplir.

II. Honorez sincèrement les trois trésors : Buddha, la Loi et l'Ordre sont le refuge final de tous les êtres, que ces êtres soient sortis d'un œuf, ou du sein maternel ou de la fermentation, ou (comme les chrysalides) de la métamorphose. Les Trois Trésors sont le suprême objet de la foi dans tous les pays. Quel homme, en quel âge qu'il vive, pourrait manquer d'honorer la Loi ! Peu d'hommes sont foncièrement méchants : on peut enseigner aux hommes à suivre la Loi ; mais s'ils n'ont pas recours aux Trois Trésors, comment redressera-t-on ce qui chez eux est dévié ?

III. — Quand vous recevrez les ordres impériaux, ne manquez pas de leur obéir. Le souverain est le Ciel, le vassal est la Terre. Le Ciel recouvre le monde et la Terre fait tout pousser. En est-il ainsi, les quatre saisons suivent leurs cours et les forces de la nature produisent ce qu'elles doivent produire. Mais, si la Terre tentait de recouvrir le monde, le Ciel tomberait en ruines. C'est pourquoi le souverain parle et le vassal écoute ; le supérieur agit et l'inférieur obéit. Aussi, lorsque vous recevrez les ordres impériaux, ne manquez pas de les suivre scrupuleusement. La moindre négligence peut entraîner la ruine.

IV. — Les ministres et les fonctionnaires devraient tenir pour leur premier devoir de conserver un maintien digne, car un maintien digne est le premier principe qui convienne au gouvernement d'un peuple. Si les supérieurs manquent de dignité, les inférieurs manqueront de décence, et si les inférieurs manquent de décence, il se produira sûrement des crimes. C'est pourquoi, quand le souverain et le vassal se tiennent comme il sied, il n'y a pas de confusion de rangs ; quand le

peuple se conduit avec décence, la communauté se gouverne en quelque sorte d'elle-même.

V. — C'est avec impartialité en dehors de tout esprit de lucre, que vous jugerez les affaires qui vous sont soumises. Chaque jour le peuple se plaint plus de mille fois : à quel chiffre s'élèveront les plaintes du peuple après quelques années? Lorsque le juge obéit au désir du gain et n'écoute les parties que pour en recevoir des présents, les procès du riche sont comme une pierre jetée dans l'eau, les procès du pauvre comme de l'eau jetée sur une pierre. Où le pauvre cherchera-t-il donc un refuge? Agir ainsi, c'est manquer aux devoirs d'un ministre.

VI. — Châtier le mal, encourager le bien, telle était la règle excellente de l'antiquité. C'est pourquoi vous ne cacherez pas les bonnes qualités des autres et vous ne manquerez pas de corriger le mal quand vous le découvrirez. Flatteurs et trompeurs sont une arme aiguisée pour la ruine de l'État et une lame effilée pour la destruction du peuple. Les sycophantes se font un plaisir de s'étendre devant les supérieurs sur les erreurs des inférieurs et de constater devant les inférieurs les fautes des supérieurs. Des hommes de cette espèce sont infidèles à leur maître et manquent de bienveillance envers le peuple; leur conduite est la cause de graves discordes.

VII. — Que chacun ait sa propre mission, que les sphères des devoirs ne se confondent jamais! Confie-t-on un poste à qui en est digne, partout s'élève le bruit des louanges. Confie-t-on un poste à un indigne, désastres et tumultes se multiplient. En ce monde, bien peu sont nés avec du discernement : la sagesse est le résultat d'une sérieuse méditation. En toutes affaires, grandes ou petites, trouvez l'homme propre et sûrement les affaires seront bien conduites : en toutes occasions, pressantes ou non, trouvez un homme sage, et comme de soi-même il sera profité de la bonne occasion. Ainsi

l'État durera, les temples de la Terre et du grain ne courront aucun danger. C'est pourquoi les sages monarques de l'antiquité cherchaient l'homme qui convienne à la place et non la place qui convienne à l'homme.

VIII. — Que ministres et fonctionnaires se rendent à la cour de bon matin et ne s'en retirent que tard le soir ! Les affaires de l'État ne souffrent pas de remise et le jour tout entier suffit à peine à les mener à bien. Si les fonctionnaires arrivent tard, l'occasion est perdue ; s'ils se retirent tôt, la besogne n'est pas achevée.

IX. — La bonne foi est le fondement de la justice. Qu'en toutes matières règne la bonne foi ! D'elle seule dépendent le bien ou le mal, la réussite ou l'échec. Si le maître et le vassal sont de bonne foi l'un à l'égard de l'autre, il n'est rien qui ne puisse s'accomplir. Si le maître et le vassal sont de mauvaise foi l'un envers l'autre, tout sans exception doit aboutir à un échec.

X. — Détournons-nous de la colère et refrénons nos regards irrités. Gardons-nous d'en vouloir à ceux qui ne partagent pas notre opinion. Car chaque homme a son propre cœur et chaque cœur a ses propres penchants. Si le droit d'autrui nous fait tort, notre droit fait tort à autrui. Nous ne pouvons être toujours sages, les autres ne peuvent être toujours fous. Ils sont et nous sommes tout simplement des hommes ordinaires. Qui posera une règle permettant de distinguer la vérité de l'erreur ? Les uns vis-à-vis des autres nous sommes tous à la fois des sages et des fous : tel un anneau ne finit nulle part. Aussi, quoique les autres nous irritent, ne craignons jamais que nos propres fautes ; et quand bien même seuls nous aurions raison, suivons la multitude et faisons ce qu'elle fait.

XI. — Apprécions clairement mérite et démerite ; appliquons à chaque action une sûre récompense ou un châtiment certain. De nos jours la récompense ne suit pas le mérite ni le châtiment le crime. Hauts fonctionnaires qui avez charge des affaires publiques, que ce soit

votre tâche d'assurer les châtimens et les récompenses !

XII — Que les gouverneurs (*mikoto mochi*) et les nobles (*kuni no miyako*) ne commettent pas d'exactions au détriment du peuple ! Dans un pays il n'y a pas deux souverains et le peuple n'a pas deux maîtres. Le souverain est le seul maître de tout le peuple et le seul maître dans tout le pays. Encore qu'il leur confie des charges, les fonctionnaires n'en restent pas moins ses sujets. Comment peuvent-ils s'égaliser à son gouvernement et lever de leur propre autorité des taxes sur le peuple ?

XIII. — Que tous les fonctionnaires montrent le même souci de leurs fonctions ! La maladie ou des missions peuvent les contraindre à négliger leurs fonctions. Mais toutes les fois qu'ils recouvrent la liberté de s'en occuper, qu'ils montrent une humeur accommodante et ne semblent pas les avoir quittées ! ils ne refuseront pas de s'occuper d'une affaire sous prétexte qu'ils ne l'ont pas entamée.

XIV. — Ministres et fonctionnaires, ne soyez pas envieux. Ceux que nous envions nous envieront à leur tour. Il n'y a pas de limites aux maux que cause l'envie. Les autres nous surpassent-ils par leur intelligence, nous en éprouvons du déplaisir ; nous surpassent-ils par leur aptitude aux affaires, nous en éprouvons de l'envie. C'est pourquoi dans l'espace de cinq cents ans on ne trouve guère plus d'un homme *supérieur* et il n'y a pas tous les mille ans un *sage*. Mais sans homme supérieur ni sage comment un pays peut-il être gouverné ?

XV. — Se détourner des intérêts privés, tenir ses regards toujours fixés sur les intérêts publics, tel est le véritable devoir d'un ministre. Or, si un homme se laisse influencer par ses intérêts privés, il éprouvera du ressentiment et, s'il cède à son ressentiment, il cessera d'agir en harmonie avec les autres. S'il cesse d'agir en harmonie avec les autres, il sacrifiera les intérêts publics

à ses sentiments particuliers. Le ressentiment détruit l'ordre et la loi. C'est pourquoi dans la première clause nous avons dit en d'autres termes, mais dans le même esprit : « Supérieurs et inférieurs doivent agir d'accord. »

XVI. — Que le peuple soit employé à des corvées dans la saison qui convient le mieux ! C'est une ancienne règle, une règle excellente. Choisissez donc les mois d'hiver où le peuple n'a rien à faire. Mais au printemps et en automne, alors que le peuple est occupé par l'agriculture et le soin des mûriers, ne lui imposez pas de corvée. Car si le peuple néglige l'agriculture, de quoi se nourrira-t-il ? S'il néglige les mûriers, de quoi se vêtira-t-il ?

XVII. — Dans les affaires importantes, que la décision soit remise à un seul homme, mais que beaucoup prennent part à la discussion ! Dans les affaires de moindre importance il est inutile de consulter beaucoup de personnes ; c'est seulement dans les affaires importantes où un échec est à craindre que l'on doit recueillir beaucoup d'avis pour être certain de trouver la solution juste (*Nih.*, XXII).

II

Les Japonais adoptèrent donc la religion officielle des Chinois : elle se confondit avec le shintô ; l'on offrit des sacrifices au Ciel et à la Terre, les entités impersonnelles du confucianisme, comme aussi aux dieux du Ciel et de la Terre, c'est-à-dire aux *kami* ; on leur immolait même des bœufs, quoique les sacrifices sanglants ne soient pas conformes à l'esprit du shintô. Confucius eut ses temples, aux-

BATIMENTS DES EXAMENS, A CANTON



quels étaient adjoints des *seidô* ou salles de sainteté; le *Tennô* conféra comme l'empereur de Chine des noms de temples (chin. *miao-hao*, jap. *okurina*) à ses prédécesseurs, ses parents, aux ministres et aux guerriers illustres; selon les services rendus il élevait les grands hommes défunts et les kami du shintô dans la hiérarchie divine (*Nih.*, XXVIII, 22).

La philosophie de Confucius (en s.-jap. *Judô*, en jap. *Koshi no michi*) fut publiquement enseignée. Tenji Tennô (668-72) fonda des écoles; Mommu (697-707) établit l'*Académie de la Grande doctrine* (*daigaku*) avec quatre facultés (*shidô*) : histoire (*shi*), droit (*hō*), arithmétique (*san*), classiques chinois (*mon*). Par classiques il faut entendre : d'abord les cinq grands livres canoniques de Confucius (chin. *king*, jap. *kiō* ou plus communément *Gokiō*) : le livre des changements (*Yih King, Ekikiō*), le livre des histoires (*Shu King, Shokiō*), le livre des Odes (*Shi King, Shikiō*), le livre des Rites (*Li Ki, Raiki*), le Printemps et l'Automne (*Chung Tsiu, Shunjū*); puis les quatre traités (*Sez' Shu, Shi-sho*) : le Grand enseignement (*Ta Hioh, Daigaku*) ; le Juste milieu (*Chung Yung, Chüyō*) (ces deux traités sont deux chapitres du livre des Rites); les Dialogues entre Confucius et ses disciples (*Lun Yu, Rongo*) et l'œuvre de Mencius (*Mōshi*).

Les Japonais adoptèrent aussi le système des examens (*kashi, taisaku*) que les T'ang venaient de réorganiser.

L'*Académie* formait des lettrés (*hakase*); licencié en droit (*miōhō hakase*); licencié ès lettres et histoire (*monjō hakase*); licencié ès sciences (*miōsan*

hakase, d'abord *reki hakase*, proprement licencié en calendrier); licencié en morale et *classiques* (*miôkiô hakase*).

Les examens les plus élevés se passaient au ministère de l'intérieur (*Shikibu Shô*), les examens inférieurs dans les écoles provinciales, qui envoyaient les candidats choisis (*kônin*) au *Shikibu* pour y prendre le bonnet de docteur.

Cependant l'influence de la religion confucianiste ne fut pas considérable; pendant quinze cents ans le bouddhisme fut la véritable religion du Japon : ce que les Japonais adoptèrent du confucianisme religieux se confondit soit avec le bouddhisme, soit avec le shintô.

D'autre part, si le Japon eut alors quelques grands sinologues comme le prince Tone ou Toneri; Abe Nakamaro, qui séjourna en Chine de 716 à 770; Shimomichi ou Kibi Mabi † 775; Ômi Mifune † 785, la première ferveur pour la philosophie confucianiste ne tarda pas à disparaître : le rationalisme des lettrés ne pouvait convenir à une nation de nobles et de soldats; ce fut seulement au dix-septième siècle que le *judô* devint la doctrine préférée des *samurai* ou nobles militaires; ce n'était plus alors la propre doctrine du maître, mais celle des grands philosophes qui en Chine avaient renouvelé son enseignement entre le neuvième et le treizième siècle.

Enfin le Japon est un pays d'esprit trop aristocratique pour que le système chinois des examens pût y avoir une véritable importance politique. Le code de 701 n'accordait l'entrée des écoles provinciales

qu'aux fils des gouverneurs de provinces et de districts; la plupart de ces écoles ne furent jamais fondées; étaient seuls admis aux écoles de la capitale les fils des fonctionnaires ayant au moins le quatrième rang du tchin, les fils de quelques fonctionnaires d'un grade inférieur et les descendants de lettrés chinois ou coréens; ceux des grands nobles entraient dans la carrière (chin. *yin*, jap. *on*) sans passer d'examens.

III

Dès le septième siècle, au contraire, le Japon fut transformé par la civilisation chinoise, qu'on pourrait dans une certaine mesure appeler une civilisation confucianiste.

Tout d'abord la manière de penser des Japonais fut comme renouvelée. Ils adoptèrent l'écriture chinoise, des centaines, puis des milliers de mots chinois, changés, il est vrai, en mots sino-japonais. Entre le huitième et le onzième siècle, tous les ouvrages importants furent même écrits en chinois.

Dans cette littérature l'histoire tient la première place. Les philosophes chinois, qui ne séparent pas succès et vertu, en ont fait un grand cours de morale en action où ils ne craignent pas de dénaturer les événements pour les rendre conformes à leur théorie; c'est plus tard seulement que nous étudierons cette manière d'écrire l'histoire en parlant

des philosophes du dixième et du onzième siècle qui la portèrent à son apogée.

La première chronique japonaise, le *Kujiki* (620) composé sous l'impératrice Suiko (593-627), et brûlé lors du massacre des Soga, comprenait trois parties : les archives de la cour (*Tennô-ki*), les archives de l'État (*Kokki*) et les annales des fonctionnaires, des nobles et du peuple (*Ômi, muraji, tomonomiyatsuko, kuninomiyaatsuko, momoyasobe, ô mitakara ki*).

Trois livres marquent bien la transformation de la langue et de la pensée ; ce sont les trois grandes histoires : le *Kojiki* (712) d'Ôno Yasumaro (?), écrit et pensé en japonais ; le *Nihonshi* ou *Nihongi* de Tonenomiko (?) (720), qui voudrait être écrit et pensé en chinois, et la suite du *Nihongi*, le *Shoku Nihongi* de 794-97, qui est vraiment écrit et pensé en chinois. Depuis lors les Annales de la cour ont toujours été fidèlement tenues en chinois par des historiographes officiels.

*
* *

L'on recueillit les anciennes coutumes, on les réforma sous l'influence de la Chine. D'où plusieurs essais de codifications aujourd'hui perdus comme *Les lois de la cour d'Ômi* (*Ômi no chô no riô*) (670) sous le règne de Tenji, la revision de ces lois en 689 par ordre de Temmu Tennô.

Ces essais aboutirent au *Taihô-riô* ou *Riô no gige* de 701, copié sur le code chinois de 650-55, qui fut complété par les commentaires de 718, 809, 833.

Cette œuvre capitale qui domine l'histoire économique et sociale jusqu'en 1871 comprend dix parties.

La première traite des fonctions publiques (les deux sections les plus importantes étant celles des titres (*kan-i-riô*) et des devoirs des fonctionnaires (*shoku-in-riô*).

La seconde partie comprend entre autres le *sô ni-riô* sur les prêtres et les religieuses bouddhistes et le *ko-riô* ou code de la famille.

La troisième contient le *den-riô* (propriété foncière), le *fu yaku-riô* (impôts), etc.

La quatrième traite de la succession impériale, des salaires des fonctionnaires (*roku*), etc.

La cinquième, de l'armée.

La sixième, des cérémonies (*gi-sei*), etc. et des travaux publics (*ei-zen*).

La septième, des formules de politesse.

La huitième, la neuvième et la dixième, de matières diverses, entre autres des approvisionnements de riz et de grains (*sô-ko*), des funérailles (*sô-sô*) et de la police criminelle.

En 927 on publia un nouveau code, l'*Engi-shiki*, qui, comme le titre de *shiki* l'indique, était surtout un code administratif, bien que, traitant des matières les plus diverses, il contient même le *Norito*, le fameux rituel du shintô.

Enfin tous les codes furent complétés par des édits réunis dans des compilations de 820, 871, 907 (?) (1).

(1) Nous possédons deux recueils de ces édits; l'un est ancien, c'est le *Ruishû Sandai Kaku*; l'autre est de 1901; c'est le *Dai Nihon kobunsho*, dont il n'a paru que deux volumes.

IV

Toutes les sciences furent empruntées à la Chine. Des mathématiques, Chinois et Japonais semblent n'avoir connu que les éléments de l'arithmétique (entre autres le système décimal) et ceux de la géométrie; plus tard les Japonais réussirent à résoudre les équations du premier degré, à déterminer empiriquement quelques principes de géométrie comme celui que l'hypoténuse d'un triangle rectangle, dont les petits côtés sont représentés par 3 et 4, sera égale à 5.

D'esprit purement déductif, les Chinois ont conçu théoriquement les sciences qui devraient être basées sur l'expérience : leur géographie plaçait la Chine au centre du monde, leur anatomie attribuait aux organes du corps la place et la forme qui leur semblaient le plus rationnelles. S'il fallait en croire les écrivains postérieurs, les Japonais auraient alors reconnu huit organes : les poumons (*fugushi*), le cœur (*hokura*), le foie (*kimo*), la bile (*i*), l'estomac (*ichibuku*), la rate (*yogoshi*) (?), les reins (*murato*), les intestins (*kusowata*) (1). Ils admettaient que l'air, le fluide vital, pénétrait dans

(1) Aujourd'hui poumon est *hai* ou *haizô*, cœur *kokoro*, foie *kanzô*, estomac *i* (anciennement *ibukuro*), reins *jinzô*, intestins *chô* (anciennement *harawata*.)

le corps par la bouche et par le nez, se répandait dans les organes intérieurs, s'y mêlait avec de l'eau, montait dans la tête, en redescendait par les vaisseaux sanguins jusqu'aux extrémités, puis regagnait les organes intérieurs. Ainsi les savants de l'Extrême-Asie, tout en partant d'observations exactes et de principes justes, n'avaient pas su distinguer la respiration de la circulation du sang.

La thérapeutique, inférieure à l'anatomie, reposait sur huit principes et huit règles. Voici comme exemple le premier des huit principes : « Si l'élément terrestre s'accroît et que l'élément du feu soit affecté, tous les autres éléments sont détruits » ; et voilà, d'autre part, la première des huit règles correspondantes : « En augmentant l'élément terrestre on suspend l'action de l'élément du feu. »

Au Japon les premiers médecins furent des bonzes coréens ; en 669 une école de médecine fut fondée dans la capitale, plus tard il y eut des écoles inférieures dans les provinces. Le cours des études était de neuf ans : les étudiants apprenaient l'anatomie, la physiologie, la pharmacie, la médecine et la chirurgie. Sous le nom d'opérations chirurgicales, les Japonais ne comprenaient guère que l'acuponcture, l'application de moxas, le massage et les accouchements. Il va de soi que l'astrologie et les sortilèges faisaient partie intégrante de la médecine (1).

(1) WHITNEY, *History of medical progress* (T. A. S. J. XII, 3)



Les Chinois firent connaître aux Japonais l'imprimerie (*hankô*). Dans le principe les Chinois se contentaient de décalquer des inscriptions sur du papier passé au noir où les caractères se marquaient en blanc ; l'impression sur planches de bois remonte au septième siècle de l'ère actuelle, les premières éditions des *classiques* datent du huitième, les livres imprimés ne se répandirent qu'au onzième. Les Japonais commencèrent d'imprimer au huitième siècle ; en 764-70 l'impératrice Shôtoku fit faire un million de petites pagodes de bois dont chacune contenait un dhârani du *Muku Yô Kô Kiô*. L'expression de *suribon*, livre imprimé, ne se rencontre pourtant pas avant 987 et nous ne connaissons le nom d'aucun livre antérieur au douzième siècle, le plus ancien qui ait été conservé serait de 1198 ; tous les ouvrages imprimés à cette époque sont des traités bouddhistes (1).

C'est vers 610 que les Japonais apprirent des Coréens à fabriquer du papier avec l'écorce de certains arbres, dont le *mûrier à papier*, mais sans doute ils connaissaient auparavant des procédés plus grossiers. Les Chinois se sont servis de papier depuis le premier siècle de l'ère moderne ; l'invention est probablement d'origine indienne. L'*encre de Chine*, fabriquée avec de la suie de résine et

(1) SIR E. SATOW : *Early history of printing* (T. A. S. J. X, 1).

d'huile, mêlée avec de la glu et d'autres substances, est en usage depuis le septième siècle.

*
* * *

La poudre (*enshō*) semble avoir été connue des Chinois plusieurs siècles avant l'ère chrétienne ; en effet le salpêtre, le nitrate de potasse, abonde en Chine et le simple hasard d'un bûcher allumé sur du salpêtre suffisait à révéler les propriétés détonantes que lui donne son mélange avec le charbon. Les Chinois employèrent surtout la poudre pour des feux d'artifice ; ils fabriquèrent aussi des explosifs de guerre comparables au « feu grec » des anciens, au « feu grégeois » des Arabes et des Européens du moyen âge, mais il ne semblerait pas qu'ils aient eu de véritables armes à feu avant le douzième ou le treizième siècle ; ils les empruntèrent alors aux Mongols. De même les Japonais, qui employèrent la poudre depuis l'adoption de la civilisation chinoise, ne connurent pas les canons avant l'invasion mongole et les arquebuses avant l'arrivée des Portugais.

*
* * *

Une autre acquisition importante fut celle de la boussole (aujourd'hui *jishaku*). Les Chinois, qui l'appelaient : « voiture indiquant le sud » (jap. *shinansha*), prétendent l'avoir connue dès la plus haute antiquité, mais nous n'en trouvons pas de mention dans un livre avant 121 A. D. Employée d'abord par les voyageurs sur terre, elle ne fut appliquée

à la direction des bateaux que deux cents ans plus tard (1).

*
* *

Au commencement du septième siècle un bonze coréen enseigna aux Japonais le système chronologique et le calendrier des Chinois. (Calendrier est *koyomi* en japonais et en sino-japonais *reki*).

Un siècle plus tard furent importées les clepsydres (*mizu doke*) qui restèrent en usage jusqu'à la fin du seizième siècle; les Japonais connurent alors les montres automatiques européennes.

Le calendrier chinois et japonais est un calendrier lunaire (*taïinreki*) mais remanié : l'année (*toshi* ou *nen*), qui commence avec la lune précédant l'équinoxe de printemps, a douze mois (*tsuki*), qui sont alternativement de 29 et de 30 jours, mais, l'année lunaire ne comptant que 354 ou 355 jours, Chinois et Japonais, pour rétablir la coïncidence des équinoxes, ajoutent un treizième mois dans les années 2, 5, 8, 11, 13, 16 et 19 du cycle lunaire de dix-neuf ans; les Japonais appellent *urizuki* ce mois intercalaire, le nombre de jours en est variable.

Au lieu de compter comme nous par cycles séculaires, les Chinois et les Japonais comptent par cycles sexagénaires (*honke gaeri*); le cycle actuel est le soixante-quinzième; il date de 1864, la chronologie

(1) En Europe la boussole était sûrement connue au douzième siècle de l'ère actuelle. On ne peut affirmer qu'elle l'ait été plus tôt.

chinoise commençant en 2637 avant Jésus-Christ. Pour composer le cycle, on divise un premier cercle en soixante degrés, chaque degré est marqué par le signe d'un élément; il y a cinq éléments, chacun est représenté par deux signes et les dix signes sont répétés six fois, ce qui fait soixante figures.

Voici les signes dits *jikkan*, avec leurs noms japonais :

Le bois (*ki*) (planète Jupiter), divisé en bois naturel (*kino-e*) et bois façonné (*kino-to*);

Le feu (*hi*) (Mars) : feu dans la nature (*hino-e*), feu allumé par l'homme (*hino-to*);

La terre (*tsuchi*) (Saturne) : terre brute (*tsuchino-e*), façonnée (*tsuchino-to*);

Le métal (*kane*) (Vénus) : (*kano-e*), (*kano-to*);

L'eau (*mizu-no*) (Mercure) : (*mizuno-e*) (*mizuno-to*).

Il est formé un second cercle concentrique de soixante degrés avec une figure pour chaque degré en répétant cinq fois les douze signes (*jūnishi*) du zodiaque, qui sont en japonais :

Ne (souris), Bélier; *ushi* (bœuf), Taureau; *tora* (tigre), Gémeaux; *u* (lièvre), Cancer; *tatsu* (dragon), Lion; *mi* (serpent), Vierge; *uma* (cheval), Balance; *hitsuji* (mouton), Scorpion; *saru* (singe), Sagittaire; *tori* (oiseau), Capricorne; *inu* (chien), Verseau; *i* (sanglier), Poissons.

Ces deux séries de signes sont disposés de telle façon que jamais la combinaison d'un signe zodiacal et d'un signe élémentaire ne puisse se reproduire au cours d'un cycle sexagénal; la combinaison des

deux signes indiquera donc exactement une année de ce cycle.

Aussi bien en Chine qu'au Japon le calendrier fut modifié plusieurs fois, si bien qu'au dix-septième siècle la cour du mikado, la cour du régent militaire ou shôgun et les cours des grands princes féodaux avaient toutes des calendriers différents.

Le bureau du calendrier à la cour impériale était l'*in-yô-riô*, c'est-à-dire le bureau du principe mâle et du principe féminin.

Chinois et Japonais ont une seconde manière de supputer les dates; c'est de désigner les années d'une période arbitraire (en jap. *nengô*). L'on prend pour point de départ du *nengô* un événement considérable : ainsi le *nengô* actuel, appelé *Meiji* ou *gouvernement éclairé*, date de la Restauration du gouvernement impérial en 1868. Ce fut en 644 que les Japonais commencèrent de compter par *nengô* (1).

(1) Les calendriers japonais imités des Chinois sont le *Genkareki* (692-6), le *Gihôreki* (697-763), le *Taenreki* (764-857), le *Gokireki* (858-61), le *Semmeireki* (862-1684).

Les calendriers faits au Japon sont le *Jôkiôreki* (1684-1754), le *Hôreki-Kôshureki* (1754-97), le *Kanseireki* (1797-1842), le *Tempô-Jininreki* (1842-72). Il ne s'agit ici que des calendriers reconnus par décret impérial.

Dans la cinquième année de *Meiji* (1872), le Japon adopta le calendrier solaire grégorien (*taiyôreki*); le premier janvier de la sixième année de *Meiji* (1873) fut fixé au troisième jour de la douzième lune de la cinquième année, qui fut ainsi diminuée de vingt-sept jours.

Dans le vieux calendrier (*kiûreki*), les mois (*tsuki*, *getsu*, *gatsu*) étaient d'abord appelés première lune (*ichigatsu*), seconde

lune (*nigatsu*), etc. ; puis ils recevaient des appellations poétiques.

1. *Ichigatsu*, mois des bons rapports sociaux (*mutsumi*), de la naissance (*umitsuki*), du fils aîné (*tarôzuki*).

2. *Nigatsu*, nouvel habillement (*kisaragi*).

3. *Sangatsu*, grande croissance (*yayoi*).

4. *Shigatsu*, mois de l'unohana (*deutzia scrabra*) (*uzuki*), de la moisson du blé (*mugiaki*).

5. *Gogatsu*, mois où l'on plante le riz (*satsuki*).

6. *Rokugatsu*, mois de sécheresse, mois sans eau (*minazuki*).

7. *Shichigatsu*, mois des lettres, en honneur de l'étoile Vêga (*fumizuki*).

8. *Hachigatsu*, mois des feuilles (*hazuki*), mois qui voit la lune (*tsukimizuki*), du riz qui pousse (*ina-agari-zuki*), des feuilles d'érable (*momijizuki*).

9. *Kugatsu*, mois de la longue lune (*nagatsuki*), des chrysanthèmes (*kikuzuki*).

10. *Jugatsu*, le mois sans dieux (*kannazuki*), petit printemps (*koharu*).

11. *Juichigatsu*, le mois des frimas (*shimotsuki*), le mois ensoleillé (*yôgetsu*).

12. *Junigatsu*, le mois qui finit (*shiwasu*), la dernière lune (*gokugetsu*).

Il y avait quatre grandes saisons (printemps, *haru*, *shun* ; été, *natsu*, *ha* ; automne, *aki*, *shû* ; hiver, *fuyu*, *tô*) ; en outre, chaque mois se divisait en deux petites saisons.

Il n'y avait pas de semaines.

Les jours étaient de douze heures de 120 minutes :

Neuvième heure (*kokonotsudoki*), de 11 du soir à 1 du matin.

Huitième heure (*yatsudoki*), de 1 à 3.

Septième heure (*nanatsudoki*), de 3 à 5.

Sixième heure (*mutsumudoki*), de 5 à 7.

Cinquième heure (*itsutsudoki*), de 7 à 9.

Quatrième heure (*yotsudoki*), de 9 à 11.

Puis on recommençait : neuvième heure de 11 heures du matin à 1 heure de l'après-midi ; l'on faisait généralement précéder les heures des mots : *hure* (dans ce sens, soir), et *ake* (dans ce sens, matin).

Les signes du zodiaque servaient aussi à nommer les heures (*ne*, *souris* pour *kokonotsudoki*, etc.).

Chaque heure était divisée en deux moitiés d'heure de soixante minutes (*jôkoku*, *gekoku*).

Les mois japonais coïncident maintenant avec nos mois. *Shô-*

gatsu (janvier), *Nigatsu* (février), *Sangatsu* (mars), *Shigatsu* (avril), etc.

Les Japonais ont également adopté notre division en semaines *shû* ; dimanche (*nichiyôbi*), lundi (*getsuyôbi*), mardi (*kayôbi*), mercredi (*suiyôbi*), jeudi (*mokuyôbi*), vendredi (*kinyôbi*), samedi (*doyôbi*). Ces mots sont la traduction des mots usités en Europe ; le premier signifie jour de soleil ; le second, jour de la lune ; le troisième, jour de l'étoile du feu (planète Mars) ; le quatrième, jour de l'étoile de l'eau (planète Mercure) ; le cinquième, jour de l'étoile du bois (planète Jupiter) ; le sixième, jour de l'étoile de l'or (pour métal) (planète Vénus) ; le septième, jour de l'étoile de la terre (planète Saturne.)

Seconde se traduit par *biô*, *minute* par *fun*, *heure* par *toki* ou *ji*, *jour* par *nichi*, *hi*, *bi*, *jitsu*, *semaine* par *shû* (une semaine, *isshû*).

Pour l'histoire du calendrier japonais, cf. principalement E. W. CLEMENT dans (T. A. S. J. XXX, 1), ensuite METCHNIKOFF, REIN, MAYERS, etc.

CHAPITRE II

LE CONFUCIANISME DANS LA SOCIÉTÉ JAPONAISE. — LES RÉFORMES POLITIQUES ET SOCIALES.

A. — LES RÉFORMES POLITIQUES

La constitution japonaise est l'œuvre de trois époques; ébauchée par le prince Mumayado, elle fut développée par Tenji Tennô au septième siècle, achevée au cours des deux siècles suivants par les maires du palais Fujiwara, dont nous raconterons l'histoire dans le livre III du présent volume. Pour ne pas rendre notre étude trop longue et trop confuse, nous exposerons cette constitution dans son ensemble en ne distinguant que sur quelques points plus importants les réformes accomplies dans chacune de ces époques.

*
* *

Avant d'aborder l'examen de cette constitution il importe de faire comprendre l'esprit général du gouvernement chinois que les Japonais ont imité.

Le gouvernement chinois est une monarchie absolue et patriarcale, où le souverain est tenu d'aimer

ses sujets comme il ferait de ses enfants, de se dévouer à leur bonheur, mais aussi de les surveiller, de les admonester et au besoin de les corriger; où les sujets sont tenus, non pas seulement politiquement, mais encore moralement et religieusement, d'avoir pour le souverain la respectueuse affection et la sollicitude incessante qu'un bon fils a pour ses parents; insulter l'empereur ou lui désobéir apparaît au Chinois comme un acte aussi monstrueux que le serait à nos yeux celui d'un fils outrageant sa mère.

L'absolutisme du souverain est restreint de deux manières; il ne peut gouverner que par l'entremise de ses ministres et il est tenu d'obéir à la tradition des aïeux morts, supérieurs dans ce système patriarcal au père vivant lui-même. Autant que le souverain, les ministres sont considérés comme les gardiens de la tradition; ils doivent être choisis parmi ceux qui ont prouvé leur savoir, c'est-à-dire leur connaissance des enseignements de la tradition, et leur vertu, c'est-à-dire leur fidélité à ses préceptes. Pour reconnaître les hommes d'élite qui seront les fils aînés du prince, les frères aînés du peuple et rempliront tous les emplois de l'administration, l'on a recours au système des examens qui portent sur les préceptes de la morale traditionnelle : les agents subalternes sont choisis parmi les bacheliers, les fonctionnaires de moyenne importance parmi les licenciés, les hauts fonctionnaires parmi les docteurs; l'Académie des *Han lin* (*kan rin*) sert, en même temps qu'à préserver l'orthodoxie philosophique et la pureté de la langue,

à former les hommes d'État qui rempliront les postes les plus importants.

Encore que patriarcal, le gouvernement chinois est démocratique ; il ne connaît point d'inégalité sociale : tous les sujets sont les enfants du souverain ; entre les enfants, seuls les fils aînés, les fonctionnaires occupent un rang spécial, mais leurs titres et leurs charges ne sont pas héréditaires ; sont fonctionnaires ceux qui, ayant passé les examens requis, sont nommés par le souverain, et tous peuvent se présenter aux examens, tous être choisis par l'empereur. Sans doute les exceptions au principe sont nombreuses ; sous chaque dynastie il s'est formé de véritables grandes maisons de fonctionnaires dont les membres se réservaient les plus hauts emplois, mais le principe a toujours été maintenu et même partiellement observé.

Pour être conçu d'après des idées philosophiques, le gouvernement chinois n'en possède pas moins une administration compliquée mais bien organisée, dont l'action est efficace. Ce régime patriarcal est devenu au cours des siècles un régime bureaucratique, et tel était déjà son caractère à l'époque où il fut introduit au Japon. L'administration chinoise qui, comme nous le verrons dans la *Conclusion* de ce livre II, s'inspirait des systèmes établis dans les empires de l'Asie Antérieure, présentait dans ses grandes lignes la même organisation que l'administration romaine dont se sont inspirés tous les États modernes.

Tel est dans son esprit et ses dispositions générales le régime que les Japonais s'efforcèrent d'adap-

ter à leur société fondée sur des principes différents, leur société où l'aristocratie était toute-puissante, où le *sumeragi* n'était avant les réformes que le premier des nobles, où le peuple entier était sous leur dépendance, où la plupart des provinces n'étaient que nominalement rattachées à la capitale et où les clans prétendaient se régir eux-mêmes.

I

Le premier but des réformateurs fut de rendre la monarchie héréditaire et, tout au moins théoriquement souveraine et même absolue. Le *sumeragi* devint le *Tenshi*, le Fils du ciel, le *Tennô*, l'empereur patriarcal du confucianisme. Ces deux mots sont sino-japonais. Le mot *mikado* est purement japonais; il a le sens exact de « Sublime Porte, » *kado* signifiant porte et *mi* étant un prédicat honorifique; comme ce prédicat appartient à la vieille langue et qu'il a été remplacé de bonne heure par celui d'*o*, l'on peut supposer que le mot est très ancien; le peuple, qui n'osait pas mentionner même le titre du souverain, disait en parlant de lui : le *Palais*, la *Sublime Porte*. On ne sait trop pourquoi les Japonais instruits ne peuvent supporter ce terme de *mikado* dont ils ne se servent jamais et qu'ils cherchent à faire disparaître.

Tandis qu'auparavant le souverain entretenait

avec les plus humbles des relations presque familiaires, sa nouvelle dignité le sépara de son peuple : entouré d'une cour nombreuse, il se tint enfermé dans son palais. Les étrangers étaient reçus derrière un paravent (*misu*) (*Genji*).

Mabuchi, le grand philosophe du dix-huitième siècle, qui haïssait la Chine, juge ainsi l'adoption des nouvelles coutumes :

Quand le confucianisme fut introduit au Japon, simples de cœur et séduits par l'apparence, les habitants l'acceptèrent avidement... Au huitième siècle, la Cour adopta le costume et l'étiquette des Chinois. Cette pompe étrangère servit à cacher la dépravation rapide du cœur : un abîme sépara le mikado de son peuple.

Les moindres offenses à la majesté impériale furent dès lors déclarées sacrilèges, mais le dévouement que les Japonais se plaisent à témoigner au mikado rendait les lois inutiles. Tandis que les Chinois distinguent entre le souverain légitime et le tyran et donnent ce dernier nom aux princes contre lesquels ils s'insurgent, les Japonais sont toujours restés fidèles à la maison mikadonale; en parlant de leur histoire, un philosophe chinois pouvait s'écrier avec admiration : « Voilà la véritable antiquité : ni révolution ni changement de dynastie! »

Le loyalisme des Japonais a sans doute son origine dans les traditions du shintô; cependant la lecture du *Kojiki* semblerait montrer que ce sentiment était moins fort avant l'introduction de la civilisation chinoise; au cours des siècles il n'a cessé

de grandir dans le peuple; pour les nobles, leur loyalisme est d'origine récente.

II

Dans la conception chinoise, l'aïeul, l'empereur, ne doit pas exercer son ministère par lui-même, mais par l'entremise de ses fils aînés, ses ministres. A l'exemple des Chinois, le mikado créa donc deux hiérarchies de fonctionnaires, l'une de fonctionnaires civils (*kuge*), l'autre de fonctionnaires militaires (*buke*). De plus il institua un *tchin* (*kurai*) sur le modèle du *tchin* chinois que les Russes semblent avoir imité. En 603 le nombre des grades (*kan*) fut de douze : *daitoku*, grande vertu; *shōtoku*, petite vertu; grande et petite bienveillance (*dainin*, *shōnin*); grande et petite politesse (*dairai*, *shōrai*); grande et petite justice (*daigi*, *shōgi*); grande et petite science (*daichi*, *shōchi*).

En 647 le *tchin* fut modifié :

1. *Shoku-Kan* (bonnet tissé). Le costume de pourpre.

2. *Shū-Kan* (bonnet brodé). Le costume de pourpre.

3. *Shi-Kan* (bonnet de pourpre). Le costume de pourpre, mais de teinte plus claire.

4. *Kin-Kan* (bonnet de brocart). Le costume rouge foncé.

5. *Sei-Kan* (bonnet bleu). Le costume violet.

6. *Kok-Kan* (bonnet noir). Le costume vert.

7. *Kembu* (valeur) bonnet noir, bordé de violet.

Le costume vert (?)

Les six premiers rangs comportaient deux grades.

En 649 le nombre des grades fut élevé de quinze à dix-neuf et les noms furent de nouveau changés : *dai* et *shò shiki*, *dai* et *shò shù*, *dai* et *shò shi*, *dai ka* supérieur et inférieur, *shò-ka* supérieur et inférieur, *dasen* supérieur et inférieur, *shò sen* supérieur et inférieur, *daiotsu* supérieur et inférieur, *shòotsu* supérieur et inférieur, *risshin*.

En 664 le nombre des grades fut porté à vingt-six, en 685 à quarante-huit.

En 676 les personnes de familles non nobles furent admises dans le *tchin* comme aussi dans l'administration, mais de fait cette disposition ne fut que rarement appliquée. (*Nih.*, XXIX.)

La noblesse était indépendante du *tchin*. En 684 on créa de nouveaux titres (*Nih.*, XXIX, 48) : *Mabito*, *Ason*, *Sukune*, *Imiki*, *Michi no Shi*, *Omi*, *Muraji*, *Inaki*; ces titres étaient donnés soit à des particuliers, soit à des *uji*. A cette époque le mot *uji* n'est plus que l'équivalent de *kabane* et désigne une famille, s'entend dans son sens le plus large, comme nous dirions les Montmorency. Le titre de *mabito* (homme vrai) était presque toujours conféré à des membres de la famille impériale; *ason* semble d'origine coréenne; *imiki* (d'*imoki*, nouveau venu) était donné aux Coréens et aux Chinois, *michi-no shi* est l'équivalent de *dòshi*, professeur, prêtre bouddhiste; les autres titres étaient d'anciens titres détournés de leur sens primitif. On trouve aussi les titres de

hashi no muraji, *d'urushibe* et de *nuribe no muraji* ou *miyatsuko*, etc.

Les charges de cour étaient nombreuses, comme celle de grand écuyer de gauche ou de droite, de grand maître des cérémonies, etc. Les femmes aussi portaient des titres et remplissaient des fonctions à la cour, ainsi celles de *niôgo*, de *kôyi*, de *miôbu*, etc.

III

L'administration fut partagée entre le *Naikan*, chargé des affaires générales, et le *Gekan*, chargé de l'administration provinciale.

Le *Naikan* comprenait d'abord deux grands conseils : le *Jin Gi Kan* s'occupait des affaires religieuses et le *Daijô Kan*, des affaires politiques. Les quatre principales dignités étaient celles de *Daijô Daijin*, premier ministre, établie en 701, et celles de *Sa Daijin*, ministre de gauche; *U Daijin*, ministre de droite; *Nai Daijin*, ministre de l'intérieur, qui datent toutes les trois de la réforme de 645.

Au-dessous des quatre *daijin* prenaient rang les *nagon* : *dainagon*, *chûnagon* et *shônagon*, puis les *sangi* qui formaient le conseil privé.

Il y avait huit ministères ou comités ministériels fondés en 649; chaque comité était présidé par un *kiô*, à son défaut par un *tayû*, qu'assistaient un *jô* ou *en* et plusieurs *roku* (*moku*, *sakan*). Voici ces minis-

tères (*shô*) : *Chûmû shô* ou *nakatsuka shô* (palais, archives et direction générale); *Shikibu shô* (cérémonies); *Jibu shô* (rites); *Mimbu shô* (proprement population, intérieur, agriculture, et travaux publics); *Hiôbu shô* (guerre); *Giôbu shô* (justice criminelle), *Ôkura shô* (trésor); *Kunai shô* (maison de l'empereur). (*Nih.*, XXV, 42.) Ces huit ministères formaient le *hasshô*. Tous les ministres, hors les *daijin*, portaient le titre de *daibu*.

Le *Naikan* comprenait encore le *danjôdai* ou conseil des censeurs, les deux *saukiôshoku* chargés de l'administration de Kiôto et le *settsu shoku*, le préfet du Settsu (Naniwa).

Dai-jô-kan, *Jin-gi-kan*, conseils et ministères, furent mis avec le temps sous l'autorité d'un chancelier, qui devint en 886 un véritable maire du palais (*kambaku*).

Toutes ces institutions, fors la dernière, étaient empruntées à la Chine, mais adaptées au caractère et à l'état social des Japonais.

IV

Étudions maintenant l'organisation du *gaikan*.

Avant la réforme les régions soumises au Sumera-Mikoto étaient divisées en provinces (*kuni*), districts (*kôri*), et villages (*mura*, *sato*), plus les *agata*, les terres du souverain.

Après la réforme, cette division, qui trahissait

déjà l'influence chinoise, fut remaniée. L'empire tout entier fut alors divisé en provinces (*kuni* ou *koku*) (*chi kwo*). Les cinq provinces voisines de Kiôto formaient le *Gokinai*, analogue au *Ki*, la région centrale des Chinois. Les autres étaient réparties en *dô*, routes ou grandes divisions.

Voici la liste complète des anciennes provinces du Japon supprimées en 1871, telle qu'après bien des remaniements, elle fut établie postérieurement à l'époque qui nous occupe :

A. — ÔYASHIMA (VIEUX JAPON)

I. — GO-KINAI

Nom japonais.	Nom sino-japonais.	Nombre de Kôri.	Capitales, (1)
1 Yamashiro.	Jôshû.	8	Kiôto.
2 Yamato.	Washû.	15	Nara.
3 Kawachi.	Kashû.	16	Yao, Sayama.
4 Izumi.	Senshû.	4	Sakai.
5 Settsu.	Sesshû.	12	Ôsaka.

II. — TÔKAIDÔ (route de la mer orientale)

6 Iga.	Ishû.	4	Ueno.
7 Ise.	Seishû.	13	Tsu, Kuwana.
8 Shima.	Shishû.	2	Toba.
9 Owari.	Bishû.	8	Nagoya.
10 Mikawa.	Sanshû.	8	Okazaki.
11 Tôtômi.	Enshû.	12	Hamamatsu.
12 Suruga.	Sunshû.	7	Shizuoka.

(1) La fondation de beaucoup de ces capitales est d'une date assez récente.

Nom japonais.	Nom sino-japonais.	Nombre de Kôri.	Capitales.
13 Kai.	Kôshû.....	4	Kôfu.
14 Izu.	Zushû.....	4	Nirayama.
15 Sagami.	Sôshû.....	9	Odawara.
16 Musashi.	Bushû.....	22	(Yedo) Tôkiô.
17 Awa.	Bôshû.....	4	Katsuyama, Hôjô.
18 Kazusa.	Sôshû.....	9	Kururi, Kisarazu.
19 Shimôsa.	Sôshû.....	12	Koga, Chiba.
20 Hitachi.	Jôshû.....	11	Mito.

III. — TOSANDÔ (route des monts orientaux)

21 Ômi.	Gôshû.....	12	Ôtsu.
22 Mino.	Nôshû.....	12	Gifu.
23 Hida.	Hishû.....	3	Takayama.
24 Shinano.	Sinshû.....	2	Matsumoto, Nagano.
25 Kôzuke.	Jôshû.....	14	Takasaki.
26 Shimotsuke.	Yashû.....	9	Utsunomiya.
27 Iwaki.	—.....	14	Taira, Shirakawa.
28 Iwashiro.	Ôshû.....	9	Fukushima, Wakamatsu.
29 Rikuzen.	—.....	14	Sendai.
30 Rikuchû.	—.....	10	Morioka.
31 Mutsu.	—.....	4	Hirosaki, Aôimori.
32 Uzen.	Ushû.....	4	Akita.
33 Ugo.	—.....	3	Tsurugaoka, Yamagata, Yonezawa.

IV. — HOKUROKUDÔ (route du nord)

34 Wakasa.	Jakushû....	3	Ohama.
35 Echizen.	Esshû.....	8	Fukui.
36 Kaga.	Kashû.....	4	Kanazawa.
37 Noto.	Nôshû.....	4	Nanao.
38 Ecchû.	Esshû.....	4	Toyama.
39 Echigo.	Esshû.....	7	Niigata.
40 Sado (Ile de).	Sashû.....	3	Aikawa.

V. — SANINDÔ (route des montagnes à l'ombre)

Nom japonais.	Nom sino-japonais.	Nombre de Kêri.	Capitales.
41 Tamba.	Tanshû.....	6	Kameyama.
42 Tango.	Tanshû.....	5	Miyazu.
43 Tajima.	Tanshû.....	8	Izushi, Toyooka.
44 Inaba.	Inshû.....	8	Tottori.
45 Hôki.	Hakushû....	6	Yonago.
46 Izumo.	Unshû.....	10	Matsue.
47 Iwami.	Sekishû.....	7	Tsuwano.
48 Oki (Ile d').	—	4	Yabi (Yamashima).

VI. — SANYÔDÔ (route des montagnes au soleil)

49 Harima.	Banshû.....	16	Himeji.
50 Mimasaka.	Sakushû....	12	Tsuyama.
51 Bizen.	Bisshû.....	8	Okayama.
52 Bicchû.	Bisshû.....	11	Matsuyama.
53 Bingo.	Bisshû.....	14	Fukuyama.
54 Aki.	Geishû.....	8	Hiroshima.
55 Suwô.	Bôshû.....	6	Yamaguchi.
56 Nagato.	Chôshû.....	6	Hagi.

VII. — NANKAIDÔ (route de la mer méridionale)

57 Kii.	Kishû.....	17	Wakayama.
58 Awaji (Ile d').	Tanshû.....	2	Sumoto.
59 Awa.	Ashû.....	10	Tokushima.
60 Sanuki.	Sanshû.....	11	Takamatsu.
61 Iyo.	Yoshû.....	14	Matsuyama.
62 Tosa.	Toshû.....	7	Kôchi.

Ile de Shikoku.

VIII. — SAIKAIDÔ (route de la mer occidentale)

Nom japonais.	Nom sino-japonais.	Nombre de Kôri.	Capitales.
63 Chikuzen.	Chikushû...	15	Fukuoka.
64 Chikugo.	Chikushû...	10	Kurume.
55 Buzen.	Hôshû.....	8	Kokura.
66 Bungo.	Hôshû.....	8	Funai, (Ôita.)
67 Hizen.	Hishû.....	11	Nagasaki.
68 Higo.	Hishû.....	15	Kumamoto.
69 Hiuga.	Nishû.....	5	Miyasaki.
70 Ôsumi.	Gôshû.....	8	Kajiki.
71 Satsuma.	Sasshû.....	13	Kagoshima.
72 Iki (Ile d').	Ishû.....	2	Katsumoto.
73 Tsushima (Ile de).	Taishû.....	2	Izuhara.

B. — CONQUÊTES POSTÉRIEURES

IX. — HOKKAIDÔ (route de la mer septentrionale)

74 Oshima.	7	Hakodate, Matsumae.
75 Shiribeshi.	17	Otaru.
76 Iburi.	8	Mororan.
77 Ishikari.	9	Sapporo.
78 Hitaka.	7	Saru.
79 Tokachi.	7	Hira (Birô).
80 Teshiwo.	6	Ruru-moppe.
81 Kushiro.	7	Akkeshi.
82 Nemuro.	5	Nemuro.
83 Kitami.	8	Sôya.
84 Chishima (Kuriles).	5	Tomari dans l'île de Kuuashiri.
84 Kuni.		717	Kôri.

On comprenait les huit provinces de Sagami, Musashi, Kôzuke, Shimotsuke, Hitachi, Shimôsa, Kazusa et Awa sous le nom de Kantô; plus tard

on a souvent désigné sous ce nom les trente-trois provinces de l'est.

A l'époque des grandes réformes, du sixième au huitième siècle, l'autorité du mikado s'étendait sur le Hokurokudô, le Sanindô et le Tôkaidô, mais les provinces orientales du Tôkaidô (le Kantô) étaient occupées par des colonies militaires qui tenaient les Aïnos en respect. Dans le Tosandô, Ômi et Mino étaient depuis longtemps soumis; la conquête des provinces du nord ne s'accomplit que lentement : des inscriptions du huitième siècle (l'une de 762 par exemple) prouvent que les frontières de l'empire étaient alors à quelque soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres au nord de Sendai (1).

Dans les îles de la mer Intérieure (Nankaidô et Saikaidô), et dans l'extrême ouest (Sanyôdô), l'autorité de l'empereur était également reconnue, mais dans les provinces les plus éloignées, d'une manière presque nominale.

A l'exception de la province de Chikuzen dans l'île de Kiushû (Tsukushi), qui était régie par un vice-roi (*dazai*) (d'où le nom de *dazaifu* donnée à cette province), les *kuni*, comme les provinces chinoises, étaient gouvernées par des préfets qu'on appelait *mikotomochi*, *daibu*, *kuni no kami*, *kunitasukasa*, le plus souvent *kokushi* ou *kokushu*; le conseil provincial se composait, comme le conseil chinois, de fonctionnaires de quatre grades : le préfet ou gouverneur, le vice-gouverneur (*kai* ou

(1) Citée par M. Aston, T. A. S. J. VIII, 1, 88.

suke), des secrétaires (*matsurigobito*) et des employés (*fumibito*). Les *kokushi* faisaient le recensement, tenaient le cadastre, examinaient les prétentions des nobles provinciaux, distribuaient les terres, encourageaient l'agriculture, établissaient les nouveaux impôts, organisaient les *sato* et recueillaient les armes des paysans.

Les *kuni* étaient subdivisés en districts (*gun* ou *kôri*) (environ 600) : grands districts de quarante villages (*ri* ou *sato* de cinquante maisons); moyens districts, de quatre à trente villages, et petits districts de trois villages au plus. Les gouverneurs ou sous-préfets des grands districts portaient le titre de *dairiô* ou *kôri no miyako*; ceux des autres districts, celui de *shôriô* ou *suke-no-miyako*; le conseil du *kôri* se composait aussi de fonctionnaires de quatre grades : gouverneur, vice-gouverneur, secrétaires, employés.

Les *chôshûshi* étaient les intermédiaires entre les *kokushi* et le pouvoir central.

D'ailleurs, ce qui distingua surtout le nouveau régime de l'ancien, c'est que la charge de *kokushi* ne fut plus confiée aux chefs de la vieille noblesse provinciale et que, pendant un siècle ou deux, aucun poste ne fut plus héréditaire. Cette réforme ne put cependant s'appliquer aux *kôri*; les *kuni-miyatsuko* en restèrent presque partout gouverneurs et le plus souvent le fils succédait à la charge du père (1).

(1) Pour les réformes, cf. le *Nihongi*, principalement XXV. La plupart de ces réformes sont de 646.

V

Après avoir donné aux *koku-hi* une autorité presque souveraine pour leur permettre de châtier la turbulente noblesse provinciale, le gouvernement central craignit qu'ils ne cherchassent à se rendre indépendants et s'efforça de limiter leur juridiction.

Le pouvoir judiciaire fut séparé du pouvoir administratif.

Le *Nihongi* parle à plusieurs reprises de nomination de juges (XXX, 10).

Que les gouverneurs, prononce un édit, ne jugent pas personnellement les plaintes du peuple dans les districts qui sont sous leurs ordres (*Nih.*, XXV, 26).

Dans les localités de moindre importance la justice criminelle était rendue par les officiers de police; dans les villes il y avait des juges (*hò-kan*).

Le *dai ben kan* était la cour d'appel, le juge suprême le *dai-hanji*, le second juge le *shò-hanji* (*Taihò riô*).

L'appel à l'empereur était permis; on sonnait la cloche pendue à l'entrée du palais, et dans une boîte destinée à cet usage on déposait les pétitions, qui étaient examinées par des censeurs.

Cependant la séparation des pouvoirs ne semble pas s'être maintenue.

Les lois civiles seront étudiées quand il sera traité de la famille.

Les criminels ne devaient être condamnés que s'ils avouaient leur crime; mais cet aveu leur était arraché par la torture, ou on les soumettait à la question du feu; le *kugadachi* consistait à leur faire plonger le bras dans de l'eau bouillante. Les principaux châtiments étaient le fouet (*jōzai*), les travaux forcés (*tozai*), la mise à mort (*shizai*) par la croix, le feu, le glaive, la strangulation, etc.; le bannissement (*riūzai*) dans les provinces proches, les provinces situées à moyenne distance ou les provinces éloignées; la réduction du criminel au rang d'esclave du domaine public; ces supplices s'étendaient souvent à la famille entière. (*Nih.*, XXIX, 15.)

*
* *

La police fut fortement organisée. La capitale fut divisée en districts surveillés par des inspecteurs (*wosa*) chargés des recensements et des affaires criminelles; l'inspecteur-chef (*unagashi*) contrôlait quatre districts. Dans chaque village de cinquante maisons il y avait un *wosa*. Ces différents agents relevaient des généraux de police (*azechi*, prononcé plus tard *ansatsushi*).

*
* *

L'armée fut reconstituée. On créa le ministère de la guerre en 675. Le titre d'*Ō-muraji* (depuis cette époque en sino-japonais *sai-i-tai-shōgun*) ne

fut plus héréditaire ; l'empereur le donnait au chef d'une expédition importante. Le chef de l'armée défensive portait le titre de *bôjin-no kami* (*bôjin*, jap. *sakimori*, a le sens d'armée défensive).

Le plus haut grade était celui de *taishô* ; les grades inférieurs étaient ceux de *sadaishô* et *udai-shô*, de *sakone no chûjô* et d'*ukone no chûjô*, de *shô-shô*. Ces grades sont ceux de l'époque des Fujiwara ; au septième siècle on trouve ceux de *shôgun*, *fukushôgun*, *gunkan*, etc.

La garde fut reconstituée. *Mononobe* et *Ôtomo* avaient été massacrés ou licenciés ; on créa des corps nouveaux sur le modèle des corps chinois et coréens : *saemon no fu* (gardes de gauche), *uemon no fu* (gardes de droite), *hayato* (*Nih.*, II, 30). Le général commandant la garde avait le rang de *chûjô* ; les autres généraux étaient des *shôshô* ; ils commandaient à des officiers (*hiôe* et *hiôe no-suke*).

Chaque province formait une circonscription militaire sous un gouverneur militaire (*setsudoshi*) qui inspectait les garnisons (*gundan*).

Tous les sujets du Tennô devaient le service, mais on ne les appelait qu'en cas de guerre ; 5 hommes formaient un *go*, 50 hommes un *tai*, 100 un *riô*, 200 un *ko*. Il semblerait que cette organisation fut empruntée à la Chine ; cependant certains auteurs japonais en font remonter l'origine aux temps les plus reculés de leur histoire. Kotoku Tennô (645-55) établit législativement ce mode de recrutement ; son système militaire est connu sous le nom de système de *gun-dan*.

Quand la population augmenta, tous les hommes

ne furent plus forcés de servir, un décret de 689 établit le recrutement; le quart des hommes bien portants était pris pour le service; depuis 701 ce fut le tiers. Les soldats fournissaient eux-mêmes leurs armes; ils étaient en retour exemptés de la corvée.

Toute cette organisation militaire disparut entre le dixième et le douzième siècle pour faire place à une organisation nouvelle qui sera étudiée dans le tome II, consacré au régime féodal.

*
* *

On construisit des routes, on établit des bacs sur les fleuves, des barrières (*seki*) à la frontière des provinces; des hommes de police gardaient bacs et barrières. L'on organisa la poste (*ekiden*), différents insignes indiquaient à combien de chevaux le voyageur avait droit. (*Nih.*, XXV, 14).

Tous les services de navigation et de douane furent remaniés; là encore il y eut toute une hiérarchie de fonctionnaires comme le secrétaire de la navigation (*funa-no-muraji*) et le contrôleur de la navigation (*funa-no-fubito*). Le vice-roi de Chikuzen était chargé de la surveillance et de la naturalisation des étrangers. Il y avait un corps d'interprètes (*wosa*). (Ce mot ne s'écrit pas par les mêmes caractères que *wosa*, inspecteur de police.)

*
* *

Comme en Chine il y eut des recensements pério-

diques. On distinguait trois sortes de recensements : le *koseki* s'appliquait à la population, le *keichô* aux impôts, le *handen-shûju* aux terres à distribuer. Le premier recensement (*fumuda*) des provinces orientales date de 645.

Sous l'influence du bouddhisme, l'État s'occupait d'œuvres charitables; l'impératrice Suiko établit des bureaux de bienfaisance qui distribuaient gratuitement aux nécessiteux des aliments et des remèdes; le premier dispensaire fut fondé en 730, le premier hôpital dans la période Tenchô (824-33) (1).

*
* *

En 640, un décret fixa les poids et les mesures. L'on établit un système monétaire sur le modèle du système adopté en Chine depuis huit siècles. Dans les temps primitifs, les Japonais employaient comme moyens d'échange des bijoux, de petits lingots d'or ou d'argent, des verroteries, des pierres, des étoffes, mais surtout le riz. Un passage obscur du *Nihongi* ferait remonter à 486 la première frappe de monnaies d'argent; cette assertion paraît inexacte, bien que l'on doive attribuer une haute antiquité à certaines pièces d'argent retrouvées depuis quarante ans; ces pièces sont appelées, assez improprement d'ailleurs : *Mu-mon gin sen* (pièces d'argent sans *mon*; *mon* a ici le sens de légende). Au sep-

(1) Cf. W. N. WHITNEY : *Notes on the history of medical progress in Japan* (T. A. S. J. XVII, 4, p. 277).

tième siècle il y avait sûrement des pièces d'argent, comme le prouve un décret de 683 qui leur substitue une monnaie de cuivre, sans doute chinoise ou coréenne (*Nih.*, XXIX, 41). Les premières monnaies de cuivre frappées au Japon datent de 708. C'étaient des *sen*, des sapèques rondes percées au milieu d'un trou quadrangulaire; on les enfilait comme les perles d'un chapelet : ces sapèques sont encore la monnaie ordinaire en Chine. De 708 à 958 on frappa douze monnaies différentes, toutes de cuivre ou plutôt de bronze, que les collectionneurs appellent les *Jū-ni-zene*; il y eut également un *sen* d'or et un *sen* d'argent. Tous ces *sen* portent une légende. La frappe des *sen* était dirigée par deux contrôleurs des monnaies (décret de 708) (1).

VI

La réforme capitale fut celle du système financier : pour l'établissement d'un régime centralisé, n'était-il pas de première importance que le produit des impôts fût versé au trésor impérial et non plus perçu et dépensé par les gouverneurs?

Recettes et dépenses étaient en nature.

Nous étudierons en premier lieu les recettes.

Il y avait d'abord les produits du domaine de

(1) Cf. NEIL GORDON MUNRO, *Coins of Japan* (Yokohama, 1904).

l'État, dont la part la plus importante était le *kanden* ou terres réservées au gouvernement dans les cinq provinces du *Gokinai*; le domaine de l'État était administré par un bureau spécial, le *ku-nai-shô*.

Venaient ensuite les impôts proprement dits. Le peuple seul y était soumis : les lois de 701 et de 718 en exemptent formellement tous les dignitaires ayant au moins le septième rang du *tchin* et les fils des hauts fonctionnaires. Par contre la même loi de 701, s'inspirant de la Chine, recommande que dans la répartition des impôts on tienne compte de l'âge et de la santé des paysans.

Dans le vieux droit il y avait trois impôts principaux : *tachi-kara*, impôt sur le riz; *mitsugi*, tribut en nature; *etachi*, corvée. Ils furent remodelés d'après le système chinois.

Le législateur japonais adopta tout d'abord le principe chinois que toutes les terres appartiennent à l'empereur. Cependant s'il est certain que les rizières, les plantations de mûriers et de laquiers étaient propriété de l'État, il est possible que les autres terrains fussent susceptibles de propriété privée. Le souverain concédait des terres à ses sujets pour des périodes et sous des conditions différentes qui seront étudiées ailleurs. Tous les sujets, même esclaves, avaient droit à une part de rizière ou de terre productive de grains qu'on appelait *kubunden*. Cette part devait être dans la province où ils habitaient, mais à l'occasion elle pouvait être complétée avec le *shiden*, un domaine d'une autre province. En retour ils devaient : l'impôt foncier (*so*, chin. *tsu*), qui était de cinq pour cent du pro-

duit brut; la corvée (*yó*, chin. *yung*); des redevances en nature (*chó*, chin. *t'iao*).

Les impôts distincts de l'impôt foncier proprement dit portaient sur les autres terres (notamment les plantations de mûriers et de laquiers), les maisons, etc. Certains métiers payaient des redevances spéciales. Il y avait une taxe générale personnelle.

Voici le texte capital sur la réforme des impôts (646) (*Nih.*, XXV, 19).

Dans les rizières le *tan* est fixé à 30 pieds de longueur sur 12 de largeur; dix *tan* font un *chó*. Pour chaque *tan* le *so* (l'impôt foncier) sera de deux gerbes et de deux poignées de riz; pour chaque *chó* le *so* sera de vingt-deux gerbes de riz. Dans les contrées montagneuses et les districts isolés telles prescriptions seront établies qui paraîtront convenables.

Les anciennes taxes et la corvée sont abolies; il est institué un nouveau système d'impôts (le *cho*, qu'il ne faut pas confondre avec le *chó*, mesure de superficie). Ces impôts consisteront selon les produits de la localité, en soie fine, grossière, grège et brute. Pour chaque *chó* de rizière, l'impôt sera de dix pieds de soie fine; ou bien l'on paiera par quatre *chó* et l'impôt sera d'une pièce de soie de quarante pieds sur deux et demi. (Suivent les chiffres pour ceux qui paient en soie brute ou en tissus de chanvre).

Indépendamment de cette première taxe il y en aura une seconde sur les maisons (*mitsugi*). Chaque maison paiera douze pieds de tissus de chanvre, plus d'autres articles qui seront déterminés dans chaque localité. Cent maisons réunies fourniront un cheval de qualité moyenne pour les services publics; ou bien deux cent maisons fourniront un cheval de première qualité... Chaque individu fournira une épée, une armure,

un arc avec des flèches, un drapeau et un tambour.

Cinquante maisons réunies fourniront un coolie; (autrefois il y avait un coolie pour trente maisons); ces coolies seront attachés au service des fonctionnaires. Cinquante maisons fourniront la ration d'un coolie. Pour se racheter de cette taxe une maison doit fournir vingt-deux pieds de tissu de chanvre et cinq *masu* ou *shô* (109 pouces cubiques) de riz... Pour les *uneme* (les dames de service du palais), ce seront les sœurs ou les filles de fonctionnaires des rangs les plus élevés (le grade de *shôriô* y compris). Elles seront toutes jolies. Chacune aura un homme et deux femmes à son service. Cent maisons fourniront le traitement de chaque dame...

Un autre décret (*Nih.*, XXV, 36) spécifie que pour la construction de digues, de canaux et autres travaux publics, il sera fourni un travailleur par cinquante maisons. L'ensemble de ces dernières prescriptions semble avoir formé le *yô*.

Toutes ces taxes furent réformées par le Taihō riō de 701.

La taxe en grains était payable dans la décade médiane du huitième mois. Les autres taxes devaient être versées au trésor avant la fin du dixième mois pour les provinces les plus proches de Kiôto, avant la fin du onzième mois pour les provinces intermédiaires, avant la fin du douzième mois pour les provinces éloignées.

Tous les impôts en nature étaient déposés dans des *inaki* et des *miyake*.

Les *inaki* (châteaux de riz), d'abord des places fortes, étaient alors des dépôts impériaux; leur

gardien portait le titre d'*inaki*, qui dans le principe voulait dire *maire*; ce titre devenu héréditaire se transforma en nom de famille; au septième siècle on en refit un titre honorifique.

Les *miyake* (de *mi* auguste et *yake* maison) furent d'abord, semble-t-il, des dépôts de nourriture pour les stations militaires des *kume*; puis ce furent les dépôts de grains et de riz des provinces; enfin l'on donna ce nom au siège des autorités de la province ou du district. Pour assurer le revenu des *miyake*, on leur attacha des terres et des serfs (au début probablement des *be* fondés en l'honneur d'un *mi-kado* ou d'un prince défunt), plus tard des esclaves du domaine public, comme il sera expliqué en traitant de l'organisation sociale.

Au sixième siècle le nombre des *miyake* s'accrut beaucoup (*Nih.*, XVIII, 8). Les chefs des *miyake* portaient le titre de *tazukahi* (gouverneur de champs de riz) (*Nih.*, XIX, 49).

Le riz des *miyake* était divisé en trois parts : la première part (*seizei*) se subdivisait en riz destiné aux prêts, riz réservé pour les disettes et riz envoyé au gouvernement central; la seconde part (*kuge*, de *ku* officiel et *ge*, jap. *kura*, dépôt) formait le traitement des fonctionnaires; la troisième défrayait les dépenses locales.

Le point le plus important qu'il convienne de traiter ici est celui des prêts de riz (*suiko*) que les gouverneurs des *miyake* consentaient aux cultivateurs dans le besoin moyennant un intérêt de 50 pour 100 par an. L'institution de ces prêts, qui paraît ancienne, mais qui fut régularisée à l'époque de la

réforme et fut constamment développée jusqu'en 927, avait pour but d'aider les pauvres et d'augmenter les revenus du trésor. Dès le huitième siècle, elle donna lieu aux plus graves abus et ces abus augmentèrent encore quand les gouverneurs s'affranchirent presque complètement de l'autorité du gouvernement central.

Il serait inutile de chercher à fixer même approximativement le chiffre des revenus de l'empire. L'on a essayé de déterminer quelles pouvaient être les charges du cultivateur; d'après un édit de 823, le fisc aurait pris 11 pour 100 de la récolte à Kiushû; les calculs qui permettent d'obtenir ce chiffre semblent arbitraires; en tous cas ils ne pourraient s'appliquer qu'à Kiushû en 823. Le poids des impôts devint rapidement intolérable.

*
* *

Comme les recettes étaient en nature, les dépenses se soldaient en nature. Les travaux publics se faisant par prestations et corvées, l'armée étant nourrie par réquisition, ou sur les dépôts des *miyake*, les traitements des fonctionnaires formaient la principale dépense.

Dans l'histoire de ces traitements il nous faut distinguer trois époques.

Jusqu'au septième siècle les mikados payaient les nobles provinciaux chargés de l'administration en leur donnant soit à vie, soit à titre héréditaire, le gouvernement d'une province ou d'un *miyake*, avec

les revenus y attachés, ou en leur permettant de se constituer des *be* de serfs.

Au septième siècle, les anciens titulaires de charges héréditaires durent de gré ou de force les résilier (*Nih.*, XXV); leurs serfs furent affranchis; les indemnités qui leur étaient dues par le peuple furent supprimées, même celles dues aux commissaires de marchés pour les routes et aux inspecteurs de la navigation pour les bacs. L'État n'eut plus à son service que de véritables fonctionnaires. Un décret de 646, complété depuis, attribuait à ces fonctionnaires jusqu'au rang de *daibu* un double salaire : le *fū ko* (chinois *fang hu*), qui était le droit pour le fonctionnaire de lever à son profit les impôts d'un certain nombre de maisons, et le *roku*, qui était soit un don du trésor, soit le revenu de certaines taxes en nature.

A l'époque du Taihō-riō le système était de nouveau transformé. Les titulaires de charges recevaient des terres; on distinguait : les terres attachées à la fonction (*shokubun-den* ou *shikibunden*), celles attachées au rang (*i-den*) et celles données en récompense de services particuliers (*kō-den*) : les *kōden* étaient donnés soit pour le titulaire et ses enfants, soit pour deux ou trois générations de descendants, soit même à perpétuité. Il semblerait bien que toutes ces terres étaient exemptes d'impôts. Le *Denriō* et le *Rokuriō* contiennent la liste des salaires en terres : 40 *chō* (3,000 maisons) pour le *daijō-daijin*, 20 *chō* pour les autres *daijin*, 20 *chō* pour le *dainagon*, etc.

*
* *

Tel est dans ses grandes lignes le premier gouvernement centralisé qui se soit établi au Japon; ce gouvernement était fondé sur les principes du gouvernement chinois. Or, en Chine même, où la civilisation est ancienne, où la fondation du premier empire centralisé date du deuxième siècle avant l'ère moderne, cette constitution ne réussit pas à maintenir l'ordre; aucune dynastie ne conserva le pouvoir plus de deux ou trois cents ans. Comment aurait-il pu en être autrement au Japon, où ces institutions absolutistes et démocratiques étaient contraires à l'esprit du pays? Des le neuvième siècle le caractère du gouvernement fut modifié, au douzième siècle il fut changé complètement. Mais l'idée de l'unité nationale devait toujours subsister et préparer lentement la fondation du présent empire.

B. — LES RÉFORMES SOCIALES

I

Les changements sociaux ne furent pas moindres que les changements politiques.

Le *Taihô-riô* réforma la société tout entière ou, plus vraisemblablement, il fixa les réformes qui s'étaient insensiblement accomplies au cours de plusieurs siècles.

Les Japonais se divisaient d'abord en hommes libres (*riô-min*) et esclaves (*semmin*).

Les hommes libres formaient quatre classes (*yotsunotami*, sino-japonais *shimin*) : nobles (en Chine lettrés) subdivisés eux-mêmes en nobles de cour (*kuge*) et nobles militaires (*buke* ou *shi*) ; agriculteurs (*nô*) ; artisans (*kô*) ; marchands (*shô*). Les trois dernières classes formaient le peuple (*tami*) que l'on opposait aux fonctionnaires (*tsukasa*).

Les esclaves se répartissaient en esclaves du domaine public (*kanko*, *riôko*, *kônuhî*) et esclaves des domaines privés (*kenin*, *shinuhî*) (1). Les esclaves avaient droit dans les distributions de terres faites par l'État au *fuzeiden*, c'est-à-dire au tiers de la part d'un homme libre ; ce qui implique qu'il s'agit plutôt de serfs que d'esclaves

II

Dans cette transformation de la société les anciens *uji* achevèrent de perdre, et leur indépendance, et leur caractère.

Nous avons une double preuve de la déchéance de l'*uji* au septième siècle. Tandis qu'autrefois on recensait les *uji*, à partir de 645 on recensa les maisons, les familles (*ko* ou *ka*, plus tard *ie*), d'où le terme de *koseki* employé pour les recensements.

(1) Cf. TARRING, *Land provisions of the Taihō riô* (T. A. S. J.).

De même dans le premier recueil de lois, le *Taihô riô*, le Code civil est intitulé *Ko riô*, code de la famille et non de l'uji.

Seuls les uji des *kuge* conservèrent leurs anciennes traditions, beaucoup de charges et de titres n'étaient pas donnés à une personne, mais à l'uji tout entier; le *Nihongi* (XXVII, 9) mentionne les chefs d'uji en 664; en 681-2, obligation fut faite aux uji de se choisir des chefs (XXIX, 34). Cependant les uji de *kuge* n'étaient plus des clans comme autrefois, c'étaient simplement de grandes maisons nobles. Chacune de ces maisons possédait des biens fonciers importants ou *kôden*; plus tard charges et titres devinrent héréditaires, avec eux les terres qui leur étaient attribuées, *iden* et *shokubunden*. Les propriétés héréditaires des uji ou *shôen* étaient exemptes d'impôts.

Les uji des *buke* se transformèrent entre le neuvième et le douzième siècle en clans militaires ou *han*, qui seront étudiés avec le régime féodal. Ils possédaient aussi des *shôen*; dans les provinces de l'est et du nord progressivement conquises, ils possédaient de plus des francs-alleux dont les titulaires étaient appelés *gôshi*; de droit ou de fait, ces terres étaient exemptes d'impôts comme les *shôen*.

Les grands uji de *kuge* et de *buke* portaient des noms (*kabane, sei*) : plus tard s'y ajoutèrent des surnoms (*miôji*) qui correspondent plus exactement à nos noms de famille; les *kabane* pourraient se comparer aux noms des *gentes* de la Rome antique : *Claudia, Cornelia, Julia*.

III

Au cours de la dissolution progressive des *uji* primitifs, qui étaient comme de petits peuples remplissant eux-mêmes toutes les fonctions de la vie sociale et exerçant tous les métiers, il s'était formé des castes (*be*); les membres de ces castes ne prétendaient pas avoir une commune origine, mais ils avaient le monopole d'un métier, et ce métier était héréditaire; dans les premiers temps ils élisaient leur chef et dans une grande mesure ils se gouvernaient eux-mêmes; plus tard le titre de chef devint héréditaire. C'est au cinquième et au sixième siècle que cette organisation fut le plus développée. Il y avait des castes, des *be* de toutes les professions.

Des castes de prêtres shintô comme les *imibe* ou *imbe*, qui pratiquaient l'ascétisme, les *haraibe* et les devins, les *urabe*.

Des castes militaires, *Ôtomo* et *Mononobe*.

La caste des archers (*yukibe*) (*Nih.*, XVIII).

La caste des bourreaux (*osakabe*).

Des castes d'artisans, dont quelques-unes très puissantes : les fabricants de selles (*kuratsukuribe*) (*Nih.*, XXI), les tisserands (*oribe*), les tisserands d'*aya* ou brocart de soie (*ayabe*), les potiers (*hasabe* ou *hashibe*), les fabricants de miroirs (*kagamibe*), les laqueurs (*nuribe* et *urushibe*).

Des castes de pêcheurs (*amabe*).

Des castes de chasseurs : preneurs d'oiseaux (*totoribe*); nourrisseurs d'oiseaux (*torikaibe*); fauconniers (*takajôbe*).

Des castes d'agriculteurs qui devinrent des castes de serfs, ainsi les fermiers ou *tanabe* (*Nih.*, XIX, 58).

Des castes de serviteurs attachés aux temples (*kami be* et par contraction *kôbe*, d'où le nom de la ville actuelle de Kôbe).

D'autres castes fondées pour perpétuer le nom d'un *sumera* ou d'une *kisaki* morts sans enfants (*mina no iribe*), ou même le nom d'un simple noble (*koshiro* ou *nashiro no iribe*). *Koshiro* signifie littéralement *équivalent d'enfants*, *nashiro* équivalent de nom. (*Nih.*, XXV, 28).

Enfin des *be* de serfs publics attachés aux *inaki* et aux *miyake*.

A la fin du sixième siècle la plupart des *be* s'étaient transformés : Ôtomo et Mononobe étaient devenus les vassaux des deux grandes maisons qui portaient ces noms, les Tottoribe formaient une confédération militaire (*Nih.*, XXI).

Les anciens *be* d'artisans s'étaient aussi changés en clans. Leurs chefs héréditaires étaient devenus de puissants *omi* et *muraji* qui avaient réduit les membres du *be* au rang de clients, de serfs ou même d'esclaves. De fait, au sixième siècle nous voyons que les noms de plusieurs grandes familles sont ceux d'anciens *be* d'armuriers, de bijoutiers, d'orfèvres, etc.

Les *be* de paysans étaient maintenant des *be* de serfs. Ces *be* de serfs avaient été composés de gens

pris de force et au hasard dans des lieux et des métiers divers, si bien, comme le dit un décret impérial, que le père et l'enfant, les frères et les sœurs, le mari et la femme portaient des noms différents et que toutes les familles étaient divisées. (*Nih.*, XXV, 35).

De plus si les serfs des temples et de l'État jouissaient de certaines faveurs, les serfs des nobles ne pouvaient suffire à payer les taxes que l'on exigeait d'eux.

*
* *

L'un des points capitaux de la réforme sociale du sixième et du septième siècle fut de supprimer ou de réformer les *be*. Les mœurs préparèrent la voie à la législation.

Les *tennô* avaient attiré au Japon de nombreuses colonies d'artisans chinois ou coréens. Ceux-ci refusèrent de devenir les serfs des nobles et formèrent des jurandes et des maîtrises indépendantes. Les artisans japonais s'affranchirent à leur tour. C'est alors que se constituèrent les premières corporations véritables; plus tard, sous les noms de *kumi* et de *nakama*, elles devaient former l'une des institutions caractéristiques de la société japonaise. Mais pendant des siècles ces *kumi* n'eurent d'importance qu'à Kiôto et Ôsaka.

Kimmei Tennô commença la revision des *be* de serfs; un grand nombre de serfs se trouvèrent affranchis et formèrent les premières familles d'agriculteurs (569) (*Nih.*, XIX, 58). En 645 Kôto

Tennô défendit aux nobles de s'approprier les terres des pauvres et de réduire ceux-ci au servage (*Nih.*, XXV, 12). L'année suivante parut un décret d'émancipation générale de tous les serfs : *be* fondés en l'honneur d'un empereur défunt, *be* relevant des *miyake* publics et *be* appartenant aux nobles (*Nih.*, XXV, 34 et 35).

*
* *

Affranchis par ces décrets, les agriculteurs se groupèrent en villages à propriété collective (*mura* ou *sato*) réorganisés sur le modèle des *li*, les villages chinois. Il n'est pas facile de fixer la signification exacte de ces termes de *mura* et de *sato* : dans les temps anciens et plus tard à l'époque féodale, le terme de *mura* fut le plus usité ; au septième siècle on se servait plutôt de celui de *sato*. La dimension des villages était fixée à cinquante familles possédant maison et domaine. Le village était gouverné par un maire élu, plus tard ce fut un maire héréditaire (*inaki*). Les familles possédant maison étaient réunies par groupes de cinq (*go-hô*) : ces familles devaient s'aider mutuellement et se surveiller ; l'État tenait chacune d'elles pour responsable de la bonne conduite des quatre autres.

Seul propriétaire du sol (*chi*), l'État redistribuait les rizières (*den*, *ta*) tous les six ans : chaque famille recevait deux *tan* (*kida*) par membre mâle âgé de plus de cinq ans, deux tiers de *tan* par membre féminin (*Taihô riô*). Le *tan* variait suivant les cultures ; sa superficie était de 9.000 pieds

carrés pour les rizières; le tan moderne est de 10.800 pieds carrés. Dix *tan* formaient un *chô* (1). Cette propriété s'appelait le *kubunden*. Au neuvième siècle les terres furent données à vie, ce qui marquait un progrès nouveau dans la civilisation. Le *kubunden* payait tous les impôts, comme il a été dit plus haut.

Dans l'est il y avait des *gôshi*, des paysans propriétaires du sol qu'ils cultivaient.

La condition des agriculteurs fut d'abord assez heureuse. Mais l'autorité impériale, forte au septième et au huitième siècle, se relâcha plus tard. Nous possédons une pétition des habitants d'Owari datée de 987, où ils énumèrent toutes les exactions de leur gouverneur (*Kunitsukasa*) (2). Dans les provinces éloignées les paysans souffraient plus encore; au douzième siècle tous étaient retombés dans le servage.

*
* *

Comme l'organisation politique, l'organisation sociale du *Taihô riô* ne devait pas survivre au douzième siècle. A cette époque la féodalité solidement établie devait créer avec des relations politiques nouvelles de nouvelles relations sociales.

(1) Le chô moderne est de 99,173 55 37 ares et de 2,450 72 04 acres.

(2) (*T. A. S. J.* XIX, 1), p. 221.

CHAPITRE III

LE CONFUCIANISME DANS LA SOCIÉTÉ JAPONAISE. — LA FAMILLE

A. — LA FAMILLE JAPONAISE

L'influence du confucianisme fut aussi grande sur la formation de la famille que sur celle de la société et elle y fut tout autrement durable. La constitution de la famille japonaise, encore mal dégagée de l'uji, était en effet très lâche, au contraire la constitution très nette de la famille fait la véritable force de la Chine; d'ailleurs le Chinois, de tendances peu morales, a le souci des convenances et diffère par là du Japonais qui, plus moral, aurait d'instinct une certaine indifférence pour ce qui regarde la pudeur. Il convient de traiter successivement les différentes institutions familiales des Chinois et des Japonais.

I

Ce qui domine la constitution de la famille en Chine et au Japon, c'est le culte des ancêtres. Dans

le vieux Japon l'on honorait surtout les *uji gami*; la dissolution des *uji* et la constitution de *ko*, de familles, substitua au culte des *uji gami* le culte des ancêtres au propre sens du mot. Nous avons déjà étudié le culte shintô des ancêtres, où l'influence du confucianisme est sensible; nous étudierons plus tard les rites de la mort dans le bouddhisme. Il suffira donc ici de rappeler que ce culte assure l'unité de la famille : c'est par respect pour les aïeux que l'on garde de toute souillure le nom qu'ils ont porté; la maison familiale est un temple, puisque les aïeux l'ont habitée; l'héritier mâle doit se marier et avoir des fils pour assurer la continuation des honneurs rendus aux morts. Nous remarquerons cependant que si le culte japonais des ancêtres nous paraît un facteur primordial de leur organisation religieuse et sociale, Japonais et Chinois s'accordent à reconnaître que ce culte n'a nullement la même importance au Japon qu'en Chine, et voici la raison qu'ils en donnent : en Chine la faiblesse de l'État et la désorganisation des clans a fait à la famille une situation prépondérante, tandis que le patriotisme et la forte constitution des clans féodaux ne lui laissent que la troisième place dans la société japonaise.

*
* *

Comme gardien de la maison et du foyer, comme représentant des aïeux, le père exerçait une autorité absolue; telle était la loi dans le Yamato avant l'introduction de la civilisation chinoise, encore que

certaines textes nous montrent le père consultant ses fils sur des questions de famille, telle fut la loi, et plus rigoureusement encore, dans le Japon transformé par le confucianisme.

Le *Taihô riô* ne connaissait pas d'individus, il ne connaissait que des familles. Le père était puni pour les crimes de ses enfants. D'autre part, la sentence prononcée contre le chef de famille était souvent étendue à la famille entière : femmes et enfants étaient exécutés avec le chef condamné à mort, exilés avec le chef exilé, vendus comme esclaves avec le chef réduit en esclavage. Cependant on ne saurait dire si la loi japonaise, comme la loi chinoise, prescrivait les exécutions collectives.

Responsable de la conduite des siens envers l'État et envers les ancêtres, le chef de famille avait sur eux droit de vie et de mort. Histoires vraies, légendes, romans et drames nous montrent sans cesse un père punissant de mort son fils désobéissant, débauché ou simplement paresseux; un père décapitant sa fille pour la soustraire à la passion d'un puissant seigneur; dans les troubles ou les guerres civiles, un noble, forcé de rendre son château, massacrait généralement toutes les femmes avant de se tuer ou de se faire tuer.

Ce n'était pas que la loi reconnût au père un droit purement arbitraire sur la vie de ses enfants; le meurtre d'un enfant pouvait très bien être considéré comme un assassinat; mais la puissance paternelle était regardée comme une institution si sacrée que seuls des faits monstrueux décidaient le juge à intervenir. C'est seulement en 1872 que la loi a

retiré au père le droit de vendre sa fille aux maisons de prostitution.

*
* *

Au-dessus de tout autre devoir le confucianisme met le culte des ancêtres et le culte des parents. Les saints du confucianisme sont les modèles de la piété filiale : on leur élève des temples et l'on ne cesse de raconter leur vie.

Les Chinois ont réuni les vingt-quatre modèles les plus admirables de la piété filiale. Wu Meng (*Go mô*) s'enduit de miel, pour que les insectes le piquent et respectent le sommeil de sa mère. Lao Lai Tsze (*Rò rai shi*) garde toute sa vie les vêtements et les manières d'un enfant : ses parents ne doivent pas s'apercevoir qu'ils vieillissent et se rapprochent de l'heure de la mort. Tseng Shen (*Sò San*) souffre toutes les fois que sa mère absente éprouve le moindre ennui. Meng Tsung (*Mò Sò*) voudrait une soupe de bambous pour la sienne qui est malade. Mais, pendant l'hiver, où trouver les tendres pousses du printemps ? Il s'agenouille dans le bois, pleure, s'adresse au ciel : les bambous touchés accomplissent le miracle.

L'enseignement des Japonais ne diffère pas de celui des Chinois.

Voici comment s'exprime le *Dôji-kiô*, *l'Éducation des garçons*, un ouvrage du neuvième siècle (1).

La mère porte dix mois son enfant dans son sein, dix mois de souffrances physiques et d'angoisses morales.

(1) Traduction par B. H. CHAMBERLAIN (T. A. S. J. IX, 3).

L'enfant naît. S'il subsiste, c'est grâce aux soins de son père et de sa mère, aux aliments qu'ils veulent bien lui donner.

Pendant des années l'enfant s'assoit chaque jour sur les genoux de son père, qui lui caresse le front. Pendant des années l'enfant dort dans les bras de sa mère et se réveille pour demander le sein.

Le matin l'homme se lève et va dans les montagnes pour tuer des bêtes sauvages, il les apportera comme aliments à sa femme et à ses enfants. Le soir l'homme va pêcher dans la rivière : les poissons qu'il prendra seront leur nourriture.

Pour vivre, il fait le mal jour et nuit. Pour satisfaire soir et matin le palais de sa femme et de ses enfants, il souffrira pendant des milliers d'années dans les enfers.

(L'auteur, un moine bouddhiste, considère comme un péché de prendre la vie d'aucun animal.)

Celui qui répond aux bienfaits par l'ingratitude est pareil aux oiseaux qui saccagent les branches où ils perchent. Celui qui répond aux bontés par l'ingratitude est pareil aux cerfs qui ravagent les champs où ils broutent.

Quand Yu Meng (*Yu Mu*) frappa son père, la foudre le déchira. Quand Pan Fu (*Han Fu*) insulta sa mère, un serpent mordit Pan Fu et la fit mourir.

Shun (*Shun*) nourrissait son père aveugle; il pleura tant que les yeux de son père recouvrèrent la vue. Hsing Ch'u (*Kei Kio*) nourrissait sa mère âgée, il mâchait pour elle, et voilà que sa mère recouvra la jeunesse.

Tung Yung (*Tô Ei*) se vendit pour soutenir sa mère... Yang Wei (*Yô I*) supplia le tigre de le laisser vivre pour qu'il pût continuer à nourrir sa mère; le tigre épargna Yang Wei.

Comme la Chine, le Japon eut ses saints, ses modèles de la piété filiale. Une jeune fille demande

aux dieux de rendre la santé à son père malade; en échange de la vie de son père, elle offre sa vie; aussitôt, bien qu'il fasse nuit, des milliers d'oiseaux entourent la maison et se mettent à chanter, trois étoiles inconnues brillent au ciel, plus éclatantes que la lune. Quand le jour se lève, le père se trouve miraculeusement guéri; le village s'appellera le temple de la Piété filiale.

Cette morale patriarcale a fait naître la coutume de l'*inkio*; à soixante ans, souvent même à un âge moins avancé, les parents, abandonnant leurs occupations, s'en remettent à leurs enfants du soin de les nourrir et de leur faire une vieillesse agréable. Aussi pour les Japonais la jeunesse finit à vingt ans et l'âge mûr à quarante, mais soixante ans marquent le commencement d'une seconde jeunesse (1).

II

Si la piété filiale est la même au Japon qu'en Chine, les rapports entre les parents et les enfants n'en sont pas moins fort différents. Du peuple chinois les voyageurs rapportent des actes de brutalité révoltants. Sans doute, ils les ont exagérés : c'est seulement dans certaines provinces restées barbares et par des temps de famine, que des paysans

(1) Cf. ce qui est dit de l'*inkio* dans le chapitre traitant du bouddhisme.

ou des pêcheurs ont abandonné leurs filles en bas âge ; mais parfois il arrive que, dans un accès de colère, le Chinois tue l'un de ses enfants.

Dans l'ensemble il serait injuste d'accuser les parents chinois de ne pas aimer leurs enfants, mais le souci du respect qui leur est dû les empêche, tout au moins s'ils appartiennent à la classe des lettrés, de leur témoigner une libre affection. Ils ne peuvent oublier cet exemple de Confucius.

Comme l'un des disciples interrogeait le fils du Maître sur ses rapports avec son père, il répondit : « Mon père ne m'a jamais parlé que deux fois. La première fois, il me demanda si j'avais lu tout le livre des Odes, et, la seconde, si je connaissais bien celui des Rites. Je dus confesser mon ignorance. Mon père reprit : « Si vous ne savez « les Odes et les Rites, vous ne serez jamais un « sage. »



Au Japon l'amour paternel est égal à l'amour filial.

Voici une élégie d'Okura (huitième siècle) sur la mort de son fils.

Sept trésors sont chers aux mortels. Je ne veux pas les connaître. Un seul trésor pouvait charmer mes yeux, mon fils, mon fils.

Mon gamin chéri, qui commençait avec le soleil sa journée à mes côtés, toujours drôle, et de bonne humeur ; en vain je résistais, il me fallait jouer avec lui.

Le soir, prenant mes mains entre les siennes : « Papa,

j'ai sommeil ; papa, je veux poser ma tête entre maman et toi ; j'ai peur dans le noir tout seul. »

Il dormait, je veillais, les oreilles encore pleines de gazouillement. Je pensais à l'avenir, je faisais la part des bonnes et des mauvaises chances. Déjà l'enfant me semblait un homme.

Le marin a confiance dans sa barque. J'avais confiance dans mon bonheur. Aucun mal ne pouvait arriver à mon enfant. Dire qu'un coup de vent devait couler bas ma barque et mon bonheur !

Désespéré je saisis le miroir sacré, je me cachai la tête sous mon manteau, je m'écriai :

« A vous, grands dieux du ciel et de la terre, à vous seuls appartient d'entendre ou de repousser les cris d'un pauvre père à genoux. »

Vaines prières ! l'enfant languit, s'éteint tous les jours, déjà son doux bavardage a cessé ; maintenant c'est son sourire, c'est tout ce que j'aimais.

Fou ! Fou ! je frappe ma poitrine ; je me lève, m'agite, puis retombe en sanglotant. Voilà donc la vie. Mon fils, mon fils chéri s'est échappé de mes bras, qui le serraient, je ne l'aurai plus (1).

Dans le *Sumiyoshi Monogatari*, un roman du dixième siècle, nous voyons combien l'autorité des parents était moindre alors au Japon qu'en Chine et combien leur affection était plus tendre.

Une jeune fille, la *Himegimi*, c'est-à-dire la princesse, veut s'enfuir de la maison paternelle pour échapper aux persécutions de sa belle-mère. Son père la visite sans se douter de ce dessein ; et il la trouve d'abord tranquille. Mais bientôt, ne pou-

(1) Cf. la traduction anglaise de B. H. CHAMBERLAIN, les traductions allemandes de PRIZMAIER et du Dr FLORENZ. Pour le *Sumiyoshi* (T. A. S. S. XXIX, 1). Trad. de H. PARLETT.

vant supporter l'idée qu'elle voit son père pour la dernière fois, elle pâlit, de grosses larmes coulent le long de ses cheveux épars sur son visage.

Sûrement, lui dit son père, tu penses à ta pauvre mère ou à ta nourrice, toutes deux mortes, hélas ! ou le mariage que je te propose te déplaît. Quelle que soit la cause de ton chagrin, c'est ton devoir de me le faire connaître et toutes tes pensées ; une enfant ne peut sonder la profondeur de la sollicitude paternelle. Mon amour pour toi ne saurait se mesurer avec des mots et pour toi je ne regarderais pas comme une tâche au-dessus de mes forces de compter tous les cheveux de ta tête.

« O mon père, je ne pensais ni à ma mère ni à ma nourrice, mais au temps où je ne te verrai plus. Et c'est pourquoi je suis triste. »

Plus tard, sans dire où elle s'est réfugiée, la *Himegimi* écrit à son père :

Véritablement ce monde est triste et mon cœur est lourd quand je songe à ceux qui pleurent sur moi disparue on ne sait où. J'ai mal agi, mais, je le jure, mes raisons étaient bonnes... Je crains que mon maître, le *Chûnagon* ne souffre trop du départ de sa fille ! Vraiment c'est envers lui que je suis le plus coupable. Pour moi je mène une vie misérable, et c'est tout.

Lorsqu'enfin le vieillard, brisé par la douleur, retrouve sa fille, il n'ose lui parler et s'adresse à la suivante.

Ma fille trouvait sans doute que peu importait la manière dont elle se comportait envers un père contre nature et c'est pourquoi elle ne m'envoyait pas de ses nouvelles. Mais toi, pourquoi te tais-tu ? Qu'inventeras-tu

pour t'excuser? Ne t'ai-je pas toujours traitée avec la plus grande bonté? Ah! souvent, souvent j'ai désiré de mourir. Que d'ennuis, que de chagrins ont été mon partage!... Si j'étais mort avant aujourd'hui, j'aurais emporté mon fardeau dans l'autre monde et je n'aurais jamais pu franchir le *Shide* (la montagne des enfers bouddhistes). Regarde-moi accablé d'ans et de soucis; êtes-vous des rocs ou des arbres que vous ne compreniez pas? Oui, le cœur de l'homme est cruel. Mais je suis heureux d'avoir vécu jusqu'à ce jour. Ah! par pitié, songez combien ma vie a été dure. Pensez comme les mois tristes et les années tristes s'accumulaient pour moi les uns sur les autres. Non, ne parlons plus de cela; je veux être tout à la joie, je possède enfin le désir de mon âme. »

Sans doute les mœurs féodales au moyen âge et l'influence de la philosophie chinoise au dix-septième siècle firent perdre aux relations familiales de leur tendresse et de leur cordialité : ce fut surtout le cas dans les maisons nobles. Sans doute aussi, à de certaines périodes troublées de l'histoire japonaise, notamment au seizième siècle, la misère ou l'orgueil familial poussèrent les parents à tuer les petites filles qui venaient de naître. Et pourtant on pourrait prendre siècle par siècle l'histoire du Japon, chaque siècle fournirait des preuves touchantes de l'amour paternel.

Je citerai seulement ces délicieux vers de la poétesse Chiyo (1703-1775) sur la mort de son fils.

Mon petit chasseur de libellules, parti ce matin, mais où?

Et ce sermon qui appartient au commencement du dix-neuvième siècle. Un prédicateur parle de

parents qui se déshonorent et rompent avec leur famille plutôt que de consentir à deshériter un fils infâme. Il termine en disant :

Véritablement les parents doivent être fous, pour montrer une telle faiblesse et toujours pardonner. Comme un chat, qui porte ses petits dans sa bouche et, suivant leur bon plaisir, les expose au soleil ou à l'ombre, ainsi les parents mettent au jour les bonnes qualités de leurs enfants et cachent soigneusement les mauvaises; ils en oublient les moqueries de leurs voisins, le respect dû aux ancêtres et jusqu'au souci de leur propre salut. Infatués d'amour pour leurs enfants, faisant folie sur folie, les parents méritent notre pitié pour leur trop grande pitié (1).

Aussi a-t-on souvent répété que l'enfant semblerait le véritable maître du Japon. Pour lui plaire, tous se font enfants autour de lui, tous s'amuse de ses jouets, même les dieux. Les poupées sont mieux que des jouets; les caresses les font vivre. « Comment ne nous aimeraient-elles pas? nous les aimons tant, » disait une petite Japonaise. L'une des belles fêtes de l'année est la *Hina-Sekku*, la fête des poupées; chaque famille a les siennes : toute grande maison possède ses poupées historiques, de véritables bons génies, qui, depuis des siècles, veulent leur part de ses joies et de ses douleurs; les poupées des pauvres ne sont pas des fées, mais de simples musume, qui vieillissent, hélas! et qui meurent; on les enterre, au milieu des larmes, et, le jour de la *Hina-Sekku*, celles qui les remplacent leur offrent des sacrifices comme à des aïeules...

(1) Trad. ds. MITFORD, *Tales of old Japan*.

III

Avoir des enfants, tel est le premier devoir des Japonais, qui doit assurer la continuation du culte familial. Voici les dispositions du *Taihò-riò* à cet égard ; tout au moins dans leurs grandes lignes, elles ont prévalu jusqu'à la promulgation du code actuel, elles ont inspiré nombre d'articles de ce code et font encore autorité dans les cas qu'il ne prévoit pas.

L'homme doit se marier jeune ; l'épouse légitime (*tsuma*, plus tard *sai*, *okusama* chez les nobles, dans ses rapports avec les enfants *chakubo*) n'est plus confondue avec les concubines (*mekake*, *shô*, *kôi*, s'il s'agit d'une concubine impériale), celles-ci ne portent pas le nom familial et lui doivent obéissance. Un homme ne peut avoir qu'une épouse et seuls les enfants de l'épouse sont légitimes ; mais, si celle-ci ne lui donne pas d'héritier mâle, il peut, souvent il doit la répudier.

Pour abandonner une femme il faut l'un des sept motifs suivants du divorce : stérilité ou même absence d'héritier mâle, adultère, désobéissance au beau-père ou à la belle-mère, loquacité, vol, jalousie, maladie contagieuse ou horrible.

Quand l'un de ces motifs existe, le mari n'a qu'à signer l'acte d'abandon et à le faire contresigner par ses plus proches parents. Qui ne sait signer fait une marque avec le pouce.

Le Code Civil actuel a modifié quelques-unes de ces dispositions sans rendre le divorce beaucoup plus difficile.

Le père qui a une fille et n'a pas de fils peut donner le rang de fils à son gendre. Il existe en effet deux sortes de mariages. Dans le *yome iri*, qui est usuel, la jeune fille cesse d'appartenir à la famille de ses parents; elle vit chez ses beaux-parents dont elle devient la fille, et leurs dieux, leurs *kami*, deviennent ses dieux. La seconde forme du mariage est le *muko yôshi*; la jeune fille reste dans la maison de son père, c'est le gendre qui renonce à sa famille et à ses dieux pour entrer dans la famille de son beau-père avec le titre de *muko yôshi*, gendre adopté; à la mort de son beau-père, il en deviendra le chef.

Celui qui n'a ni fils, ni fille légitime peut reconnaître l'enfant d'une concubine. Dans les familles nobles le fils de la concubine porte le nom de *shoshi*, dans le peuple celui de *shôfuku* (*mekake no hara*).

Enfin, il y a l'adoption. Le *Taihô riô* exige que la personne qui adopte soit âgée au moins de cinquante ans, qu'elle n'ait pas d'enfant mâle et ne puisse en avoir; que l'enfant adopté soit parent au quatrième degré et pas plus âgé que ne pourraient l'être les enfants de l'adopteur. Toutes les lois postérieures ont rendu l'adoption plus facile.



Pour que le culte des ancêtres fût dignement continué, il fallait que la famille eût un chef et que ce chef possédât un patrimoine. Aussi le *Taihô-riô* régla-t-il minutieusement les successions. D'esprit tout patriarcal, il ne connaissait pas le testament, mais donnait au chef de famille le droit de disposer de sa propriété par un partage fait avant décès.

On distinguait entre la succession à la maison (*ko* ou *ie*) et la succession aux biens.

Le père pouvait désigner comme chef de maison l'un ou l'autre de ses fils ou de ses petits-fils; s'il n'en désignait aucun, l'on suivait l'ordre de primogéniture. Les femmes ne succédaient qu'à défaut d'héritier mâle; encore dans ce cas devaient-elles se marier, et leur mari devenait chef de maison.

Les biens, distincts de la maison (*ko* ou *ie*), étaient partagés : le *kôden* par parts égales entre tous les enfants mâles et féminins; les autres biens, esclaves, terres, maisons et propriété personnelle (*shizai*) de la manière suivante : deux parts pour la mère (*chakubo*), la belle-mère (*keibo*), le fils aîné (*chakushi*); une part pour chacun des plus jeunes fils (*shôshû*); une demi-part pour la concubine (*shô*) et les filles. Les descendants par les mâles au deuxième degré représentaient leur père mort s'il restait des descendants du premier degré, mais à défaut de tout descendant de ce degré ils héritaient *per capita*. Les descendants au second degré en ligne féminine n'avaient aucun droit à l'héritage.

La dot de la femme n'était pas comprise dans la succession de son mari.

Le *Taihô riô* ne dit pas si les enfants pouvaient avoir une fortune personnelle pendant la vie de leur père. Il semblerait que, au cas où les enfants fondaient leur maison, ils ne dépendaient plus de leur père; que s'ils restaient dans la maison paternelle, ils ne pouvaient posséder en propre qu'une sorte de pécule (? *shizai*) et la dot de leur femme.

IV

Dans l'idée des Chinois et des Japonais, le mariage, acte sacré qui continue la famille et le culte des ancêtres, ne saurait être entouré de trop de pompe, mais jamais le mariage n'a pris au Japon un caractère religieux et la présence d'un bonze aux cérémonies des noces, fût-il là comme ami ou comme curieux, serait considérée comme de mauvais augure. Les Japonais ont adopté la coutume toute chinoise des entremetteurs de mariages (*nakôdo*, anciennement *nakadachi*), mais, tandis que l'entremetteuse chinoise exerce une profession, les *nakôdo* japonais sont le plus souvent des parents ou des amis. Une union contractée sans le secours d'un *nakôdo* est flétrie du terme de *yagô*, qui signifie : « Ces gens se sont rencontrés dans un champ. »

Entre les deux partis qu'il a choisis le *nakôdo*

arrange une entrevue (*miai*). Si le projet aboutit, le jeune homme envoie des présents, dont les plus importants sont du *sake* et un *obi*, l'une de ces belles ceintures de soie chères aux Japonaises. Les présents sont-ils acceptés, le mariage est conclu, ni l'une ni l'autre partie n'a plus le droit de reprendre sa parole. Vient ensuite le *muko iri*, ce mot signifie « prendre un gendre », le père de la fiancée étant considéré comme le principal personnage dans le mariage; de fait la fiancée ne paraît même pas au *muko iri* : le fiancé se rend dans la maison de son beau-père, qui le présente aux parents et aux amis. Suit la cérémonie plus importante du *yome iri*; *yome* veut dire belle-fille : la fiancée est conduite solennellement à la maison de ses beaux-parents. Aujourd'hui les cortèges nuptiaux n'ont pas au Japon la même pompe qu'en Chine; il n'en était pas de même autrefois. La fiancée est habillée de blanc : jadis elle portait même un long voile blanc qu'elle relevait en entrant chez ses beaux-parents. Les rites des fiançailles sont assez compliqués, mais sans aucun caractère religieux; les fiancés boivent des tasses de *sake*; puis ils quittent leurs vêtements de cérémonie; la jeune femme revêt une robe de couleur qu'elle a reçue de ses beaux-parents. Autrefois on allumait un feu sacré sur le seuil de la maison et la fiancée en foulait les cendres pour se purifier (1).

(1) Cf. ce qui est dit des cérémonies du mariage à l'époque des Tokugawa, tome III, p. 278.



La plupart de ces rites empruntés à la Chine remontent au temps même du *Taihò riò*, mais ils s'établirent difficilement; dès le huitième ou le neuvième siècle il y avait des unions solennelles, cependant les unions clandestines étaient aussi fréquentes, et la distinction entre le mariage et le concubinat, l'épouse et les femmes du second rang, ne s'affirma qu'avec le temps.

Nous voyons dans les romans de cette époque que chez les kuge il était commun que la femme mariée continuât de vivre chez ses parents, son mari la visitait irrégulièrement. Tel est le cas dans le *Genji*.

La donnée du *Sumiyoshi Monogatari* est caractéristique. L'original de ce roman serait, semble-t-il, du dixième siècle, mais nous n'en possédons qu'une rédaction plus récente, antérieure pourtant à l'époque féodale.

Un chûnagon se marie deux fois, d'abord avec une princesse de la maison impériale, puis, après la mort de celle-ci, avec une demoiselle noble. De sa première femme, il a une fille qui porte le titre de *Himegimi*, princesse; de la seconde deux filles appelées par courtoisie *Naka-no-kimi* et *San-no-kimi*. Pendant des années il n'ose faire venir la himegimi dans sa maison, de crainte que sa femme ne la maltraite; il la laisse chez sa nourrice; l'usage des nourrices est alors général dans les hautes classes. Plus tard, quand la nourrice meurt et que la prin-

cesse revient habiter un pavillon spécial dans le domaine de son père, elle est constamment en butte aux persécutions de sa belle-mère et ne cesse de répéter : « Malheur à l'orpheline ! » comme si son père n'avait aucune autorité dans la maison.

Un shôshô, fils d'un udaijin, entend louer l'esprit et la beauté de la princesse ; il s'éprend d'elle sans l'avoir vue et lui envoie des déclarations en vers ; cette cour faite aux jeunes filles pour le bon ou le mauvais motif se retrouve dans tous les romans de cette époque. La belle-mère découvre l'intrigue, soudoie le messenger et donne au shôshô un rendez-vous où sa fille San-no-kimi se substitue à la princesse. Il s'agit donc ici d'un mariage accompli sans aucune cérémonie par la simple consommation physique ; d'ailleurs le shôshô laisse sa femme dans la maison de son beau-père et plus tard il l'abandonnera sans même lui notifier le divorce.

En effet, apprenant bientôt qu'on l'a trompé, il cherche à voir la princesse, y réussit et tombe amoureux d'elle ; le soir quand il va chez sa femme, le matin quand il en sort, il frappe à l'écran de la princesse et remet des billets doux à la servante, qui les transmet à sa maîtresse en lui reprochant de se montrer cruelle.

La himegimi doit être présentée à la cour ; elle deviendra l'une des épouses de l'empereur ; jalouse, sa belle-mère raconte au chûnagon que la himegimi est la maîtresse d'un moine. Il le croit, mais se contente de dire que sa fille ne peut plus appartenir au harem impérial et devra épouser un haut dignitaire. La belle-mère tente alors de livrer la princesse à

un vieillard dépravé qui la prendra de force et fera d'elle sa femme, mais celle-ci s'enfuit avec sa servante chez la nourrice de sa mère, qui est religieuse à Sumiyoshi. Le shôshô l'y rejoint et la supplie de lui céder, elle voudrait résister, la religieuse lui persuade que ce serait pécher. Le shôshô l'épouse en la faisant passer pour une fille du peuple et c'est seulement après des années qu'il la fait connaître comme la himegimi, fille du chûnagon. De sa première femme il n'est plus question.

V

Après les réformes du septième siècle, comme aux temps anciens, tous les actes de la vie de famille continuèrent d'être accompagnés de cérémonies religieuses, mais les pratiques des Chinois se mêlèrent dès lors à celles du shintô.

Avec le progrès de la civilisation, la coutume d'enfermer les femmes grosses avait disparu, cependant les grands construisaient une maison spéciale pour la femme enceinte, et cette coutume se maintint jusqu'à la Révolution de 1868. Les femmes du peuple allaient accoucher dans la maison de leurs parents.

Pendant qu'on lavait le nouveau-né, l'on faisait résonner les cordes d'un arc pour chasser les mauvais esprits; cette habitude a persisté pendant toute l'époque féodale. La sage-femme et le nouveau-né

ne devaient porter que du blanc pendant une centaine de jours. Près du nouveau-né l'on plaçait une poupée dite *fille du ciel* (*amagatsu*) qui se chargeait de tous les maux de l'enfant; il n'est plus fait mention de cet usage après le seizième siècle.

Les principales dates de l'enfance étaient fêtées solennellement. Les jeunes filles recevaient à six ans, les garçons à sept ans le *hakama* ou pantalon de cérémonie; pour les princes le *hakamagi* avait lieu à trois ans, comme c'est le cas dans le *Genji*. Le *hakamagi* se célèbre encore, mais il n'a pour les jeunes filles qu'un caractère symbolique, car depuis des siècles les femmes ne portent plus le *hakama*.

A quinze ans se plaçait le *gembuku*, où le garçon peignait ses cheveux en haut comme un homme et se rasait le devant de la tête; on lui mettait le *kammuri* et l'*eboshi*, deux coiffures que nous décrirons plus loin. C'est à l'occasion du *gembuku* que le jeune homme recevait et reçoit encore son véritable prénom, qui remplace le prénom porté dans l'enfance. Chez les nobles ce nom était désigné par le terme d'*eboshi-na* parce qu'ils le prenaient en même temps que l'*eboshi*.

Voici la description que donne du *gembuku* un roman de la fin du dixième siècle (*Genji Monogatari : I, Kiritsubo*).

Quand le prince Gen, que pour sa beauté l'on appelait le radieux prince Gen (*Hikaru Genji no Kimi*), eut atteint l'âge de douze ans, l'on célébra le *gembuku* avec une grande magnificence. Les officiers de la maison impériale organisèrent les fêtes les plus variées. Le trône fut élevé dans le pavillon oriental du Seiriôden, où habite

l'empereur; en face du trône on plaça des sièges pour le prince et le sadaijin, qui, comme maître de la cérémonie, devait se charger de lui remettre le kammuri. Vers dix heures du matin Genji parut; sa robe, sa coiffure d'enfant lui seyaient si bien qu'on se prit à regretter qu'il dût les abandonner; l'ôkura-kiô Kurabito s'évanouit presque d'émotion en lui arrangeant les cheveux, tandis que l'empereur songeait : « Pourquoi la mère n'est-elle pas là pour voir son enfant » ? Après avoir reçu le kammuri, le prince se retira dans sa garde-robe et revêtit les habits virils, puis redescendu dans la cour, il dansa un pas harmonieusement rythmé pour témoigner sa reconnaissance à l'empereur. Son adresse et sa grâce excitèrent l'admiration générale; sa beauté, pour laquelle on redoutait l'effet des vêtements virils, en parut réhaussée au contraire et l'empereur ne put résister à la force des vieux souvenirs.

VI

Pour terminer cette étude de la famille japonaise dans la période qui suivit les réformes, il convient de donner quelques indications sur le système d'éducation alors employé.

Les jeunes gens des hautes classes apprenaient à danser, à monter à cheval et s'exerçaient au maniement des armes; ils étudiaient les *classiques* chinois et la poésie sous la direction de lettrés, le canon bouddhiste sous la direction de religieux; ils écrivaient le japonais et le chinois. Dans le peuple les enfants se formaient de bonne heure au métier de

leur père; ce qu'ils pouvaient avoir de culture, ils le devaient aux écoles des monastères bouddhistes.

Dans l'éducation des Japonais comme dans celle des Chinois, les *Rites* tiennent une place prépondérante, mais la politesse des Japonais est à la fois plus aimable et plus compliquée que la politesse solennelle des Chinois.

Voici quelques passages du *Dôji-kiô*, le manuel enfantin du neuvième siècle déjà cité plus haut.

Si tu es assis en présence d'un supérieur, tu ne te lèveras pas brusquement; si tu le rencontres dans la rue, tu plieras le genou, puis tu passeras.

S'il t'adresse la parole, tu l'écouteras avec déférence, tourné vers lui, les mains croisées sur la poitrine, respectueusement et sans regarder à droite ou à gauche.

Dans une foule ne parle pas sans discernement. Va-t'en dès que tu n'as plus rien à faire. Pour rien au monde ne sois de mauvaise foi envers un ami, garde toujours la parole donnée.

Homme riche en paroles, homme pauvre en actions : tel un vieux chien qui aboie après ses compagnons. Homme paresseux, homme toujours affamé : tel un singe fatigué, mais gourmand de fruits.

L'homme hardi court au-devant du péril : tel l'insecte qui vole dans la flamme. L'homme simple ne se trompe pas : tel l'oiseau qui prend ses ébats dans un bois printanier.

La bouche est la porte du malheur, la langue en est la racine; si un homme avait deux nez et pas de bouche, il vivrait heureux jusqu'à la fin de ses jours.

Lorsque tu entres dans un village, fais comme on fait dans ce village; lorsque tu rencontres une coutume, prends garde d'observer cette coutume.

Les dieux punissent les insensés, non pas pour les tuer, mais pour les châtier; le maître corrige corporellement son disciple, non parce qu'il le hait, mais parce qu'il veut l'amender.

Un riche qui a beaucoup de désirs est pauvre; un pauvre que tout contente est riche.

Celui qui apprend sans faire attention est comme un ivrogne qui murmure en dormant; celui qui lit cent manuscrits, mais ne les lit qu'une fois, est comme un homme qui court au marché sans argent.

Ch'e Yin (*Sha in*) aimait tant à travailler la nuit qu'il recueillait des lucioles pour s'éclairer... I Kwan (*Gei Kan*) portait son livre en labourant.

.

Ce recueil de sentences et tant d'autres composés sur le même modèle furent pendant des siècles les seuls manuels d'éducation au Japon; les livres récents ne les ont pas fait disparaître. Si l'on s'étonne que des ouvrages écrits sans méthode aient pu exercer pareille influence, il faut les comparer non plus à nos traités modernes, mais aux traités employés autrefois dans nos écoles : l'enseignement systématique, qui seul peut satisfaire des esprits formés, répugne aux esprits simples des peuples incultes. Si l'on s'étonne aussi de la place prépondérante faite aux *Rites*, il faut se rappeler la force que ces Rites ont donnée au caractère chinois et au caractère japonais : sans les *Rites*, Chinois et Japonais n'auraient pas cette maîtrise d'eux-mêmes, ce sang-froid, cette puissance de dissimulation, qui font d'eux de si habiles diplomates et qui font aussi des Japonais de si admirables soldats.

B. — LA CONDITION DE LA FEMME

I

Pour achever ce tableau du Japon à l'époque qui suivit les réformes et compléter ces indications générales sur la société japonaise telle que l'a faite le confucianisme, il reste à étudier la condition de la femme.

Ceux-là mêmes qui haïssent tout du Japon ont dû reconnaître le charme de ses femmes comme celui de sa nature et de son art.

Jeune, la Japonaise est souvent jolie et toujours gracieuse, mais son éclat se fane vite et, tandis que la vieillesse fait aux hommes un masque énergique et fin, elle flétrit les visages féminins sans leur rien donner en retour de la beauté perdue.

Les Japonaises sont petites; la moyenne de leur taille est de 1 m. 49; elles ont toutes une jolie nuque, de longs cheveux abondants et les yeux d'un grand éclat.

Elles présentent des types variés. Deux prévalent pourtant.

La femme du peuple est bien faite, mais petite et lourde, avec la taille épaisse et trop courte; elle a les hanches fortes, la poitrine haute et développée, les seins ronds et fermes; la peau du visage sombre, celle du corps légèrement colorée; les jointures grossières, surtout celles des poignets; la tête et le visage carrés, les pommettes saillantes, le nez

retroussé aux narines évasées, plat et presque sans cartilage dans le haut; les cheveux très noirs, un peu rudes; les yeux le plus souvent droits ou presque, de grands yeux noirs éclatants de santé, de gaieté, d'humeur serviable et bon enfant.

La dame noble, dont nous retrouvons les traits exagérés sur les peintures et les bibelots, est plus grande, mince et délicate avec le cou long, les épaules tombantes, une nuque pleine et fine tout ensemble, la plus gracieuse qui soit au monde, les bras ronds, de jolies mains aux doigts fuselés, la taille longue mais moins fine que celle des Européennes, les hanches effacées, la poitrine basse avec les seins pointus et légèrement tombants; les Japonais admirent beaucoup cette forme qu'ils tiennent pour un signe d'aristocratie. Le teint est pâle, la peau du corps très délicate et d'une grande blancheur. Les cheveux sont souples, moins foncés que ceux des femmes du peuple, souvent même presque bruns. La tête est petite et du type dolichocéphale, le front haut, le visage très ovale, le nez fin, allongé, bien attaché, légèrement aquilin, la bouche un peu grande avec de jolies dents et des lèvres bien dessinées. Les yeux rapprochés du nez ont la forme de l'amande : ils sont légèrement obliques sous la paupière un peu bridée, noirs ou bruns d'une teinte très fine avec un charmant regard.

Le costume des Japonaises a changé souvent; c'est en traitant des mœurs de chaque époque que j'en parlerai en détail. Il suffira ici d'en donner les grandes lignes. La coiffure est si compliquée qu'on ne peut la défaire tous les jours; aussi les femmes

dorment-elles la nuque posée sur un escabeau convexe. Les dents sont laquées de noir; cette coutume, qui surprend d'abord, produit par la suite un effet assez agréable; les femmes mariées se rasent les sourcils; autrefois elles s'en peignaient d'autres un peu plus haut, et comme elles se coupaient les cheveux du front, elles rendaient ainsi leur visage plus ovale. Le cou, les épaules et le visage sont maquillés de blanc, les pommettes fardées. La longue robe à larges manches découvre la nuque et même une partie des seins; la grande ceinture formant par derrière une sorte de coussin carré cache complètement la taille. Les chaussettes séparent le pouce des autres orteils; l'usage de hautes socques de bois rend la démarche des Japonaises hésitante et les force à se pencher en avant.



Au moral, la Japonaise est douce et gaie, d'humeur facile, discrète, presque timide. Rien ne saurait dire sa tendre soumission à son mari, son dévouement à ses parents, puis à ses beaux-parents, son affection pour ses enfants.

Ses manières sont réservées. Autrefois les mœurs étaient si faciles qu'hommes et femmes se baignaient dans les mêmes piscines et que souvent les hommes se montraient nus (1); cependant si les

(1) Je citerai ici une anecdote personnelle. C'était il y a quelques années. Dans un compartiment de chemin de fer entre Kôbe et Ôsaka monte un Japonais très correctement habillé

conventions de la pudeur étaient oubliées, la pudeur elle-même n'avait pas à en souffrir. Chaste le plus souvent, la Japonaise est cependant passionnée; chez elle la douceur n'exclut pas l'énergie; fière toujours, elle est le plus souvent obstinée; son humeur rêveuse n'empêche pas qu'elle ne soit pratique, économe, entendue dans les affaires. Au Japon, l'on prétend que les hommes ont plusieurs âmes et les femmes une seule, mais c'est une âme de paix, d'affection et de bon sens, dont la douce persévérance corrige ce que les âmes des Japonais auraient de violent, de versatile et même de sanguinaire.

II

Dans le Japon antérieur à l'introduction de la civilisation continentale, la femme était regardée comme inférieure à l'homme.

Pour expliquer la création spéciale du Japon, le *Kojiki* nous raconte qu'Izanagi et Izanami descendirent sur l'île « agglomérée » : chacun d'eux ayant décrit la forme et les différents organes de son corps avec une précision digne de cet âge divin, ils réso-

à l'européenne : bombe de feutre, chaussettes et bottines, long ulster. Tout à coup, incommodé de la chaleur, il déboutonne son ulster. Et le voici tout nu,

... Mais nu comme la main,
Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église.

lurent de s'unir à l'endroit où ils se rencontreraient après avoir contourné la colonne qui supporte le ciel. Izanagi prend donc la gauche (au Japon, la gauche est tenue pour la place d'honneur), Izanami prend la droite, et voilà qu'à mi-chemin, ravie de revoir son époux, elle s'écrie : « O jeune homme beau et digne d'amour ! » Aussitôt Izanagi de répondre : « Il est messéant pour une femme de parler la première. »

Cependant l'infériorité de la femme était plutôt théorique que réelle, comme le prouvent de nombreuses coutumes rappelant le matriarcat et l'accession au trône de plusieurs impératrices.

*
* *

La diffusion du confucianisme changea la situation de la femme ; il importe donc de montrer comment les Chinois traitèrent la femme aux diverses périodes de leur histoire.

A l'époque légendaire qui précède l'invasion des Cheu, les femmes auraient été confondues avec les serviteurs et les troupeaux dans le patrimoine du chef. Aussi longtemps après étaient-elles encore méprisées. Voici des vers du *Shi King* : le poète, s'adressant au roi, lui souhaite toutes les prospérités et conclut en disant :

Le maître aura des fils. On les bercera doucement : ils porteront la robe et le sceptre ; leurs cris d'enfant seront des ordres. Un jour l'un sera roi ; les autres seront nos princes. — Le maître aura des filles. Elles dormiront sur la terre, joueront avec des briques. Leur devoir sera

de n'être ni bonnes ni mauvaises, de ne jamais causer d'ennui à leur père, de préparer ses repas et de faire une liqueur avec l'orge fermentée. (II, 4, V, 8 et 9).

Mais quand ces vers furent composés, le mépris où l'on tenait la femme se manifestait surtout en paroles. La prépondérance des rois Cheu d'origine ouralo-altaïque avait relevé la situation de la femme, qui occupe un rang considérable chez les peuples de l'Asie Centrale. L'idée de la famille s'étant précisée, l'on distinguait l'épouse des concubines. Le mariage, qui assurait la continuation des sacrifices, était devenu un acte sacré où rien n'était abandonné au hasard ni à la passion. Les devins cherchaient une jeune fille dont les horoscopes s'accordassent avec ceux du jeune homme; une entremetteuse se chargeait de la demande. Et la poésie n'avait qu'un rêve, l'épouse idéale. Nous trouvons dans le livre des *Odes* :

Écoutez. Qu'est ce bruit? Le cri de l'orfraie dans l'ilot de la rivière. Il se réjouit sur son nid. Puis-je l'entendre sans penser à la jeune fille modeste et vertueuse, qui deviendra la digne compagne de mon prince? — Regardez et dites-moi ce qui remue sur les eaux. Ce sont les roseaux rejetés de droite et de gauche par la violence du courant. Puis-je les voir sans penser au mal que se donna mon maître pour trouver une pareille compagne? Jour et nuit, la fièvre l'empêchait de dormir. Où donc se cachait l'épouse qu'il apercevait en rêve et ne pouvait découvrir? (*Shi-King*, I. I. 1,2)

Et voici que l'épouse répond à ses admirateurs dans le même livre des *Odes* :

Douce scène. Les dolichos au feuillage luxuriant

s'étendaient au loin jusque dans les profondeurs de la vallée. Les loriots volaient, puis venaient s'abattre par bandes sur les buissons; leurs chants remplissaient la campagne. — J'ai coupé le dolicho, je l'ai fait bouillir. Ses fibres seront mon vêtement; je ne rougirai point de ces modestes habits. Les dolichos au feuillage luxuriant s'étendaient au loin jusque dans les profondeurs de la vallée. (*Shi King*, I. 1. I. 1, 2).

A l'épouse les Chinois opposent la courtisane. D'abord, elle apparaît dans la légende comme un démon revêtu d'une apparence humaine. Rien ne peindrait les malheurs que causent les favorites impériales : des palais immenses construits par des esclaves affamés et battus, des étangs remplis de vin que bordent des montagnes de victuailles, les ministres vertueux enfermés dans des colonnes de bronze rougies au feu; de robustes paysannes marchent-elles pieds nus sur la glace, on coupe leurs jambes pour découvrir leur moelle. Plus tard, nous voyons de jolies boudeuses qui déchirent des pièces de soie ou font sans raison flamber les torches d'alarme : les chefs des clans accourent, et la favorite les renvoie en riant. Quand les mœurs s'affinent, la courtisane devient polie et lettrée, comme cette Si Shi (*Sei Shi*) que les poètes ne se lasseront pas de chanter.

Depuis vingt ans la guerre ravage Wu (*Go*) et Yuch (*Etsu*), deux royaumes situés au sud du Yang Tse. Yuch succombe, mais son ministre Fan Li (*Han Rei*) trouve un jour Si Shi, qui lave de la soie dans la rivière. Si grande est la beauté de la jeune fille que, pris de honte, les poissons se cachent sous

l'eau et les oiseaux s'envolent dans le ciel. Fan Li l'emmène dans le palais, lui apprend les rites, la musique et la danse, puis il l'offre à Wu en présent. Si Shi a vite fait de gaspiller le trésor, d'exiler ministres et généraux, de débaucher le peuple et l'armée. Wu vaincu, elle se flatte de séduire le roi de Yueh. Une nuit, Fan la conduit en bateau sur le joli lac de Su Cheu (*So shû*). La lune et les étoiles brillent dans l'eau tranquille entre les fleurs blanches des nénuphars. Près de sa gracieuse image l'enfant voit la grande ombre du guerrier, qui rame d'un geste régulier. Jamais Si ne reviendra, mais longtemps les pêcheurs entendront son fantôme pleurer dans les roseaux. (Cinquième siècle av. J.-C.)

Sous l'influence du confucianisme la situation de la femme s'amointrit; dès lors on la considéra comme un être inférieur dont la bonté est inutile et l'intelligence dangereuse.

Voici le résumé de l'enseignement de Confucius sur la matière d'après les *Dictons familiaux* (1).

L'homme, dit-il, est le représentant du ciel, il est supérieur à tout. La femme obéit aux instructions de l'homme et l'aide à mettre ses principes en pratique. C'est pourquoi la femme ne décidera rien par elle-même. Elle est soumise à la règle des trois obéissances : jeune, qu'elle obéisse à son père et à son frère aîné; mariée, qu'elle obéisse à son mari; veuve, qu'elle obéisse à son fils! Elle ne doit pas se marier deux fois.

(1) Dans sa forme actuelle ce livre ne semble pas antérieur au troisième siècle de l'ère moderne.

Aucune instruction, aucun ordre ne doit venir du harem. La femme n'a rien à faire qu'à préparer la boisson et la nourriture et à les servir. Passé le seuil de son appartement, elle ne doit jamais faire parler d'elle ni en mal, ni même en bien... Jamais elle n'agira de son propre mouvement, ou ne se décidera sur ses propres réflexions. Il est cinq sortes de femmes que l'on n'a pas le droit d'épouser : la fille d'une maison rebelle, la fille d'une maison dissolue, la fille d'une maison qui a produit plus d'une génération de criminels, la fille d'une maison de lépreux, une fille qui a perdu son père et son frère aîné (cette dernière est censée ignorer ce qu'est l'obéissance).

Le sonnet suivant d'une concubine impériale montre bien la résignation des femmes chinoises. Délaissée après quelques mois de faveur, elle n'a conservé qu'un souvenir de son bonheur, c'est un éventail :

Une soie blanche comme la neige, la forme de la lune. Cet éventail rappelle mon amour. Nous sommes en été. Quel aimable présent ! toujours près de mon maître ; sans lui, pas de sommeil. Mais l'automne vient, les jours gris, la gelée : dans un coin l'éventail ! — Et moi, aimée autrefois, oubliée aujourd'hui (je suis l'éventail de l'automne) (1).



Religion de moines faisant vœu de continence, le bouddhisme s'exprime sur la femme plus durement encore que le confucianisme.

(1) De la favorite PAN CHIEH YU (premier siècle av. J. C.) trad. dans GILES, *Gems of Ch. Lit.*

Quand il contemple ses femmes endormies, le futur buddha s'écrie :

Au milieu des êtres vivants, la femme est comme un monstre d'impureté, ce sont les vêtements, les bijoux des femmes qui trompent les hommes et les enjôlent. A les contempler demi-nues et endormies mon cœur se soulève de dégoût. (*Buddhacarita.*)

Voici d'autres passages tirés des Livres saints :

Tant que l'homme aime la femme, il n'est pas sevré du mal; ainsi le veau qui tette ne peut quitter sa mère. (*Dhammapada.*)

Sur l'échafaudage des os il y a de la chair vivifiée par le sang. C'est là le temple de l'orgueil, du mensonge, de la vieillesse et de la mort (*Ibid.*)

Ceux qui s'aiment ne se disent rien que des mensonges. L'homme qui trompe ainsi la femme se rend indigne qu'elle le regarde. La femme qui trompe ainsi l'homme se rend indigne qu'il la regarde. (*Ibid.*)

III

Cette double influence du confucianisme et du bouddhisme fut profonde au Japon; cependant la position sociale de la femme n'y fut jamais aussi basse qu'en Chine et dans l'Inde. La bonne humeur naturelle des Japonais suffit toujours à tempérer ce que leurs préceptes pouvaient avoir de trop austère.

Nous allons montrer la condition de la Japonaise dans ses divers états et aux époques successives de son existence.

Au Japon comme dans tous les pays, surtout les pays d'Asie où le premier devoir est de conserver le culte des ancêtres, la naissance des filles est mal accueillie. Cependant l'enfance de la Japonaise est heureuse : ses parents la gâtent, ses frères ne la taquent pas, on la pare de robes magnifiques et de grands obi brodés, c'est en son honneur qu'on célèbre la fête des poupées. Elle rend tendresse pour tendresse et dévouement pour dévouement ; ce sont surtout des noms de femmes que l'on trouve gravés sur les monuments qui commémorent les beaux exemples de piété filiale. Au Japon les fillettes font tout le service de la maison : lavant, balayant, allant au marché, gardant leurs petits frères ou leurs petites sœurs, les portant même attachés sur le dos et riant quand elles fléchissent sous le poids trop lourd.

*
* *

La Japonaise se marie de bonne heure : du huitième au onzième siècle c'était à treize ans, le consentement des parents n'était pas nécessaire pour la validité du mariage, comme nous le voyons dans le *Sumiyoshi Monogatari* et dans d'autres romans ; mais plus tard la coutume chinoise prévalut, tous les mariages furent arrangés par les entremetteurs ; depuis trois siècles les jeunes filles ne se marient

plus avant dix-sept ans, souvent même c'est à vingt ans. Le Code actuel leur permet de se marier à quinze ans; cette disposition est empruntée à la loi française.

Le premier devoir de la femme est d'être la servante docile de son mari.

Tel était le cas dans le Japon primitif, mais l'adoption du confucianisme augmenta encore la subjection de l'épouse. Cette subjection ne lui pèse pas, elle est heureuse de servir son mari, de se tenir debout derrière lui quand il mange et de lui présenter les plats. D'ailleurs les vers suivants, qui sont du huitième siècle, montrent que l'autorité du mari n'est pas forcément égoïste ou brutale.

Deux époux suivent à pied une route un peu rude.

LA FEMME. — Les maris des autres femmes vont fièrement à cheval; c'est à pied que mon pauvre homme doit grimper la montagne, à pied qu'il doit la descendre. De chagrin, de dépit j'ai les yeux pleins de larmes. Pour l'aider, je ferais volontiers un sacrifice. — Ce miroir, ce voile, présents d'adieu de ma mère, tiens, prends-les, achète un cheval.

LE MARI. — Je serais à cheval, moi, tandis que ma femme irait à pied. Non, marchons de compagnie et causons (*Manyôshu* 13) (1).

*
* *

Si d'obéir à son mari est pour la Japonaise un

(1) Cf. la trad. all. du Dr FLORENZ dans *Dichtergrüsse*.

honneur et une joie, c'est pour elle une souffrance, la plus dure peut-être, que de supporter la présence des épousés de second rang; la loi les met au-dessous d'elle, mais dans une maison y a-t-il d'autre loi que la volonté du maître et celui-ci ne cédera-t-il pas aux caprices de l'épouse préférée?

Le théâtre chinois nous peint sous les couleurs les plus sombres l'union conjugale, telle que la comprend le confucianisme. Voici le sujet de la *Chanteuse*, un drame du quatorzième siècle. Amoureux d'une courtisane, un banquier veut la prendre pour concubine. Sa femme lui rappelle leurs premières amours; elle fut toujours patiente et douce, même quand on la dépouillait de ses bijoux pour une autre. Qu'importe! elle doit promettre de bien accueillir sa nouvelle compagne, de lui rendre le salut et de la conduire dans les appartements réservés. Mais, devant le mari souriant, la courtisane lui reproche un visage ridé, des mains devenues rugueuses à le servir; la pauvre femme s'empporte, cherche à se contenir, étouffe et tombe morte.

Dans la *Joueuse de luth* du quinzième siècle, Tsai quitte ses parents et Chao sa femme pour se rendre à Pe King et s'y présenter au doctorat. Il est reçu le premier; un ministre lui fait offrir la main de sa fille avec une charge de cour. D'abord le jeune homme proteste, puis il cède et se marie. Cependant Chao soigne ses beaux-parents tombés dans la misère: morts, ses mains creuseront leurs fosses, le prix de ses cheveux payera leurs cercueils. De-

venue joueuse de luth, Chao visite la capitale dans l'espoir d'y retrouver Tsai. Un hasard lui apprend la trahison; déguisée en religieuse, elle frappe à la porte de sa rivale; celle-ci lui propose une place de servante. Volontiers Chao consentirait, mais elle a perdu son mari; son premier devoir est de le chercher. Émue par le récit que Chao fait de ses malheurs, la fille du ministre raconte aussi les siens : — « Son maître est toujours triste. — Pourquoi? — Le sort de ses parents l'inquiète. — N'avait-il pas une femme? — Oui, mais sans doute sa femme ne vous ressemblait pas, puisqu'il a pu l'abandonner. — C'est moi qui suis sa femme. » Aussitôt la fille du ministre tombe aux pieds de la mendicante : — « Pardon, pardon des malheurs qu'involontairement je vous ai causés; reprenez votre place au foyer; je suis la seconde épouse, jamais je ne réclamerai le premier rang auquel ma naissance me donne droit (1). »

L'histoire et la fiction japonaise connaissent peu de ces conflits tragiques. Cependant avec l'institution légale du concubinat la femme japonaise ne peut obtenir dans la famille sa place légitime. Puis, si l'épouse n'a pas de fils, le fils d'une *mekake* recevra le rang d'héritier. Laquelle sera dès lors la plus à plaindre de l'épouse stérile qui devra regarder le fils de sa rivale comme son enfant, ou de la concubine qui verra son fils la traiter comme une étrangère et donner le nom de mère à une autre femme?

(1) Conf. les trad. franç. de ces deux drames par BAZIN.

*
* *

La Japonaise mariée a d'autres peines : elle n'est plus considérée comme la fille de ses parents, mais comme la fille de ses beaux-parents. Et souvent sa belle-mère la gourmande, lui impose les plus pénibles services ; quelquefois même elle la hait. Malheur à celle qui se récrie : son manque de piété filiale serait un crime. Plus d'un Japonais a dû répudier une épouse aimée que sa mère trouvait trop peu docile ou trop peu empressée.

Il semblerait cependant que les Européens ont exagéré les malheurs de l'épouse au Japon. Si certains sont dus à la constitution particulière de la société confucianiste, d'autres ont cette cause unique : la famille japonaise est une famille d'ancien régime ; bien des reproches qu'on lui adresse auraient pu s'appliquer aux familles françaises du dix-septième ou même du dix-huitième siècle et les Japonais blâment à leur tour — est-ce sans aucun droit ? — le manque d'union des maisons européennes, où les parents leur semblent insoucians et les enfants peu respectueux.

Autrefois la vie même de la femme semblait finie à la mort de son mari ; elle rasait ses cheveux en signe de deuil. Beaucoup de veuves prenaient le voile dans un couvent ; on appelait *zenni* les femmes des nobles qui se vouaient à la retraite en faisant parti d'un ordre ou d'un tiers ordre bouddhiste.

Dans les familles nobles une touchante coutume

persiste encore, bien que les exemples en deviennent rares. Près de l'*ihai* de son mari, où le *kaimiô*, le nom posthume, est gravé en lettres d'or, la veuve fait placer son propre *ihai* avec son propre *kaimiô*; les lettres du *kaimiô* sont d'or, sauf la première, qui est rouge; cette seule lettre rouge est comme un serment de ne jamais rompre le veuvage. Le double de ces *ihai* est placé dans un temple pour que nul n'ignore le serment. Désormais la femme ne sera plus appelée par son nom de femme vivante, mais par les premières syllabes de son *kaimiô*, de son nom de morte.



Épouse soumise, la Japonaise est aussi une mère tendre et dévouée.

Les vers suivants montrent l'affection passionnée des Japonaises pour leurs enfants; ils sont d'une grande dame du huitième siècle qui les adressait à sa fille absente.

Sans doute le dieu de la mer se plaît à l'éclat des pierres précieuses qui dans les profondeurs sombres des vagues s'amoncellent, s'amoncellent.

Qu'est son amour près de mon amour? qu'est tout amour près de mon amour? Ma fille est loin, je la revois en rêve — mais rien qu'en rêve, hélas! et tous les plaisirs de cette vie ne sont plus des plaisirs pour moi; je pleure, je ne fais rien que pleurer.

Tu as suivi ton mari dans les déserts de Koshi, ma fille, mais ton visage, je le revois toujours, ton doux visage aux sourcils recourbés.

Et l'âge vient, l'âge épuisant. Avant ton retour, ta maman peut-être sera dans le tombeau (1). (*Man.* 19.)

L'affection de la Japonaise pour ses fils est aussi tendre, mais plus respectueuse, surtout si elle est veuve et qu'il s'agisse du fils aîné, le chef de la famille. Jusque dans ces derniers temps, la veuve devait obéissance à son fils aîné, quel que fût l'âge de ce fils; le code actuel lui donne en certains cas le rang de chef de maison, mais la coutume est plus forte que la loi; jamais la veuve ne prendra aucune décision sans consulter son fils, fût-ce un enfant.

IV

Si la religion et la loi font de la Japonaise la servante, l'amour fait souvent d'elle la maîtresse.

Les Japonais sont passionnés; rares sont leurs poèmes, leurs drames, leurs romans qui n'aient pas leurs chants ou leurs récits d'amour. Chez eux la passion n'est pas seulement l'ardeur des sens; l'imagination y a toujours sa part, comme aussi le cœur. Les suicides d'amour sont fréquents; les amants se tuent ensemble pour avoir la certitude de renaître l'un auprès de l'autre dans la vie future; c'est pourquoi beaucoup, liés de la même corde, se précipitent dans les flots : le suicide d'amour porte les noms de *jōshi* et de *shinjū*.

(1) De SAKANUBE à sa fille mariée au poète Yakamochi. Cf. Dr FLORENZ : *Dichtergrüsse* et le chapitre de ce Tome sur la littérature.

Aucune langue ne possède autant de mots que le japonais pour déterminer les variétés et les phases de la passion. Amour est *ai*; avec *ai* l'on trouve beaucoup de dérivés ou de formes voisines : *onai*, *jòai*, *chòai*, *ainen*, *aijaku*; aimer se dit *aisuru*. Mais le vrai mot japonais pour amour est *itsuku-shimi*, pour aimer c'est *itsukushimu*. *Koi* a la signification habituelle d'amour sexuel; c'est le mot qu'emploient les poètes; *irogoi* (sin. jap. *rembô*) désigne plus nettement encore le désir sensuel; une intrigue amoureuse se dit *noroke* ou *irogoto*. Lascif est *kôshokuna*, *inranna* (*na* étant le signe de l'adjectif); nous avons encore désirs passionnés, *shunjô*. Dans les vieux poèmes on trouve *imo* (femme, sœur cadette) pour bien-aimée.

L'affection que le Japonais porte à la femme est ardente mais point brutale. L'histoire du Japon ne connaît ni courtisanes couronnées, ni favorites sanguinaires, et les légendes japonaises rappellent souvent les légendes de l'Europe.

Unai (1), la jeune fille aux cheveux pendants, dit une ballade, n'ose pas se décider entre ses deux poursuivants : elle se donne la mort. Plus sincère qu'elle-même, son ombre apparaît à l'amant préféré. Il la suit dans l'autre monde, mais son rival se poignarde pour les rejoindre. Tous les trois reposent dans la même tombe, la vierge entre ses deux amants; chaque nuit les rivaux se lèvent pour reprendre leur duel interrompu.

(1) Le mot *unai* qui désigne une coiffure de jeune fille est employé ici comme nom propre.

Le poète Sakimaro rappelle l'ancienne ballade et termine par ces vers : « Je m'arrête près du tombeau d'Unai, la fiancée. Ce tombeau dira son histoire aux hommes qui ne sont pas nés encore; comme ceux qui l'ont connue, ils devront aussi l'aimer. » (*Many.*)

C'est la contre-partie de la célèbre pièce de Lenau. « En vain! En vain! tu es perdue pour moi, perdue pour toujours... Mon âme est malade, incurablement malade d'un pressentiment... Celle que j'aime n'est pas encore née sur notre terre. »

L'Europe n'a rien de plus touchant que ces vers du daibu Tajihî (Nibi) :

Vous connaissez les canards sauvages; vous les avez entendus le soir crier dans les roseaux du rivage; vous les avez vus se bercer sur les flots quand se lève le matin. L'on dit que, pendant les nuits d'hiver, les pauvres oiseaux se recouvrent l'un l'autre de leurs ailes, pour empêcher le givre de se poser sur leur compagnon aimé, qu'ils secouent les pettis glaçons de leurs plumes et dorment pressés l'un contre l'autre... Mais moi... De celle que j'aimais, qu'ai-je conservé? Cette robe, qu'elle m'avait filée. Je pose ma tête sur la manche, je me blottis dans un coin de ma couche déserte. Comme le fleuve descend la pente, qu'il ne remontera plus, comme le vent souffle sans laisser de trace, ainsi des pauvres mortels : ils passent, rien ne reste d'eux. (*Man.*)

De Hitomaro :

Seul, seul — et je pourrais dormir toute cette longue, longue nuit, une nuit aussi longue que la queue ondulante du faisan cuivré sur la montagne à la large base.

Du *Manyôshû* (13) :

Dans le lointain les pics du Mikane; là toujours la

pluie, toujours la neige, toujours — je t'ai vue et mon amour dure comme la pluie toujours, comme la neige toujours.

Seul sur la montagne — malade du mal d'amour à songer, à effeuiller les rouges feuilles de l'automne.

De l'empereur Yôsei (877-84) :

Les cascades, les torrents du mont Tsukube sont devenus la calme rivière de Mina ; tel mon amour, serein enfin et profond.

De Mibu Tadamine (mort ? 965). (Ces vers sont parmi les plus beaux et les plus célèbres de la littérature japonaise.)

Depuis ce matin où son regard insensible m'a glacé comme la pâle lune de l'aube, je ne hais rien tant que le lever du jour (1).

Du chûnagon Atsutada (mort ? 943) :

Je l'ai rencontrée.... et depuis mon cœur passionné d'autrefois me semble un cœur fait d'insouciance. (*Hiak.* XLIII.)

Du *Kokinwakashû* (*natsu no uta*) :

Dans les bois le hototogisu et moi nous nous plaignons,

(1) *Ariake no tsurenaku mieshi wakare yori akatsuki bakari uki mono wa nashi.* — *Ariake no* (comme la lune), *ariake* signifie la lune vue de jour, *tsurenaku* (froid, insensible), *mieshi* (paraissant, ayant paru, passé de l'indicatif de *mieru* qui est la forme parlée (*miyuru* étant la forme écrite) de l'intransitif de *miru* voir), *wakare* (séparation), *yori* (depuis), *akatsuki* (lever du jour), *bakari* (autant), *uki* (désagréable), *mono* (chose), *wa* le signe du sujet, *nashi* (pas). (*Hiak.* XXX.)

l'un et l'autre amoureux. Lequel se plaindra le plus longtemps?

La nuit. Un cri? Le hototogisu. Lui aussi veille, pris du mal d'amour.

De Sone no Yoshitada (dixième siècle) :

Un batelier sans rames emporté par le courant de Yura... tel celui qu'emporte l'amour, hélas! vers l'inconnu (1).

Comme les Chinois, les Japonais aiment à comparer la femme à toutes les fleurs : debout, n'est-elle pas le *shakuyaku*? assise, le *botan*? *Shakuyaku* et *botan*, deux pivoines, représentent pour les Japonais la suprême beauté. Une taille souple est « une taille de saule » (*yanagi-goshi*); une démarche gracieuse fait penser au *keshiyuri*, au pavot. Et les Japonais appelleront encore *ume no hana*, fleur de prunier, la délicatesse d'un cœur virginal; *sakura no hana*, fleur de cerisier, la délicatesse d'un corps virginal, ou ils penseront à l'*himeyuri*, de tous leurs lis le plus délicat.

L'affection des Japonais pour la femme s'étend à tout ce qui lui touche. Rien peut-il l'approcher sans lui prendre un peu de son âme? Ce ne sont pas seulement ses yeux et sa bouche, qui ont une vie propre, et désirent, et regrettent avec passion; ce sont ses bijoux, ses vêtements, tout ce qu'elle a fait sien en s'y attachant. Un noble, qui surveillait

(1) Pour ces différentes poésies cf. les trad. angl. de CHAMBERLAIN, ASTON, CLAY MAC CAULEY, les trad. all. de FLORENZ et de PFIZMAIER (avec texte).

ses femmes endormies, vit leurs cheveux se changer en serpents, pour se mordre et se déchirer. Le miroir est l'âme d'une femme (*kagami onnano tamashii*.) Et l'on dira : Miroir terni, âme impure (*Kagami ga kumoru to tamashii ga kumoru*). Le miroir n'est-il pas pour les shintôïstes le symbole de la grande déesse Amaterasu et du principe féminin? pour les bouddhistes le signe de la pureté de l'âme? C'est devant son miroir que la jeune fille prend conscience de son charme grandissant et la femme âgée de l'irréremédiable décadence. Les Japonais de caractère dissimulé ont cette idée que, si l'on peut tromper les autres, l'on ne peut se mentir à soi-même quand on se regarde dans son miroir : l'éclat de la pupille, le pli de la bouche trahissent l'arrière-pensée que l'on voudrait à soi-même se cacher. Puis le miroir qui a reflété l'image devient sacré comme l'image elle-même. Et la croyance que l'image participe à la vie de l'être représenté ne se retrouve-t-elle pas dans toutes les religions? Les vieux Égyptiens croyaient qu'un homme ne mourait pas tant qu'il subsistait une de ses statues : c'est pourquoi ils en multipliaient le nombre. Les Hindous enseignent que le dieu repose dans l'idole et les Yamato eux-mêmes n'enterraient-ils pas des *tsuchi ningiô* avec le chef pour que femmes et serviteurs ainsi figurés l'accompagnassent dans la vie de l'Au-Delà? Ne retrouvons-nous pas d'ailleurs en Europe une superstition analogue à celle des Japonais : casser un miroir est de mauvais augure, l'une des personnes mourra dont l'image y fut représentée.

*
* *

L'amour des femmes n'est pas moins passionné que celui des hommes.

Voici d'abord quelques poèmes écrits par des jeunes filles.

Sur les lotus du lac de Tsurugi les perles de la rosée disparaissent en vapeur; ainsi de mon espoir. Mais soudain : « Bientôt, murmure une voix, il demandera ta main, bientôt ». (*Many*, 13.)

Ma mère me supplie de te quitter; non, plus profond que les flots du Kiyosumi est mon amour. Une pensée fait toute ma vie : te revoir, me donner. (*Ibid.*)

L'année est venue, l'année est passée. Voici le printemps : point de nouvelles de mon amour; l'air au loin retentit de mes plaintes.

Les vers à soie de ma mère se sont emprisonnés dans leurs sombres cocons; emprisonnée aussi, je reste assise tout le jour à pleurer : personne à qui confier mon chagrin.

Tel le pin, le *matsu*, je peine (*matsu wa*), cependant que tombent les ombres de la nuit; mes longues manches pâles comme la neige sont tout humides de mes larmes (1). (*Ibid.*, 13.)

Les vers suivants diront la passion de l'épouse
De la femme de Hitomaro (*Manyôshû*).

Dans la maison de mon maître sur la route monta-

(1) Cette pièce a été souvent traduite, entre autres par M. CHAMBERLAIN (*Classical poetry*, p. 55), et Dr FLORENZ (*Dichtergrüsse*, p. 20).

gneuse jamais, jamais je n'oublierai tant qu'il me restera un souffle de vie (1).

De Chiyo (dix-huitième siècle) sur la mort de son mari.

En me couchant, en m'éveillant, que mon moustiquaire semble large à présent!

Et ces *uta* diront la passion de la maîtresse.

D'Ukon (*Hiak*, xxxviii).

Oubliée — mais qu'importe ma douleur! ce qui importe, c'est son serment violé.

D'Izumi Shikibu (onzième siècle). (*Id.*, lvi.)

Bientôt je mourrai — je mourrai avec ton souvenir — Dans l'Au-Delà ne pourrai-je le revoir au moins une fois?

De la même (tirée de son *Nikki*, son journal).

L'amour — le monde dira que c'est chose commune; mais moi je dirai que mon cœur de ce matin n'a pas encore eu son pareil (*kesano kokorowa tagui dani nashi*) (2).

De Sagami en 1051 (*Hiak.*, lxxv).

Encore que mes manches soient toujours mouillées de mes larmes — mes larmes de douleur, mes larmes de haine — le bruit de mon amour me couvre d'opprobre — oh! malheureuse!

De la dame dite Yû-giri-no ama (la nonne des brouillards du soir) (douzième siècle).

Penser (à son malheur). Mais chaque pensée avec qui

(1) Cf. PFIZMAIER (12).

(2) PFIZMAIER, *Izumi-Shikibu-no Nikki*, p. 10. Il traduit *kokoro* par *Bedanke*; cœur pour *kokoro* n'est-il pas plus poétique?

l'on joue, chaque pensée que l'on broie, chaque pensée que l'on grossit est une tristesse de plus (1).

Il n'est peut-être pas de femme japonaise, même dans le peuple, qui n'ait composé ou du moins tenté de composer quelques vers d'amour.

*
* *

Malgré l'ardeur de leur passion, les Japonais restent toujours polis et réservés; rarement ils se pressent les mains et s'ils s'embrassent jamais, c'est dans le plus grand secret : y faire allusion semblerait une honte. La littérature japonaise tout entière ne connaît qu'une mention d'un baiser, c'est dans une lettre de Hideyoshi, un célèbre aventurier du seizième siècle, et Hideyoshi était un homme du peuple, et la lettre est adressée à son jeune fils. Le terme employé est *kuchisuu* (sucer avec la bouche); les auteurs japonais qui ont cité cette lettre ont cru devoir expliquer ce qu'était un baiser.

V

La passion qu'ont inspirée et ressentie les Japonaises suffirait à témoigner de leur énergie, de leur intelligence et de leur culture.

(1) Conf. la traduction quelque peu différente de PEIZMAIER dans *Sammlungen der Häuser*, p. 69.

Il est un domaine d'abord où elles ont régné presque en maîtresses : c'est celui de la musique, des arts et de la littérature légère. Chez tous les peuples orientaux l'amour n'a point recherché les femmes qui à la beauté ne savaient allier les grâces de l'esprit et du caractère.

Dans l'Inde et en Chine les femmes les plus célèbres furent des courtisanes : plusieurs pièces célèbres du théâtre chinois sont l'œuvre de courtisanes. Le Japon eut aussi, et dès l'époque des mikado absolus, ses grandes courtisanes; nous possédons du dixième siècle les mémoires d'une célèbre hétaïre, dite la *Demoiselle de Higaki*.

J'en citerai ce passage plein de mélancolie :

C'était l'heure où elle devait elle-même puiser de l'eau; aussi sortit-elle, le seau dans la main. Le gouverneur vint à passer. Il regarda étonné. Les gens lui crièrent : « C'est la célèbre Higaki ». Elle voulut alors se cacher. Mais où abriter sa honte? force lui fut bien de déposer le seau sur la rive. Le vice-roi dit : « Comment en êtes-vous venue là? O douleur! Elle se sentit malheureuse : « Vieille, tout à fait vieille, les cheveux blancs comme le fleuve Shira! C'est là qu'on en est venue. » Lui alors, sans bouger : « Quand éclate la plainte du cerf, de quelle pourpre le mont n'est-il point paré(1)? »

Mais tandis que dans l'Inde la courtisane a pu seule cultiver son esprit, en Chine et au Japon la femme légitime joue du luth, brode, peint des fleurs, des oiseaux, des paysages, et compose des vers et des romans.

(1) Cf. la trad. all. de PFIZMAIER avec texte dans *Sammlungen der Häuser*, p. 49.

Les romans qui décrivent la vie privée des Chinois sont sans doute postérieurs de plusieurs siècles à l'âge des T'ang. Mais, puisque dans ce chapitre c'est d'une manière générale qu'il est parlé de la situation de la femme au Japon, aussi bien pouvons-nous examiner la condition de la femme chinoise à des époques plus récentes et citer quelques œuvres écrites du quinzième au dix-septième siècle, car l'éducation et les mœurs des Chinoises ne laissèrent pas que d'exercer sur les Japonaises une grande influence.

Dans les *Deux Cousines*, le *Pavillon d'Occident*, les *Intrigues d'une soubrette* et même les *Songes du pavillon rouge*, nous trouvons de charmantes scènes familiales : ici c'est un père intime avec sa fille, lui donnant une éducation libérale, souriant quand elle l'emporte sur lui dans l'art de versifier ou de peindre des fleurs ; là c'est un mari qui fait véritablement de sa femme la compagne de sa vie ; là encore c'est un amant passionné, vraiment passionné, regardant sa maîtresse comme un être à part, un être supérieur à lui, ce qu'on n'aurait jamais cru d'un Chinois. Auteurs dramatiques et romanciers nous content aussi de piquantes aventures comme celles d'une jeune fille qui se déguise en homme afin de trouver un mari, les intrigues et les ruses de servantes. La Chine a ses Lisettes : leur finesse s'applique à déjouer les savantes combinaisons des Rites ; en récompense elles reçoivent parfois de l'argent et parfois des coups, car aucune femme ne saurait se montrer plus délicieusement féminine, romantique et capricieuse,

et fausse, que la jeune fille de la comédie chinoise.

Mais pour comprendre quelle haute idée les Chinois se font de la femme, il faut lire la *Femme accomplie*.

Ce roman appartient aux premiers temps des Ming (1358-1628). A peine quelques actes de violence y rappellent-ils la barbarie finissante. Nous y trouvons le respect de la loi même chez les grands, la sévérité des mœurs, des caractères chevaleresques et, ce qui vaut mieux encore, de véritables caractères. Au début du roman, un favori de l'empereur enlève la fiancée d'un bachelier. Averti du crime, un censeur le dénonce au souverain, qui ordonne une enquête. On ne découvre ni la fiancée ni ses parents; le censeur est arrêté pour calomnie. Mais son fils Chung Yu va droit au yamen du ravisseur; un coup de masse d'armes fait voler la porte en éclats; les serviteurs s'enfuient; il arrête le coupable et retrouve ceux qu'on a vainement cherchés. Puis Chung Yu s'éloigne pour échapper à la vengeance de ses ennemis. Dans une ville de l'Est, il rencontre un cortège : des domestiques insolents, des porteurs pressés, une litière d'où partent les cris d'une jeune fille. La victime est Ping Sin, la *femme accomplie*. Un amoureux éconduit l'a fait saisir : on la mène au tribunal, le sous-préfet la proclamera l'épouse du ravisseur. Chung se nomme au sous-préfet, il s'emporte, il menace : Ping Sin est délivrée. Mais le jeune homme se loge dans un couvent; on soudoie le supérieur, qui lui donne du poison. Ping Sin fait évader Chung et le recueille dans sa maison; elle se garde pourtant de

visiter la chambre du malade, les espions de leurs ennemis n'eurent rien de contraire aux convenances. Enfin Chung guéri doit partir le lendemain. Deux tables sont dressées dans la grande salle; un écran les sépare; l'une reste dans l'ombre, l'autre est éclairée. Debout dans la partie sombre de la pièce, Ping Sin commande qu'on introduise Chung; il fait trois révérences devant le paravent. Ping Sin les rend avec le même souci de l'étiquette. Ils s'assoient et commencent de causer. Bientôt le vin monte à la tête du jeune homme encore faible. Sans se départir des convenances, il trahit son amour. Ping Sin l'aime aussi; mais c'est la femme accomplie : avec beaucoup de tact, elle ramène la conversation aux généralités; les deux jeunes gens, qui croient se séparer pour toujours, parlent très doctement des Sages d'autrefois, et le repas finit sans que l'on touche au paravent.

Les Japonais ne s'imaginent pas la femme sous ces traits sévères; ils la veulent plus gracieuse et plus simple, mais ils la veulent également artiste et lettrée.

Voici d'abord quelques strophes célèbres qu'ont écrites de grandes dames du neuvième et du dixième siècle.

D'Ono no Komachi (834-80) :

La couleur des fleurs a passé pendant que, en traversant le monde, j'ai regardé longuement des choses vaines. (*Hia.*, ix.)

De Murasaki Shikibu (onzième siècle), qui a

composé le plus fameux roman de la littérature japonaise (*Genji Monogatari*) :

Des hauteurs nuageuses du palais impérial une femme descend dans la lande où chante le suzu mushi; aux larmes de la rosée s'ajoute la rosée de ces larmes; aux soupirs de la brise la brise de ses soupirs.

Ces vers se trouvent dans le *Genji*.

Et voici un passage célèbre emprunté au même roman. De très jeunes gens se montrent des lettres d'amour et discutent sur les qualités des femmes.

Hélas, dit Tô-no Chûjô, je comprends tous les jours davantage combien il est difficile de découvrir la femme dont on dira : « Enfin c'est elle; je ne saurais lui trouver aucun défaut. » Sans doute il ne manque pas de jeunes filles jolies, sensibles, habiles de leur plume et de prompt repartie. Mais la plupart n'ont qu'un but, se grandir aux dépens des autres. D'autres ne bougent jamais de la maison, gardées jalousement par des parents qui les gâtent... vantées par la foule des amis qui exaltent leurs qualités et dissimulent avec soin leurs défauts : d'elles nous ne pouvons dire ni oui ni non, puisque de fait nous ne connaissons rien d'elles.

Un autre jeune homme, Sama-no-Kami, répond en ces termes :

Quelle variété dans les caractères et les dispositions des femmes! J'en sais qui, jeunes et favorisées de la nature, affectent cependant une réserve égoïste. Ecrivent-elles, c'est d'un petit ton simple, inoffensif, et cependant avec quel soin elles ont choisi toutes leurs expressions, que de mots délicats où semble se trahir leur sentiment! Nous nous éprenons d'elles; dès lors nul encouragement; à peine connaissons-nous le son

de leur voix; dès qu'on s'approche, plus rien que le souffle oppressé, les sons indistincts de la timidité. Prenez garde; c'est parmi ces timides que se trouvent les rusées artistes : eau tranquille, courant profond.

Après ces œuvres anciennes et classiques je donnerai quelques épigrammes composés par des femmes de lettres au dix-huitième siècle.

Le plus célèbre est de Kaga-no-Chiyo (1703-1775.)

Un matin elle se rend au puits. Pendant la nuit un volubilis s'est enroulé autour du seau. Y toucher ! Quel sacrilège ! Chiyo demande de l'eau à une voisine et compose ces vers :

Asagao ni
Tsurube torarete
Mōrai-mizu

Par les volubilis mon seau est volé; je demande de l'eau à ma voisine (1).

D'autres vers de Chiyo sont fréquemment cités. Tels ceux-ci :

L'aurore. Hototogisu. Hototogisu.

Mille rameaux. Une seule liane (*tsuru*) qui est leur cœur.

Sute-jo (1635-98) a laissé deux épigrammes populaires :

Quelle pitié ! les perles de la rosée par la lande jetées.

(1) Cf. l'admirable article de B. H. CHAMBERLAIN, *Bashō and the Japanese Epigram*, dans (T. A. S. J. XXX, 2).

.
Un matin de neige, partout le chiffre deux marqué par les galoches.

Le caractère chinois pour deux se compose de deux barres parallèles; or les galoches japonaises montées sur deux tasseaux de bois laissent à chaque pas deux raies dans la neige.

VI

Toutes les femmes célèbres du Japon ne sont pas des poétesses ou des artistes. En maintes occasions les Japonaises ont montré leur énergie et leur courage; dans les affaires politiques plusieurs ont fait preuve de génie.

Onze impératrices ont occupé le trône : la première et la plus célèbre est la fameuse *Reine* des Annales chinoises et coréennes que les Japonais connaissent sous le titre posthume de Jingô Kôgô; huit autres régnèrent entre le sixième et le douzième siècles, une au dix-septième et une au dix-huitième. Des *kisaki*, les femmes d'empereurs, la plus charmante est celle que sa beauté, son charme et l'éclat de son teint faisaient appeler l'impératrice-lumière (*Kômiô*). Elle était la femme de l'empereur Shômu, la mère de l'impératrice Kôken et vécut de 700 à 760. Kômiô répandit le bouddhisme, accomplit toutes les œuvres de miséricorde, et favorisa les arts : ce fut elle qui éleva les plus beaux monuments de Nara et fit fondre le grand Butsu.

D'ailleurs pendant les deux ou trois siècles qui précédèrent le moyen âge féodal, et qu'on appelle parfois l'époque féminine, il n'est pas de carrière où les femmes ne se soient essayées avec succès; je rappellerai seulement les trois religieuses qui se rendirent dans l'Inde pour chercher les livres sacrés du bouddhisme : Zenshini, Zenzôni, et Keizenni (*ni* a le sens de nonne.)

Mais les œuvres de charité tenaient dans la vie des religieuses une place plus grande que les prières et les pèlerinages; elles se plaisaient à soigner les malades; un édit de 717 leur permit l'exercice de la médecine.

C'est en décrivant les événements et les mœurs des époques suivantes qu'il conviendra de nommer les femmes célèbres qui s'y distinguèrent par leur courage, leur dévouement, leur savoir et leur habileté. Mais pour bien marquer le caractère des Japonaises, il importe de dire que le trait le plus saillant en est l'héroïsme. Les Européens se les figurent comme d'enfantines et rieuses musume; l'histoire et la fiction nationales nous les montrent toujours prêtes à sacrifier leur vie et la vie de leurs enfants. Au Japon le rôle de la femme semblerait d'abord sans importance; ce n'est là qu'une apparence; pour être discrète et timide, la Japonaise n'en jouit pas moins d'une réelle influence; si l'on ne tient compte de cette influence, il est impossible de comprendre l'histoire du Japon.

*
* *

Telle fut dans son ensemble l'action que le confucianisme exerça sur les croyances et les mœurs des Japonais, et telle aussi la manière dont leur tempérament le modifia. L'on s'étonnera sans doute que les doctrines d'un philosophe étranger aient pu se répandre aussi vite et s'établir aussi solidement chez un peuple qui, par son caractère, semblerait incapable de les bien comprendre. Mais il faut remarquer que les Chinois et les Japonais sont également de race mongolique : les mythes du shintô et les coutumes mentionnées dans le *Kojiki* rappellent les mythes et les coutumes dont parlent le *Shu King* et le *Shi King*. D'autre part, de nombreux émigrants venus du continent s'établirent dans l'archipel alors que la population y était peu dense encore. L'on doit songer enfin au prestige que l'« Empire du milieu » exerça sur toutes les nations voisines. La Chine est l'Empire romain de l'extrême Asie : son art, sa littérature, sa politique, sa philosophie furent classiques en Orient, comme en Occident l'art des maîtres gréco-romains, la poésie d'Homère et de Virgile, la philosophie d'Aristote et le système politique des Césars.

CHAPITRE III

LE BOUDDHISME JAPONAIS (I)

I

L'influence du bouddhisme sur les Japonais fut aussi considérable que celle du confucianisme, mais

(1) *Bibliographie*, Pour le *Hinayâna*, cf. entre autres les beaux livres de M. BARTH, M. SENART, D^r OLDENBERG, M. RHYS DAVID, etc. — Pour le *Mahâyâna*, le livre de Burnouf; pour la Chine, les ouvrages du D^r EDKINS et du REV. BEAL. — Pour le bouddhisme japonais, RYAUON FUJISHIMA : *Le bouddhisme japonais*, et les articles dans *Annales du musée Guimet*, *Transactions* des deux sociétés anglaises de Londres et du Japon, *Mittheilungen*, de la société allemande, etc. Les principaux textes du bouddhisme japonais se trouvent d'une part (trad. de chinois) dans REV. BEAL. (*A catena of Buddhist Scriptures*) et d'autre part (trad. du sanscrit) dans vol. XLIV de *Sacred Books of the East* (Oxford). Avec la traduction de E. B. COWELL du *Buddhacarita*, l'on y trouve (trad. de MAX MULLER) : le grand et le petit *Sukhâvatî-nyûha* (jap. *Muriôjukiô-Amidahio*), le *Vajracchedikâ* (*Kongôhanniaron*), le grand et le petit *Prajnâpâramitâ* (*Hannia*); (trad. de J. TAKAKUSU) : *Amitâyur-Dhyâna-Sûtra* (*Kanmuriôjukiô*). — Pour la hiérarchie ecclésiastique : *Nihongi*, les romans, les commentaires des recueils de poésie, et les ouvrages sur le Japon des Tokugawa et le Japon moderne, entre autres *Materials for the Study of Private Law in Old Japan* by J. H. WIGMORE (T. A. S. J. XX, *Suppléments*, part. 1 à v). — Pour le culte et le bouddhisme populaire : *Annales du musée Guimet*, J. M. JAMES.

avant de rechercher les causes de cette influence, il convient de résumer l'histoire du bouddhisme.

C'est vers le sixième siècle de l'ère ancienne que le bouddhisme fit son apparition dans l'Inde. Environ quinze cents ans avant Jésus-Christ, des Aryens, proches par le sang et par la langue des Iraniens de Perse, avaient envahi le bassin de l'Indus, d'où, quelques siècles plus tard, ils étaient passés dans le bassin du Gange. Les premiers habitants de la péninsule, Kolariens et Dravidiens, étaient, après de longues guerres, devenus les sujets ou les alliés des conquérants et l'Inde septentrionale s'était trouvée divisée en petits royaumes où prévalait le régime des castes; les membres de la caste sacerdotale ou brâhmanes y occupaient une situation prépondérante; dans certaines régions du nord-ouest, ils avaient même établi un gouvernement théocratique. Au septième et au sixième siècle la

Descriptive notes on the rosaries (T. A. S. J. IX, 2). R. JAMES SUMMERS. *Buddhism and Traditions concerning its Introduction into Japan* (Ib. XIV). CARLO PUINI. *I sette genii della felicità*. — Pour le culte des morts : DE GROOT, *The religious system of China*, principalement vol. IV, livre II; A. H. LAY : *Japanese funeral Rites* (T. A. S. J. XIX, 3); les différents ouvrages de LAFCADIO HEARN, entre autres dans *Glimpses of unfamiliar Japan*, les chapitres : *In the market of the dead* et suiv., *On ghost and goblins, Souls, etc.* — Pour la poésie, les recueils déjà cités. — Pour les arts, les ouvrages de MM. GONSE, ANDERSON, MIGEON, BING, etc., les différentes revues d'art, principalement les revues japonaises. — Enfin, d'une manière générale, les dictionnaires de YAMADA et de HEPBURN, les ouvrages de M. CHAMBERLAIN, son *HANDBOOK* et celui de sir E. SATOW.

Cf. en outre les ouvrages cités dans le tome II (Époque II, chap. II) et le tome III (V, 1 et 3-VI, 2).

rivalité des rois et des brâhmanes, la conquête du Deccan par les souverains de l'Inde septentrionale, l'établissement des Perses dans la Bactriane et le Panjâb, le bouleversement de l'organisation sociale donnèrent naissance à de nombreux systèmes religieux et philosophiques qui tous se proposaient pour but d'affranchir les rois et le peuple de la tyrannie brâhmanique : le plus important de ces systèmes est le bouddhisme.

Son fondateur, Siddhârtha Gautama (*Gotama* ou *Kudon*) serait né vers 557 à Kapilavastu ; il aurait appartenu à la famille royale des Çākya, d'où son surnom de Çākyamuni (jap. *Shaka* ou *Shakamuni*, chin. *Shi*), le sage des Çākya. On l'appelle aussi le buddha (chin. *Fo*, jap. *Butsu*). Renonçant au trône, Gautama se serait réfugié dans la jungle pour y pratiquer l'ascétisme, puis, condamnant l'ascétisme, il aurait fondé un ordre monastique et aurait prêché son système religieux dans le royaume de Magadha, principalement à Bénarès ; il serait mort vers 477. Ces dates de 557 et de 477, qui paraissent les plus vraisemblables, ne sont pas admises dans le bouddhisme du nord, que professent les Japonais ; il tient pour les dates certainement fausses de 1027 et de 947.

Après la mort du maître, ses disciples auraient formé une Église sous la direction de patriarches ; deux conciles auraient fixé les règles de l'Ordre et le Canon des Ecritures, celui de Rājagriha en 477, et celui de Vaiçālī en 377.

Les révolutions qui suivirent l'expédition d'Alexandre dans le Panjâb portèrent au trône de

Magadha (Behar) Candragupta (315-291), dont le petit-fils Açoka (*Ayuka*, *Aiku ô*) (263 ou 259-222) réunit tous les royaumes de l'Inde en un seul empire; il embrassa le bouddhisme, dont l'influence devint prépondérante après le concile de Pâtali-putra en 242. Sous les successeurs d'Açoka, l'empire se démembra : de nombreux royaumes indigènes se fondèrent dans l'est et dans le sud, tandis que le nord-ouest passa sous la domination des Grecs jusqu'en 50 avant Jésus-Christ, puis sous celle des Indo-Scythes, dont le roi Kanishka fonda un puissant empire entre 40 avant Jésus-Christ et 40 après Jésus-Christ. Les brâhmanes ralliés à la religion populaire de l'Hindouisme, que répandirent les *Epopées*, puis les *Purâna*, commencèrent contre les bouddhistes une lutte qui se termina entre le huitième et le onzième siècle de l'ère moderne par le triomphe complet de l'Hindouisme : il ne resta plus de bouddhistes dans la péninsule.

Au cours de cette lutte contre les brâhmanes, un double mouvement se produisit dans le bouddhisme. D'une part, il se forma des sectes, des ordres de tendances diverses, l'Église du nord et l'Église du midi se séparèrent; la première se constitua définitivement au concile de Peshawâr en 40 (?) après Jésus-Christ. D'autre part le bouddhisme se répandit en dehors de l'Inde; dès le règne d'Açoka, les missionnaires avaient converti Ceylan et la Bactriane, commencé la conversion de la Transoxiane et du Thibet, d'où ils se répandirent dans la Perse et dans l'Asie centrale. Les bouddhistes du midi convertirent la Birmanie vers 450, les îles de la

Sonde au cinquième et au sixième siècle, le Siam au septième siècle. Il semblerait que le bouddhisme du nord se soit répandu en Chine dès le troisième ou même le quatrième siècle avant Jésus-Christ, mais c'est seulement en 64 après Jésus-Christ que l'empereur chinois Ming Ti des Han embrassa la religion de *Fo*. La conversion de la Corée date de 372 (1).

II

Pour comprendre l'influence que le bouddhisme

(1) Voici la liste des patriarches bouddhistes (*soshi*), telle qu'elle est établie par les principales sectes des bouddhistes du Nord (tout ce qui se rapporte aux patriarches est controversé; beaucoup d'auteurs nient même l'existence d'un patriarcat indien).

I, Kâçyapa (*Kashô*), le successeur de Gautama. II, Ânanda (*Anan*), le disciple favori de Gautama. III, Çanavâsa (*Shônawashu*). IV, Upagupta (*Ubakikuta*). V, Dhritaka (*Daikata*). VI, Micchaka (*Mishaka*). VII, Vasumitra (*Bashumitsu*) (rejeté par certaines sectes). VIII, Buddhhanandi (*Butsudamandai*). IX, Buddhamitra (*Fudamita*). X, Pârçva (*Harishuba*). XI, Punyayaças (*Funayasha*). XII, Açvaghosha (*Anabotei*). XIII, Kapimâla (*Kabimara*). XIV, Nâgârjuna (*Nagjaarajuna* ou *Riû ju*). XV, Dêva ou Kânadêva (*Kanadaiba*). XVI, Bâhulata (*Bagorata*). XVII, Samghanandi (*Sôguyanandai*). XVIII, Samghayaças (*Kayashuta*). XIX, Kumârata (*Kumôrata*). XX, Jayata (*Shayata*). XXI, Vasubandhu (*Bashuhanzu*). XXII, Madura (*Madora*). XXIII, Haklenayaças (*Kahurokuna*). XXIV, Simha (*Shishi*). XXV, Vaçasuta (*Bashashita*). XXVI, Punyamitra (*Funiomitta*). XXVII, Prajnâtra (*Hanniatara*). XXVIII, Bodhidharma (*Bodaidaruma*). XXIX, Ilwei K'o (*E ka*). XXX, Seng Ts'an (*Sô san*). XXXI, Tao Sing (*Dô shin*). XXXII, Hung Jen (*Kô nin*). XXXIII, Ilwei Neng (*E nô*). Les vingt-huit premiers patriarches sont indiens, les cinq derniers chinois.

exerça sur les Japonais, on doit remarquer qu'avec la doctrine spéciale de Gautama, il leur enseignait toute la civilisation de l'Inde et même, bien plus encore que le confucianisme, la civilisation collective de l'humanité. Ce serait répéter ce qui a été dit dans l'Introduction que d'exposer l'ensemble de la civilisation morale et matérielle apportée par le bouddhisme. Mais il importe de résumer dans ses grandes lignes l'histoire philosophique et religieuse de l'Inde pour montrer combien d'idées et de sentiments nouveaux furent brusquement révélés aux Japonais par la prédication des missionnaires.



Quatre apports principaux ont formé la pensée indienne primitive.

C'est d'abord la mythologie védique des Aryens, qui est une mythologie anthropomorphique.

Ce sont ensuite les croyances des peuples qui habitaient l'Inde avant les Aryens et qui se fondirent avec eux : Kolariens, Mongoloïdes, Dravidiens. Les croyances de ces peuples sont encore mal connues, mais il semblerait qu'on puisse leur attribuer deux dogmes importants des religions indiennes : l'adoration des organes génitaux et la métempsycose.

Entre le quinzième et le septième siècle de l'ère ancienne, d'autres Aryens venus de l'Asie centrale ou de l'Iran ne cessèrent de poursuivre dans la péninsule les premiers envahisseurs de leur race ; ceux-ci transformèrent donc progressivement leur

religion encore rude sous l'influence des Persans plus civilisés.

Enfin il est impossible de comprendre les idées et les institutions des Aryens de l'Inde, des Aryens de Perse et des Dravidiens, si l'on n'en cherche pas en partie l'origine dans la civilisation qui s'était développée depuis quelques milliers d'années avant l'ère actuelle en Babylonie et en Égypte. Et cette civilisation ne cessa d'étendre son action dans la péninsule. Ce fut sans doute sous cette action qu'Aryens et Dravidiens, fondus en une race indienne, systématisèrent le régime des castes qui s'était naturellement établi; qu'ils constituèrent un véritable sacerdoce savant dans les rites et dans la magie et qu'ainsi le védisme anthropomorphique et familial se transforma en *brâhmanisme* mystique et sacerdotal (1).

*
* *

En Égypte, en Babylonie, en Perse, les prêtres attribuaient à leurs dogmes un sens ésotérique; ils cherchaient l'union de l'homme et de la divinité par le mysticisme et la magie; les religions de l'Asie antérieure et de l'Égypte tendaient au panthéisme comme aussi celle de la Perse, où Ahriman et Ormuzd finirent par se confondre dans Zrvan Akarana. Ces doctrines agirent sur l'Inde d'une double

(1) La Perse connut un régime des castes peu différent du régime indien primitif; on admettait autrefois que l'Égypte avait eu des castes; mais en parlant de l'Égypte on n'emploie guère ce terme aujourd'hui.

manière. Les brâhmanes identifièrent le Dieu Tout de ces religions avec Brahmanaspati ou Brahma, le dieu de leur caste, le maître de la prière et du sacrifice; nourris des sacrifices, les autres dieux ne pouvaient exister sans Brahma et les formules qu'il suggérait à ses prêtres les rendaient maîtres de tous les dieux. D'autre part les Kshatriyas, les princes, les nobles, les soldats qui cherchaient à s'émanciper de la tyrannie sacerdotale considérèrent Brahma non plus comme le dieu des rites sacrés mais comme le principe premier de l'univers; ils ne prétendaient plus s'unir à lui en récitant les hymnes composés par les prêtres, mais en s'absorbant dans la méditation; le sacrifice n'était plus pour eux l'immolation d'un animal ou la libation du *soma* accomplies selon les rites, mais l'abandon de la volonté personnelle dans la volonté divine, abandon qui se manifestait par l'acceptation joyeuse des souffrances les plus pénibles. En mêlant ces idées à celles des dravidiens sur la métempsycose, ils en vinrent à considérer le monde entier comme la *Mâyâ*, la grande Illusion dont ils devaient se dégager pour devenir conscients de leur identité avec le Tout divin, mais leurs spéculations rejetèrent l'un après l'autre chacun des attributs divins comme une forme de l'Illusion, si bien que le Grand Tout, ainsi dépouillé de toute modalité, leur apparut comme le Néant, le *Nirvâna*.

*
* *

Le développement de l'empire Perse et les con-

quêtes de Darius dans l'Inde imprimèrent à l'évolution de la pensée indienne une nouvelle direction. Elle voulut faire entrer le dualisme dans son système panthéistique et l'on vit surgir un principe du mal analogue à Ahriman, c'est Mâra. On lui opposa, il est vrai, non plus un dieu, mais la grande figure du Mage, du nécromant qui commande aux forces occultes et met en fuite les démons, figure dont Zoroastre semble s'être inspirée mais qui fut ensuite modifiée d'après le type idéalisé de Zoroastre lui-même. Cette figure du mage iranien fut identifiée avec celle du messie indien, qui devait être un *cakravartin*, c'est-à-dire un roi de toute la péninsule, un protecteur du peuple contre la tyrannie des prêtres. Cette identification du mage et du roi fit naître la conception du *Buddha*. Dans l'imagination des rêveurs et des poètes la lutte du bien et du mal, de Buddha et de Mâra se confondit avec les anciens mythes célébrant la victoire du jour sur la nuit et de l'orage aux averses fécondes sur la sécheresse (1). Il est difficile de dire quand commença la légende du Buddha, car pendant des siècles, l'imagination populaire et sacerdotale y a travaillé. Toujours est-il que la légende se concentra autour d'un homme, Gautama, dont l'action, tant au point de vue religieux qu'au point de vue social, semble avoir été considérable. De l'idée de Mâra l'on ne saurait séparer la conception toute nouvelle que, sous l'influence du mazdéisme,

(1) Sur l'origine solaire de la légende du Cakravartin et du Buddha cf. le beau livre de M. SÉNART : *La légende du Buddha*.

l'Inde se fit alors du ciel et de l'enfer tenus désormais pour des lieux de purification.

Le mazdéisme et la Perse renouvelèrent aussi la morale indienne; si les préceptes de Zoroastre et de ses disciples contribuèrent par leur élévation et leur pureté à la diffusion de notions éthiques plus élevées, c'est à la civilisation tout entière qui s'était formée depuis cinq mille ans dans l'Asie antérieure et en Égypte, que l'on doit attribuer l'adoucissement des mœurs, l'établissement d'une législation équitable, un essai de confusion des classes, ces idées charitables, démocratiques, humanitaires que les bouddhistes prêchèrent dans l'Inde et qui firent apparaître les mythes des *Védas* comme enfantins, les préceptes des brâhmanes comme odieux.

Les Perses transmirent à l'Inde les principes d'organisation que quarante siècles de civilisation avaient élaborés et que leur génie propre avait fixés, lui donnant à la fois et l'administration civile qui lui permit de fonder sous Açoka un empire unifié, et l'administration ecclésiastique, qui lui permit d'organiser ses nouvelles religions sur le modèle des cultes de l'Asie antérieure.

Le développement de la philosophie indienne, le rôle pris par les Dravidiens, l'émancipation partielle et temporaire des castes inférieures, des relations plus fréquentes avec l'Asie antérieure firent naître en effet dans l'Inde deux religions qui pendant des siècles devaient s'en disputer la possession. Dans l'une la mentalité indienne prévalut : c'est l'hindouisme; dans l'autre prévalut la civilisation élaborée dans l'Asie antérieure : c'est le bouddhisme.

Et ces tendances opposées expliquent le sort des deux religions : l'une, plus indienne, devait conquérir l'Inde ; l'autre, plus humaine, se répandre en Asie et exercer même une grande influence sur la pensée européenne.

*
* *

A l'influence de la Perse succéda celle de la Grèce quand Alexandre eut pénétré jusqu'à l'Indus et que ses successeurs eurent étendu leurs conquêtes jusqu'au Gange. Au bouddhisme et à l'hindouisme la Grèce fit un double apport, et cet apport est capital non seulement pour l'histoire de la pensée indienne, mais encore pour l'histoire de la pensée asiatique en général. Ce furent d'une part l'idolâtrie ; d'autre part la dialectique. Aujourd'hui l'idolâtrie et la subtilité de l'esprit nous paraissent en quelque sorte le propre de l'Extrême Asie ; avant la conquête grecque elle ne connaissait pas l'idolâtrie, prépondérante en Babylonie mais mal accueillie en Perse et, si sa pensée était curieuse et souple, sa dialectique était médiocre ; comparons seulement les anciennes *Upanishad* au *Milindapanha*, Confucius aux auteurs des Han et des T'ang. L'union de la philosophie avec cette forme purifiée de l'idolâtrie qu'est la divinisation de la beauté, avait produit le concept des idées platoniciennes ; ce concept renouvela d'abord le mazdéisme où les dieux des forces naturelles devinrent des anges, les symboles des principales vertus ; la double influence de la Grèce et de la Perse le fit pénétrer dans les religions indiennes ;

ce qu'Indiens, Chinois et Japonais ont adoré sous les noms de Manjuçrî, Prajnâ Pâramitâ, Dhyâna, ce sont les idées platoniciennes (1).

Après s'être inspirée de la Grèce, l'Inde s'inspira de Rome à un degré qu'il n'est pas encore possible de préciser et plus encore du christianisme. Que dès le premier siècle le christianisme ait été prêché dans l'Asie antérieure, que dès le second siècle ou même plus tôt il ait pénétré dans l'Inde et dans l'Asie centrale, voilà ce qui ne saurait plus être mis en doute. La contribution du christianisme au dogme bouddhiste, c'est la doctrine de la grâce, au moins sous une forme nouvelle, car il est possible que l'évolution de la pensée indienne l'ait conduite naturellement à cette doctrine; c'est encore le monothéisme avec l'idée d'hypostases divines; la rédemption; une conception à la fois plus métaphysique et plus morale du ciel et de l'enfer. Et l'hindouisme et le bouddhisme se renouvelèrent l'un et l'autre sous cette inspiration.

Puis apparut la mystique étrange des religions anciennes en décadence, du mazdéisme, du culte d'Isis, des gnostiques, et là évidemment on ne saurait dire ce que ces doctrines prirent à l'Inde et ce que l'Inde leur prit, mais le culte de l'Eternel féminin semble bien avoir été élaboré en Égypte et dans l'Asie Mineure; il devait recevoir dans l'Hindoustan sa forme la plus exorbitante, tandis que, purifié sans doute par le dogme chrétien de la

(1) Pour l'influence du Platonisme sur la Perse cf. DARMESTETER.

Vierge Mère, il devait contribuer à former le culte bouddhiste de Kannon.

Vinrent ensuite la pensée byzantine, la pompe extérieure du culte, la théologie subtile, qui pénétrèrent dans l'Inde par la Perse et par l'Inde dans l'Extrême-Orient.

Enfin la conquête arabe répandit avec le monothéisme l'usage de la prière en commun; le christianisme, auquel il avait emprunté cette féconde pensée de la prière collective, ne semble pas sur ce point avoir beaucoup influencé les religions indiennes, au moins dans les premiers siècles.

Toutes ces croyances, toutes ces pratiques, le bouddhisme les avait recueillies et il y avait ajouté la pensée chinoise quand il parvint au Japon.

De fait, si l'on analyse le *Mahâyâna* tel qu'il fut prêché dans l'archipel, on verra que tous les systèmes religieux et philosophiques de l'humanité s'y trouvaient représentés. A travers les dogmes étranges, la métaphysique subtile du *Prajñâ pâramitâ sûtra*, ce qui tentait la pensée curieuse des Japonais, ce qui séduisait leur cœur avide, c'étaient les conceptions mystiques et profondes de la philosophie indienne et persane, la civilisation antique de la Babylonie et de l'Égypte, c'étaient Pythagore, Platon et Aristote, c'était le Christ entrevu, et saint Paul, et ce mouvement prodigieux de la pensée chrétienne dans les trois premiers siècles, qui par la spéculation orthodoxe et les hérésies avait renouvelé tous les systèmes de l'antiquité, entrevu tous les problèmes de la philosophie future. Le Japon fut donc instruit de toutes les spéculations humaines,

mais sa situation à l'extrémité du monde l'empêcha de recevoir ces spéculations autrement qu'écourtées ou déformées; il lui fallut donc les repenser sans aide, ce qui explique l'originalité mais aussi la confusion et la monotonie de ses spéculations.

III

Il existe actuellement deux formes du bouddhisme; le bouddhisme du Midi est professé à Ceylan, dans le Siam et en Birmanie; il possède un canon d'écritures redigé en pâli (une forme littéraire de l'un des dialectes ou *prakrit* de l'Inde ancienne); le bouddhisme du Nord est professé en Chine, au Japon et dans l'Asie centrale; son canon d'écritures est en sanscrit.

Tous deux originaires de l'Inde, le bouddhisme du Nord ou Grand Véhicule (Mahâyâna, en jap. *daijō*) et le bouddhisme du Midi ou Petit Véhicule (Hīnayâna, en jap. *shōjō*), y coexistèrent longtemps, si bien que les partisans de l'un et de l'autre considèrent leurs traditions comme plus fidèles et plus anciennes. Sans discuter ici leurs prétentions, l'on peut dire que certains ouvrages du canon méridional semblent contenir la doctrine primitive.

A la base de cette doctrine on trouve les quatre vérités (*āryasatyāni*, jap. *shisōtai*) :

La vie est douleur (*duhka*, *ku*).

L'amour de la vie est la cause de la douleur, (*samudaya*, *shû*).

Le renoncement à la vie amène la délivrance de la douleur (*nirodha*, *metsu*).

La voie moyenne, voilà le salut (*mârga*, *dôtai*).

Chacune de ces vérités veut être expliquée.

Par vie il ne faut pas seulement entendre la vie actuelle de chaque être en particulier, mais la suite infinie des vies que produit la métempsycose (jap. *rin-e* ou *rinten*). Pour comprendre que la vie en soi puisse être considérée comme douleur, il faut admettre avec les Indiens que les dieux, les hommes, les animaux, les plantes, les objets, le monde des formes tout entier (jap. *shiki hô*) est le résultat de la Mâyâ, de l'illusion (jap. *Ten*). Derrière l'illusion, il y a la substance unique, le Grand Tout. Les premiers philosophes l'appelaient Dieu, mais les philosophes postérieurs, auxquels appartient le Buddha, réduisirent de plus en plus ses attributs et le confondirent enfin avec le Néant. Par suite, pour les premiers philosophes la vie est mauvaise, parce que c'est folie et péché de considérer tous les autres et soi-même comme distincts du Grand Tout Divin; pour les bouddhistes, c'est folie et péché de considérer tous les autres et soi-même comme existant, alors qu'à la base de toute chose il y a le *Nirvâna*, le Néant (jap. *Nehan*).

Mais quelle est la cause de l'Illusion douloureuse et criminelle? Les brâhmanes répondent : l'erreur. Les bouddhistes répondent : l'attachement à l'erreur,

l'amour de la vie, ou ils disent en d'autres termes : « L'amour de la vie est la cause de la douleur. » En effet, pour le bouddhiste qui a remplacé le Grand Tout par le Néant, il n'y a plus que des phénomènes sans substance. Pour le bouddhiste qui admet la métempsycose, il y a des suites parallèles de phénomènes sans action l'une sur l'autre. Quel est donc le fondement persistant de ces phénomènes, le principe immortel qui, après la mort d'un être, se réincarne dans un autre être? Les brâhmanes diraient : l'âme, mais les bouddhistes, qui nient toute substance et par suite l'âme, répondent : le Karma (jap. *Gò* ou *Konma*). Pour eux en effet le principe que les brâhmanes appellent l'âme est seulement la réunion des *Skandhas* (jap. *Un*), s'entend d'une part de phénomènes matériels comme les éléments, les sexes, les objets et les organes des sens, en japonais les yeux (*gen*); les oreilles (*ni*); le nez (*bi*); la langue (*zetsu*); le corps (*shin*); — la forme (*shiki*); le son (*shô*); l'odeur (*kô*); le goût (*mi*); les objets touchés (*soku*); d'autre part, de phénomènes intellectuels et moraux comme les sentiments, les passions, les facultés intellectuelles, les idées abstraites et la raison. Tous les êtres, toutes les choses sont formés par des groupements plus ou moins intimes de skandhas. Chez ces êtres, le contact des organes des sens avec le monde extérieur produit la soif du désir, le vouloir vivre (sanser. *trishnâ*). *Trishnâ* produit à son tour un effort pour se saisir des objets que satisferont le désir (*upâdâna*). *Upâdâna* se divise en quatre classes, que les bouddhistes appellent *les quatre*

grands péchés. Ce sont d'abord la sensualité, l'illusion de l'existence d'une âme, la foi dans l'efficacité des cérémonies religieuses; le bouddhisme primitif nie en effet tout secours surnaturel, nul ne peut faire son salut que par lui-même; les dieux et les démons, dont le bouddhisme admet l'existence, ne sont comme les autres êtres que des assemblages de skandhas, de phénomènes. C'est enfin l'illusion du moi.

Le *Karma* est la somme de mérites d'un être. A la mort de cet être, Upâdâna produit un être nouveau, non pas sans doute une âme, mais un autre assemblage de skandhas et ce nouvel être, encore que distinct de celui qui vient de disparaître, est si rigoureusement son produit moral que si le premier être fut un prince luxurieux, le nouvel être créé par son karma sera une prostituée; si le premier être fut un homme cruel, le second être sera un lion, un tigre ou un démon; si le premier être fut un homme vertueux, le second sera un ange ou un dieu. Cette loi de cause et d'effet du monde moral est appelée par les Japonais *inga* ou *innen*.

Voici maintenant l'explication de la troisième vérité : Le renoncement à la vie amène la délivrance de la douleur. Puisque l'existence de l'être à naître est rigoureusement déterminée par la forme d'upâdâna, de vouloir vivre de l'être précédent, si celui-ci renonce complètement à l'upâdâna, au vouloir vivre, aucun être nouveau ne pourra prendre naissance, par suite toute une chaîne de phénomènes

sera coupée et retombera dans le néant, le nirvâna.

Comment aboutir à ce renoncement? Grâce à l'application de la quatrième vérité : la voie moyenne est le salut. Par voie moyenne, le Buddha entend la vie monacale, intermédiaire entre la conduite trop facile de l'homme du monde et les pénitences exagérées des ascètes. Mais, fût-on le plus saint des religieux, on ne saurait dans une seule vie aboutir à la destruction complète du vouloir vivre. De nombreuses existences sont nécessaires, toutes consacrées à la vie monacale ; dans chacune d'elles, un upâdâna plus faible produit un karma moins cohérent.

Ces existences peuvent être groupées en quatre étapes.

L'étape préparatoire est l'entrée dans la bonne voie ; moines et fidèles peuvent franchir cette étape.

La seconde est réservée aux moines pieux ; ceux-ci ne reviendront plus qu'une seule fois sur la terre. Les deux premières étapes délivrent des trois premiers liens : l'illusion du moi, les doutes concernant la doctrine du buddha, et la foi dans l'efficacité des cérémonies religieuses.

La troisième étape est l'étape des saints, qui à leur mort atteindront le Nirvâna et ne reviendront plus sur la terre. Ils se délivrent du quatrième et du cinquième lien, la sensualité et la malveillance.

La quatrième étape est celle de l'Arhat (jap. *Rakan*), qui brise les cinq derniers liens : désir d'une existence matérielle, désir d'une existence immatérielle, orgueil, présomption de sa propre vertu,

ignorance. Dès la vie présente il obtient le Nirvâna. Même avant la dissolution de son corps, il ne dépend plus du temps, ni de l'espace. S'il semble encore vivre, c'est comme la lampe dont le vase ne contient plus d'huile et qui brûle encore tant que la mèche reste humide. Bientôt la lampe s'éteindra pour ne plus se rallumer; bientôt le corps mourra pour ne jamais renaître (*Sutta Nipâta.*)

IV

Sur presque tous les points les doctrines du Mahâyâna contredisent celles du Hînayâna.

L'on pourrait en effet résumer les doctrines du Hînayâna dans ces trois propositions :

I. — Tout être est un agrégat de forces de volonté ou skandhas (sensations, idées, instincts). Les actions de l'être ainsi formé constituent son karma, son ensemble de mérites. A la mort, les skandhas se séparent, mais le karma reste, productif de vies nouvelles.

II. — Le Sage, le buddha renonce au vouloir vivre; à sa mort, aucun karma ne subsiste. C'est alors pour lui le Nirvâna, et par Nirvâna le bouddhisme primitif entend le néant.

III. — Si les mérites agissent comme automatiquement, l'homme ne peut espérer aucun secours surnaturel et ne doit compter que sur lui-même pour faire son salut.

Voici par contre les doctrines du Mahâyâna.

I. — L'idée du karma est conservée, mais les philosophes exagèrent le phénoménisme jusqu'à douter de tout, même de leur droit de douter, tandis que le peuple prend le karma pour une âme véritable.

II. — Le Nirvâna ne signifie plus le Néant, mais le néant du Conditionnel, l'Absolû. Il existe d'ailleurs quatre Nirvâna : le nirvâna simple ; le nirvâna conditionné (sansk. *sopadhiçesha*, jap. *uyo*) ; le nirvâna non conditionné (*nirupadhiçesha*, *muyo*), le nirvâna sans catégories (*apratisthita*, *mujushô*). Certaines sectes reconnaissent comme principe premier l'idée absolue (*âlâya-vijnâna*, *araya-shiki*) ou la nature absolue (*bhûtatathâtâ*, *shinnio*). De plus, seuls les buddhas aspirent au Nirvâna ; les fidèles sont punis de leurs crimes dans les enfers, récompensés de leurs vertus dans le paradis d'Occident.

III. — Le troisième principe est en quelque sorte renversé. A la doctrine du salut par soi-même a succédé celle du salut par la grâce.

*
* *

L'admission de ces principes donna au bouddhisme une forme toute nouvelle. Le bouddhisme était dans son principe une religion athée, puisqu'il n'admettait ni cause première ni secours surnaturel ; il ne niait pas l'existence des dieux, il les tenait pour de simples créatures, sans doute supérieures à l'homme, mais comme lui formées de skandhas et soumises à la mort : leur existence di-

vine pouvait durer des millions d'années; cette existence aurait cependant une fin; alors ils se réincarneraient suivant leurs mérites dans une autre forme divine ou dans un homme ou dans une bête. Aucune comparaison n'était d'ailleurs possible entre les dieux et un buddha. Voici un texte explicite :

« En se proclamant supérieur au buddha, le roi des dieux a menti. Les dieux sont la proie des passions, des douleurs et de la mort. Le buddha sut s'en affranchir et mériter le Nirvâna. »

Quand le bouddhisme philosophique fut devenu religion populaire, il ne put conserver à l'égard des dieux cette position d'indifférence; il adopta, en les transformant selon ses besoins, les divinités de l'Inde, de la Perse, de l'Indo-Chine, de l'Asie centrale, de la Chine, de la Corée et du Japon.

Ce panthéon d'emprunt ne lui suffisant pas, le bouddhisme se créa au cours des siècles son propre panthéon et sa propre cosmogonie mythique.

Il existe trois mondes (jap. *sangai*) : le monde du *kama* ou désir (jap. *yokukai*), le monde de la forme ou *rûpa* (*shikikai*) et le monde de l'*arûpa* ou non-forme (*mushikikai*). Dans le *yokukai* se trouvent les enfers, l'univers habitable avec ses cercles de vent, d'or, de nuages, de diamant, etc., ses neuf montagnes dont la plus importante est le *Sumeru* (*Shumisen*), ses huit mers et les six premiers ciels; dans le *shikikai* il y a dix-huit ciels, et quatre dans le *mushikikai*.

L'histoire du monde se divise en trois grands *kalpa* (jap. *go-ha* ou *gô*) : nous vivons dans le second.

Chaque kalpa comprend quatre périodes dites de la rénovation, de la perfection, de la destruction et du vide ; chacune de ces périodes se subdivise en ères de développement et de décroissance, et chaque ère en petits kalpa, vingt le plus souvent.

La métempsycose (*umare-kawari*, *rinten* ou *rin-e*) comprend six états possibles de l'âme (sanskrit *gati*, japonais *rokudô* ou *mutsu no michi*) : être infernal (sansk. *nâraka*, japonais *jigoku*) ; damnés-fantômes (*preta*, *gaki*) ; animaux (*tiryag-yoni-gata*, *chikushô*) ; démons (*asura*, *shura*) ; hommes (*manushia*, *nin-gen*) ; êtres célestes (*deva*, *tenjô*).



Le principe premier est l'Adi-Buddha, la Sagesse suprême, dont tous les Buddhas (jap. *Hotoke* ou *Butsu*) sont les émanations. Les principaux Buddhas forment cinq trinités (*sanzon*) : chacune est composée d'un buddha céleste ou dhyani buddha ((?) *zen-butsu*), d'un buddha humain (*hotoke* ou *butsu*) et d'un bodhisattva ou futur buddha (*bosatsu*). La trinité la plus populaire en Asie est celle de la période actuelle : elle se compose d'Amitâbha (*Amida* ou *Mida*), le créateur du paradis d'Occident ; de Çâkya Muni, le Buddha historique (*Shaka*), et d'Avalokiteçvara, le Bodhisattva de la Pitié, devenu en Chine et au Japon la déesse Kwan Yin ou *Kannon* (*Kan se on*). Cependant les Japonais reconnaissent généralement d'autres trinités, d'une part *Mida*, *Kannon* et *Seishi* (*Mahâsthâmaprâpta*) ; d'autre part *Shaka*, *Monju* (*Manjuçri*) et *Fugen* (*Samantabhadra*).

Comme tous les butsu, Amida fut d'abord un bosatsu ; à la fin de son avant-dernière existence il pouvait entrer dans le Nirvâna ; il préféra vivre une fois encore pour aider au salut des hommes. Dans cette dernière existence il consacra les mérites de ses milliers de vies à créer une contrée bienheureuse, où les élus obtiendraient tous les biens (japonais *jôdo* ou *kîyoki kuni* ; dans certaines sectes *hodo* et *mukui no kuni*).

Une grille de pierre, pareille à celle des stûpa, une ceinture de banians, des lignes de pavillons, d'ombreilles et de bannières séparent ce paradis du reste de l'univers. L'on voit une plaine immense sans un rocher ni une montagne. Le ciel est d'or, avec des nuages qui font de la musique et répandent des averses de fleurs. Autour de ces nuages volent les chœurs des Gandharva (*kentatsûba*) et des Apsaras ou *tennin*, leurs belles compagnes.

Des fleuves, larges de milliers de lieues, traversent le paradis. Leur lit est de sable d'or. Tantôt ils arrosent des prairies à l'herbe d'émeraude, tantôt ils coulent sous d'impénétrables forêts. Les arbres ont des troncs d'or, d'argent, d'ambre et de cornaline ; des feuilles d'agate, de turquoise et de rubis ; des perles au lieu de bourgeons et des fleurs en diamants ; le tout plus agréable au toucher que la plus fine soie. Dans les branches, sur les îles aux joncs d'or, au milieu des lotus de la rivière, c'est un concert perpétuel de faisans, de bengalis, de paons, de coucous, de perroquets, de canards, de hérons et de cygnes. Ces oiseaux ne renaîtront pas sur la terre : Amida les a créés pour son paradis. Sur le

bord des fleuves, on voit errer les chœurs des élus. Hommes et femmes sont plus beaux que les dieux. Leur corps est doré, comme celui des butsu : il s'en dégage de la lumière. Un simple vœu suffit pour leur créer des palais enchantés avec des pavillons d'or et d'argent, des colonnes d'ambre et de jade, des murs de marbres incrustés de pierres précieuses, des jardins arrosés de fraîches fontaines, des oiseaux, des anges et des nymphes. Sous un bodhi gigantesque, Amida est assis immobile, la lumière émanée de son corps remplit le monde entier (1).

Les descriptions du Paradis d'Occident varient dans les différentes sectes; plusieurs traités mystiques racontent le voyage des Élus sous des traits qui font penser au *Pilgrim's Progress* et à la *Divine Comédie*. Après avoir échappé à ces bêtes féroces que sont les Passions, ils traversent le cercle des Violents, s'engagent sur le Pont d'argent de la Pure foi : à gauche gronde l'océan de la Luxure, à droite des flammes s'élèvent; c'est l'enfer de la Colère. Guidés par des anges, les Élus franchissent le Pont qui conduit au Paradis. Ce pont est sans doute le Cinvat du mazdéisme. Le Jôdo est le paradis populaire des Japonais, tandis que les bouddhistes instruits souhaitent de renaître dans le ciel de l'antique mythologie indienne, le *Gokuraku*.

*
* *

Pour les Japonais comme pour tous les boud-

(1) Traduction de Max MULLER du *Sukhâvatî Vyûha*.

dhistes du Nord, le Butsu historique, Shaka, n'est plus un moine prêchant des sermons. C'est le fils de Mayâ, l'Illusion, qui le conçoit en rêve. Son père putatif, le roi des Shaka, le tient enfermé dans un palais pour l'empêcher de connaître les tristesses du monde. Quatre fois le prince s'en échappe : la première fois il rencontre un vieillard, la seconde un malade, la troisième un cadavre, la quatrième un ascète ; il apprend ainsi et les misères de la vie et les moyens de s'en affranchir. Il s'enfuit alors dans la solitude ; l'intensité de sa méditation va lui donner l'empire du monde, quand Mâra (*Ma* ou *Akuma*), le dieu du mal, l'assaille avec son armée de démons. Mais, à la prière de Shaka, la terre tremble sept fois et l'armée des démons se disperse en hurlant. Le soleil se lève éclatant comme au premier jour du monde. Au milieu de l'enchantement de la nature, les anges disent des cantiques. Les dieux descendent du ciel et se prosternent devant Shaka, qui, ravi en extase, vient d'atteindre le rang d'un butsu. Après avoir prêché aux hommes la doctrine de salut, Shaka se dissout dans la Nirvâna ; son corps, qui prend la couleur de l'or, franchit les quatre degrés de l'extase, puis le butsu entre dans le règne de l'espace infini, dans celui de la conscience infinie, dans celui de l'inconscience, enfin dans le néant. Cependant la terre tremble, les montagnes oscillent, les fleuves remontent vers leur source, les animaux hurlent ou s'évanouissent de douleur, tandis que les hommes se préparent à disputer les reliques du Maître aux Nâga, les serpents au visage humain.



Le bodhisattva Avalokiteçvara est le maître de la Pitié. Il descend dans Avîchi, le plus profond des cercles de l'enfer. A son approche, les supplices s'arrêtent, la chaudière éclate, les flammes se changent en lac de miel.

Les gardes, accourant vers Yama (*Emma*), le roi des enfers, lui disent : « Voici qu'un homme est descendu ici. Sa beauté surpasse celle des dieux. Un diadème d'or couronne ses cheveux bouclés. Sous ses regards le feu s'éteint, et nos armes se brisent dans nos mains. »

Yama se demanda : « Quel est ce dieu plus puissant que moi-même ? » Et déjà le bodhisattva se trouve devant lui :

« Tu veux connaître ma puissance ? Elle s'appelle la Pitié. »

Vaincu, Yama tombe aux genoux du nouveau maître et l'adore.

Avalokiteçvara délivre les damnés, puis il s'approche des Préta, des diables maigres comme des squelettes, rouges comme des piliers mis au feu. Car dans l'un de ses *Jâtaka* le futur Gautama s'ouvrit les veines pour désaltérer la soif des démons Yaksha. A la voix du maître de la Pitié, la cité de feu devient froide, la foudre s'arrête. Le Charon de cet enfer accourt, sa javeline levée dans une main, sa fiole de poison dans l'autre. Il rugit, ses yeux roulent du sang et des flammes. Et voilà que ses bras restent en l'air comme paralysés, des larmes

moillent ses paupières : le gardien de l'enfer se sent vaincu par la Pitié.

Avalokiteçvara fait alors ce serment solennel :

« Je ne deviendrai pas un Buddha et ne me dissoudrai pas dans le Nirvâna, avant que j'aie consolé toutes les douleurs, guéri tous les maux et racheté tous les crimes. »

De bonne heure, les Indiens prirent le maître de la Pitié pour un dieu. Et, comme il surpassait tous les dieux par sa tendresse et par sa beauté, le peuple fit de lui un être féminin. Dans le Dekhan, on le confondit avec Pârvatî, l'épouse de Çiva. Dans l'Iran, son culte remplaça celui d'Anaïtis, l'ancienne déesse des Persans. En Chine et au Japon, c'est la déesse Kwan-Yin (*Kannon*), celle qui se penche pour écouter les plaintes de l'humanité souffrante.

Plus tard on confondit Kwan-Yin avec Mâyâ la mère de Gautama (*Kudon*). Dans beaucoup de temples chinois et japonais se trouve l'image de Kwan-Yin tenant dans ses bras le petit Shaka (1).

Les Chinois ont imaginé une légende particulière qui ne semble pas antérieure au douzième siècle. Kwan-Yin est la fille d'un mandarin, qui lui ordonne d'épouser un prince féodal. Elle a fait le vœu de rester vierge et refuse d'obéir à son père. Celui-ci s'emporte et l'envoie au supplice. L'âme de Kwan-Yin descend dans les enfers, et les enfers se changent en paradis. Yama irrité rend la vie à la sainte. Elle s'assoit sur un lotus. Glissant sur les vagues, la

(1) *Avalokiteçvara Sûtra* (*Kanseonkiô* ou *Kannonkiô*), traduit en italien par P. C. PUINI.

fleur la transporte dans l'île de P'u-to, au large de Hang-Cheu. Cette île est encore consacrée à son culte.

*
* *

L'œuvre de Kannon est loin d'être achevée. Tous les morts que la vertu d'Amida ne ravit pas dans le paradis d'Occident, suivent le *Yomiji*, la route ténébreuse ; ils montent, puis redescendent le mont *Shide* ; ils atteignent les rives du *Sanzu*, où la vieille *Sanzunookawa no obaasan* les dépouille de leurs vêtements. Après avoir franchi le fleuve, ils parviennent dans l'*Emma chô*, où ils sont jugés par *Emma*, le roi des enfers ; à sa droite se trouvent sur un trépied les têtes des témoins *Mirume* et *Kaguhana*. Les justes (*zen nin*) se rendent ensuite au *gokuraku* ; les damnés (*zai nin*) sont entraînés par les démons, les *akuma*, dans le *jigoku*, qui comprend cent vingt-huit cercles répartis entre huit enfers. Là se rencontrent tous les supplices pratiqués ou imaginés par les divers peuples de l'Asie : des damnés crucifiés, brûlés vifs, sciés avec des scies de bois, pilés dans des mortiers, dévorés par des serpents, tenaillés, déchiquetés, écorchés, plongés dans l'huile bouillante. Il n'est pas de cercle du froid, du moins pour les Japonais, car les Chinois en connaissent huit, mais il est un cercle de la faim (*gakidô*) d'où les damnés (*gaki, uetaru oni*) s'échappent avides pour se rendre sur la terre et dévorer les vivants. Les âmes des enfants vont dans les limbes où coule le *saino kawara* ;

les démons les poursuivent en grinçant des dents, en roulant des yeux rouges, en brandissant des massues, mais Jizô les prend dans ses bras, les cache dans ses manches énormes ou les entraîne accrochés aux plis de son kimono.

Dans cette description de l'enfer, empruntée à l'Inde, le fleuve, la montagne de l'Occident, le jugement, tout rappelle les mythes de l'Égypte et de la Chaldée.



Pour compléter son Panthéon, le bouddhisme imagina, comme nous l'avons dit, des divinités symboliques imitées du mazdéisme et du platonisme : Prajnâ-Pâramitâ (jap. *Han-nia haramitta*), la sagesse et le traité, le sùtra (jap. *kiô*) qui traite des vertus des butsu ; Manjuçri (jap. *Mon-ju*) la personnification de la méditation extatique ; Samâdhi (*San-mai*), la contemplation ; Bodhi (*Bodai*), la sagesse ; Dhyâna (*Zen*), la méditation, etc.

Il existe aussi des Pratyeka-buddha (jap. *Engaku*) qui ont fait leur salut personnel sans aider à celui de l'humanité. Le futur buddha humain est le bodhisattva de l'amour (Maitrêya, jap. *Miroku*).



Dieux et butsu, surtout Amida et Kannon, agissent sur l'homme par la grâce ; les mystiques attei-

gnent par la méditation (Dhyâna) le bienheureux état d'extase contemplative (Samâdhi).

Or, trouvons-nous dans l'un des livres saints, Ânanda (jap. *Anan*) et tous les disciples écoutaient attentivement et pleins de reconnaissance les paroles du Buddha Tathâgata (jap. *Nîôrai*), et voilà que leurs corps et leurs esprits épuisés de l'effort obtinrent soudain la grâce de l'illumination; et tous sentirent que le cœur de chacun d'eux était l'univers tout entier, tous comprirent clairement que l'univers était le vide, pareil à la feuille tenue dans la main, que toutes les choses de ce monde sont le cœur même de Bodhi (jap. *Bodai*), ce cœur radieux et antérieur à toutes choses, que ce cœur partout répandu renferme toutes choses en lui.

Et, réfléchissant encore, ils considérèrent leurs corps comme autant de grains de poussière aujourd'hui sains et saufs, demain perdus dans l'étendue infinie du vide universel; leurs corps pareils à l'écume de la mer qui sort de rien et ne naît que pour être détruite. Mais leur âme parfaite et indépendante, leur âme immuable, impérissable, est identique avec la substance même du Buddha...

Alors, debout devant le Tathâgata, de s'écrier :

« Oh ! profondeur mystérieuse, étendue qui embrasse tout, calme, impassible Majesté... Puissions-nous être délivrés de l'ignorance et des pensées coupables qui pendant des milliards d'années nous ont retenus enchaînés ! Puissions-nous devenir le moyen de conversion de mondes infinis d'êtres et leur faire sentir ce cœur profond de gratitude à travers des mondes infinis ! Ainsi nous rendrions l'amour sans bornes du Buddha... traversant les mondes divers, nous rachèterions les êtres innombrables qui sont plongés dans le péché et à la fin nous trouverions le repos avec eux. O pouvoir tout puissant de la compassion infinie du Buddha ! que sa grâce mystérieuse nous permette bientôt d'atteindre la suprême



TEMPLE DES BUDDHAS A CANTON,

sagesse ! qu'assis sur le trône sacré de l'univers, nous triomphions de toute erreur et possédions la parfaite sérénité du cœur ! (1)

V

Avant d'étudier l'histoire du bouddhisme au Japon, de développer les doctrines qui sont propres aux sectes japonaises, il nous faut retracer sommairement l'histoire du bouddhisme en Chine ; nous en avons seulement donné quelques dates en rappelant l'histoire générale du bouddhisme.

Dès le troisième siècle de l'ère ancienne, des missionnaires venus du Nipal et du Turkestan semblent avoir pénétré dans l'empire ; en 217 av. J.-C., l'un d'eux aurait visité la capitale dans le Shen Si ; une expédition chinoise envoyée dans le pays au delà de Yarkand en aurait rapporté une statue d'or du Buddha (122 av. J.-C.). Mais ce fut seulement en 64 de l'ère actuelle que l'empereur Ming Ti des Han fit recueillir dans l'Inde les principales œuvres de Çākya, qui lui était apparu en songe. Cependant sous le règne des Han, tout dévoués à la religion de Tao, le bouddhisme ne se développa que lentement. Il en fut différemment dans la période d'anarchie qu'amena la chute de ces princes. Les prêtres

(1) *Çurangama Samādhi Sâtra* (Suriô-gon-kiô) trad. du chinois par le REV. BEAL dans *A Catena of Buddhist Scriptures*, p. 343.

bouddhistes, qui s'adonnaient à la magie, exercèrent une grande influence sur les aventuriers qui se disputaient alors l'empire, principalement sur ceux qui étaient originaires de l'Asie centrale. Les couvents se multiplièrent et c'est alors qu'eurent lieu les premiers voyages des pèlerins chinois dans l'Inde; Fa Hian visita la péninsule de 399 à 413 et Sung Yun de 518 à 521. Ce développement rapide de la religion étrangère exaspéra les confucianistes, qui gagnèrent à leur cause et les tartares Wei (*Gi*) de la Chine septentrionale, et les chinois Sung (*Só*) de la Chine méridionale : Wei ordonna la première des grandes persécutions en 426, mais dès 451 il se rallia au bouddhisme et, réparant les maux causés, en fit sa religion d'État. En 458, une conspiration ourdie par les moines leur attira une persécution de la part des Sung récemment convertis. Cette épreuve ne fut pas de longue durée.

*
* *

La seconde moitié du cinquième siècle marque une transformation complète du bouddhisme chinois. En effet, la lutte qui pendant près de mille ans s'était poursuivie dans l'Inde entre les brâhmanes et les bouddhistes se terminait par la défaite de ces derniers; les moines de Shaka s'enfuyaient dans l'Indo-Chine, au Thibet, dans le Transoxiane, en Perse, à Ceylan, dans l'Archipel de la Sonde; attirés par les souverains de la Chine, plus de trois mille moines indiens se seraient établis dans l'Em-

pire. Or, jusqu'alors les Chinois s'en étaient tenus au Hinayâna (Siao Ch'eng) ou aux doctrines les plus modérées du Mahâyâna (Ta Ch'eng) ; les nouveaux missionnaires appartenaient à des sectes diverses et souvent hostiles, mais tous prêchaient les dogmes mystiques de l'ésotérisme (Tsung men).

En 520 ou 526, le grand patriarche indien Bodhidharma (chin. *Ta mo*, jap. *Daruma*) abordait à Canton. Le fils d'un roi, il avait pendant soixante ans propagé ses doctrines dans les cinq contrées des Indes. L'empereur Liang Wu Ti (*Riô Bu Tei*) (502-49) reçut Bodhidharma à Nan King.

« Depuis mon avènement au trône, lui dit-il, je n'ai cessé de bâtir des temples, de fonder des monastères, de faire transcrire les livres sacrés. Ai-je acquis des mérites pour la vie future ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Le monde est une ombre. Parsuite les bonnes œuvres ne sont que l'ombre d'une ombre.

— Quelle action trouves-tu sainte ?

— Aucune. Partout je ne vois que le vide.

— Comment vis-tu ?

— Je rêve et je m'efforce de ne plus rêver. Que tout ce qui m'entoure soit la quiétude, image du Nirvâna !

— Mais qui donc es-tu ?

— Moi-même je l'ignore. »

Quittant ce prince d'esprit grossier, Bodhidharma se rendit dans la Chine du nord alors séparée de la Chine méridionale et s'établit à Loh Yang, capitale des Wei (*Gi*) d'origine tartare. Neuf ans il y resta

en méditation devant une muraille nue. De nombreux disciples se pressaient autour de lui; presque enseveli sous la neige, l'un d'eux lui dit un jour :

« Maître, cette action est-elle méritoire ? »

— Non; des milliers ont fait mieux.

— Et celle-ci? reprit le disciple en se coupant le bras.

— Celle-ci marque une première étape dans la voie de la perfection.

Hwei K'o, le jeune mutilé, devint le coadjuteur de Bodhidharma, qui neuf ans après lui céda le patriarcat. Le vieillard désirait en effet retourner dans l'Inde, mais la mort le surprit dans les monts Hiung-er, entre le Ho-nan et le Shen-si. Sung Yun, un pèlerin fameux, qui revenait alors de la vallée du Gange, voulut contempler une dernière fois le visage du patriarche; il trouva Bodhidharma couché dans le cercueil, les yeux ouverts et tenant une sandale dans sa main.

« Maître, où allez-vous donc ? »

— Au Paradis d'Occident. »

Quand on ouvrit le cercueil pour la seconde fois, le corps de Ta-mo avait en effet disparu et seule la sandale restait, qui devint une relique précieuse.

L'introduction des doctrines mystiques marque l'apogée du bouddhisme chinois; les courtes persécutions de 515 et 714 ne firent qu'accroître le zèle des bonzes et des fidèles : presque tous les souverains des petites dynasties du septième siècle se montrèrent favorables à l'Église et, si le premier des T'ang lui fut hostile, ses successeurs sont restés célèbres pour leur foi et leur piété.

Au septième, au huitième siècle nous trouvons en effet une Chine nouvelle qu'ont faite les invasions. Une lutte suprême s'y livre entre les instincts des barbares et les traditions impériales; on pourrait la comparer à celle qui, pendant tout le moyen âge, se livra en Europe entre les instincts des peuples modernes et les traditions du droit romain; on le pourrait d'autant mieux que les confucianistes, comme les légistes, avaient pour premier but de soumettre l'Église à l'État.

Chez le peuple chinois jusqu'alors toute raison, tout sens pratique, le mysticisme apparaît soudain, et la foi, et le mépris de la mort, et l'esprit d'aventure, et la sainte folie de sacrifier tous les biens, la vie elle-même, dans l'espérance d'un au-delà inconnu. Chez ce peuple de tradition, c'est un suprême effort pour se défaire du passé. Confucius disait l'homme bon et la vie heureuse; le Buddha enseigne que c'est un crime de vivre et la seule douleur. Confucius ordonnait de fonder une famille et de servir l'Etat; la loi de Buddha commande de quitter ses charges, de fuir sa femme et ses enfants; toute fonction est une chaîne, tout amour une souillure; pour montrer la vanité de tous les biens, on brûlera les corps; pendant plusieurs siècles, les Chinois renonceront à leur coutume sacrée d'ensevelir les morts. De l'autre vie Confucius ne voulait rien savoir, mais le bouddhisme connaît des enfers et des paradis, comme aussi dès cette vie des secours surnaturels.

Et voilà que, pour prendre le froc du mendiant, l'empereur abandonne son trône, le ministre ses

charges, le marchand sa boutique et le paysan sa charrue. Des milliers de couvents se bâtissent, où prient des centaines de milliers de moines et de religieuses. Ces moines ne cherchent pas leur propre salut; ils veulent le salut de l'univers entier. Les uns travaillent nuit et jour à traduire les livres saints. D'autres se répandent à travers le monde pour prêcher la bonne nouvelle; ils convertissent la Mongolie, la Sibérie, la Corée, le Japon. D'autres encore vont dans l'Inde pour visiter les lieux où le Maître s'est endormi dans le Nirvâna. Partout les missionnaires, les pèlerins voient des miracles, accomplissent des miracles, dans une ivresse de foi qui leur fait apparaître un monde nouveau : plus de forces naturelles, la lutte des démons et des anges; dans les bois, dans les fontaines, des apsaras compatissantes; dans les gorges, des ascètes émaciés; sur le faite des montagnes, des Buddhas éblouissants comme le soleil. Le plus grand des moines chinois, Hiuen Tsiang (*Gen shô* ou *Sanzô Hôshi* (603-669), voyage dix-sept ans (629-46) pour visiter les lieux saints; treize ans il travaille à sa traduction du grand *Sûtra mystique*. L'œuvre achevée, il tombe malade et se prépare à la mort. Sans cesse, au milieu de ses souffrances, il répète les mêmes paroles : « Puisse le peu de mérites que mes travaux m'auront acquis profiter à tous les hommes! Puissé-je moi-même renaître dans le paradis du Buddha de l'amour! » Pendant la nuit du vingt-troisième jour, le malade cesse de prier et paraît dormir. Soudain l'un des moines demande : « Maître, maître, avez-vous obtenu de renaître dans le para-

dis? — Oui », répond faiblement le moribond, et voilà qu'il a bu la douce rosée de la mort.



Au début du neuvième siècle les moines étaient si puissants qu'ils persuadèrent à l'empereur Hien Tsung (*Ken-sô*) de transporter solennellement un os du Buddha dans la capitale (819). Irrité, Han Wen Kung lui adressa de célèbres remontrances.

Buddha n'était qu'un barbare. Sa langue n'était pas la langue de la Chine. Ses vêtements étaient coupés suivant une mode étrangère. Il émettait des maximes différentes des maximes de nos sages, il ne se conformait pas aux coutumes que nos sages ont établies. Il n'a point compris la valeur des liens qui unissent le souverain et le ministre, le père et le fils. Supposons que ce Buddha soit vivant et que son gouvernement l'envoie comme ambassadeur à la cour de Votre Majesté ; elle le recevrait, lui adresserait quelques paroles, lui donnerait un banquet, lui ferait quelques présents et le ferait reconduire sous bonne escorte à la frontière pour éviter que sa pernicieuse influence ne troublât l'esprit du peuple. Mais non, cet homme est mort depuis des siècles, son corps est tombé en poussière et alors tout change, un de ses os devra être porté processionnellement dans l'enceinte même du palais impérial... Et pas un ministre n'a élevé la voix contre un pareil acte, pas un censeur n'en a souligné l'énormité. C'est pourquoi, accablé de honte, le plus humble de ses serviteurs supplie Votre Majesté de faire détruire ces ossements... Quesi Buddha possède la puissance de se venger, sa vengeance retombe sur moi ! je fais serment devant le ciel de ne pas chercher à la détourner.

Cependant telle était alors l'influence du bouddhisme que plusieurs des grands philosophes confucianistes ne pouvaient s'y soustraire et que Liu Tsung Yuang, l'ami, l'égal de Han Wen Kung, ne niait pas y trouver de grands charmes. Il s'excusait en disant que Han s'attachait seulement à la forme et que dans le fond confucianisme et bouddhisme enseignaient les mêmes préceptes. Ce qu'il aimait du bouddhisme, c'était bien ce qui manque au confucianisme, « cette simple vie de contemplation menée dans un séduisant paysage d'eaux et de montagnes », vie si douce en comparaison des luttes odieuses de fonctionnaires ambitieux.

Le bonze Hao-Ch'u, écrivait Liu, est un homme d'un caractère placide, dont toutes les passions semblent maîtrisées. Un fin lettré, il n'a qu'une joie : rêver devant la nature et la célébrer, à l'occasion, en vers... Il ne dépend de personne... L'on ne saurait le comparer ni aux hérétiques dont nous parlons trop, ni à ce troupeau d'hommes avides et dévorants qui se presse autour de nous » (1).

C'est à cette époque de ferveur générale que les missionnaires convertirent le Japon.

*
* *

En Chine, la décadence ne tarda pas à se faire sentir. La prospérité de l'Église rendit les bonzes orgueilleux et dissolus; leurs excès leur attirèrent

(1) La traduction de ces deux passages se trouve dans GILES, *Gems of Chin. Lit. et Chinese Literature*, p. 200.

la terrible persécution de 845 sous l'empereur Wu Tsung (*Bu Sô*) : 4, 609 monastères, 40, 000 presbytères ou chapelles furent détruits, 260,000 moines ou religieuses durent reprendre la vie du monde.

Sans doute le successeur même de Wu, Swen Tsung (*Sen Sô*) (847-59) releva les temples ruinés et rendit aux bonzes leurs privilèges, l'élan religieux n'en était pas moins brisé, la fin du patriarcat détruisit le dernier lien qui unit encore les sectes rivales. L'austérité ascétique, la méditation, les études philosophiques firent place à l'oiseuse scolastique et aux mœurs relâchées. Sans doute le peuple s'attacha de plus en plus aux pratiques religieuses, sans doute les persécutions cessèrent, le gouvernement se montrant hésitant, défavorable sous les Sung, bienveillant au temps des Mongols et des Ming, indifférent sous la présente dynastie; Han Wen Kung n'en avait pas moins vaincu : tous les écrivains, tous les hommes d'Etat qui ont marqué l'esprit chinois à leur empreinte ont traité avec mépris la philosophie du bouddhisme et repoussé sa morale comme dangereuse.



Pour terminer cette étude du bouddhisme chinois, il ne nous reste plus qu'à donner le nom des principales sectes (jap. *shû*).

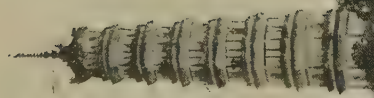
On les divise en deux classes : les sectes exotériques (*Kiao-men*, jap. *Ken Kiô*) et les sectes ésotériques (*Tsung-men*, jap. *Mitsu Kiô*). Les cinq grandes sectes exotériques sont : *Lu* (sanskrit *Vinaya*, jap.

Ritsu); *Yo ga mi kiao* (sansc. *Yogachara* ou *Tantra*, jap. *Yuga* ou *Hossô*); *Wei shi Siang-kiao*, dont Hiuen Siang est le plus célèbre représentant; *Chung lun*, qui se rattache à Nâgârjuna; *Fasing tsung* (école de la vérité pure); on y ajoute d'ordinaire deux sectes indépendantes, celle du Paradis d'Occident ou de la Terre Pure (*Ts'ing Tu*) et celle de *Tientai* (*Ten-Dai*). Les sectes ésotériques sont plus nombreuses : *Nan-ngo* et *Ts'ing yuen* furent les premiers à enseigner la doctrine du cœur infini de Fo; *Hwei-Niang*, *Yün-men*, *Fayen* développèrent ces doctrines et complétèrent le nombre des *Wu-tsung* ou cinq écoles auxquelles d'autres plus hardies s'ajoutèrent, entre autres *Lin-tsi*, dont le fondateur mourut en 868 : c'est la plus nombreuse et la plus populaire des sectes contemplatives (1).

VI

Nous raconterons maintenant l'histoire du bouddhisme japonais : entre son établissement au septième siècle, dont nous avons déjà parlé, et sa constitution comme puissance féodale, dont il sera traité dans le second volume, son histoire est celle des sectes.

(1) Cf., outre les ouvrages cités au commencement du chapitre, REV. EDKINS : *Chinese Buddhism, Religion in China*, les ouvrages et les traductions de M. CHAVANNES, du R. BEAL, les différentes traductions des pèlerins chinois.



PAGODE AUX ENVIRONS DE CANTON

Toutes les sectes indiennes ou chinoises envoyèrent des missionnaires au Japon ; deux surtout y jouèrent au début un rôle prépondérant, celles de Tendai et de Shingon.

Fondée en Chine au septième siècle, la secte de Tendai (chin. Tien t'ai) cherche l'émancipation de l'homme par la méditation, qui comprend six stades : raison, désignation, méditation propre, imitation, vérité partielle, connaissance parfaite. Ces doctrines furent répandues au Japon par Dengiō Daishi, qui les recueillit en Chine (803) et mourut en 823. Il bâtit le monastère du Hieizan, au nord de Kiôto et sur les bords du lac Biwa ; ce monastère devint la capitale religieuse du Japon.

La secte de Shingon (chin. Ts'ing Yuen) eut pour fondateur au Japon Kūkai (Kôbô Daishi), qui naquit en 774. Pendant sa conception, la mère de Kūkai rêva qu'elle portait un Buddha dans son sein ; l'enfant vint au monde les mains jointes.

En 804, Kūkai se rend en Chine. Les démons soulèvent la tempête ; déjà, les matelots jettent leurs rames et se disent perdus, mais le saint se met en prière, et l'ouragan est apaisé. Dans un monastère, Kūkai reçoit le baptême : le Buddha Vairoçana couvre le saint de sa lumière, et tous les moines, se prosternant devant lui, le reconnaissent pour l'un des futurs patriarches de l'Église.

Kūkai revint au Japon en 806. Partout des miracles accompagnaient sa venue. Prêchait-il, sa voix faisait pousser les arbres, les animaux s'approchaient ravis, les abeilles bourdonnaient autour de

sa bouche, et, pendant que les diables s'enfuyaient en hurlant, les anges chantaient dans le ciel. Ce n'était pas seulement un grand saint, mais encore un lettré, un savant, un artiste. On lui attribue l'invention de l'alphabet hiragana.

Quand il comprit que ses jours étaient comptés, Kûkai se retira dans un tombeau souterrain (834); il y attend la venue de Maîtreya (*Miroku*), le maître de l'Amour et le Buddha de l'Avenir. L'empereur Daigo l'a déifié en 921 sous le nom de Kôbô Daishi.

Pour Kûkai, il existe deux bouddhismes : l'exotérique et l'ésotérique. On n'atteint au bouddhisme ésotérique qu'après avoir traversé les dix degrés de la pensée : la pensée du bouc, qui est celle des damnés et des animaux abjects; la pensée du jeune homme inintelligent, qui est la pensée humaine; la pensée de l'enfant sans peur, qui est celle des êtres célestes; la pensée d'un agrégat dépourvu de l'idée du moi, qui est celle des *çrāvaka*, des disciples; la pensée de l'action dépourvue de cause, qui est celle des Pratyekabuddha; la pensée du Grand Véhicule pour le bien d'autrui (secte *Hossô*); la pensée de la conscience du négatif (secte *Sanron*); la pensée de la Voie unique libérée de l'action (secte *Tendai*); la pensée absolue de la nature sans la nature elle-même (secte *Kegon*); la pensée mystérieuse, qui révèle au saint la source de sa propre pensée et lui enseigne le moyen de devenir de son vivant même un buddha.

IV

Au contraire des nobles et des lettrés, le peuple opposa une grande résistance à la diffusion du bouddhisme ; pour le séduire, le bouddhisme dut se faire populaire. La foule ne connaissait et ne connaît encore ni Bi-ru-cha-na (sanser. Vairoçana), ni même Shaka ; elle adorait, elle adore la déesse Kannon, celle qui se penche pour écouter les plaintes du monde éternel et qui étend ses mille mains pour essuyer toutes les larmes, pour aider à toutes les infortunes. Le bûcheron qui veut frapper l'arbre, le chasseur qui lance son javelot contre le cerf, voient la déesse miséricordieuse se dresser devant leur victime. Partout à la fois sous les milliers de formes, Kannon secourt les blessés et les voyageurs, nourrit les orphelins, sèche les larmes des mères. Ses mains touchent les chaînes du prisonnier, ces chaînes tombent en poussière. Kannon est tout ce qui console, ce qui porte secours, ce qui aime ; sa religion semble le mystérieux panthéisme de la Pitié.

La Grande déesse s'entoure de divinités secourables. Au Japon les plus farouches deva indiens sont devenus bons et humains. Çiva, *Fudô*, (sanser. Akshara), l'ascète immobile, est le feu, qui éclaire et qui réchauffe. Avec lui ce sont les douze deva (*jiu ni ten*) dont quelques-uns sont aujourd'hui peu connus : Bonten (Brahmá) ; Katen (Agni) ; Ishana (Çiva) ; Taishaku (Indra) ; Fôten (Vasu) ;

Bishamon (Vaiçravana); Kichijôten, son épouse (Lakshmi); Emma (Yama); Nitten (Sûrya), le soleil; Gatten (Soma, Candra), la lune; Suiten (Varuna), le dieu des eaux et Shôden (Ganesha). Kichijôten et Shôden sont souvent remplacés par Jiten (sansk. Prithivî) et Rasatsuten (Nairrita).

Et ce sont encore Kishi Mojin (sansk. Hârîtî), l'ogresse convertie par le Buddha et devenue la protectrice des enfants; Kompira (sansk. Kumlbhîra (?), le maître de l'Océan. Le peuple chérit surtout les sept dieux du Bonheur (*Shichifukujin*). Benten (Sarasvatî) est la chance, la beauté, dont la vue console de tous les maux. Daikoku (Mahâkala) donne la richesse, on le figure avec un sac de riz; c'est maintenant le Mercure des billets de banque. Ebisu, le fils d'Izanagi et d'Izanami, par suite d'origine shintô, est représenté avec un poisson au bout d'une ligne. Hotei (bouddhiste et taoïste) personnifie la bonne humeur; riches et pauvres possèdent son idole à la face épanouie, à la bouche largement ouverte, au ventre nu, que beaucoup d'Européens prennent à tort pour un Buddha. Fukurokuju (d'origine taoïste), un magicien au bon visage souriant coiffé d'un grand bonnet, est le dieu de la vieillesse. Bishamon (Kuvera), qui tient l'armure et la lance, symbolise la gloire militaire et la richesse. Jurôjin (bouddhiste et taoïste, d'origine récente) est le dieu de la chance, ses attributs sont le cerf et la grue (1).

(1) Vaiçravana est un nom de Kuvera, le dieu de la richesse; Vâsu, un nom de Vishnu; Prithivî, un surnom de la Terre; Nair-

Jizô (Kshitigarbha) se plaît dans la société des enfants, les aide à percer leurs dents, leur apporte leur premier hochet, les berce quand ils pleurent et, si la mort les enlève à leurs parents, joue avec eux dans les enfers. Au Japon, l'on aime trop les enfants, et leur perte rend inconsolable. Punis pour ceux qui, délaissant leurs occupations, veulent toujours prier sur une tombe, les pauvres petits doivent élever des tas de pierres sur les bords du fleuve de l'enfer. Jamais ils n'arriveraient au bout de leur tâche si Jizô ne leur portait secours; on le sait, et son image est couverte de cailloux par les mères désolées, qui ne peuvent se résigner à ne jamais pleurer.

Toutes ces divinités appartiennent au culte Riôbu Shintô qu'a formé la fusion du bouddhisme et du shintô. Une curieuse légende nous montre comment la transformation s'accomplit. Persuadé qu'Amateraçu, la souveraine d'Ise, est l'avatar (*gon-gen*) d'un Buddha, un moine la supplie de se montrer à lui sous sa forme véritable, et voilà qu'un matin, au moment où les rayons de la déesse dorent la mer sans rides, elle-même se révèle à lui comme un serpent monstrueux. Le moine lance son écharpe sur le monstre, qui plonge dans les flots. « Déesse de la Lumière, tu te joues de ma faiblesse; cette image hideuse n'est qu'un déguisement. — Bénédis-toi, qui as la foi, rends-toi dans le temple d'Amida et tes doutes y seront éclairés. » Le

rita, un *rākshasa*, un démon; Mahākāla, un surnom de Çiva destructeur.

moine obéit; il trouve au cou du Buddha le voile jeté au dragon, Amaterasu et Amida ne sont qu'un dieu.

V

La diffusion du bouddhisme ne fut pas dû seulement à son enseignement, mais à la forte organisation de l'Église.

Shakamuni a fondé un ordre religieux (*sōshū*); deux sacrements en assurent la cohésion, le sacerdoce et la confession.

Pour être admis dans l'Ordre, les moines ou Bhikshu (jap. *Bi-ku*) déclarent leur foi dans la Trinité (*triratna, san bō*) : Buddha (*Butsu*); sa loi, Dharma (*hō*) et son ordre, son Église, Sangha (*Sōshū*).

Puis ils font les dix vœux (*jikkai*) :

« Ne rien tuer. Ne rien voler. Ne commettre aucune fornication. Ne pas mentir. Ne boire aucune liqueur forte. Ne manger qu'aux heures fixées par la règle. S'abstenir de la musique, de la danse, du théâtre. S'abstenir d'ornements et de parfums. Dormir dans un lit étroit et bas. Ne posséder aucun objet d'or ou d'argent. »

Il n'y a pas de vœu d'obéissance.

Dans certaines sectes chinoises l'officiant brûle en plusieurs places la tête des nouveaux ordonnés avec des morceaux d'étoupe enflammée. Il ne sem-

blerait pas que cette coutume ait jamais existé au Japon.

L'office de la confession générale ou Prâtimoksha (pâli Pâtimokkha) comprend deux parties. Dans la première, les moines groupés deux à deux échangent leurs confessions à voix basse. Dans la seconde le supérieur donne à haute voix la liste des quatre péchés mortels, des trente fautes qui entraînent la forfaiture, des quatre-vingt-douze fautes légères. Et toutes les fois qu'il est demandé : « Qui a commis tel péché ? » le moine coupable doit répondre : « Je l'ai commis ».

Les quatre péchés mortels (*shi-dai-aku*) qui emportent exclusion de l'Ordre sont : la fornication (*hantsu*), le meurtre (*sesshō*), le vol (*chutō*), et la présomption de sa propre vertu (1).



Le Dharma des moines est contenu dans les trois collections d'ouvrages sacrés qui forment le canon bouddhiste ; ces collections ou paniers de manuscrits : *Sūtra* (*Sutara*, *Kiō*), *Vināya* (*Bini*, *Ritsu*), *Abhidharma* (*Abidon*, *ron*) sont connus sous le nom de Tripitaka (*San-zō* ou *Issaikiō*). Il existe trois formes de Tripitaka : le Petit Véhicule (*Hīna-yāna*, *Shōjō*) ; le Moyen Véhicule (*Madhya-mayāna*, *Chū-jō*), et le Grand Véhicule (*Mahāyāna*, *Daijō*).

(1) Cf., outre les diverses traductions de cet office, J. J. DE GROOT, *le Code du Mahāyāna en Chine*.



Avec le temps le Sangha bouddhiste a cessé d'être un ordre au propre sens du terme, pour devenir une Église : par contre, en Chine et au Japon les différentes sectes ont fondé des ordres monastiques analogues à ceux de l'Occident. La constitution de l'Église bouddhiste a varié selon les époques et les pays. C'est au Japon que cette constitution s'est développée le plus complètement.

Voici le décret de l'impératrice Suiko instituant la hiérarchie bouddhiste dans l'empire :

« Si les prêtres se rendent coupables, qui remettra les laïques dans la bonne voie? Aussi, pour la surveillance des prêtres et des religieuses, nommons-nous un *sôjô* (archevêque) et un *sôzu* (évêque) (623). »

Le même décret instituait un *hôtô* ou chef de la loi, un ministre des cultes. Déjà l'on comptait au Japon 46 temples, 816 prêtres et 569 religieuses. (*Nih.*, XXII, 38.)

Au cours des siècles cette organisation s'est compliquée; il n'est pas possible de la définir exactement; dans chaque secte le nombre des dignitaires et leurs titres varient. La hiérarchie bouddhiste comprend les rangs suivants : archevêque (*dai-sôjô*); évêque (*sôjô*); prêtre chargé d'un archidiaconé (*dai-sôzu*); archiprêtre (*sôzu*); coadjuteur (*gon*), ainsi *gon sôjô*, *gon sôzu*; moine ou simplement prêtre (*shukke*); novice (*shami*). Les moines sont encore appelés *oshô* (du sanscrit *upashaya*),

shamon (de *cramana*) et vulgairement *bôzu*; *risshi* est un titre honorifique qui correspond presque à celui de docteur en théologie. Le bouddhisme possède aussi des ordres de femmes. Les religieuses ou *bikuni* (du sanscrit *Bhikshunî*) sont appelées le plus souvent *ama*; elles portent aussi le nom de *zenni*, mais ce dernier terme s'applique le plus souvent aux dames nobles qui se retirent du monde après la mort de leur mari.

L'habillement des moines (*hôte*) se compose d'une tunique attachée à la taille (sanscrit *sanghâti*, chin. *seng kia chi*, jap. *sôkari*), d'une seconde tunique plus longue et rappelant celle des carmes (*uttarâsanga*, jap. *uttarasô*) et d'un manteau ou étole (sanscrit *kashâya*, chin. *kia sha*, jap. *kesa*). Vulgairement le *sôkari* et l'*uttarasô* sont appelés *koromo*. Au Japon la couleur des tuniques varie, le *kesa* est jaune ou blanc. Le bâton des bonzes est le *nioi*. Les vêtements des religieuses sont les mêmes que ceux des moines. Les uns et les autres portent des chapelets (*juzu*, *nenju*, *zuzu*); des mendiants au propre sens du terme, ils recueillent leur nourriture dans des sébiles (*hachi*, *ban*, *wan*, *tep-patsu* si la sébile est en fer).

Avec leurs fonctions religieuses les bonzes exercèrent longtemps au Japon des fonctions civiles. Les réformateurs du septième et du huitième siècle établirent au Japon des registres de l'état civil sur le modèle des registres chinois, mais, dans la décadence du pouvoir central, ces registres tombèrent dans la possession du clergé bouddhiste, qui les conserva jusqu'en 1871.



Les monastères bouddhistes sont appelés *tera*, d'où le titre de *sama tera* donné au prier du monastère, qui est en même temps le curé de la paroisse : on le nomme aussi *jūji*. Le titre de *shasō* était porté autrefois par les bonzes qui avaient la charge d'un temple shintō (*ja*).

L'architecture des *tera* diffère de celle des *miya*; d'une part c'est un style tout japonais, la simplicité du shintō; d'autre part un style indien et chinois, le goût de la pompe et de la décoration.

Un porche à deux étages (*sammon*), flanqué de lanternes monumentales, donne accès dans la cour du monastère où s'élèvent des bâtiments d'inégale importance : la salle des ex-voto (*emmadō* ou *gakudō*); le beffroi (*shōrō*), un simple pavillon où se trouve la cloche (*tsurigane*); l'oratoire contenant les reliques (*tahō tō*); la librairie tournante (*rinzō*); les pavillons réservés à l'habitation des moines (*inshoin*, *jūin*, ou *zashiki*); les appartements de réception (*kiakuden*); le trésor (*hōzō*); la cuisine (*kuri*); la citerne où les fidèles purifient leurs mains avant de prier (*chōzu-bachi*); le pavillon du gong (*kōro*); la pagode (*tō*) : cette tour à plusieurs étages marqués par des toits chinois est devenue en quelque sorte le symbole du bouddhisme japonais comme le *torii* l'est du shintō, soit que, peinte en rouge, elle apparaisse soudain dans l'ombre d'un bois de cryptomerias, ou qu'elle couronne un mamelon, ou que ses angles recourbés, la pointe ou-



PAGODE JAPONAISE
TEMPLE D'ASAKUSA (TÔKIÔ)
(XVII^e siècle)

vragée de son faite se reflètent avec les arbres et le Fuji dans un lac ou dans une baie.

Un double porche conduit au temple proprement dit (*hondô*) : les *Niô* gardent le porche extérieur appelé *Niômon* : ce sont les dieux antiques de l'Inde, Brahma (*Bonten*) et Indra (*Taishaku*) devenus au Japon des génies formidables qui roulent de gros yeux menaçants ; ils sont généralement couverts de boulettes de papier mâché que le peuple leur jette pour attirer leur attention. Les *Shi Tennô*, les quatre déva, gardent le second porche.

Au contraire des temples shintô, qui présentent un étroit pignon de bois blanc, les temples bouddhistes présentent une large façade couverte de sculptures polychromes ; un portique la double, que supportent des colonnes de style indien ou même grec ; des lanternes (*tsuridôrô*) pendent entre les colonnes. Ce portique donne accès dans le sanctuaire, une nef parallèle à la façade d'entrée. Partout se dressent des *butsuzô*, des idoles ; ce sont les dieux du bonheur, Jizô, Marishiten (sanskrit *Marîcî*) (1), la reine du ciel, représentée avec huit bras dont deux tiennent le soleil et la lune ; Kannon surtout, Kannon debout, assise, sortant d'un lotus, Kannon aux huit bras, Kannon aux quarante bras, dite Kannon aux trois faces avec une tête de cheval sur le front de sa face médiane. Devant les idoles sont placés des trônes pour les offrandes (*saisenbako*), des cierges et des lanternes (*hôtô*). Au milieu

(1) Marichi est le chef des dieux de l'orage (*Marut*) ou l'un des *Prajâpati*.

de la nef, en face de la porte se trouve l'autel (*shumidan*) surmonté d'une *triratna* (*sanbô*) de butsu, tous dorés avec l'auréole (*go kô*) derrière la nuque, ou d'un kiosque de laque d'or qui renferme une image d'or du butsu, debout ou accroupi sur un lotus; tantôt il lève la main pour enseigner, tantôt il tient la fleur *renge* ou le *nioi*, le bâton, le sceptre mystique des bonzes, tantôt encore les bras sont croisés sur la poitrine avec les mains posées à plat : cette attitude, dite du lotus ou *renge no in*, est le signe de la prière.



Les offices bouddhistes (*butsuji*, *hôji*, *kitô*, *tsuizen*) sont nombreux et compliqués. Pour les célébrer, les bonzes revêtent, avec l'étole blanche (*kesa*), de larges chappes de soie brodée ou de brocart (*butsue*) : la couleur varie; c'est quelquefois le vert et souvent le rouge. Ils disposent sur des tables de laque les *butsugu*, les objets employés pour le culte : des images flanquées de cierges, un *kôro*, un bassin où brûle de l'encens (*kô*) (le prêtre tient dans la main un petit brûle-parfums qui se compose d'un long manche et d'une cassolette); le *tokko* (sanskrit *vajra*), qui symbolise le pouvoir de la prière, de la méditation et de la magie; une clochette (*rin o*); ces deux petits objets sont de cuivre). Plus en arrière se trouvent des porte-cierge (*shoku dai rôsoku*); des vases avec des fleurs (*hanata*), des bassins, des coupes, des boîtes, tous de bronze et richement travaillés; l'un de ces vases est rempli d'eau bénite.



PRÊTRES BOUDDHISTES

Il n'est pas d'office plus populaire que les litanies de Kannon (*Kannonkiô*, *Avalokiteçvara Sûtra*). On trouve déjà des représentations de ces litanies sur des caves indiennes du septième siècle. mais l'office ne fut définitivement fixé que par un rescrit de Ch'eng Tsu (*Yung Loh*), le troisième empereur de la dynastie des Ming.

L'officiant lit d'abord le sùtra qui raconte la descente de Kannon dans les enfers et son serment de délivrer tous les pécheurs; puis il lève l'encensoir et dit :

« Que cet encens se répande dans l'univers tout entier! Il symbolise l'effort de tous les bosatsu qui s'efforcent de devenir des butsu. »

L'on récite ensuite les litanies :

Sois bénie, Kannon pleine de pitié.

Qu'on me jette sur une montagne de couteaux! Leurs lames ne me blesseront pas.

Qu'on me mette dans une fournaise! Les flammes ne me brûleront pas.

Qu'on me précipite dans l'enfer! Ses murailles ne me retiendront pas.

Que je sois entouré de revenants affamés! Leurs mains décharnées ne me toucheront pas.

Que je tombe au pouvoir des démons! Leurs griffes ne m'atteindront pas.

Que je renaisse sous la forme d'une bête! Je n'en irai pas moins au ciel.

Sois bénie, Kannon pleine de pitié.

Les litanies achevées, les fidèles entonnent l'un des hymnes.

Cet office est parfois célébré pour les vivants;

d'autres fois, les prêtres en appliquent les mérites à délivrer les âmes des morts (1).

*
* *

Les bouddhistes ont des sacrements.

Le baptême (*kanchô*) (2) fait un bouddhiste de l'enfant ou du catéchumène dont le prêtre oint le front avec de l'huile et de l'eau consacrée. L'ordre fait un prêtre, un moine du fidèle bouddhiste. La confession (*sange*) remet les péchés : elle est obligatoire pour les moines, facultative pour le peuple, au moins dans la plupart des sectes. L'extrême-onction purifie l'âme et le corps; il est d'usage de réciter des prières et de verser de l'eau dans la bouche des mourants (*matsugo no mizu*).

Ces sacrements donnent aux prêtres une grande influence sur le peuple, moins pourtant que les honneurs rendus aux morts.

VI

Indépendamment du culte shintô-confucianiste des ancêtres, il s'est en effet développé un culte

(1) Pour les offices célébrés à Paris, comparer les annales du musée Guimet.

(2) Pour les chrétiens l'on se sert des mots : *senrei*, *shinrei*, ou *baputesuma* (du portugais *baptismo* ou de l'anglais *baptism*, les deux *u* étant muets ou presque). Pour la confession des chrétiens les mots usités sont *kokuaku*, *kokkai*.

bouddhiste des morts qui s'inspire de conceptions toutes différentes. Le bouddhisme populaire des Japonais admet des âmes véritables, qu'on appelle *tamashii*, *tama*, *kompaku*, *rei*, *reikon*. *Tama* et *kompaku* ont presque la même signification que le mot *âme*; *tamashii* a celle d'esprit au sens que les spirites donnent à ce terme; *rei* et *reikon* se traduiraient assez bien par *mânes*. *Seishin* et *shinjin* ont le sens d'intelligence, volonté, esprit au sens spiritualiste du mot; ils ne s'emploient qu'en parlant des vivants.

Pour comprendre l'idée que les Japonais se font de l'âme, il importe d'analyser les divers éléments qui ont contribué à la former.

Nous distinguerons d'abord l'élément purement bouddhiste. Le peuple japonais considère les *Karma* des morts comme des âmes véritables, qui se réincarnent dans des êtres ou des choses, après avoir été punies de leurs fautes dans les enfers ou récompensées de leurs vertus dans des paradis; les saints deviennent des bodhisattva ou futurs buddha, puis des buddha qui se dissoudront un jour dans le *Nirvâna*. Le bouddhiste japonais n'adore donc plus les ancêtres morts comme des dieux, des *kami*, mais il prie d'abord pour eux en les appelant *shin botoke*, puis, quand il les croit arrivés au paradis, il les invoque, comme les catholiques invoquent les saints, en les appelant des buddha, des *hotoke*.

Cette conception bouddhiste s'est comme fondue avec la conception shintô où l'âme est tenue pour le souffle, l'esprit du corps s'échappant sous la forme d'une ombre, qui tantôt vit dans le tombeau,

tantôt choisit pour sa résidence une plante, un rocher, un torrent.

Cette conception shintô assez vague s'est précisée sous l'influence de la Chine. Laissant à part les dogmes bouddhistes, nous distinguerons dans la psychologie chinoise la doctrine philosophique et la croyance populaire.

Voici d'abord la doctrine philosophique, telle qu'elle s'est lentement élaborée au cours des siècles. Il existe dans l'homme deux âmes : le *shen* (*shin*) immatériel, procédant du *yang* (*yô*) ou principe mâle, qui se manifeste durant la vie par le souffle (*ki* ou *hwun*) (*kon*) et se transforme après la mort en esprit lumineux (*ming*) (*mei*) ; le *kwei* (*ki*) matériel, procédant du *yin* (*in*) ou principe féminin, qui durant la vie est le *p'oh* (*haku*), ce que nous appellerions la force vitale, le sens interne et, après la mort retournant à la terre, suit le corps et s'attache au tombeau. Avec le temps la théorie se modifia : l'on n'admit plus seulement un seul *shen* et un seul *kwei*, mais plusieurs *shen* et plusieurs *kwei* (quelques auteurs disent même cent *shen*), se rapportant aux différents organes du corps, tenus pour indépendants les uns des autres, et aux principales passions dont l'opposition apparaît comme la lutte de forces hostiles. Nous retrouvons dans cette théorie encore tout imbue de l'animisme primitif et l'influence du dogme bouddhiste des *Skandha* et celle de la religion égyptienne, mais pour cette dernière influence il est impossible de dire à quelle époque et de quelle manière elle s'est manifestée.

Pour les croyances populaires des Chinois, il

serait difficile de les exposer systématiquement, tant elles sont variables et confuses. Comme les philosophes, le peuple admet chez l'homme plusieurs âmes qui durant la vie se manifestent surtout par le souffle et par l'ombre. Ces âmes peuvent quitter le corps toutes ensemble ou chacune séparément; c'est le cas dans les évanouissements. Elles peuvent, ainsi rendues libres, s'emparer du corps d'un autre homme comme il arrive dans la possession ou de celui d'un animal comme il arrive dans la zoanthropie. D'autres fois, c'est l'esprit d'une plante ou d'un animal qui s'empare du corps d'un homme. Après la mort les âmes du défunt sont susceptibles d'apparaître comme fantômes, feux-follets, démons, sous la forme de tigres, de renards, etc. Mais ces points particuliers seront traités partie à la fin du présent chapitre, partie dans le chapitre suivant consacré à la religion de Tao (1)

Ce qu'il importe de signaler ici c'est que cette croyance à plusieurs âmes permet aux Chinois et aux Japonais de concilier les dogmes contraires de leurs religions; l'âme céleste peut être au ciel ou en enfer, tandis que l'âme matérielle reste attachée au tombeau; une âme peut s'être réincarnée dans un homme ou dans une bête, tandis qu'une autre âme peut apparaître comme fantôme.

Pour le moment nous exposerons seulement le culte des morts tel qu'il existe dans le bouddhisme. Mais cette étude préliminaire était nécessaire pour le rendre intelligible, car les croyances de la Chine

(1) Cf. Prof. DE GROOT : *Religious system of China*.

et du Japon se sont aujourd'hui intimement mêlées à celles de l'Inde et de l'Asie antérieure.



La chambre ou plutôt la chapelle ancestrale des bouddhistes se nomme le *shōriōdana*. Dans cette chapelle un petit autel (*butsudan*) renferme, avec des statuetttes de buddhas, les *ihai* (aussi *reihai*) surmontés de la boule mystique (*hoshi no tama*); sur l'*ihai* est gravé le *kaimiō*; en effet les morts ne sont plus appelés du nom qu'ils portaient de leur vivant, mais d'un nom religieux donné par les prêtres après le décès; ce nom est le *kaimiō* (aussi *hōgō* et *hōmiō*).

L'on offre aux morts le matin une tasse de thé, le soir du riz, des fleurs et de l'encens; on prie pour eux en murmurant quelque oraison comme celle-ci : *Namu Amida Butsu*.

Les bonzes célèbrent des offices pour les âmes des morts; les offices habituels sont appelés *tsuizen*, ceux qu'on célèbre au jour anniversaire de la mort, plus particulièrement *hōji*. Suivant les sectes, le prêtre invoque Kannon ou Amida, il répand des fleurs pour symboliser les pluies de lotus du paradis (*sange* ou *hana wo chirasu*).

La grande fête bouddhiste des morts, le *Bon* (aussi *Urambon*, *Bonku* et *Bonmatsuri*) a lieu du treizième au seizième jour du septième mois, depuis l'adoption du calendrier grégorien les 13, 14, 15 et 16 juillet. A cette époque de douce chaleur les âmes des morts reviennent sur la terre pour revoir ce Japon si beau,

dont le souvenir les hante, pour revivre quelques jours la vie d'autrefois dans la vieille maison familiale. Aussi tous font-ils de leur mieux pour rendre plaisant ce séjour des âmes ; les maisons sont nettoyées et parées ; de grandes foires sont tenues dans les principaux villages, l'on y achète tout ce qui peut être agréable aux chers défunts. Une mère a-t-elle perdu son enfant, il n'est pas de sucrerie, de jouet, de belle robe qu'elle ne prépare pour attirer et retenir la douce âme envolée. Devant l'autel familial on place des cierges allumés, des lampes (*bombori*), des fleurs, du riz, du thé ; d'autres mets variés servis dans des bols de laque et posés sur le *zen*, la table basse des Japonais, avec les *hashi*, les petits bâtonnets dont ils se servent pour prendre leur nourriture ; modestement vêtus, maigrement nourris, les vivants se font tout petits pendant ces quatre jours afin de ne pas gêner les morts.

Le soir du 13 juillet on allume les premiers feux, dits *mukai bi*, c'est-à-dire feux de bienvenue ; ils montrent aux âmes le chemin de la maison familiale où tout est prêt pour les recevoir. Comme ils viennent de la mer, des torches sont piquées dans le sable ; comme ils viennent par eau, les arbres qui bordent les rivières et les étangs sont ornés de lanternes. De même les tombes des cimetières et les rues des villages, de même et plus encore les maisons qui attendent les morts : partout pendent des lanternes de papier sur lesquelles sont peints des oiseaux, des paysages, des fleurs, surtout de grands lotus. Les deux premiers jours se passent

dans le recueillement; discret, timide, on se réjouit de sentir les morts autour de soi. Le 15 c'est la cérémonie du *segaki*; on porte dans les temples les offrandes qui sont destinées aux pauvres âmes du *Gakidô*, le cercle infernal de la faim. Autrefois, un jour était réservé au *bon odori*, une danse collective d'origine très ancienne, aujourd'hui prohibée. Mais l'heure est venue de se séparer des chers défunts. Le seize au soir s'allument les feux d'adieu, les *okuribi*, qui doivent leur permettre de retrouver la route de l'Au-delà. Ce voyage, ils le feront sur les *shôriôbune*, de tout petits bateaux tissés avec de la paille d'orge ou de riz; à la proue un phare est allumé, à la poupe de l'encens brûle dans une casiolette. Les bateaux sont abandonnés au cours des rivières; partout on voit leurs flammes vacillantes serpenter entre les arbres sombres, dont leurs reflets raient les troncs, entre les rochers, dont la surface lisse s'éclaire pour un instant. Puis les frêles petites nefes atteignent la mer, les vagues les entraînent, les ramènent, les entraînent de nouveau; les unes se déchirent, d'autres s'éteignent, on ne sait plus rien d'elles, mais d'autres, conservant leur flamme, fuient vers la haute mer; elles atteindront sans doute le Paradis d'Occident.



Le bouddhisme condamne l'ensevelissement tel qu'on le pratique dans la religion shintô (*dosô*); il conseille la crémation (*kasô*); le mort est brûlé non plus dans le cercueil long des shintôistes (*ne-*

kan), mais dans un cercueil court où le mort est accroupi; pour les nobles c'est un cercueil carré (*hitsugî*), pour les non-nobles un cercueil rond (*hayaoke*. Religion d'humilité, le bouddhisme réprouve aussi les mausolées fastueux; il conseille l'usage de cimetières (autrefois *maisôchi*, aujourd'hui *hakachi*), où la tombe (*haka*) est indiquée par une simple pierre (*sekihi*) ou même par une planche (*sotoba* ou *beshi*). Les shintôistes, qui emploient aussi le mot *sekihi*, substituent au terme de *sotoba* celui de *boshi* (aussi *bohiô*).

Les rites bouddhistes pour les funérailles et le culte des morts s'établirent d'abord dans la haute classe; en 703 le corps de l'impératrice Jitô fut brûlé. En même temps les deuils furent réduits, ceux des petits enfants et des cousins à sept jours, ceux des aïeuls à cinq mois; les plus longs deuils pour la mort du souverain, des parents ou du mari n'étaient que d'un an. Le peuple résista longtemps à l'introduction des nouveaux rites; dans certaines régions ils ne s'établirent pas avant le quinzième siècle mais le peuple leur est resté fidèle, tandis que depuis le dix-septième siècle les nobles ont progressivement abandonné le bouddhisme pour le confucianisme et le shintô; en 1654, on cessa de brûler les corps des mikado et de les enterrer suivant le rite bouddhiste.

Voici les cérémonies bouddhistes des funérailles, telles qu'elles sont en usage aujourd'hui.

Le corps est lavé, rasé, habillé de blanc, recouvert

de papier marqué de caractères pâli; on le place accroupi ou allongé dans un cercueil de bois blanc; on l'y cale avec de petits sacs remplis de vermillon ou de thé. Puis le cercueil est porté dans la plus belle chambre de la maison, où s'assemblent les amis. Le prêtre lit les prières, brûle de l'encens et chacun des assistants vient à son tour brûler de l'encens devant le cercueil.

Le convoi se forme dans la rue. D'abord marchent des porteurs de guirlandes, de lanternes, de bannières marquées du *kaimiô*. Vient ensuite le corbillard, le *koshi*, une chaise surmontée d'un *tengai* ou parasol. Prêtres et assistants ont des vêtements de couleur sombre, tandis que tous sont en blanc dans les enterrements shintô. Le *moshu* conduit le deuil en habits de chanvre, un bâton de bambou à la main. Derrière lui un serviteur tient l'*ihai*. Suivent des prêtres, les parents et les amis, des serviteurs avec des plats de pâtisseries et des gâteaux, des piques sur la pointe desquelles sont enfoncées les boulettes de farine appelées *dango*. La procession se rend d'abord au temple, puis au crematorium, où le corps est confié aux employés. Le lendemain, prêtres et parents viennent chercher l'urne qui renferme les cendres pour la déposer au cimetière; l'*ihai* est rapporté à la maison et placé dans le butsudán.

*
* *

En se confondant avec les croyances shintô et confucianistes, les idées bouddhistes sur l'autre vie

ont fait naître la croyance aux revenants (*onriô*, *bôkon* ou *yûrei*). Cette croyance aux revenants s'est compliquée d'autres superstitions; ainsi, avec les fantômes des morts (*shiriô*), il y a les fantômes des vivants (*ikiriô*), puis les *bakemono* ou *hengemono* (*yô kai*), les formes humaines prises par le renard (*kitsune*) et le blaireau (*tanuki* ou *mami*), enfin les elfes, les démons et les lutins (*akki*, *tengu*, *chimi*, *oni*), une foule d'êtres fantastiques, les esprits des saules (*yanagi*), les feux follets. Ce qui est proprement bouddhiste, c'est l'idée que les âmes des morts peuvent apparaître aux vivants, les âmes des saints, des *hotoke*, pour les secourir et les consoler, les âmes des damnés pour les persécuter, les induire en tentation ou leur demander des prières, car les enfers bouddhistes ne sont pas éternels; de plus, comme, dans le bouddhisme, le dogme du ciel et de l'enfer se complique du dogme de la métempsycose, les âmes des damnés peuvent se réincarner dans des hommes, des animaux, des plantes ou même dans des objets inanimés.

Il n'est peut-être pas un rocher, une forêt, une rivière du Japon auxquels ne se rattache quelque légende de fantôme; c'est le sujet le plus fréquemment traité dans les drames et les romans. Partout l'imagination populaire voit surgir des spectres, depuis ces formes vagues dont le manteau blanc se termine en spirale à l'endroit des jambes absentes jusqu'à ces apparitions hideuses aux yeux saillants, au visage difforme qu'aime à représenter Hokusai; tantôt, le corps disparu, il ne reste que la tête et les mains colossales; tantôt la chevelure s'allonge, la

tête et les bras amincis disparaissent et comme une longue houppe flotte dans le ciel nuageux que la lune blême éclaire par intervalles ou glisse le long de l'étang en effleurant les roseaux immobiles d'où jaillissent des feux follets.

Dans cette description plusieurs traits rappellent les descriptions de nos spirites. Ainsi les fantômes japonais, comme les fantômes d'Europe, sont revêtus d'un long suaire blanc aux larges plis et la partie inférieure du corps est absente; peut-être l'une et l'autre descriptions ont-elles une commune origine, la magie des vieilles civilisations de l'Asie antérieure.

Aucune œuvre ne fait mieux comprendre la conception bouddhiste du fantôme que la pièce intitulée : *La pierre de la Mort* (*Sesshôsekî*).

Dans une lande désolée un rocher s'élève, d'aspect terrible; le saint prêtre Gennô veut se reposer à l'ombre du rocher. Un fantôme apparaît.

FANTÔME

Ne t'arrête pas à l'ombre de cette pierre.

PRÊTRE

Pourquoi?

FANTÔME

C'est la pierre de la mort. Quiconque la touche, homme, oiseau ou bête, doit aussitôt mourir.

PRÊTRE

Pourquoi cette pierre donne-t-elle ainsi la mort?

FANTÔME

Dans les temps anciens elle a reçu l'esprit de cette jeune fille, dite le *Bijou sans défaut*, qui fut la maîtresse de l'empereur Toba..... D'âge en âge la tradition a perpétué ce souvenir.

PRÊTRE

Ton apparence, ton langage m'assurent que l'histoire de la jeune fille ne t'est pas inconnue.

FANTÔME

Je n'en connais que le sujet; flottante comme la rosée est la tradition qui nous apprend le sort de cette jeune fille.

Dans le palais royal.....

PRÊTRE

L'enfant marchait, superbe.

FANTÔME

Sur la lande déserte.....

PRÊTRE

Réside son esprit.

FANTÔME

Le pays est maudit.

PRÊTRE

Malheur aux pèlerins:.....

FANTÔME

Qui tombent sous sa main,

PRÊTRE

Car son charme est fatal.

Alors, dans un dialogue dramatique entre le chœur, qui commence le récit de chaque épisode, et le fantôme, qui est obligé de l'achever, toute l'histoire de la jeune fille nous est contée : son admission dans le palais, les hommages qui vont à son esprit, à sa beauté, l'empereur surpris, attiré, séduit. Puis c'est la nuit fatale, la tempête qui approche, les lampes qui s'éteignent et, dans les affreuses ténèbres, des flammes s'échappant du corps de la jeune fille. Depuis ce jour l'empereur malade dépérit ; les exorcistes attribuent son mal à l'influence de la favorite ; on la chasse de la cour ; aussitôt la sorcière,

prenant la forme d'un renard, court s'enfermer dans ce rocher.

Ému par ce récit, le moine interroge le spectre, le presse de questions, le force à tout confesser : ce spectre est le démon lui-même qui habitait le corps de la favorite.

PRÊTRE

C'est un fait étrange, vrai pourtant, que plus une âme est tombée bas dans le mal et plus haut elle doit se relever dans le bien. Vois, je veux te donner mon manteau de moine et ma sébile de mendiant ; je te fais mon disciple, mais révèle-toi à mes yeux sous ta forme véritable.

Le démon résiste à l'ordre du moine, mais celui-ci :

Dès maintenant mes prières obtiendront pour toi le Nirvâna et te donneront les vertus d'un saint.

Aussitôt la pierre de la mort se fend par le milieu, une lueur fantastique éclaire la lande, et le démon, s'échappant de la roche brisée, apparaît tantôt sous la forme d'un renard, tantôt sous la forme d'une belle jeune fille.

Vaincue par les prières du moine, la diablesse avoue que, pour perdre la maison impériale, elle est entrée tour à tour dans le corps de kizaki et de favorites. Quand l'exorciste de l'empereur Toba eut fait d'elle un renard et que les chiens eurent déchiré ce renard, son âme se réfugia dans cette pierre. Mais maintenant le prêtre du Buddha l'a convertie.

Homme de Dieu, s'écria-t-elle, je jure, et par un ser-

ment qui durera autant que la pierre de la mort, je jure de ne connaître jamais que la vertu (1).

VII

L'influence du bouddhisme a surtout été une influence morale. Il condamne les dix péchés (*jūaku*) : le meurtre (*sesshō*), le vol (*chutō*), l'envie (*tonyoku*), la déraison (*guchi*), l'adultère (*jain*), le mensonge (*mōgo*), la suffisance (*kigo*), le mauvais langage (*akkō*), la duplicité (*riōzetsu*) et la colère (*shin i*).

Sur tous ces points son influence s'est confondue avec celle du confucianisme, qui lui aussi prêche la concorde et la moralité. Mais le bouddhisme est de plus la religion de la douceur, la religion de la pitié. Le shintō, qui est le culte de la nature, le confucianisme qui ne s'intéresse qu'à l'État, admettent l'inégalité des races, l'esclavage, les droits cruels de la vengeance. Le bouddhisme enseigne que tous les hommes sont égaux, il parle de parents et d'enfants s'aimant comme des frères, de maîtres familiers avec leurs esclaves, de souverains qui renoncent à la couronne, afin de soigner les malades et les pauvres.

Entre tous les crimes, la vengeance est le plus grand. Un moine méditait sur le bord de la route.

(1) Prof. B. H. CHAMBERLAIN a donné une belle traduction de cette « Danse de Nō » dans *Classical Poetry of the Japanese*.

Il voit passer un homme aux yeux hagards, qui lui rend à peine son salut. Aussitôt le ciel s'obscurcit; les mauvais génies se précipitent en hurlant. Le moine pense : « Cet homme songe à commettre un crime ». Il se met donc en prière, dans l'espérance de le sauver. Et voilà que retentit une musique délicieuse : les anges volent dans le ciel en disant des cantiques. L'homme reparait, la joie sur son visage; il s'arrête près du moine et dit : « Merci, vous m'avez secouru, j'étais sorti ce matin pour me venger de mon ennemi. La grâce m'a touché. Jetant mes armes, j'ai voulu me réconcilier avec lui. »

Et le bouddhisme ne protège pas seulement les hommes, il protège la nature entière, condamnant comme un péché mortel le fait de tuer un être vivant même pour s'en nourrir; c'est seulement dans ces derniers temps que les Japonais ont commencé de manger de la viande, mais seuls les moines et les pieux fidèles s'abstiennent de poisson.

Beaucoup de légendes indiennes sont parvenues jusqu'au Japon; celle-ci par exemple.

Il y avait une fois dans l'Inde un cerf dont la robe était de cinq couleurs et dont les cornes étaient blanches; il vivait au fond des montagnes et personne ne savait son existence. Près des montagnes coulait une rivière. Or un homme qui se noyait dans la rivière s'étant mis à crier : Au secours! le cerf, pris de pitié, se jeta dans l'eau et sauva l'homme. En retour il lui demanda de ne point parler d'un cerf aux cinq couleurs, les hommes avides viendraient dans la montagne pour le tuer.

Mais la reine eut un songe et dans ce songe elle vit un cerf aux cinq couleurs. Elle supplia donc le roi de faire rechercher la bête, et celui-ci promit honneurs et richesses à qui la découvrirait. Aussitôt l'homme sauvé des eaux de se rendre à la cour et de trahir son bienfaiteur. Cerné dans sa retraite par une armée de chasseurs, le cerf prend le parti de s'avancer vers le prince.

— O roi, dit-il, comment as-tu connu ma retraite ?

— Cet homme me l'a révélée.

— L'ingrat ! — Et le cerf raconte son histoire.

Ému, le roi commanda de décapiter le parjure et déclara qu'à l'avenir le meurtre d'un cerf serait puni de mort (1).

*
* *

Le bouddhisme est la religion de la douceur, mais c'est aussi la religion du pessimisme et du découragement : au shintô épris de la vie, au confucianisme vain de la sagesse, il n'a cessé de rappeler le néant de l'orgueil et la fragilité de tous les biens.

Aussi tous les penseurs japonais se lamentent-ils sur les tristesses de la vie.

Voici des vers d'un vieux poète.

Depuis que la terre est terre, que le ciel est ciel, les hommes n'ont cessé de se plaindre : rien ici-bas ne peut durer. Regardons le ciel : la lune naît, grandit mais pour décroître et disparaître. Le printemps couvre les

(1) *Uji Shui Monogatari*. Miss BALLARD (T. A. S. I. XXVIII). Cf. pour le *Hôjôki* ASTON (*Lit.*) et J. M. DIXON (T. A. S. J. XX, 2.) pour les *Nô* CHAMBERLAIN (*Class. Poetry*).

collines de fleurs; avant qu'il soit longtemps, glacées par la rosée, arrachées par l'ouragan, les feuilles de l'automne auront jonché le sol. Ainsi de l'homme; la joue a tôt fait de pâlir, les cheveux noirs ont tôt fait de blanchir; dans les ombres du soir vous cherchez en vain le frais sourire du matin. Et moi qui contemple ce monde où tout meurt, mes larmes coulent toujours, car tout est fuyant comme la rivière et comme le vent invisible.

Et voilà une page du *Hôjôki*, un livre célèbre d'un moine du douzième siècle.

Le matin nous regardons la lumière, le soir nous sommes partis pour la demeure où l'on reste longtemps. Notre destinée rappelle l'écume de la mer. D'où venons-nous? Où allons-nous! Dans ce monde où rien n'est réalité, y a-t-il des choses qui puissent vraiment nous causer de la joie ou de la peine? Une de nos maisons avec ses habitants qui chantent toujours, n'est-ce pas le volubilis, « la gloire du matin » voilée de rosée? Parfois la rosée s'évapore et la fleur est tuée par les premiers éclats du jour; parfois, au contraire, la rosée survit à la fleur, mais pour quelques heures seulement; longtemps avant le soir, la rosée a disparu.

Le *Kantan no yume* (ou *no makura*) rappelle le sujet de la pièce de Calderon: *La vie est un songe* et celui du Prologue et de l'Épilogue de la *Méchante Femme mise à la raison*. Un pèlerin demande aux dieux un songe. Les dieux l'exaucent : devenu roi, il exerce cinquante ans un pouvoir absolu. Enfin c'est l'heure du réveil; son règne de cinquante ans n'a duré qu'une nuit, assez pour lui prouver combien les plaisirs de ce monde sont fragiles et combien ils sont vides. Dans la comédie espagnole, le

prince Sigismond s'écrie : « Vous vous étonnez de ma sagesse. Un songe fut mon maître, mais un songe suffit à montrer que toute fortune humaine passe comme un songe. » Et la pièce japonaise finit ainsi :

LE CHŒUR. — Ton règne de cinquante ans?

ROSEI (le pèlerin). — Un songe d'une heure.

LE CHŒUR. — Étrange, plus qu'étrange.

ROSEI. — Mais celui qui réfléchit...

LE CHŒUR (développant, suivant la règle du théâtre japonais, la pensée du personnage principal). — Celui qui réfléchit reconnaîtra que toute vie raconte la même histoire. La mort vient, un siècle de bonheur passe comme un rêve... Il n'y a rien sur terre que des rêves.

ROSEI. — Rien, fors la Sainte Trinité (Buddha, les Écritures, la Communion des Saints). Rien, fors la prière de l'âme purifiée.

LE CHŒUR. — ... Trois fois béni soit le rêve, qui lui donne le salut. Sans plus rien demander, le pèlerin se hâte de regagner sa demeure. Il sait tout ce que l'homme a besoin de savoir : la vie est un songe.

A plusieurs époques cette morale de découragement n'a pas laissé que d'énervier le courage et l'énergie des Japonais. La coutume de *l'inkio* est bouddhiste : dans l'Inde ancienne les brâhmanes vieux se retiraient du monde pour méditer sur les fins dernières. Au Japon ce fut souvent dès l'âge de quarante ans ou même de trente qu'empereurs, généraux et ministres abandonnèrent le pouvoir pour se consacrer à la prière, à la méditation ou bien à l'art et au plaisir.

Et la morale bouddhiste eut encore sur le caractère des Japonais une autre influence nuisible. Pour

eux le dogme du karma implique la prédestination, et l'*innen*, la loi de cause et d'effet, se confond avec la fatalité. De leurs vices, de leurs crimes les hommes ne sont pas responsables, mais ceux qui dans des vies antérieures ont rendu ces actes nécessaires. Dans certains romans japonais tous les personnages sont les réincarnations de personnages plus anciens; sous une forme à peine modifiée, c'est la vieille intrigue qui recommence tous les cent ans, et comme le dogme bouddhiste de la métempsychose se mêle au dogme shintô-confucianiste de la solidarité familiale, il semblerait que les mêmes hommes fussent toujours sur la terre, toujours condamnés à recommencer les mêmes actes criminels.

Ainsi pendant des siècles ce peuple sain et hardi fut comme accablé par le rêve hideux de l'Inde; réaliste, il crut à l'illusion; d'esprit libre et fier, il crut à la métempsychose et à la fatalité.

VIII

Le rôle du bouddhisme n'a pas été purement religieux; ce fut l'un des principaux agents de la civilisation. Les missionnaires qui prêchaient la bonne nouvelle enseignaient à défricher les landes, à drainer les marais, à planter les mûriers et le thé. Les monastères furent d'abord des colonies agricoles; avec le temps ils se transformèrent en uni-

versités. Pendant des siècles, le cloître seul forma des savants et des lettrés. Dès le neuvième siècle, de grands poètes y révèrent, comme l'évêque Henjô.

Voici deux de ses uta :

Le cœur du lotus n'est jamais souillé par la vase, mais pourquoi nous trompe-t-il en nous donnant la rosée pour une perle? (*Kok. Natsu*, XXXI.)

Le second uta ;

Sur les délicats fils verts qu'il a tissés, le saule du printemps attache la blanche rosée comme un bijou. (*Kok. Haru*, I. 27.)

De Sosei, le fils de Henjô (le célèbre écrivain avait été marié avant d'entrer dans les ordres) :

Dans le buisson d'argent, qui chante? le rossignol. Trompé par son désir du printemps retardé, il prend la neige oubliée pour les blanches corolles des douces fleurs du prunier.

*
* *

Pendant plusieurs siècles, l'histoire de l'art bouddhiste fut celle même de l'art du Japon.

Le plus ancien temple conservé est le Tennôji d'Ôsaka, de la fin même du sixième siècle; ceux de Nara remontent au huitième, quelques temples de Kiôto au neuvième. Mais, au Japon, où l'on ne bâtit qu'en bois, les plus glorieux monuments ne sont que des copies des monuments historiques plusieurs fois incendiés.

Dès le sixième siècle, les moines avaient amené

des fabricants d'idoles, mais, le marbre faisant défaut, la sculpture japonaise délaissa bientôt la pierre trop ingrate pour le bois. Le premier chef-d'œuvre authentique est une statue du septième siècle, à Nara. Cette statue représente le prince Shôtoku enfant : il est agenouillé, la poitrine nue, le bas du corps enveloppé dans une longue robe, les mains jointes en forme de bouton de lotus, la tête rasée, le visage exprime un doux recueillement.

La sculpture sur bois atteint son apogée au onzième siècle avec les maîtres Anami Kaikei et Jôchô. L'on attribue au premier les formidables Niô du temple de Tôdaiji : hauts de six mètres, ils ont l'attitude énergique, les traits forts et convulsionnés, le regard farouche ; leurs gestes sont naturels quoique d'une extrême violence, leur musculature est exacte quoique exagérée. Jôchô serait, croit-on, l'auteur du Roi du ciel tuant le démon, une statue dont la pose rappelle le Saint-Michel de Frémiet.

Dès le huitième siècle, le bronze remplaça le bois pour les œuvres considérables. Les Japonais fondent à cire perdue : de bonne heure, ils atteignirent une grande maîtrise dans cet art. Les chefs-d'œuvre de Nara sont le Yakushi, l'Esculape japonais, les déva du soleil et de la lune, surtout le fameux Dai-Butsu de 749 ; haut de 53 pieds le buddha est assis sur un lotus, les jambes repliées, la main droite levée pour prêcher. Cette belle œuvre, endommagée par le feu, reçut, au seizième siècle, une tête d'un travail plus grossier.



Les Chinois font remonter aux temps préhistoriques l'origine de la peinture dans leur pays, mais l'art véritable n'y date que de l'introduction du bouddhisme dans le premier siècle après Jésus-Christ. L'art resta religieux jusqu'à l'avènement de la grande dynastie des T'ang au septième siècle; il prit alors un caractère national.

Dès le septième siècle, l'influence des maîtres chinois se fit sentir au Japon, où l'on se procura des originaux et des copies de leurs tableaux. Une fresque de Nara daterait de 607, et l'auteur en serait un bonze coréen. Les Japonais tiennent Kôbô Daishi pour leur premier maître national, mais les plus anciens tableaux connus appartiennent à Kanaoka dans la seconde moitié du neuvième siècle. Si ses meilleures œuvres représentent des scènes de la légende bouddhiste, il traitait déjà tous les genres, et ses imitateurs abandonnèrent la peinture mystique pour faire les portraits des grands seigneurs de la cour ou représenter les principaux épisodes de romans licencieux.

De même dans la sculpture, le bronze, les laques, les étoffes, à l'intention religieuse, aux sujets religieux le dixième siècle substitua des intentions et des sujets profanes. Au neuvième siècle, l'art bouddhiste était encore tout l'art du Japon; dès le onzième siècle, il n'était plus qu'un art entre les autres. Les écoles qu'il avait formées se développèrent sans cesse. Lui conserva son caractère pri-

mitif : sur des fonds d'or les moines continuèrent de peindre avec les mêmes couleurs d'enluminures Shaka mourant, les patriarches de l'Inde, leurs auréoles et leurs attributs symboliques, Kannon au pied d'une cascade, Kannon tenant un lotus, Kannon portant le petit Buddha. Mais la monotonie amena la convention et la banalité. Les visages sans expression, les yeux sans regards, les attitudes sans vérité prétendaient exprimer la dévotion, la foi, la pitié; bientôt les plus simples purent voir que l'artiste copiait un modèle et qu'il ne comprenait plus les sentiments dont ses maîtres s'étaient inspirés.

L'art nous apprend ainsi l'histoire même du pays. Après avoir été comme l'âme du Japon, le bouddhisme ne devait plus être qu'une des religions du Japon. Les sciences, les lettres, la philosophie, qu'il avait lui-même apportées, gagnèrent en vigueur et en variété comme en influence, lui seul tomba pour ne jamais se relever.

Mais la légende raconte qu'une fois l'impassible visage du Buddha daigna sourire. Des mondes innombrables apparurent, illuminés d'une radieuse beauté. Alors, une voix venue de l'infini : « C'est trop beau, ce n'est qu'un rêve. » Les lèvres divines cessèrent de sourire, la lueur s'éteignit, les mondes avaient disparu (1).

(1) Pour l'histoire de l'art, cf. particulièrement le grand ouvrage d'ANDERSON, *Pictorial arts of Japon* et son *Catalogue*. Ce qui est dit ici de l'art bouddhiste a un caractère général; par la suite il se modifia. Cf. le chapitre consacré à la peinture dans le tome II.

CHAPITRE V

LAOISME ET TAOISME AU JAPON (1)

Bouddhisme et confucianisme n'épuisent pas ce que le Japon reçut de la Chine. Nous devons encore étudier des doctrines qui, pour ne s'être jamais développées au Japon au point d'y former une religion ou un système de gouvernement, n'y exercèrent pas moins une influence considérable sur les esprits cultivés et sur le peuple. Ces doctrines sont doublement intéressantes : elles nous révèlent l'esprit de l'Extrême Asie sous sa forme la plus originale, mais en même temps nous y trouvons les influences les plus diverses et nous pouvons suivre ainsi les étranges transformations qu'ont subies dans leur diffusion vers l'Orient les idées de l'Asie antérieure et de l'Europe.

Je comprendrai l'ensemble de ces doctrines sous les noms admis au Japon de Laoïsme et de Taoïsme.

(1) *Bibliographie*. Cf. les différentes traductions du *Tao te king*, entre autres celles de ST. JULIEN, STRAUSS, v. PLÄNCKNER, LEGGE. GILES, *Chwang Tse, Literature, Gems of Chin. Lit.*; PROF. DE GROOT, *Religious system of China*; ST. JULIEN, Trad. du *Kan Ying Pien*; ASTON, KNOX, DIXON pour les passages de KIÛSÔ, KAIBARA EKKEN, ceux du *Hôjôki* et du *Tsure Zure Gusa*; CHAMBERLAIN (T. A. S. J.), *Wasôbiôe*.

Par Laoïsme j'entendrai les spéculations philosophiques de Lao Tse (*Rôshi*) et de ses disciples ; au besoin, je les expliquerai par l'examen de certaines doctrines qui se rattachent au confucianisme, mais que celui-ci considère comme hétérodoxes. Par Taoïsme j'entendrai la religion qui a pour fondement métaphysique ces spéculations, mais qui s'est confondue avec les plus basses superstitions de la religion populaire.

I

L'historien Sze Ma Ts'ien (*Shi ba sen*) rapporte qu'en 517 Confucius, se trouvant à Loh, la capitale des Cheu, y consulta le directeur des archives. Celui-ci était un vieillard du nom de Lao Tze (*Rôshi*) (? 604-516) ; il condamna les doctrines traditionalistes du Sage :

« Ceux-là, dit-il, dont vous parlez, sont morts ; leurs os tombés en poussière ; rien ne reste d'eux que leurs paroles. »

« Mais, reprit Confucius, depuis vingt ans je cherche la raison (*tao, dô*), et je ne la trouve pas.

« Si la raison pouvait être offerte aux hommes, il n'est personne qui ne l'offrirait volontiers à son prince. Si la raison pouvait être offerte aux hommes, il n'est personne qui ne l'offrirait à ses parents. Pourquoi donc ne la trouvez-vous pas ? Parce que vous êtes incapable de lui donner un asile dans votre cœur »

Cette entrevue entre les deux maîtres de la pensée chinoise est légendaire; de fait on ne sait rien de Lao Tse, sinon qu'il vécut à la fin du sixième siècle et qu'il semble avoir tenu les archives de la ville de Loh (*Raku*). Mais pour légendaires qu'elles soient, les paroles prêtées à Lao Tse font cependant comprendre son esprit et celui des nombreux philosophes qui se révoltent contre le confucianisme officiel. Ces philosophes repoussent les pétitions de principe que pose la doctrine orthodoxe; ils se refusent à croire que la tradition soit la fidèle interprète de la pensée des aïeux et que les aïeux fussent infaillibles; ils nient la bonté naturelle de l'homme, ils haïssent la morale conventionnelle enseignée par K'ung et ses disciples; cette morale n'exige-t-elle pas que l'individu se sacrifie à la famille et la famille à l'État; que, même dans les actes les plus insignifiants, chacun affecte une rigide vertu; que, par cette vertu traditionnelle emprisonné dans les Rites, l'homme imite en tout ses ancêtres ou plutôt ces êtres imaginaires que le confucianisme lui présente comme ses ancêtres? Ce qui répugne le plus à ces philosophes, c'est qu'on reconnaisse positivisme et réalisme utilitaire comme des dogmes intangibles: s'occuper de métaphysique, penser à l'au-delà est tenu pour une hérésie; il est criminel de soutenir que l'homme a le droit de cultiver la science pour l'amour du vrai, l'art pour l'amour du beau, le droit de faire de grandes actions par esprit chevaleresque, de se laisser aller à ses instincts, à ses sentiments, de ressentir de l'affection, d'en témoigner, de désirer qu'on lui en témoigne, criminel de prétendre que

la vie peut avoir son charme et qu'on peut agir d'une manière désintéressée. Cette haine du confucianisme officiel a même poussé beaucoup de Laoïstes à soutenir les systèmes les plus paradoxaux comme à se faire gloire de désordres cyniques.

La formation communautaire des Chinois est cependant si forte qu'ils n'ont pu s'imaginer l'individualisme sous la forme de l'action. Sans doute la Chine a produit des aventuriers du premier ordre, comme Ts'ao Ts'ao; mais dans la littérature Han Fei Tse (*Kan pi shi*) est peut-être le seul qui ait peint un héros faisant ce que bon lui semble; encore son *Pa* (*Ha*) est-il un souverain héréditaire. Je ne sache pas non plus d'auteur chinois qui ait défendu la liberté de penser au propre sens du terme ou réclamé pour l'artiste le droit de s'affranchir de toute convention.

La doctrine des « esprits forts » chinois aboutit au fameux principe du « Laissez faire », qui domine toute l'école laoïste. « Il faut toujours agir, disait Confucius, ne jamais s'oublier une minute; rien ne se fait que par l'exemple, et l'exemple est surtout important dans les petites choses : boire, manger, marcher d'une certaine manière sont des actes capitaux pour la vie de l'État. »

Et Lao Tse aurait répondu, du moins ses disciples ont répondu : « A quoi bon ! Tout arrive fatalement. Les événements se suivent sans que nous puissions rien changer à leur cours. La valeur que nous attribuons à nos actes ne provient que de notre ridicule vanité. » C'est le *nichevo* des Russes, la doctrine que Tolstoï soutient et prête à Koutousoff dans *la*

Guerre et la Paix. Et certes, en retrouvant les mêmes tendances intellectuelles et morales de part et d'autre du plateau de l'Asie centrale, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'il y a peut-être là un apport de ces races ouralo-altaïques, qui, du moins dans leur état présent, sont sujettes à d'étranges alternatives de violence et d'abandon, de confiance et de découragement. Mais il ne faut pas oublier que des doctrines analogues, élaborées en Égypte et dans l'Asie antérieure, ont abouti d'une part au cynisme de Diogène et de l'autre à l'ascétisme indien.

L'on attribue à Lao Tse un ouvrage étrange, le *Tao-te-king* (*Dò toku kiò*), c'est-à-dire le *Livre* (*king, kiò*) *de la Voie* (*Tao, dò*) *et de la Vertu* (*Te, toku*). La plus grande partie de cet ouvrage, écrite dans un style pompeux et presque inintelligible, est sûrement l'œuvre de falsificateurs d'une époque très postérieure à Lao Tse. Un certain nombre de préceptes, au contraire, où la beauté, la précision de la langue font ressortir la puissance de la pensée, reflètent bien la mentalité de Lao Tse ou du moins celle de ses premiers disciples.

Le principe métaphysique de l'ouvrage est le panthéisme où aboutirent toutes les religions de l'antiquité, même le mazdéisme. Le *Tao-te-king* trahit d'ailleurs l'influence directe de cette religion et du brâhmanisme, comme aussi l'influence indirecte des dogmes égyptiens et babyloniens. Il ne faut pas oublier que le mazdéisme se répandit jusque dans le Thibet et le Nord-Ouest de la Chine; d'ailleurs beaucoup de maximes du *Tao-te-king* ne

datent probablement que du début de l'ère moderne.

Le panthéisme mystique des antiques religions prend dans le *Tao-te-king* une forme toute chinoise. Le Chinois n'a pas la tournure d'esprit métaphysique qui nous permet de concevoir le principe premier comme l'Être en soi, il n'a pas l'imagination qui nous fait prêter à ce principe nos pensées et nos sentiments développés à l'infini, il n'a pas cette impétuosité de la passion qui donne à l'ascète hindou, à l'orgiasque syrien la sensation étrange et voluptueuse de son absorption dans le Grand Tout. Pour les Laoïstes le Grand Tout c'est la Règle, la Voie (*tao*); s'absorber dans le Grand Tout, c'est suivre la Voie, se conformer à la Règle.

Voici le début du *Tao-te-king*:

Le Tao, qu'on peut rendre intelligible à tous, n'est pas le Tao éternel. Le nom qu'on lui donnerait ne serait pas le nom [du Tao] éternel. Le Tao qui n'a pas de nom est antérieur au ciel et à la terre; le Tao qui a un nom est la mère de toutes choses. Celui qui s'affranchit des passions (? de l'être) connaît l'essence immatérielle du Tao; celui qui ne s'est pas affranchi des passions (? de l'être) ne peut connaître que les formes matérielles du Tao (le monde extérieur).

Et voilà d'autres aphorismes où se formule la doctrine de l'apathie.

Ne rien faire et tout sera fait.

Je ne fais rien et le peuple devient bon tout de même.

Répondre à l'injure par la bonté.

Choisissez la dernière place et l'on vous donnera la première.

Le chemin (tao) sur lequel on peut marcher n'est pas le chemin éternel.

Abandonnez la sagesse, oubliez la science et le peuple sera cent fois plus heureux.

*
* *

Chwang-Tse (*Sôshi*) (vers 330 av. J.-C.) est le véritable fondateur du Laoïsme philosophique. Il développa la doctrine du Maître dans le sens de l'idéalisme :

Je rêve, écrit-il, et me vois un papillon. Soudain je m'éveille et me vois un homme. Quel est le songe ? mon état d'homme ? mon état de papillon ? Peut-être n'y a-t-il aucun songe ? Je dis réveil, je devrais dire métamorphose.....

Confucius et vous n'êtes que des songes, et moi qui vous appelle des songes, je ne suis moi-même qu'un songe.

Chwang-Tse professe également le panthéisme :

La vie est l'état qui suit la mort ; la mort, l'état qui précède la vie. Connaissions-nous les lois de la succession ? Notre vie est la résultante de certaines forces : que ces forces s'unissent, nous naissons ; qu'elles se dispersent, nous mourons. — La nature est le fondeur, nous sommes le métal en fusion. Il ferait beau voir que le métal dit au fondeur : « Je veux être un vase, une épée. » Et nous, l'heure de la mort venue, nous dirions : « Je veux être une plante, un animal, un homme. » Nous serons ce que voudra le Grand Fondeur.

Le Tao n'a ni commencement, ni fin. Le Tao est partout. Le Tao ne peut être entendu ; l'entend-on, ce n'est plus le Tao. Le Tao ne peut être expliqué par la

parole; l'explique-t-on, ce n'est plus le Tao. Celui qui donna toutes les formes est lui-même sans forme.

Combien de mélodies ne chante pas le vent, cette plainte de la nature, quand il souffle à travers les arbres et les eaux! Ainsi le Tao s'exprime par beaucoup d'esprits dans les Rites, il n'en reste pas moins le Tao (1).

Un jour Chwang-Tse trouve un crâne, le prend dans ses mains et dit : « Quelle vilaine grimace tu fais! Est-ce la moue du juge qui perd son pays? ou le gros rire du débauché? ou le blasphème du mendiant qui meurt de faim? » Chwang emporte le crâne et s'en fait un oreiller. Le mort lui apparaît : « Vous avez la langue bien déliée, mon ami, mais vous me parlez comme si j'étais un homme, et je bénis le ciel de ne plus en être un. — Tu bénis le ciel, s'écrie Chwang. Eh bien! moi, je parie que, si l'on t'offrait de revenir sur la terre, tu n'hésiterais pas un instant. » Mais le crâne : « Comment renoncerais-je à une joie plus grande que celle des rois, pour me mêler de nouveau aux troubles et aux luttes des mortels? »

Avec Chwang-Tse se formule aussi la doctrine de l'individualisme. On lui offre un poste de fonctionnaire, il répond en montrant une tortue : « Je suis comme cette tortue, dont le plus grand plaisir est de remuer sa petite queue dans la boue. »

Cet individualisme aboutit au cynisme; sur son lit de mort Chwang ordonne à ses disciples de laisser

(1) M. Giles a traduit l'œuvre de Chwang Tse.

son corps sans sépulture : « Le Ciel et la Terre, dit-il, célébreront mes funérailles.

— Mais, s'écrient les disciples, votre corps sera dévoré par les bêtes de proie.

— Sans doute ma décision fait tort aux vers de terre, mais ont-ils vraiment un droit acquis à manger mon corps au détriment des fouines et des corbeaux? »

Le second grand esprit original du Laoïsme philosophique est Han Fei Tse (*Kan pi shi*) dont il a déjà été parlé. Par sa conception de la loi, par sa peinture du Pa, du Prince, caractère tout machiavélique, tout nietzschéen opposé à ces types de patriarches vertueux comme Shu et le duc Cheu que peint l'histoire confucianiste, Han Fei avait déjà marqué sa place dans la spéculation politique. Ce fut aussi un fervent Laoïste. En opposition aux idées de Mencius, il enseignait que l'homme est naturellement mauvais et méchant. Pour montrer la folie de la morale traditionaliste il parlait volontiers d'un sculpteur qui avait consacré trois années à faire une feuille si *nature*, qu'une fois jetée dans un tas de feuilles, on ne put jamais la retrouver. Et Han Fei ajoutait : « Si le ciel et la terre mettaient trois ans à faire chaque feuille, où en serions-nous ? (1) »

(1) Il est généralement admis que Lich Tse (ou Lich Yu K'eu) n'a pas existé et que Chang Chan a lui-même composé les œuvres qu'il lui attribue (quatrième siècle A. D.).

II

A partir du troisième siècle de l'ère ancienne, il faut distinguer dans le Laoïsme plusieurs tendances.

La première est celle du panthéisme naturaliste et sentimental : encore qu'il ait inspiré beaucoup de prosateurs et même de philosophes didactiques, il se manifeste surtout chez les poètes ; c'est à ce panthéisme que le lyrisme chinois doit ses plus belles œuvres.

Exilé par le prince qu'il avait servi longtemps comme ministre, K'u Ping (ou K'u Yuan, *Kutsugen*) (quatrième siècle) se réfugia dans la solitude, où il composa des élégies. La plus célèbre est intitulée : *Le Génie de la Montagne*.

Il existe — du moins, je le crois — un Génie des montagnes : son vêtement est fait de glycines, sa ceinture de lierre ; ses lèvres sourient, son air a quelque chose d'enchanteur. Il monte un léopard, des chats sauvages galopent derrière le chariot où il se repose. C'est un chariot enrubanné d'orchidées et d'azalées avec des bannières d'acacia. Et le Génie recueille le parfum des douces fleurs qui laissent des souvenirs dans le cœur.

... Sur le sommet de la montagne je reste seul : les nuages flottent au-dessous de moi, tout est enveloppé d'obscurité. Le vent d'est souffle doucement et doucement tombe la pluie. Je cueille des pieds d'alouette dans un chaos de rochers et de plantes grimpantes. Je bois à la source vive ombragée par le pin. Voilà que le tonnerre gronde au milieu de la pluie. Les gibbons hurlent

pendant toute la nuit et la tempête éclate par moments au milieu des arbres qui pleurent.

K'u Ping se noya de désespoir; chaque année à la fête des Dragons, des bateaux enguirlandés de lanternes cherchent le corps de K'u Ping par toutes les rivières de la Chine.

Cet amour de la retraite, ce goût mélancolique de la nature, ce lyrisme tout de sincérité ne cessèrent de s'opposer à la sèche versification du confucianisme orthodoxe. Un moment condamnée par la réaction didactique des Han, la poésie panthéistique et sentimentale reprit après leur chute; ses plus illustres représentants furent les *Sept Sages du bois de Iambou* (jap. *Chikurin no Shichi Kenjin*), dont plusieurs étaient de fervents Laoïstes et de fervents alchimistes.

Liu Ling (*Riü Rei*) (? 265-80 A. D.) mêlait curieusement le mysticisme à l'ivrognerie.

Un vieux lettré de mes amis, écrit-il en parlant de lui-même, ne fait pas de différence entre un jour et l'éternité : les siècles sont-ils en effet plus qu'un moment du temps? La maison de mon ami a pour fenêtres le soleil et la lune et son domaine n'a d'autre mesure que les quatre points cardinaux. Veut-il dormir, le ciel lui sert de baldaquin et la terre de couche. En toutes choses il ne suit que sa fantaisie. Toujours le verre d'une main, la bouteille de l'autre, il ne pense qu'au vin, ne veut rien savoir d'autre.

T'ao Ts'ien (365-427) ou T'ao Yuan Ming (*Tò sen* ou *Tò en Mei*), un ami du vin et des francs propos, a écrit : *La Fontaine des Pêcheurs en fleurs*.

Un batelier se laisse aller au cours d'une rivière

qui se perd dans un bosquet de pêchers en fleurs. Arrivé au pied d'une colline, il trouve une caverne et s'y glisse; c'est l'entrée d'un monde inconnu : des plaines immenses, riches et cultivées, de belles villes, un peuple sage et poli, prospère et bien gouverné, les gens vêtus comme l'étaient les Chinois d'autrefois. Revenu sur la terre, le batelier raconte ses aventures; les mandarins de faire rechercher ce pays enchanté pour le faire passer sous la dure loi du gouvernement et du fisc. Mais ce pays, on ne saurait le retrouver : le batelier a rêvé des jours fleuris de sa jeunesse.

Comparer ce conte au conte analogue de Washington Iroing, c'est montrer le contraste qui existe entre la mentalité des Chinois et celle des Américains; pour ceux-ci changer c'est progresser, pour ceux-là c'est déchoir.

La conception laotiste du monde et de l'homme se retrouve dans les œuvres des deux grands maîtres de la poésie chinoise mais avec une vigueur, une envolée, une exubérance de vie et de sensualité qui montrent combien les invasions des barbares avaient transformé la race.

Tu-fu (*To ho*) (712-70) écrit à l'empereur Ming Hwang : « Poète à la onzième génération, j'en suis réduit à vivre de riz et d'herbes salées. Si vous n'y mettez bon ordre, Tu-fu mourra de faim et de froid. A quoi vous servirez vos victoires ? » Ming Hwang fait droit à la demande du poète et le nomme gouverneur d'une ville importante. Tous les fonctionnaires se réunissent pour recevoir leur chef; lui dépouille son costume officiel et le jette, disant : « Je

préfère ma liberté. » Il s'enfuit dans la montagne ; on l'y poursuit : un mandarin prendra soin de lui comme d'un enfant. Mais un jour Tu-fu visite des ruines dans une île du Yang : « Rien de triste, chantent ses vers, comme les ruines. Étendu dans l'herbe, je cherche des strophes qui expriment ma douleur. Les larmes étouffent ma voix. Ah ! cette route de la vie, comme elle est solitaire et comme elle est courte ! » Un orage survient, les eaux du fleuve paraissent les vagues de la mer. Tu-fu veut rester et voir la tempête. La crue l'emprisonne dans son île. Au bout d'une semaine, des bateliers le retrouvent demi-mort. Un joyeux banquet fête sa délivrance : il en prend trop largement sa part ; une congestion l'emporte dans la nuit.

De même Li Pe (*Ri Haku*) (699-762) cherche la solitude. Il se couche au bord du fleuve. Le murmure des arbres le porte au sommeil. Soudain il s'éveille en sursaut : « Est-ce le matin ? Est-ce le soir ? — Qu'importe ! répond l'oiseau. C'est le printemps. Jouis de la vie qui passe. — Qu'importe ! répond le fleuve. C'est le printemps. Bois, et chante, et oublie. » Une nuit que Li Pe rêve, la clarté de la lune se fait plus douce. Des dauphins s'avancent, que des fées conduisent. Le poète monte sur un dauphin, les fées le couronnent : jamais mortel ne reverra le dieu déchu.

Le poème suivant de Sse K'ung T'u (*Shi Kô To*) (834-908) marque le dernier développement du Laoïsme poétique.

Après avoir contemplé fixement et la substance et ses

formes, l'esprit en rapporte une image semblable à celle que laissent le contour des vagues ou les gloires du printemps. Les formes changeantes des nuages qu'emporte le vent... les lames qui roulent, les roches et les abîmes des montagnes, tout, comme le puissant Tao, est tissé dans des formes terrestres... Oh ! vivre seul, sans ami, loin du troupeau des mortels, comme la grue sur le mont Heu, comme le mage sur le mont Hua... La vie peut durer cent ans et cependant qu'elle paraît courte ! Des joies si fugitives, des chagrins si nombreux ! Rien n'y vaut une coupe de vin, les visites rendues à la charmille de glycines...

Comme le tourbillon de l'eau que frappe une roue, comme des perles qui roulent, ainsi de tout ce qu'on admire. Admirer, une folie ! Voilà le puissant axe de la terre, le pôle toujours en mouvement du Ciel ; puissions-nous nous fondre en eux par delà les limites de la pensée !...

La même inspiration se retrouve dans cette page de Su Tung Po (*So tô ba*) (1036-1101), le maître le plus classique de la prose chinoise et un éminent confucianiste, bien que ses tendances laoïstes aient fait condamner certaines de ses doctrines comme hétérodoxes :

C'était dans l'été de 1081. Je fis avec un ami une excursion à la Muraille rouge. Une brise légère soufflait ; le fleuve en était à peine ridé... La lune se leva au-dessus des collines de l'Est, sa lumière d'argent semblait fondre les eaux et le ciel. Nous primes un bateau, le vent nous poussait. Je remplis mon verre et chantai : « D'une rame joyeuse nous fendons la vague brillante, mon cœur se sent grave et triste. Héros du passé, qu'êtes-vous devenus ? » Mon ami m'accompagnait sur le flageolet. Tout, jusqu'aux monstres de l'abîme, paraissait

charmé de la musique, et notre batelière, qui venait de perdre son mari, fondit en larmes... Puis mon ami : « La vie n'est qu'un moment du temps. Ah ! si j'étais le Yang à la source jamais tarie ! si je pouvais m'attacher aux ailes d'un ange, et, planant avec lui, presser la lune dans un embrassement sans fin ! Une seule consolation me reste : envelopper mes regrets de la tendre mélodie des sons. » — « Mais comprenez-vous, demandai-je, le mystère de la lune et du fleuve ? L'eau coule et ne disparaît pas ; si la lune décroît, c'est pour augmenter aussitôt. Le temps n'est qu'un instant du temps. Vous et moi ne sommes qu'un avec la matière ; comme elle nous vivrons éternellement. Pourquoi désirer ce que nous possédons déjà ? » (1).

N'est-ce pas la pensée même de Faust ?

Que n'ai-je des ailes pour m'enlever du sol, suivre toujours la course du soleil ! Dans un éternel couchant, je verrais le calme univers à mes pieds, toutes les hauteurs enflammées, toutes les vallées endormies, le ruisseau d'argent s'épancher en fleuves d'or. Mon vol divin ne redouterait pas le mont sauvage et ses précipices, déjà la mer aux baies échauffées se déploie à mes yeux étonnés. Enfin le Dieu paraît s'enfoncer, mais un nouvel instinct s'éveille en moi, je m'élance pour boire sa lumière éternelle : le jour est devant moi, derrière moi la nuit. Quel songe magnifique tandis que m'échappe le soleil !

*
* *

Dans la poésie laoïste comme dans le drame de

(1) Cette excursion de Su Tung Po à Ch'ih Pi (près de Han Kou) où Ts'ao Ts'ao perdit sa flotte en 208 A. D. est un sujet favori des peintres japonais qui l'appellent *Schihehi no zu*. Il semblerait d'ailleurs que Su Tung Po se soit trompé et que la bataille ait été livrée à un autre endroit du même nom.

Gœthe le lyrisme de Faust est toujours voisin du cynisme de Méphistophélès. D'ailleurs le Chinois est naturellement brutal; il a fallu vingt siècles de confucianisme pour lui apprendre et la maîtrise de lui-même et la politesse. Le laoïsme l'a-t-il affranchi du joug, il se fait gloire de sa grossièreté, tandis que le contraste qui apparaît alors entre sa vraie nature et ses manières habituelles provoque chez lui une explosion de rudes et mordantes plaisanteries.

Pour faire comprendre cette tendance il ne suffit pas de rappeler Chwang Tse et Han Fei Tse, il faudrait donner les portraits dignes de Carlyle que nous trouvons dans les œuvres des auteurs classiques : tel celui de *Dos de Chameau* par Liu Tsung Yuan (*Riù sô gen*) (773-819) et celui de *l'Ermite au bonnet carré* de Su Tung Po. Mais les purs laoïstes, dépassant de beaucoup les Sept Sages du bois de Bambou, Tufu et Li-Pe, créèrent vraiment une école cynique, condamnant ceux qui s'intéressaient aux affaires de l'État ou se plaisaient aux joies de la famille, affectant de sortir nus ou vêtus de haillons, se servant d'un langage grossier, insultant religions et philosophies, doutant de tout, même de leur propre existence. L'un de ces cyniques se fit tambour, il prétendait que toute philosophie était seulement un bruit vide et que, bruit pour bruit, celui de son instrument était encore le plus harmonieux. A de certains moments il se mettait tout nu et frappait sur sa caisse en poussant des cris.

III

Voici maintenant la seconde tendance du Laoïsme. Ce système ne pouvait échapper à l'influence des doctrines dont il s'était inspiré dès le début. L'enseignement ésotérique, les idées panthéistiques, la conscience des mystères de la nature, le pouvoir sacerdotal, le besoin de se cacher pour disséquer les cadavres, analyser les métaux, faire toutes les expériences scientifiques, le côté mystérieux de ces opérations, le relâchement des mœurs avaient ramené à la magie, d'où elles étaient sorties, les religions de Babylone, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse, le mazdéisme surtout dont les *magés* firent jusqu'à la conquête musulmane l'admiration et la terreur de l'Orient. Comment se communiquaient les mystères de ces cultes? Comment fonctionnaient les sociétés secrètes que formaient leurs affiliés? Dans quelle mesure les Chinois connurent-ils les découvertes et les pratiques des Indiens et des Persans? dans quelle mesure, en partant des mêmes principes, réussirent-ils sans aide à faire les mêmes découvertes et aboutirent-ils aux mêmes pratiques? Les documents retrouvés sont encore rares; ils suffisent cependant pour révéler une tendance du mazdéisme : dans l'Asie Centrale le culte du soleil et du feu se transforma en sorcellerie et aboutit aux sacrifices humains; de la

Kachgarie le mazdéisme ainsi corrompu pénétra jusqu'en Chine. Dans le *Tso Chwen* il est raconté qu'en 640 av. J. C. le vicomte de Tseng fut immolé sur la rive du Sui en Honan devant l'autel du dieu du ciel, *Hien shen*, et les auteurs s'accordent pour reconnaître dans *Hien shen* un dieu persan. Mille ans après, sous les T'ang, il est encore parlé de la religion persane toujours en honneur dans le Turkestan et de ses sacrifices humains (1). En 845 cette religion était si florissante dans certaines parties de la Chine que le gouvernement fit fermer soixante monastères.

Toujours est-il qu'à l'époque où les anciennes religions de l'Asie antérieure se perdaient dans les mystères, les petits groupes laoïstes formés en véritables sociétés secrètes s'abandonnèrent aux cultures orgiaques, à l'extase, à l'alchimie et à la magie.

*
* *

Dans ce développement de la magie chinoise on peut distinguer plusieurs phases.

D'abord, hantés par le rêve bouddhiste du Paradis d'Occident, les songes plus anciens de Babylone et de l'Égypte dont le bouddhisme s'était inspiré, sollicités par les descriptions fabuleuses que les marins faisaient de Formose et du Japon, les Laoïstes imaginèrent un paradis d'Orient : les *trois*

(1) LEGGE, *Classics*, vol. V, p. 176, et EDKINS (T. A. S. J., XVII, 1).

iles des Génies (jap. *San sen san*), qui sont Peng Lai Shan (*Hòrai san*), Fang Chang (*Hò jò*) et Ying Cheu (*Ei shû*). Là des génies, plus beaux que les dieux, se nourrissaient des perles éparses sur le rivage; dans l'île Ying Cheu se trouvaient et la plante *chi* (*shî*) qui donnait au corps des propriétés merveilleuses, et la fontaine de l'immortalité qui s'échappait d'un roc de jade. Sous le règne du premier empereur, Ts'in Shi Hwang Ti (*Shin shi kô tei*) (vers 219 av. J.-C.) deux célèbres nécromants, Su Shi (*Joshi* ou *Jofuku*) et Lu Sheng (*Rosei*) partirent avec une expédition composée de jeunes gens et de jeunes filles pour découvrir les îles Fortunées, mais les vents empêchèrent leurs bateaux d'aborder.

Les Laoïstes se tournèrent alors vers l'Ouest, et cherchèrent leur paradis sur le Kwen lun (*Kon ron*), une montagne célèbre dans les vieux mythes chinois et que l'on a voulu identifier avec l'Hindu Kush. Cette nouvelle série de légendes trahit des influences indiennes. La description qui est faite du Kwen lun rappelle celle du Sumeru (*Shumisen*) : c'est une montagne de 11,000 lieues de hauteur et de 10,000 lieues de circonférence, qu'entourent le fleuve bleu, le fleuve blanc, le fleuve rouge, le fleuve noir et le fleuve jaune, dont l'eau donne l'immortalité; là dans des forêts de jade (*k'iung, kei*), dans des jardins de sésame et de coriandre, s'élèvent les douze tours de jade aux cinq couleurs, poussent et l'arbre des perles, et l'arbre du joyau, *suan*, et les arbres, *kianq, pi*.

yao, et le pêcher de jade dont les fruits rendent immortel.

Ce paradis est celui de Si Wang Mu (*Sei ô bo*), la royale mère de l'Ouest, le symbole de l'Éternel Féminin. Si Wang Mu, c'est Pârvati, la Mère des cultes mystiques et orgiaques de l'Inde, elle-même une transformation indienne du principe féminin adoré par les Égyptiens sous le nom d'Isis, par les Babyloniens sous celui d'Istar, par les Phéniciens sous celui d'Astaroth, par les Persans sous celui d'Anaïtis, par les Grecs comme l'Artémis d'Éphèse dont la poitrine était couverte de mamelles, dont la robe serrée portait des plantes et des animaux. Sur les bords du *Lac des joyaux* Si Wang Mu tient sa cour dans des bois de pêchers toujours en fleurs; rien ne saurait dire sa beauté : sa taille est souple comme le saule, ses petits pieds de lotus tiendraient dans la main, ses yeux ont la forme de l'amande, ses sourcils paraissent le croissant de la lune, ses joues sont pareilles à la fleur du pêcher. Elle a pour époux Mu Kung (*Mokkô*) (aussi Tung Wang Kung, *Tô ô kô*), le premier être créé, qui semble une transformation du dieu védique Indra, le premier hôte du Sumeru. Avec le développement de la philosophie chinoise, on identifia Muh Kung et Si Wang Mu avec le Yang et le Yin, le principe mâle et le principe féminin; leur culte devenu mystique eut sa métaphysique, profonde quelquefois, mais le plus souvent inintelligible, comme aussi ses rites orgiaques.

Si Wang Mu est entourée de fées d'une beauté merveilleuse, dont les plus célèbres, les Yu Nu

(*shin-jo*, *gioku jo*) ou fées des points cardinaux, s'appellent Tung Shwang Ch'eng (*Tò sô sei*), Hu Fei k'iung (*Kiô hi kei*), Wan Linghwa (*En riô ka*) et Twan Ngan hiang (*Tan an kô*); les messagers de Si Wang Mu sont les *Ts'ing Niao* (*Sei chô*), les oiseaux aux ailes d'azur dont le nom désigne les initiés du Laoïsme ésotérique.

Si Wang Mu est la maîtresse désirée des alchimistes, quelques empereurs ont obtenu ses faveurs; ainsi Mu Wang (*Shû boku ô*) († 947 av. J.-C.) le cinquième des Cheu, et Han Wu Ti (*Kan bu tei*) (140-87 av. J.-C.), le plus fameux souverain des Han, qui mêlait à la débauche des ferveurs mystiques et le goût des sciences occultes.

A l'exemple des bouddhistes qui prêtaient aux Rishi et aux Arhats des pouvoirs merveilleux, les Laoïstes imaginèrent huit génies (ch. *sien-nung*, j. *sennin*), compagnons de Si Wang Mu, dont les corps immortels avaient des propriétés merveilleuses.

Chung li Kûan (*Shò ri ken*) vivait sous les Cheu, mais il apparaît encore sur la terre, c'est le plus grand des génies; Mu Kung lui enseigna la formule magique qui donne l'immortalité et la poudre qui transforme toutes choses en or.

Chang Kwoh (*Chô ka*) (du huitième siècle de l'ère moderne) possédait une mule blanche qui faisait des milliers de lieues par jour: arrivé, il pliait sa mule et la roulait comme une couverture; avec quelques gouttes de salive, il lui rendait la forme animale.

Lu Tung Pin ou Lu Yen (*Rio tôhin*), né en 755

A. D., eut dix tentations qui rappellent la lutte du Buddha et de Mâra ; il en sortit vainqueur et reçut en récompense un sabre magique qui lui permettait de vaincre les dragons.

Ts'ao Kwoh k'iu (*Sò koku kiu*) (dixième siècle de l'ère moderne) était, paraît-il, le frère du général Ts'ao Pin, qui donna l'empire à la dynastie des Sung.

Li T'ieh Kwai (*Tekkai*), dont l'époque est indéterminée, pouvait séparer son âme de son corps ou même la faire entrer dans un autre corps.

Han Siang tse (*Kanshōshi*) (neuvième siècle) tomba de l'arbre des génies et devint immortel.

Lan Ts' ai ho (*Ransaika*), une magicienne d'une époque inconnue, mendiait dans les rues avec une robe bleue déchirée, l'un de ses pieds chaussé, l'autre nu.

Ho Sien Ku (*Kasenko*), la sorcière vierge, glissait sans toucher terre, elle se plaisait dans les montagnes où elle recueillait des herbes magiques, c'était au temps de l'impératrice Wu des T'ang.



Les aventures attribuées aux génies montrent que la doctrine du Kwen Lun et de Si Wang Mu ne tint pas longtemps la première place dans les spéculations des Laoïstes. Une nouvelle phase de l'occultisme chinois vit succéder aux rêves des mystiques les expériences des alchimistes. D'esprit pratique, les Chinois pensaient que le panthéisme et la métempsycose impliquaient la possibilité pour l'individu de se rendre immortel comme la nature,

de prendre comme elle toutes les apparences et de transformer toutes les substances les unes dans les autres.

Le but des Laoïstes fut donc de trouver la pierre philosophale, le *tan* (aussi *kin tan*), l'élixir de l'or, qui devait permettre de changer toutes choses en or et de préparer la liqueur d'immortalité. L'on s'est même demandé si ce n'est pas des Chinois que les Arabes apprirent et les principes de la chimie, et ceux de l'alchimie, qu'ils enseignèrent ensuite aux Européens. Quoi qu'il en soit, les recherches des Chinois les conduisirent à d'importantes découvertes, comme celles de la porcelaine et des substances minérales dont ils se servirent pour la colorer. Le corps qui servait aux manipulations était le *tan sha* ou sulfure rouge de mercure. On fabriquait le *tan* à l'aide de formules magiques et l'on ne peut s'empêcher de penser à la place que tient le mercure dans l'ascétisme indien et dans l'alchimie du moyen âge. L'astrologie était intimement liée à l'alchimie, les planètes étant l'essence des éléments, Vénus du métal, Jupiter du bois, Mercure de l'eau, Mars du fer et Saturne de la terre; d'autre part on ne distinguait pas entre l'essence et l'âme (*shin*); les sages étaient tenus pour des incarnations des planètes.

Le *tan*, la pierre philosophale, était aussi un symbole; sous ce nom l'on désignait l'ensemble des pratiques morales et intellectuelles qui permettaient au corps de s'affranchir de ses attributs matériels pour prendre rang parmi les génies.

Comme fondateurs des sciences occultes l'on cite

Chang-Liang (*Chó Rió*) († 189 av. J.-C.), le conseiller du premier empereur Han, et Hwai-nan-Tse (*Ean shi*) ou Liu Ngan (*Riú an*), le petit-fils de ce même empereur; prince féodal de Kwang Ling, celui-ci réunit à sa cour tous les magiciens et nécromants célèbres; il composa *l'Histoire de la Grande Lumière* (jap. *Tai mei den*), le livre sacré des occultistes chinois; ruiné par de vaines recherches, il conspira contre l'empereur Wu Ti, un autre fervent de l'alchimie, fut découvert et se suicida (122 av. J. C.). Mais les Laoïstes affirmèrent qu'il avait seulement disparu, son corps immortel ayant la faculté de se rendre invisible. Dès lors tous les princes n'eurent qu'une pensée, retrouver le secret du tan que Hwai-nan-Tse avait découvert. Bientôt les palais impériaux se remplirent de fantômes et de génies. — « Voyez ce nain, disait un magicien à son maître. Il a plus de mille ans; il a mangé les pêches qui rendent immortel. — Sire, reprenait un autre, regardez là-bas, au clair de lune, cette femme dont les petits pieds glissent sur les lotus des étangs; c'est votre ancienne maîtresse, elle habite le paradis des fées. — Où se trouve ce paradis? s'écriait le prince égaré. — Dans les montagnes du Kwenlun où Wu Ti reçut les faveurs de la déesse Si Wang Mu. »

Pendant huit siècles les spéculations des Laoïstes trouvèrent crédit à la cour des empereurs. Leur plus ardent protecteur fut Ming Hwang (*Mei kô*), qui régna de 713 à 756 et mourut en 762. Le poète Peh ku-i (*Haku kio i* ou *Haku raku ten*) (772-846), lui-même un fervent de l'occultisme bien qu'il parlât légèrement de Lao Tse, a chanté les amours

et les malheurs de Ming Hwang et de la princesse Yang († 756). Les caprices et les dépenses de la favorite amènent des rébellions qui permettent aux Turcs et aux Tartares de franchir la Grande Muraille. Ming Hwang réunit une armée pour les arrêter. Dans le camp, ses troupes se révoltent : partout brille la lueur rouge des torches, partout montent des cris de mort contre la favorite. Tout est perdu. Ming Hwang fait signe à ses eunuques, ils passent un fil de soie autour du cou de la princesse : les rebelles ne trouvent qu'un cadavre. Ming abdique et se retire dans un couvent. Des magiciens forment sa cour : leurs charmes évoqueront le fantôme d'une maîtresse toujours aimée. Un sorcier la découvre dans l'île des Bienheureux : Yang lui remet la moitié d'une épingle à cheveux dont elle conserve l'autre moitié. Quand l'empereur mourra, cette épingle lui permettra de la retrouver dans le monde des Élus.

D'après une autre version, Yang donne rendez-vous à l'empereur pour le septième jour du septième mois. A l'heure fixée, Ming malade sommeille. Une femme se penche sur sa couche, qui le baise doucement, il expire. Les amoureux s'envolent sous la forme de phénix ; on les entend chanter : « Tout meurt, notre amour ne peut mourir. »



L'on ne saurait non plus séparer du Laoïsme la fondation des sociétés secrètes chinoises, fonda-

tion que l'on fait remonter à la *Guerre des Trois Royaumes*.

Des conseillers de Liu Pei (*Riù bi*), le chef des Han postérieurs († 222), l'un, Chu Ko Liang (*Sho katsu riô*) (181-234) est réputé un grand magicien qui gagnait des batailles avec des mannequins déguisés en soldats; l'autre, Kwan Yu (*Kan u*), († 219), est devenu en 1594 le dieu de la guerre des Taoïstes. Ces trois héros et Chang Fei (*Chò hî*) († 220) se lièrent par un serment dans un bois de pêchers; c'est à ce serment qu'on fait remonter l'origine de la Triade, la plus célèbre des grandes associations chinoises.

IV

Mysticisme, alchimie et sociétés secrètes unissent le Laoïsme propre, la philosophie des disciples de Lao Tse, et le Taoïsme, l'étrange religion populaire qui s'est répandue dans toute la Chine entre le deuxième et le huitième siècle de l'ère moderne pour y occuper aujourd'hui une situation prépondérante.

Les origines de cette religion sont par le fait bien antérieures au Laoïsme; on pourrait dire que c'est le shintô des Chinois, l'ensemble des croyances et des superstitions que professaient, avant le confucianisme et les *hommes aux cheveux noirs*, les ancêtres des Chinois actuels et les différents peuples qu'ils trouvèrent établis en Chine.

La religion chinoise primitive, telle que nous la trouvons dans le *Shi King*, reposait sur le culte de Shang Ti (*Jò Tei*), dont on ne sait trop si c'était le dieu du Ciel, ou le Ciel lui-même ; avec lui l'on adorait les dieux de la terre et du grain, les génies des monts et des eaux, les planètes, la grande Ourse. Pour les indigènes, leurs conceptions étaient plus grossières : l'on en retrouve des traces chez les Lolo et les Miao-tse. De plus, la Chine fut constamment envahie par des peuples d'origine tartare adonnés au shamanisme et à la démonolâtrie, qui prévalent encore en Mongolie, en Mandchourie et dans la Chine du Nord.

Tous ces peuples rendaient un culte aux ancêtres : les Chinois dans un esprit tout familial, les aborigènes et les Tartares sous l'empire des plus grossières superstitions.

Confucius négligea les croyances primitives ; le bouddhisme s'en assimila quelques-unes, mais en leur donnant une autre portée. Ces croyances, ces pratiques subsistèrent d'une manière indépendante jusqu'au jour où les laoïstes s'imaginèrent de s'en faire les prêtres et d'en tirer un culte comme un ensemble de doctrines. La nouvelle religion ne se forma que lentement : ce furent Lu Siu Ts'ing (jap. *Rikushusei*) et K'eu kin chi (jap. *Kôkenshi*) (cinquième siècle A. D.) qui donnèrent au taoïsme sa forme définitive en le réformant sur le modèle du bouddhisme.

A la Trinité des Fo, des buddhas, on substitua la Trinité des Êtres purs, des *San Ts'ing* (*San shin*),

c'est-à-dire Lao Tse adoré sous une triple forme, bien que le philosophe lui-même soit regardé comme l'incarnation de l'un des trois Êtres purs; ce sont les images dorées des San Tsing qu'on voit dans les temples du Tao. Les empereurs n'ont cessé d'ailleurs de conférer à Lao Tse de nouveaux titres; Kao tsung (*Kô sô*) des T'ang le déifia en 666, sous le nom du *grand dieu impérial et suprême de la première cause ténébreuse* (jap. *Taijô gen gen kôtei*); des décrets de 743 et de 1013 complétèrent ce titre étrange qui prouve bien le caractère démoniaque du taoïsme.

Depuis lors le panthéon des taoïstes n'a cessé de s'enrichir de tous les dieux créés par la superstition populaire ou les décrets impériaux : ainsi le dieu de la guerre Kwan Ti (*Kan tei*) (déification de Kwan Yu); le dieu de la littérature Wan Ch'ang Ti Keun (déification de Kwan Chung, un ministre de l'État de Ts'i en 645); le dieu des richesses (Tsai Shin); le dieu du foyer Ts'ao Chen (*Sô shin*); les dragons (*lung*, *riû*) et particulièrement leur roi *lung wang* (*riû ô*), qui est le sujet de tant de légendes; les dragons du Tao sont d'ailleurs un composé des bêtes fantastiques adorées par les anciens Chinois et des nâga bouddhistes, des serpents au buste d'homme.

Les taoïstes se constituèrent aussi un clergé sur le modèle du clergé bouddhiste et plus tard du lamaïsme thibétain. Leurs prêtres habitent des couvents et forment une hiérarchie; leur patriarche habite les montagnes des dragons et des tigres

(*Lung Hu Shan*, jap. *Riû -ko san*) (province du Kiang si)-(Kô sei). C'est le descendant et une incarnation de Yu-hwang-shang-ti (*U kô jô tei*), qui est, après les San-tsing, le principal dieu du panthéon des taoïstes et qu'ils identifient avec le Shang ti des anciens Chinois. De Yu-hwang-shang-ti serait descendu Chang liang (*Chò riò*), le fondateur de l'occultisme, qui aurait été lui-même l'ancêtre de Chang tao'ling (*Chò dò riò*), né en 34 A. D. Ce dernier ayant découvert l'élixir d'immortalité, vécut jusqu'à cent vingt-trois ans, puis monta au ciel. En 423 l'un de ses fidèles K'eu K'ien chi (*Kô ken shi*) se proclama patriarche (*T'ien shi*, jap. *Tenshi*) des taoïstes; ce titre fut confirmé par des décrets impériaux de 748 et de 1016.

Les taoïstes possèdent un canon : leur Bible est le *Tao te king*, mais les ouvrages les plus répandus, d'origine bien postérieure, sont le *Kan ying pien* (*Kan ô hen*), le *Livre des Récompenses et des Peines*, composé vers le quinzième siècle après Jésus-Christ, et le *Ying Chi Wen* (*In chitsu bun*), le *Livre des Bénédictiones secrètes*.



L'on ne peut séparer du taoïsme deux classes de superstitions qui se sont formées en dehors de lui, mais qu'il a fini par absorber presque complètement.

C'est d'abord la démonolâtrie. La Chine est par excellence le pays des démons; dans tous les villages l'on trouve des gens possédés et des maisons

hantées. De plus le Chinois voit ou sent des diables dans l'air, dans l'eau, dans le feu; les forêts, les montagnes, les plaines ont leurs démons; le sol en est rempli. Il faut chercher l'origine de cette croyance dans la religion des *hommes aux cheveux noirs*, qui ne prêtaient pas de forme à leurs dieux, mais adoraient d'une manière vague les génies du ciel et de la terre. L'influence du bouddhisme tendit à reléguer les génies au rang de démons en même temps que les Chinois cédaient de plus en plus à l'influence des envahisseurs tartares ou mongols qui pratiquent le shamanisme. Mais c'est la religion de Tao, dont les prêtres un moment s'appelèrent des diables, qui inspira vraiment aux Chinois la terreur des démons, de même temps qu'elle établit la manière de les vaincre ou de les concilier. La magie, telle que la formule le taoïsme, n'est pas l'œuvre d'une secte ou même d'un peuple; c'est le produit des efforts collectifs de tous les peuples pendant plusieurs milliers d'années. Les fouilles faites dans la Susiane et la Babylonie ont fait découvrir des bibliothèques entières de livres de sorcellerie, et ces livres sont vieux de quatre ou cinq mille ans. L'Égypte, l'Arabie, la Syrie, l'Asie Mineure, la Perse surtout développèrent les sciences occultes, que Babylone avait déjà réunies en corps de doctrines; l'Inde les rendit plus sanguinaires au septième et au huitième siècle de l'ère moderne, c'est-à-dire à l'époque où les missionnaires chinois visitaient la péninsule; les drames de Bhavabhûti nous montrent des sacrifices humains célébrés avec une cruauté raffinée, des incantations faites la nuit dans

les cimetières, des gens qui vendent au diable un morceau de leur corps, une certaine quantité de leur sang. Ce fut toute cette science ténébreuse que s'appropriâ le taoïsme. L'on doit y distinguer deux tendances. D'une part les prêtres du Tao, comme les bonzes, entrent en lutte contre les diables; ils se prétendent en possession des sortilèges qui mettent en fuite les mauvais esprits. D'autre part eux-mêmes ou les sorciers qui leur font concurrence s'allient au contraire avec les esprits. Il y a les *danseurs du diable* qui se disent possédés du diable et se roulent par terre en proie à des crises épileptiques. Il y a les gens qui signent, comme Faust, un pacte avec l'enfer. Dans la Chine du Nord souvent un père fiance sa fille au diable, ou bien les gens d'un village décident que pour s'assurer la protection d'un démon ils lui offriront tous les ans comme épouse la plus jolie vierge du pays. La cérémonie achevée, la *fiancée du diable* est soudain possédée par l'esprit, qui ne cesse plus de la tourmenter; elle hurle, elle se tord, les yeux fous, les membres retournés. Les gens qu'elle approche commencent de trembler, eux-mêmes deviennent bientôt des démoniaques. La reçoit-on dans une maison, des incendies s'y allumeront, la rivière l'inondera ou l'on verra s'effondrer la toiture.

A la démonolâtrie se rattache le *Fung shui* (*Fù sui*). Ce terme, qui veut dire *vent* et *eau*, désigne l'ensemble des forces de la nature et le moyen de se les concilier. Mais la superstition du Fung shui se rattache plus particulièrement au culte des

morts. Suivant la manière dont un tombeau est disposé, son orientation, les vents qui le touchent, l'aspect général du paysage, les enfants du mort sont heureux ou malheureux. Les sorciers peuvent même dire quel genre particulier de bonheur résultera de la configuration du sol, si les enfants acquerront des honneurs ou de l'argent, si leur famille sera prospère ou s'ils seront heureux en amour.

Ainsi la religion du Tao a recueilli toutes les superstitions des divers peuples qui habitent l'empire chinois, mais en leur donnant un aspect plus mystérieux et plus terrifiant; elle a mêlé le shamanisme des peuples encore barbares de l'Asie centrale à l'occultisme savant qu'avaient élaboré les grandes religions de l'antiquité.

V

La religion du Tao ne s'est jamais établie au Japon, encore qu'à plusieurs reprises elle ait joui d'une grande faveur à la cour impériale, ses prêtres n'avaient pas l'esprit de prosélytisme qui a permis aux bouddhistes de faire des conversions chez tous les peuples de l'Asie. Cependant cette religion a beaucoup influé sur le développement du shintô, du bouddhisme japonais et du riôbu shintô. Hachiman rappelle Kwan ti, bien que chez les Japonais, plus belliqueux et sans doute inspirés de croyances ouralo-altaïques, la religion du dieu de

la guerre se soit développée plus tôt et plus complètement qu'en Chine. Comme les Chinois avaient fait du lettré Kwan chung le dieu de la littérature, les Japonais déifièrent le lettré Sugawara Michizane sous le nom de Tenjin san.

Les Japonais ont adopté toutes les superstitions des Chinois sur les noms, les idéogrammes, tous leurs symboles ; ils ont cultivé aussi l'alchimie, l'astrologie, adoré Si Wang Mu, invoqué les génies, cherché l'élixir de longue vie et la pierre philosophale, pratiqué les incantations, l'envoûtement ; certains textes du *Kojiki* prouvent même que les Japonais connaissaient l'envoûtement avant l'introduction de la civilisation chinoise. A de certaines époques les Japonais ont été aussi hantés par les démons, les ont exorcisés ou se sont alliés avec eux. Cependant la démonolâtrie proprement dite ne s'est jamais établie au Japon comme en Chine.

Des légendes empruntées au taoïsme, la plus populaire au Japon est sans doute celle du berger Hikoboshi (chin. K'ien Niu) et de la princesse Tanabata (chin. Chih Nu), qui figurent l'étoile Aquila et l'étoile Vega, séparées par la Voie lactée. Pour avoir trop aimé le beau pâtre et négligé de filer, la princesse fut condamnée par son père à vivre sur l'autre rive du fleuve céleste : une fois par an seulement, dans le septième mois, des pies bâtissent un pont qui permet aux époux de se réunir.

Ce sujet a inspiré au poète japonais Okura (huitième siècle) des vers célèbres.

Depuis le temps où le ciel s'est séparé de la terre, le

berger et la fileuse se tiennent de chaque côté du fleuve aux eaux bruyantes. Inquiets, tristes, plaintifs, ils regardent ces eaux bleues qui les empêchent de se voir, ils regardent les nuages blancs et pleurent jusqu'à ne plus pouvoir pleurer. « Quoi ! murmure le pâtre, toujours notre vie s'écoulera en soupirs, en vaines angoisses d'amour. Que n'avons-nous un bateau peint en rouge et des rames ornées de pierreries ! Alors, dans le calme du matin, je traverserais le fleuve, je le traverserais dans la pourpre du soir. Au bord du fleuve céleste j'étendrais la pèlerine (*hire*) qui te permet de planer sur le ciel ensoleillé, j'en ferais notre couche ; enlaçant nos bras couverts de pierreries, nous reposerions ensemble sans attendre l'automne. »



L'influence du taoïsme domine toutes les superstitions populaires.

Le moyen âge européen eut ses lycanthropes ; tout au contraire, les peuples de l'Extrême Asie croient à des blaireaux, des chats, des renards, qui prennent la forme humaine, les blaireaux pour jouer des tours, les chats et les renards pour commettre des vilenies ou des crimes. Depuis des siècles, le Japon vit dans la terreur du renard : fantômes, brigands sans pitié, favorites impériales dont le sourire cause la ruine ou la mort, autant de renards déguisés ; le moyen âge y connut les procès de surcellerie, les exorcismes, les bûchers.

Cependant les Japonais ne peuvent s'empêcher de plaisanter de leurs propres frayeurs. Certaines de leurs légendes nous font penser à nos vieux fabliaux.

Une ballade de Goëthe décrit une noce de rats

pompeusement célébrée dans des ruines. Les peintres japonais se plaisent à nous représenter le mariage de maître Renard. Quand les parents ont donné leur bénédiction aux enfants agenouillés, le cortège se met en marche avec ses hérauts, ses musiciens, tous debout sur leurs pattes de derrière. Les fiancés voyagent en palanquin. L'on s'engage dans un sentier entre des champs de riz; malgré l'envie qu'on a de se bien tenir, peu résistent au plaisir de picorer en chemin; la mère noble oublie ses larmes pour donner la chasse à des pigeons. Suivent les adieux déchirants de la jeune mariée et de sa famille, une jolie scène d'amour, la naissance des enfants, puis leur éducation d'après les principes les plus sévères; tout un *Reineke Fuchs* moins profond mais aussi plaisant que le roman de Goethe.

VI

Comme le taoïsme survit dans les superstitions du peuple, l'influence du laoïsme se retrouve chez tous les penseurs japonais. Cette influence se confond souvent avec celle du bouddhisme; cependant les tendances maîtresses de l'un et de l'autre système sont différentes. Le bouddhisme put entraîner souverains et hommes d'État à se démettre de leurs fonctions pour chercher la paix du cloître; c'est le taoïsme qui leur enseigna le mysticisme d'un voluptueux rien faire, un égoïsme cynique, le goût

raffiné de la nature, ce culte ésotérique de la boisson, qui commença par les libations de vin et finit par les cérémonies du thé.

Comme en Chine nous voyons constamment se combattre le confucianisme actif et social, le laoïsme passif et individualiste, de même au Japon il y a sans cesse lutte entre l'ardeur militaire et le dilettantisme.

Nombre d'écrivains japonais parlent une pure langue laoïste malgré la forme bouddhiste qu'ils prétendent lui donner.

Dans le *Manyôshû* (neuvième siècle) nous trouvons treize tanka d'Ôtomo Tabito où l'influence des poètes chinois est sensible.

Toujours se préoccuper de choses où l'on ne peut rien : non, plutôt vider une coupe de sake.

.
Puisqu'il en est ainsi que tout ce qui vit doit mourir, eh bien! je me réjouirai tant que je vivrai (III, 91, 102).

Bien que moine bouddhiste, l'auteur du *Hôjôki* (douzième siècle) est d'une disposition d'esprit toute laoïste.

Pires que les calamités naturelles sont encore les maux que nous impose la contrainte des relations sociales. Ceux qui jouissent de la faveur des grands peuvent quelque temps se plonger dans les plaisirs, mais ils n'atteindront pas à une durable félicité. En vain ravalent-ils leurs larmes, affectent-ils un sourire insouciant, leur nervosité trahit leur angoisse. Leur vie est celle d'un moineau perché contre l'aire d'un aigle. Pour les pauvres, au contraire, ce sont les esclaves de leur misère; ils doi-

vent regarder l'impuissante envie de leurs enfants, empocher les insultes des riches... L'homme fort ne connaît pas de contentement, le faible est un objet de mépris. Thésauriser, c'est thésauriser des angoisses; pauvreté est sœur de détresse; la charité nous enchaîne avec les liens de l'affection. Agir comme les autres est intolérable; agir toujours à sa guise et rien qu'à sa guise, c'est peut-être de la folie.

Le passage suivant est plus caractéristique encore.

Le mollusque rentre dans sa coquille; l'aigle de mer cherche la rive la plus désolée, la plus inhospitalière pour être sûr de n'y pas rencontrer d'humain. Et moi je suis comme eux, la solitude me plaît; n'aimer personne, n'aimer rien, n'avoir pas un seul ami! Être tranquille, délivré de tout souci, voilà mon seul désir. Bâtissent-ils une maison, les autres ne la bâtissent pas pour eux, mais pour leur famille, leur maître, leur seigneur ou encore pour leurs bœufs, leurs trésors. Moi j'ai bâti ma maison pour moi, pour moi seul, je n'ai pas un compagnon et pas un ami. Qu'est-ce en effet que l'amitié? le respect du riche qui donne, le mépris de quiconque est honnête et bon. Amis pour amis, je préfère la musique et la nature. Pourquoi aussi des serviteurs? Ils ne comprennent rien que récompense et châtiments, nous ne leur paraissions bons que si nous leur donnons beaucoup. Nous répandons de la tendresse sur des gens qui n'en ont pas besoin et ne savent pas l'apprécier. Non, soyons nos propres serviteurs.

Et plus loin :

Depuis que j'ai renoncé au monde, je ne connais plus la crainte ni l'envie. Je me regarde moi-même comme un nuage qui passe, et, comme mon moi ne m'inspire aucune confiance, il ne me cause non plus aucun

mécontentement. Sur l'oreiller du rêveur les plaisirs passagers sont tombés à rien, et le désir qui l'a tourmenté toute sa vie a trouvé enfin satisfaction dans la contemplation du beau dans la nature.

L'auteur du *Tsurezure gusa* (quatorzième siècle), lui aussi un moine, était un fervent admirateur de Chwang Tse; son ouvrage tout entier trahit un mélange de mysticisme, d'indifférence cynique et de volupté.

Je me demande, écrit-il, si je suis seul à me figurer que les paroles que j'entends, les spectacles que je vois sont choses déjà vues, déjà entendues, autrefois... mais quand?

Il y a des heures où l'on ne saurait se dispenser de boire du vin : par un beau clair de lune, par un matin neigeux, quand au milieu des fleurs naissantes nous causons avec un ami à cœur ouvert.

Et Kenkô avait aussi le cynisme de ses maîtres chinois quand, excusant les liaisons amoureuses, il condamnait le mariage pour considérer comme une erreur et une maladresse de faire des enfants. Sans doute il admettait bien que sans enfants les gens du commun n'auraient pas cette sensibilité qui leur permet d'admirer la nature, mais pour les intellectuels la vie de famille ne serait pas nécessaire; le rêve, la méditation suffirait à leur donner le *mono no aware wo shiru*, que nous traduisons par le *connaître la tendresse des choses*.

*
* *

Les philosophes rationalistes du dix-huitième

siècle se sont eux-mêmes souvenus de Chwang et de ses disciples. Le passage suivant est emprunté à Kaibara Ekken.

C'est purifier son cœur que de réunir des plantes et des arbres dans son jardin et de les aimer. Quand nous en avons le temps, cherchons des plantes très communes, les premières qui se présenteront à nous, nous les mettrons en terre et les cultiverons. Si nous collectionnons des espèces rares, soit que nous importunions nos amis pour les obtenir, soit que nous les achetions cher, nous nous enorgueillirons du nombre de nos variétés ou de la beauté de nos spécimens; nous regarderons les autres collectionneurs comme des rivaux et ce doux art du jardinage, qui devait nous donner la maîtrise de nous-mêmes et la paix du cœur, deviendra pour nous la cause d'angoisses, et de mauvais désirs.

Laoïste dans un tout autre sens, Kiûsô écrit :

Nous trouvons dans le *Saden*, un vieux livre chinois : « La Divinité est également intelligente et juste; c'est là sa nature même. » Aucun homme ne doute de la justice divine; mais beaucoup ignorent l'intelligence divine. Cependant quelle intelligence saurait l'égaliser? L'homme n'entend qu'avec ses oreilles, hors de leur portée il n'entend rien; il ne voit qu'avec ses yeux, hors de leur portée il ne voit rien; c'est son esprit qui réfléchit mais, si prompt, si perspicace que soit son esprit, toute réflexion exige quelque délai. Pour la Divinité il n'y a ni vue, ni ouïe, ni même de réflexion; chez Elle la sensation est immédiate, et l'action suit immédiatement la sensation. — Mais bien que dans le ciel et sur la terre il existe quelque chose dont la vue et l'ouïe sont plus que perçantes, un quelque chose qui, indépendant du temps, de l'espace et de toute modalité, présent partout à la fois, s'incarne dans tous

les êtres, tous les objets et remplit l'univers, ce Quelque chose n'a ni forme, ni voix et par suite échappe à nos sens. Il est sensible pourtant au Réel et au Vrai; il sent et répond. Là où il n'y a ni vérité, ni réalité, il n'y a point de réponse comme là où il n'y a pas de sensibilité. Si ce Quelque chose nous répond, c'est donc qu'il existe.

Aussi répéterons-nous les vers du prêtre Baigo dans le sanctuaire d'Ise :

« Ce qui réside ici, je l'ignore, mais mon cœur déborde de reconnaissance et les larmes coulent de nos yeux. »

Et moi j'ajouterai : « Ce n'est pas loin de vous qu'il faut chercher le Divin; cherchez-le dans votre cœur; le cœur est le temple du Divin. »

Enfin dans le *Wasôbiôe*, le *Gulliver* japonais du dix-huitième siècle, nous trouvons une inspiration laoïste bien que l'auteur fasse bon marché de Lao Tse, comme d'ailleurs de Confucius et du Buddha.

Wasôbiôe, emporté par une tempête dans l'île de l'Immortalité, y voit des hommes dégoûtés de la vie dont la seule joie serait de mourir. Et l'auteur conclut :

Tous les êtres aiment la vie, tous haïssent la mort. Et cependant si l'on va au fond des choses l'on ne peut trouver aucune bonne raison de considérer la mort comme un malheur et une longue vie comme une heureuse fortune. Quand l'homme veille il ne cesse de souffrir dans son corps et dans son esprit, mais quand il dort son corps et son esprit reposent. A juger par analogie il semble bien, après avoir analysé tous nos cris d'effroi et nos soupirs, que la mort une fois arrivée doit être délicieuse, je dirai même si délicieuse que nous

regretterons de ne pas l'avoir connue plus tôt et de n'être pas allés de nous-mêmes au devant d'elle.

La lune et les fleurs font les délices de nos yeux, mais seulement parce que les fleurs se fanent vite et que vite la lune disparaît derrière l'horizon. Si les fleurs chaque mois s'épanouissaient, si la lune brillait toute la nuit, si la neige tombait toute l'année, qui s'en occuperait? Ainsi de la vie humaine. Immortels, la vie serait pour nous sans plaisir.

C'est là une pensée ingénieuse, peut-être profonde et qui ne se retrouve, au moins sous cette forme, dans aucune œuvre européenne, encore que tant d'auteurs aient analysé l'ardeur fébrile que donne à l'amour la conscience de la vieillesse proche, et que dans l'*Abbesse de Jouarre* Renan ait montré la passion fortifiée par l'idée de la mort.

Dans le cours du dix-huitième siècle, ce qu'on pourrait appeler le Laoïsme japonais se fonde avec les idées démocratiques de Mōshi, la conception d'amour et de bonté chère à Ōyōmei; le mysticisme individualiste devint mysticisme communautaire et les doctrines des cyniques servirent de fondement à une morale qui enseignait l'amour de tous les hommes: s'inspirant aussi de la croyance bouddhiste au cœur infini du Butsu, les précurseurs de la Révolution japonaise ne cessaient de répéter que le cœur de l'homme est le cœur même du Ciel; que, la fonction du Ciel étant de produire toutes choses, la fonction naturelle du cœur humain est d'aimer ses semblables.



Ainsi, au Japon comme en Chine, l'organisation toute communautaire de la société n'a pu détruire l'individualisme, la conception tout utilitaire de la philosophie et de la morale n'a pu étouffer les élans du cœur, la foi, le mysticisme, le besoin de rêver, de croire et d'aimer. Sans doute tous les rêveurs, tous les croyants japonais ou chinois ne sont pas des disciples de Lao Tse et de Chwang Tse, mais les doctrines de ces deux grands philosophes représentent bien le mysticisme laïque et individualiste de l'Extrême-Orient, comme le bouddhisme sous ses formes multiples en représente le mysticisme anti-individualiste et religieux. Il faut conserver toujours présentes à l'esprit les doctrines de ces penseurs pour comprendre la poésie et l'art des deux peuples, pour s'expliquer la formation et l'influence des sociétés secrètes chinoises comme les origines de la révolution japonaise.

C'est ainsi que la civilisation morale du Japon se transforma au cours du septième siècle. Sans doute depuis deux cents ou même trois cents années la partie occidentale de l'archipel avait entretenu des relations suivies avec la Corée, et ces relations avaient commencé de modifier les idées et les mœurs; sans doute les réformes se poursuivirent pendant des siècles et l'esprit de la masse n'en fut que lentement

pénétré. Cependant les changements accomplis par le Shôtoku Taishi et Tenji Tennô furent si rapides qu'on peut parler d'une révolution et dire que la civilisation continentale fut tout à coup révélée au Japon ignorant. Cette révolution est un événement capital pour l'histoire du Japon, puisqu'en sortant de son isolement intellectuel et moral il se renouvelait tout entier. Et c'est aussi un événement important pour l'histoire du monde, puisqu'il marque la dernière conquête et la plus éloignée de la civilisation asiatico-européenne. Il eût donc été fort intéressant d'étudier dans ses détails l'évolution quarante ou cinquante fois séculaire des institutions et des coutumes adoptées alors par l'Archipel. Mais le cadre trop restreint de cet ouvrage rend cette tâche impossible; d'ailleurs notre connaissance de la civilisation asiatique est encore trop limitée et trop incertaine pour qu'il fût possible de le faire d'une manière vraiment scientifique. Cependant quelques remarques sont nécessaires. Comme l'histoire générale de la civilisation asiatico-européenne a été résumée dans l'Introduction, que les origines lointaines des différentes religions japonaises ont été signalées dans les chapitres consacrés à ces religions, ces remarques porteront seulement sur la constitution politique et sur l'état social.

*
* *

L'administration japonaise est copiée sur celle de la Chine. Ce sont donc les origines de l'administration chinoise qu'il nous faut rechercher. Assurément

elles sont fort obscures. Que le bouddhisme ait pu l'influencer, cela semblerait probable, et dans la forte organisation de l'Église bouddhiste nous trouvons la marque de la Perse, de la Grèce et des antiques civilisations de l'Asie Antérieure. Mais cette influence bouddhiste ne fut que secondaire, d'ailleurs elle se produisit surtout après la constitution générale du gouvernement chinois. Il est cependant difficile d'admettre que la Chine, au sortir de l'anarchie féodale, ait pu constituer sans aide un gouvernement développé; il faut aussi songer que Shi Hwang Ti fonda l'empire chinois, presque dans le même temps où Açoka fondait l'empire indien sur le modèle de l'empire des Achéménides, de l'empire d'Alexandre et de celui des Séleucides. L'on peut donc admettre que la Chine subit le contre-coup des révolutions qui s'étaient accomplies dans l'Inde et dans l'Asie Antérieure. D'ailleurs l'histoire mieux connue des peuples de l'Asie Centrale nous les montre sans cesse attirés ou par les riches plaines de la Chine, ou par les plaines non moins riches de la Transoxiane; elle nous les montre également séduits et par les institutions de la Chine et par celles des peuples occidentaux. L'on ne saurait douter que les Chinois aient connu par eux les principes politiques des grands empires. Il importe donc de comparer ces principes avec ceux du gouvernement chinois.

L'idée d'un monarque absolu, honoré de son vivant comme le fils du ciel, adoré comme un dieu après sa mort, conférant des honneurs célestes aux

héros et aux divinités, semble peu conforme au génie des premiers Chinois : nous ne trouvons rien de tel dans le *Shu King* et le *Shi King* ; ces œuvres, comme plus tard celles de Mencius, révèlent au contraire des tendances démocratiques ; de plus il est remarquable que la constitution impériale fut imposée à la Chine par l'État de Ts'in, le plus occidental et le moins chinois des États féodaux ; et la fondation de Ts'in correspond à la poussée vers l'est que produisirent chez les peuples de l'Asie Centrale l'extension de l'empire Perse dans la Transoxiane et les expéditions envoyées contre les Nomades.

Dans la Babylonie, en Assyrie, en Égypte le souverain était le fils du Ciel, qu'il fût considéré comme le descendant ou le représentant d'Horus, d'Amon-Rà ou de Bel-Merodach ; c'était un dieu sur la terre et il donnait des titres aux dieux. Les Achéménides, sectateurs de Zoroastre, ne prenaient en Perse que le titre de roi des rois ; mais Cyrus et Cambyse se donnaient encore pour les fils adoptifs et les représentants de Bel-Merodach qui avait répudié la dynastie babylonienne comme indigne. Alexandre reprit la tradition égypto-babylonienne et reçut les honneurs divins. De même les rāja de l'Inde étaient considérés comme des dieux incarnés et il ne semblerait pas que malgré son adhésion au bouddhisme, Açoka ait renoncé à cette prétention.

Sur d'autres points des ressemblances méritent d'être signalés : ainsi les rois de Babylone compaient par ères datées d'événements importants et correspondant assez bien au *nien-hao* chinois, au

nengò japonais; en Assyrie les années étaient désignées par le nom des fonctionnaires appelés *limmi*; l'année qui suivait la mort d'un souverain était encore comptée comme appartenant à son règne; de même les empereurs de Chine et du Japon ne font commencer leurs règnes qu'un an au moins après la mort de leurs prédécesseurs.

Pendant des milliers d'années la Babylonie et l'Égypte s'essayèrent à créer une administration centralisée. Mais ce fut l'Assyrie, héritière de la puissance chaldéenne et de la puissance égyptienne, qui constitua véritablement une telle administration. Le pouvoir civil était séparé du pouvoir militaire. Le premier des fonctionnaires civils était le *Rab-saki* : cette charge de premier ministre semble empruntée à l'Égypte, où elle existait à une époque reculée; par l'entremise des Sassanides elle a passé aux califes et aux Turcs, c'est le grand-vizirat. En Chine cette charge de premier ministre n'exista jamais officiellement, bien qu'un grand nombre d'hommes d'Etat en aient par le fait exercé les fonctions comme Lu Pu-Wei († 237 av. J. C.) (*Rio Fu i*), Li Sze, Ts'ao Ts'ao, un véritable régent, et plus tard, sous les Sung, Wang Ngan Shih (*Ó an seki*) (1021-86) et Szema Kwang (1009-86) (*Shi ba kô*), etc. Le Japon eut des maires du palais, les *kambaku*. Au-dessous du *rab-saki* se trouvaient différents hauts fonctionnaires et dignitaires, entre autres le *rabsarisi* et les ministres *tukultu*.

A la tête de la hiérarchie militaire assyrienne étaient placés le *Tartannu* de droite et le *Tartannu*

de *gauche*; plus tard il n'y eut plus qu'un seul *Tartannu*, qui prenait rang avant le *rab-saki*. Les mêmes titres, les mêmes fonctions se retrouvent dans la hiérarchie militaire de la Chine et du Japon.

L'empire assyrien se divisait en provinces intérieures, qui étaient celles de l'Assyrie propre, et en provinces extérieures, qui étaient celles des États conquis. C'était là une division naturelle; il est curieux de la retrouver en Chine et au Japon, où elle semble sans raison d'être; car le *ki*, la région centrale des Chinois, ne comprenait pas Ts'in, l'État qui fonda l'empire, et dans le *kinai* japonais ne se trouvaient pas des provinces très anciennement civilisées, comme l'Izumo, la région sacrée. Les provinces intérieures de l'Assyrie étaient gouvernées par des *limmi*, les provinces extérieures par des préfets (*shaknu* ou *pekhu*). Les provinces se subdivisaient en districts (*pikhatu*), gouvernés par des *bel pakhati*. A côté des fonctionnaires civils il y avait des fonctionnaires militaires. Voilà donc une organisation tout à fait analogue à celle des Chinois et des Japonais. En Assyrie, comme dans la Chine des Han et dans le Japon féodal, certaines régions étaient restées au pouvoir de princes tributaires; le gouvernement central entretenait à la cour de ces princes des résidents ou *kipu*. L'Assyrie et la Babylonie, plus tard la Chine et le Japon reconnaissaient trois sortes de contributions : l'impôt foncier, les taxes diverses et la corvée.

Après la chute de Ninive et de Babylone, l'administration assyrienne fut portée à son apogée par

les Achéménides. Ils conservèrent la division en provinces intérieures et en provinces extérieures, mais il n'y eut plus qu'une province intérieure, la Perse. A la fin du règne de Darius l'empire comprenait trente et une provinces. Chaque province avait trois fonctionnaires indépendants les uns des autres : c'étaient le satrape ou gouverneur civil (*khshatrapā*), le commandant des troupes et le secrétaire royal chargé de la chancellerie avec mission spéciale de surveiller le satrape. Des censeurs, dits les *yeux* et les *oreilles* du roi, inspectaient les provinces. Il n'est pas une de ces fonctions que nous ne retrouvions dans l'administration chinoise et dans l'administration japonaise.

D'autres points moins importants veulent aussi être signalés. La Babylonie, l'Assyrie et la Perse possédèrent un bon réseau de routes et assurèrent le service de la poste par des relais de chevaux; tel fut plus tard le cas en Chine et au Japon. Pour la monnaie frappée, on en attribuait l'invention aux Lydiens du septième siècle; il semblerait qu'ils l'aient empruntée aux Babyloniens; les premières monnaies chinoises semblent dater des Han et seraient antérieures à l'ère chrétienne.

L'administration de l'empire indien sous Açoka se modela sur celle des Assyriens et des Perses : elle comprenait quatre vice-rois, des préfets (*rajjūka*), des sous-préfets (*pradesika*); il est vrai que l'exacte signification de ces titres est discutée.

Dans l'Égypte ancienne et en Babylonie les seules

troupes semblent avoir été des milices. L'Égypte militaire du dix-huitième siècle et l'Assyrie eurent des armées permanentes : dans l'armée assyrienne, qui était composée partie de mercenaires et partie de conscrits, les unités étaient de 10, 50, 100 et 1,000 combattants. Les Perses fondirent les deux systèmes : ils avaient et des milices provinciales qu'on appelait seulement en cas de guerre, et une garde composée de soldats de métier divisés en deux corps : les *Melophores* et les *Immortels*. Nous retrouvons la même organisation militaire en Chine et au Japon.

Sans doute, pour parler d'une influence directe des grands empires sur la Chine, il nous faudrait posséder des preuves qui nous manquent, mais si l'on compare l'administration de l'empire chinois, d'une part avec celle de la Babylonie, de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Perse, de la Grèce et de l'Inde, d'autre part avec ce que nous connaissons des idées et des institutions de la Chine féodale, on doit en conclure que les analogies sont toutes du côté de l'Asie Antérieure, et que par suite l'évolution du régime féodal n'aurait pas abouti à la fondation d'un empire centralisé sans l'influence des progrès accomplis dans cette région.

Entre le troisième siècle avant Jésus-Christ, où Shi Wang Ti fonda l'empire, et l'époque des T'ang, puis des Sung, la constitution chinoise se transforma progressivement. L'influence de l'étranger eut certainement sa part dans cette transformation, car sous les Han et sous les T'ang les relations de la Chine

avec l'Inde et l'Asie Antérieure furent régulières et par terre, et par mer. Or l'Asie Antérieure vit alors s'établir successivement deux États très fortement organisés; ce fut d'abord celui des Sassanides, qui sut tirer parti des leçons reçues de Rome et de Byzance; ce fut ensuite le Califat, qui sut mettre à profit les traditions de toutes les anciennes monarchies. Nous devons d'ailleurs nous rappeler que dans l'Asie Centrale les Turcs fondèrent au sixième siècle un royaume qui s'étendait des monts Altaï jusqu'à la Caspienne, et qu'en 774 ce royaume fut renversé par un autre plus puissant encore, celui des Uigurs : l'un et l'autre royaumes s'inspiraient et de la Chine, et de la Perse, comme le prouve le *Kudatku bilik* (*l'Art de gouverner*), un poème uigur du onzième siècle; d'autre part les Arabes conquièrent Samarcande en 643 et l'islam commença aussitôt de se répandre dans l'Asie Centrale. Cependant il est incontestable que, depuis l'époque des Han, où la Chine avait pris pleinement conscience de son génie propre, l'évolution de ses principes politiques et administratifs semble plus indépendante des influences étrangères; ce sont des conceptions toutes chinoises que celles des conseils ministériels et d'un système général d'examens.

Mais ce qu'il était intéressant de prouver pour l'histoire du Japon, c'est que sa constitution politique rappelle, tout au moins dans les grandes lignes, celle des empires de l'Asie Antérieure.

*
* *

Voici d'autre part quelques réflexions sur le développement moral et social des Chinois et des Japonais. Ce que les Japonais reçurent directement du bouddhisme, ce qu'ils trouvaient de bouddhiste dans le confucianisme transformé des T'ang et la culture générale de la Chine était assurément le produit de la civilisation du monde entier. Mais d'où tiraient leur origine le confucianisme primitif et les anciennes institutions de la Chine? Comment se rattachent-ils aux civilisations de l'Asie Antérieure? La question est plus complexe, plus obscure encore que celle du régime politique. C'est seulement dans les rares cas où les mœurs d'un peuple se transforment brusquement que l'on peut bien saisir et les causes de cette transformation, et les origines des mœurs nouvelles. Il ne se produisit rien de pareil en Chine. Pour déterminer l'évolution de la société chinoise et la part qu'on doit y faire aux influences extérieures, il nous faudrait connaître et les mœurs primitives des Chinois et celles des peuples qui de gré ou de force se sont mêlés avec eux. Mais la peinture que nous font les *classiques* des règnes de Yao, de Shun et de Yu n'est qu'une peinture conventionnelle, mais nous ignorons presque tout et des Cheu, et des Ts'in dont les usurpations semblent correspondre aux deux dernières grandes invasions qu'ait connues la Chine ancienne.

Pour admettre que la civilisation primitive de la Chine ne soit pas autochtone, il nous faut donc

nous appuyer sur ce principe général — principe d'ailleurs très contesté — que dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique aucun progrès réel ne peut se produire qu'au cours des siècles et par l'effort collectif de tous les peuples civilisés. Mais, ce principe admis et après avoir rappelé les relations constantes de l'Asie Antérieure et de l'Extrême-Orient grâce aux migrations des peuples ouralo-altaïques, nous pouvons faire les rapprochements suivants qui nous aideront à comprendre la formation et les transformations de la civilisation chinoise.

*
* *

Ce qui caractérise surtout la constitution sociale de la Chine, c'est la part prépondérante qu'elle fait à la famille. Il ne semblerait pas qu'il en ait toujours été ainsi. Les Japonais attribuent cette suprématie de la famille en Chine à la faiblesse du gouvernement central et des clans actuels. Assurément, à l'époque féodale, le pouvoir du prince était supérieur à celui du père; et dans la Chine primitive la famille devait mal se distinguer du clan. Pour certaines comparaisons que nous allons faire, il nous faut donc moins songer à la société chinoise actuelle qu'à la société chinoise du passé.

En Babylonie et en Égypte, la constitution de la famille était assez lâche; on a même pu dire que, dès le premier empire babylonien, l'unité sociale n'était plus la famille, mais l'individu. Cette constatation nous prouve surtout l'extrême ancienneté de ces civilisations où plusieurs milliers d'années de

gouvernement centralisé avaient pu, comme dans les sociétés modernes, affaiblir la famille au profit de l'État et de l'individu. A une époque ancienne, dont nous n'avons pas de monuments, la puissance paternelle était sans doute absolue à Babylone : ne trouvons-nous pas encore dans le code de Hammurabi (art. 210). « Si un homme maltraite une femme enceinte jusqu'à la faire mourir, on tuera la fille de cet homme » ? Plus tard les biens ont dû appartenir en commun à tous les membres de la famille, car à l'époque classique le consentement de tous les parents devait être demandé pour la vente de certains domaines héréditaires, sans que leur refus entraînât l'annulation de la vente. C'était là le seul reste de la solidarité familiale d'autrefois : on pouvait disposer par testament de sa fortune et la loi n'apportait presque aucune restriction à ce droit ; nous connaissons des testaments faits par des fils en faveur de leur père, ce qui prouve que l'enfant pouvait même avant la mort de celui-ci posséder une fortune personnelle.

Si ces dispositions nous révèlent de grandes différences entre la société chaldéenne et la société chinoise, d'autres tendent au contraire à les rapprocher. Ainsi l'adoption était fréquente à Babylone comme elle est fréquente en Chine. Le culte des ancêtres y existait sûrement dans la maison souveraine ; c'est un point douteux de savoir si les familles privées célébraient encore ce culte à l'époque classique.

En Perse et dans l'Inde la constitution de la famille ressemble davantage à celle de la famille chinoise. Zoroastre a compris la famille presque

de la même manière que Confucius. Dans l'Inde ancienne le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants, et il était propriétaire de tout ce qu'ils acquéraient; certains versets de *Manu* (VIII, 416) et de *Narada* (V, 39) déclarent même que l'enfant comme l'esclave est incapable de rien posséder. Mais cette constitution patriarcale de la famille indienne se transforma progressivement en solidarité familiale : au moyen âge les enfants étaient considérés comme co-propriétaires des biens patrimoniaux au même titre que leur père; de plus l'extension du régime des castes fit perdre à la famille de son indépendance. Le culte des ancêtres chez les Indiens présente les plus grandes analogies avec le culte des ancêtres chez les Chinois : les superstitions qui s'attachent aux *Crâddha* sont analogues à celles du *Fung-Shui* : ainsi le *vriddhi crâddha* donne aux fils du défunt la fortune, le *pushty artha* leur donne la santé, le *yâtrârtha* leur vaut un heureux voyage.

Comme en Chine, le mariage se célébrait à Babylone d'une manière solennelle; de plus il était tenu pour un contrat civil.

La loi babylonienne a fait la première la distinction entre l'épouse légitime et les concubines. Ainsi le code de Hammurabi porte qu'un homme ne peut épouser plus d'une femme en légitime mariage, mais qu'il peut avoir des enfants de la serve de celle-ci; si l'une et l'autre sont stériles, il peut prendre des épouses de second rang (art. 144 à 147). Cette institution du concubinat se retrouve

dans la loi hébraïque et, sous une forme modifiée, dans la loi égyptienne, comme aussi chez les Aryens védiques; tous ces peuples s'étaient sans doute inspirés de l'Elam et de la Chaldée.

Hammurabi a légiféré sur le divorce presque dans l'esprit qui a inspiré Confucius. Le mari doit une indemnité à sa femme s'il la répudie sans motifs; il ne lui en doit pas s'il peut invoquer des motifs, ceux-ci par exemple : sa femme est toujours hors de la maison, elle dépense l'argent sans compter, elle sème la division par sa mauvaise langue (137 à 141). L'adultère de la femme est sévèrement puni (129).

A Babylone, en Perse, surtout en Égypte, la femme occupait une situation considérable. Chez les Sumériens il semblerait que le matriarcat ait prévalu à une époque très ancienne et dans leurs inscriptions les noms des déesses sont placés avant ceux des dieux. Doit-on attribuer à cette influence le rang que la civilisation chinoise attribue, malgré Confucius, à l'épouse et à la mère comme aussi certaines coutumes du Japon primitif?

D'autre part la fameuse loi confucianiste « la femme obéira, enfant à son père, épouse à son mari, veuve à son fils » se retrouve mot pour mot dans *Manu* (V, 148). Le recueil est assurément postérieur à l'époque de Confucius, mais les *Dictionnaires Familiaux* où se trouve cette loi appartiennent au second siècle de notre ère; d'ailleurs *Manu* semble rapporter une tradition ancienne, quoique les vieilles légendes du *Mahâbhârata* nous montrent le respect et l'affection qu'inspira d'abord la femme aryenne.



Si donc les documents manquent encore, qui nous permettraient de connaître les origines de la civilisation morale de la Chine et du Japon, du moins en savons-nous assez pour dire que cette civilisation n'est pas originale. Aussi bien comment une civilisation développée pourrait-elle être originale? La civilisation sino-japonaise forme l'extrême branche orientale de la civilisation qui s'est développée dans l'Asie Antérieure et en Égypte; la civilisation européenne en forme l'extrême branche occidentale. Sans doute, en s'étendant à l'est et à l'ouest, cette civilisation s'est profondément modifiée; à l'ouest elle a subi l'influence de la Syrie, des Phéniciens, de la Grèce, de l'Italie et des grands peuples de l'Europe moderne; à l'est l'Inde, l'Asie centrale, l'Indo-Chine, la Chine et le Japon l'ont marquée de leurs traits particuliers. Mais le point de départ est un, mais les quarante ou même les cinquante premiers siècles de l'histoire de cette civilisation furent communs, mais dans la suite l'Europe et l'Asie n'ont cessé d'agir l'une sur l'autre. C'est même cette communauté d'origines, ce parallélisme des développements qui nous fait apparaître la civilisation du Japon comme étrange; si cette civilisation n'avait rien de commun avec la nôtre, elle nous semblerait incompréhensible. Les idoles des butsu nous troublent : c'est que leur art rappelle notre art; que les saints couronnés de l'auréole, Kannon tenant l'enfant

Shaka nous font penser à la Vierge et aux saints du christianisme. Temples et pagodes nous paraissent bizarres, c'est que leur style procède des mêmes principes que le nôtre et qu'il les a développés différemment. De même dans l'institution légale de l'union légitime et du concubinat, nous devinons une évolution particulière de ces mêmes formations sociales d'où sont sorties nos propres institutions du mariage et de la famille. C'est ainsi que tous les alphabets du monde, qui se ressemblent si peu, sont sortis d'un seul alphabet et que nos chiffres sont des chiffres arabes tirés eux-mêmes de l'alphabet indo-bactrien. Le temps et la distance font subir aux idées et aux coutumes des transformations analogues à celles que nous trouvons dans les lettres des alphabets successifs, mais les transformations des idées sont moins faciles à suivre (1).

(1) Cf. les ouvrages cités dans l'Introduction, principalement ceux de MM. SAYCE et MASPERO et du P. SCHEIL.

LIVRE III

LE JAPON APRÈS L'INTRODUCTION DE LA CIVILISATION CONTINENTALE

Tandis que dans le livre II nous avons étudié l'origine et la nature des institutions empruntées par le Japon au Continent, exposé dans ses grandes lignes l'influence générale que ces institutions devaient produire sur l'évolution tout entière de la civilisation japonaise, dans ce livre III nous chercherons à décrire l'État et la société tels qu'ils furent dans les premiers siècles qui suivirent les réformes. État et société nous rappelleront les monarchies fondées en Europe et en Asie à la même époque et dans les mêmes conditions, par la fusion des barbares et des anciens peuples, celles par exemple des Mérovingiens et des Carolingiens, des Goths d'Aquitaine et d'Espagne, des Râjputs indiens, même l'empire des T'ang et le Califat, bien que pour des raisons particulières ces deux dernières monarchies aient été tout autrement puissantes et prospères.

C'est dans l'Introduction que nous relaterons les événements historiques ; trois chapitres seront consacrés à l'étude de la civilisation, les deux premiers en montreront l'apogée et le troisième en marquera la décadence.

INTRODUCTION

LA RÉGENCE DES MAIRES DU PALAIS

FUJIWARA (1)

Le gouvernement centralisé tel qu'il fut établi au sixième et au septième siècle ne put se maintenir longtemps : la configuration géographique, les divergences des races, les traditions anciennes, tout s'opposait à ce que le Japon réalisât aussitôt son unité politique et sociale ; puis la constitution chinoise adoptée alors ne convenait pas à un peuple dont les tendances et les besoins n'ont rien de commun avec ceux des Chinois. Quelques siècles plus tard le Japon devait tenter à nouveau la même œuvre d'unification sous un régime militaire d'origine nationale, mais ce régime, qui avec des fortunes diverses subsista sept cents ans, ne fut possible que pour avoir été préparé par la constitution chinoise.

L'histoire de la décadence du système chinois

(1) Pour la période de Heian, consulter (outre les histoires générales METCHNIKOFF, MURRAY, GRIFFIS, BERTIN, W. KOCH), les traductions partielles qui ont été faites des histoires japonaises, entre autres du *Nippon Gaishi*, et les résumés que les Japonais ont écrits à l'usage des Européens : ainsi le *Japon à l'exposition de 1878* et l'*Histoire* publiée pour l'exposition de Chicago.

comprend deux périodes. Dans la première la centralisation subsiste et même se fortifie, mais l'empereur perd son autorité, d'ailleurs éphémère, puisque le prince Mumayado ne peut vaincre les Mononobe qu'avec l'aide des Soga et Tenji Tennô les Soga qu'avec l'aide des Nakatomi; le gouvernement passe entre les mains des grandes maisons de kuge. Dans la seconde période la centralisation disparaît progressivement, les kuge perdent leur influence et le pays se morcelle en principautés féodales; la noblesse provinciale, qui ne connaît plus la guerre étrangère depuis l'échec de la dernière expédition de Corée en 663, n'a plus d'autre but que la guerre civile.

Un nom domine toute cette histoire, celui des Fujiwara; Nakatomi Kamako, ou Kamatari Kô, le conseiller de Tenji Tennô dans la lutte contre les Soga et l'œuvre de réforme, reçut en 670 le nom de Fujiwara et l'écusson, le *mon*, représentant une branche de wistaria, de fuji. Dans la première période, les Fujiwara luttent contre l'empereur, la famille impériale et les maisons rivales de kuge; ils finissent par triompher et s'emparer de toutes les charges du gouvernement. Au cours de la seconde période, ils sont progressivement dépossédés de leur autorité dans les provinces, puis même dans la capitale, par les maisons féodales qui se fondent alors et dont les plus importantes sont les Taira et les Minamoto.

La première période a pour théâtre deux capitales : Nara de 710 à 794, et depuis lors Kiôto; l'on peut donc la subdiviser en deux époques : époque

de Nara, époque de Kiôto. Dans la seconde période la cour réside constamment à Kiôto.

I

Temmu Tennô (673-86), frère du grand Tenji Tennô, avait été le dernier de ces puissants souverains qui transformèrent le Japon. De son vivant même il avait dû abandonner aux Fujiwara le *Jingikan* ou conseil des affaires religieuses et la plupart des charges du *Daijôkan* ou conseil des affaires politiques; à sa mort, ils se saisirent du pouvoir et placèrent sur le trône l'impératrice Jitô (690-96), puis l'empereur Mommu (697-707) et de nouveau deux impératrices, Gen-meï (708-14) et Gen-shô (715-723). Ce fut sous le règne de ces princes, leurs protégés, que les Fujiwara complétèrent l'œuvre de Mumayado et de Tenji Tennô, en poursuivant la colonisation du nord de Hondô, en répandant confucianisme et bouddhisme, en rédigeant le *Taihô-riô* et les autres codes qui le complètent, en réformant le service militaire, en fixant la capitale à Nara ou Nanto : dans l'histoire Nara est plus connu sous le nom de Heijô. Fujiwara-Fuhito fut le principal inspirateur de ces grandes réformes.

Sous Shômu-Tennô (724-48), on occupa les deux rives du détroit de Tsugaru; d'importantes mesures législatives achevèrent de consolider le gouvernement centralisé. Shômu s'appuya d'abord sur les

Fujiwara; plus tard il tenta de se soustraire à leur influence en s'aidant de la maison de Tachibana et en s'inspirant du ministre Shimomichi mabi (Kibi daijin) et du bonze Genbô. Les Fujiwara lui firent alors une vive opposition; l'un d'eux, Hirotsugu, leva même l'étendard de la rébellion dans l'île de Tsukushi (Kiushû); il fut vaincu et mis à mort. Mais les Fujiwara recouvrèrent leur ascendant : Shômu fut contraint d'abdiquer en faveur de sa fille, Kôken Tennô (749-758), et celle-ci abandonna le gouvernement à Fujiwara-Nakamaro. Elle veut alors se démettre du pouvoir : les Tachibana lui proposent comme successeur le prince Ôtomo, son fils; les Fujiwara la forcent à choisir un neveu qui devient empereur sous le nom de Junnin (759-64); Ôtomo et les Tachibana se révoltent; ils sont massacrés. Le triomphe des Fujiwara semble assuré; Nakamaro (désormais Emi Oshikatsu) devient *daifu*. Mais, poussée par son amant, le bonze Dôkiô, la vieille impératrice qui a régné sous le nom de Kôken reprend le pouvoir sous le nom de Shôtoku (765-69) : après une guerre sanglante, elle bat les Fujiwara, fait décapiter Oshikatsu et dépose l'empereur, qui s'enfuit en Awaji.

La mort de Shôtoku rendit la suprématie aux Fujiwara; ils mirent sur le trône d'abord Kônin (770-81), puis Kammu (782-805), dont la femme était une Fujiwara. Kammu réprima plusieurs révoltes d'Aïnos ou Ebisu à Mutsu (781, 789, 801) et transporta en 794 le siège du gouvernement à Kiôto, où il fit construire un château de paix (*heianjô*); ce château devint plus tard le palais du *Gosho*. L'ère

nouvelle qui s'étend de la fondation de Kiôto à l'usurpation des Minamoto porte le nom de *Heian*.

Avec le règne de Kammu finissent et la grande époque de la centralisation, et la période dite de Nara, l'une des plus belles de la littérature.

*
* *

Nara (1) n'a pas, entièrement perdu l'aspect qu'il pouvait offrir à cette époque reculée; fors le palais qui s'élevait à trois milles de la ville actuelle dans la direction de l'ouest et sur la route de Hokkeji, l'on y retrouve presque tous les monuments d'autrefois. Sans doute la plupart furent en partie détruits au cours des siècles, mais ceux qui les ont rebâtis se sont presque toujours efforcés d'y conserver l'ancien style, et, comme l'architecture en bois ne présente pas de types très variés, nous nous figurons aisément ce qu'étaient les monuments disparus; plusieurs édifices ont d'ailleurs échappé à la destruction, comme le *miyake*, le dépôt de riz, qui était le ministère des finances d'alors.

En venant d'Ôsaka l'on traverse d'abord une plaine richement cultivée que bordent dans le lointain des montagnes aux formes douces, aux tons vaporeux; on passe une chaîne de collines pittoresques; puis on entre dans la plaine de Nara : c'est d'abord le célèbre monastère de Hôriûji fondé par Shôtoku Taishi en 687, sa pagode penchée à

(1) Pour la description de Nara, cf. les *handbooks* de B. H. CHAMBERLAIN et de sir Ernest SATOW, et les différents récits de voyages.

six étages, l'un des plus vieux monuments du Japon ; puis le *misasagi*, le tumulus que le gouvernement du Meiji attribua au prince mythique Suinin-Tennô. A quelque distance coule le Tatsuta, que bordent des érables célèbres depuis douze siècles.

Narihira, le don Juan du Japon, composa cette strophe sur le Tatsuta en automne :

Même au temps où régnaient les dieux, aucune rivière n'eut jamais que je sache cercle de pourpre pareil à celui du Tatsuta gawa (*Hiaku*, xvii).

Et le prêtre Nôin écrivit ces vers, plus élégants encore :

Le vent souffle furieusement sur le mont Mimuro, du fleuve Tatsuta les momiji deviennent le brocart. (*Hiak.*, lxi) (1).

Parlant des érables du mont Tamuke, voisin de Nara, le grand Sugawara Michizane, déifié comme le Confucius japonais, a dit de même :

Cette fois je n'eus pas le temps d'apporter une offrande, mais le mont Tamuke me donne ses brocards de momiji ; que les dieux y trouvent leur plaisir (2) !

Nara s'élève à l'extrémité de la plaine et sur les flancs des monts qui du nord au sud divisent le Yamato. Ses rues étroites et propres aux gentilles boutiques courent le long des collines, descendent

(1) Je rappellerai que M. C. CAULEY a donné le texte et la traduction anglaise du *Hiakunin Isshu* tout entier dans T. A. S. J. XXVII, iv. —

(2) Ces vers sont cités dans le *Handbook* de B. H. CHAMBERLAIN.

dans les fonds, partout ombragées sous les arbres des jardins et des bosquets. Les temples s'étagent sur les hauteurs plantées d'arbres fruitiers ou se cachent dans les vallons au milieu des bois de pins et d'érables.

Au printemps, de la terrasse d'un monastère élevé, on n'aperçoit que les toits pointus au milieu des sakura et des ume en fleurs, des bambous aux tiges jaunes et vert tendre, des érables, des paulownias, des acacias aux grappes blanches et rosées, des matsu tordus, des charmilles de plantes grimpantes. Ici, non loin de l'Izagawa au lit étroit, cette avenue qu'ouvre un grand torii, ce bois sacré de cryptomérias gigantesques, ces lanternes blanches, ces façades rouges à moitié cachées, c'est le Kasuga, le sanctuaire des Fujiwara. Là c'est le monastère bouddhiste de Nigatsudô, bâti en 752, brûlé et rebâti depuis; il est construit à flanc de coteau sur de hauts piliers de bois et couvert de lanternes de métal, un escalier de pierres y conduit. Plus loin voici le Tôdaiji dans un ravin ombragé d'arbres magnifiques : le beffroi où pend la fameuse cloche fondue en 1732, qui mesure 13 pieds 6 de hauteur et 9 pieds 1,3 de diamètre; la salle au toit de tuiles qui contient le Daibutsu. Ailleurs s'élèvent les deux pagodes du Kôbukuji fondé en 710, détruit en grande partie par l'incendie de 1717.

Et cependant le soleil de printemps se couche, dorant les monts du Yamato, des brumes voilent en partie le ciel bleu, bois et maisons deviennent joliment indistincts, tandis que, ici et là, une lan-

terne, un toit de tuiles semblent en feu, que par endroits les touffes blanches des arbres fruitiers prennent des teintes chaudes dans la brume qu'empourpre le soir.

Comment ne pas répéter les vers du poète Sakimaro, l'un des maîtres du huitième siècle ?

Au printemps les ume-no-hana revêtent leurs plus charmantes teintes argentines sur les pentes du Kasuga, dans la plaine que protège le mont Mikasa; au printemps les oiseaux cachés sous le feuillage disent leurs plus beaux chants dans la cité vierge de Heijô, la cité qu'on ne se lasse point d'admirer. En automne quand le givre et la gelée blanche couvrent champs et vallons, quand le shika réclame sa compagne dans la forêt dépouillée, que les rouges momiji, que les bruns hagi font douce cette ceinture de collines, douces les rues de Nara! (*Man*) (1).

Cependant les vapeurs du soir ont caché la plaine et les hauteurs; mais le ciel se découvre, le ciel pur d'avril, et lentement la lune s'élève, la pleine lune; sa blanche lumière pénètre le brouillard aminci et les montagnes lointaines paraissent couvertes de neige tandis que la plaine semblerait inondée : partout on s'imagine voir des torii de Miyajima.

Aussi que de poètes ont chanté la détesse de la capitale abandonnée !

Hototogisu de l'ancienne capitale d'Iso no Kami ! Du vieux temps rien ne reste plus que ta voix (*Kok.* de Sosei).

.

(1) Ces vers ont été plusieurs fois traduits, entre autres dans *Russ. Jap. War* (périodique japonais, III), et dans *Classical Poetry* de B. H. CHAMBERLAIN.

J'espérais que seule la chute des cieux vieillis sur la terre fatiguée mettrait fin à la gloire de Nara ; que jusqu'alors le souverain maître résiderait dans sa demeure.

Non, comme tous les mortels, Nara doit céder aux ordres insondables du Grand Roi. Sa beauté se fane ; pareils à des oiseaux qui émigrent, les courtisans abandonnent ses palais. Dans ses rues, plus de foule, plus de hennissements joyeux, pas un homme, pas un cheval, le silence et la désolation. (*Man.*, Sakimaro) (I).

II

Les premiers empereurs de Kiôto, Heizei (806-9), Saga (810-23), Junna (824-33), Nimmiô (834-50), Montoku (851-58) eurent des règnes peu glorieux, encore que chacun de ces règnes soit marqué par quelque réforme importante. La lutte se poursuivait entre les Tachibana et les Fujiwara, qui finirent par l'emporter ; ils mirent sur le trône un enfant de neuf ans, Seiwa (859-76), et Fujiwara Yoshifusa prit la régence. A la mort de ce dernier, Seiwa voulut régner par lui-même, mais il fut forcé de renoncer au trône en faveur de son fils Yôzei (877-84), un enfant de dix ans, qui, arrivé à l'âge d'homme, céda lui-même la couronne à Kôkô (885-87). Pendant la minorité de ces deux princes, la régence appartint à Fujiwara Mototsune.

(I) Ces vers sont la fin de la pièce de Sakimaro, dont le début a été cité plus haut.

Le règne d'Uda (888-897) marque le dernier effort des mikado pour échapper à la tutelle des maîtres du palais. Enfant lui-même, il avait signé le décret qui le dépouillait de son autorité : par ce décret Fujiwara Mototsune avait reçu le titre de *kambaku*, qui devint héréditaire dans sa maison : défense était faite qu'aucun fonctionnaire ou ministre pût s'entretenir directement avec l'empereur ; le *kambaku* prétendait s'approcher seul du mikado et seul diriger la politique.

Cependant les Sugawara (un autre clan de kuge) réussirent à s'emparer de l'esprit du prince et leur chef Michizane tenta de rétablir le pouvoir absolu. Mais les Fujiwara ne souffrirent pas ces intrigues : Uda dut abdiquer et prendre l'habit religieux à Teiji (897).

Dans les premiers temps, ce couvent devint le rendez-vous des nobles artistes et lettrés ; tout y était délicat et précieux. Un jour, fatigué du soleil de l'été, Uda fit tendre une colline de satin blanc, il souhaitait une douce sensation d'hiver. Pour maîtresse, le moine-roi avait la belle Ise, que son talent de poète a rendue célèbre. Longtemps amoureuse du maître sans qu'il daignât la regarder, elle avait dit en vers sa mélancolie :

Douces fleurs du cerisier, que les ondes reflètent, hélas ! chaque printemps, j'ai voulu vous cueillir, et toujours j'ai mouillé mes manches vainement, mais je veux les mouiller et les mouiller encore.

Déchu, le mikado remarqua enfin l'amour d'Ise, qui lui donna un fils. Quand tous l'abandonnèrent,

Ise lui resta fidèle, Ise, malade, misérable, qui perdit même sa beauté.

Cependant, Sugawara Michizane dirigeait l'éducation du jeune empereur Daigo (898-930); jaloux, le second kambaku, Tokihira, fils de Mototsune, le fit exiler dans l'île de Kiushû. C'est là que Sugawara composa ces vers :

Mon teint jaunit, ma tête blanchit, mes forces se perdent, exilé que je suis à mille lieues.

J'ai vécu dans la pompe, dans la gloire : banni maintenant, humilié, prisonnier !

Brillante comme un miroir, la lune ne fait pas briller mon innocence; tranchant comme un sabre, le vent ne tranche pas mes chagrins.

Tout ce que je vois m'est souci; tout ce que j'entends m'est angoisse. Automne, saison de tristesse, seras-tu encore pour moi vraiment l'automne ?

Les peintres aiment à représenter Michizane à genoux adorant le maître, qui l'a frappé; la légende prétend qu'il mourut de faim et de misère. L'un des meilleurs lettrés de son époque, on lui attribue un grand nombre d'ouvrages remarquables, on l'a surnommé le Confucius du Japon. Déifié sous le nom de Tenjin, le ministre persécuté est devenu un dieu populaire et le protecteur de la calligraphie.

Après la mort de Michizane, nul ne songea plus à rétablir le pouvoir personnel du souverain; le troisième kambaku, Tadahira força Daigo à se retirer dans un monastère et le remplaça sur le trône par Shujaku (931-46); de 823 à 1338, sur quarante-trois empereurs, vingt-trois abdiquèrent et trois furent déposés. Dans le Gosho la suprématie

des Fujiwara fut dès lors absolue : ils avaient tous les ministères et même la régence ; les mikado étaient le plus souvent des enfants, le peuple ne devait pas voir les descendants de la déesse enfermés dans le palais, qui devint pour eux un temple et une prison. Leur cour se composait de femmes, la plupart sorties du clan des Fujiwara ; et l'usage s'établit que l'on choisît l'impératrice parmi les jeunes filles de cette maison.

III

Cependant, énervés par la vie de cour, énervés aussi par les doctrines découragées du bouddhisme, les Fujiwara se lassèrent d'exercer le pouvoir. Tandis que les gouverneurs se rendaient indépendants dans les provinces mal reliées à la capitale, régents, kambaku et ministres abdiquaient pour revêtir le froc dans des *tera*, s'y adonner aux lettres et aux arts. Entre tous ces couvents où vivaient, ennuyés ou désœuvrés, les anciens mikado, les régents, les ministres démissionnaires, c'étaient de continuelles intrigues qui paralysaient le gouvernement. Bientôt l'on appela le pouvoir des mikado une boîte vide, dont les Fujiwara gardaient jalousement la clef.

Aussi les révoltes succédaient-elles aux révoltes. En 938, ce fut celle de Taira Masakado tué deux ans après ; en 1052, celle du clan d'Abe sous Yoritoki

et son fils Sadatô; ils furent vaincus et massacrés par le clan Minamoto, l'un en 1057, l'autre en 1059; cette guerre est appelée guerre d'Ôshû ou encore guerre de neuf ans; de 1088 à 1091, il y eut la guerre de trois ans, la rébellion du clan Kiyowara à Mutsu, rébellion encore réprimée par le clan Minamoto. Les insurrections de moines étaient aussi fréquentes; en 1074 les moines de l'Enriakuji sur le mont Hieizan; en 1113 ceux de Kôfukuji. Mais ces événements appartiennent à l'histoire de la féodalité. Aussi est-ce seulement pour mémoire qu'il convient de rappeler les noms des empereurs Murakami (947-67), Reizei (968-69), Enyû (970-84), Kasan (985-86), Ichijô (987-1011), Sanjô (1012-16), Go Ichijô (1017-36), Go Shujaku (1037-45), Go Reizei (1046-68), Go Sanjô (1069-72). (*Go* est notre chiffre deux; il se place toujours avant le nom; Go Sanjô veut dire : Sanjô II.) Les empereurs du dixième et du onzième siècle durent pour la plupart résigner leurs fonctions en arrivant à l'âge d'homme; ils passèrent les meilleures années de leur vie enfermés dans des couvents avec le titre de *Hô-ô*, prêtre-roi; les historiens font suivre leur nom posthume du mot *in*, qui désigne la retraite, l'*inkio*.

De ces souverains rien n'est resté que les vers où ils déplorent la tristesse de leur destinée. Les plus beaux sont peut-être ceux de Sanjô-no-in, déposé par Fujiwara Michinaga en 1016 :

Si, contre mon cœur, dans ce monde d'angoisses il me faut encore vivre et longtemps, combien, hélas! je regretterai cette lune de minuit (qui veut bien éclairer mon dernier jour de bonheur). (*Hiak.*, LXVIII.)

Mais Michinaga lui-même, père de trois impératrices et d'une princesse impériale, grand-père de trois empereurs, tour à tour kambaku et régent, maire du palais tout-puissant, ne composa-t-il pas cet uta ?

Oui, l'univers entier semble m'appartenir.

Je sonde en vain mon cœur ; mon cœur est sans désir.

Telle la pleine lune. Elle aussi doit mourir.

CHAPITRE PREMIER

L'APOGÉE DE LA NOUVELLE CIVILISATION. —
LA VIE EXTÉRIEURE. — KIÔTO AU NEUVIÈME
ET AU DIXIÈME SIÈCLE (1).

Nous venons de relater les faits historiques se rapportant à l'époque de Heian; nous avons exposé dans le Livre II les réformes politiques et sociales qui s'accomplirent alors; il nous reste à faire connaître l'état social, à dépeindre la vie extérieure. Nous ne nous occuperons pas des provinces : la description que nous en ferions au début de cette époque ne différerait pas de la description donnée dans l'introduction du Livre II consacrée au septième siècle, et l'étude de la société provinciale à la fin de cette même époque se confondrait avec celle de la féodalité que nous avons réservée pour le début du Tome II. Aussi bien la société transformée que

(1) Pour la description de Kiôto, voir les *handbooks* de B. H. CHAMBERLAIN et de sir Ernest SATOW. Pour l'histoire des mœurs, cf. principalement les articles de *Russo-Japanese War* (*Manners and customs of the Jap. people*); J. CONDER : *Japanese Costume* (T. A. S. J. VIII, III), *Japanese Armour* (*Ibid.*, IX, III); D^r MÊNE, dans le *Bull. de la Soc. franc. jap.* (1903); les ouvrages du capitaine BRINCKLEY; H. BRUNTON : *Constructive Art in Japan* (T. A. S. J. II), et surtout les traductions de toutes les œuvres citées à Littérature.

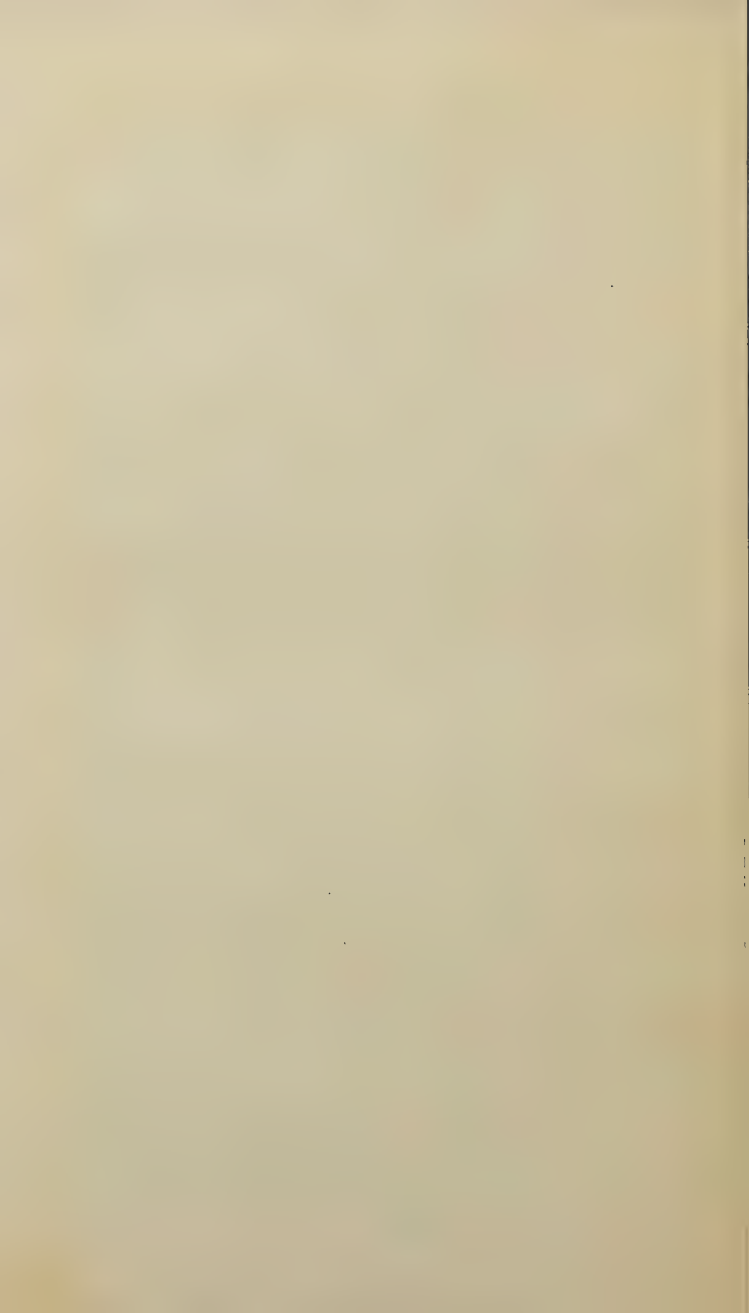
nous voulons dépeindre n'existait-elle qu'à Kiôto, et c'est pourquoi dans ce chapitre nous nous occuperons seulement de la cour et de la capitale.

I

Kiôto, situé dans la province de Yamashiro et à 45 kilomètres environ de la mer Intérieure, se trouve dans le fond d'un cirque montagneux, qui s'ouvre au sud vers la plaine. Ce cirque, dominé par l'Atagoyama (2900 pieds), est arrosé par deux torrents. Le Katsura vient du nord-ouest ; sous le nom de Hôzu, il contourne l'Arashiyama et pendant treize milles forme des rapides célèbres : l'une et l'autre rives s'élèvent abruptes avec leurs rochers qu'ombragent des pins et des acacias ; ici des écueils, des îlots boisés barrent le cours du gave qui serpente ; là, les eaux réunies en une seule masse se précipitent dans un canon étroit. A l'issue du défilé obscur se déploie un paysage lumineux et doux : la vallée du Katsura élargie se confond avec le bassin de Kiôto ; sur les bords riants de la rivière, qui semblerait un lac, se pressent les petites auberges de bois aux terrasses superposées, et le soleil, tempéré ici et là par la brume argentée, se joue sur les feuilles des acacias, des saules, des cerisiers et des érables, qui sont parmi les plus fêtés du Japon.

Le Kamo descend des montagnes de l'est (2,700 pieds) où s'élevait autrefois le monastère du





Hieizan. Il traverse le cirque du nord au sud et baigne la ville de Kiôto; après avoir reçu le Katsura, il se jette dans l'Ujigawa.

Ce dernier, qui vient du nord-est, sert d'écoulement au Biwako. Des montagnes séparent le lac de Kiôto; une gorge les traverse, aussi sombre, aussi sauvage que sont riantes les deux vallées réunies. Situé à cent mètres au-dessus du niveau de la mer, le Biwako a, comme son nom l'indique, la forme d'une guitare dont le manche serait tourné vers le sud; sa longueur est de 36 milles, sa plus grande largeur de 12, sa profondeur extrême est de 100 mètres; sa superficie est sensiblement égale à celle du lac Léman. Il est bordé à l'ouest par des montagnes abruptes, à l'est par une plaine fertile. On y trouve plusieurs îles dont la plus connue est Chikubushima, chère aux poètes. Du temple de Miidera, construit sur la rive occidentale aux flancs du Hieizan, on découvre au nord tout le lac jusqu'aux montagnes de l'Echizen; au sud Ôtsu, la jolie capitale de l'Ômi, bâtie au pied des collines, le port où se pressent les barques aux voiles repliées; de l'autre côté du lac, étroit ici (c'est le manche de la guitare), quelques montagnes s'élèvent dans l'atmosphère joliment voilée, dont le Mikami, qui a la forme gracieuse et sacrée du Fuji. Plus au sud le lac se resserre encore et s'écoule par le gawa ou fleuve de Seta, que franchit le fameux pont dit *Seta no naga hashi*. Le Seta coule du nord au sud, puis de l'est à l'ouest, puis du nord-est au sud-ouest; il forme alors un coude pittoresque et remonte vers le nord-ouest en prenant le nom d'Ujigawa, de la ville d'Uji, qui se trouve

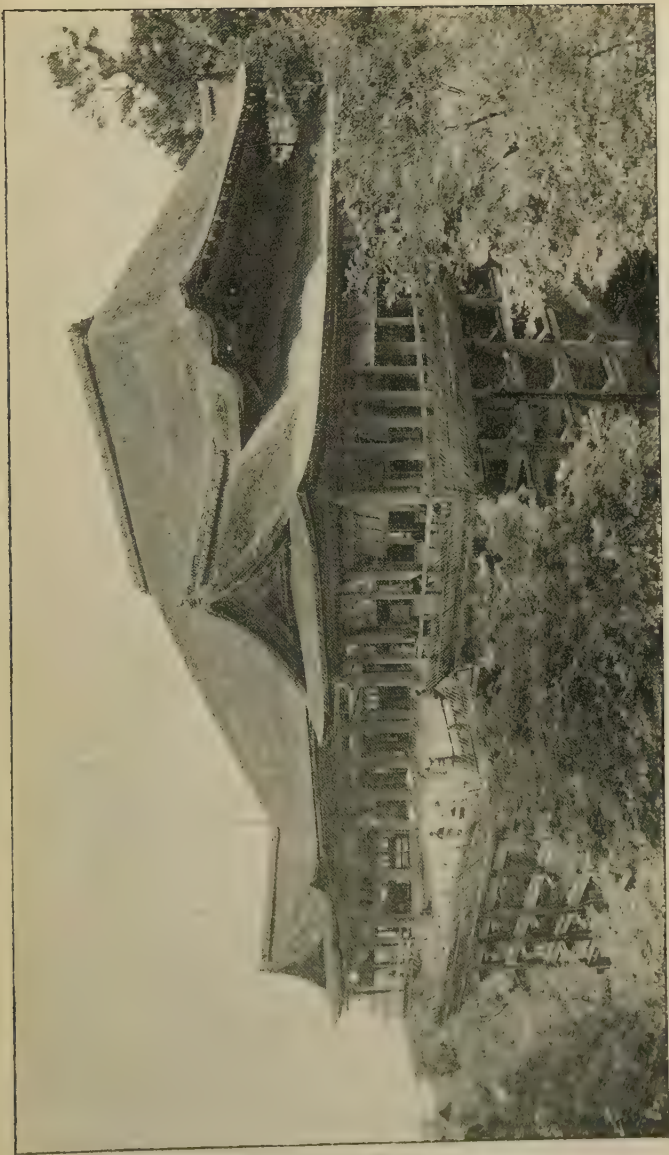
sur sa rive gauche. Ce coude de la rivière, que franchit un joli pont avant que le lit étroit ne s'élargisse brusquement, est un paysage aimé des Japonais. Des plantations de thé, commencées au douzième siècle, couvrent les rives, charmantes surtout au printemps quand les arbustes se parent de petites fleurs blanches et de feuilles naissantes d'un vert délicat. Toute la plaine est ensoleillée, mais de grands arbres répandent leur ombre sur la rivière tranquille, en maints endroits peu profonde; des pieux piqués dans la vase retiennent les paniers de bambou qui servent à prendre le poisson.

Déjà un vieux poète disait :

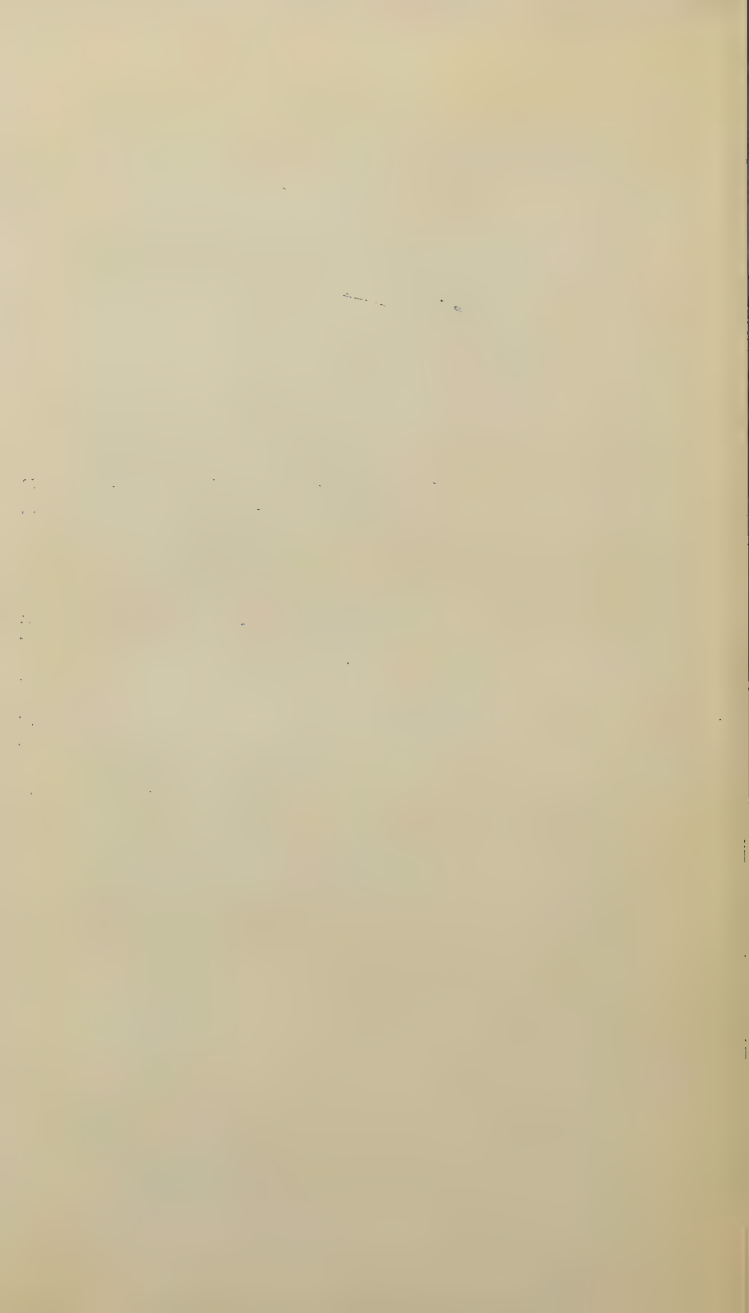
Le matin ! les brumes qui sur la rivière d'Uji se fondent lambeau par lambeau, les pieux des paniers à poissons bientôt entièrement découverts (*Hiaku*, LXIV).

Près de la ville d'Uji se trouve le monastère de Biôdô-in, qui date de 1052; il renferme l'un des plus anciens monuments du Japon : c'est le Hôô-dô qui s'élève sur le bord de « l'étang des lotus » où se reflètent de beaux arbres; le pavillon central présente une noble façade à deux étages, tandis que les colonnades des ailes se terminent par des pignons d'un seul étage; ce plan a fait donner au temple son nom de Hôô-dô ou salle figurant un phénix.

Au-dessous d'Uji la rivière fait un nouveau coude et, se dirigeant vers le sud-ouest, reçoit le Kitsu venu du sud-est; sous le nom de Yodo il se dirige alors vers la mer, qu'il atteint dans les lagunes d'Ôsaka. Toute la région qui s'étend au sud de Kiôto est marécageuse. L'Uji forme plusieurs bras,



KIÔTO. TEMPLE DE KIYOMIZU



des lacs le bordent, le plus grand est celui d'Ôike entre l'Uji et le Kitsu. Sur l'autre rive, à l'ouest du second cōde qui termine la vallée chère aux poètes s'élève la ville de Fushimi, le port de la capitale.



Kiôto est bâti au nord de Fushimi; la plus grande partie de la ville se trouve sur la rive droite du Kamo, dont le lit pierreux, dallé depuis le seizième siècle, reste à sec pendant l'été. Au sud jusqu'à l'Uji, à l'est jusqu'aux monts Arashi et Atago, la plaine semble un jardin et dans les faubourgs mêmes les toits des maisons apparaissent à peine sous les arbres. A l'est et sur la rive gauche du Kamo les faubourgs d'Awata et de Kiyomizu sont bâtis en amphithéâtre. Monts et collines sont couronnés de temples; d'autres s'élèvent dans la plaine; la plupart ont été construits au quinzième ou au seizième siècle, mais quelques-uns datent de l'époque des Fujiwara : ainsi le *Jinushi no yashiro* du Kitano Tenjin, le sanctuaire du Tenjin Sama, Michizane adoré comme le dieu de la littérature; l'Omuro Gosho où se retira Uda Tennô; le Tôji de 796 appartenant à la secte shingon, brûlé en 1486 et rebâti comme il est actuellement en 1640; le temple d'Inari; le Shimogamo; le Kamigamo, etc.

Le plus beau des anciens temples est le Kiyomizudera. La légende veut que le novice Enchin ait vu en rêve un torrent d'or qui se déversait dans le Yodo. Il chercha le torrent, le trouva, le remonta jusqu'à la cascade qu'on appelle aujourd'hui Otowa

no taki. Au-dessus de la cascade un vieillard était accroupi sous un arbre « Je t'attendais, dit-il au jeune homme. Mon nom est Giôci. Voilà deux cents ans que j'invoque ici Kannon. Prends ma place, car je dois accomplir un pèlerinage. Tu feras de ce tronc une statue de Kannon, que tu placeras dans un ermitage construit de tes mains. » Le vieillard dit et disparut; jamais il ne revint, mais Enchin trouva des sandales en haut de la colline, les sandales de Kannon apparue sous les traits du vieillard Giôci; elle les avait déposées avant de remonter au ciel. Vingt ans Enchin s'efforça de sculpter dans le bois l'image de la déesse, vingt ans ses efforts demeurèrent inutiles; mais, un noble s'étant égaré dans le bois à la poursuite d'un cerf, Enchin lui dit sa mission; le noble envoya des ouvriers pour achever la statue; il fit démolir sa maison, qu'on rebâtit sur la colline, et ce fut le premier temple. Aujourd'hui le monastère se compose de nombreux bâtiments construits à flanc de coteau. Les deux temples s'élèvent au-dessus du bassin du Kamogawa, mais séparés l'un de l'autre par le précipice où plus en aval les torrents forment l'otowa no taki. Le Hondô aux rudes colonnes témoigne d'un art jeune et fort; c'est l'un des monuments japonais que l'on représente le plus volontiers : appuyé contre la montagne, il s'élève dans le précipice même sur d'immenses pilotis barrés de poutres transversales; c'est un édifice lourd mais grandiose, dont les colonnes basses semblent succomber sous le poids d'un toit énorme. Sa terrasse s'avance jusqu'au milieu du gouffre dont les arbres l'entourent :

pins gigantesques et cerisiers magnifiques ; au printemps l'on se trouve au milieu des cimes à la mousse blanche et rose, à l'exquis parfum. De l'autre côté du gouffre se trouve un oratoire, l'Okunoin, également construit sur pilotis. Dans la crypte du Hondô des lampes et des cierges brûlent toujours devant les châsses qui renferment les reliques.

II

C'est en 784 que Kammu établit sa résidence dans le cirque montagneux formé par le bassin du Kamo ; il ne choisit pourtant l'emplacement de la ville actuelle qu'en 793. La cité nouvelle fut nommée Heianjô, mais quand on en parlait on disait toujours : la capitale, en japonais Miyako, en sino-japonais Kiôto.

Kammu bâtit Kiôto sur un plan régulier : on comptait trois milles de l'est à l'ouest, avec neuf rues droites, celle du milieu mesurant 170 pieds de largeur ; trois milles et demi du nord au sud, avec de belles rues qui coupaient perpendiculairement les premières. Au centre, une avenue large de 280 pieds conduisait de la porte sud au palais impérial, qui s'élevait au nord. Kiôto avait 1,216 rues et 38,912 maisons. Un double fossé entourait la ville : en deçà du fossé s'élevait une muraille aux portes monumentales.

Au dixième siècle le voyageur qui se rendait à Kiôto était charmé de traverser la plaine fertile :

de toutes parts des canaux l'arrosaient qui tiraient leur eau des moulins inventés par Yoshimine Yasuyo en 822; au-dessus des saules s'élevaient leurs grandes roues, les paravents en quart de cercle destinés à protéger du soleil les hommes qui montaient dans les roues pour les faire tourner. On voyait ici des champs de sarrasin, dont un décret de 839 avait ordonné la culture; plus loin le froment, les hautes tiges du millet; çà et là des bambouset des arbres fruitiers; près de Fushimi des rizières; depuis l'échouage d'un vaisseau indien en 799 on s'essayait à la culture du coton. De beaux massifs de paulownias, de cryptomérias et d'érables indiquaient les villas des nobles qui s'élevaient au flanc des collines et sur le bord des gaves; ils se plaisaient à peupler leurs volières d'oiseaux et leurs viviers de poissons; leurs jardins magnifiques représentaient soit des sites fantastiques tels qu'en imaginent les Chinois, soit les plus beaux paysages du Japon. Au dixième siècle, Minamoto Tôru, mort en 949, fut considéré comme un maître dans l'art de dessiner des parcs; il construisit le Hôô-dô d'Uji comme une maison de plaisance; plus tard Fujiwara Yorimichi, le fils du grand Michinaga, en fit un monastère. Ce même Minamoto Tôru possédait les fameux jardins Kawara-in, où il avait fait reproduire les salines de Mutsu; tous les jours on lui apportait de Naniwa (Ôsaka) vingt koku d'eau de mer. C'est sans doute dans l'une ou l'autre de ces retraites qu'il écrivait à une maîtresse infidèle :

Vous connaissez les étoffes de Michinoku où les lianes

du *shinobu* s'enlacent inextricablement. Ainsi en est-il de mon cœur. Mais à qui la faute? A vous seule. Car moi je ne change pas (*Hiak.*, xiv).

*
* *

La porte franchie, que gardaient les hommes du guet, le voyageur, accoutumé aux ruelles tortueuses de Nara et des autres villes Japonaises, s'étonnait de trouver de longues avenues droites, larges, horizontales, bordées de saules et de cerisiers. Une foule bruyante s'y pressait. Les paysans avaient le manteau et le chapeau de paille, le *mino* et le *sugegasa*; tout le monde prenait d'ailleurs le *mino* pour se protéger de la pluie. Les bourgeois s'habillaient de soie et de toile de chanvre : hommes et femmes aimaient les amples vêtements aux larges manches, jaunes, rouges, verts, bleus ; les femmes portaient le plus souvent la jupe rouge et les hommes le pantalon blanc ; jupe rouge et pantalon blanc avaient d'abord été le privilège des nobles. Dans le peuple beaucoup conservaient l'habitude de se mettre en jaune ; à l'époque de Nara cette couleur était obligatoire pour les gens des basses classes. Les serviteurs étaient en noir. Les femmes se coiffaient de l'*ichimegasa* (chapeau des femmes du marché) ou, s'il pleuvait, d'un *ogasa* de bambou ; elles avaient des parapluies de papier (*karakasa*) et des *uchiwa*, de ces éventails qui ne se ferment pas. Leurs cheveux étaient séparés en bandeaux collés sur les oreilles ou formaient un chignon retenu dans un sac ou dans un filet. La plupart des hommes

laissaient pousser leur barbe, se rasaient le devant de la tête et ramenaient leurs cheveux en touffe au-dessus de la nuque; ils portaient soit des *eboshi* et des *nagaeboshi* qui avaient la forme de bonnets phrygiens, soit de grands chapeaux plats de cuir ou de papier qui ressemblaient au *sugegasa*. Moines et religieuses avaient des manteaux blancs ou jaunes, les moines-soldats une cotte de mailles, leur robe relevée dans la ceinture découvrait leurs jambes nues. Et c'étaient aussi des processions de colporteuses maintenant sur leur tête les boîtes ou les tonneaux qui contenaient leurs marchandises; des files de coolies chargés de paquets; des *koshi*, les palanquins des kuge, ou leurs *ren*, des charrettes laquées montées sur de hautes roues et traînées par un bœuf : *ren* et *koshi* étaient d'abord réservés à la famille impériale, mais les principaux nobles obtinrent bientôt la permission d'en faire usage. Des cavalcades fendaient la foule : jeunes gens de la cour avec des vêtements couverts d'or, de bijoux, de pierres précieuses et montant des chevaux splendidement caparaçonnés; guerriers du Kantô avec l'armure de cuir recouvert de lamelles de laque et de métal; guerriers de l'extrême ouest ou de l'extrême nord encore bardés de fer.



Les rues des quartiers pauvres étaient bordés de huttes recouvertes de chaume; celles des quartiers riches, de murs bas entourant les enclos où s'élevaient les pavillons d'habitation; les rues commer-

cantes, de petites boutiques d'un étage ouvertes toutes grandes.

Chaque rue était comme la propriété d'une corporation : dans celle-ci l'on vendait des étoffes de chanvre ou de soie, dans celle-là des poteries grossières, des objets de métal ; plus loin travaillaient les tisserands, les charpentiers, les forgerons, les corbonniers, etc. En avançant vers les quartiers riches on trouvait les armuriers, les orfèvres, les bijoutiers, les brodeurs, quelques marchands de thé : les premières plantations datent de 815 ; l'usage du thé ne se répandit dans le peuple que cinq cents ans plus tard et les nobles eux-mêmes cessèrent bientôt d'en boire ; la mode en revint au quatorzième siècle.

Les potiers fins vendaient les belles pièces émaillées d'Izumi, d'Owari, de Mikawa ou de Bizen ; l'art de la faïence datait du neuvième siècle ; on fabriquait surtout ces pots à couverte de vert neutre que l'on nomme aujourd'hui *seiji*.

Aucune corporation n'était plus riche que celle des laqueurs ; l'époque de Kanaoka nous a laissé des chefs-d'œuvre ; on incrustait dans la laque (*urushi*) de l'or, de l'argent, de la nacre ; on en couvrait les fourreaux des sabres, les chapeaux, les vêtements. Il y avait des laques noirs et rouges ; les *makie*, des laques d'or ou d'argent ; les *nashiji*, des laques noirs semés de paillettes d'or : les premiers *makie* datent du huitième ou peut-être même du septième siècle, les premiers *nashiji* du dixième (1).

(1) Cf. les histoires de l'art déjà citées et les périodiques artistiques, plus J. J. QUIN : *Lacquer industry of Japan* (T. A. S. J. IX, 1) ; pour la technique, le second volume de REIN ; O. KORS-

Il se tenait toujours quelque grand marché; c'était alternativement dans l'est et dans l'ouest de la ville; on y trouvait les produits de l'Echizen, de l'Ômi et du Mino apportés par des bateaux du Biwako et débarqués à Ôtsu; ceux de l'ouest que Naniwa recevait par la mer intérieure des ports de Kanzaki, Eguchi et Kawakita.

Les principaux marchés (*ichi*) étaient réservés à la vente des aliments. Le plus commun était le riz bouilli (*ii*), qu'on mangeait tantôt en grains, tantôt sous forme de gruau (*kayu*); le *hoshi-ii* était du riz desséché au soleil qu'on trempait dans l'eau avant de le consommer. On se nourrissait aussi de légumes et de gâteaux. Un mets répandu était le *mochi*, un pudding de riz préparé d'après une recette chinoise. Riches et pauvres mangeaient des poissons de rivière frais et des poissons de mer secs; les nobles seuls faisaient venir d'Ôsaka (Naniwa) du poisson de mer frais; ils goûtaient fort le *tai*, que l'on découpait quelquefois vivant. La diffusion du bouddhisme réussit à faire disparaître l'usage du gibier, du lait (*chihi*) et du beurre (*so*), qui avaient été un moment en faveur après l'introduction des vaches coréennes en 650. Cependant parmi les provisions de voyage les plus usuelles figure l'*ebukuro*, le jabot de volaille. On buvait du sake blanc (*shiroki*) et du sake noir (*kuroki*).

III

Une seconde muraille, le *Mi Tsuiji*, entourait le quartier impérial; elle était percée de six portes. En pénétrant on rencontrait d'abord les demeures des kuge aujourd'hui détruites. Le style d'architecture qui prévalait à l'époque de Heian était l'*Azumaya*, le style carré imité de la Chine. Les communs se trouvaient dans la première enceinte, où l'on pénétrait par le *chûmon*, une porte monumentale dont la forme et les ornements indiquaient le rang des kuge. Au centre de la seconde enceinte s'élevait le pavillon du maître ou *shinden*, dont la façade était orientée vers le sud; trois ailes (*tainoya*) s'en détachaient, qui étaient reliées au *shinden* par des corridors (*hosodono*, *watodono*, *medo*). Les pavillons de l'est et de l'ouest étaient habités par les vassaux et les domestiques; celui du nord ou *kita no tai* servait de demeure à l'épouse légitime et à ses enfants; chaque concubine devait avoir son pavillon spécial. Les bâtiments principaux étaient construits de terre et de bois, les autres entièrement de bois; le toit bas et de forme chinoise était de bois, d'écorce, de chaume ou de tuiles. Dans la cour, que dessinaient pavillons et corridors, on voyait un jardin pittoresque avec un étang, une île que des ponts reliaient au rivage, des saules pleureurs (*shidare yanagi*), des matsu tor-dus, des kiosques d'été (*tsuridono*, *izumidono*), des

rocs artificiels faits de belles pierres choisies avec soin, d'où s'élançaient de petites cascades.

A l'intérieur chaque pavillon formait une seule pièce que l'on divisait à l'aide d'écrans : ces écrans, comme les portes et les fenêtres, étaient de papier ; Le plancher était recouvert de nattes. Tout autour de la pièce couraient deux étagères où l'on posait les ustensiles de ménage ; les objets de toilette et les objets à écrire étaient placés dans un grand coffret, le *zushi*. A proprement parler, il n'y avait qu'un seul meuble, le *chôdai*, un lit chinois carré surmonté d'un baldaquin d'où pendaient des rideaux. Les autres meubles n'étaient que de petites tables très basses sur lesquelles on posait, soit les feuilles de papier et le pot où l'on trempait l'encre de Chine, soit les différents bols de laque qui renfermaient les aliments ; sur certaines on plaçait des coussins et le noble s'asseyait, les jambes repliées. Il y avait des escabeaux de diverses formes, la plupart laqués. Les maisons s'éclairaient avec des bougies et des lampes ; bougeoir ou lampe se dit *tôdai* ; suivant leur forme ou la substance qu'on y brûlait, les flambeaux s'appelaient *kiri tôdai*, *musubi tôdai*, *taka tôdai*, etc. Dehors il était fait usage de torches (*taimatsu*, *tebi*, *kagaribi*).

IV

Dans le centre du quartier des kuge des murs bas entouraient le palais impérial, le *Gosho*.

A l'entrée se tenaient des postes de gardes-nobles ou *zui-jin*; ils portaient la tunique noire (*hō*) et le pantalon blanc (*hakama*), une cotte de mailles (*uchikake-yoroï*), au-dessous un *kuro happi* d'étoffe rouge, un bonnet (*kammuri*) avec des *oi kake*, des parements de poils de cheval qui leur cachaient la nuque et les oreilles; le *kammuri* était orné de deux plumes sur le devant.

Le Gosho existe encore : brûlé plusieurs fois, la première en 1177, on l'a toujours rebâti sur le même plan. Le style en est simple : comme dans ses temples, le shintô n'admet qu'à regret dans le palais du mikado les arts et la pompe de la Chine. Conformément aux rites, de petits cailloux couvrent le sol des grandes cours sans arbres. Les bâtiments en bois n'ont qu'un rez-de-chaussée, les angles du toit se relèvent comme dans le style chinois : tout est badigeonné de blanc, fors les colonnes, peintes en rouge; le blanc et le rouge sont les couleurs saintes du shintô.

Même depuis la destruction du quartier des kuge, le Gosho semble encore une ville. On y trouve des temples, comme le Lieu Sacré (*Kashiko-Dokoro*), qui renfermait autrefois les trois divins joyaux; des palais pour l'empereur, les princes et les différentes impératrices : le plus beau, le *Seirio Den* (Salle claire et fraîche), réservé aux fêtes et aux levers. Même dans ce palais tout est simplicité : les petites pièces nues que séparent des écrans; les peintures d'un style hiératique; le trône, une estrade aux rideaux d'une soie blanche, rouge et noire : sous le

dais, le mikado se tenait assis sur une natte, avec les jambes repliées. Le *Seiriô-Den* renferme aussi un oratoire dallé que tous les matins on recouvrait de terre : c'est prosterné sur la terre natale que le mikado devait honorer ses ancêtres.

L'*O Gakumonjo* était le cabinet de travail de l'empereur ; le *Nôriôden*, son pavillon de récréation. Le *Kita Goten* servait de demeure au prince impérial (*kôtaishi*). Depuis le treizième siècle les mikado habitèrent le *Tsune-Goten*, un palais construit vers cette époque.

Au centre du Gosho s'élève le *Shishinden*, un grand pavillon ouvert de 120 pieds sur 63 1/2, qui présente sa façade formée d'un toit très lourd supporté par plusieurs rangées de colonnettes un peu grêles ; l'on y accède par un escalier de dix-huit degrés. Sur chaque degré se tenaient les fonctionnaires d'un certain rang ; les personnes non titrées demeuraient dans la cour. La salle n'avait pour ornement que les portraits des Sages de la Chine, par Kanaoka : l'on voit encore les copies des originaux disparus. Dans le fond de la salle, un baldaquin, dont les rideaux avaient la couleur de l'écorce d'un vieux cryptoméria, recouvrait le *michô-dai*, un trône véritable sur lequel le souverain était assis.

Le mobilier du palais ne différait pas du mobilier en usage dans les maisons de kuge ; aux premiers temps de la ferveur chinoise il y avait des chaises sur lesquelles on s'asseyait, mais la coutume japonaise prévalut bientôt ; seul l'empereur conserva le droit de s'asseoir ; encore ne le faisait-il que sur le



Phot. Ogawa.

KUGE A L'ÉPOQUE DES FUJIWARA
(VIII^e-XII^e SIÈCLE)

michôdai; dans la vie quotidienne il s'accroupissait sur une natte.

Au nord du palais s'étendent de grands jardins, d'un style pittoresque et tourmenté; souvent on les a célébrés pour leurs arbres fruitiers, leurs érables et leurs chrysanthèmes.

V

Dans aucun temps, ni dans aucun pays on ne s'est vêtu d'une manière plus splendide que dans le Japon de Heian. Pour les grandes cérémonies l'empereur et les hauts fonctionnaires portaient une chemise blanche, le *hitoe* ou l'*ôkatabira*; deux pantalons, l'*ôkuchi*, l'*ue no hakama* et le *mo*, un tablier; un plastron (*ju*), une grande robe de cérémonie (*hō*), des jarretières (*giokuhai*), des chaussettes de cuir (*kutsushita*), des souliers de brocart avec le bout recourbé à la mode chinoise (*uzu*); ils tenaient à la main l'éventail se fermant (*ôgi*) ou le *shaku*, une tablette à écrire longue et plate, qui était de bois ou d'ivoire et avait la forme d'un sceptre. Ils portaient des couronnes (*giokukan*) qui affectaient les formes les plus variées, les unes surmontées d'aigrettes, les autres ayant à la nuque une auréole de forme polygonale. Le diadème impérial était un cylindre de cuivre doré que surmontait un rectangle de métal recouvert de crêpe de soie; ce rectangle avait un bord et une frange ornés de

pierreries; sur le devant se dressait une tige qui portait un soleil d'or. D'autres fois l'empereur mettait un *kosode* de soie blanche, un *ósode* ou le manteau impérial (*konrió*) sur lequel étaient brodés le soleil, la lune, des étoiles et des dragons. La grande ceinture de cérémonie, dont pendaient des *giokuhai* ou filets de pierres précieuses, était le *hira-o* de soie brodé ou l'*ishi no obi* de cuir; l'on y attachait le *ken*, l'épée à deux tranchants, ou le sabre (*tachi*) dans un fourreau de laque qu'enveloppait un *shiri-zaya* de peau de tigre. Les fonctionnaires civils avaient le *shaku*, les fonctionnaires militaires le carquois (*yanagui*). A chaque rang du tchin correspondait, comme nous l'avons dit, une couleur particulière : le pourpre et le vert dominaient; les couleurs impériales étaient le jaune et le rouge.

A l'ordinaire le souverain et les courtisans avaient le costume *sokutai*, qui se composait du *hitoe*, d'un vêtement de dessous (*akome*), de deux autres vêtements superposés, le *shitagasane* et l'*ue-no-kinu*, du *hakama* et des *koguchi*; ils se coiffaient du *kammuri*, qui différait pour chaque rang, L'on ne saurait donner une meilleure idée du *kammuri* qu'en le comparant au bonnet, au corno des doges; le devant de la tête était rasé; les cheveux, réunis en un chignon peigné en avant, étaient placés dans la partie haute du *kammuri*; deux petits rubans tombaient sur la nuque. Le *kammuri* était surmonté de l'*ei*, un morceau de soie raide recourbé en cerceau derrière la corne du *kammuri*; dans quelques cérémonies l'*ei* de l'empereur était piqué

tout droit. Le *kammuri* était attaché par une mentonnière et fixé au chignon par une grande épingle dite *kanzashi*. L'empereur et les nobles se coiffaient le plus souvent de l'*eboshi*, du *nagaeboshi* ou du *hitai eboshi*, de hauts bonnets de papier huilé, très dur et laqué de noir. Pour quelques fêtes une guirlande de lierre (*hikage kazura*) entourait le *kammuri* ou l'*eboshi*.

Il y avait des costumes plus simples : le *naoshi* et le *kariginu*. Les vêtements de dessus étaient toujours de soie, ceux de dessous le plus souvent de toile.

Des *kuge*, beaucoup ne gardaient que la moustache, d'autres laissaient pousser leur barbe comme les mandarins chinois ; les fervents bouddhistes se rasaient le visage et la tête.

Les femmes portaient plusieurs chemises (*hitoe*) et vêtements de dessous (*shitagi no kosode*), plusieurs pantalons passés les uns sur les autres, dont le *hakama* et le *mo*, qui était plutôt un tablier, le *hire* sur les épaules, le *kuntai* autour du cou, de cinq à vingt *akome* d'aya (*itsutsuginu*, *jûnihitoe*) de couleur variable, mais tous doublés de soie rouge, par-dessus une tunique (*uwagi*), une sorte de jaquette (*karaginu* ou *karakoromo*), plus une grande traine (*suso*) attachée au *kake obi*, à la ceinture. La nuance des robes était celle des fleurs de la saison, mais dans les grandes cérémonies l'impératrice se vêtait surtout de rouge. La toilette simple des dames était le *ko uchigi*.

Il était d'usage pour les jeunes filles de s'épiler les sourcils, pour les femmes de les raser ; les unes

et les autres se dessinaient des sourcils sur le front. Les cheveux étaient relevés sur les tempes de manière à former un chignon sur le haut de la tête; derrière pendait une longue touffe attachée par un *emotoyui*, puis plus bas par des *motoyui* blancs et rouges; cette touffe descendait jusqu'au-dessous de la taille, parfois jusqu'au talon. Des cheveux postiches (*kamoji*) complétaient la coiffure. Sur le front se plaçait un diadème avec trois pointes de métal. Ce style de coiffure, appelé *suberakashi*, n'était adopté que pour les grandes cérémonies; la vie quotidienne comportait des modes plus variées. Les dents étaient laquées de noir avec l'*ohaguro*, les lèvres peintes en rouge (*beni*), le cou et le visage poudrés avec de l'*oshiroi*. Quand elles sortaient dans leur palanquin ou se promenaient dans les jardins, les dames se voilaient d'un *kazukiginu* très long, que pour marcher elles relevaient dans leur ceinture d'après la mode dite *tsubo-shôzoku*. Elles portaient toujours le miroir (*kagami*) et l'éventail blanc orné de peintures; c'était un *hiôgi* ou *yokome ôgi*, c'est-à-dire un éventail qui pouvait se replier.

VI

Les fêtes étaient nombreuses. Les unes se célébraient dans des circonstances exceptionnelles : ainsi le *go sokui*, où l'empereur fêtait son avènement au trône; le *daijôe*, l'offrande solennelle de la

récolte du riz le 1^{er} novembre qui suivait le début d'un nouveau règne ; le *jô-i* où le tenshi désignait l'héritier du trône. D'autres fêtes avaient lieu chaque année. Celles du nouvel an comprenaient deux grandes cérémonies religieuses, le *shi-hô-hai*, et le *chôga* ; une grande cérémonie civile, le *shô-chô-hai* ; des réjouissances de cour, *sechi-e*, ou *chô no haji-me*, etc. ; ces fêtes duraient quinze jours. Le *Kamo no aoi matsuri*, ou procession en l'honneur du *Kamo*, fut institué lors de la grande inondation du fleuve en 567. Le *Hachimanhôte* était consacré à l'empereur Ôjin, devenu le dieu de la guerre Hachiman. Le *Shinjôte* ou fête de la moisson et les deux purifications étaient les offices les plus solennels du shintô. Parmi les amusements de la cour, il faut citer le grand concours d'arc en janvier, la revue des chevaux en avril, la revue des archers montés en mai, la célébration de la pleine lune en automne, les visites solennelles des ume, des sakura, des fuji, des renga, des hagi, des kiku et des momiji (1).

Dans le *Shishinden*, le mikado célébrait les fêtes du nouvel an et les principales cérémonies. Dans l'*on-mi-ma*, assis sur l'estrade ou *jôdan*, il regardait les danses représentées sur un théâtre qu'une cour séparait de la loge impériale.

C'est au neuvième siècle que les anciens rites en

(1) Les auteurs japonais ont aujourd'hui l'habitude de donner ces dates en traduisant « premier mois » par janvier, « second mois » par février, etc., et c'est ainsi d'ailleurs qu'ils ont placé la plupart de leurs fêtes dans le nouveau calendrier ; mais il faut bien remarquer que le premier mois, celui de la première lune du printemps, tombait en février ou en mars.

l'honneur d'Amaterasu se transformèrent en cérémonies moitié profanes et moitié religieuses, des pantomimes ou *mikagura*, qui retraçaient la vie d'un empereur ou d'un dieu ; on les accompagnait de chants (*kagura uta*). Ces représentations d'origine populaire furent d'abord célébrées dans les temples shintô ; l'empereur Ichijô (987-1011) les introduisit dans le gosho. Les *kagura uta* furent recueillis dans l'ère Jôgan (859-76), puis en 922 et de nouveau entre 970 et 985 ; à ce recueil appartiennent les plus anciens chants que nous possédions.

Il y avait aussi les danses des masques d'origine bouddhiste.

Les princes du sang et les nobles prenaient part aux divertissements ; ils y dansaient vêtus de costumes magnifiques, parés de couronnes et de guirlandes. La pantomime achevée, le souverain conférait des dignités aux généraux, aux ministres et aux danseurs.

Plus tard on eut des danseuses de profession ou *shirabiôshi*.

Nous trouvons dans le *Heike Monogatari*, un fameux roman historique du commencement du treizième siècle :

Au temps de l'empereur retiré Toba-no-in deux femmes, Shimanosenzai et Wakanomae, se mirent à exécuter des danses. Elles portaient le *tate eboshi* et s'enveloppaient en dansant dans leur *suikan* comme dans un fourreau blanc. Aussi ces danses furent-elles appelées danses mâles (*otokomai*). Mais plus tard les danseuses abandonnèrent le sabre et l'*eboshi* ; elles ne gardèrent que le *suikan* ; on les appela dès lors *shirabiôshi*.

Les danseuses récitaient ou chantaient des *imayô* tirés de livres bouddhistes, de poèmes ou de romans. Il y avait aussi des danses comiques (*sarugaku* et *dengaku*) (1).

VII

L'étiquette de la cour était sévère; elle différait de l'étiquette actuelle, qui date du quatorzième siècle. A Nara les courtisans ne pouvaient passer la porte du palais que le front contre terre, en se traînant sur les mains et sur les genoux; cet usage fut aboli par l'empereur Temmu. Mais avant de s'adresser au souverain l'on continua de frapper les mains, comme on les frappe en s'adressant aux dieux.

Les femmes étaient tenues à beaucoup de réserve; elles ne révélaient leur petit nom qu'à leur mari; elles continuaient de vivre dans la maison de leur père ou de leur frère aîné; toujours voilées, elles parlaient seulement aux hommes qu'elles connaissaient intimement; à tous les autres elles faisaient remettre leurs messages par des servantes.

Cette étiquette était surtout une étiquette d'apparat. En dehors des cérémonies l'empereur menait

(1) Le début du *Heike Monogatari* a été traduit par TURRETINI dans l'*Atsume Gusa*. Le D^r FLORENZ a étudié spécialement le *Kagura uta* et l'*Imayô uta*, dans *Geschichte der Japanischen Literatur* (livraison III).

une vie simple ; au huitième siècle sa plus grande distraction était la chasse, chasse à courre et chasse au faucon. Les nobles jouaient au ballon (*dakiû*), tantôt à pied, tantôt à cheval. Il y avait des tournois d'archers et des courses de chevaux.

Pour les femmes aussi, la règle était plus sévère que les mœurs ; au huitième siècle elles suivaient les chasses ; pour leur permettre de le faire plus commodément, un décret de 681 leur avait permis de monter à cheval comme les hommes ; jusqu'à elles devaient s'asseoir de côté.

VIII

Du raffinement des mœurs naquit le goût des arts. Au neuvième, au dixième siècle, les peintres commencèrent d'abandonner les sujets religieux pour le portrait, les scènes de cour et le paysage. Sans doute Kudara Kawanari au commencement du neuvième siècle et les Kose : Kanaoka, son petit-fils Kintada, leurs descendants Kinmochi, Hirotaka, tous du dixième siècle, restèrent fidèles à la tradition bouddhiste et chinoise, mais ils ne craignaient pas de traiter des genres variés et leurs œuvres les plus célèbres leur furent inspirées par le spectacle de la cour. Au début du onzième siècle, un Fujiwara, Kasuga Motomitsu, fonda l'école de Yamato, dont les œuvres précieuses semblent des miniatures ; elle se transforma au treizième

siècle en école de Tosa. L'influence des Fujiwara ne fut pas moindre dans la sculpture sur bois, l'art du bronze et les arts mineurs.

*
* *

Dans son ensemble, la société japonaise du neuvième et du dixième siècle nous apparaît comme tout autrement policée que les sociétés européennes de la même époque ; il n'est pas d'exemple dans l'histoire d'un autre peuple barbare qui se soit civilisé aussi vite et aussi complètement.

CHAPITRE II

L'APOGÉE DE LA NOUVELLE CIVILISATION L'ÂGE D'OR DE LA LITTÉRATURE JAPONAISE

L'époque qui nous occupe est restée célèbre comme l'âge d'or de la littérature japonaise. Il faut y distinguer quatre périodes : la période de Nara, le début de la période de Kiôto, le dixième siècle et le onzième.

I

La période de Nara est celle des grands poètes. Le mikado Shômu (mort en 756) fit recueillir leurs œuvres par Tachibana Moroe et par Ôtomo Yakamochi dans le *Recueil des Dix mille feuilles* (*Manefushifu* prononcé *Manyôshû*) (753-60). C'est la première des anthologies officielles. Les Japonais la tiennent pour aussi sacrée que leurs deux grands livres d'histoire, le *Kojiki* et le *Nihongi* (1).

(1) Le *Manyôshû* a été traduit partiellement en allemand par PFIZMAIER; M. TOMITSU OKASAKI l'a étudié et en partie traduit (*Das Manyôshû*). B. H. CHAMBERLAIN (*Classical Poetry*), ASTON (*Jap. Lit.*), D' FLORENZ (*Jap. Lit. et Dichtergrüsse*). Les poèmes assez longs du *Many.* sont appelés *Naga-uta* par opposition aux *uta* plus courts des recueils suivants.

Kakinomoto Hitomaro (? 662 + 737) est le roi des poètes. La légende nous raconte ainsi sa naissance. Un noble du nom d'Ayabe se promenait le soir dans son jardin couvert de neige. Soudain une lueur attire son attention. Au pied d'un kaki, déjà fleuri pendant l'hiver, repose un enfant d'une beauté surhumaine.

— Ton nom ? demande Ayabe à l'enfant.

Et celui-ci répond :

— Je n'ai ni père ni mère, mais la lune et les vents m'obéissent : je suis le poète ; on m'appellera *Kakinomoto*, celui qui est né sous le kaki en fleurs.

Voici l'une des pièces populaires de Hitomaro, l'élégie sur la mort de sa maîtresse, et deux de ses uta :

Comme le soleil, au soir d'un beau jour ; comme la lune derrière un nuage, elle a passé, mon amour, feuille d'automne, tombée trop tôt. Quand arriva le messenger fatal, je ne sus que dire, je ne sus que faire, mais, en de pareils moments, qui resterait calme et silencieux ? Je veux marcher, fouler le sol qu'elle a foulé ; voici les rues de Karu, voici sa porte. Hélas ! dans la foule, je n'entends pas sa voix, je n'aperçois pas son image ; muet, je me promène, me cachant le visage de ma manche et murmurant tout bas son nom.

Les hommes d'autrefois ! mais leur sort était le mien. Quand ils aimaient ils ne dormaient pas.

Ne plus penser au cœur de ma bien-aimée ! Impossible, même pour un temps égal à l'intervalle des bois du petit cerf, qui foule les champs de l'été.

Après Hitomaro, les Japonais reconnaissent pour

leurs plus grands poètes Akahito (qui vivait en 736) et Yakamochi († 785).

Yamabe Akahito est un rêveur dont nous ne savons rien, sinon qu'il faisait des vers et des vers d'amour. Encore ses pièces, très courtes, ne sont-elles pas nombreuses.

Dans la prairie printanière je fus cueillir des violettes; leur charme m'a retenu jusqu'au matin. (VIII, 7.)

C'est de la douce prairie d'amour que le poète entend parler et les *murasaki*, les violettes qu'il cueillait, étaient les faveurs de sa bien-aimée.

Elle mourut jeune comme toute bien-aimée de poète est tenue de le faire; Akahito lui consacra ces vers restés célèbres :

Souvent dans le printemps brumeux des vapeurs flottantes entourent la crête du mont Mikasa, tandis que, perchés un instant, les oiseaux chantent plaintivement le matin. Et moi, mon cœur déchiré est pareil aux brumes du printemps; car mes chants, comme ceux des oiseaux, résonnent en vain tendrement, passionnément; nulle voix ne leur répond. Oui, chaque jour je l'appelle jusqu'à l'heure où meurt le soir; chaque nuit je l'appelle jusqu'à l'heure où naît le matin. Vaines prières! elle ne m'entend pas, elle ne m'entendra plus.

Otomo Yakamochi est un courtisan sceptique et lettré. On lui doit ce joli poème :

Mon maître m'envoie gouverner les provinces lointaines de son empire, les déserts de Koshi blancs des neiges de l'hiver... Je n'ai pour consolation que les lis, les œillets semés devant ma porte et, comme moi, bannis du pays de l'été. Je les vois fleurir et je pense à ma femme, qui est mon lis, mon œillet à moi, pâle

comme le lis et tendre comme l'œillet. Sans ce doux rêve d'amour, je n'aurais pu vivre ici même un jour.

II

Dans la première période de Kiôto l'admiration pour la littérature chinoise et l'habitude d'écrire en chinois interrompirent le développement régulier de la littérature japonaise; c'est seulement au dixième siècle que se forma une nouvelle école poétique. Le goût s'était alors tellement raffiné, que la seconde anthologie classique, le *Kokinwakashû*, les *Odes anciennes et modernes*, contient seulement des tanka. Ces tanka ont trente et une syllabes réparties en deux hémistiches, le premier hémistiche a trois vers de 5, 7 et 5 syllabes; le second hémistiche deux vers de 7 syllabes.

Le compilateur du *Kokinshû* est Ki Tsurayuki († 946). Il lui fournit plusieurs strophes et le fit précéder d'une préface célèbre, qui commence par ces lignes :

Ce qu'on nomme poésie a son origine dans notre cœur; l'homme veut exprimer par des mots les sentiments qu'il éprouve. Mais en ce monde, que d'émotions diverses! et cependant, toute émotion, toute pensée exprimée devient une poésie. Le chant du rossignol, le coassement de la grenouille, des poèmes aussi à leur manière. Tout ce qui vit a sa poésie et produit sa poésie (1).

(1) Les différentes traductions de ce passage varient assez sensiblement, mais sans en modifier l'idée générale.

Les *Odes anciennes et modernes* se répartissent en plusieurs divisions : printemps, été, automne, voyage, acrostiches, amour, élégies, divers et pensées. L' « Amour » se subdivise en : « Amour non confessé, Amour méconnu, Oubli, etc. »

Voici quelques jolis uta sur les saisons, tirés du *Kokinshû* ou d'autres anthologies.

Le printemps (haru).

Un beau jour de printemps, ni gelée blanche, ni vent ; pas même un nuage... Et toi, pauvre fleur, tu te fanes et tu meurs. (*Kok*).

Le printemps... et la nuit ! pourquoi ? Elle nous cache les couleurs. Nous cachera-t-elle les parfums ? (*Kok*. ÔSHIKÔCHI MITSUNE).

La neige est encore amoncelée entre les collines, mais au confluent des torrents déjà bourgeonnent les saules.

Je suis allé dans la plaine, la brume se dissipait, le rossignol chantait ; c'est le printemps.

Sous la neige le printemps est venu. De l'uguisu fondent les larmes gelées (*Kok*. 1. 4.) (De l'impératrice Takako (neuvième siècle)).

L'été (natsu).

Le hototogisu de la montagne attend le cinquième mois pour chanter en battant des ailes. Si dès maintenant la voix de l'an passé pouvait chanter encore ! (*Kok*.)

Nuit d'été, nuit trop courte ; la lune n'a pas eu le

temps de terminer son cours derrière les monts de l'occident. Quel nuage peut bien nous la cacher? (*Kok.*)

Hototogisu, je planterai pour toi tout un bois d'orangers, où tu pourras te tenir jusqu'à l'hiver.

L'automne (aki).

Sur les coteaux, le cri du cerf qui foule les rouges feuilles du momiji; c'est bien l'automne et l'angoisse fait frissonner.

L'association du shika et du momiji est si intime, qu'on appelle souvent le shika : *momijidori*, l'oiseau des érables.

Qui arrête le torrent? Des feuilles. Les feuilles rouges de l'érable. (*Manyôshû* d'un mikado).

Quand sur la blanche rosée le rude vent souffle dans les plaines de l'automne, détachées, les perles se répandent. (De Bunya Asayasu, 900 *Hiak*, xxxvii).

Du grand Yoshino no Yama vient une froide bise d'automne, la nuit s'avance, le vieux village est transi. — Qu'est-ce? le bruit de vêtements battus.

L'hiver (fuyu).

Quand il neige, les plantes, les arbres de l'hiver se parent de fleurs inconnues au printemps. (*Kok.* Tsu-rayuki).

Prunier, tes fleurs, la neige ont même couleur. Embaume, que les hommes te reconnaissent (*Kok.* xxii, Ono Takamura.)

Nous nous rencontrons souriant, on dit de ma bien-

aimée qu'elle pense : « Comme fond la neige, s'il faut mourir, je mourrai [d'amour] » (*Many.*)

L'hiver : il neige. Mais que sont les flocons ? Des fleurs. — Par delà les nuages, serait-ce déjà le printemps (1) ?

Cette forme du paysage en vers est empruntée aux maîtres chinois : Quelques-uns ont écrit dans ce genre des strophes exquises, celle-ci par exemple de Li Pe :

Une tortue sur une fleur de lotus ; un oiseau posé sur son nid au milieu des roseaux ; un bateau léger poussé par une jolie batelière, dont le chant s'éloigne, perdu dans le murmure des eaux



Il y avait une charmante manière de composer des *uta* qui rappelait certaines coutumes chinoises : c'était le *Kokusui-no-en* ou banquet de la rivière qui serpente ; la légende veut que ce passe-temps ait été introduit au Japon par Gensho Tennô et dès 486. Vêtus de robes aux couleurs tendres, les poètes s'asseyaient sur les bords d'un ruisseau dont les méandres reflétaient des *momo no ki*, des pêchers en fleurs. Chaque invité avait une coupe qu'on abandonnait au courant quelques mètres au-dessus de l'endroit où il était assis ; avant que sa coupe lui

(1) Des fragments importants du *Kokinshû* ont été traduits par M. GRAMATZKY (*Sommerlieder, Winterlieder*), M. LANGE (*Fruhlingslieder*) ; B. H. CHAMBERLAIN, ASTON, Dr FLORENZ, dans les ouvrages cités plus haut. De plus voir les pièces traduites dans *Chinese Japanese Repository, Chrysanthemus*, etc.

revint, il devait composer un uta, sinon il était condamné à ce que le poète chinois Li Pe appelle le *châtiment de la Vallée d'Or* et devait vider une coupe de sake. Chez les Japonais ce divertissement resta toujours délicat et de bonne compagnie, jamais il ne donna lieu aux déplaisantes scènes d'ivrognerie trop communes en Chine. La grande fête du *kokusui-no-en* était fixée au 3 mars.

*
* *

La poésie japonaise ne s'inspire pas uniquement de la nature ; tantôt elle se plaît, comme la poésie chinoise qui lui sert de modèle, aux symboles, aux antithèses, aux citations classiques ; elle associe le sapin et la vieillesse, la cigogne et l'heureuse fortune, la carpe qui remonte les courants les plus rapides et l'enfant mâle qui devra quelque jour surmonter toutes les difficultés ; tantôt elle se plaît aux jeux de mots, elle établit une théorie très compliquée des homonymes, elle élabore tout un système de mots-coussins, qui correspond assez bien aux épithètes classiques cataloguées dans le *Gradus ad Parnassum*. Jeux de mots et mots-coussins (*makura-kotoba*), antithèses voulues et symboles conventionnels, forment sans doute un genre de poésie inférieur ; il faut convenir cependant que les Japonais le cultivent d'une manière ingénieuse et souvent très agréable (1).

(1) Cf. FLORENZ, ASTON, *op. laud.* et CHAMBERLAIN : *On the use of pillow-words and plays upon words in Jap. poetry* (T. A. S. J. V, 1).

III

La prose de Heian a produit aussi des chefs-d'œuvre. On y distingue plusieurs styles. Quand ils n'employaient pas le chinois pur, les hommes se servaient du sino-japonais, mais les femmes écrivaient comme elles parlaient, dans le pur idiome national. Elles ont créé la prose japonaise, et nous trouvons dans leur style ces qualités de précision et de pureté que Nietzsche reconnaît seulement à la prose grecque et à la prose française.

Pour avoir le droit de composer dans sa propre langue son chef-d'œuvre, le *Tosa Nikki* (le journal de Tosa), (935-36) Tsurayuki dut s'y donner comme une femme. Parlant de lui-même à la troisième personne, il raconte son retour à Kiôto après avoir rempli pendant six ans les fonctions de gouverneur dans l'île de Shikoku (930-35).

Au moment de s'embarquer, le père se rappelle une enfant qu'il vient de perdre :

A Tosa était morte une jeune fille qui avait Miyako pour patrie; dans la confusion du départ, ses amis ne s'occupaient que d'elle; l'un d'eux composa ce distique :

A cette douce pensée : « Nous reverrons Miyako, » s'en mêle une affreuse : « J'en sais une qui ne le reverra plus. »

Comme tous les Japonais, l'auteur du *Tosa Nikki*

a le don du paysage. Parlant des voiles rouges sur la mer sans rides :

Nous sommes au printemps et la mer paraît couverte de feuilles de l'automne.

Tsurayuki raconte ainsi son arrivée à Kiôto :

La nuit était si sombre que l'on ne pouvait rien reconnaître. Mais nous étions heureux de nous sentir de retour à Miyako. Quand j'atteignis la porte de ma maison, un beau clair de lune me permit de tout voir distinctement et tout était incroyablement sauvage et ruiné, bien plus même qu'on ne me l'avait dit. Le cœur de l'homme à qui j'avais confié ma maison devait être lui aussi redevenu sauvage... Cependant je ne me permis pas de lui dire avec colère : « Dans quel état dois-je retrouver ma maison ! » Tout au contraire je refrénaï ma mauvaise humeur et je lui témoignai ma reconnaissance en lui offrant des présents. Or il y avait une sorte de bassin rempli d'eau et sur le bord un pin. Et, comme si j'eusse été absent non pas cinq ou six années mais mille années, voilà que ce pin avait d'un côté perdu toutes ses branches et que de l'autre des branches nouvelles se mêlaient aux anciennes. Comme tout semblait inculte et désolé, les gens m'en exprimèrent leur regret. Mais, moi, j'étais absorbé par d'autres pensées plus tristes : elle n'était pas revenue avec moi, la jeune fille qui était née dans cette maison. Tous mes compagnons de bord étaient là, leurs enfants sur les bras et causant. Moi, mon émotion était si forte que je ne pouvais reprendre possession de moi-même, je m'adressai en secret à quelqu'un qui connaissait mes sentiments et je lui murmurai ces vers : « Qu'il m'est douloureux de revoir ce petit pin près de la maison où elle est née, où jamais elle ne reviendra plus ! » Ces vers ne me suffisant pas, j'ajoutai : « Celle que

j'ai vue vivante devant moi, que ne pouvait-elle vivre mille ans comme les pins ! Je n'aurais pas souffert comme j'ai souffert en quittant cette contrée lointaine. » Mais je ne puis relater tous les tristes souvenirs qui m'assaillirent alors ; mieux vaut clore brusquement ce récit (1). »

*
* *

La prose japonaise se forma surtout dans le roman (*Monogatari*).

Du plus ancien, *le Tailleur de bambous* (*Taketori monogatari*), l'on ne connaît ni la date (900 environ) ni l'auteur ; c'est un conte de fées tiré de légendes indiennes et chinoises, mais écrit avec une délicatesse et une verve satirique qui sont toutes japonaises.

Il y avait une fois, nous est-il raconté, un homme qu'on appelait le Tailleur de Bambous, parce qu'il passait son temps dans les forêts et sur les montagnes à tailler des bambous dont il se servait pour mille usages, mais son vrai nom était Sanugi no Miyatsukomaro. Or voilà qu'il aperçut dans un fourré un bambou resplendissant. Etonné, il s'approcha : la lumière provenait de l'intérieur d'une tige ; il y regarda donc et découvrit une gracieuse créature humaine qui avait bien trois pouces de hauteur.

Le vieux emporte la petite et la confie à sa femme qui l'élève dans un panier ; ce devient la mascotte de la maison : tous les jours le bûcheron coupe un

(1) W. G. ASTON a traduit le *Tosa Nikki* dans T. A. S. J. (II, 2) Des fragments ont été traduits dans l'*Hist. de la Litt.* du Dr FLORENZ et dans celle de G. ASTON. Cf. les fragments donnés p. 87 et p. 147

bambou dont la tige est pleine d'or. Aussi soigne-t-on si bien l'enfant qu'en trois mois elle atteint la taille d'une femme, son visage est d'une beauté charmante et son corps dégage un tel éclat que toute la demeure en resplendit; c'est pourquoi le vieux l'appelle Princesse Lumière (*Kaguya hime*). La beauté de la princesse, la richesse de son père attirent les plus nobles soupirants et le tailleur de bambous rêve de se faire sa place dans le monde en choisissant pour gendre un ministre ou un prince. Doucement il dit à Kaguya.

— Nous vous appelons notre ange de fille et nous vous regardons comme un être surnaturel. Mais enfin, c'est nous qui vous avons élevée et vous admettez peut-être que le vieux bûcheron a quelque droit à vous donner des conseils.

— En toutes choses n'est-ce pas mon devoir de vous écouter? Admettons que je sois un être surnaturel, encore ne veux-je pas songer à moi, mais seulement à mes parents.

— Vos paroles me ravissent. J'ai plus de soixante-dix ans; qui sait quand je mourrai? Or parmi les hommes de notre pauvre terre il est d'usage que jeunes gens et jeunes filles s'unissent; c'est comme cela que s'accroissent les familles. Ne pensez-vous pas que pareille chose puisse vous arriver?

— A moi! mais pourquoi?

— Nous vous appelons un être surnaturel et cependant votre corps est le corps d'une femme. Que vous restiez fille tant que le vieux vivra, c'est bien, mais il faudra voir après; consentez donc à recevoir l'un après l'autre chacun de vos soupirants, pour lui dire ce que, après mûre réflexion, vous aurez arrêté dans votre esprit.

— Je ne suis pas belle, je ne connais pas le fond de

leurs pensées; si je me décidais pour un homme d'un cœur volage, peut-être aurais-je à m'en repentir...

— Soit, mais dites-moi comment pourrez-vous jamais connaître la profondeur de leur amour?

— Ne s'agit-il que de cela, c'est chose facile.

— Comment encore?

— Vous leur direz que je deviendrai l'humble servante de celui qui m'aura prouvé sa passion par la plus admirable entreprise.

Suit alors un roman tel que nous en trouvons dans tous les récits chevaleresques de l'Orient et de l'Occident. Chacun des soupirants jure d'accomplir une tâche surhumaine; celui-ci rapportera le pâtra de Buddha, celui-là une branche de l'arbre dont les racines sont d'argent, un troisième la pierre précieuse que gardent jalousement les dragons, d'autres des produits non moins merveilleux. Mais, se départant de ses modèles indiens, l'auteur n'écrit pas un roman d'aventures; il écrit un roman comique; chacun des prétendants échoue grotesquement dans la tâche entreprise. Le mikado prend alors la place des amants déconvenus. Malheureusement Princesse Lumière est une fée condamnée pour une faute à vingt ans d'exil sur la terre; avec une adresse toute féminine elle se joue de ses soupirants pendant vingt ans. Le terme arrivé, à l'ébahissement des gardes qui entourent sa demeure, elle s'échappe dans les cieux sur un char de nuages traîné par des anges (1).

(1) Le début du *Taketori Monogatari* a été traduit en italien par SEVERINI. Cf. FLORENZ, ASTON, *op. laud.*

Avec le *Taketori* et *l'Ise* dont il sera parlé plus loin, les monogatari les plus célèbres de cette époque sont le *Yamato*, le *Sumiyoshi* analysé ailleurs, le *Tsutsumi chûnagon*, l'*Ochikubo*, le *Torikae-baya* et l'*Utsubo* (1).

(1) Cf. l'analyse du *Sumiyoshi*, p. 282, et les passages cités p. 88 et p. 273.

CHAPITRE III

LA DÉCADENCE. — LE ONZIÈME SIÈCLE. — LE RÈGNE
DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ ET DANS LA LITTÉ-
RATURE.

I

Ni le régime centralisé, ni la brillante civilisation du huitième et du neuvième siècle ne pouvaient durer. Fors Kiôto, Nara et quelques autres centres du Gokinai, tout le pays était resté dans la barbarie ; les clans provinciaux avaient recouvré leur indépendance ; les fonctionnaires impériaux, qui les redoutaient et qui redoutaient plus encore les mœurs sauvages du Kantô ou des montagnes de l'ouest, se refusaient à quitter la capitale. Tandis que les seigneurs féodaux étendaient leurs conquêtes et désolaient l'empire par leurs guerres civiles, les kuge désœuvrés ne voulaient plus s'occuper que de littérature, de cérémonies religieuses, d'intrigues et d'aventures amoureuses. La civilisation trop brusquement adoptée avait énervé les courages.

Entre le huitième et le onzième siècle les mœurs avaient beaucoup changé. Dans une cour qui se

désintéresse des questions militaires et politiques, la volonté des femmes est devenue souveraine. Désireux de les imiter, les jeunes gens se rasent la barbe, la moustache et les sourcils, se dessinent de faux sourcils, se poudrent, se maquillent, se peignent les lèvres en rouge, se laquent les dents en noir, se parfument les manches; habillés et coiffés comme elles, ils ne sortent comme elles qu'enveloppés dans un grand voile. On ne chasse plus à courre; de temps en temps, malgré les défenses des bonzes, l'on sort dans la plaine pour y lâcher des faucons. Le mikado est servi par des femmes; il ne communique avec ses ministres que par l'entremise d'une dame d'honneur. Il quitte rarement le gosho, et c'est dans un char fermé traîné par un bœuf. Derrière le char un noble porte le parasol symbole de la toute-puissance.

Le Fils du Ciel voyage-t-il, ce n'est pas pour prendre le commandement d'une armée, c'est pour faire une cure aux eaux thermales de Muro (Kii), Arima (Settsu), Nanakuri (Shinano). Ces voyages semblent de grands événements, dont il est parlé pendant des années. Des mémoires du onzième siècle nous racontent la visite d'une impératrice dans la maison d'un chambellan. Elle pénètre par l'entrée principale; les dames de la suite choisissent une entrée secondaire. Mais la porte est trop étroite, leurs litières n'y peuvent passer. Pour se rendre à leurs appartements, elles devront traverser la cour. Ce contretemps les surprend la robe défaits et les cheveux en désordre. Et par les fenêtres on les épie; tant d'attention moqueuse les

fait d'abord rougir, puis elles courent en riant de tout cœur (1).

Au Goshô, quand hommes et femmes ont fini de se coiffer et de revêtir leurs robes, qui ont les teintes des ume, des sakura ou des momo, ils placent des branches fleuries dans des pots de faïence, font des vers et de la musique. Les instruments en faveur sont : la harpe à vingt-cinq cordes ou *koto*, le *wagon*, la harpe à six cordes, et deux instruments à vent, le *shô* et le *shaku hachi*. Il y a deux écoles de musiciens, la japonaise et la chinoise. Souvent on joue aux dames (*go*), au trictrac (*sugoroku*), ou l'on s'amuse avec des poupées.

Et cette vie semble délicieuse.

Un jour que par un temps doux et clair le soleil couchant se joue sur les fleurs, les robes et les draperies du palais, où les voix chuchotent tout bas, une dame ne peut s'empêcher de murmurer :

« Qu'un pareil rêve dure mille ans (2) !

Cette vie avait cependant ses orages, mais quels orages !

Nous trouvons dans un récit du onzième siècle :

L'auguste chat qui était attaché à la personne du mikado était un animal charmant, le favori de Sa Majesté, qui lui conféra le cinquième rang du tchin et la charge de surintendant des dames du palais. Un jour le chat se rendit sur le pont qui relie deux pavillons. Sa gouvernante s'écria : « Quel manque d'étiquette ! Reviens de suite. » Le chat n'y fit pas attention et continua de se chauffer au soleil. Alors la gouvernante vou-

(1) Tiré du *Makura zôshi* de SEI SHÔNAGON.

(2) *Makura zôshi* de SEI SHÔNAGON.

lant l'effrayer appela le chien Okinamaro et lui dit : « Mords-le ! Mords-le ! » Et ce fou de chien croyant qu'elle parlait sérieusement se jeta sur le chat, qui se réfugia derrière l'écran de la salle à manger où se trouvait Sa Majesté. Inquiet et choqué, le mikado recueillit le chat dans son auguste sein, fit appeler un chambellan (*kurôdo*) et lui ordonna de battre Okinamaro et de l'exiler dans « l'île des chiens ». Les serviteurs donnèrent la chasse à Okinamaro au milieu d'une grande confusion ; ils le renvoyèrent où il avait été ordonné. Pauvre chien habitué à se promener partout à sa fantaisie ! Quand le troisième jour de la troisième lune on le conduisait avec une couronne de saule sur la tête, des guirlandes d'une et de sakura no hana, qui aurait pu lui prédire pareil sort ? Il était près de nous pendant les repas : aussi après trois ou quatre jours nous commençâmes à regretter beaucoup sa compagnie. Un jour à midi l'on entendit des aboiements terribles. Tous les chiens excités de chercher le nouveau chien pour voir ce qui le faisait aboyer. Une servante vint à nous en criant : « C'est affreux. Deux chambellans battent un chien à le tuer. C'est pour le punir d'être revenu après avoir été banni. » Mon cœur me dit que c'était Okinamaro. Je voulais envoyer les chambellans, mais les hurlements cessèrent ; on me dit que le chien était mort et qu'on avait jeté son corps en dehors de la palissade. Vers le soir, comme nous plaignons le sort de Maro, vint un pauvre chien tremblant et affreusement enflé de tout le corps. Et nous de nous demander s'il était possible que ce fût Okinamaro... Nous criâmes : « Maro ! Maro ! » mais le chien ne répondit pas. Et certaines de nous pensaient que c'était lui, d'autres au contraire que ce n'était pas lui. L'impératrice manda une dame qui le connaissait bien et lui demanda si c'était Maro. Elle répondit que le chien lui ressemblait, mais qu'il était trop laid pour être leur chien. « Puis, ajouta-t-elle, quand nous appelions Maro, il venait à nous joyeusement ; celui-ci

ne veut pas répondre. D'ailleurs Maro a été tué par les chambellans. » Quand la nuit tomba nous offrîmes quelque chose au chien; il ne voulut rien prendre et nous nous mîmes dans la tête que ce ne pouvait être notre ami. Le lendemain j'aidais l'impératrice à faire sa toilette, je lui tendais le bassin pour les mains et le miroir; un chien se coucha contre l'un des piliers : « Hélas ! dit l'impératrice, comme ce pauvre Maro s'est fait battre l'autre nuit ! Je suis désolée qu'il soit mort. Son corps doit être dans l'état où nous voyons ce chien; il a dû souffrir affreusement. » Et le chien près du pilier de se mettre à trembler; de grosses larmes coulaient de ses yeux. Nous fûmes étonnées de reconnaître Okinamaro : c'était bien lui, et si la veille il avait refusé de répondre à son nom, c'était de crainte de se trahir. L'impératrice fut émue et charmée à l'extrême. Elle déposa son miroir et cria : « Maro ! Maro ! » Le chien se coucha sur le ventre en poussant des cris, ce qui amusa fort Sa Majesté. Tous se pressaient, parlant et riant. Dès qu'il apprit la chose, le mikado vint lui-même; il admira beaucoup la finesse du chien (et lui pardonna).

Il faut observer que dans tout ce récit les titres d'empereur et d'impératrice ne sont jamais prononcés; c'était contraire à l'étiquette de l'ancienne cour et c'est contraire à l'étiquette de la cour actuelle. Mais tous les mots employés sont de ceux qui ne conviennent qu'au souverain (1).

Dans cette société de femmes l'influence des médecins devint considérable; ce n'étaient plus des

(1) Ce morceau tiré du *Makura zôshi* de SEI SHÔNAGON a été traduit par ASTON, dans *Hist. of Jap. Lit.* PFIZMAIER en a donné le texte avec une traduction allemande, plus complète, mais où se trouvent quelques erreurs. Du reste, le texte est en certains endroits très difficile.

bonzes comme autrefois; défense leur était même faite de parler à des religieux ou à des religieuses. Leur haute position n'était pas d'ailleurs sans ses risques et ses ennuis; pendant leur période de service, ils ne pouvaient ni boire de vin, ni partager la couche de leur femme; commettaient-ils quelque erreur, ou leur infligeait une amende sévère; souvent ils recevaient cinquante coups de fouet et quelquefois on les condamnait à trois ans de prison. Et les princesses, les dames d'honneur attiraient aussi des prêtres, des religieuses, des sorciers, des diseuses de bonne aventure, des poètes, des peintres, des laqueurs, des danseuses, des acteurs, des jongleurs, des femmes savantes dans l'art de conserver la beauté à l'aide de massages et d'onguents ou de faire recouvrer la beauté perdue à l'aide de sortilèges.



Les mœurs étaient légères. Tous les récits, tous les romans contemporains parlent des intrigues amoureuses des princesses et même des impératrices. Le Don Juan du Japon est Ariwara Narihira, célèbre pour le charme de son visage et son talent poétique. Le cinquième fils du prince impérial Ahô, il conspira contre les Fujiwara, mena la vie d'un libertin et mourut en 880 à l'âge de cinquante-six ans. La renommée de Narihira lui valut l'attention de l'impératrice. Voici des vers qu'il lui adressa peut-être :

Plût aux dieux, qu'il n'existât ni fleurs de cerisier

(ni femmes pareilles aux fleurs). Alors le printemps serait le printemps; maintenant, il a nom la tristesse.

L'impératrice céda, dit-on, et Narihira fut banni dans les provinces encore sauvages de l'est. Un jour qu'il franchissait en bateau le Sumida (la rivière qui baigne la ville actuelle de Tôkiô), Narihira vit un oiseau inconnu : — Batelier, demanda-t-il, comment nommes-tu cet oiseau?

— L'oiseau de Miyako.

— Plaise aux dieux que cet homme ne mente pas! Car, bel oiseau, puisque tu viens de ma patrie, tu pourras me dire si elle est morte ou si elle pense encore à Narihira exilé.

Un siècle sans doute après la mort de Narihira, fut composé l'*Ise Monogatari*, un roman où l'auteur se donne pour une femme, mais les vers cités seraient, croit-on, ceux mêmes de Narihira. En de courts chapitres, qui tous commencent ainsi : « Il y avait une fois (*mukashi*) un homme qui souffrait, un homme qui aimait une femme, un homme qui fut exilé », toutes les aventures de Narihira nous sont racontées depuis l'impératrice séduite jusqu'aux pauvres filles courtisées (1).

II

Plus le pouvoir des mikado s'affaiblissait, plus

(1) PFIZMAIER a publié le texte et la traduction allemande de l'*Ise Monogatari*. Le Dr FLORENZ en a donné des fragments dans sa *Litterature*.

leur cour se faisait brillante et lettrée. Le règne de l'empereur Ichijō (987-1011) marque l'âge d'or du Goshō; les femmes y régnaient en maîtresses; si leur humeur était facile, leur science et leur talent étaient grands; elles donnaient à la prose japonaise ses chefs-d'œuvre; alors vécurent Izumi Shikibu, Murasaki Shikibu, Sei Shōnagon, Akazome Emon et Ise Taitō appelée aussi Ōsuke.

L'empereur Ichijō eut d'abord pour favorite Sadako, fille du ministre Michitaka : épouse du second rang, puis impératrice, après la mort de son père en 1004 elle dut se réfugier dans la retraite pour échapper aux persécutions d'une nouvelle favorite connue dans l'histoire sous le nom de Jōtō Monin, qui était sa propre cousine germaine, la fille du grand Michinaga, frère de Michitaka. C'est à la cour de Sadako que fut attachée Sei Shōnagon : elle était la fille du poète Kiyowara Motosuke et son vrai nom était Takushi (en sino-japonais) ou Akiko (en japonais). Née vers 968, elle prit rang à la cour entre 999 et 1002, mais la quitta en 1000, à la mort de sa maîtresse. Sei Shōnagon ne se maria pas; ses aventures amoureuses firent scandale, on ne pouvait même leur trouver l'excuse de la passion épaisse, peu jolie, aimant trop à boire, dit-on, elle était d'humeur querelleuse et la plus méchante langue du Goshō.

Très savante, très spirituelle, très intelligente, Sei Shōnagon n'avait rien d'un bas-bleu; dans le livre qu'elle a laissé, le *Makura no Sōshi*, elle a noté, au hasard de sa fantaisie, toutes ses impressions avec une verve, une finesse, un talent de

plume inimitables. L'on y trouve, avec des anecdotes moqueuses sur le Gosho comme celles qui ont été reproduites plus haut, de charmantes descriptions. Nous en avons cité plusieurs en traitant des qualités morales du peuple japonais. Le morceau suivant sur les saisons est devenu classique :

Pour moi, le printemps, c'est le matin, le ciel qui blanchit, pendant que la ligne des montagnes se rougit légèrement et que l'on voit pendre de fins nuages de carmin... L'été, c'est la nuit; j'attends l'heure de la lune; les lucioles sillonnent l'obscurité; les averses mêmes sont belles... L'automne, c'est le soir : le couchant aux longs rayons magnifiques, les montagnes rapprochées, les corbeaux, qui par groupes de trois ou quatre regagnent leurs retraites, les vols des cigognes, qui semblent petites dans le grand ciel. Mais le soleil s'est couché : comme le vent se fait triste, triste le murmure des insectes!... L'hiver, c'est la neige : pourquoi le rappeler? La gelée blanche, le froid, le feu. Voilà les choses belles à voir!...

Les passages sarcastiques font bien comprendre l'esprit particulier des Japonais si prompts à saisir le côté comique des hommes et des événements.

Ainsi :

Les choses désagréables :

Un bavard, lorsque l'on est pressé; un enfant qui pleure; des corbeaux qui croassent; un chien qui aboie.

Voyager dans une voiture qui grince. Des gens qui font taire tout le monde pour placer leur histoire.

Et surtout cette satire célèbre des moines bouddhistes :

Pour qui aime son enfant c'est vraiment pitié d'en

faire un prêtre. Sans doute une famille doit regarder comme une grande grâce d'avoir un religieux parmi ses membres, mais cette grâce, le pauvre prêtre la paie cher. Il ne mange que d'affreux plats maigres et se met au lit tout seul. Car enfin un jeune moine a bien aussi ses tentations amoureuses, et cependant jette-t-il un regard furtif sur une maison où il y a de jolies filles, tout le monde lui tombe dessus. Le pire métier est celui d'exorciste. Toujours courir, grimper Mitake, Kumano et autres montagnes à pèlerinage! Se fait-il la réputation d'un thaumaturge, le pauvre exorciste est sans cesse appelé ici ou là et n'a plus un moment de répit. Ce n'est pas tâche aisée que de faire sortir le mauvais esprit du corps d'un patient. Et pourtant, si, épuisé à la peine, il sommeille un peu, tous de crier : En voilà un bel exorciste qui ne fait que dormir!... Quelle scène en effet quand un bonze est mandé pour chasser le diable! de quel air important il distribue ses petites masses et ses clochettes! Il se met à chanter en faux bourdon, c'est à croire qu'on entend une cigale. Mais en vain il conjure, il conjure, le diable ne veut pas s'en aller. Et tous les gens de la maison sont là en prière qui commencent à ouvrir de grands yeux. Notre pauvre exorciste continue d'exorciser; les heures passent; il est rendu. Force lui est d'avouer que rien n'y fera. Il dit aux gens de se relever, reprend ses masses et ses clochettes. Comme il se grattera la tête et bâillera en se mettant au lit pour dormir (1)!

(1) Cf. les traductions citées plus haut, plus *Littérature* du D^r FLORENZ.

III

Akiko, l'heureuse rivale de l'impératrice Sadako, avait une cour littéraire plus brillante encore. Née en 987, la fille du daijô daijin Fujiwara Michinaga († 1027), le maire du palais tout-puissant dont trois filles furent impératrices et trois petits-fils empereurs, elle devint l'épouse du second rang (*chûgû*) de l'empereur Ichijô, à qui elle donna deux fils : l'un et l'autre régnèrent; on les connaît dans l'histoire sous les noms de Go-Ichijô et de Go-Suzaku. A la mort de son mari, Akiko se retira dans un couvent, où elle prit le titre de Jôtô Monin, c'est-à-dire d'impératrice retirée de la porte supérieure de l'Est; elle mourut en 1074, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Les deux grandes dames dont le génie d'écrivain illustra la cour de l'impératrice Akiko sont connues sous le titre de *shikibu* ou de membre du bureau des cérémonies.

La première est appelée Murasaki Shikibu (1); *murasaki* veut dire violette, c'est le surnom de l'héroïne du roman *Genji*. L'on ignore le véritable

(1) M. SUYEMATSU KENCHÔ (*Suematsu Kenchô*) a traduit une partie du *Genji*. Cf. ASTON, FLORENZ, *op. laud.* M. BERTIN a donné le texte avec traduction française de l'uta de Michinaga et de celui de *Shikibu* dans App. des *Grandes guerres civiles*.



Phot. Ogawa.

DAME DU GOSHO
(IX^e-XI^e SIÈCLE)

nom de Murasaki Shikibu, qui appartenait à la maison Fujiwara et par son père, et par son mari Nobutaka, qu'elle perdit de bonne heure. La légende a fait à Murasaki une grande réputation de douceur, de bienveillance, de modestie et de bonté; l'on a même dit d'elle que c'était un lotus poussé au milieu d'un bournier.

Épris de sa beauté, le fameux kambaku Michinaga, le père de l'impératrice Akiko, lui adressa ces vers :

Le monde vous appelle une amoureuse (*sukimono*), ceux qui vous approchent souhaitent d'être remarqués. Ils voudraient au moins cueillir (une fleur); qui donc ne le voudrait pas?

Jamais, répondit Shikibu, (ma fleur) n'a été cueillie. Qui donc a répandu le bruit que j'étais une amoureuse et pourquoi y ajoute-t-on foi?

Murasaki a laissé deux œuvres remarquables : son journal et le *Genji*.

Le *Murasaki Shikibu Nikki* raconte la vie de la favorite dans les années 1008 et 1009, où naquirent les deux futurs empereurs.

Aussitôt, dit Shikibu, que l'automne apparaît, la campagne se fait charmante autour du palais Tsuchimikado. Les grands arbres qui entourent le calme étang, les arbustes qui bordent les ruisseaux se colorent de mille manières. Le ciel est presque toujours clair et superbe. On ne peut entendre sans émotion les voix des prêtres qui prient (pour l'heureuse délivrance de la princesse). Toute la nuit, c'est un murmure mystérieux et l'on ne sait si c'est le bruit de l'eau ou du vent chaque jour plus frais. La princesse écoute d'une oreille distraite les histoires que racontent ses dames. Elle souffre

visiblement, mais elle se comporte comme si elle ne souffrait pas... Cependant la lune, qui s'était levée tard, a disparu derrière les nuages ; il fait noir sous les arbres. L'on sonne les cloches de minuit et la prière commence devant les autels. Les diacres chantent de toutes leurs forces, on les entend au loin. Et je me sens comme étourdie, j'ai presque peur.



Mais sa renommée, Murasaki Shikibu la doit surtout au *Genji Monogatari*.

Voici le sujet de ce roman, le plus célèbre de la littérature japonaise.

Genji, le héros, est le fils de l'empereur par une femme du second rang. Il néglige sa femme, une princesse remarquable par toutes les qualités du corps et de l'esprit, pour faire le tour de la carte du Tendre. Son bonheur égale celui des héros chers à d'Urfé et à Mme de Scudéry. Ses scrupules sont moindres encore, puisqu'il séduit la jeune impératrice, la seconde femme de son père. Un épisode tragique l'arrête un moment dans sa carrière aventureuse.

C'est la nuit, Genji repose auprès d'une jeune fille qu'il aime ; entre eux se dresse le fantôme d'une ancienne maîtresse. — Retirez-vous, femme sans foi, s'écrie Genji. — Mais le fantôme veut saisir l'enfant. La lampe s'est éteinte. Genji tire son épée, appelle la servante. Celle-ci accourt, tremblante de peur. Ils soulèvent Yûgao (ainsi se nomme la jeune fille), son front est humide et froid ; ils la traînent par les appartements obscurs. Le

vent fait rage autour de la maison. Genji secoue ses gardes endormis, leur dit de bander leurs arcs. Et cependant Yûgao gît toujours inanimée. Genji la touche gentiment, mais en vain, elle ne peut ni parler ni bouger. Enfin l'on apporte des lampes. Genji couvre sa maîtresse d'un manteau et fait signe aux gens d'approcher : « Regardez, leur dit-il. Qu'a cette enfant ? » Les lampes éclairent le pâle visage endormi. Mais au même instant voilà Genji qui tressaille : « Le fantôme de l'autre.. ! » Il cherche à reprendre contenance, ses nerfs l'emportent sur sa volonté : il se jette sur sa maîtresse, l'étreint passionnément, lui crie : « Reviens à toi, mon adorée. Hélas ! Yûgao n'existe plus ; déjà son âme s'est doucement envolée... Et dehors, dans la nuit, des oiseaux étranges poussent des cris lugubres, le vent souffle dans les pins tristement, tristement. Tremblant, Genji se dit : « Voici la punition de mes fautes. »

Plus tard l'aide de camp arrive, enveloppe le corps dans son manteau et le porte dans la voiture. Sur le pâle visage de la morte, c'est une douceur charmante : ses cheveux bouclés tombent épars et sa petite bouche entr'ouverte a comme un sourire...

Le lendemain, à la chute du jour, Genji et l'aide de camp passent la rivière Kamo ; les torches jettent une lueur étrange. Ils montent le long du cimetière, arrivent enfin au couvent. Un simple bâtiment de bois ; auprès, le temple du Buddha ; par les fentes des cloisons l'on voit trembler la lumière des lampes. A l'intérieur, nul bruit que la plainte monotone d'une femme en prière. Ils entrent. Le cœur de Genji bat à lui rompre la poitrine. Voyant

la servante de la morte qui prie, penchée, le prince s'approche, soulève le manteau, regarde le doux visage toujours calme, prend la main glacée : « Réponds-moi, une fois, une seule », sanglote-t-il ; mais rien que le silence de la mort.

Pour se recueillir, Genji demande alors un congé au mikado, son père, et se retire dans un couvent.

« C'était le dernier jour de mars, et les cerisiers avaient leurs fleurs. Ils s'avançaient : le brouillard semblait s'attacher au sol, telle une légère écharpe autour de la taille. Pour Genji, tout semblait nouveau : à peine avait-il jamais quitté la capitale. L'ermite habitait presque au sommet de la montagne une cave creusée dans le rocher... Il accueillit Genji avec bonté... Du seuil de la caverne, on découvrait tout le pays : à leurs pieds une maison pittoresque, entourée de haies ; puis des monastères disséminés... et très loin, dans un brouillard doré par le soleil couchant, la ville au-dessus des arbres vaguement aperçue. »

Dans la maison mystérieuse, Genji trouve une enfant de sept ans, Murasaki, dont les traits lui rappellent ceux de l'impératrice ; il l'emmène dans son palais, pour l'élever dans la pratique de toutes les vertus. Le nouvel empereur, qui est le fils de Genji, le fait ministre ; Genji n'en continue pas moins sa carrière de séducteur, mais le Ciel le punit, sa femme préférée le trompe et Murasaki meurt après une longue maladie (1).

(1) D^r PURCELL et ASTON, *A literary lady of old Japan* (T. A. S. J. XVI, III).

IV

C'est aussi à la cour de la future Jôtô Monin que servait Izumi Shikibu. Fille d'Ôe Masamune, gouverneur de l'Echizen, elle épousa Tachibana Michisada, gouverneur de l'Izumi, ce qui lui valut le surnom d'Izumi; elle devint la maîtresse du prince Tametaka, troisième fils de l'empereur retiré Reizei; cette liaison détermina son mari à divorcer. Après la mort du prince Tametaka en 1002, son frère cadet Atsumichi fit la cour à Izumi Shikibu, dont il obtint aisément les faveurs; ce qui n'empêcha pas celle-ci de se remarier avec Fujiwara Yasumasa; délaissée par le prince, elle suivit Yasumasa dans la province de Tango, où il exerçait des fonctions officielles. L'égale de Murazaki et de Shônagon par la science et le talent, Izumi est de plus une ardente, une passionnée; elle n'écrit pas seulement pour médire ou pour conter, mais pour calmer son angoisse, distraire sa passion et conserver le souvenir d'un trop court bonheur. Son journal (*Izumi Shikibu Nikki*) raconte sa liaison avec le prince Yasumasa, également appelé le prince Sotsu, c'est-à-dire le prince gouverneur militaire de Tsukushi (1003-4) (1).

Pendant que toutes les nuits jusqu'au matin, que

1, Texte et traduction allemande de PFIZMAIER. Cette traduction déjà ancienne d'un texte très difficile contient malheureusement des erreurs que l'obligeance du professeur Shibuya m'a permis de rectifier.

toutes les journées jusqu'au soir s'écoulaient dans un monde plus fugitif qu'un rêve, Izumi était parvenue sans même s'en douter au dixième jour du quatrième mois. Les arbres commençaient à répandre de l'ombre. Et, quand elle regardait vers la porte, elle voyait sur les murs de l'enclos des touffes d'herbe déjà vertes. Or, tandis que ses yeux s'attachaient mélancoliquement à cette porte, la silhouette d'un homme apparut au pied du mur.

— Qui est-ce donc? se demande Shikibu. — C'est un page de prince défunt, maintenant au service du prince Sotsu : il lui parle et du mort et de son nouveau maître, vantant les qualités de l'un et de l'autre. Déjà séduite, la coquette Shikibu, dans un élégant uta, peint aussitôt sur ses tablettes, compare le parfum répandu par le prince à celui du tachibana, de l'oranger et demande à entendre le chant du hototogisu : ce chant n'est-il pas intimement associé à la senteur de l'oranger?

Le page court chez le prince et celui-ci répond aussitôt par ce distique : « Nous sommes deux hototogisu chantant sur la même branche ; aussi nos voix ont le même accent. »

Suit une cour faite en vers, remis avec cérémonie par de hauts messagers. Quelquefois les amoureux se rencontrent, mais ils n'oublient pas les règles de l'étiquette : « Sans dire un mot, écrit Shikibu, le prince posa le billet sur son éventail ; je tendis le mien et pris le billet. »

Mais un rendez-vous est bientôt accordé ; sans doute, la belle nuit de pleine lune fait cette fois oublier l'étiquette, car au matin les amants échangent ces uta :

Shikibu :

De quoi nous rappeler si la nuit s'écoule sans que nous ayons eu un rêve?

Le prince :

Cette nuit passée à rêver tous deux le même rêve et sur la même couche, n'est-elle pas trop douce pour s'appeler une nuit?

Pendant plusieurs semaines, le prince vient fidèlement aux rendez-vous, puis il se relâche et la jeune femme se désespère :

Je m'étais couchée, la tête lourde de mille pensées. Et voilà qu'on frappe à ma porte; je m'éveille en sursaut... Qui serait-ce? Lui sans doute. J'appelle ma servante. Elle ouvre : personne. Je me serai trompée... Mais me rendormir, impossible. Je me lève, je regarde le ciel... tout déchiré de nuages, déjà le jour... Et comme j'écris au hasard ces tristes réflexions, l'on m'apporte enfin le billet quotidien :

« Pendant cette longue nuit, je n'ai pu dormir tant que ne s'est point couchée la lune du matin. Me voici revenu. » (Le prince avait feint de s'éloigner).

... Le vent redouble de violence, il semblerait que les arbres doivent perdre toutes leurs feuilles. A peine de pluie, mais partout, partout des nuages. C'est navrant.

Plus navrant encore sera pour Shikibu le jour de la fête depuis des mois attendue; le prince ne l'aperçoit même pas; il courtise sa propre belle-sœur, la femme du prince héritier. Et nous concluons avec l'auteur : Que ce monde est laid, où

personne ne peut vouloir longtemps la même chose!

Le Japon est un pays de charme et de poésie que troublent brusquement des typhons, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre. Aussi, ce rêve du Gosho que Sei Shônagon souhaitait éternel avait-il parfois de terribles réveils. Tantôt c'étaient des catastrophes naturelles comme les inondations du Kamo, les tremblements de terre de 415, 937, 1021, la terrible éruption du Fuji en 860; tantôt c'étaient des incendies, des famines, des épidémies; la petite vérole, si redoutable pour les peuples de la race jaune, fit son apparition en 736; ou c'étaient encore des révoltes, des complots, la descente de ces terribles bonzes du Hieizan plus redoutables que les bandits (1). La cour se remplissait d'astrologues et de sorcières; les plus célèbres devins furent les Kamo dans la seconde moitié du neuvième siècle, Abe Seimei au dixième. La magie blanche restait-elle inefficace, on avait recours à la magie noire, puis, soudain pris de remords, on appelait les bonzes, qui faisaient payer leurs exorcismes plus cher encore que les devins leurs sortilèges.

Empereurs et courtisans se consacraient aux œuvres de pénitence et de charité. Daigo Tennô (898-930) et son ministre Fujiwara Tokihira publièrent des lois somptuaires. Shirakawa Tennô

(1) Cf. J. HATTORI : *Destructive Earthquakes in Japan* (T. A. S. J., VI, ii).

(1073-86) fit quatre pèlerinages au mont Kôya, huit à Kumano, il défendit de tuer aucun animal : sur son ordre tous les faucons de chasse, tous les oiseaux des volières furent remis en liberté; l'on détruisit 8,800 filets. Pour la cérémonie du *Kuyô* en l'honneur des morts, Suzaku Tennô (931-46) employait mille prêtres et Murakami (947-67) dix mille. Quand il atteignait l'âge de quarante ans, un noble faisait célébrer des offices dans quarante temples; à l'âge de soixante, c'était dans soixante temples.

Un roman du onzième siècle raconte ainsi la folie de l'empereur Kazan en 986 :

Dès le commencement de la seconde année de Kanwa, l'inquiétude s'empara des esprits et l'on vit d'étranges présages. Dans le palais les jeûnes se répétaient. Tous se sentaient portés vers la religion d'une manière extraordinaire; chaque jour on entendait dire : « Un tel s'est fait moine, une telle est entrée au couvent. » Quand le mikado apprenait la nouvelle, il se lamentait sur la fragilité de toutes choses ici-bas. Ne devait-il pas penser : « Que les péchés de ma chère épouse Kôkiden ont dû être grands ! Elle était bonne, mais dans une autre existence elle avait sans doute commis de lourdes fautes, sinon elle ne serait pas morte aussi jeune. Que pourrais-je bien faire pour racheter ces fautes ? » Ces belles, ces étranges pensées troublant constamment son cœur, les manières du prince devinrent agitées et bizarres. Son premier ministre s'en aperçut avec chagrin et son oncle, le chûnagon, dut en avoir le cœur brisé. Un prêtre du monastère de Kazan, le bonze Gonkiû était sans cesse mandé au palais pour expliquer les Écritures au mikado dont le cœur se sentait infiniment porté vers la religion. Les réflexions qu'il faisait sur sa femme, ses enfants, la valeur méprisable du rang su-

prême remplissaient de pitié le sachûben Korenari et le chûnagon, qui ne cessait de répéter : « C'est chose commune que d'abandonner le monde pour chercher la paix du cloître, mais qu'arrivera-t-il cette fois ? » (Ils ne pouvaient non plus oublier que le père du mikado, l'empereur Reizei-in, était devenu fou)... Dans la nuit du vingt-deuxième jour du sixième mois, le mikado disparut. L'alarme fut donnée : chambellans de service, gardes, serviteurs, tous aussitôt de se mettre à sa recherche avec des flambeaux. Ils ne trouvent aucune trace. Le premier ministre, les dignitaires, les nobles s'assemblent et fouillent toutes les chambres. Vains efforts : la nuit entière se passe dans les alarmes et la consternation. Prosterné devant le miya des dieux protecteurs du palais, le chûnagon les supplie avec des larmes et des lamentations de lui révéler la retraite de son cher seigneur ; cependant des ambassades visitent les couvents bouddhistes, tandis que les augustes épouses pleurent en songeant à toute l'étendue de leur malheur. Enfin le jour parut et les recherches recommencèrent, toujours en vain. Mais, le chûnagon et le sachûben s'étant rendus dans le monastère de Kazan, ils découvrirent l'empereur habillé en cher petit moine. Émus, attristés, ils tombèrent à ses pieds, puis tous deux suivirent son exemple et entrèrent au couvent (1).

*
* *

Une légende, antérieure de cent ans à l'époque qui nous occupe, montre bien les sentiments religieux qui animaient le Goshô. Ono Komachi

(1) Tiré du *Eiga Monogatari*, une histoire romanesque du Japon au dixième et au onzième siècle, écrite au onzième siècle. Le passage cité a été traduit par W. G. Aston dans son *History of Japanese Literature*.

(834-80) n'a peut-être jamais existé. Mais les romanciers racontent sa vie, les peintres la représentent, et les vers qu'on lui attribue sont encore récités. Dans son commentaire des Odes, Tsurayuki dit de la poésie de Komachi qu'elle semble une jolie femme affligée et rendue plus charmante encore par sa douleur. Komachi elle-même était douce à voir comme le printemps, mais triste et délicate comme l'automne. Sa grâce égalait celle de la princesse Yang, la célèbre favorite de l'empereur chinois Ming Hwang. Son visage semblait le lotus ; sa bouche, la fleur du prunier ; ses sourcils paraissaient le saule, que penche la brise de printemps. Regarder ses yeux, pleins de flamme et de génie, c'était tomber amoureux d'elle. Les cieux mêmes, obéissant à ses strophes magiques, répandaient la pluie sur la terre brûlée.

Voici quelques vers attribués à Komachi :

Mes pauvres fleurs, comme vous avez pâli ! je ne pensais qu'à soigner mon bien-aimé ; vous, je ne vous ai pas soignées.

Rêves, soyez les bienvenus. Cette nuit que je m'étais endormie, baignée de larmes sans espoir, vous m'avez montré celui que j'aimais. De lui-même, il venait à moi. Oui, vous êtes vraiment les messagers du ciel.

Jaloux de Komachi, le poète Kuronushi l'accusa de plagiat : des vers dont elle se glorifiait étaient tirés des *Mille Feuilles*. Et, de fait, Kuronushi en produisit un manuscrit où se trouvait la strophe tant vantée ; lui-même l'y avait intercalée : la poé-

tessé composait la nuit dans son jardin, sans se douter qu'un espion l'écoutait. Devant le mikado et toute la cour, Komachi saisit le livre, en lave les feuillets, efface l'encre fraîche encore. Tous proclament son innocence. Cette scène est l'un des sujets favoris des peintres japonais.

Mais Komachi s'enorgueillit de son génie, et le bouddhisme est impitoyable à l'orgueil. Vieille, abandonnée, elle dut mendier à la porte du palais, et les peintres qui montrent sa gloire ne manquent jamais de figurer cet épisode ; leur dernier kakémono représente le cadavre de Komachi. Ainsi faisaient les maîtres européens, qu'ils sculptassent leurs statues pour les tombeaux de Saint-Jean et Saint-Paul de Venise ou pour ceux de Saint-Denis. Au milieu des fêtes de Kiôto, les plus vains se répétaient les vers du vieux poète :

« Autour de moi, je vois les monts, je vois les vagues de l'océan. Éternellement, les monts s'élèveront vers le ciel Éternellement, l'Océan s'étendra immuable. L'homme est né pour mourir, une chose de rien. »



Et cette légende de Komachi symbolise la destinée même du Gosho. Les années de misère succédèrent vite aux années de gloire. Rien ne montre mieux la décadence du gouvernement centralisé qu'un célèbre mémoire présenté à l'empereur par Miyoshi Kiyotsura en 914 ; il y déclarait qu'en dehors du Gokinai, du Mutsu, du Dewa et de

Kiushû, sur trois cent mille personnes imposables deux cent mille ne payaient plus l'impôt. En 1192 la fondation du shôgunat enleva aux mikado jusqu'à l'apparence du pouvoir : et plus la cour des Minamoto à Kamakura se fit brillante, plus le Gosho devint pauvre et désolé. Dès la fin du douzième siècle un premier ministre, un régent, Go-Kiôgoku de la maison Fujiwara (mort en 1206), disait sa pauvreté, qui était celle de tous les kuge, dans ces vers lamentables :

Sur un froid matelas de paille, tirant à moi la moitié de ma couverture sous mon corps repliée (ma dernière couverture), je dors seul, hélas ! par cette nuit glacée où ne résonne que la plainte du grillon.

Et Kiôto était devenu aussi misérable que le palais ; la ville de l'ouest était abandonnée, la ville de l'est tombait en ruines. Les incendies, les inondations, les famines, les épidémies décimaient la population ; des bandes organisées de pirates et de voleurs arrêtaient tout commerce ; moines armés et barons féodaux exigeaient sans cesse des bourgeois de nouvelles rançons.

Si Kiôto se releva au quinzième siècle sous les shôgun Ashikaga, la décadence du Gosho devait durer sept cents ans, et pendant sept cents ans, fideles à la tradition, les mêmes familles de kuge, perpétuées par l'adoption, ne cessèrent de rendre les mêmes honneurs au tennô impuissant, appauvri ; pendant sept cents ans elles maintinrent la fiction du gouvernement centralisé, les anciens titres, les anciennes charges de ministre, de conseiller

privé, charges désormais sans valeur; elles défendirent les anciennes mœurs, les anciens costumes, l'ancienne architecture. Mais cette fiction de sept siècles réussit à sauvegarder le prestige de la maison impériale, à conserver le souvenir de l'époque où le peuple japonais, uni sous un seul maître, ne connaissait pas la guerre civile et ne craignait pas la guerre étrangère; c'est dans ce Gosho, où le tennô, servi par des femmes, vivait la vie même de ses ancêtres morts huit cents années auparavant, que se prépara au dix-neuvième siècle la transformation du Japon féodal en grande puissance moderne (1).

(1) La période que nous venons d'étudier est appelée par les historiens japonais : *Chûko* (antiquité moyenne), que l'on traduit souvent en français par *Moyen Age*. Nous avons préféré réserver le terme de *Moyen Age* pour la période féodale. L'époque antérieure à la fondation du shôgunat (1192) est appelée période d'*Ôsei* ou du gouvernement impérial (en jap. *Mikado no matsu-rigoto*).

CONCLUSION

I

Voici maintenant le résumé de cette première période où s'est formée la nationalité japonaise. Des conquérants de race ouralo-altaïque et de race malaise conquièrent progressivement l'archipel sur les Aïnos réduits en esclavage; ils fondent de nombreux royaumes, les plus importants dans l'île de Kiushû, dans l'Izumo et dans le Yamato. Après plusieurs siècles de guerres, ces royaumes sont réunis en un seul empire par les souverains du Yamato; dans le nord-est ceux-ci conquièrent progressivement la grande île, à l'ouest ils font des incursions en Corée. Des colonies coréennes et chinoises s'établissent d'abord à Kiushû, puis sur les côtes de la mer intérieure et dans le Yamato; elles répandent dans l'archipel la civilisation du continent. Au septième siècle, le souverain du Yamato embrasse le bouddhisme et constitue un gouvernement centralisé sur le modèle du gouvernement chinois; devenu le Tenshi ou Fils du Ciel, il est reconnu comme monarque absolu dans tout l'archipel, mais il gouverne

avec l'aide de ministres, de conseillers, de gouverneurs et de nombreux fonctionnaires, qui dirigent l'administration civile et sont appelés kuge; il maintient son autorité grâce au concours de fonctionnaires militaires, chargés aussi de la police, les buke. Ces deux hiérarchies se séparent de plus en plus, les kuge résidant d'ordinaire à la cour et les buke dans les colonies militaires des marches.

Une double évolution se produit. Le tennô devient le prisonnier des kuge, principalement des Fujiwara, qui gouvernent comme sesshō ou régents des empereurs mineurs, comme kambaku ou maires du palais des empereurs majeurs.

D'autre part les buke finissent par s'affranchir complètement du gouvernement central devenu impuissant, le Japon est morcelé en petits États féodaux.

II

Recherchons maintenant les qualités que les Japonais ont montrées dans cette première période, qualités qui se sont fortifiées dans la suite par une pratique et une sélection séculaires.

Deux traits distinctifs de leur caractère ont dès lors apparu.

D'une part, c'est l'orgueil de tout comprendre et de tout essayer, le désir du progrès, la faculté de transformer brusquement leur législation, leurs usages et jusqu'à leur manière de penser; alors

comme aujourd'hui le nouveau les tente et le nouveau leur réussit.

D'autre part, c'est ce culte de la tradition, cette adoration de tout ce qui est national, cette défiance, voire même cette haine de l'étranger qui sont le propre de tout peuple insulaire. Ainsi l'adoption du judô et du bouddhisme ne fait pas disparaître le shintô : le mikado reste le pontife d'Amaterasu et les temples d'Ise demeurent le sanctuaire le plus sacré de l'archipel.



L'histoire du Japon dans cette première période nous présente de plus des caractères qui se retrouveront dans les périodes postérieures de son évolution. La centralisation ne s'établit qu'après de longues et sanglantes guerres civiles, elle dure deux siècles environ, puis elle disparaît peu à peu et le pays retombe dans l'anarchie. Autant les novateurs du septième siècle sont entreprenants, audacieux, énergiques, brutaux même, autant leurs petits-fils sont timides, superstitieux, sceptiques, incapables de désirer et de vouloir : le septième et le huitième siècle nous montrent une révolution politique et sociale telle que l'histoire du monde n'en présente qu'une autre, et c'est dans le Japon du dix-neuvième siècle ; tout au contraire le dixième et le onzième forment la première de ces longues périodes où parler du Japon c'est parler seulement de moines mystiques, de courtisans débauchés, d'écrivains précieux et d'artistes raffinés. Mais ce con-

traste ne peut-il pas en grande partie s'expliquer par la situation géographique du Japon? Isolés du monde, les Japonais n'entrent en contact avec lui que brusquement et par à-coups; tout ce qu'ils en peuvent apprendre, ils sont obligés de l'apprendre à la fois. L'assimilation trop brusque amène une réaction. L'anarchie intérieure arrête de nouveau les communications avec le continent; les idées, les sentiments, les mœurs deviennent prisonniers de la tradition; la monotonie produit le scepticisme et le découragement, jusqu'au jour où le mécontentement général prépare une révolution qui éclate brusquement, dès que des circonstances fortuites mettent de nouveau le Japon en rapports avec l'étranger.

C'est à tort cependant que l'on prétendrait se fonder sur ces précédents pour soutenir que la transformation actuelle du Japon sera éphémère : les relations établies entre tous les États du monde empêcheront désormais que le Japon ne retombe dans l'isolement; grande puissance maintenant, il exercera son activité de toutes manières et ne se verra plus condamné à des retours périodiques d'inactivité ou de guerres civiles.



Après avoir montré la formation progressive du caractère japonais entre le cinquième et le onzième siècle, il faut marquer les acquisitions durables que fit alors la civilisation japonaise.

La constitution d'un gouvernement centralisé

réunit les Japonais en un seul peuple et transforma en patriotisme politique leur amour passionné du pays pittoresque et fertile qu'ils croyaient habité par les âmes de leurs aïeux. Elle prouva leur aptitude à fonder un gouvernement, une administration, et, cette aptitude, elle la développa si bien que depuis, les plus rudes soldats, une fois vainqueurs, se montrèrent de suite des hommes d'État habiles et prévoyants.

Le confucianisme et le bouddhisme firent de la civilisation encore rude des insulaires une civilisation véritable en la moralisant : le confucianisme leur enseigna la dignité, la politesse; le bouddhisme leur enseigna la chasteté; le confucianisme les rendit des sujets soumis et des enfants respectueux comme aussi des citoyens égaux; le bouddhisme les rendit des hommes charitables et doux. Sans doute leurs anciennes dispositions n'avaient pas disparu : ils devaient rester avant tout une nation de soldats conduits par des nobles. Cependant la pitié du bouddhisme, la démocratie du confucianisme devaient atténuer ces dispositions et leur permettre d'avoir entre eux d'autres rapports que ceux de compagnons d'armes ou d'ennemis; comme les arts de la guerre, ils devaient aussi connaître les arts de la paix qui créent la puissance véritable, en établissant la concorde, en développant la richesse et la science.

Mais bonzes et lettrés avaient appris aux Japonais plus que le bouddhisme et le confucianisme, ils leur avaient appris la civilisation de l'Inde et celle de la Chine, par suite celle du monde entier : Baby-

lone et l'Égypte mères de toute culture, la Perse maîtresse de l'Inde avec Darius, la Grèce maîtresse de l'Inde avec Alexandre, l'empire romain souverain de l'Asie Antérieure, le christianisme prêché jusque dans la Deccan et dans l'Asie centrale, avaient tous laissé leur trace dans la civilisation de l'Inde et même dans celle de la Chine. Désormais les Japonais, si rares que dussent être pendant des siècles leurs rapports avec le continent, participaient à la vie du monde entier puisqu'ils avaient connu la civilisation universelle.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES EMPEREURS JAPONAIS JUSQU'AU SEPTIÈME SIÈCLE

AVEC LEURS NOMS JAPONAIS ET LEURS TITRES SINO-JAPONAIS

- JIMMU (Kami Yamato Iware Biko) (660-585).
SUIZEI (Kami Nunagaha Mimi) (584-49).
ANNEI (Shiki-tsu Hiko Tama Demi) (548-41).
ITOKU (Ô Yamato Hiko Suki Tomo) (510-477).
KÔSÔ (Mi Matsu Hiko Ka Eshine) (475-393).
KÔAN (Yamato Tarashi Hiko Kuni Oshi Bito) (392-291).
KÔREI (Ô Yamato Neko Hiko Futo ni) (290-45).
KÔGEN (Ô Yamato Neko Hiko Kuni Kuru) (244-158).
KAICA (Waka Yamato Neko Hiko ô Iihi) (157-98).
SUJIN (Mimaki Iri Biko I Nie) (97-30).
SEININ (Iku Me Iri Hiko Isachi) (29 av. J.-C. — 70 A. D).
KEIKÔ (Ô Tarashi Hiko Oshiro Wake) (71 A. D. — 130).
SEIMU (Waka Tarashi Hiko) (131-94).
CHŪAI (Tarashi Nakatsu Hiko) (192-200).
JINGÔ (Okinaga Tarashi Hime) (201-69).
ÔJIN (Honda) (270-310).
NINTOKU (Ô Sazaki) (313-99).
RICHŪ (Izaho Wake) (400-05).
HANZEI OU HANSHÔ (Mizuha Wake) (406-14).
INGIÔ (Oasatsuma Wakugo no Sukune) (412-53).
ANKÔ (Anaho) (454-56).
YÔRIAKI (Ô Hatsuse Wakatake) (457-79).
SEINEI (Shiraga ou Yamato neko) (480-84).
KENZÔ (Woke) (485-87).
NINKEN (Oke) (488-98).

- BURETSU (Wohatsuse Waka Sazaki) (499-506)
 KEITAI (Wohodo) (507-31).
 ANKAN (Magari no Oe Hiro Kuni Oshi Take Kanahi) (534-35)
 SENKA (Take Wo Hiro Kuni Oshitate) (536-39).
 KIMMEI (Ame Kuni Oshi Hiraki Hiro Niwa) (540-71).
 BIDATSU (Nunakura Futo Tama Shiki) (572-85).
 YÔMEI (Tachibana no Toyohi) (586-87).
 SUJUN (Hatsusebe) (588-92).
 SUIKO (Toyo Mike Kashiki Ya Hime) (593-628).
 JOMEI (Okinaga Tarashi Hi Hiro Nuka) (629-41).
 KÔGIOKU (Ame Toyo Takara Ikashi Hi Tarashi Hime) (642-44).
 KÔTOKU (Ame Yorozu Toyo-hi ou Karu) (645-54).
 SAIMÊI (la même que Kôgioku) (655-61).
 TENJI ou TENCHI (Ame Mikoto Hirakasu Wake ou Nakano Ôe)
 (668-72).
 TEMMU (Ama no Nunahara Oki no Mabito ou Ôama) (673-86).
 JITÔ (Takama no Hara Hirono no Hime ou Uno no Sasara)
 (690-96) (1).

(1) Pour les empereurs de la période suivante, voir la liste donnée dans le tome II.

Certains auteurs placent entre Tenchi et Temmu Kôbun Tennô (Ôtomo) (672), qui n'est pas reconnu par le *Nihongi*, mais l'empereur Mutsuhito l'a inscrit dans la liste impériale comme trente-neuvième souverain.

LISTE DES EMPEREURS JAPONAIS

AVEC LEURS TITRES

SINO-JAPONAIS ET LEURS NOMS JAPONAIS

MOMMU (Karu).
GEMMIÔ (Abe).
GENSHÔ (Hidaka).
SHÔMU (Sakurahito).
KÔKEN (Abe).
JUNNIN (Ôi).
SHÔTÔKU.
KÔNIN (Shirakabe).
KAMMU (Yamabe).
HEIZEI (Ate).
SAGA (Kamino).
JUNNA (Ôtomo).
NIMMIÔ (Masayoshi).
MONTOKU (Michiyasu).
SEIWA (Korehito).
YÔZEI (Sadarakira).
KÔKÔ (Tokiyasu).
UDA (Sadami).
DAIGO (Atsuhito).
SUZAKU (Hiroakira).
MURAKAMI (Nariakira).
REIZEI (Norihira).
EN-YÛ (Morihira).
KAZAN (Morosada).
ICHIJÔ (Kanehito).

SANJÔ (Okisada).
GO-ICHIJÔ (Atsuhira).
GO-SUZAKU (Atsunaga).
GO-REIZEI (Chikahito).
GO-SANJÔ (Takahito).
SHIRAKAWA (Sadahito).
HORIKAWA (Taruhito).
TOBA (Munehito).
SUTOKU (Akihito).
KONOE (Narihito).
GO-SHIRAKAWA (Masahito).
NIJÔ (Morihito).
ROKUJÔ (Nobuhito).
TAKAKURA (Norihito).
ANTOKU (Tokihito).
GO-TOBA (Takahira).
TSUCHIMIKADO (Tamehito).
JUNTOKU (Morinari).
CHÛKIÔ (Kanenari).
GO-HORIKAWA (Toyohito).
SHIJÔ (Mitsuhiro).
GO-SAGA (Kunihito).
GO-FUKAKUSA (Hisahito).
KAMEYAMA (Tsunehito).
GO-UDA (Yohito).

FUSHIMI (Hirohito).
 GO-FUSHIMI (Tanehito).
 GO-NIJÔ (Kuniharu).
 HANAZONO (Tomihito).
 GO-DAIGO (Takaharu).
 GO-MURAKAMI (Yoshinaga).
 CHÔKEI (Hironari).
 GO-KAMEYAMA (Norinari).

Dynastie du Nord.

KÔGON (Kazuhito).
 KÔMIÔ (Yutahito).
 SUKÔ (Okihito).
 GO-KÔGON (Iyahito).
 GO-EN-YÛ (Ohito).
 GO-KOMATSU (Motohito).

SHÔKÔ (Mihito).
 GO-HANAZONO (Hikohito).
 GO-TSUCHIMIKADO (Fusahito).

GO-KAHIWABARA (Katsuhito).
 GO-NARA (Tomohito).
 ÔGIMACHI (Michihito).
 GO-YÔZEI (Katahito).
 GO-MIZUNO-o (Kotohito).
 MEISHÔ (Oki-ko).
 GO-KÔMIÔ (Tsuguhito).
 GO-SAIIN (Nagahito).
 REIGEN (Satohito).
 HIGASHIYAMA (Asahito).
 NAKAMIKADO (Yasuhito).
 SAKURAMACHI (Akihito).
 MOMOZONO (Tôhito).
 GO-SAKURAMACHI (Toshiko).
 GO-MOMOZONO (Hidehito).
 KÔKAKU (Tomohito).
 NINKÔ (Ayahito).
 KÔMEI (Osahito).
 — (Mutsuhito).

CHRONOLOGIE JAPONAISE

HISTOIRE DU JAPON

Époque légendaire.

Jimmu Tennô (Iware Biko),
premier empereur légendaire
du Japon, 660-585 av. J.-C.
(ère japonaise, 1 à 76). Sa ca-
pitale est Kashiwabara dans
le Yamato.

Suizei Tennô (581-49).

Annei Tennô (548-11).

Itoku Tennô (510-477).

Kôshô Tennô (475-393).

Kôan Tennô (392-291).

Kôrei Tennô (290-15).

Kôgen Tennô (214-158).

Kaika Tennô (157-98).

Sujin Tennô (97-30).

Suinin Tennô (29 av. J.-C.,
70 ap. J.-C.

(?) Construction du temple
d'Amaterasu à Ise, 5 av.
J.-C.

(?) Décret abolissant l'usage
d'enterrer des hommes vi-
vants dans la tombe des
grands, 1 av. J.-C.

SYNCHRONISMES

Chine. — Premières dynasties
(période légendaire et semi-
légendaire) : Hia (? 2205-
?1766). Shang ou Yin (1766-
1122), Chu (1122-249).

Les divers royaumes de la
Chine féodale sont réunis
dans un seul empire par les
deux grandes dynasties des
Ts'in (249-202) et des Han
(202 av. J.-C., 220 ap. J.-
C.)

Bouddhisme. — Gautama fonde
le bouddhisme et meurt vers
477. Conciles du Hinâyâna :
377 et 242 av. J.-C., du
Mahâyâna, 40 ap. J.-C.

Conversion de l'empereur Chi-
nois MingTi au bouddhisme,
64 ap. J.-C.

Corée. — Vers la fin de l'ère
ancienne trois royaumes Ko-
ku-rye ou Korai (Nord-
Ouest), Paiktjyei (Est), Sin-
ra (Sud) se forment en Corée.

HISTOIRE DU JAPON

Keikô Tennô (71-130).
 Expédition du prince Yamato
 Dake dans les provinces de
 l'Ouest contre les Kumaso,
 97; dans le Kantô contre
 les Ebisu, 110; sa mort, 113.
 Seimu Tennô (131-191).
 Chûai Tennô (192-200).
 Guerres contre les Kumaso
 (193-99).
 Jingô Kôgô, régente (200 ou
 201-269).
 (?) Expéditions de Jingô Kôgô
 en Corée, 200-201 et 249.
 (?) Mort de Jingô Kôgô, 269.
 Ôjin Tennô (270-310).
 (?) Immigrations chinoises et
 coréennes au Japon, 283,
 285, 306.
 Nintoku Tennô (313-99).
 Expédition en Corée, 365.
 Guerre contre les Ebisu, 367.
 Richû Tennô (400-405).
 Hanshō Tennô (406-11).
 Ingiō Tennô (412-53).
 Ankō Tennô (454-56).
 Yûriaku Tennô (457-79).
 Expédition en Corée, 463-65.
 Seinei Tennô (480-84).
 Kenzō Tennô (485-87).
 Ninken Tennô (488-98).
 Buretsu Tennô (499-506).
 Keitai Tennô (507-31).
 Fondation du premier temple
 bouddhiste (522).

Epoque historique.

Ankan Tennô (534-35).

SYNCHRONISMES

Chine. — Chute des Han.
 Période de confusion connue
 sous le nom de *Lutte des*
trois royaumes (220-80).
 Dynasties éphémères. Dy-
 nasties turques dans la Chine
 septentrionale, 308-589.

Corée. — Conversion du
 royaume de Kokurye au
 bouddhisme, 372.

Le royaume de Paik-tjyei
 adopte l'écriture chinoise
 (entre 346 et 375). Le
 royaume de Sin-ra subit
 l'influence de la civilisation
 chinoise (v^e siècle).

HISTOIRE DU JAPON (1)

SYNCHRONISMES

Senka Tennô (536-39).
 Guerre en Corée (537).
 Kimmei Tennô (540-71).
 Arrivée de missionnaires bouddhistes coréens (552).
 Bidatsu Tennô (572-85).
 Le clan des Soga s'efforce de répandre le bouddhisme, 584.
 Yômei Tennô (586-87).
 Sujun Tennô (588-92).
 Le noble Moriya décide l'empereur Yômei à persécuter le bouddhisme; il se révolte contre l'empereur Sujun favorable au bouddhisme.
 L'impératrice Suiko (593-628) sous la régence du prince Shôtoku Taishi, † 621.
 Adoption du calendrier chinois, 602.
 Établissements du *kurai* ou *tchin* des fonctionnaires, 603.
 Le bouddhisme reconnu comme religion d'État, 624.
 Jomei Tennô, 629-41.
 Guerre contre les Ebisu, 637.
 Kôgioku Tennô, 642-44.
 Expéditions en Corée, 600, 661-63.
 Kôtoku Tennô, 645-54.
 Premier nengô. Période Taika. 645-49.

Chine. — Dynasties des Sui, 581-618, des T'ang 618-907.
 Expédition de l'empereur T'ai Tsung (627-49) dans la Corée qui tombe au pouvoir de ses successeurs.

(1) Périodes Taika 645-49, Hakuchi 650-55, Hakuhô 672-85, Suchô 686-89, Taihō 701-3, Kei-un 704-7, Wadō 708-14, Reiki 715-16, Yôrô 717-23, Shinki 724-28, Tempio 729-48.

HISTOIRE DU JAPON

Réformes administratives, 646-49.

Saimei Tennô, 655-61.

Défaites des Japonais en Corée, 661-63.

Tenji Tennô, 668-72.

Les Nakatomi prennent le nom de Fujiwara.

Kôbun Tennô, 672.

Temmu Tennô, 673-86.

Réformes sociales, 682.

Jitô Tennô, 690-96.

Établissement du service militaire, 692.

Mommu Tennô, 697-707.

Introduction de la crémation, 700.

Code Taihō-riō, 702.

Gemmei Tennô (708-14).

La capitale établie à Nara, 710.

Période dite de Nara, 710-94.

Le *Kojiki*, 712.

Genshō Tennô (715-23).

Le *Nihongi*, 720.

Shōmu Tennô, 724-48.

Mort de Hitomaro, le plus célèbre poète du Japon, 737.

Kōken Tennô, 749-58.

Le Dai-butsu de Nara, 749.

Junnin Tennô, 759-64.

Shōtoku Tennô (la même que l'impératrice Kōken), 765-69.

Lutte de Shōtoku Tennô et de son amant le bonze Dōkiō contre les Fujiwara, 765-66.

Kōnin Tennô, 770-81.

Révolte des Ébisu dans le Mutsu, 780-1, 789, 801, 854.

SYNCHRONISMES

Califat arabe (632-1258).

Chine. — Principaux écrivains (VIII^e et IX^e siècles). Philosophes : Han Yu, ou Han Wen Kung (768-824) et Liu Tsung Yuan (773-819). Poètes : Tu-fu (712-70) et Li Pe (699-762).

HISTOIRE DU JAPON (1)

SYNCHRONISMES

Kammu Tennô, 782-805.
 Fondation de Kiôto, 784. (L'emplacement de la ville actuelle ne fut choisi qu'en 793).
 Mort du poète Yakamochi (Ôtomo), 785.
 Kammu Tennô fonde en 786 un conseil supérieur *Daijô Kan* avec les quatre charges de *Daijô-Daijin* (premier ministre), *Sa-Daijin* (ministre de gauche), *U-Daijin* (ministre de droite), *Nai-Daijin* (ministre de l'intérieur).
 Heizei Tennô, 806-9.
 Kôbô-Daishi.
 Saga Tennô, 810-23.
 Junna Tennô, 824-33.
 Nimmei Tennô, 834-50.
 Montoku Tennô, 851-58.
 Seiwa Tennô, 859-76.
 Yôzei Tennô, 877-84.
 Kôkô Tennô, 885-87.
 Uda Tennô, 888-97.
 La maison Fujiwara obtient la charge héréditaire de Kambaku (maire du palais). Premier Kambaku : Fujiwara Mototsune, 888.
 Daigo Tennô, 898-930.
 Lutte des Sugawara et des Fujiwara.
 Sugawara Michizane dirige l'éducation de l'empereur

(1) Périodes *Tempiô-Shôhô* 749-56, *Tempiô-Hôji* 757-64, *Tempiô-Jingo* 765-66, *Jingo Keiun* 767-69, *Hôki* 770-80, *Ten-ô* 781, *Enreki* (moderne) ou *Enriaku* 782-805.

HISTOIRE DU JAPON (1)

Daigo il est exilé dans l'île de Kiushû, 901.

Rédaction du recueil de poésies *Kokinshû* 905, par Tsu-rayuki † 946, auteur du journal de voyage *Tosa Nikki*, 935.

Shujaku ou Suzaku Tennô, 931-46.

Rédaction des *Monogatari* (romans), *Taketori* et *Ise* (milieu du x^e siècle).

Fondation des maisons Taira et Minamoto issues de la famille impériale (x^e-xi^e siècles).

Révolte de Taira Masakado dans le Kantô et de Fujiwara Sumitomo à Shikoku, 938-40.

Murakami Tennô, 947-67.

Reizei Tennô, 968-69.

En-yû Tennô, 970-84.

Kazan Tennô, 985-86.

Ichijô Tennô, 986-1011.

Le *Makura Zôshi* (varia de Sei-Shônagon) du commencement du xi^e siècle.

SYNCHRONISMES

Chine. — Période de confusion dite des cinq dynasties, 907-60.

Invasion des K'itan (liao), qui fondent un royaume dans la Chine septentrionale, 872 ou 907.

Dynastie des Sung, 960-1280, ou 1344 (dans la Chine du Nord seulement jusqu'en 1127.)

Ecrivains : Cheu Tun-i 1017-73, Chu-Hi 1130-1200.

(1) *Daidô* 806-9, *Kônin* 810-23, *Tenchô* 824-33, *Shôwa* ou *Jôwa* 834-47, *Kashô* ou *Kajô* 848-50, *Ninju* 851-53, *Saikô* 854-56, *Ten an* 857-58, *Jôgan* 859-76, *Genkei* 877-84, *Ninna* 885-88, *Kampeï* 889-97, *Shôtai* 898-900, *Engi* 901-22, *Enchô* 923-30, *Johei* 931-37, *Tengiô* ou *Tenkei* 938-46.

Périodes *Tenreki* 947-56, *Tentoku* 957-59, *Ôwa* 961-63, *Kôhō* 964-67, *Anna* 968-69, *Tenroku* 970-72, *Ten-en* 973-75, *Jôgen* 976-77, *Tengen* 978-82, *Eikan* 983-84, *Kanna* 985-86, *Ei en* 987-88, *Ei so* 989, *Shoreki* 990-94, *Chôtoku* 995-98, *Chohô* 999-1003, *Kankô* 1004-11.

HISTOIRE DU JAPON (1)

SYNCHRONISMES

Le roman *Genji Monogatari*,
1004.

Sanjô Tennô, 1012-16.

Go-Ichijô Tennô, 1017-36.

Mort du célèbre paladin Minamoto Yorimitsu, 1021.

Go Shujaku Tennô, 1037-45.

Go Reizei Tennô, 1046-68.

Guerre d'*Ôshû*, 1052-57.

Go Sanjô Tennô, 1069-72.

Shirakawa Tennô, 1073-86.

Horikawa Tennô, 1087-1107.

Guerre de *trois ans*, dans le
Mutsu, 1088-91.

Toba Tennô, 1108-23.

Révolte des bonzes du Kôfu-
kuji, 1113.

Sutoku Tennô, 1124-41.

Konoe Tennô, 1142-55.

Chine. — Les Tartares Mandchoux, victorieux des Liao (907-1168), s'emparent de Pe-king et fondent la *Monarchie d'or* (kin) 1115-1234. Les Sung (connus désormais sous le nom de méridionaux) se retirent à Hang Cheu, 1127.

(1) *Périodes Chôwa* 1012-16, *Kannin* 1017-20, *Jian* 1021-23, *Manju* 1024-27, *Chôgen* 1028-36, *Chôreki* 1037-39, *Chôkiû* 1040-43, *Kantoku* 1044-45, *Eijô* 1046-52, *Tengi* 1053-57, *Kôhei* 1058-64, *Jireki* 1065-68, *Enkiû* 1069-73, *Shohô* 1074-76, *Shôreki* 1077-80, *Eihô* 1081-83, *Ôtoku* 1084-86, *Kanji* 1087-93, *Kahô* 1094-95, *Eichô* 1096, *Jotoku* 1097-98, *Kowa* 1099-1103, *Choji* 1104-5, *Kajo* 1106-7, *Tennin* 1108-9, *Ten-ei* 1110-12, *Eikiû* 1113-17, *Gen-ei* 1118-19, *Ho-an* 1120-23.



INDEX ALPHABÉTIQUE

- AKAHITO, poète du VIII^e s., 500.
 ARIKO, impératrice du X^e s., 522.
 AKOME, jupe, 491.
 AKUMA, démons, 350.
 AMA ou AME, le ciel.
 AMA, religieuse bouddhiste.
 AMATERASU, la déesse solaire du shintô, 131 et suiv.
 AMIDA, jap. pour *Amithaba*, un buddha, 345.
 BA TAN RIN, jap. pour *Ma Twan Lin*, encyclopédiste chinois, 106.
 BE, castes du Japon ancien, 261 et suiv.
 BENTEN, déesse de la Fortune et de la Beauté.
 BIKU (sanscr. *bikshu*), moine, 368.
 BIKUNI, religieuse, 371.
 BISHAMON, dieu de la guerre.
 BIWA, luth.
 BON, fête bouddhiste en l'honneur des morts, 380.
 BOSATSU, jap. p. *Bodhisattva*.
 BOTAN, la pivoine, la reine des fleurs, 309.
 BÔZU, bonze (populaire).
 BUKE, nobles militaires.
 BUTSU, jap. pour Buddha, principalement 344.
 BUTSUE, ornements bouddhistes.
 BUTSUGU, objets du culte bouddhiste.
 BUTSUJI, offices bouddhistes.
 CHAKUBO, la mère légitime, 277.
 CHÔ, papillon.
 CHÔ, redevances, 253.
 DAIGAKU, *Grande Doctrine*, ouvrage de Confucius, Académie, 217.
 DAIJÔ (*Mahâyâna*), canon bouddhiste, 340 et suiv.
 DAIJÔ KAN, le plus haut conseil ministériel, 238.
 DAIKOKU, le dieu de la richesse.
 DAKIÛ, polo ou football.
 DARUMA, jap. p. *Bodhidharma*, célèbre patriarche, VI^e s., 355.
 DEN, rizière.
 DEN, palais.
 DÔ, jap. p. *Tao*, la voie, la raison, 403..

DÔJI-KIÔ, manuel d'éducation, 271, 287.

DÔKIÔ, bonze, favori de l'impératrice *Kôken*.

DOSÔ, ensevelissement selon le rite shintô.

DÔ TOKU KIÔ (*Tao Te King*), célèbre livre de Lao Tse, 403.

EMISU, dieu.

EBOSHI, chapeau de papier laqué, 491.

EMMA, jap. pour *Yama*, le roi des enfers, 349, 350.

FUJI, la glycine japonaise, *Wistaria*.

FUJISAN ou FUJINOYAMA, montagne volcanique (3,745 m.) entre les provinces de Suruga et de Kôshû, 14.

FUJIWARA, la plus grande maison de Kuge, tout le livre III.

FUJIWARA FUHITO, ministre réformateur du VIII^e s., 461.

FUJIWARA HIROTSUGU, révolté du VIII^e s., 462.

FUJIWARA KAMAKO ou *Kamatari Ko*, le premier Nakatomi qui porta le nom de Fujiwara, VII^e s., 460.

FUJIWARA MICHINAGA, célèbre kambaku du XI^e s., 471, 519, 523.

FUJIWARA MICHITAKA, kambaku du X^e s., 519.

FUJIWARA MOTOTSUNE, régent, puis kambaku, IX^e s., 467.

FUJIWARA NAKAMARO, VIII^e s., 462.

FUJIWARA TADAHIRA, kambaku du X^e s., 469.

FUJIWARA YOHIFUSA, régent, IX^e s., 467.

GAIKAN, administration provinciale, 239.

GAKIDÔ, cercle de la faim dans les enfers; les damnés de ce cercle sont les Gaki, 350.

GEN ou GENJI, sino-japonais pour Minamoto.

GENJI MONOGATARI, roman du XI^e s., 285, 318, 524.

GIÛ, viande de bœuf.

Go, jeu japonais comparable au jeu de dames.

GONEI, baguette d'où pendent des morceaux de papier blanc, symbole du shintô, 136.

GOKINAI, les cinq provinces voisines de Kiôto, Nara, 240.

GOKURAKU, ciel de la mythologie indienne, 346.

GONGEN, avatar de buddha; se dit principalement des dieux shintô adoptés par le bouddhisme, 367.

GO-ON, prononciation ancienne des caractères chinois.

GOSHO, palais impérial de Kiôto, 486.

HACHIMAN, dieu de la guerre (voir Ojin).

HAGI, lespedezza, trèfle arborescent qui, à l'automne, a une petite fleur brune, 20.

HAKAMA, pantalon de cérémonie, 489.

HANA, fleur.

HANIWA (le même que *tsuchi ningiô*).

- HARAI, purifications du shintô, 148.
- HASHI, les bâtonnets dont les Japonais se servent pour prendre leur nourriture.
- HAYAOKKE, cercueil cylindrique en usage dans le peuple.
- HEIAN, paix. Période où les Mikado régirent l'empire de Kiôto, VIII^e-XII^e s.
- HEIANJÔ, *château de paix*, Kiôto, 462.
- HICAKI (mémoires de la courtisane dite la *demoiselle de*), 314.
- HIKO, prince.
- HIME, princesse.
- HIRE, pèlerine, 491.
- HITOE, chemise, 489, 491.
- HITOMARO, célèbre poète du VIII^e s., 153, 307, 499.
- HITSUGI, cercueil carré des nobles.
- Hô, loi.
- Hô (*dharma*), la loi bouddhiste, 368.
- HÔJÔKI (livre du XII^e s.), 392, 434.
- HOKKAIDÔ, nom officiel de Yezo.
- HONDÔ, la grande île de l'archipel japonais.
- Hô-ô, empereur retiré dans un couvent.
- HOTARU, lucioles, 24.
- HOTEI, dieu de la bonne humeur.
- HOTOKE, jap. pour Buddha.
- HOTOTOCISTU, le coucou japonais, 23.
- ICHJÔ TENNÔ, empereur des X^e-XI^e s., 519.
- I-DEN, terres attachées au rang, 257.
- IMAI, tablette où sont inscrits les noms des morts, 158, 380.
- IMI, deuil, impureté.
- IMIBE, prêtres shintô qui conduisaient le deuil. — Caste de prêtres shintô, 120.
- IN (pour *Ying*), le principe féminin, 208.
- INAKI, château (de riz) fortifié, 113.
- INNEN, la loi bouddhiste de cause et d'effet, 394.
- INKIO, la vie de retraite des personnes âgées de plus de soixante ans, 393.
- INORI, prières du shintô, 146.
- ISE (Temples d'), 138.
- ISE, poétesse, maîtresse de l'empereur Uda, 468.
- ISE MONOGATARI, roman du X^e s., 517.
- ISHI, pierre *ishidôrô*, lanterne de pierre, 142.
- IWARE BIKO, nom japonais de *Jimmu Tennô*.
- IZANAGI et IZANAMI, le couple créateur du shintô, 130.
- IZUMI SHIKIBU, célèbre femme auteur du XI^e s.
- IZUMI SHIKIBU NIKKI, ses mémoires, 527.
- IZUMO (Temples de l'), 138.
- JIGOKU, séjour des damnés, 350.
- JIKKAI, les dix vœux bouddhistes, 368.
- JIMMU TENNÔ, le premier empereur mythique du Japon, 161.

JIN GI KAN, conseil des affaires religieuses, 238.
 JINGÔ KÔGÔ, impératrice du III^e s., 109, 162, 169.
 JINJA, syn. de Miya.
 JÔDO, paradis d'Occident, 345.
 Jû AKU, les dix péchés bouddhistes, 389.
 JUDÔ, confucianisme.
 JURÔJIN, dieu de la longévité.
 KA, sino-japonais, fleuve.
 KA, sino-jap., fleur.
 KA, jap. pour *Hia*, la première dynastie chinoise, 49.
 Ka, feu.
 KA, trigrammes.
 KABANE, nom des grands clans.
 KAERU, grenouille, 23.
 KAGAMI, miroir, 310.
 KAGURA, pantomimes dansées du shintô, 150.
 KAIMIÔ, nom posthume gravé sur l'ihai, 304, 380.
 KAMBAKU, maire du palais.
 KAMI, les dieux du shintô.
Kami désigne aussi les seigneurs, les chefs de clans, les gouverneurs de province.
 KAMMURI, bonnet de cérémonie.
 KAN, jap. p. *Han*, dynastie impériale chinoise, 59.
 KANAOKA, célèbre peintre du IX^e s., 397, 496.
 KANCHÔ, baptême bouddhiste, 376.
 KANDEN, terres de l'État, 252.
 KANE, métal. *Kanedôrô*, lanterne de métal, 141.
 KANNON, jap. pour *Avalokiteçvara*, le bodhisattva, puis

la déesse de la Pitié, 348, 365.
 KANNONKIÔ, sûtra qui contient l'office de Kannon, 375.
 KANNUSHI, prêtre shintô, 144.
 KAN ON, prononciation usuelle des caractères chinois.
 KAN PI SHI (*Han Fei Tse*), philosophe et homme d'État chinois, 205, 407.
 KANTAISHI, jap. pour *Han Tse* (*Han Wen Kung*), 66, 206.
 KANTAN NO YUME, danse de Nô, 392.
 KANTÔ, les provinces de l'Est, 248.
 KASA, paraphuie.
 KASÔ, crémation, 382.
 KAWA (syn. de Ka), fleuve.
 KAZAN, volcan.
 KAZAN, empereur du X^e s., 531.
 KEN, la grande épée.
 KENJIN, lettré.
 KIKU, chrysanthème, 20.
 KIÔ, japonais pour *sûtra* ou pour le chinois *King* : les Cinq Livres *Gokiô*, 217.
 KIRI, paulownia.
 KITSUNE, renard.
 KIUSHÛ, la plus méridionale et la plus occidentale des grandes îles qui forment le Japon propre.
 KIYOMIZUDERA, célèbre temple de Kiôto, 477.
 Kô, encens, *Kôro*, encensoir.
 Kô, artisans.
 Ko, famille, 259, 279.
 KÔBÔ DAISHI, célèbre missionnaire du VIII^e s., 363.
 KÔ-DEN, terres données aux

- fonctionnaires en récompense de services particuliers, 257.
- KOI, amour, 306.
- KOIKI, la plus ancienne chronique du Japon, VIII^e s., 106, 125, 130, 154, 161.
- KÔKEN, impératrice du VIII^e s.
- KOKINSHÛ ou KOKINWAKASHÛ, anthologie du X^e s., 501.
- KOKUSHU, gouverneurs des provinces, 244.
- KOKUSUI-NO-EN, tournoi poétique, 504.
- KON RON (*Kwenlun*), montagne mythique du plateau central, 417.
- KÔRI, sous-préfectures, 244.
- KOSHI, palanquin, 482.
- KÔSHI, jap. pour *K'ung Tse*, Confucius, 57, 196 et suiv., 296.
- KÔTEI, voir *Tei*.
- KOTO, lyre japonaise.
- KOYOMI ou *reki*, calendrier, 226 et suiv.
- KÔZURU, cigogne.
- KUBUNPEN, terres distribuées aux familles, 265.
- KUGE, nobles de cour.
- KUNI, provinces, 239.
- KUNI-MIYATSUKO, les anciens nobles provinciaux, 175 et suiv., 245.
- KURAI, le tchin des Japonais, 236.
- KUROSHIWO, courant chaud des mers du Japon, 8.
- KUTSUGEN (*Ch'u Ping*), célèbre poète chinois du IV^e s. av. J.-C., 408.
- MA, pour le sanscrit *Mara*, démon, 347.
- MAISÔCHI, cimetière.
- MAKIE, laque d'or ou d'argent, 483.
- MAKURA ZÔSHI, *varia* de *Sei Shônagon* XI^e s., 87, 514, 519.
- MANYÔSHÛ, célèbre anthologie du VIII^e s., 308, 311, 431, 498 et suiv.
- MATSU, le pin, 17.
- MATSURI, sacrifices du shintô, 146.
- MAYA, maison où les anciens japonais exposaient leurs morts.
- MEI KÔ (*Ming Hwang*), empereur chinois du XIII^e s., 69, 422.
- MEKAKE, femme du second rang, 277.
- MIKADO, sublime porte, se dit du palais impérial et de l'empereur.
- MIKAN, oranger.
- MIKO (autrefois *sarume*), danseuses sacrées du shintô, 150.
- MINAMOTO (s. j. *Gen*), célèbre famille issue de la maison impériale.
- MINO, manteau de paille.
- MIROKU pour *Maitreya*, le buddha de l'Avenir, 351.
- MISASAGI, tumulus des premiers mikado, 121.
- MITAMA, les esprits des morts dans le shintô.
- MITAMAYA, salle réservée au culte des morts, 158.

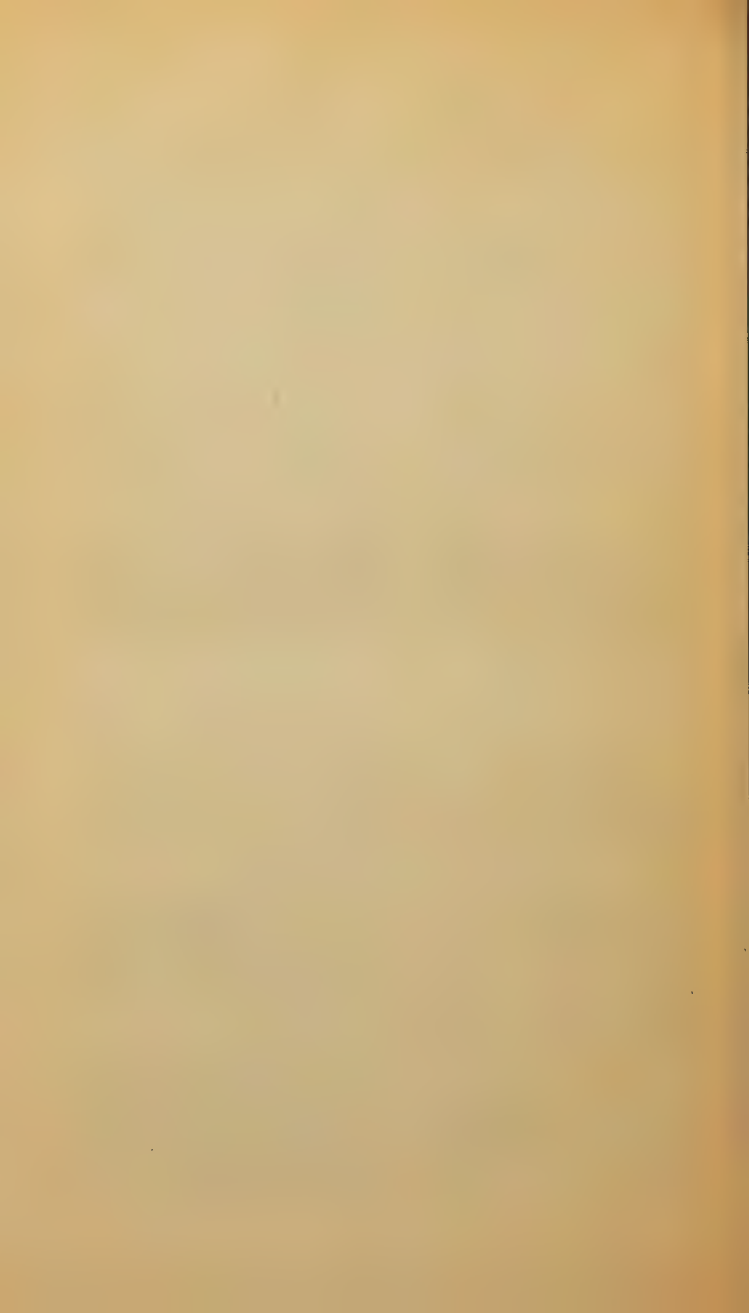
MIYA, temple shintô.
 MIYAKO, la capitale, en japonais; Kiôto a le même sens en sino-japonais.
 MIYAKE, dépôts de riz, palais des gouverneurs, 255.
 MO, pantalon très large ou tablier.
 MOKKÔ (*Muh Kung*), l'époux de *Sei ô bo*, 418.
 MOMIJI, érable, 20.
 MOMO, pêcher.
 MONOGATARI, roman.
 MONONOBE, clan militaire, 174 et suiv.
 MUKO, gendre.
 MUKO YÔSHI, forme de mariage, 278.
 MUMAYADO (le prince), le grand régent réformateur du VII^e s., 185.
 MURA, village, 264.
 MURAJI, chef d'uji, 115, 174.
 MURASAKI SHIBIKU, célèbre femme auteur du XI^e s., 522.
 MURASAKI SHIBIKU NIKKI, ses mémoires, 523.
 NAGON (dainagon, chûnagon, shônagon), trois hautes charges politiques, 238.
 NAI DAIJIN, ministre de l'intérieur.
 NAIKAN, conseil suprême formé du *Jin Gi Kan* et du *Daijô Kan*, 238.
 NAKANOÔE (Prince), le même que Tenji Tennô.
 NAKATOMI, clan dont sont sortis les Fujiwara, 115, 144, 155, 177 à 188.

NAKÔDO, entremetteur de mariage, 280.
 NARIHIRA, le don Juan japonais, 517.
 NEHAN, jap. pour *Nirvâna*, 337 et suiv.
 NEKAN, cercueil long des shintoïstes.
 NENGÔ, ère.
 NIHONGI, chronique du VIII^e s., 107, 175 et suiv., etc.
 NIKKI, journal.
 NIÔ (*Indra et Brahmâ*).
 NIÔMON, porche où sont placées leurs statues.
 NIÔRAI, jap. pour *Tathâgata*, 352.
 NIPPON ou NIHON, l'empire du Soleil-Levant, le Japon.
 Nô, agriculteurs.
 NORITO, rituel du shintô.
 NUHI, esclave.
 OBI, ceinture.
 ÔGI, éventail qui se ferme.
 OHAGURO, substance qui servait à laquer les dents en noir.
 ÔJIN, empereur des III^e-IV^e s., déifié comme le dieu de la guerre Hachiman, 162, 170.
 OKURA, poète du VIII^e s., 272, 431.
 OKURINA, nom de temple des empereurs.
 OMI, syn. de *Muraji*.
 Ô-MURAJI, général en chef (voir Mononobe).
 ONI, démons.
 ONNA, femme.
 ONO KOMACHI, célèbre poétesse du X^e s., 317, 533.

- O-OMI, premier ministre (voir Soga).
 OSHIROI, sorte de fard.
 ÔTOMO, clan militaire, 174 et suiv.
 RAKAN, Arhats.
 RERI (voir Koyomi), calendrier.
 RENGE, lotus.
 RIHAKU, jap. pour Li Pe, 70, 411.
 RINTEN, météempsycose, 337.
 RIÔMIN, hommes libres, 259.
 RIÔ SÔ GEN, jap. pour Liu Tsung Yuan, 66.
 RIÛ, dragon.
 RÔSHI (*Lao Tze*), philosophe chinois du vi^e s., av. J.-C., 400 et suiv.
 SADAKO, impératrice du x^e s., 519.
 SA DAIJIN, ministre de droite.
 SAI, l'épouse légitime, 277.
 SAIGÛ, SAIIN, grandes prêtresses du shintô, 138.
 SAKE, alcool de riz non distillé.
 SAKURA, cerisier.
 SAMBÔ, trinité bouddhiste, 368.
 SAN, sino-japonais pour montagne.
 SANGI, conseiller d'État.
 SANKI, les trois plus célèbres paysages du Japon, 15.
 SAN SËN SAN, les îles des Génies, 417.
 SANSUIN, la trinité du Taoïsme, 425.
 SANZON, trinité de bouddhas.
 SARU, le singe japonais.
 SATO, village, 264.
 SEIDÔ, salle de sainteté; temple de Confucius.
 SEIJIN, sage.
 SEI-I-TAI SHÔGUN, général en chef, 247.
 SEI Ô Bo (*Si Wang Mu*), la reine des fées et des génies, 417.
 SEI SHI pour *Si Shi*, célèbre favorite d'un roi chinois, 295.
 SEI SHÔNAGON, célèbre femme auteur du xi^e s. (Voir *Makura Zôshi*.)
 SEKIHI, dalle sépulcrale, 161, 383.
 SEMI, cigale.
 SEMMIN, esclaves, 259.
 SEN, sapèques, 250.
 SENNIN, les génies du Taoïsme, 419.
 SESHÔSEKI, la pierre de la mort, danse de Nô, 386.
 SETO, détroit.
 SHI, le même que buke.
 SHICHI-FUKUJIN, les sept dieux du Bonheur, 366.
 SHIDE, mont des enfers, 350.
 SHIKA, le cerf japonais.
 SHIKIBU, membre du bureau des cérémonies; nom de deux femmes célèbres.
 SUI KIÔ pour *Shi King*, célèbre recueil des plus anciens poèmes chinois, 52, 217, 293.
 SHIKOKU, la plus petite des trois grandes îles qui forment le Japon propre.
 SHIME, corde nouée, emblème du shintô, 136.
 SHIN, pour *Ts'in*, dynastie impériale chinoise, 59.
 SHIN, âme, divinité shintô.
 SHISHINDEN, palais qui se trouve

- dans le Gosho, 488, 493.
- SHI TENNÔ, les quatre dieux indiens des points cardinaux, 183, 362.
- SHO : livres, les quatre livres du Confucianisme : *Shisho*.
- SHÔ, le même que Mekake.
- SHÔ, jap. pour *Shang*, la seconde dynastie chinoise, 49.
- SHÔ, ministères, 238.
- SHÔ, marchands.
- SHÔ-EN, terres héréditaires des uji, plus tard fiefs féodaux, 260.
- SHÔJÔ (*Hinayâna*), canon bouddhiste, 336.
- SHOKUBUNDEN, terres attachées aux charges publiques, 257.
- SHÔRIÔDANA, chapelle ancestrale des bouddhistes, 380.
- SHÔ-SHÔ, général en second.
- SHÔTOKU TAISHI, titre posthume du prince Mumayado.
- SHÛ, jap. pour *Cheu*, la troisième dynastie chinoise, 54.
- SO, taxe foncière, 252.
- SOGA, ancien clan ou uji, 180 et suiv.
- SÔJÔ, évêque bouddhiste.
- SÔSHI (*Chwang Tse*), célèbre philosophe chinois du IV^e s. av. J.-C., 405.
- SO SHOKU ou SOTÔBA (pour Su Shi ou Su Tung Po), célèbre écrivain chinois du XI^e s., 412.
- SÔSHÛ (*Sangha*), l'Église bouddhiste.
- SUGAWARA MICHIZANE, rival des Fujiwara, IX^e-X^e s., 469.
- SUGI, cryptoméria.
- SUIKO, prêts de riz consentis par l'Etat, 255.
- SUIKO, impératrice.
- SUMERAGI ou SUMERAMIKOTO, le titre anciennement porté par le mikado.
- SUMIYOSHI MONOGATARI, roman du X^e s., 88, 273, 282.
- SUSANOO, dieu du Vent dans le shintô, 131 et suiv.
- TACHIBANA, oranger; *Hana Tachibana*, fleur de l'oranger.
- TAIHÔ-RIÔ, code du VIII^e s., 220, 257 et suiv., 268 et suiv., 279 et suiv.
- TAIRA (s. j. *Hei*), célèbre famille issue de la maison impériale.
- TAISHÔ, général.
- TAKASAGO, danse de Nô, 135.
- TAKE, bambou.
- TAKENOUCHI, guerrier mythique, le Mathusalem du Japon, 162.
- TAKETORI MONOGATARI, roman du X^e s., 508.
- TAMI, peuple (s'oppose à fonctionnaires).
- TAN, la pierre philosophale, 421.
- TANUKI, blaireau japonais.
- TATSU, le même que riû, dragon.
- TEI, jap. p. *Ti* (Chinois), empereur.
- TEN, sin. jap. pour Ciel.
- TENDAI, célèbre secte bouddhiste, p. 363.
- TENJI TENNÔ, le grand empereur réformateur du VII^e s.
- TENJIN, *Sugawara Michizane* comme dieu de la littérature.

- TENNIO NO HAGOROMO, la *Robe de plumes de la fée*, danse de Nô, 147.
- TENSHI, TENNÔ, titres sino-japonais de l'empereur du Japon.
- TERA, couvent 𑖦 bouddhiste, 372.
- Tô, jap. p. *Tang*, dynastie impériale chinoise, 65 et suiv.
- To Ho (*Tu Fu*), célèbre poète chinois du VIII^e s., 410.
- TÔKAIDÔ, cercle de provinces, 240.
- TOKKO (sansk.-*vajra*), triple foudre de cuivre pour chasser les mauvais esprits, 374.
- TOMBO, libellules.
- TOMO, le même que *be*.
- TORII, portique shintô.
- TÔRÔ, lanterne.
- TOSA, province de Shikoku.
- TOSA NIKKI, *Journal de Tosa*, récit de voyage du X^e s., 88, 147, 506.
- TSUCHI, la terre.
- TSUCHI NINGIÔ, images de terre cuite enterrées dans le tombeau des grands.
- TSUKUSHI, nom ancien et poétique de Kiushû.
- TSUMA, le même que *sai*.
- TSURAYUKI, poète et prosateur du X^e s., 501 et 506. (Voir *Tosa Nikki*.)
- TSURU, grue.
- UCHIWA, éventail qui ne se ferme pas.
- UDA TENNÔ, empereur du IX^e s., 468.
- U DAIJIN, ministre de gauche.
- UGUISU (*cettia cantans*), le rossignol japonais.
- UJI, les vieux clans du Japon, plus tard simplement nom des grandes familles.
- UME, prunier.
- UMI, mer.
- URUSHI, laque.
- USHI, bœufs.
- UWAGI, tunique portée par les femmes.
- WAN, baie (Yedowan, Sagamiwan, etc.).
- YAKAMOUCHI, poète du VIII^e s., 498.
- YAMA, montagne.
- YAMABATO, colombe japonaise.
- YAMABUKI, rose jaune (*KERRIA*), du Japon.
- YAMADA, (Ise), la capitale religieuse du shintô.
- YAMATO, province de Hon-dô; nom poétique du Japon.
- YAMATO DANASHII, l'esprit japonais.
- YAMATO TAKE, héros mythique du II^e s., 162.
- YANAGI, saule.
- YASHIRO, syn. de Miya.
- YEZO, la plus septentrionale des grandes îles de l'archipel japonais.
- Yô (pour *Yang*), le principe mâle, 208.
- Yô, corvée, 252.
- YOME IRI, la forme la plus habituelle du mariage, 281.
- YOMI, les enfers shintô.
- YÛREI, revenant, 385.



ADDENDA ET ERRATA

Page 78 — Le poids moyen du cerveau des Japonais serait de 1,337 grammes ou de 1,367 et serait à peu près égal au poids moyen du cerveau des Européens.

Page 121, note, *lire* : Jimmu Tennô.

Page 149, *lire* : Pâtimokkha.

Page 185, ligne 25, *lire* : Çākya-Muni.

Page 257, ligne 4, *lire* : les résigner.

Page 310, ligne 31, *lire* : l'une des personnes mourra prochainement.

Page 325, ligne 30, *lire* : Vaiçâli.

Page 334, ligne 8, *lire* : ait été prêché dans la plus grande partie de l'Asie antérieure.

Page 341. — Certains ouvrages du Petit véhicule sont cités en pâli, leurs noms sanscrits étant moins usités.

Page 369, ligne 3, *lire* : Pratimôksha; ligne 20, *lire* : Vinaya.

Page 373, ligne 11, *lire* : les quatre deva.

Page 396, ligne 26, *lire* : les deva du soleil et de la lune.

Page 410, ligne 14, *lire* : Washington Irving.

Page 417, ligne 18. — Les géographes donnent le nom de Kwenlun à la chaîne qui continue l'Hindukush pendant 2.600 kilomètres à l'Est, et forme la frontière Nord du Thibet.

Page 426, ligne 19, *lire* : en 645 avant Jésus-Christ.

Page 471, ligne 17, *lire* : Go correspond à notre chiffre : deux. Go a le sens de postérieurement, il n'a le sens de deux que lorsqu'il précède le nom d'un souverain ou d'une dynastie (ainsi Go Kan, Han postérieurs).

Page 547, ligne 5 des *synchronismes*, *lire* : Cheu.

LE JAPON

Page 555, ligne 10, *lire* : Amitâbha.

Page 559, II, ligne 1^{re}, *lire* : Mâra.

Page 559, II, ligne 34, *lire* : Maitrêya.

INTRODUCTION

Page xv, note, *lire* : M. Zaborowski.

Page XL et suivantes. — On écrit généralement en français Soumériens ou Shoumériens; la lecture *ou* de l'u ayant été adoptée pour les noms propres, je l'ai conservée ici.

Page XLII et suivantes. — On ne devrait employer le mot de Chaldée, appliqué à toute la région de l'Euphrate, qu'à l'époque du second empire babylonien; mais, en l'absence d'un autre terme convenable, je l'ai employé même pour l'époque antérieure à celle de l'hégémonie chaldéenne. A l'époque du premier empire, la partie Nord du bassin était appelée *Akkad* et la partie Sud *Shumir*.

Page LXXXI, ligne 25, *lire* : le christianisme triompha en Occident.

Page ciii, ligne 13. — Le paragraphe suivant a été omis : « Le grec moderne apparaît dès le dixième siècle avec l'*Anagnòrisis* d'Andronikos mais ne se développe qu'après la prise de Constantinople par les Turcs. L'albanais qui ne présente de rapports avec aucune autre langue existante et qui se rattacherait, croit-on, à la langue des Pélasges, semble s'être constitué sous sa forme actuelle au cours du moyen âge. Le copte est la dernière forme de l'ancien égyptien; c'est dans cette langue que les chrétiens d'Égypte ont écrit leurs ouvrages; le copte de la haute Égypte est le plus ancien, celui de la basse Égypte devint langue officielle de l'Église au septième siècle; le copte, chassé par l'arabe, n'est plus en usage que dans les cérémonies de l'Église copte. »

Page cxxv, ligne 2, *lire* : par les taxes provinciales de toute la monarchie.

TABLE DES GRAVURES

1. — Vue du Fuji.....	14
2. — Temple à Canton.....	70
3. — Temple d'Ise (shintô).....	138
4. — Vue de Futami en Ise.....	140
5. — Torii.....	142
6. — Grand torii de Nikkô.....	144
7. — Prêtre shintô.....	146
8. — Bâtimens des examens à Canton.....	217
9. — Temple des Buddhas à Canton.....	353
10. — Pagode chinoise.....	362
11. — Pagode japonaise d'Asakusa (Tôkiô).....	372
12. — Prêtres bouddhistes japonais.....	374
13. — Vue de Kiôto.....	474
14. — Le temple de Kiyomizu à Kiôto.....	476
15. — Noble du Gosho.....	489
16. — Dame du Gosho.....	522

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — LES ORIGINES DE LA CIVILISATION JAPONAISE. — LA CIVILISATION DE L'ASIE ET SES RELATIONS AVEC LA CIVILISATION DE L'EUROPE.

A. — La géographie du Vieux Continent, les races qui le peuplent, les temps préhistoriques.	III
B. — Le berceau de la civilisation. — La Babylonie. — L'Égypte.....	XXXIX
C. — L'extension de la civilisation. — L'Arabie. — La Syrie. — L'Asie Mineure. — La Crète. — La Grèce. — La Perse. — L'Inde. — La Chine.....	LVI
D. — La fondation des Empires et des grandes religions.....	LXX
E. — Développement et décadence de civilisations antiques.....	LXXXIX
F. — Les Barbares, leurs invasions. — La fondation des nations modernes. — Constitution et chute de leurs premières monarchies..	XCVIII
G. — Conclusion.....	CXVII

LE JAPON

LE PAYS.....	3
LES RACES.....	27
A. — Les races préhistoriques.....	27

<i>B.</i> — Les Aïnos.....	30
<i>C.</i> — Les peuples ouralo-altaïques.....	36
<i>D.</i> — Les Malais.....	40
<i>E.</i> — Les Chinois.....	44
<i>F.</i> — Les Coréens.....	71
LE PEUPLE.....	
<i>A.</i> — Le type physique.....	77
<i>B.</i> — Les qualités morales.....	83
<i>C.</i> — La langue.....	91

LE JAPON ANCIEN

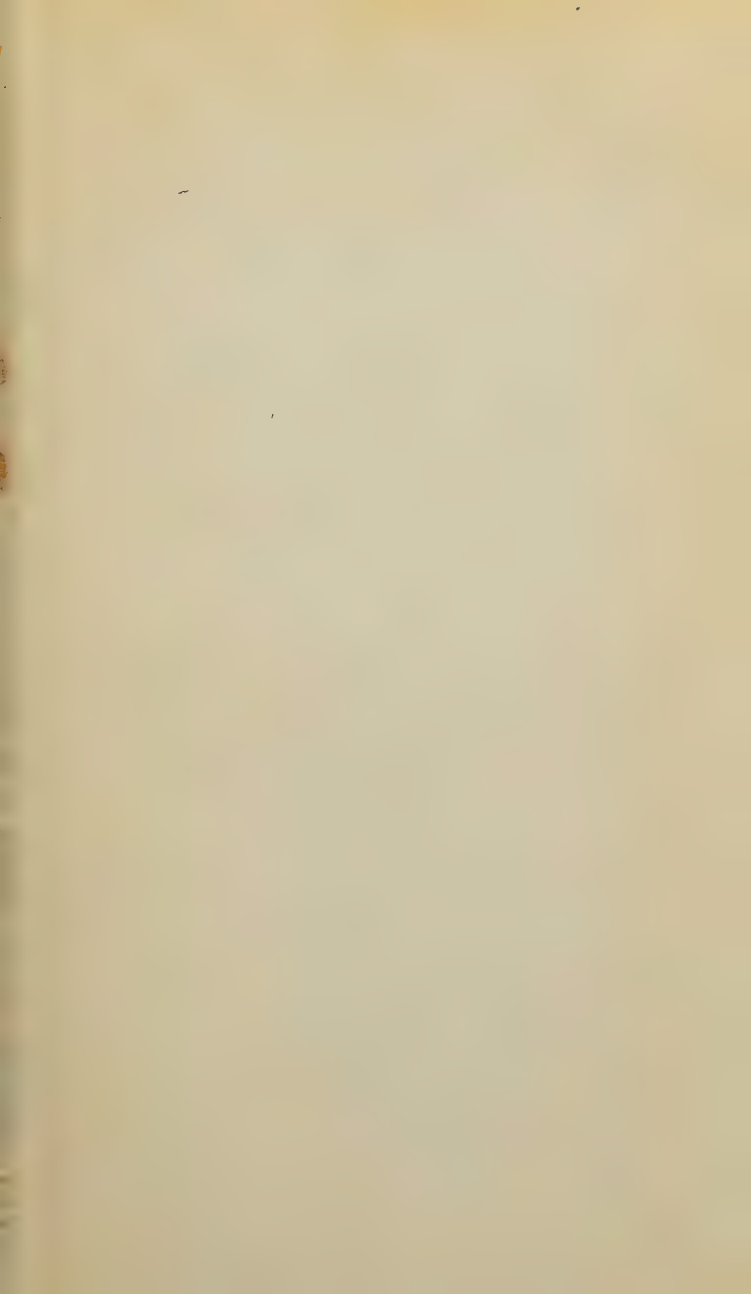
LIVRE I ^{er} . — Le Japon avant l'introduction de la civilisation continentale.....	105
INTRODUCTION. — Les origines.....	106
CHAPITRE I ^{er} . — La civilisation des Yamato.....	112
— II. — La religion Shintô.....	123
LIVRE II. — L'introduction de la civilisation Continentale.....	165
INTRODUCTION. — La fondation d'un empire centralisé..	168
CHAPITRE I ^{er} . — Le confucianisme dans la société japonaise. — Le confucianisme et la civilisation générale.....	194
<i>A.</i> — Le confucianisme.....	194
<i>B.</i> — La civilisation générale.....	211
CHAPITRE II. — Le confucianisme dans la civilisation japonaise. — Les réformes politiques et sociales.....	231
<i>A.</i> — Les réformes politiques.....	231
<i>B.</i> — Les réformes sociales.....	258
CHAPITRE III. — Le Confucianisme dans la civilisation japonaise. — La famille.....	266
<i>A.</i> — La famille.....	266
<i>B.</i> — La condition de la femme.....	289
CHAPITRE IV. — Le bouddhisme japonais.....	323
CHAPITRE V. — Laoïsme et taoïsme au Japon.....	399
LIVRE III. — Le Japon après l'introduction de la civilisation continentale.....	457
INTRODUCTION. — La régence des Fujiwara.....	459
CHAPITRE I ^{er} . — L'apogée de la nouvelle civilisation. —	

	Les mœurs. — Kiôto au neuvième et au dixième siècle.....	472
CHAPITRE II. —	L'apogée de la nouvelle civilisation. — L'âge d'or de la littérature japonaise.	498
— III. —	La décadence. — Le onzième siècle. — L'influence des femmes dans la société, le gouvernement, la littéra- ture	512
CONCLUSION		537
LISTES DES EMPEREURS.....		543
CHRONOLOGIE.....		547
INDEX ALPHABÉTIQUE.....		555
TABLE DES GRAVURES.....		565
TABLE DES MATIÈRES.....		567

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, RUE GARANCIÈRE — 6



DATE DUE

--	--

DOMINICAN COLLEGE LIBRARY

DS835 .L22 v.1

La Mazeli  r/Le Japon



3 3645 00087222 9

DS
835
.L35
1907
vol. 1

85996

Dominican College Library
San Rafael, California

